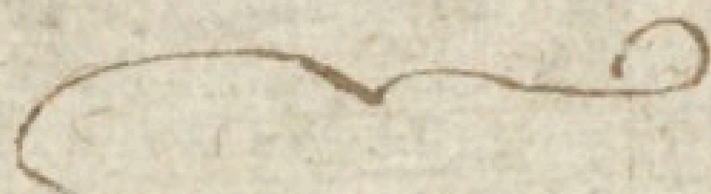
L'Odyssée d'Homère... de la version de Salomon Certon,...



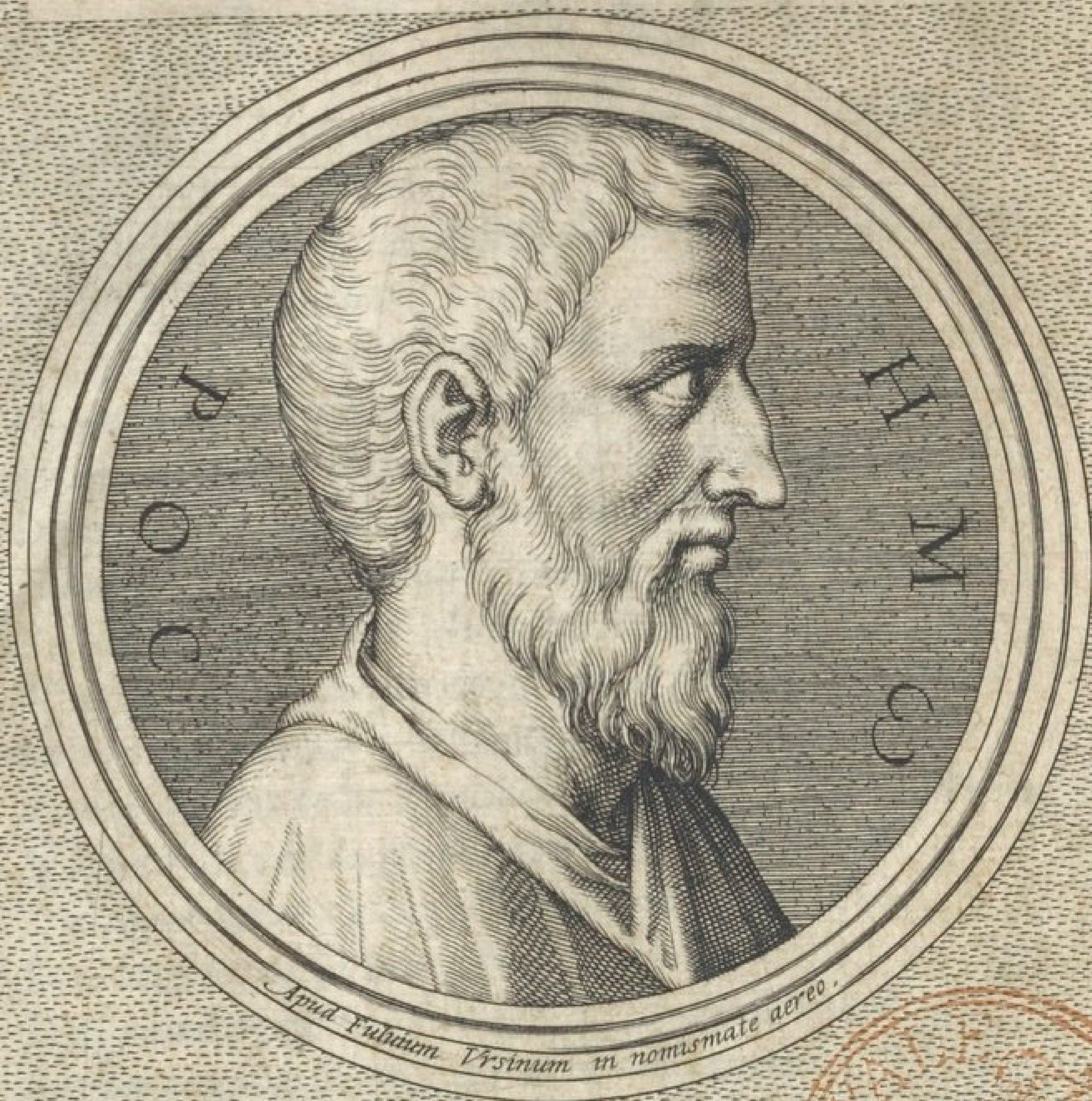
Jaxendrrois



L'ODYSSEE D'HOMERE

AV ROY.

De la version de Salomon Certon, Conseiller et Secretaire des finances de sa Maiesté en sa maison et couronne de Nauarre, et Secretaire de sa chambre.



A PARIS.

Chez ABEL L'ANGELIER au premier pillier de la grand Salle du pallais.

1604.

Auec Priuilege du Roy.



AV ROY.

GRAND Roy, sorti des Rois tes genereux ayeux,
Branche illustre de Loys, sang de ce tige vieux
Qui tes peres assit sur le royal degré,
O ma force, ma gloire, & mon apuy sacré,
Grand Roy dont le bon-heur, & l'epée & le bras
Ont tes lis redressez presque cheans à bas,
Dont la vertu remet ton redoutable état
En son lustre premier, dont le Soleil rabat
Noz brouillars nuageux, & de rayons nouueaux
Enfantez de la paix rend vigoureux & beaux
Tous les coins de la France: Ore que Mars ne bruit,
Qu'on n'entend la rumeur ny l'efroyable bruit
Des tambours & clerons, or' qu'aplanis & coix
Sont les flots de la mer, vien ecouter la voix
Du grand chantre de Græce, oy fauorablement
Ses vers tant celebrez, qu'offre presentement
A tes pieds sacrosaincts l'humble deuotion
D'vn tien serf qui se met sous ta protection.
Cest Heros Ithaquois (Prince couuert d'honeur)
Dont les faits genereux chante ce grand soneur
Bien qu'il change de langue & de païs natal,

Qu'au premier vetement n'ayt le second egal,
N'eut moins braue le cœur, moins le courage fort,
Qu'il fut fin, delié, sage, prudent, accort,
Des premiers il alloit aux perilleux hazars,
Son front il coronoit des glorieux feuillars
Qu'aux combats on aquiert: entreprenoit le fait
D'vn sage & meur auis, puis y donoit l'effect,
Par l'ardeur du Soleil, par la rigueur du froid
Inuincible de peine & de mal, il soufroit
La risque & le hazard d'vn peril entrepris.
Neptune onc ne le vit parmi l'orage, pris
Des horreurs de la mort: Bien qu'à diuerse fois
Son flot ait fracassé son temeraire bois.
Moins sur terre l'assault d'vne couarde peur
Esbranler ne put onc son magnanime ceur.
Son ieune aage n'estoit encore consumé,
Qu'aux ennuis, à la peine il fut acoustumé,
Il n'eut rien que trauerse, & le seuere ciel
Sur luy sans nul esgard versa son aspre fiel:
Mars, Bellone, Enyon, armes, alarme sang,
Coups, morts, feux, fer, assaults, prirent à prix le flanc
Du guerrier genereux: Et ce cruel mal-heur
Importun le batit d'assiduel labeur.
Ses voisins & amis: ses naturels subiects
Brassoient sur son estat mille liguez proiets,
Mangeoient ses reuenus, son patrimoine cher,
Ses thresors, & troupeaux, pour se pouuoir nicher
Sur son throsne sacré. Mais equitablement
Leurs complots dessus eux cheurent en vn moment.
„ Car Dieu seul donne l'estre aux regnes, & soutiēt
„ Les Rois ses fauoris: comme seul il retient

„ En ses mains de ieter leur diadéme à bas.
„ Quoy donc foibles humains, nez de fumier si bas
„ Osez vous violer ses souuerains decrets?
„ Il poursuit viuement, frappe & atteint de pres
„ Tous autheurs de tumulte, & trouble & faction,
„ Tient ses oints cherement sous sa protection,
„ Mais les entrepreneurs traistres & coniurez,
„ Des grandeurs affamez, des regnes alterez,
„ Il renuerse, detruit, pousse sur eux la mort,
„ Et les vient ruyner d'vn violent effort.
Ainsi nostre Ithaquois victorieusement
Deffit ces ennemis, les punit asprement,
Les mit sur le paué, fit le rebelle sang
En grands flots decouler, comme de quelque estang,
Sur son throsne paisible il se rassit soudain,
Et son sceptre reprit dans sa vaillante main.
Grand Roy, quel paralelle est-ce que i'entreuoy,
Non beaucoup different, entre ce Prince & toy?
Rois tous deux genereux, forts de courage, grands
D'esprit, pleins de prudence, & de superbes francs,
Nourrissons de Bellone, & rejettons de Mars
Des vos plus ieunes ans, sans peur à tous hazars,
Affermis à la peine, & qui auez tousiours
En vos ans eprouuez mille trauaux rebours.
Tes voisins, comme à luy, tes naturels subiets
Ont fait sur ton etat mille mechans proiets,
Ont tasché de rauir ton patrimoine cher
Et ton sceptre sacré par ligues arracher.
Quoy plus? de vipereaux ingratement mechants,
Creus dans ton propre sein, d'ambition sechants,
Ont voulu dechirer ton debonnaire flanc,

Et remplir ta famille & de deuil & de sang.
Mais Dieu les soumetant sous ta royallè main,
Plus qu'Vlysse ne fut, Prince tu fus humain,
Sans sang tes ennemis sont ramenez à toy
Tu t'es fait de vaillance & de clemence Roy.
Sans grand meurtre tu as eu le loüable prix,
As conquis ta couronne, & ton état repris.
Reste vn poinct seulement, ô magnanime Roy,
Qu'vn grand Poëte reuiue, & sone mieux que moy
Tes exploits valleureux, chante superbement
Ton los & ton honeur. Tant celebre argument
Vn stile autre requiert, & de si graue faits
Pour cent tels que ie suis trop penible est le fais:
Dans tes mers & dessus tes spacieuses eaux
Ils perdroient, etonnez, leurs vacillans bateaux,
Aux rayons du Soleil dont ton honeur reluit
Leurs yeux trop delicats plus que hybous de nuit
Ils clorroient esblouis, leur suputation
D'erreur pleine seroit & de presumption,
S'ils pensoient vn à vn des glorieux lauriers
Dont ton front se reuest parfere les miliers
Et leur plume de plomb foible reboucheroit
Sur l'enclume du temps, ou ton honeur se voit
Tant bien peint & graué, qu'il ne redoute pas
Les coups n'y la fureur d'vn ruyneur trepas.
O qu'eussay-je ta grace, & seulement ton œil
Vn bon coup me ietast vn fauorable accueil,
Fort assez ie serois pour brauement soner
Vn hymne en ton honeur, pour dire & entoner
Tes exploits genereux, & d'vne mer de vers
Enfantez de ma trompe, haut leuer au trauers

Des grands airs ſpacieux ton redoutable nom,
Tes vertus, ton honeur, ton glorieux renom.
Car mon bac demené d'vn fauorable vent
Pouſſé par ta faueur, ferme dorenauant
Iroit, plus de la peur il ne s'arreſteroit,
Quand ta douce faueur force me preſteroit.



LE PREMIER LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LE conseil des Dieux se tient pour renuoyer Vlysses de l'Isle de Calypso en Ithaque. Pallas y va trouuer Telemachus s'estant faict semblable à Mentes Roy des Taphiens, elle l'exhorte de s'en aller a la recherche de son pere Vlysses vers Nestor à Pyle & à Sparte vers Menelaüs. Puis elle s'euanoüit en l'air, luy laissant à penser qu'elle estoit Deesse. Les poursuyuants de Penelope dressent leur festin.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Dieux sont au conseil. Pallas vient en Ithaque:
D'aller chercher son pere exhorte Telemaque.

MVSE raconte moy l'homme fin & rusé
Qui si long tẽps erra, depuis qu'il eut rasé
Le sacré mur de Troye, & d'hommes & de villes
Remarqua les façons farrouches & ciuiles,
Il eut en son esprit en courant sur les mers
Des douleurs en grand nombre, & des trauaux amers

Pour garder plein de ſoin & de peyne infinie
Sa vie, & ramener ceux de ſa compagnie.
Mais pourtant quoy qu'il fiſt pour ſes gens conſeruer,
Il y perdit ſa peine, & ne les peut ſauuer:
Car les mal aduiſez, par leur faute perirent,
Mechans, qui au Soleil tournant la haut ſe prirent,
Et mangerent ſes beufs. Partant de leur retour
Apollon leur oſta le deſirable jour.
Fille de Iuppiter, Deeſſe (ſi ie t'oſe
Enquerir) conte moy de cecy quelque choſe,
Ceux qui ſauuez des eaux, & du ſanglant effort
De la guerre, viuoient garantis de la mort,
Eſtoient en leur maiſon. La Deeſse honorable,
La nymphe Calypſo ſur toutes venerable,
Auoit ceſtuy cy ſeul en ſon Iſle arreſté
Dans ſes ſombres cachots, contre ſa volonté.
Et combien qu'elle ſceut qu'il bruloit en ſon ame
De retourner reuoir ſon païs & ſa femme,
Elle l'auoit du tout à mary deſiré.
Mais quand auec les ans le temps fut expiré,
Et qu'on vit reuenir les ſaiſons ordonnees
Qu'il deuoit retourner ſuiuant les deſtinees
En ſon païs d'Ithaque, il ne luy fut permis
D'eſtre exempt du combat, meſme entre ſes amis.
Or tous les autres Dieux, hormis le ſeul Neptune,
Auoient compaſſion de ſa triſte fortune,
Son depit violent ne l'auoit point quitté.
Et fut contre Vlyſſes ſans relaſche irrité
Tant que deſſus ſa terre il euſt faict ſon entree.
Or il viſitoit lors la lointaine contree
Des Æthiopiens eſlognez, & qui ſont
Diſtinctz, & ſeparez: le leuant ceux cy ont,

Ceux là sont situez où le Soleil se cache:
Et qui sont les derniers des hommes que lon sçache.
Là, au festin assis ayse il se delectoit,
A la mort des agneaux & toreaux assistoit
Tuez à son honneur, dont la centaine tombe
A l'vsage sacré de la sainte Hecatombe:
Mais dessus le palais de l'Olympe estoillé
Fut le reste des Dieux au conseil appellé.
Là le Roy des grands Dieux & des hommes le pere
Leur parla sur le faict d'Ægystus l'adultere
Duquel il se souuint, & qu'auoit mis à mort
Le gentil Orestes, fils vertueux & fort
Du grand Agamemnon. Si fit harangue telle,
Du faict memoratif à la troupe immortelle.
O Dieux, dont les humains taxent trop dereglez
Les sainctes deitez, & pensent aueuglez,
Que de tous leurs malheurs la source & l'origine
Depend, & vient de nous, veu que de leur ruyne
Ils sont la plus part cause, & leurs mechancetez
Les menent à leur mal, entassants efrontez
Mainte angoisse en leur cœur, contre les destinees,
Des fautes commettans par trop desordonnees,
Ægiste en est tesmoin, qui d'Atreide l'aisné
Voulut auoir la femme, ô crime forcené!
En despit du Destin: & forfaict execrable,
Osa tuer encor le mary miserable:
N'ignorant de sa faute & la peyne & la mort.
Car ie luy enuoyay mon messager accort
Qui le garde d'Io jadis priua de vie,
Luy dire qu'il quittast ceste execrable enuye
D'auoir Clytemnestra pour femme, & ne mist pas
Le grand Agamemnon mechamment au trespas.

Car Oreste viendroit en faire la vengeance
Des qu'il auroit attaint l'aage d'adolescence.
Le throsne de son pere aysement reprendroit,
A sa mechanceté le salaire rendroit.
Ægistus n'escouta ceste sage parole,
Insensé ne chassa de luy ceste amour folle,
De ceste remonstrance aucun conte ne fit,
Combien qu'il l'exortast ainsi pour son proffit.
C'est donc à tresbon droit que l'infame adultere
De sa deloyauté a receu le salaire.
  A qui respond ainsi la Deesse aux yeux pers.
O pere, ô haut-tonant, grand Roy de l'vniuers,
Race Saturnienne, honneur des Dieux celestes,
Il est mort iustement. Ses actes deshonnestes
Ont receu de leur train la satisfaction.
Et ie souhaitterois telle punition
A ceux qui commettront tant detestable vice.
Bien que mõ plus grãd soin soit pour mõ pauure Vlysse:
Mon cœur pour cela seul se ronge depité:
Car le miserable est trop long temps tourmanté
Par ces plus grands amis, dans vne isle profonde
Assise iustement dans le nombril de l'onde,
Isle pleine de bois: C'est l'habitation
De La fille d'Atlas, grand d'art, d'inuention,
De scauoir, de doctrine, & de qui la science
A des profonditez de la mer cognoissance:
Il suporte, il soustient d'admirables efforts
Les immenses piliers, & les estansons forts
Où s'appuye le ciel d'où descend le tonnerre
Qui gardent de pencher le lourd poix de la terre.
Là, sa fille retient Vlysses gemissant,
Retarde son retour de propos blandissant,

L'eniolle en son amour de parole mielleuse,
Pour luy faire passer la memoire oublieuse
De sa chere patrie : Et ne vienne le jour
Auquel luy est prefix d'Ithaque le retour.
Mais tout son desir est de reuoir la fumee
Qui sort à noirs replis de sa maison aymee :
Ayme mieux voir la flamme allumer, & courir
Sur sa douce patrie, & puis apres mourir
Que de prendre d'vn Dieu la semblance eternelle,
Mary d'vne Deesse, & de vie immortelle.
Mais tes affections ne peuuent s'esmouuoir
Grand moteur de l'Olympe, & tu te fais trop voir
Immuable, en ton cœur. Qu'est-ce que ton courage
S'est tourné tellement à son desaduantage?
N'a il pas rendu sur les vaisseaux des Grecs
Agreables assez d'holocaustes sacrez.
Soubs les murs d'Ilion, qui peut dire qu'vlysse
N'ayt faict à Iupiter maint & maint sacrifice?
Pourquoy donc contre luy es tu tant indigné
O grand moteur du ciel, de flambeaux entourné?
Atant se teut Pallas. Et ainsi recommance
Celuy qui dedans l'air les nuages balance.
Ma fille, qu'as tu dit? quels propos imprudents
T'eschappent? & ont peu passer outre tes dents?
Quoy, puis-ie estre oublieux, & n'auoir souuenance
Du diuin Vlysses, qui passe en excellence,
D'entendement, tous ceux qui viuent sous les Cieux?
Qui toujours dessus tous a faict offrande aux Dieux
Chargeans les saincts autels de presents honorables
De nous qui habitons dans les cieux venerables?
Mais Neptune qui va la grand terre embrassant
Luy trouble son retour, ses eaux bouleuersant,

Frappe de ſon trident, & ſans aucun relaſche
Rend la mer agitee : il s'indigne & ſe faſche
A cauſe du Cyclops, & du vilain affront
Que l'Ithaquois luy fiſt, en creuant l'œil du front
Au plus fort des Cyclops dans ſa cauerne cloſe.
Ce grand Dieu l'engendra de la Nymphe Thooſe
Fille du Dieu Phorcin Roy des gouffres profonds:
Eſtant amoureux d'elle, & la cognut au fonds
Des cachots de la mer. Depuis ce temps Neptune
Luy porte dans ſon cœur immortelle rancune.
Il ne l'a pas tué; mais loing de ſon païs
Il le va promenant troublé de mille ennuis.
Mais prenons à la fin pitié de ſa miſere
Penſons de ſon retour. Que Neptune modere
Un peu de ſon courroux : Pourroit il reſiſter
Luy ſeul à tant de Dieux s'il vouloit conteſter?
Pallas ayant ouy, telle reſponce donne
Appaiſee & contante, au Dieu qui au Ciel tonne.
Treſgrand pere des Rois, Diuin Saturnien,
Si c'eſt choſe arreſtee, & que le veille bien
De tous ces Dieux heureux la troupe venerable,
Qu'Vlyſſe ayt ſon congé, Ulyſſe l'admirable
En ſageſſe & conſeil, deſpechons promptement
L'Argicide Mercur : qu'il prenne viſtement
La routte d'Ogygie, & die à la Deeſe
La Nymphe aux cheueux blonds, que ſans faute elle (laiſſe
Aller le pauure Vlyſe, afin, qu'apres auoir
Tant ſouffert, ſon Royaume il puiſſe aller reuoir.
Pour moy, ie m'en iray en ſon iſle d'Ithaque
Exorter, donner cœur à ſon fils Telemaque,
L'induire à conuoquer, (ſans creindre & redouter,
Les Gregeois cheuelus, les amants rebuter

Qui ne font que remplir sa maison de turie
De brebis & d'agneaux, font vne boucherie
De son palais Royal, que maint toreau muglant
Mainte cheure & maint bœuf rẽdent par tout sanglãt.
Apres ie l'enuoiray à Sparte la guerriere,
A Pyle l'areneuse, enquerir de son pere
L'estat & le retour. Et où il l'apprendra,
Et louange & honneur tresgrand luy en viendra.
Elle dict, & soudain elle adiance à ses plantes
Ses talonnieres d'or diuinement luysantes,
D'vn ouurage immortel. Qui la portoient souuent
Soit par dessus les eaux auec l'ayde du vent,
Où par dessus la terre, ou par le nud des nues
Où vers les cieux hautains, regions incognues.
Puis sa lance elle prit, grande & pleine d'horreur
Dont vn fer émoulu épointe la fureur,
De force & de roideur qui ne peut iamais rompre,
C'est dequoy elle sçait mettre en routte & dérompre,
Quand elle est en courroux, les bataillons plus forts,
Mettre en fuite les Rois, leur donner mille morts,
Elle de Iupiter la fille bien aymee
Et nee aux forts combats. De ceste lance armee
Elle vole du ciel en Ithaque arriua,
Et droit deuant le seuil d'Vlysse se trouua:
Prit la forme de Mente' & mentit, bien que grande,
La façon de celuy qui sur Taphos commande.
Elle rencontra lors les amans orgueilleux
Gaillars deuant la porte empeschez à leurs ieux
Ils estoient estenduz sur les peaux arrangees
Des bestes qu'ils auoient autrefois égorgees.
Les valets, diligens de leur charge accomplir
Les vns de vin & d'eau les pots alloient remplir,

Les autres essuyer les tables arrangees
Des esponges qui sont de trous toutes rongees,
Les viandes dessus trancher en quantité,
Et les appareiller en somptuosité.
Qui le vid le premier attendre sur la porte
Ce fut le fils d'Vlysse, à qui la face forte
Sembloit celle d'vn Dieu. Car il estoit aussi
Entre les poursuiuants, le cœur plein de souci,
Songeant, si quelque jour pouuoit venir son pere,
Quel carnage on verroit de ces galans luy faire
Et comme il reprendroit aysement son estat,
Puis iouiroit de tout sans noise ne debat.
Il pensoit à cela, comme il vid la Deesse,
Et se leuant soudain sortit hors de la presse,
Alla la receuoir, se faschant grandement
De la voir demeurer de hors si longuement
Il la prend par la main, & la lance luy oste.
Soyez le bien venu, luy dit-il, mon cher hoste,
Vous logerez ceans en toute seureté,
Et puis, quand de viande aurez esté traitté
S'il vous plaist nous ferez vos paroles entendre
Ayant dit, il le prend sans le plus faire attendre
Et le mene dedans. La Deesse Pallas
Contrefaisant Mentes, de l'enfant suit les pas,
Entre dans la grand salle. Et Telemac' s'aduance
Pour serrer le pesant de sa guerriere lance,
Se hausse tant qu'il peut, la pend au rastelier
Qui de long temps estoit, contre vn tresgrand pilier:
Armes claires, donnants blesseure & mort amere
Y pendoient, & c'estoient les armes de son pere.
Lors il la faict asseoir sur vn siege apresté,
Des tapis bien ouurez par dessus a ietté.

Faict mettre soubs ses pieds, afin qu'il se delasse
Un petit escabeau. Puis apres quelque espace
La meine sur vn lict peint d'vn excellent art
De ceux des poursuyuans il le faict mettre à part
De peur qu'estant battu du bruit, de la cririe,
Il ne prist en son cœur dedain & fascherie,
Et peust soupper en paix. Mais principalement
Pour sçauoir s'il auroit moins incommodement
Nouuelles de son pere, agité sur les ondes.
Lors vne belle fille aux cheuelures blondes
Prit vne aiguiere d'or où l'eau alloit nageant,
Luy apporte à lauer dans vn bassin d'argent,
Puis apres vint couurir bien proprement la table,
Apporte de Ceres le present profitable.
Et l'Escuyer seruoit de bons viures chargez,
Et de toutes façons les grands plats arrangez.
Apposoit deuant eux la vaisselle doree,
Et le Herauld versoit la boisson desiree,
Apres voicy venir les rogues poursuyuants,
Qui se rangent par ordre, & les mains vont lauants.
Les filles, le beau pain des paniers d'osier tirent,
Et eux de force mets le ventre se remplirent.
Les pages à qui vent presentent le bon vin,
A grands pleins gobelets. Ayans chassé la faim
Et la soif bien loing d'eux les amoureux se leuent,
Car autres grands chagrins & soucis ne les greuent
Qu'apres auoir bien beu aller rire & sauter,
Et aux airs des chansons leurs oreilles flatter,
Ornements des festins. Or le Herault se tire
En auant, met en main à Phemius la lire
D'vn ouurage tresbeau. Ce Phemius estoit
Entre les poursuyuans, par contrainte il chantoit

Et par necessité. Lors il passa son pouce
Sur son luth, & chanta d'vne voix belle & douce:
Dequoy Telemachus l'occasion prenant,
Son chef contre celuy de Minerue ioignant,
Afin que les amans ne le peussent entendre:
Ie te supply, dit-il, mon cher hoste, de prendre
Mes paroles en gré, & ne te fascher pas
Si ie te veux vn peu entretenir tout bas.
Tu vois comme ces gens n'occupent leur pensee
Qu'à rire & qu'à gausser, mon ame en est pressee
De deüil iusqu'au mourir: Tu apperçois comment
Tout se ruine icy: & comme impunement
Ils consument le bien d'vn miserable Prince,
Duquel les os, helas, en estrange prouince
Blanchissent sur la terre, ou sur la mer flottans
Vont miserablement contre vn roc se heurtans.
Que s'il pouuoit venir, la canaille maudite
Souhaitteroit bien plus pieds vistes pour la fuite
Que riches paremens. Mais puis que le trespas
Cruel nous l'a rauy: Helas, ie ne voy pas
D'espoir en nostre faict. Et si quelqu'vn asteure
Me disoit, Vlysses sans aucune demeure
Sera bien tost icy, ie ne le croirois point,
Tant m'est desesperé son retour de tout poinct.
Mais dy moy d'où tu viens, si cela ne t'offence,
De quel pays és tu, où est ta demeurance,
Quel viens tu entre nous, & quels sont tes parens,
Qui sont les mariniers sur ceste mer courans,
Et le vaisseau, qui t'ont mis en l'isle d'Vlysse:
Car ie ne pense pas que venir tu y puisse
Et par terre, & à pied. Ceste hospitalité
Est elle de nouueau, ou d'ancienneté?

Force gens autresfois voyageans, ont pris cure
De loger chez mon pere, & ceste couuerture
Se haussoit, ce logis s'ouuroit tres-volontiers
Aux amis, qui vouloient passer en ces quartiers.
Vlysses, des humains l'amour & la liesse
Gardoit bien l'amitié. A qui lors la Deesse.
Ie suis Mentes, le fils d'Anchialus, ie tiens
Soubs mon commandement les rameurs Taphiens,
I'arriue tout asteure auecque mon nauire
En ceste isle d'Ithaque, & plus outre ie tire
Auec mes compagnons la mer noire courans
Vers des gens de langage au nostre differens.
A ces gens de langage & diuers & estrange,
Ie voudrois bien donner du fer en contr'eschange,
Pour du cuyure qu'ils ont. Mon nauire est ancré
Hors la ville à l'escart dedans le port Rethré
Soubs Neie l'ombrageux. Mon amitié fidelle
Auec ceste maison n'est fraische ny nouuelle,
Et le droit mutuel de l'hospitalité,
Et nos dieux maisonniers sont d'ancienneté
Amis & compagnons. Laërtes vieillard sage,
Et vertueux Heros, m'en rendra tesmoignage,
Si tu le veux sçauoir. On dit qu'entierement
Il a quitté la ville, & ne met nullement
Le pié dãs la muraille, ains qu'aux champs sa retraite
Sans nulle ambition le bon vieillard a faicte,
N'ayant là qu'vne vieille afin de le traitter,
Et son boire & manger luy cuire & apprester.
Quand il est trauaillé, quand ses iambes malades
N'en peuuent quasi plus des longues promenades
Qu'il faict dans son iardin gayement verdissant,
Ou dans sa douce vigne en raisins rougissant,

Ou dans son beau verger quant la saison rapporte,
Et qu'on le void courbé de fruits de toute sorte,
La fidelle seruante accourt incontinent,
Et soustient le bon homme à peine se trainant,
Et restaure son cœur de viande agreable.
Or à l'occasion du vieillard honorable
I'ay ceste routte pris. Pour ton pere, l'on tient
Qu'il est bien loing d'icy, que la mer le retient,
Errant par cy par là, & que les Dieux celestes
Luy troublent son retour & luy sont fort molestes:
Le diuin Vlysses que ie pense n'a pas,
Bien qu'il eust faict naufrage, encor' passé le pas,
En quelque part qu'il soit sur la mer difficile
Croy qu'il respire encor, ou s'il est en quelque Isle
Qu'il y est detenu par les flots se batans,
Ou par les gens du lieu, farouches habitans.
Ie predy, & ie sens s'enfler d'vne autre sorte
Que de l'accoustumé ma poictrine plus forte
Deuine du futur: & ce qu'elle dira
Par ma bouche à present, ie croy qu'il aduiendra
Sans consulter icy precipité augure,
Ny les oyseaux deuins, ny leur vol ou figure.
Le temps viendra bien tost, & ne tardera pas
Que le fort Vlysses pressera de ses pas
Le desiré terroir de sa douce patrie,
Bien que liens de fer en toute leur furie
De durs & forts chainons le retinssent serré:
Croy qu'il inuentera son retour desiré.
Il est homme doüé de longue experience
D'esprit bien delié, plein de grande prudence.
Or pource qu'il m'est pris tresgrande volonté
De sçauoir qui tu es, dy moy ta paranté,

Serois-tu bien le fils de ce grand personnage?
Car il auoit ainsi tous les traits de visage,
Et les yeux ainsi beaux. Tu luy ressemble bien:
L'amitié nous auoit ioints d'vn ferme lien,
Nous nous reuisitions, & mangions à la table
L'vn de l'autre souuent, maint propos delectable
Se passoit entre nous, ie dy auparauant
Qu'il eust pour s'embarquer donné la voile au vent
Pour passer en Phrygie, auecques la ieunesse
Et la flotte des Rois & des Princes de Grece,
La fleur des bons soldats, l'honneur des combatans,
Car ie ne l'ay parlé ne veu depuis ce temps.
A quoy Telemachus. La verité est telle
Que ma mere tousiours m'a dit que i'estois d'elle
Et du fort Vlysses, mais i'en suis ignorant:
Car nul ne peut au vray s'aller trop asseurant
Du pere d'où il vient. A la volonté mienne
Qu'vn pere heureux me dist estre la race sienne
Qui peust en sa maison, hors de soucis cuisans
Contant & plein de biens acheuer ses vieux ans.
Mais on tient que ie suis le fils du miserable,
Qui va courant les mers, que la fortune accable
De mille afflictions. Voila mon hoste cher
Tout ce que ie te puis de ma race toucher.
Pallas suyuit ainsi. Les Dieux bons de nature
Ne t'ont pas faict sortir d'vne lignee obscure
Et ne permettront pas qu'vne telle maison
En noblesse croissant de si longue saison
Vienne à se submerger, la sage Penelope
T'ayant engendré tel. Mais qui est ceste trope,
Dy moy la verité, que veut dire cecy?
D'où viennent tant de gens? Quels festins sont-icy?

Est-ce nopce, ou festin public, que tu veux faire?
Ceste despence icy sent plus de l'ordinaire
Quand on inuite amis pour s'entre-visiter.
Ceste arrogance encor n'est point à supporter,
Elle est trop violente: & si ne me peut plaire
La dissipation des biens que ie voy faire
Par toute la maison. C'est vne cruauté
De ces beaux amoureux, de leur temerité,
Et de leur insolence. Et qui est l'homme sage
Qui ne detestera tel cas en son courage?
Ou le fidele amy qui regarder pourra
Ceste grand' vilennie, & ne l'abhorrera?
Car tout homme de bien qui void vne insolence,
Et vne iniquité s'en fasche & s'en offence.
Puis que c'est ton plaisir, dit le fils d'Vlysses,
D'entendre bien au vray d'où viennen ces exces:
Ceste maison deuoit autant qu'autre du monde
Estre riche en grands biens, à nulle autre seconde
En gloire & en honneur, grand renom, attendant
Tant que le maistre y eust, sage, esté residant.
Mais le malheur des Dieux ores nous contrarie
Empeschant son retour en sa douce patrie,
Animez contre nous ils l'ont trop rigoureux,
D'entre tous les viuans faict le plus malheureux.
Encore ma douleur seroit plus supportable,
Et mon cœur serreroit sa plainte lamentable
S'il fust mort deuant Troye ayant l'espeé au poing,
Ou dans sa nation. Car on eust eu le soing
De dresser vn tombeau à Prince tant insigne,
Ce seroit à son fils vne remarque digne
Et de gloire & d'honneur, qui mesmes eust esté
Pour se faire admirer à la posterité

Maintenant il est mort estendu sur la terre,
Sans aucun beau renom par les armes acquerre,
De personne entendu, de chacun incogneu
Pasture des oyseaux sur le sable menu,
Et ne nous a laissé que sujet de criries
Que matiere de deuil, de pleurs, de fascheries.
Ce n'est pas tout, car outre & la perte & la mort
D'vn pere vertueux dont ie me pleins si fort
Les Dieux m'ont enuoyé plusieurs autres tristesses,
Ont plongè cest estat en piteuses detresses,
Cruels ont attaquè mon ame rudement:
Car de tous les costez que le moite element
Ceint les Isles d'autour, vne trouppe ennemie
De tous les plus puissants, dont l'vn de Dulichie
Se vante estre sorty, de Samos l'autre vient,
Et l'autre est arriué de Zacynthe, qu'on tient
Riche en bois, il en vient mesmes de la sterile
Ithaque, à labourer plus qu'autre difficile:
Tous ceux finalement qui regnent en honneurs
Es Isles d'alentour, Princes & grands Seigneurs
Se sont amourachez de ma mere, la pressent
De se remarier, ceste maison oppressent,
Mangent ce patrimoine & le vont deuorant:
Mais ces flambeaux d'amour qu'ils vont tant desirant
Elle rejette fort, mesprise, dedaigneuse,
Et la nopce, & toute autre action amoureuse.
Et n'y a pas moyen de les en déloger,
Ny d'y mettre vne fin, acheuans de ronger
Cè pauure reuenu, & de mettre en ruine
Ceste pauure maison qui ja trop y encline:
Encor ay-ie grand peur, que m'oyant plaindre, helas,
Ils me mettent à mort. Lors l'ireuse Pallas:

Las, helas, qu'Vlysses te faict ores grand faute,
Qui est ores absent, errant sur la mer haute:
Qu'il accommoderoit ces mignons proprement,
Et qu'il les traitteroit du poignard brauement:
Que puisse-il reuenir, & dedans ceste porte
Vn iour entrer, couuert de sa cuirasse forte,
Bonne espee au costé, & branlant l'inhumain
De deux forts iauelots en chaque forte main:
Tel qu'il vint autresfois, triomphant, plein de gloire
Loger en ma maison, s'y resiouyr, y boire,
Et faire bonne chere. Il reuenoit, exclus
De ce qu'il demandoit au Mermeride Ilus
Se tenant en Ephyre. Vlysse en peine grande
Estoit allé vers luy, pour luy faire demande
D'vn venin mortifere, auquel il tremperoit
Le bout poinctu des traits qu'en guerre il porteroit.
Il luy en fit refus: car il auoit emprainte
En son ame, en son cœur, la terreur & la crainte
Des Dieux tousiours viuans: Mon pere toutesfois
L'aima tant pour l'auoir frequenté maintesfois
Qu'il luy en fit present, & ne laissant en peine
Ton pere, qu'il aymoit d'amitié ancienne,
Il l'en accommoda. Maintenant pleust aux Dieux
Qu'Vlysses reuint tel parmy ces amoureux:
Ils seroient arriuez à leurs heures dernieres,
Et trouueroient soubs luy des nopces fort ameres.
Mais ce qui aduiendra, tout ser a mis vn iour
Au bon vouloir des Dieux: Soit que par son retour
Il prenne de ces gens & de leur insolence
Dans sa propre maison la trop iuste vengeance,
Ou ne la prenne point: Ie te veux aduertir
Pourtant, comme tu dois les faire tous sortir

Dehors

Dehors de ta maison. Demain, conuoque, appelle
Tous les Grecs au conseil, & d'vne façon belle
Parle à eux comme il fault. Les Dieux tousiours viuãs
T'en seront à tesmoins. Dy à ces poursuyuans
Qu'ils ayent à vuider la maison de ton pere
Et s'en aillent chez eux: que s'il plaist à ta mere
De se remarier, son pere est vn grand Roy,
Fort riche, fort puissant, & qui a bien dequoy,
Elle y peut retourner: là pourront ils parfaire
Les nopces à leur gré, receuoir de son pere
Vn douaire bien grand, auec tant de presens
Qu'on pourroit requerir, & propres & duisans
A la fille d'vn Roy. Or ie te veux apprendre
Encor vn bon conseil si tu me veux entendre,
Pren moy en diligence vn vaisseau bon & fort
De vingt bons auirons, pour repousser l'effort
Et des flots & des vents, mets la voile legere
Au vent, monte dedans & va cercher ton pere,
Quelque part que ce soit: peut estre il aduiendra
Que quelqu'vn en courant nouuelles t'en dira,
Ou que par Iupiter elle te soit semée,
Prodigue donateur d'honneur & renommee.
  Va t'en premierement à Pyle porte-tour
Aux champs Neleïens, & visite la cour
Du bon vieillard Nestor, de sa parole bonne
Tu pourras t'enquerir. Au partir delà, donne
Iusqu'en Lacedemone à l'Atreide puisné
Le blond Menelaüs, le dernier retourné
De tous les Grecs de Troye en fortune prospere.
Si d'aduenture d'eux tu apprens que ton pere
Soit encores viuant, & doiue reuenir,
Là tu pourras vn an tout entier te tenir,

Et y patienter. Si le bruit au contraire
T'asseurant de sa mort son retour, desespere
Reuien t'en en Ithaque, au regne paternel
Et dresse son tombeau, qu'vn honneur eternel
Soit faict à ce tombeau par seruices publiques,
Par sainctes oraisons, & par jeux authentiques.
Adiouste à tout cela ce qui sera decent
Aux ombres genereux d'vn Heros si puissant,
Puis ta mere pouruoy de mary conuenable.
Tout cela faict, donne ordre à la mort miserable
De ces beaux amoureux, ou soit subtilement
Ou de combat ouuert, mets les entierement
A mort sur les carreaux d'vn genereux courage.
Despouille tout l'enfant, plus grand de cœur que d'âge,
Pren le sceptre en ta main, commande : de façon
Qu'on ne te die plus que tu n'es qu'vn garson.
Aduise quel honneur, combien donne de gloire
Au petit fils d'Atreus le bien de sa victoire,
Regarde combien a de reputation
Le vengeur Orestes parmy sa nation?
Braue il a faict souffrir mort honteuse & amere
L'enuoyant aux enfers, au meurtrier de son pere,
Le braue Agamemnon aux armes si puissant,
Que l'insigne Ægistus de Thyestes issant
Auoit aussi tué, souillant son mariage,
Polluant le respect du sang, du parentage.
Fais en ainsi mon fils, embrasse courageux
L'honneur & la vertu : tu es fort & nerueux,
Dispos, de belle taille : entre en apprentissage,
Ie ne voy rien en toy qui bon-heur ne presage:
Aux armes donc, pren les desia victorieux,
Et pousse ton renom iusques à nos nepueux.

Or ie te dy adieu, souuien toy, ie te prie,
De ce que ie t'ay dit: i'entends ma compagnie
Gronder, d'attendre tant, ie m'en la vay trouuer,
Et prenant mon vaisseau me remettre en la mer.
Auquel Telemachus, plein de prudence accorte,
Tu me vas exhortant, meu d'vne amitié forte
Et de fidelité, comme ton propre fils,
Tu m'as en peu de mots de la vertu prefix
L'amour & le chemin, comme mon propre pere.
Hors de mon souuenir iamais, comme i'espere,
Tes admonitions saintes ne sortiront,
Ains tant que ie viuray fermes y demourront.
Tu pouuois toutesfois faire icy dauantage
De seiour auec moy, sans haster ton voyage:
Mais cependant au moins que tu te laueras,
Que tu prendras plaisir, & te reposeras,
Attens moy vn petit ie n'arresteray guiere,
Ie veux aller querir au thresor de mon pere
Quelque digne ioyau pour te faire vn present:
Il sera riche assez mais qu'il te soit plaisant,
Et tu le garderas pour auoir souuenance
De moy, pour te remettre en ton cœur ma presence:
Les amis font cela en tel cas que cecy
Pour signe d'amitié. A qui Pallas ainsi.
Ne me retarde point mon fils, à la pareille,
I'ay haste, les presens que l'amour te conseille
De m'offrir, garde les, & quand ie reuiendray
De tes mains de bon cœur, certes ie les prendray,
Les porteray chez moy, & recompence digne
Te rendray de bon cœur d'amitié si insigne.
Ce disant, la Deesse esuanouit en l'air
Tout ainsi que l'oiseau qui s'eschappe à voller

Et bat les vents de l'aisle: au partir elle excite
Le cœur de Telemaque, au souuenir l'incite
De son pere tant plus, & luy bien estonné
La Deesse sentit. Il s'en est retourné
Trouuer les poursuyuans, entre eux a repris place
Semblable à quelque Dieu de façon & de grace.
Là le chantre excellent haussoit sa belle voix,
Et ranimoit les nerfs de son resonnant bois,
Et le silence estoit. Il chantoit l'infortune
Des Capitaines Grecs sur l'onde de Neptune
A leur retour de Troye, ausquels Pallas frappa
Les vaisseaux en son ire & loing les dissipa.
Iusqu'en la chambre en hault donna la chanson rare,
Et se fit écouter à la fille d'Icare
La sage Penelope. Adonc elle descend
Non seule, auecques soy deux filles elle prend,
Deux Nymphes en beauté l'accompagnoient gentilles,
Et ses pas vertueux suyuoient les ieunes filles.
Quand des femmes l'honneur vers les Princes paruint
Sur le seuil bien basty de la sale ell' se tint,
D'vn voile delié se couuroit le visage,
A son costé estoit chacune Nymphe sage
En pudique maintien. Lors au Poëte chantant
Ces propos elle dit pleurant & sanglotant.
Phemius, si tu veux ie sçay que tu n'as faute
De sujet, de matiere & delectable & haute,
En chantant les exploits des hommes & des Dieux.
Chante les s'il te plaist à ces beaux amoureux
Pendant qu'ils sont beuuans & qu'ils te font silence,
Mais ne ramentoy point la triste souuenance
De ces fascheux sujets, ne vueilles raconter
Ce qui me faict pleurant, nuict & iour tourmenter,

Qui me ronge le cœur, qui l'ame me bourrelle
Larmoyant sans cesser vne plainte eternelle,
A la triste pensee, au fascheux souuenir
De mon cher Vlysses qui ne peut reuenir.
La reputation duquel & la grand' gloire
Eclairant par la Grece en Argos est notoire.
Chere mere, pourquoy vous faschez vous ainsi,
Dit lors Telemachus, contre ce chantre icy?
Qui chante ce qu'il a le plus en fantasie!
Souffrez qu'il se delecte auec sa poësie
Et chante à son plaisir, puis que d'vn feu puissant
La verue qui le pousse ainsi le va pressant,
Il ne luy en faut pas attribuer la faute.
La matiere du chant vient de la voute haute,
Descend de Iupiter, qui selon son desir
Aux esprits excellens suggere à son plaisir,
Le sujet tel qu'il veut. Vous n'auez donc, ma mere,
Assez d'occasion de vous mettre en colere
De ce que cestui-cy chante comme les eaux
Ont tourmenté les Grecs, ont brisé leurs vaisseaux,
Comme les Princes forts ont par triste aduenture
Seruy pour la plus part aux poissons de pasture,
Vn poësme nouueau plaist auec volupté,
Et prend on grand plaisir à quelque nouueauté.
Les recentes chansons sont tousiours les plus belles.
N'ayez donc point horreur de ces chansons nouuelles,
Vlysses n'est pas seul au monde de perdu,
Auquel n'a pas bien dit son retour pretendu,
Et luy seul n'est pery soubs l'onde de Neptune,
Ayant, helas, couru trop amere fortune.
Tant de Grecs ont laissé la vie sur les champs
De Troye, & sont tombez soubs les glaiues trenchans,

Tant d'autres soubs les eaux ont souffert mort amere.
Vous retournerez donc, s'il vous plaist, ô ma mere,
En vostre chambre, & là vostre temps passerez
A faire vostre ouurage, & d'exemple serez
A n'estre pas oisifue à tant de Damoiselles
Qui sont autour de vous, agreables & belles,
Car la parole est deuë aux hommes seulement,
A eux est la raison, & le commandement
A moy Telemachus qui ay toute puissance,
Et à qui ceste cour doit toute obeissance.
Sa mere à ces propos grandement s'estonna,
Et soudain en sa chambre en hault s'en retourna
Ses filles auec elle, & la parole sage
De son fils engrauoit au fonds de son courage.
Pleuroit tousiours pourtant l'absence où le trépas
D'Vlysses son mari, iusqu'à tant que Pallas
Lui enuoya le somne, afin de donner tréue,
Et vn peu de relasche à l'ennui qui la greue.
Mais de ces poursuiuans la bande sans raison
Ne faict que tempester par toute la maison
Que rauder, que crier de voix forte & hautaine,
Desireux que soudain qu'en la chambre on les meine
Afin de se coucher. Lors à eux s'adressa
Le sage Telemaque, & ainsi les tansa.
Amans, qui recerchez ma mere en mariage,
Remplis de violence, & de tort & d'outrage,
Et trop enorgueillis : traittons nous ie vous pri'
Auec ioye & plaisir sans faire vn si grand cri,
Sans tant tumultuer. C'est chose bien plaisante
D'ouir les airs diuins que ce bon Poëte chante,
Et dont le chant peut estre aux Dieux accomparé,
Demain, dés que le iour nous aura réclairé,

Qu'il aura ramené sa lampe iournaliere,
Ie vous appellerai au conseil ordinaire.
Là de tout ce païs & le maistre & le Roy,
Ie vous commanderai de sortir de chez moy
Cercher d'autres festins, aller à d'autres tables.
Mais que ne mangez vous, messieurs les venerables,
Vos biens, vos reuenus, & dans vostre maison
Que ne vous traittez vous comme veut la raison?
Mais si vous persistez, resolus en vostre ame
De déchirer ainsi par vostre train infame,
De démembrer ainsi parmi vos voluptez,
D'vn miserable estat toutes les facultez
A ma veuë, à mon sceu: & qu'il n'y ait plus d'ordre
De voir faire vne fin à ce piteux desordre,
I'inuoquerai les Dieux humblement tous les iours,
Qu'ils vueillent m'enuoyer à la fin leur secours.
Ma clameur iusqu'à eux ira ie m'en asseure,
Et Iupiter viendra sur vous en la malheure:
Qui me fera venger de vos meschancetez:
Ie vous feray tomber lourdement, écartez
Parmi ceste maison, & de main inhumaine
Vous en feray porter en vostre sang la peine.
Ainsi leur parloit-il. Eux indignez mordans
Leurs leures de despit grondoient entre leurs dents,
Bien estonnez d'ouir de telle hardiesse
Telemachus parler à leur folle ieunesse.
Auquel Antinous fils d'Eupithee, entre eux
Respondit le premier: Certainement les Dieux
T'ont auiourd'huy rendu eloquent à merueille,
Et hardi harangueur. Iupiter ne le vueille
Te rendre Roy d'Ithaque enceinte entierement
De mers, & ne t'y doint entier commandement,

Encores que te soit paternel heritage.
Auquel Telemachus de response bien sage,
Te fascheras-tu point Antinous? Ouy,
Ie le voudrois, & tant Iupiter m'eust ouy
Que ie vinsse à porter en main ce braue sceptre.
Penses-tu que regner soit vn crime commettre?
Regner est bonne chose, vn Roy est reueré
Comme vn Dieu en sa cour : de tous est honoré,
De tous est enrichy, & à luy sa couronne
Sur villes, sur sujets toute puissance donne.
Il y a toutesfois autour de ceste mer
Plusieurs, ieunes & vieux, qui peuuent gouuerner
Ithaque enceinte d'eaux, soit que l'vn d'eux se prenne
A supporter le poix onereux de ce regne,
Puis qu'est mort, comme on dit, le diuin Vlysses.
Mais, des biens qui me sont escheus par son deces
I'en seray le vray Roy, i'en auray la puissance,
Et de tous ses tresors prendray la iouyssance,
Sur ses esclaues mesme auray commandement
Que par guerre il m'acquit combatant vaillamment.
Lors respondit le fils de Polybe Eurimaque:
Les Dieux y pouruoyront, cela est, Telemaque,
Soubs leur entier pouuoir. Cil que leur Deité
Ordonnera pour Prince aura l'authorité,
Aura commandement, & regnera sans doute
Sur la sterile Ithaque enceinte de mers toute,
Il y dominera. Mais ce qui t'appartient
Iouys en à ton ayse, & nul ne te retient
De t'en dire seigneur. Commande, pren, ordonne:
Que nul empeschement par force ne t'y donne,
Ne te face la guerre, ou par occision,
Ou par feu deuorant ne face inuasion

Sur tes biens paternels, tant qu'Ithaque vantee
On verra de maisons remplie & habitee.
Mais dy moy ie te pry qui est cest estranger
Qui est si hardiment ceans venu loger,
D'où est il, d'où vient il, de quel païs, & quelle
Sa gente, sa nation, sa race & parentelle,
Dit il point que ton pere en bref doiue aprocher:
Ou est il point venu quelque debte cercher?
Il s'est bien engardé qu'on eust sa cognoissance,
Ny qu'on l'ouist parler: mais en grand diligence
Il a gaigné au pied. Si n'a til pas pourtant
La face d'vn lourdaut, mais en se presentant
D'vn visage riant il s'est faict apparoistre
D'vne braue façon: si ie l'ay peu cognoistre
Il est venu sentir quelque chose de grand.
Auquel le fils d'Vlysse à respondre se prend.
L'attente d'Vlysses tousiours tant desiree
Est maintenant, dit il, du tout desesperee.
Ie ne me firay plus à ce que me diront
Ces porteurs de nouuelle. Ils m'admonesteront
Tout leur soul. Car la mort m'a priué de creance
Par les oyseaux trompé: ie n'ay plus desperance
Aux responces des Dieux, à l'oracle menteur
D'vn augure incertain, d'vn deuin raporteur.
Si ma mere á vouloir encor de les entendre
Les amenant ceans, taschant toujours d'aprendre
Des nouuelles du Roy. Or, si tu ne le scais
Cestuicy est Mentes, vieil hoste d'Vlysses:
Anchialus, qui a reputation grande
Aux armes, est son pere: Aux Paphois il commande:
Il vient de Taphe icy, païs enceint de flots,
Et dont les habitans sont braues matelots,

Industrieux en l'art de guyder dessus l'onde
Les hazardeux vaisseaux, s'il y en a au monde.
Ainsi luy respondit l'Vlysside. Combien
Qu'il l'eust pris pour vn Dieu, & qu'il le sceust fort biẽ,
En soy mesmes en son cœur. Alors on recommance
A chanter de plus belle, à reprendre la dance,
A rire, à folastrer. Car c'est tout leur soucy.
Plaisirs des ieunes gens. Continuent ainsi,
Tant que vesper au soir la nuict au ciel attire:
Chacun d'eux en sa chambre adoncques se retire
Las de rire & sauter: pour prendre doucement
Le delassant sommeil. Le filz semblablement
D'Vlysses, se retire en sa chambre dressee,
Ayant l'esprit remply de soing & de pensee,
Et des affaires grands en son cœur proiettoit.
Sa chambre sur le haut du beau chasteau estoit,
Magnifique, esleuee, où l'air plus fauorable
S'estendoit, & des vents la frescheur agreable.
Euryclea portoit deuant luy le flambeau
Chassant l'obscurité d'vn feu gaillard & beau:
Euryclea fidelle & loyale à son maistre:
Ops la Pesenoride autresfois la fit naistre,
Et Laërtes, ce corps excellant en beauté
En la fleur de ses ans auoit bien achetté
Dix bons couples de beufs, pres sa chaste Anticlee
Le vieillard esleua la gentille Euriclee
Presque en pareil degré. Il ne la pressa point
De son honneur, & onc à elle ne fut ioint
Par amour, il craignoit le depit de sa femme.
Deuant le Prince donc elle portoit la flamme
De l'eclairant flambeau, comme il se retiroit
Au repos de son lict. Car elle l'honoroit

Et l'aymoit par dessus les femmes de sa mere:
Elle l'auoit traicté soigneuse nourriciere
En ses plus ieunes ans: lors luy mesme a poussé
La porte de la chambre, & s'estant aduancé
S'est ietté sur son lict. A la sage seruante
Tend ses accoustremens d'vne estoffe excellante:
Elle les prend soudain, les plie proprement,
Et pres du riche lict les met bien nettement.
Puis de la chambre sort la vieillote fidelle,
Ferme la porte à clef, & la tire apres elle
Par la boucle d'argent; luy couuert mollement
D'vne mante legere ouuree gentiment
Passa toute la nuit, pensif en son courage,
En soy mesme songeant sur le prochain voyage
Que Pallas luy auoit enioint vn peu deuant:
Et fut en cest estat iusqu'au Soleil leuant.

Fin du premier Liure.



LE SECOND LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus denonce en pleine assemblee aux poursuiuans de sortir de la maison de son pere Vlysses. Et ayantpris d'Euryclee sa nourrice ce qui faisoit besoing pour son voyage, & de Pallas des hommes & vn vaisseau, il s'embarque sur le soir.

AVTRE SOMMAIRE.

Le conseil en Ithaque est plein de trouble amer,
Et le fils d'Vlisses se met dessus la mer.

DEs qu'on a veu l'Aurore à la main rougissante
Et aux beaux doigts de rosé au ciel resplendissante,
Le preux fils d'Vlysses hors du lit s'est jetté,
S'est vestu, à pendu son espee au costé.
Si tost qu'il est sorty, (son apparence belle
Estoit comme d'vn Dieu) les herauts il appelle,
Leur commande d'aller chez les plus apparans
Qui sont dedans les murs d'Ithaque demeurans,

Qu'ils viennent au conseil. Ils vont en diligence,
Et à son mandement rendent obeissance.
Ils viennent à la foule, accourent vistement,
Et dedans le palais entrent ensemblement.
Chascun selon son rang s'estoit mis en sa place,
Quant on vid arriuer l'Vlyssienne race,
Vn espieu bien ferré en sa main il tenoit
Le branlant brauement. Seul il ne cheminoit.
Car deux dogues puissants venoient apres leur maistre
D'effroyable regard. Pallas le fit paroistre
Orné de Majesté. Le peuple se leua
Et au trosne ancien paternel l'esleua,
Des vieillards luy ceda la trouppe venerable
Et des vieux seigneurs Grecs le senat honorable.
Entre eux Ægiptius pour l'heure se trouuoit
Plein de parler facond, que la vieillesse auoit
Ià rendu tout courbé, mais remply de prudence,
De bon sens, & pourueu de grande experience,
Le guerroyeur vaillant Antiphus son aisné
Compagnon d'Vlysses s'estoit acheminé
En la guerre de Troye, en la plaine d'Ilie
Qui florissoit alors en grand' cheuallerie:
Antiphus qui sur mer combatoit asprement.
C'est luy que le Cyclops mangea cruellement
Le barbare Cyclops, dominant le riuage
De la sicile mer: Dans son antre sauuage
Couché, membre apres membre, ô pitié, deschira
Le pauuret, & cruel entier le deuora.
Il le prit le dernier pour son soupper infame
Des compagnons d'Vlysse, & luy aualla l'ame.
Il eut encor trois fils. Entre les poursuiuants
Estoit Eurynomus, les deux autres, suiuants

De leur pere le train, semblables en leur vie
Imittoient son honneur, & n'auoient autre enuye.
Car il auoit vescu en reputation:
Et l'oubly n'auoit pas esteint l'affection
Qu'il portoit à son Prince, ains regretoit sans feinte
L'absence d'Vlysses d'vne eternelle pleinte.
Il commença, ses yeux de larmes degouttans.
Oyez, seigneurs d'Ithaque, il y a fort long temps
Qu'on n'auoit faict aucune assemblee de ville
Pour voir & consulter des affaires de l'Isle:
Mesme depuis qu'on vid Vlysses s'en aller.
Qui nous faict donc ainsi si soudain appeller?
Quel en est le sujet? Si cest par le message
Ou des vieux, ou de ceux qui sont en plus ieune aage,
Qu'il nous die si c'est qu'il ayt point entendu
Quelque vaisseau armé estre icy descendu,
L'ayant sceu le premier: ou bien qu'il nous explique
S'il veut metre en auant quelque affaire publique:
Il me ressemble auoir beaucoup de probité,
Et prie, que cela qu'il aura proietté
En son entendement, Iupiter l'authorise
Et conduise à bon heur toute son entreprise.
Telemachus, aiant à sa louange oüi
Vn tel propos, en sent son cœur tout resioüi,
Il ne demeura plus assis, bouillant d'enuie
De parler en public en telle compagnie.
Il se tint donc debout: & soudain Pisenor
Heraut sage & discret, lui tend le sceptre d'or
Et lui met en la main. Lors tournant le visage
Vers le vieillard, il dit. Vieillard prudent & sage
Celui la que tu dis n'est pas fort loing d'ici,
Tu le verras. C'est moi que touche ce souci.

Ie n'ai point veu venir de vaisseaux Argoliques,
Ie ne parlerai point des affaires publiques:
Mais en particulier vn dommage priué.
Vn malheur domestic est sur moi arriué:
Vn double ennui m'accable, aiant trop miserable
Mon cher pere perdu, dont le sceptre honorable
Vous gouuernoit si bien, homme plein de douceur,
Insigne en pieté. Puis vn autre malheur
Qui sappe cest estat, qui le mine & le perse,
Qui perd ceste maison, la met à la renuerse,
Ruine ses moiens les plus beaux & meilleurs:
Nombre de poursuiuants, enfans de ces seigneurs
Que vous voiez ici, d'honneur & de courage
Veulent outre son gré ma mere en mariage,
Ils ne veulent aller à Sparte, en la maison
D'Icarus, l'amener à la fin à raison
De lui donner vn dot, & prendre au prealable
Celui qui lui sera de tous plus agreable,
Pour en faire son gendre. Et ce pendant ils sont
Tousiours en ma maison, où sans respect ils font
Dix mille indignitez, ils mangent, ils rauagent,
Tuent brebis, moutons, tous nos troupeaux saccagent,
Et dedans la maison du vaillant Vlysses
En magnifique train commettent mille exces.
Ils boiuent tous nos vins, les furettent, les persent,
Et parmi la maison les gastent & renuersent.
Et ie n'ai pres de moi personne assez puissant
Qui hors de ma maison les aille dechassant:
Tel que fut autrefois mon genereux de pere.
Mais mes debiles mains ne le peuuent pas faire.
Si nous l'entreprenons par les armes, helas
A ce faict nous deffaut & la force & le bras,

Et nous ne sommes pas encore grands gendarmes.
  En fin, si nous auions vn peu d'adresse aux armes
Conioincte auec la force, hà, nous essayerions
De repousser l'iniure, & nous nous deffendrions:
Car on commet icy vn cas intolerable:
Et du grand Vlysses la maison honorable
Certe on la traicte icy par trop indignement,
Elle est par ces excez perdue entierement.
Et vous n'en estes point esmeuz, en vos courages
N'auez peur du caquet des proches voisinages:
Craignez aumoins les Dieux: qu'en fin trop irritez
Ils n'enuoyent la peine à vos meschancetez.
  Or, par le hault-tonnant qui sur l'Olympe habite
Et par Themis encor' qui assemble & excite
Le conseil des humains, ou leur donne congé,
Abstenez vous amis, & me laissez rongé
De douleur & de mal: & si iamais Vlysse
Mon pere, homme de bien, a faict quelque iniustice
Aux magnanimes Grecs, faictes m'en repentir,
Vengez vous en sur moy: faictes en ressentir
Ceux icy contre moy; il me seroit sans doute
Meilleur, que de manger mon bien, ma maison toute.
Mais si vous perdez tout, possible qu'à son tour
La vengeance pour moy s'en fera quelque iour:
Ie redemanderay mes facultez perdues,
Et criray, iusqu'à tant qu'elles me soient rendues
Par toute la cité. Car de me contrister,
De m'affliger ainsi, de me persecuter
C'est grand' folie à vous, en vain vostre pensee
Rend mon ame, d'ennuis & de maux oppressee.
  Il finit indigné: puis son sceptre ietta
En terre: & son visage en larmes degouta

Chacun en eut pitié, le peuple en son offence
Fut grandement esmeu : mais chacun tint silence,
Et personne n'osa respondre seulement
A ce qu'il auoit dit parlant si brauement:
Le seul Antinoüs de colere & de rage.
Grand orateur, dit il, indompté de courage,
Tu tonne de discours, & tu vas esleuant
Ta superbe pensee & la mets en auant.
T'est il donc eschappé parolle si mechante?
Nous deshonores tu par ta langue tranchante?
Nous viens tu donc blasmer ainsi amerement,
Et nous calomnier si malheureusement?
La faute de cecy, ce mal, ceste misere
Ne doit tumber sur nous, mais plustost sur ta mere:
Dont nous vont deceuant les feintes actions,
Et qui nous va tissant cent mille fictions.
Voicy le troisiesme an, que Titan de son coche
A ramené sur nous, & le quatriesme approche
Qu'elle nous nourrit tous d'vn vain espoir, paissant
Nostre ame d'vn amour qu'elle vint accroissant.
Car elle nous promet, nous enuoye messages
Pour nous faire esperer enflamme nos courages
Et à chacun de nous promet tacitement.
Mais en son cœur secret elle pense autrement,
Feint des retardements, inuente des excuses,
Et nous ourdit sans fin la toile de ses ruses.
Elle a donc commencé sur son mestier gentil
Dedans sa chambre à part vn ouurage subtil,
Et nous a dit ainsi. Amis, pour asseurance
Mes nopces attendez, viuez en esperance,
Ne bougez de ceans, & me pressez tousiours,
Tant que i'auray finy, sera dans peu de jours,

Ces funebres linceux au bon homme Laërte.
Cest œuure demourroit, & ce seroit grand perte,
De peur que si la Parque au cizeau bien tranchant
L'enuoyoit au sepulchre, on ne fust reprochant
A la fille d'Icare, ou l'vne des Gregeoises,
Ou quelque fiere bru, ne me fissent des noises
Si Laërtes estoit estendu au cercueil
Sans le riche ornement d'vn funebre linceuil,
Veu qu'il a tant de biens, vn si grand labourage,
Vn domaine si riche, vn si bel heritage.
A ces propos tant doux nostre cœur a cedé,
Il a fort aysement esté persuadé.
Or de jour pour le vray s'aduanceoit son ouurage,
Mais elle en deffaisoit toute nuict dauantage.
Durant trois ans entiers sa ruse nous trompa,
Et iusques au quatriesme elle nous atrapa.
Mais vne qui sçauoit toute son entreprise
Nous en vint aduertir. Puis elle fut surprise
Sur le fait, deffaisant son ouurage gentil.
Et plus ne luy seruit son esprit tant subtil
Car il luy a fallu à la fin malgré elle
Acheuer le tissu de ceste toile belle,
Et l'aller iusqu'au bout par contrainte suiuant.
Voicy, ce que chacun amoureux poursuiuant
Te dit, ô Telemaque, afin que tu ne tienne,
Le cœur des Achæëns en pensee incertaine
Auec ton ordonnance & ta belle oraison,
Renuoye, & au plustost, ta mere en sa maison,
Conseille luy d'en prendre vn le plus conuenable
D'entre nous pour mary, & à elle agreable
Et à son pere aussi. Si par ses tours secrets
Elle pensoit tousiours beffler ainsi les Grecs,

Elle se trompe fort bien qu'elle soit fort sage
Qu'elle pratique bien en son ruzé courage
Ce dont luy a faict don Pallas abondamment,
Ses ouurages ouurez industrieusement,
Quelle ayt l'esprit posé, plus subtil en finesse
Que ne l'eurent jadis les Princesses de Grece
Reynes aux beaux cheueux: comme fut Alcmenè,
Et Tyro, & encor' la blonde Mycené,
Dont nulle ne sceut onc n'art ne finesse telle
Que les scait aiourd'huy Penelope la belle,
Elle verra pourtant que sa subtilité
N'aura comme elle croit grandement proffité.
Car c'est vn poinct conclu contre elle, Telemaque,
Nous ne sortirons point hors du chasteau d'Ithaque
Qui fut à son mary, mais nous consumerons
Tous les biens de ceans, nous turons, mangerons
Tout le bestail d'icy, tant & tant que trompee
Nostre attente sera par ta Penelopee:
Qu'elle continura sa resolution.
Que pour certain les Dieux pour ton affliction
Ont mise dans son cœur, & pour ta grande oppresse
Ont ainsi son esprit trauersé de finesse:
Elle s'acquiert par là grand bruit, grande clarté
De renom, mais à toy grande calamité,
Ruynes, detriments, pertes continuelles.
Nous ne verrons donc point nos maisons paternelles,
Nos affaires lairrons plus pressez & meilleurs,
Ne bougerons d'icy & n'irons point ailleurs,
Qu'elle ne se resolue à choisir, & à prendre
L'vn de nous pour mary, qu'elle ne veille entendre
A se remarier. Adonc Telemachus.
Il ne me seroit pas seant, Antinoüs,

De chasser de ceans, d'enuoyer malgré elle
Celle qui m'engendra, m'a mis au monde: celle
Qui m'a nourry ceans. Car mon pere Vlysses
Soit qu'il soit ià pery d'vn desastreux decez,
Soit qu'il respire encor cest air frais & humide
En quelque coin du monde, apris de l'Oebalide
Icarus, de grands biens, lesquels, ô dur ennuy!
Il luy faut rendre tous, en renuoyant chez luy
Penelopé, ma mere. Et puis, si mon cher pere
Vit encor, en aura marrisson tres-amere,
Et m'en fera patir. Comme feront les Dieux,
Si tant est que ma mere en partant des ces lieux
Inuoque dessus moy Erynnis l'infernale,
Et ses seurs les fureurs qui sont en l'enfer palle.
Que ie n'encoure encor' la malediction,
Et la hayne du monde, & de la nation.
Vostre opinion donc, tant que i'auray de vie,
O Achïens, par moy ne sera point suiuie,
Ains i'en fay peu de conte: encores que vous tous
En soyez indignez, en entriez en courroux.
Mais plustost deslogez messieurs les venerables
Cerchez autres festins, allez à d'autres tables,
Mangez voz reuenuz & de nuict & de iour,
Et vous reuisitez l'vn l'autre tour à tour.
Mais s'il vous est meilleur de consumer sans cesse
Le reuenu d'vn seul, son bien & sa richesse,
Sans nulle impunité dans sa propre maison:
Perdez, perdez, cruelz, sans aucune raison
L'estat de vostre Roy, rompez, iettez par terre
Ces tours, ce sceptre antique, & luy faictes la guerre:
I'inuoqueray les Dieux pour mon dernier recours,
Humble i'appelleray leur ayde & leur secours,

Tant que de Iupiter la dextre souuerayne
Vous enuoye la mort, le merite & la peyne
De vos meschancetez, tant que vous empeschiez
Les carreaux de vos corps, tant que vous trebuchiez,
Veautrez en vostre sang, seul & digne salaire
Des torts, que vous auez entrepris de me faire.
A peyne auoit il dit, que Iupiter transmet
Deux grands aigles volants du plus haut du sommet
D'vn mont proche de là, qui d'ayles estendues
Batoient d'vn vol egal les vents dedans les nues,
L'vn contre l'autre ioint : puis aprochants du lieu
Où l'assemblee estoit, & fondans au milieu
Du peuple là seant, se prirent à combatre
Donnants l'vn contre l'autre, & des ayles se batre.
Ils designoient vn mal plus grand que tout cela,
Car regardants, hagards, de ceux qui estoient là
Les testes, en faisant par dessus eux les roües
Vindrent à deschirer & leurs cols & leurs roües:
Puis à la droitte main volerent à la fois
Par dessus les maisons & par dessus les toits.
Chacun des assistants admire & considere,
Le vol de ces oyseaux, & ce qu'ils doiuent faire
Les tenoit en suspens : quand le fils de Mastor
Halitherses, prudent d'aage & d'vsage encor,
(Qui sur ses compagnons auoit en sa notice
Scauoit & deuinoit, tout cela que l'Auspice
Pouuoit coniecturer des oyseaux deuisant,
Ou des fatalitez le futur predisant,)
Se leuant, dit ainsi. Oyez ie vous suplie
Vous citoyens d'Ithaque, & sur tous, ie vous prie
Poursuiuants, escoutez. Ces prodiges puissants,
Ces oiseaux vont grand mal & malheur menaceants,

Et ſur tout à ceux cy : Dommage & mort ſanglante
Menacent grandement leur ruyne imminente.
Le heros Vlyſſes n'eſt pas loing du païs,
Fort proche eſt ſon retour : Il vient rendre eſbahis
Force gens, il eſt pres, il vient, & ſa main forte
A meſſieurs les amans mal & malheur apporte.
Et à d'autres encor. Nous donc qui habitons
Dans la fameuſe Ithaque, & qui y frequentons,
Aduiſons de ceſſer en fin tout ce deſordre:
Conſiderons comment nous y pourrons mettre ordre,
Que ceux cy mettent fin auſſi à ce malheur,
Car le pluſtoſt pour eux leur ſera le meilleur.
Ie ne ſuis ignorant, ny ſans experience
De ce qui doibt venir, ie parle en aſſeurance,
Et ie croy fermement que tout ſoit accomply:
Ie m'en ſouuiens fort bien, & n'ay mis en oubly
Ce que ie luy predy, d'vne bouche ſacree
Parauant que ſa nef fuſt encor deſencree
Qu'il euſt laiſſé la terre, & que les Grecs en mer
Euſſent mis leurs vaiſſeaux pour Troye conſumer
Qu'il ſouffriroit beaucoup ſur la mer animee,
Que ſes amis perdus, & ſa flotte abiſmee
Il reuiendroit tout ſeul incogneu, ſur les champs
De ſa patrie, au bout du terme de vint ans.
Et voicy, de ſon poinct la choſe preſque approche,
Auquel Eurymachus vſa de ce reproche.
Vieillard tout courbé d'ans, inſenſé, ſans raiſon
Chante cela ſur toy, tes enfans, ta maiſon,
Va t'en viſte d'icy que quelque grand ruyne
N'arriue deſſus toy. Ce que ie te deuine
Meilleur deuin que toy. Certes beaucoup d'oyſeaux
Au deſſous du Soleil exercent leur cerceaux,

Et tous ne monstrent pas ce qui est veritable,
Ny des Dieux tout puissants la pensee inscrutable.
Quant au reste, Vlysses est mort bien loing d'icy
En la guerre, aux combats. Le fusses tu aussi,
Et des oiseaux du Ciel comme luy, la pasture,
Tu ne me viendrois pas chanter mal aduanture
Deuin malencontreux, & brulant de courroux
Tu n'inciterois pas Telemaque sur nous,
Esperant dons de luy & quelque recompense.
Mais ie te dy aussi, & prens en asseurance,
Si tu persistes plus d'esmouuoir, d'inciter
Ce ieune Prince icy, de le plus exhorter
Par tes mots ennuyeux , & si plus tu abuses,
Eguillonnant son cœur, de tes fraudes & ruses
Dont tu te fais si fort ô faux vieillard pipeur,
Et d'ancienneté ruzé fin & trompeur,
Pour faire que tant plus il hausse son courage,
L'enfle de vanité, l'esleue dauantage,
Il tumbera encor' en vn plus grand malheur,
Et ne parferas point ce que pense ton cœur,
Et le mal mesme, dont les autres tu menaces
Le mesme chastiment que malin tu leur brasses
Tumbera dessus toy de par les amoureux
En porteras la peyne en ton cœur doulóureux.
Mais ie conseilleray Telemachus de prendre
Sa mere en bonne humeur, la faire condescendre
De retourner bientost chez son pere puissant,
Afin qu'il la marie, & la soit fournissant
De ce qu'il faut donner à vne honeste fille
De si riche maison, & si grande famille.
Et ie ne pense pas que iamais autrement
Les Gregeois mettent fin de poursuiure asprement

De ses nopces l'effect. Nous n'auons point affaire
De tant d'oracles vains ausquels tu te veux plaire,
O futile imposteur, nous ne nous soucions
Du vol de tes oyseaux, ny de tes fictions,
Vieux courbé, que d'vn cœur aussi plein de mensonges
Comme de mauuaistié sot resueur tu nous songes
D'Eloquence tonnant, n'ayant rien remporté
Qu'enuye & hayne, deuz à ta meschanceté:
Nous ne craignons icy ny sceptre ny empire
Qui qu'en vueille parler, nous n'en ferons que rire,
Nous n'en auons soucy, moins de ce grand parleur
De ce filz d'Vlysses auons nous de frayeur.
Que tout soit deuoré ce regne lamentable
S'en aille renuersé, n'atten rien d'equitable
Tant que Penelope par tant & tant de fois
Remet son mariage, & trompe les Gregois,
Nous demourrons icy à tous les iours attendre,
Et pour sa grand vertu ne ferons que contendre:
A d'autre n'irons point, dont seante seroit
L'amour & la poursuite à qui l'entreprendroit.
Telemachus adonc, plein de sages paroles.
Eurymachus, & vous pris de ces amours folles,
Ie ne vous priray plus, & plus doresnauant
Par exhortations vous iray poursuiuant.
Mais i'en pren tous les Grecs & la puissance grande
Des hauts Dieux à tesmoin. Au moins ie vous demãde
Vne bonne fregate, & vingt bons compagnons
Qui facent bien sur mer aller les auirons,
Qui me facent chemin sur les glissantes ondes
Qui m'entrouurent des eaux les plissures profondes,
Qui viennent auec moy iusqu'en Lacedæmon
Ou à Pyle areneuse à l'excellent renom.

Car ie veux d'Vlysses par tout m'aller enquerre,
Mon intention est de tracasser la terre,
Subir mille trauaux, maint labeur, maint ennuy,
Pour voir si ie pourray rien apprendre de luy,
Par les hommes, ou bien du grand Iupiter mesme,
De qui vient le renom & la gloire supréme.
Que si i'appren qu'il viue encores au doux iour,
Qu'il soit au monde encor, & i'ay de son retour
Quelque espoir asseuré: i'ay mis en ma pensee
D'attendre qu'vne annee entiere soit passee,
Confit en amertume, en deuil & en soucy,
Autant qu'on peut penser. Mais si i'entens aussi
Qu'Vlysses ne soit plus au monde, & que ses ombres
Errent là bas, parmy les diuinitez sombres,
Ie m'en retourneray, bien qu'en aduersité,
Au pays gratieux de ma natiuité,
Et luy feray bastir vn sepulchre honorable,
Rendray à son tombeau vn honneur conuenable,
Ainsi qu'il est decent, ma mere mariray,
Et en vn stable estat ie la colloqueray.
Il fit fin, & apres se rassit en sa place.
Lors Mentor, que l'amour estroittement enlace
A l'absent Vlysses, & qui semblablement
Fut aimé d'Vlysses affectueusement,
(Auquel, comme il partit pour faire son voyage,
Et iettoit hors ses nefs du paternel riuage:
Il auoit par expres le soing, l'authorité
De son regne & son train fidemment transporté,
Commandant de luy rendre entiere obeissance,
Et que chacun fist ioug dessouz son ordonnance,
Dit ainsi: Oyez moy citoyens Ithaquois,
Que personne n'ait plus aucun soucy des loix,

Ne prenne plus le sceptre, & que nul Roy placable
Et doux, ne regne plus sur ce lieu honorable,
Que nul n'ait plus le soing de regner iustement.
Mais qui est d'vn courage & dur & inclement,
Quiconque est de nature & cruelle & barbare,
Qui est iniuste, fier, voluptueux, auare,
Que celuy là soit Roy. Le souuenir, bons Dieux,
D'Vlysse est bien perdu, & comme gracieux
Il a sceu commander iadis sur ceste place,
Comme il a gouuerné toute vne populace
Auec grande douceur, & comme entierement
Tel qu'vn pere, en son regne il s'est monstré clement,
Ie ne me fasche point quand ie voy ceste bande
De superbes amans, qui deuore & gourmande
La maison d'Vlysses, croyans qu'il perira
S'il ne l'est, & de Troye onc ne retournera.
C'est pourquoi s'esgayans tant en leurs arrogances
Ils font à leur malheur toutes ces insolences:
Trop bien contre le peuple, indigné iustement,
Ie brusle de colere. A quoy si longuement
Ce silence muet? Pourquoy dessouz silence,
Citoyens, souffrez-vous vne telle insolence?
Pourquoy à les reprendre estes vous negligens?
Et pourquoi quand ils sont sur tout si peu de gens,
Vous plusieurs, & armez, ô lasche populace!
Ne venez-vous aumoins reprimer leur audace?
Alors Leocritus qui fut fils d'Euenor,
Tu parles donc ainsi, ô bauard de Mentor,
Et fol d'entendement? Ainsi donc tu opine,
Ou que nous desistions, ou qu'on nous extermine.
Il sera difficile à tout tant de mutins
Que soyez de chasser ainsi de leurs festins

Des gens si bien repeus. Non, quant Vlysse mesme
Y seroit, y viendroit, bien que de force extreme,
Il y succomberoit, s'il auoit seulement
Pensé de nous chasser, bien qu'inopinement
Il nous trouuast ceans: Nous pleins en abondance
De viures & de vins frians par excellence,
Et combien que sa femme en ait vn grand desir,
Elle n'auroit pourtant longuement le plaisir
De son soudain retour, mais souz nostre main forte
Il trouueroit la mort sur le sueil de sa porte
Ineuitablement, s'il nous entreprenoit
En tel nombre au combat, & seul s'y hazardoit.
Mais vous, peuple, chacun s'en aille en son ouurage,
Et quant à cestui-cy, que Mentor l'accourage
Auec Halitherses au chemin qu'il a mis
En son entendement, car ils sont ses amis
Paternels de tout temps. Mais certes Telemaque
Se tenant à reçoy aura dedans Ithaque
Messagers de son pere, & son retour sçaura:
Mais iamais ce chemin ne paracheuera.
Ayant de la façon paracheué de dire,
Le peuple il licentie, & chacun se retire.
La troupe des amans au chasteau demeura,
Et Telemachus seul deuers la mer tira:
Et s'arrosant les mains de l'onde mariniere
Il fit de grand' ardeur à Pallas sa priere.
Toy Dieu qui voulus bien me venir visiter
Hier en ma maison, vueilles moy escouter,
Et qui me commandas de me mettre sur l'onde,
Pour cercher d'Vlysses errant par tout le monde
Nouuelles quelque part. Les Grecs entierement
A ce voyage mien donnent empeschement

Et principalement des gens pleins d'insolence
Qui pourchassent ma mere, & me font violence.
Comme il disoit ainsi : Pallas qui emprunta
De Mentor le parler & l'œil, se presenta
Sur le lieu mesme à lui, & lui dit : Fils d'Ulysse,
Si tu peux faire tant que dedans toy fleurisse
La vertu de ton pere, & te monstres pareil
Qu'il estoit à la main & au prudent conseil,
Tu ne seras iamais ny lasche de courage,
Ny d'esprit estourdi : & si ce tien voyage
A souhait te viendra. Mais aussi si tu n'es
Et de Penelopé & du fort Ulysses
Le germe vigoureux, & leurs costes puissantes
Ne t'ont point engendré : C'est en vain que tu tentes
Entreprise si haute, & si ie ne croy point
Que la puisses conduire à fauorable poinct.
Car certes peu de fils ressemblent à leurs peres
En vertu, fort souuent ils naissent degeneres
Et pires, mais meilleurs on les void rarement.
Mais puis que tu te porte & bien & dignement
Successeur de ton pere, & ta pensee esmeuë
N'est point d'aucune doute, ains d'ame resoluë
Tu oses entreprendre, & ie ne te voy pas
Abiect en ta pensee & d'un courage bas:
Au contraire, pourueu de vertu, de prudence
Telle que l'eut ton pere, Heros plein d'excellence:
Ie me tiens asseuré qu'emporteras le prix
Du vertueux exploict que tu as entrepris.
Donc genereux enfant, dédaigne les parolles
De ces beaux poursuiuans & leurs vanitez folles,
Ils sont priuez d'esprit, forclos d'entendement,
Aueugles en prudence, & lourds entierement.

Ils n'apperçoiuent pas leur ruine imminente,
Ils ne voient leur mort prochainement venante,
Leur vie est à la fin, leur mort hastiue vient,
Et ja desia le glaiue à la gorge les tient.
Or croi que tu n'auras faute de compagnie,
Moi, qui te viens fournir d'vne nef bien garnie,
Moi qui fus par ton pere au regne associé
Te suiuray, compagnon de peine & d'amitié.
Or sus, retourne t'en & parmi eux te iette,
Mais fay prouision sagement en cachette
De viures, pain & vin, qui rappellent au cœur
Et aux moëlles des os la force & la vigueur,
Et fay bien reserrer le tout dans le nauire:
Moi-mesme ie m'en vay entre le peuple eslire
Force bons compagnons, qui sçachent bien ramer,
Et pleins de volonté, pour se mettre sur mer.
I'ay des vaisseaux au port, tous neufs pour la matiere,
Mais pour l'vsage vieux, qu'Ithaque mariniere
Qu'enuironne la mer, me garde dans son port.
Ie prendray le meilleur, le plus viste, & plus fort,
D'armes l'equiperay, & puis dés que l'estoille
Luira, nous sortirons & hausserons la voile.
Au ieune Prince ainsi la Deesse parla:
Soudain qu'il eut ouy sa voix, il s'en alla
Droit au chasteau, l'esprit plein de grande pensee:
Où il vid des amans la ieunesse insensee
Poursuiure leur desordre, assommer les Taureaux,
Les Cheures escorcher, & brusler les pourceaux.
Antinoüs lui vint au deuant, le visage
Riant, & l'embrassant il lui tint ce langage,
Lui touchant en la main. Superbe harangueur
Telemaque, & encor inuincible de cœur,

Tu ne dois plus auoir tant à cœur cet affaire,
Modere à la parfin toute ceste colere.
Ie te conseille aussi de ne plus disputer
De parole, & d'effect ne plus tant resister:
Plustost fay bonne chere, & nous tien bonne table,
Traitte toi de bon viure & de bon vin delectable,
Ainsi qu'auparauant. Les Gregeois, & me croi,
Feront ta volonté, asseure t'en sur moi.
Ils te feront fournir de gens & de nauire
Pour te mettre sur mer, afin de te conduire
A Pyle vers Nestor, pour voir si tu auras
Nouuelles d'Vlysses, & si le trouueras.
  Auquel le prudent fils d'Ulysses, Prince sage,
Vous estes trop fascheux pour viure dauantage
Parmi vous, lui dit-il, i'en ay trop, ô beuueurs,
Iusqu'ici supporté, i'ay trop, plaisants causeurs,
Craintif patienté: ie n'ai que trop encore
Regardé ma ruine, & comme on me deuore:
Sera-ce point tantost assez m'auoir mangé,
Sera-ce point tantost assez auoir rongé
Vn enfant? Ie le fus enfant, mais le meur aage
Me rend maintenant homme, & i'ay le conseil sage,
Et l'aduis des aagez. I'appren les frequentant
La vertu, comme il fault que i'aille supportant
La rude aduersité, l'ars en la belle flamme
De la forte vertu, mon courage s'enflamme
Contre mes ennemis, & ceux qui m'ont faict tort.
Et pour bastir plustost l'arrest de vostre mort,
Pour me rendre tant plus vostre perte facile,
Soit que i'aille trouuer le vieux Nestor à Pyle,
Soit que ie sois ici, i'y emploiray le tout,
Et n'entreprendrai rien dont ie ne vienne à bout.

Et ie prendrai plustost vn nauire à loüage
(Car ie ne suis encor' expert au nauigage)
Pour selon vostre aduis aller commodement.
Il dit, & retira sa main facilement
Qu'Antinoüs tenoit. Mais comme à l'ordinaire
Les poursuiuans, leans ne laissent pas de faire
Et festins & banquets, chacun d'eux attaquans
Telemaque de mots offensifs & piquans.
Car ils lui vouloient mal, & d'enuie notoire
Malins ils médisoient hault & clair de sa gloire,
Comme fit l'vn d'entr'eux à table ainsi parlant.
Helas, Telemachus, nous brasse violent,
Quelque bien grand malheur, ou la mort effroyable,
Car à Pyle il s'en va qui est ceinte de sable,
Ou vers Sparte, cercher gens, armes & secours
Pour nous faire finir dans peu de temps nos iours:
Puis que si courroucé il va prendre nauire.
N'iroit-il point aussi, fol qu'il est, en Ephire,
Terroir fertile & gras, afin d'en rapporter
Quelque mortel poison, & le nous presenter
Meslé dans nostre viure, ou dans nostre breuuage
Pour nous faire mourir de douleur & de rage?
Puis vn autre adiousta: Que si sorti du port
Il estoit agité de vent contraire & fort,
Estoit poussé en mer, couroit tant de fortune
Comme a faict Vlysses sur l'onde de Neptune,
Qu'il perist à la fin: il nous donneroit bien
De la peine & du mal, nous laissant tant de bien.
Nous les partagerions ces richesses si belles,
Et ces possessions & rentes paternelles
Nous les separerions, & les mettrions à part,
Et de ses portions chacun auroit sa part.

Mais à sa mere alors tant belle & tant aimable,
Et à celui aussi qu'elle auroit agreable,
En qui elle auroit mis son cœur & son amour,
Nous lairrons la maison & ce plaisant seiour.
Voila comme ils passoient le temps, & Telemaque
Entre dans l'arsenac du sage Roy d'Ithaque,
Proche des hautes tours du palais orgueilleux.
Là, d'or, d'argent, estoient des monceaux merueilleux,
Riches accoustremens és armoires serrantes,
Grandes prouisions d'huiles bien odorantes:
Et de l'autre costé les tonneaux arrangez
Estoient d'excellens vins, & remplis & chargez,
Si le maistre venoit apres tant de souffrance,
Pour le moins qu'il y prist quelque resiouissance.
Ce lieu à doubles clefs fermoit bien seurement,
Et la chaste Euryclee auoit entierement
La charge de cela, elle estoit nee fille
D'Opis Pesenoride, & fidelle & habille.
Telemachus l'appelle, & lui dit: Tire moy
Icy du meilleur vin que tu gardasse au Roy,
Si quelque iour, possible, il reuenoit de Troye:
Sans estre de la mer & des Parques la proye.
Rempli m'en douze muids, cous moy bien en apres
Dans de bons sacs de peaux, des bons fruits de Ceres,
Force blanche farine, estreinte soubs la meule,
Fais en douze bichets. Toy ma nourrice seule
En as la cognoissance, & seule as le pouuoir
De mes bleds, de mes vins, & puis dés que le soir
Sombre ramenera la nuict, & que ma mere
Triste s'ira coucher au lict veuf de mon pere,
Ie monteray sur mer, guidant mon auiron
Vers Pile, dont maint sable enceint tout l'enuiron,
Et vers

Et vers Lacedæmon : si Dieu m'est tant propice
Que ie puisse trouuer du genereux Vlysse
Nouuelle en quelque part. Mais si tost qu'il eut dit
La maison de clameurs la nourrice remplit.
Que penses-tu, dit-elle, ô nourriture chere,
Où veux-tu seul aller en contree estrangere?
Ta mere, qui ne peut durer vn iour sans toy,
Tu la feras mourir de tristesse & d'esmoy,
Cruel que veux-tu voir les prouinces lointaines?
A quoi vas-tu cerchant la mer de tant de peines?
Vlysses loing d'icy en païs incogneu
Sans espoir de retour, est de mort retenu
Parmi gens esloignez estendu au riuage:
Et voila, des amans la trouppe qui enrage
De courroux, de dépit, sans doute dressera
Embusches contre toi, & mourir te fera,
Te iettant en la mer. Demeure, ie te prie,
Gouuerne ton royaume, & ta douce patrie
Te donnant du repos, il n'est ja de besoin
De te mettre sur mer & t'en aller si loing,
Courir mille dangers, ô estrange misere!
Tandis on mangera tout le bien de ton pere.
Rompts donc ceste entreprise & ne te commets point
Aux dangers de la mer. Elle dit en ce poinct:
Et Telemach' respond. Ma nourrice fidele
Ceci ne se faict point, sans qu'vn grãd Dieu s'en mesle.
Iure moi seulement que tu n'aduertiras
De ce depart ma mere, & point ne lui diras
Iusqu'à tant que l'Aurore au carrosse de roses
En terre ait deux fois six matinees ècloses,
Et que Titan passé n'ait fourni iustement
Ou vnze ou douze iours. N'en dy rien mesmement

Qu'elle n'ait apperceu mon absence elle mesme,
Et que l'amitié grande & le regret extreme
Ne la face gemir, & qu'ainsi gemissant
Elle n'aille par trop sa beauté flestrissant.
La vieille lui iura prise de ses prieres
Par les autels des Dieux & leurs sacrez mysteres,
Puis remplit les vaisseaux & les sacs bien cousus,
Et de bonne farine & de friand Bacchus,
Et descendant en bas le prudent fils d'Ulysse
Entre les poursuiuans tout doucement se glisse.
Pallas cetempendant comme elle eut emprunté
Du gentil Telemach la taille & la beauté,
Court parmi la cité, commande de voix forte
Que si tost que Vesper aura fermé la porte
Du Ciel, les compagnons se rendent diligens
Au port dans le nauire auecques tous leurs gens,
Et qu'ils l'attendent là : Il demande à Phronie
Le fils de Neëmon vne nef bien fournie,
Des plus vistes sur tout, lequel luy presenta
Tant son parler courtois doucement le flatta.
Tandis Titan voulant visiter l'autre monde
Pour reuoir le Leuant, se plongea dedans l'onde,
Et des ombres l'espais par tout se respendit.
Son vaisseau dans la mer lors elle descendit,
L'apresta bellement : les compagnons assemble,
Les armes accommode, & tout le reste ensemble
Qu'il faut auoir sur mer. Ils viennent vistement,
Et elle les exhorte à ramer galamment:
Puis s'encourt au chasteau, & iette sur la teste
Des beuueurs poursuiuans vne eau qui les arreste
D'enuie de dormir. Ils errent chancelans,
Ont la teste pesante, & les genoux branlans

De sommeil & de vin. Toute la maison roue,
Pensent-ils, soubs leurs pieds, car elle leur secoue
Les verres hors des mains, & les enuoye au lit.
Et puis allant trouuer Telemachus, lui dit,
Toute à Mentor semblable: Alerte, Telemaque,
On n'attend plus que toy, sus viste, hors d'Ithaque,
Donnons la voile au vent, & vollons sur la mer:
Il n'est plus de besoin icy de consumer
Le temps en grands propos, chassons toute paresse.
Elle se met deuant, & il suit la Deesse
Pas à pas, & soudain qu'ils furent arriuez
Ils ont les compagnons sur le vaisseau trouuez,
Ausquels Telemachus à dire ainsi commence.
Sus vistes compagnons, allons en diligence
Querir ce qu'il nous faut là hault dans ce chasteau,
Pain & vin, & mettons le tout dans le batteau,
Parauant que quelqu'vn l'aille dire à ma mere.
Personne n'en sçait rien que ma nourrice chere,
Mais elle m'est fidelle. Il chemine deuant
Ayant ainsi parlé, & eux le vont suiuant,
Chargent le tout sans bruit, portent en diligence
Au batteau: cela faict Telemaque s'aduance
Et se iette dedans. Pallas le suit soudain,
Se met aupres, & prend le gouuernail en main.
Les autres par la nef se mettent en besongne,
Le cordage deffont, la terre les eslogne,
Et Neptune les prend. Pallas leur donne à dos
Un Zephir fauorable, & le vent à propos.
Armes & auirons les vns les autres prennent,
D'autres leuent le voile & oblique le tiennent
Pour mieux prendre le vẽt. Mais tout en premier lieu
Ils haussent le grand mast, le posent au milieu

Du vaisseau, l'asseurans auec force cordage.
Puis ils ouurent le voile, & Zephire faict rage
De l'emplir de son souffle: alors a l'entour d'eux
Sonne le flot rougeastre au battement hideux,
Et le vaisseau gaillard poussé de mains rameuses
Fend & couppe leger les ondes escumeuses.
Ils vont apres, de vin les tasses remplissans,
Pour sainte effusion aux grands Dieux les versans,
Sur tout à toi Pallas, qui d'eux as soin & cure.
Elle tient le timon, & tant que la nuit dure
Les guide en leur chemin, & du verd element
Les routes sans hazard leur ouure seurement:
Tant que du vieux Tithon la femme claire & belle
Le iour & la lumiere au monde renouuelle.

Fin du deuxiesme Liure.



LE TROISIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

NEstor reçoit Telemachus arriuant auec Pallas, luy conte ce qui aduint aux Grecs au departir de Troye, & ayant ouy ce qu'il luy auoit dit touchant les poursuyuans, & recognoissant Pallas à son depart, il faict vn sacrifice Telemachus ayant eu de luy vn chariot s'en va à Sparte auec Pisistratus. l'vn des fils de Nestor, & la nuict les surprenant ils logent chez Diocles à Phæres.

AVTRE SOMMAIRE.

Telemac vient à Pyle ayant le vent prospere,
Et là Nestor luy dit ce qu'il sçait de son pere.

TAndis le beau Soleil hors des ondes sortant
Quitte les flots moitteux, & dans les cieux montant,
Aux hommes & aux Dieux sa claire torche apporte,
Et sur la terre aussi feconde en toute sorte.
Or desia touchoient-ils aux champs Neleïens,
Et leur nef approchoit des murs des Peliens,
Qui de gras Toreaux bruns faisoient lors sur le sable,
Au cheueu-pers Neptun' sacrifice honorable,

Neuf sieges ils auoient sur le riuage mis,
Où cinq cens citoyens par ordre estoient assis,
Et là chacun d'entr'eux pour le seruice iettent
Neuf bouueaux égorgez, en pieces ils les mettent
Escorchez, estrippez. Les cuisots qu'à leur Dieu
Ils font au feu bruler petillent sur le feu,
Et des morceaux iettez sur la braise enflammee,
Le sang tout tiede encor' rendoit mainte fumee.
Les Ithaquois à bord le vaisseau vont poussant,
Plient le voile blanc, & lors chacun descend:
Aussi faict Telemach', lequel en ceste sorte
Pallas, qui se rendoit son conducteur, exhorte.
C'est maintenant qu'il fault, ô Prince, prendre cœur,
Dechasser toute honte, & n'auoir point de peur,
Va doncques sans trembler trouuer le vieillard sage
Pour ceste occasion as tu faict ton voyage.
As tu passé la mer, as tu voulu courir
L'Empire de Neptune, afin de t'enquerir
De ton pere Vlysses: quelle terre, quel monde,
Quel coing tant recullé, ou quelle Isle profonde
Le cache & le retient, ou s'il n'est plus, comment
Il a esté tué. Va doncques hardiment
Trouuer le Roy Nestor, cavalier d'excellence
Voyons, si dans son cœur de nous celer il pense
Ce qu'il y a caché: s'il voudra rendre ouuert
Ce qu'il pourroit tenir & douteux & couuert.
Humble tu le priras instamment qu'il te die
Toute la verité, fraude ne menterie
Onc il ne te dira: car le sage vieillard
A de beaucoup de faicts l'experience & l'art.
Adonc Telemachus respond à la Deesse,
Où iray-ie, Mentor, de quelle hardiesse

Puis-ie le saluër? Ie suis en verité
A parler prudemment peu experimenté,
Ie n'ay iamais encor acquis l'art de bien dire,
Un ieune homme est honteux, & sans peur n'ose induire
Un plus vieux à parler. Auquel adiouste ainsi,
Pallas aux beaux yeux vers. Non, n'aye aucun soucy,
Encore qu'autrement tu tienne en ta pensee,
Ta bouche par un Dieu se sentira dressee
Pour parler comme il fault, ie ne croy nullement
Que ta mere t'ait faict en son enfantement,
Les Dieux y repugnans, & qu'en ta nourriture
Ils n'ayent eu, benins, de toy soucy & cure.
Elle eut dit, & soudain s'en va trouuer les Grecs
Ayant tourné ses pas, & Telemaque apres
Le suit au mesme temps. Alors Nestor le sage
Auec tous ses enfans estoit sur le riuage:
Les compagnons autour le banquet conduisoient
Dignement apresté, les chairs rostir faisoient:
En la broche mettoient les grands pieces tremblantes,
Et les membres posoient sur les braises flambantes.
Mais dés qu'ils eurent veu les Grecs approcher d'eux,
Soudain ils laissent tout, accourent, gracieux,
Et les vont recueillir. Se leuent hors de table,
Les prient de propos courtois & amiable
De s'asseoir auec eux, & agreablement
Prendre part du festin qu'ils font ensemblement.
Mais le premier de tous, & encor le plus proche,
Pisistratus vaillant aux armes, les approche,
Pren les mains de tous deux, les embrasse serré,
Pour manger les faict soir sur le sable doré
Couuert de belles peaux, entre Nestor son pere
Pres de Thrasimedes, & leur faisant grand chere

Leur sert de la viande, & faict remplir encor
Du doux fruit de Bacchus de grands pleins vases d'or;
Puis regardant Pallas Ægidienne, fille
Du puissant Iupiter, d'vne grace gentille
Commence à dire ainsi. Amy fay humblement
Ta priere à Neptun', puis qu'opportunement
En ce iour solemnel venus icy vous estes,
Celebrez auec nous ces annuelles festes:
Puis quand tu auras faict, tu donneras aussi
Ce vase de vin doux tout plein, à cestui-ci,
Afin que comme toy il face le semblable:
Ie croy que ce lui est aussi chose agreable
De faire offrande aux Dieux. Il nous faut tous auoir
En eux nostre fiance, & vous pouuez sçauoir
Que leur aide en tout temps nous est tres-necessaire,
Or voyant cestui-ci le plus ieune, & ne faire
Encores que fleurir, semblable d'aage à moy,
Ce pot d'or, plein de vin ie tens premier à toi.
  Ce disant il le met en main à la Deesse,
Et son cœur elle sent tenté d'vne allegresse,
De se voir honorer d'vn hoste homme de bien,
De se voir resiouir d'vn honneste entretien,
Et de ce que premier, de façon si humaine
Il lui a mis en main la couppe de vin pleine.
Lors respandant le vin hors des dorez vaisseaux
Elle fit sa priere ainsi au Roy des eaux.
  Neptune, qui enceins toutes les riues molles
De la terre habitable, escoute mes paroles,
Et ne te faschant point que nous t'offrions icy
Offertes & presens, benin assiste icy,
Mes prieres & vœus accepte fauorable,
Et les ratifiant, donne honneur desirable

Au Nelide Nestor, enuoye à ses enfans
Qui sont si gens de bien. d'estre tous triumphans
En louange & vertu, & donne recompense
Aux Pyliens qui sont pleins de beneficence
Pour leur belle hecatumbe, & puis finalement
Que Telemaque & moy puissions prosperement
Retourner au païs. Bien acheué l'affaire
Pour lequel, ô Neptun nostre barque legere
Nous a heureusement portez dessus ton dos.
Pallas ayant ainsi acheué ses propos
A Telemaque tend la grand coupe doree
D'vn grand cercle tout d'or richement entouree,
Et la plus belle encor. Luy semblablement fit
Ses prieres & veuz & l'offerte parfit.
Comme il eut acheué les compagnons rostirent
Les chairs, & puis apres en pieces les partirent,
Firent le festin beau, mangerent plainement,
Et passerent le temps fort agreablement.
Estans rassasiez de vin & de viande
Nestor Geremien leur fit lors sa demande
Il faict beau maintenant deuiser à plaisir,
C'est asteure qu'il faut s'enquerir à loisir
Qui vous amene icy, quand la table est leuee,
Et qu'on a bien repeu. Enfans, vostre arriuee
D'où est elle en ce lieu, de quelle nation,
Qui estes vous, quelle est vostre condition,
Pour quelle occasion prenez vous ceste routte
Estans venuz par mer? mettez m'en hors de doubte,
Ou si vous traffiquez chargeans vostre vaisseau
De mainte marchandise, ou si vous courez l'eau
Comme font auiourdhuy pyrates en grand nombre,
Portans aux passagers menaces & encombre,

Trauersans en la mer, courans de toutes parts
I'nfortunes, dangers, miseres & hazards.
Auquel Telemachus respond de sage sorte,
Car Pallas luy donnoit cœur & faconde forte,
Afin d'acquerir gloire, & aussi s'informer
D'Vlysses vagabond & miserable en mer.
Neleïde Nestor, digne honneur de la Grece
Ce que tu veux sçauoir, de quelle contree est-ce
Que nous sommes partis, ie t'en informeray
Et nostre vray païs au vray ie te diray.
Nous venons donc d'Ithaque, où le iette-fontaine
Le mont Neïus s'estend. L'affaire qui nous meine
Nous est particulier: Rien du tout du public,
Ny le bien general de l'estat Argolic
Ne nous a faict venir. Plein d'amour paternelle
Ie viens sçauoir icy quel bruit, quelle nouuelle
Court du fort Vlysses, qu'on dit auecques toy
Auoir razé les murs de Priam le grand Roy.
Des autres qui estoient à Troie la guerriere
Combatans, nous sçauons leur mort, & la maniere.
Mais Iupiter, helas, nous cache rigoureux
Qu'est deuenu depuis ce Prince malheureux.
Nous n'en pouuons sçauoir chose au monde certaine
Où & quant il est mort, si en terre lointaine
Ou si proche d'icy, si c'est en combatant
Contre vn fort ennemy, ou si c'est en flottant
Qu'il ayt esté noyé soubs l'onde impitoyable
Quelque sable courant de son tronc miserable.
Or i'ay recours à toy, & humble supliant
Ie viens à tes genoux mes deux genoux pliant,
Dy moy, Prince remply de louange immortelle
Du Roy Dulichien la funeste nouuelle,

Si de ces grands malheurs as esté spectateur,
Où si n'en as esté seulement qu'auditeur.
Ma mere, non heureuse en enfans, m'a faict naistre
En mere non heureux : & si tu crains peut estre
De m'atrister par trop, non, ne fais aucun cas
De pitié, de douceur, & ne me flatte pas,
Mais dy moy clairement tout ce qu'en ta notice
Il peut estre arriué du miserable Vlysse.
Par, si iamais il a de toy rien merité,
Si encor' agreable il t'a iamais esté
Soit en dits, soit en faicts, soubs les hautes murailles
De Troye, où vous auez donné maintes batailles
Contre les Dardanois, ou tant que vous estiez
De Grecs, mille trauaux au siege suportiez,
Battus du fort destin, souuien toy de quel zele
Il t'ayma, grand Nestor, & rien ne me recele.
Auquel le vieux Nestor curieux de cheuaux.
Tu me presses mon fils te conter nos trauaux
Me les renouuellant. Trauaux grands au possible
Que nous auons portez de courage inuincible
Nous les enfans des Grecs, entre les peuples fiers
De la puissante Troye, aux Phrigiens cartiers,
Nation genereuse incomparable en force,
Que si point apres point de conter ie m'efforce
Tout ce qui s'y passa, soit lors que nos vaisseaux
Pour rauager couroient la campagne des eaux
Soubs le fort Achilles general de l'armee:
Soit lors que soubs les murs de Troye renommee
Soubs les puissantes tours du demy Dieu Priam,
Soubs les roides remparts de la haute Pergam'
Nous sommes tant de fois des cris venuz aux armes,
Où nous ont tant de fois mis aux mains les alarmes,

Où tant de cavaliers grands en guerre ſont morts,
Où dort le grand Aiax fort entre les plus forts,
Où le braue Achilles, ou Patroclus, ſemblable
En conſeil aux grands Dieux, à nul accomparable
Giſent, de dure mort atterrez & vaincuz:
Où le fort, helas ou mon pauure Antilochus
Enfant ſans nulle tare, ores les accompagne,
Braue, ſoit qu'il fallust ſur la raze campagne
Des pieds vaincre à la courſe, ou ſoubz l'habit de Mars
Vaillamment combatant ne craindre nuls hazardz,
Digne & puiſſant guerrier & remply de proüeſſe:
Et tant d'autres trauaux que les Princes de Grece
En ce ſiege ont paty, qui les pourroit narrer?
Non, quand expreſſement tu voudrois demeurer
Icy cinq ou ſix ans, & n'aurois autre affaire
Qu'à touſiours t'enquerir ie ne le pourrois faire:
Et t'en retournerois en ton païs natal
En regret, plein d'ennuy, de triſteſſe & de mal.
Car en neuf ans entiers, ſoit par ruſe couuerte
Baſtiſſans nos deſſeins, ou ſoit en guerre ouuerte
Attaquants les Troyens, nous les auons mis bas,
Nous les auons à force atterrez de combats,
Nous Dorienne gent en force incomparable:
Et ſiege ne fut onc ſi beau ne ſi notable.
Et ſi à toute peyne à bout nous en a mis
Iupiter, & la fin preſques en a permis
Là, perſonne ne peut en langue bien diſerte,
En eſprit, en conſeil, au preux fils de Laërte
S'egaler tant ſoit peu. Tous il les ſurpaſſoit,
Et loing tant qu'ils eſtoient derriere il les laiſſoit,
Ce tien pere Vlyſſes, en ruſes, en prudence,
En aſtuce de Mars ſeul grand par excellence:

Ie le dy si tu es son fils certainement.
Car ie te diray bien, plus attentifuement
Ie te regarde, & plus ie te trouue admirable
Et certes ton langage est tout en tout semblable.
Et ne te dirois point estre plus ieune d'ans,
Tant vous estes fort peu de parler differens.
Or tout le temps du siege, onques en nuls affaires
Quand le conseil tenoit, nous ne fumes contraires
Le fort Vlysse & moy, & ce que nous sentions
Estre du bien public: Tousiours nous consentions
En nos opinions: soit qu'il fust necessaire
D'euiter quelque mal, ou d'obtenir victoire,
Et trophees d'honneur dessus nos ennemis.
Mais quand Ilion fut à destruction mis,
Que Priam fut tumbé soubs nos fortes batailles,
Que nous eusmes à l'herbe egalé ses murailles,
Nous montasmes sur mer. Et Dieu se courrouça,
Et les Grecs par les vents ça & là dispersa.
Iupiter de long temps nous auoit destinee
Nostre route au pais triste & infortunee.
Certes tous n'auoient pas cheminé droittement
Et tous ne s'estoient pas comportez prudemment.
C'est pourquoy la plus part des Princes de la Grece
Perirent, accablez de misere & detresse
Et tout pour le despit de la Deesse, ayant
Pour pere Iuppiter horrible & foudroyant.
Elle rendit les cœurs des Pelopides freres
En fureur, en discord l'vn à l'autre contraires.
Car comme ils eussent faict publier hautement,
Assez mal apropos, que les Grecs vistement
S'assemblassent en vn, quand le flambeau du monde
Se noyeroit au soir dans l'occidentale onde,

Eux ennyurez de boire, appesantis de vin,
Pour tenir le conseil s'assemblerent en vain.
Menelaüs vouloit que les Grecs s'embarquassent,
Et que diligemment en Grece ils retournassent,
Misent les naus au vent sur le grand flot ondeux:
Mais au grand Atrides, qui commandoit bien mieux,
Son conseil ne pleust pas, soustenant de courage
Qu'on ne deuoit bouger, tant que sur le riuage,
Vne saincte hecatumbe aux dieux il eust dressé,
Et sur tout appaisé le pouuoir courroucé
De la Tritonnienne. Imprudent par trop certes
Qui ne cogneut iamais que toutes ses offertes
N'estoient pour appaiser les Dieux aucunement:
Les Dieux ne changent pas ainsi legerement.
Donc, cependant qu'on void se courrousser les freres,
Debatre follement en leurs aduis contraires,
Le reste est my party, & chacun de trauers
Suit son affection. Vn bruit s'esmeut diuers
Parmy les Achiens, le murmure se double,
La discorde s'accroist, tout le monde est en trouble,
Nous eusmes ceste nuit vn sommeil bien amer
Tristement espanduz sur le bord de la mer:
Là mediterent bien noz pensees profondes
Le mal dont menaçoient nostre retour les ondes,
Et Iupiter deuoit, (tels estoient ses secrets)
Donner mille trauaux aux miserables Grecs.
Des que l'Aurore vint à la coche doree
Nous mismes noz vaisseaux dessus l'onde azuree,
Ayant chargé dedans de biens vn million
Que nous auions gaignez par le sac d'Ilion:
Nymphes de grand beauté, filles, femmes Troyennes,
Mais plus de la moitié des trouppes Doriennes

Auec Agamemnon se trouuerent au port:
L'autre part monte en mer, hors du riuage sort,
Pousse à beaux auirons l'onde Neptunienne,
Et la nef couppe l'eau de sa course soudaine.
Neptune alors aysé, son marbre hazardeux
Où se vont egayant les balenes hydeux,
Nous rendit aplany. Dans le port nous entrasmes
Portez en Tenedos, & là sacrifiasmes
Aux hauts Dieux immortels pour nostre partement.
Là Jupiter encor' empesche ouuertement
Nostre entrepris retour, iettant en nos courages
Et de toute la flotte, ires, discords, & rages.
Ceux qui suiuoient Vlysse, aux batailles ardent
D'esprit bien cultiué, d'entendement prudent
Remonterent en mer, & retournerent bride
Pour retourner trouuer le camp du grand Atride.
Moy ayant assemblé vistement mes vaisseaux
Et tous mes compagnons, ie pren l'azur des eaux
Hausse tacitement la voile: Ainsi i'euite
Le naufrage cruel que Neptun nous medite,
De mesme en faict Tydide exhortant ses soldars,
(Tydide genereux vray nourrisson de Mars.)
Apres nous, entamant le sein marbreux de l'onde
S'en vint Menelaüs à la perruque blonde,
Qui nous trouue en Lesbos, comme nous consultions
Nos routtes en la mer, & en suspens estions
Où nous debuions surgir, s'il nous failloit reprendre
Encor' la haute mer: ainsi le dessus prendre
De Chio la pierreuse, obliquement tournans
A gauche, ou Phyria ses costaux eminens,
Faict paroistre en la mer, la laissans à senestre.
Ou si nous hausserions nos voiles sur la dextre

Au dessoubs de Chio, iouxte les rocs venteux
De l'esuenté Mimas, nous demandons aux Dieux
Que fauorablement leur bouche nous responde,
Quel chemin nous debuons eslire dessus l'onde:
Ils respondent. Vos naus iustement garderont
Le milieu de la mer, la rade razeront
D'Eubee, à celle fin qu'euitiez la fortune
Des tristes accidents qu'on court dessus Neptune.
Donc, si tost que le vent eut esmeu en soufflant
Son aleine sifflante, & son souffle ronflant:
Nous nous iettons en mer, & le bon vent nous porte
Dessus le viste appuy de son aleine forte.
Tant que nous arriuons au cap vulgairement
Appellé Gerestus, mais de nuit seulement:
Là nous sacrifions au puissant Roy Neptune
Force bestail cornu, toreaux à la peau brune,
Desia par quatre fois à nostre heureux retour
L'Aurore iaunissante auoit donné le iour,
Lors que les compagnons du genereux Tydide
Auoient surgy heureux en Argos inachide,
Ie m'en venois aussi, & le prospere vent
Auoit tousiours esté son doux souffle esleuant,
Et tant plus que le Dieu nous enuoye esperance
Du vent, tant plus, mon fils, ie me haste & m'aduance.
Ie vins donc incertain, & n'ay depuis apris
Quels des Princes des Grecs se trouuerent surpris
Et perirent en mer, ou ceux qui eschapperent
Les dangers de Thetis & d'elle se sauuerent.
Or depuis mon retour, ie te veux raconter
Ce que i'en ay ouy si tu veux m'escouter:
Les Myrmidons conduits du fameux fils d'Achille
Qui d'ennemis Troyens tuerent tant de mille,

Retournerent, dit-on, comme ſemblablement
Auec ſes compagnons repaſſa ſeurement
Le fort Idomenee au riuage de Crete,
Et le Fils de Pæan le fameux Philoctete
Garantis du danger des combats hazardeux:
Ils vindrent ſans peril & ſans que pas vn d'eux
Ayt eſté emporté des vagues furieuſes,
Noyé ſoubz le cruel des pliſſeures ondeuſes.
Et pour Agamemnon, bien qu'eſlognez d'icy
Au regne de Laërte & d'Vlyſſes auſſi,
Peut eſtre ſcauez vous ſa fin par trop cruelle,
Comme le mit à mort Ægyſtus l'infidelle
Chez luy, en trahiſon, par le fer violent
Vne eſpee ſur luy fierement ebranlant.
Mais il a bien payé la traiſon machinee:
Tant il faict bon laiſſer apres ſa mort lignee.
Car le gentil Oreſte a dignement vengé
Le tort dont il auoit eſté tant outragé,
Maſſacrant Ægiſtus le traiſtre parricide
Du grand Agamemnon le genereux Atride.
A l'imitation de ce Prince gentil
Il te faut allumer ton courage, au fuſil
Des actes vertueux, afin que de ta gloire
Nos enfants à venir ayent vn jour memoire,
Et portent dans le Ciel le fameux de ton nom.
Ie te voy bien formé, d'eſprit gentil & bon,
Dont ie meſiouis fort. Auquel alors s'adreſſe
Telemachus diſant: Grand honneur de la Grece
Neleïde Neſtor, le grand contentement
Qu'Oreſtes doit auoir, d'auoir ſi brauement
Vengé Agamemnon: dont ſa gentille gloire
Doit receuoir des Grecs vn honneur meritoire

De louange eternelle, & doiuent nos nepueux
Exalter à iamais vn acte si fameux.
O que les Dieux ainsi me pourueussent asteure
De force suffisante, afin que sans demeure
Ie m'allasse venger des forfaits malheureux
Qui me sont faits chez moy par vn tas d'amoureux,
Et leur faire payer & le tort & l'iniure
Que meschamment me faict la canaille pariure.
Mais les Dieux ne m'ont point à tel bien destiné,
N'ont point tant honoré le fils infortuné
D'vn pere si vaillant, qu'il acquist tant de gloire
Car il me faut souffrir ceste honte notoire.
Lors Nestor, de cheuaux le domteur excellent,
Puis que tu ramentoy, mon fils, en me parlant
Ces affaires, dit-il, ils disent qu'vne bande
D'amoureux en ta court, importune demande
Ta mere en mariage, & qu'en despit de toy
Ils font là mille maux. Or' ie te pry, dy moy,
Cedes-tu, de ton gré, à leur force inhumaine,
Où, le peuple meschant t'a il en quelque hayne?
Qui se fortifiant des oracles des Dieux
Poursuit encontre toy ses faits malicieux?
Qui sçait si Vlysses raporté par fortune
En son païs natal, & sauué de Neptune
La vengeance en prendra, les percera de traits
Soit tout seul, soit suiuy d'vne troupe de Grecs?
Que si Pallas t'aymoit d'affection semblable
Qu'elle faisoit ton pere, au siege incomparable.
De Troye, où nous auons faict de si braues faicts,
Et pati tant de mal (car ie ne vy jamais
A quelqu'vn tant à gré l'assistance celeste,
Qu'à ton pere Pallas se rendoit manifeste)

Si son affection t'estoit telle, croy moy
Que tous ces amoureux s'enfuiroient deuant toy
Laissants les nopces là. Vieillard sur tous aymable
Dit le fils d'Vlysses, chose tant fauorable
Ne m'aduiendra iamais. Tu parles brauement,
Ton discours me rauit : ie ne puis nullement
Toutesfois l'esperer, non pas si les Dieux mesme
Puissans l'entreprenoient en leur pouuoir supresme.
La Tritonide alors Pallas aux beaux yeux vers
Luy couppant son propos. Quel mot tant de trauers
T'est, dit elle, eschappé : Quelle rage te touche
De blasphemer ainsi de ta prophane bouche?
Car Dieu peut preseruer la personne en tous lieux
Quelque esloigné qu'il soit. Et i'aymerois bien mieux
Apres beaucoup de mal de trauail & de peyne
Reuenir, bien que tard, ma vie sauue & saine,
Et voir le iour heureux qui fauorablement
Me rameneroit tel : qu'arriuant vistement
Des ondes sousleué, mourir de mort cruelle
Ainsi qu'Agamemnon par la ruze & cautelle
Du fils de Thyestes, & la meschanceté
De sa femme mauditte, a pauurement esté
Roide mort estendu dedans sa maison mesme :
Or les Dieux de qui est le pouuoir tressupreme
N'osteront à la mort l'homme de qui les seurs
Ont rompu le filet, bien que pleins de douceurs
Ils l'aymassent d'amour cher & recommandable.
Adonc respond le fils d'Vlysses miserable
Helas, nous n'auons pas occasion, Mentor,
De nous respaistre en vain de tels discours, encor'
Qu'il m'en face bien mal, le malheur trop contraire
Son retour luy denie en sa patrie chere :

La mort noire l'a pris : & ses destins sont tels:
Ils luy furent donnez par les Dieux immortels.
Mais i'interrogueray Nestor d'vne autre chose
Dedans le cœur de qui grand' sagesse repose,
Plein d'equité, d'honneur. Tout le monde est vaincu
De ses grandes vertus : on tient qu'il a vescu
Trois generations, & sa vieillesse grande
Par trois siecles entiers sur les hommes commande:
A son regard aussi on le diroit semblant
Aux grāds Dieux dessoubs qui les hōmes vōt trēblāt.
Or nous raconte au vray, ô Nestor Neleïde,
La façon que mourut le genereux Atride,
Dont le Royaume beau largement s'estendoit
Par les plaines de Grece : & où pour lors estoit
Menelaüs son frere, & quelle mort cruelle
Osa luy machiner Ægistus l'infidelle.
Car l'autre estoit beaucoup plus puissant & plus fort
Vn plus foible la mis ce neanmoins à mort.
Ou estoit en ce temps le beau mary d'Heleine,
En Achaie, ou bien en l'Argolique pleine,
Où s'il estoit de hors en voyage lointain,
Quand le lasche adultere auec ceste putain
Firent de ce grand Prince vn si piteux carnage?
Sur cela luy respond Nestor le vieillard sage.
Tu sçauras tout de moy ; Tu soubçonnes cela
Que la fortune alors sur luy ammoncela,
Ie le voy bien, mon fils : Sois donc seur ie te prie
Que si Menelaüs eust rencontré en vye
L'infidelle Ægistus, alors qu'il retourna
De Troye, & que la mer chez luy le ramena,
Il n'eust pas seulement sur luy daigné respandre
De la terre en l'honneur de sa parjure cendre,

Mais les chiens, les oyseaux l'eussent finallement
De leurs dents, de leurs becs, mangé cruellement,
Sur la terre estendu, sans honneur & sans gloire
Dehors de sa cité, loin de son territoire.
Et si jamais son corps n'eust esté desiré
Des femmes d'Achaïe, & par elles pleuré,
Tant il auoit rendu ce vice abominable
A tous les Pelasgois horrible & detestable.
Durant donques le temps qu'à Troye nous estions,
Que soubs le dur harnois la fatigue portions,
Il estoit en Argos l'excellente nourrice
Des cheuaux viste-pieds, tout-plongé en delice,
Enjoslant au chasteau, de doux propos pressant
La femme toute belle, & l'honneur flestrissant
Du grand Agamemnon. Combien qu'elle rejette
Le salle accouplement, la couche deshonneste
Dont-il l'importunoit (car au commencement
Elle auoit le renom de viure chastement)
Car son mary montant sur la campagne large
Pour aller à Pergam, il la mit soubs la charge
D'vn poete qu'il auoit, homme docte & prudent
La luy donnant en garde & luy recommandant.
Mais quand, Destin des Dieux, ceste Princesse belle
Vaincuë se rendit, elle deuint cruelle,
Et par l'aduis meschant d'Ægistus son mignon
Relega des neuf seurs le docte compagnon
Dans vne Isle deserte en la mer effroyable:
Barbare delaissant le pauure miserable
Aux aigles, aux oyseaux pour proye à deuorer.
Ægistus cela faict la faisant retirer,
La meine en sa maison, où, selon la coustume
Ægistus des grands Dieux les saints autels parfume,

D'offertes leur fait dons, d'or, d'habits precieux,
Dresse force tableaux, force images des Dieux,
Ayant conduit vn faict de tresgrande importance,
Et qu'il n'eust onc osé conceuoir d'esperance.
Or estans demarez du riuage Troyen
Nous venions à plein voile, & par mesme moyen
Gagnions la haute mer. Alors le ieune Atride
Et moy voguions ensemble, ouurants la pleine humide,
Vniz de volonté, de mesme opinion,
Tant que nous fusmes pres du sacré Sunion,
Qui sur l'Athenien son grand ombrage iette.
Là Phœbus mit à mort d'vn fier coup de sajette
Le jettant en la mer, le pilote prudent
Du Roy Menelaüs, comme il alloit guidant
Le timon de la nef, Phrontis Onetoride,
Qui seul auoit l'honneur sur la plaine liquide
Entre tous les mortels de sçauoir sagement
Gouuerner vn vaisseau, le mener dextrement,
Au temps plus orageux. Menelaüs demeure
Pour rendre l'honneur deub dessus la sepulture
De son amy perdu, bien qu'il fust fort pressé.
Mais comme il eust encor le voile rehaussé
Retentant plein d'espoir la campagne salee,
Comme il doubloit le cap de l'eminent Malœe,
Vn tres-piteux chemin Jupiter luy trama:
Les vents horriblement sifflants il anima,
Les orages esmeut, les eaux rendit enflees,
Des montagnes en fit hautes & boursouflees
Comme monstres nageans: les barques dispersa
Errantes par les eaux, en Crete les poussa
Vers les Cydoniens, à l'embouchure estroitte
De Iardan. Or est là vne roche assez droitte

Mais petite en la mer, aux confins de Gortin,
Là le vent orageux pousse le flot mutin
A gauche, vers le cap à Phæste, & le flot proche
Bien que grand, est rompu de la petite roche:
La flotte là portee auec horrible effort
Les hommes à grand peyne euiterent la mort.
Mais les flots irritez les barques enfoncerent
Soubs les antres hydeux, les orages froisserent
Les vaisseaux peinturez, & soubs les noires eaux
Entre les creux rochers les mirent par morceaux.
La tourmente pourtant & la tempeste viste
En contraignirent cinq de lascher en Ægypte,
Où se trouuant porté l'Atride, diligent
Il fit vn grand amas de tresors, & d'argent
Cependant qu'il erroit en estranger riuage
Par nation à luy diuerse de langage
Cependant Ægistus tramoit en sa maison
Le malencontre fier d'vne grand trahyson
Tuant Agamemnon: & rengea nouueau prince
Soubs son commandement le peuple & la prouince.
Tout luy fut subiugué, & tout luy deffera,
Il prit le sceptre en main, le peuple obtempera:
Et se vid paruenu à la septiesme annee
Que Mycenes par luy fut tousiours gouuernee.
Or l'an d'apres arriue à son tresgrand malheur
Le diuin Orestes, le furieux vengeur:
Qui d'Athenes partit pour donner mort amere
Au perfide Ægistus le meurdrier de son pere,
Et fit en le tuant, le sepulchral festin,
Aux citoyens d'Argos, de la traistre putin
Sa mere, & du ruffien. Or en ce iour la mesme
Reuint Menelaüs plein de richesse extresme

Et dautant que ſa flotte en pouuoit apporter.
Mais toy, mon cher amy, ne veilles t'abſenter
Long temps de ta maiſon & ſi riche & ſi bonne,
Ne t'eſcarte point trop, & de loin n'abandonne
Tans de biens, & chez toy ces ſuperbes amans
Qui les deuoreront, ſans reſpect conſumans
Ton bien, ton reuenu, cependant que ſur l'onde
Trotteroit pour neant ta barque vagabonde.
Trop bien ie ſuis d'aduis que tu voiſes trouuer
Le Roy Menelaüs, qui ne faict qu'arriuer
D'vn païs eſlogné, des regions lointaines
Où il a tant ſouffert de perils & de peynes
Qu'il n'en penſoit iamais reuenir en ſeurté:
Ayant par la tourmente eſté tant agité
Et deſtourné ſi loing par les cruels orages,
Que les oyſeaux volants ſur leurs viſtes plumages
A peyne paſſeroient en vn an ſans danger
Vne telle eſtendue, vne ſi large mer.
Va donque iuſques là ſur le mobile verre.
Si ta commodité t'eſt meilleure par terre,
I'ay coches, i'ay cheuaux les vents des pieds gaignants
Et mes enfans encor' t'iront accompagnans.
Iuſqu'à tant que tu ſois dedans Lacedæmone
Où le ieune Atrides porte Sceptre & couronne.
Floriſſant en honneur. Là tu le ſupliras
Te dire verité, & fort l'en preſſeras,
Il ne te mentira. Car ſon gentil courage
Eſt orné de prudence & de parole ſage
Il eut dit, & le ſoir s'en vint en moins de rien
Titan plongeant ſon coche au flot Iberien.
Lors Pallas aux yeux pers Deeſſe venerable
Reſpondant dit ainſi: ô vieillard honorable

Tu parles en amy, tu fais auiourd'huy voir
Que tu veux t'acquitter au vray de ton deuoir.
Or des langues tranchez vn peu, & dans les tasses
Venez verser le vin, puis, auoir rendu graces
A Neptune, & aux Dieux consecutiuement,
Nous irons dans les lits preparez mollement.
L'heure du sommeil vient, l'obscurité s'approche,
La lumiere s'enfuit. Phœbus pousse son coche
Dans la sombre espaisseur, & son esseil ardant
Est desia tout plongé dans les eaux d'Occident.
C'est vn festin des Dieux : il seroit mal honneste
De le plus prolonger sans faire la retraitte.
La fille à Iuppiter parla de la façon,
Et l'on vid tout soudain porter à maint garson
Aiguieres pour lauer, les tasses ils remplissent,
Et versans le bon vin à tous le departissent.
Lors ils prennent leur vin, & apres auoir beu
Ils iettent le couppé des langues dans le feu,
Puis ils se leuent tous, & derechef respandent
Le doux vin aux grãs Dieux, ausquels graces ils rẽdẽt.
Cela faict, & chacun ayant beu tout autant
Que portoit son desir : Telemaque sortant
Auec Pallas vouloit retourner au nauire,
Quand Nestor s'escriant se prit ainsi à dire:
Or il les retenoit, & les alloit tensant
De propos gracieux : O Iupiter puissant
Qui tiens le foudre au ciel, & vous grãds Dieux encore
Chassez loin ce méchef, qu'on ne me deshonore
En la façon, dit-il, qu'ils ne s'en aillent pas
Ainsi dans leurs vaisseaux, faisans si peu de cas
De moy, de ma maison : Comme si, miserable,
Ie n'auois lits, linçeux, ny maison honorable,

Ny riches vestemens, ny rideaux precieux,
Couuertes, ny matlas mols & delicieux
Pour les accommoder & leur faire seruice.
Tant que seray viuant iamais le fils d'Ulysse
N'ira de ma maison coucher dans vn batteau
Sur vn ais, appuyant sa teste à vn potteau:
Mesmes apres ma mort, dans ceste forteresse
Ie lairray des enfans, qui de franche allaigresse
Receuront mes amis, & tous ceux qui encor'
Daigneront visiter la maison de Nestor.
Auquel Minerue dit: O vieillard Neleïde,
Certes tu as bien dit. Retien donc l'Vlysside
Et le meine chez toy, pour moy ie m'en iray
Trouuer les compagnons, & les aduertiray,
Auray soin du nauire & de tout l'equipage,
Car ie suis seul de nous le plus aduancé d'aage,
Les autres sont encor' & florissans & vers,
N'ont presque les mentons de poil tendre couuers:
Tous pour l'amour de moy, en aage tous semblables
Vont volontairement sur les eaux nauigables.
Donc ie coucheray là, & puis dés que le iour
Au chariot de rose, aura faict son retour,
Il me faudra donner vn peu iusqu'en Caucone,
Quelque argent m'y est deu, la somme est assez bonne
Pour ne la mespriser. Quant à toy, ô Nestor,
Tu peux d'vn de tes fils, & de cheuaux encor
Pouruoir ce ieune Prince, & qu'ils soient en vistesse
Excellens, & choisis de courage & d'adresse,
Puis qu'il t'est venu voir. Pallas ainsi parla,
Puis comme vne grande aigle en volant s'en alla.
Un estourdissement les surprit admirable,
Nestor demeura court, voyant l'emerueillable

Departir de Pallas. Puis la main saisissant
Du ieune Vlyssien, dit ces mots prononçant.
Amy, tu ne seras onc de lasche courage,
Ny de cœur trop craintif, puis qu'en vn si ieune aage
Tant fauorablement t'accompagnent les Dieux,
Et si ce n'est aucun des Olympiques lieux:
C'est l'heureuse aux butins Pallas Tritonienne,
Qui deuant tous les Rois de la gent Argienne
Au siege d'Ilion à ton pere porta
Vn admirable amour, qui tousiours l'assista
Et luy firent auoir ses aides secourables
Sur villes & citez maints trophez honorables.
Deesse, ie te pry donne honneurs triomphans,
Et reputation à moy & mes enfans,
Et à ma femme aussi. Sois nous douce & propice,
Et nous t'immollerons vne haute genisse
Sur ton autel sacré, ayant les cornes d'or,
Et que le ioug pesant n'a point domtée encor:
Que le dur laboureur encores n'a trainee
Dans le motteux gueret. elle t'est ordonnee
Pour victime, ô Pallas, hault elle portera
Le front, & riche d'or sa double corne aura.
Comme il faisoit ainsi de bon cœur sa priere
La Deesse aux yeux pers l'entendit debonnere:
Puis delaissant la mer & le riuage bas
Il se prit à marcher. Ses fils suiuoient ses pas
Et ses gendres aussi, & comme ils arriuerent
Au superbe chasteau, les Rois se reposerent
Sur les sieges & licts: Nestor les honora,
Et dans les couppes d'or le doux vin mesura,
Vin, qu'vne fille auoit sommeliere fidelle
Serré depuis vnze ans, & maintenant c'est elle

Qui de la tonne antique ainsi le va tirant,
Et Nestor le versoit, la Deesse adorant
Sur l'autel, le cœur plein d'aise & d'esiouissance,
Puis ils s'en vont coucher repeus à suffisance,
Chacun dedans son lict. Mais le bon Cheualier
Nestor Gerenien eut en soing singulier
De faire aller coucher dans vn lict magnifique
Le cher fils d'Vlysses, soubs le sonnant portique
Sa chambre estoit dressee, où la fraischeur du vent
Alloit sans fin le doux de son soufle esleuant:
Pres de luy Pisistrat dormoit, plein de courage,
Qui n'estoit mis encor au ioug de mariage.
Mais la chambre du Roy sur le haut d'vne tour
Se tiroit hors du bruit, là faisoit son seiour,
Là prenoit son sommeil le vieillard honorable,
Au lict que luy dressoit sa femme venerable.
Mais l'aube aux doigts rosins, fille du iour naissant,
N'eut si tost estellé son coche rougissant
Que le Gerenien Nestor du lict se iette,
Sort dehors, & se sied sur vne pierre nette,
Qui pour vn siege estoit mise anciennement:
Deuant le grand portail, polie extremement,
D'admirable blancheur, de liqueurs reluisante,
Et de rare onction, plus que respendissante:
Iadis s'assit dessus le grand Neleus, pareil
Aux Olympiques Dieux de cœur & de conseil,
Mais par la mort dompté, dans l'espaisse tenebre
Il estoit descendu de l'Erebe funebre.
Or Nestor porte-sceptre Heros braue & puissant,
Et plein d'aage, pour lors en estoit iouissant:
Pres duquel, de ses fils la brigade leuee
S'assemblant vistement est soudain arriuee,

Stratius, Echephron, Perseus, Aretus,
Le fort Thrasimedes, ausquels Pisistratus
Aux armes renommé des enfans le sixiesme
En nombre s'adioignit d'vne vitesse extresme,
Conduisans auec eux Telemachus, le soing
Et le soucy des Dieux. Ausquels Nestor de loing:
Enfans, ie vous supply executez la chose
Que de tout mon desir ores ie vous propose
Pour auoir la faueur de Pallas, que ie veux
Me rendre fauorable entre les autres Dieux,
Car elle a bien daigné, manifeste & prospere,
Assister au festin que i'ay faict de n'aguere.
Or que l'vn coure tost par les champs florissans
Où nos trouppeaux errans les herbes sont paissans,
Face que le bouuier vne genisse ameine.
L'autre haste ses pas à la barque prochaine,
Et tous les compagnons appelle vistement
Pour s'en venir icy, fors que deux seulement
Qui demeureront là, & du long du riuage
Garderont l'attirail & tout le nauigage.
Qu'vn autre aille querir Laërces le doreur,
Au mestier de Vulcan plein de gloire & d'honneur,
Et qu'il se haste, afin qu'il dore & qu'il brunisse
Les cornes & le front de la belle genisse.
Vous autres donnez ordre au dedans promptement,
Faictes que le banquet s'appreste vistement.
Les filles ayent soing que les chambres soient nettes,
Les licts soient bien dressez, que les tables soiẽt prestes,
Que le vin soit tiré, l'eau fraische & nette auec,
Ne nous defaille point, & que le bois soit sec,
Ce disant, tout le monde obeit, & la tore
Vient cependant des champs, viennent des nefs encore

Les compagnons du fils du diuin Vlysses,
Vient au mesme moment le doreur Laërces,
Les armes du mestier quant & quant soy apporte,
Outils d'vn si digne art, & la tenaille forte,
L'enclume & le marteau, desquels il induit l'or
De faire son vouloir. Pallas y vient encor
Au vœu du Neleide, & veut estre presente
Pour iouyr de l'offerte & de l'odeur plaisante.
Nestor l'or reluisant fournit suffisamment,
Et l'orfeure enrichit les cornes proprement,
Pour faire que Pallas regardant la genisse
En triomphe de ioye, & son cœur rejouisse.
Stratie & Echephron la victime menoient
Les bras entortillez aux cornes qu'ils tenoient,
Aretus portoit l'eau fraische, & nette à merueille,
Dedans vn chauderon & dans vne corbeille,
Huille, farine, & sel. Apres qui l'excellent
Thrasymedes alloit la grand hache esbranlant,
Pour dessus le sablon roide morte l'estendre.
Dessus portoit le vase, auquel il deuoit prendre
Le sang tiede coulant. Quand Nestor le puissant,
Dompteur des forts cheuaux, les brins du poil naissant
Sur le front luy couppa, les brulant pour premice,
Fit les aspersions du diuin sacrifice,
Priant beaucoup Pallas. Le vœu parfaict ainsi
Les fruits sont espanchez, & tout le reste aussi.
Et lors Thrasymedes tout prest, bouillant d'enuie,
Oste de la genisse & le col & la vie
Auec le fer luisant: ses forces à l'instant
La quittent, & à terre elle chet tremblottant.
Filles & brus alors font vn cry pitoyable,
Et Euridice aussi la Reyne venerable,

Qui fut iointe à Nestor d'vn bien-heureux hymen,
Et la plus vieille d'ans les filles de Clymen.
Eux doncques la tenans ferme dessus l'arene
Le grand Pisistratus des hommes capitaine,
Pres de l'autel sacré l'égorgeant l'immoloit,
Et le sang noir espais des veines decouloit:
L'esprit quitte les os, & la chaleur les laisse.
Or en grand diligence vn chacun la depesse,
Detranche les cuisots, les partissent tous crus
En deux parts, vont iettant force gresse dessus,
Et puis les vont grillans. Le vieillard s'en approche,
Et verse le vin noir, on void tourner la broche
Par ordre, & à cinq rancs, que les ieunes tenoient,
Et tant que tout fust cuit sur le feu la menoient.
Les cuissots estans cuits, des entrailles tasterent,
Le reste de la tore apres ils apresterent,
Le mirent par morceaux, & puis le rembrochans
Ils le vont derechef à la flamme approchans,
Et rostissans tenoient en main le pointu haste
Pour le faire bien cuire. Adoncques Polycaste
La moins aagee d'ans des filles de Nestor
Excellente en beauté, non mariee encor',
Laue Telemachus en eau delicieuse,
Et l'oint, laué qu'il est de liqueur precieuse,
Puis iette dessus luy vestemens precieux.
Lors il sort hors du baing, semblable à l'vn des Dieux
De corps, de majesté, de maintien, & de force,
Puis aupres de Nestor s'assied de bonne grace.
Lors on couure la table, & pour le saint banquet
Vn chacun prend sa place, & sur les licts se met,
Et les forts compagnons à l'entour de la table
Seruent à qui a soif le bon vin delectable.

Mais quand la soif finit & l'appetit cessa
Nestor ouurant la bouche à ses fils s'adressa.
Mes chers enfans, dit-il, qu'au carrosse on attelle
Vistement les cheuaux, dont la criniere belle
Sur le col va battant, afin de desloger
Et porter Telemach, d'vn pied viste & leger.
Ils obeissent prompts, courent en diligence
Lier au chariot doré par excellence
Les cheuaux pieds de vent, & la seruante apres
Leur fournit largement & Bacchus & Ceres,
Force fruicts sauoureux, & viures delectables
Que l'ō apreste aux Rois, & qu'ō met sur leurs tables.
L'heritier d'Vlysses saute dispostement
Sur le carrosse hault, si faict semblablement
Le gentil Pisistrat pour luy seruir de guide,
Il fouëtte les cheuaux & leur baille la bride:
Les roussins pieds d'airain de ces deux excitez
S'allongent sur le champ, vollent precipitez,
Le legier chariot par leur prompte carriere,
Tourne d'vn viste effort, laisse Pyle derriere
Et ses monts orgueilleux, & son tournoyant tour
Exerce, estant porté tant que dure le iour,
Et tant qu'il dure encor les roussins n'ont relasche
De branler le collier. Sa iournaliere tasche
Ia Titan acheuoit, & les ombres cachoient
Presque tous les chemins, ainsi qu'ils approchoient
Pheres, & ta maison Diocles, qui te treuue
Issu d'Ortilochus, sorty d'Alphæ Dieu-fleuue.
Là leur couchee ils font, apres s'estre repeus
Des dons de Diocles, qui les a bien receus.
Mais si tost qu'il fut iour, quand l'aube matiniere
Apparoissant au ciel eut rendu la lumiere,

Ils

Ils reprennent le coche & font le foüet sonner,
Retouchent les cheuaux, hastez de leur donner
Les resnes & la main, le chemin ils reprennent,
Et les roussins courans tout le iour les ameinent
Dans les champs porte-fruits, & puis finalement
Ils parfont leur chemin, tant courageusement
Galopoient ces cheuaux. Titan cependant bagne
Le feu de sa lumiere és ondes de l'Espagne,
Sur les larges chemins on void s'obscurcir l'air,
Et des costaux hautains les ombres deualler.

Fin du troisiesme Liure.



LE QVATRIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus & Pisistratus arriuent chez Menelaüs, auquel Telemachus raconte le desordre que les poursuiuans faisoient en Ithaque, & Menelaüs à luy le retour des Grecs, de Troye, & la prophetie de Protheus Dieu marin, par laquelle il sceut la mort d'Agamemnon, & entendit comme Vlysses estoit en l'isle de Calypso. Les poursuyuans tiennent conseil pour faire mourir Telemachus. Pallas apparoist en songe à Penelopé, & la console de la tristesse qu'elle auoit du depart de son fils.

AVTRE SOMMAIRE.

A Sparte le surplus d'Vlysses il entend,
Antinoüs sur mer pour le tuer l'attend.

LEs Princes approchoiẽt la muraille embellie
De Sparte, ayant atteint le pays d'Oebalie,
Aborderent ensemble au palais somptueux
Du puis-né fils d'Atree, & noble & vertueux:
Arriuerent à heure & propre & fortunee,
Et comme il celebroit le ioyeux Hymenee
D'vne fille & d'vn fils: force gens assistoient,
Forces Princes encor' assemblez y estoient

Par son commandement : La pucelle gentille
Auoit esté promise au fils du fort Achille
Dés le siege de Troye, & lors les puissans Dieux
Paracheuoient l'effet de l'Hymene ioyeux,
Il la luy enuoyoit pour parfaire les nopces,
Auec force cheuaux & force beaux carrosses,
Aux champs des Mirmidons, où pour lors il regnoit,
Et d'Achille heritier les peuples gouuernoit.
A son fils d'autre-part pour espouse on ameine,
Vne fille de Sparte en beauté souueraine,
La fille d'Alector, & ce fils auoit nom
Megapenthé, vaillant, & plein de grand renom.
Au temps de sa vieillesse & grisonne & derniere
Cet enfant luy estoit ne d'vne chambriere.
Car les Dieux qui au ciel habitent triomphans
Ne permirent qu'Helene eust de luy plus d'enfans
Depuis l'heure & le iour qu'elle auoit mise au monde
La gentille Ærmione, à Venus non seconde,
En beauté singuliere, & qui eust emporté
Fort aisement le prix de grace & de beauté.
Ainsi donc celebroient ces nopces magnifiques,
Ainsi faisoient festins somptueux & publiques,
Ainsi fortifioient le regne en bons accorts,
Les citoyens ensemble & les seigneurs plus forts
Qui possedoient les champs assis en Laconie.
Là le chantre resonne vne douce harmonie,
Le bal meut de sa voix, & parmy les beaux airs
Où s'esbat la ieunesse, accorde les doux nerfs
De son luth doucereux. Deux sauteurs à la dance
Se mettent bien disposts, & battent la cadence,
Dressent le bal Royal, & tournans & sautans
Force belles chansons à l'enuy vont chantans.

D'Vlysse & de Nestor la race braue & forte
Arresterent leur char à la premiere porte,
Et furent apperceus par l'vn des fauoris
Du Prince, sur tous ceux qu'il eust encor cheris
Le mieux aimé du Roy, qui promptement s'aduance,
Les nouuelles en veut porter en diligence:
Et le Pasteur du peuple ainsi vint accoster.
Puissant Menelaüs, nourry de Iupiter,
Deux estrangers sont là dans vn carrosse ensemble
Arrestez à la porte: & si, comme il me semble,
Ils sont de fort bon lieu, dignes d'estre tenus
Enfans de Iupiter, on les diroit venus
De la race des Dieux. Te plaist-il qu'on délie
Leurs cheuaux du carrosse? Où veux-tu qu'on leur die
De prendre alors chemin, & cercher doucement
Logis où on les aime? Auquel amerement
Le Roy dit indigné: Cy deuant, Eteone
Enfant de Boëthes, il n'y auoit personne
Ainsi prudent que toy, ne si ciuilisé,
Mais ores tu es bien autant mal-aduisé.
I'ay par l'espreuue, apris d'aider aux miserables
En mes erreurs diuers & presque intolerables
Par estrange pays, par vn peuple enragé
I'ay receu des plaisirs de ceux qui m'ont logé.
I'ay mangé, i'ay vescu aux despens, à la table
Des estrangers, errant par la terre habitable
Iusqu'à ce que ie sois ariué en ce lieu,
Sans naufrage & malheur. si le plaisir de Dieu
Soubs qui le monde entier fléchit & obtempere,
Veut que ce soit icy la fin de ma misere.
Va cours, detache & char & cheuaux pieds legers,
Ameine, fais entrer ces Princes estrangers,

Pour faire bonne chere. Il se leue luy-mesme,
S'encourt au deuant d'eux en diligence extresme,
Commande qu'on le suiue. On oste les cheuaux
Vistement du carosse, & l'eau comme à ruisseaux
Leur chet de tous costez, la sueur les consume,
L'encouleure & les flancs sont tous couuerts d'escume.
On les meine à l'estable, on leur donne à manger
Orge blanc & auoine, apres on va loger
Le peinturé carrosse au dedans de la porte
Du chasteau, à l'endroit de la muraille forte,
Les deux Princes apres estre conduits dedans
Demeurent tous rauis, admirent regardans
L'apparence Royale & la belle structure
Du grand palais, du Roy de Iupin nourriture.
Telle que du Soleil est la nette clarté
Et de sa sœur, semblable en claire netteté
De l'Atride luy soit la maison venerable,
A part soy chaque chose ils trouuent admirable,
Cà & là par la court ils vont les yeux iettans,
Et admirent le tout aises & fort contans.
Ils sont tresbien receus, & du Prince leur hoste
Ils ont tresbon visage. En apres on leur oste
Leurs beaux accoustremens, ils entrent dans le bain
Et les filles apres les lauent de leur main,
Les oignent de liqueurs plus que delicieuses,
Puis leur iettent dessus les robes precieuses.
Quand ils sont introduits grãd honneur leur est fait,
Sont assis pres du Roy, contemplent à souhait
Sa court & sa maison. La garse bien apprise
Leur presente à lauer, vne aiguiere elle a prise
D'or entier & massif, & son bras net & gent
Verse Thetis, qui chet dans vn bassin d'argent.

Puis par la sale dresse excellemment les tables,
Vne autre de Ceres les presens profitables
Porte dans vn papier : car la charge elle auoit
De faire la despence, & les tables deuoit
De bons viures charger & de force delices.
Le cuisinier apres ordonnoit les seruices,
Les grands plats portoit pleins de tous viures chargez,
Qui sont premierement sur les tables rangez.
Puis on verse le vin plaisant & delectable
Dans des grands couppes d'or. Lors du haut de la table
Le Roy Menelaus d'vn visage gaillard
Dit au fils genereux du Pylien vieillard,
Et à Telemachus : Rejouissez vous ores,
Prenez en gré ce pain & ces viures encores:
Puis quand aurez repeu, d'vn propos gratieux
Nous vous demanderons vos noms, & de quels lieux
Vous pouuez estre issus : la souche n'est pas morte
Dont vous estes sortis, & de la race forte
Des Rois vous procedez, & les Princes sceptrez :
Car tels, peres couhards ne vous ont engendrez.
Apres qu'il eut parlé, il prend de sa fourchete
Le gras filet d'vn bœuf, le met sur leur assiette
De façon gratieuse : & bien qu'vn present tel
Luy auoit esté faict par honneur solemnel
Il les en veut orner, & eux dessus se iettent,
Les mains dedãs les plats les plus proches d'eux mettẽt,
Puis quand la soif finit & l'appetit cessa,
Telemachus au fils de Nestor s'adressa,
Et se baissant vers luy, luy dit bas à l'oreille
De peur qu'on ne l'ouyst : Nestoride à merueille
Agreable à mon cœur, des Pyliens l'honneur,
Regarde ie te pry' l'admirable splendeur

De ce riche palais, comme en or il abonde
En argent, en yuoire, autant qu'autre du monde,
En cuyure elabouré. Les magnifiques lieux
Où le grand Iupiter, où les celestes Dieux
Sur l'Olympe estoillé habitent venerables,
Si ie ne suis trompé, sont à cecy semblables:
Par ainsi, regardant ceste perfection
Ie ne puis que ie n'entre en admiration.
Menelaüs l'ouyt, & en ceste maniere
Leur parla doucement: Race de Rois treschere,
Certes nul des mortels n'oseroit contester
En biens, auec le Roy trespuissant Iupiter,
Car de Iupiter est la maison eternelle,
Eternels les palais: sa richesse immortelle,
Et qui n'a point de fin. Des hommes, qui pourra,
Ou qui ne pourra pas à moy s'esgallera,
En splendide maison, en richesse, en cheuance,
En or ou en argent, ou en autre abondance.
I'ay merueilleusement paty dessus les eaux,
Par maint & maint danger ont passé mes vaisseaux,
I'ay esté tourmenté sur la terre & les ondes,
Errant deçà delà sur les vagues profondes.
En fin au huictiesme an nous sommes paruenus
En Cypre renommee, où s'adore Venus,
Puis nous fusmes portez iusques dans la contree
De Phenicie, & puis nostre nef fut encree
Errante çà & là par le pays fertil
Que de ses grasses eaux arrose le grand Nil.
Nous passasmes Sidon, & puis l'Æthiopie,
Les Erembes cruels, & vinsmes en Libye:
Par estranges pays errans & tracassans.
C'est en ceste Libye, où les agneaux naissans

Portent cornes au front, la brebis camusette
Porte là trois fois l'an, là n'ont nulle disette
Le Roy ny le berger de fromage, de lait,
Ny de chairs, ce pays donne tout à souhait:
Pays riche, abondant sur tous autres du monde,
Où tout le long de l'an le laict coule & abonde.
Helas, ce-tempendant que i'erre & que ie cours
Par les champs Libyens, y amassant tousiours
Richesses en grand nombre, on massacre mon frere,
On luy passe en traison luy donnant mort amere
Un glaiue dans le cœur, ainsi qu'il reuenoit
Victorieux de Troye, & chez luy retournoit,
A l'impourueu, le tout par la cautelle infame,
Et par la trahison de sa meschante femme.
Entre tant de thresors ie regne voirement,
Mais mon frere estant mort, ce n'est que tristement.
Si vos peres vous ont ces choses racontees,
Quels qu'ils soient, & de vous ont esté écoutees,
Vous verrez combien i'ay receu d'affliction,
Comme est cheute en ruine & en perdition
Ceste mienne maison, autresfois tant heureuse,
En richesse & en or iadis tant plantureuse,
Et où ie demeurois en grand prosperité.
Pleust aux Dieux que de tant il ne m'en fust resté
Que la tierce partie, & que les bons gendarmes
Qui à Troye sont morts soubs la fureur des armes,
Et qu'a pris le destin rigoureux & fatal:
Helas si loing d'Argos leur cher pays natal
Fussent viuans encor', mais durant ma tristesse
Pour pleurer leur malheur ie m'oste de la presse
Et me retire seul, & comblé de douleurs
I'arrose pour eux tous mon visage de pleurs.

Et certes quelquesfois ie tasche à me complaire
En mes pleurs & regrets & ne m'en veux distraire:
Et quelquesfois mon pleur se finit arresté.
Car combien que pleurer soit quelque volupté
Toutesfois elle est courte, & bien tost on se soule
De l'ennuy triste & noir qui vistement s'ecoule.
I'estens en general mes pleints & mes regrets
Sur tous les Argiens, sur tous les princes Grecs,
Mais principalement ie respans ma tristesse
Sur vn dont entre tous ie regrette sans cesse
La perte & le malheur. Je pers entierement
Le dormir, le manger, tant ie l'ayme ardemment,
A son seul souuenir. Ie n'excepte personne
Qui ayt tant esprouué la fortune felonne
D'entre les Princes Grecs, & qui ayt tant esté,
Tenté par le destin, par le mal agité,
Qu'Vlysses le diuin, qui par tant de trauerses
Constant a soustenu les fortunes diuerses.
Mais son malheur vn iour possible cessera,
Et de luy faire ennuy le sort se lassera
Mais moy ie n'auray rien que tristesse eternelle,
Et mon affliction durera perennelle
Pour luy, d'autant qu'il est absent trop longuement.
Encores ne scait on s'il vit certeinement,
Ou s'il est allé voir la region deserte.
A son occasion le bon viellard Laërte
Lamente incessamment, le sceptre mesprisant
Qui va donnant les loix, qui va tout maistrisant.
Sa chere Penelope & pudique & discrete
Femme de grand conseil de mesme le regrette,
Et d'vn pere si grand Telemaque sorty
Qu'autrefois il laissa, depuis qu'il fut party

De ſa douce maiſon. A ces triſtes parolles
Il eſmeut de l'enfant les affections molles,
L'amour & le deſir : il le fit ſouuenir
De ſon pere treſcher, & ne ſe peut tenir
A ce nom precieux, nom remply d'efficace,
D'emplir ſon cœur de deuil & de larmes ſa face.
Ou ſoudain il porta la main & le mouchoir
Car on voyoit ſes pleurs à groſſes gouttes choir.
Menelaüs le vid, & ſongeoit en luy meſme
S'il l'interrogeroit, plein de deſir extreſme,
Ou s'il le laiſſeroit de ſon pere enquerir.
Ainſi que dans ſon cœur il eſt à diſcourir
Voicy venir vers eux Heleine l'admirable
En beauté, qui ſortoit de ſa chambre, ſemblable
A Diane, marchant à la chaſſe, & encor
Portant ſa trouſſe à dos pleine de fleſches d'or.
Son muſc embaumoit tout. La bien apriſſe Adraſte
Suiuant ſes pas diuins ſoudainement ſe haſte
Pour ſon ſiege apreſter : les doux tapis portoit
La gentille Alcippé, puis ſe diligentoit
La treſbelle Phylo pour ſon meſtier luy tendre
Ou ſes fuſeaux & layne eſtoient preſent d'Alcande
Femme de Polybus, qui Thebes habitoit
Thebes Ægyptiaque, opulent il eſtoit
Riche & rempli de biens : A ſon mary naguieres
Il fit de beaux preſents, luy donna deux aiguieres
D'argent, & deux trepieds, & puis dix talents dor.
Sa femme fit à part force beaux dons encor
A Heleine, luy fit vn preſent honorable
D'vne quenoille d'or & riche & admirable,
Et d'vn meſtier d'argent, dont les bords precieux
Eſtoient tous garnis d'or. La pucelle aux beaux yeux

Phylo luy aportoit, & pres d'elle a posee
Pleine d'excellent fil la Royalle fusee:
De la quenoille autour la layne s'estendoit,
Dont la couleur de prix vn beau lustre rendoit.
  La reyne en vne chaire alors sa place a prise
On mit vn escabeau soubs ses pieds : puis assise
Se prit à demander & dire à son espoux.
O Roy Menelaüs, ie te pry, sçauons nous
Qui sont ces deux seigneurs qui sont venus descendre
Ceans, & leur logis ont bien daigné y prendre;
Diray ie tout cela que i'en ay sur le cœur,
Où puisie prononcer propos vain & menteur?
Le cœur me dit pourtant presage veritable
Que ie n'ay iamas veu personne si semblable
De visage & de corps l'vn à l'autre, fust il
Homme ou femme, en regard excellent & gentil,
(En le considerant toute ie m'esmerueille,
Sa gaye venusté, sa beauté nompareille)
Que cestuicy rapporte au fils entierement
D'Vlysses, qu'il laissa lors que premierement
Il partit de chez luy, que les Grecs s'embarquerent,
Et la guerre cruelle à Pergame porterent
Pour moy malencontreuse. A laquelle respond
Sans la faire tarder Menelaüs le blond.
  Ma femme, mon aduis est au vostre semblable,
C'est Vlysses tout faict, son visage admirable
Tel estoit, sa main telle, & ses yeux radieux
Et ses pieds & sa teste & ses crespuz cheueux
Sur le haut de son front. Ayant de luy memoire,
Ie parlois tout asteure & de sa viue gloire
Et de sa grand' vertu : & pour l'amour de moy
Combien il a souffert de tristesse & d'esmoy.

Ce qu'oyant ce Seignenr, il arrose, il humecte
Son visage de pleurs qu'en abondance il iette,
Et que de son mouchoir il cache tant qu'il peut
Adonc Pisistratus au Roy dire ainsi veut:
Fils d'Atreus, nourrisson de Iupiter, qui guides
Les peuples habitans és plaines Achæides
Soubs ton sceptre puissant, tout ainsi que tu dis
Cestuicy, d'Vlysses est le tresdigne fils,
Mais prudent & discret il n'ose te semondre
Et se vantant par trop te presser de respondre,
De crainte d'estaller rien de futile, à toy
Qui es de tous les Roix le plus excellent Roy.
Car le plaisir qu'on prend à tes propos honnestes
Est comme le plaisir qu'on prend aux Dieux celestes.
Or le vieillard Nestor, des cheuaux curieux
M'a faict son compagnon pour venir en ces lieux.
Telemachus bruloit d'ardeur inestimable
D'auoir ta cognoissance, espris de l'admirable
Douceur de ton renom: plein d'ennuy nompareil
Ie te prie en son mal de luy donner conseil,
O Roy Menelaüs, le consoler, & telles
Que les as d'Vlysses luy dire des nouuelles,
Il est fort affligé, denué tout à plat
D'hommes pour conseruer sa maison, son estat,
Son regne paternel: son deplorable pere
Tempesté sur les eaux en grand peyne & misere,
Mesmes pour luy perdu: nul n'est qui de chez luy
Tasche de denicher vne peste, vn ennuy
Vne gent enragee. Adonc le redoutable
Atride, le couppant: ô que i'ay à ma table
Le fils d'vn grand amy, qui pour l'amour de moy
A suby maints dangers & porté maint esmoy.

Ie m'estois resolu l'aymer d'amour extresme
Sur tous les autres Grecs, si Iupiter supresme
Nous donnoit de nous voir ensemble de retour
En nos champs patriaux, iouïr de l'heureux iour
De reuoir nos foyers & nos Dieux tutelaires.
Portez dans nos vaisseaux sur les ondes legeres.
Ie luy eusse donné place dedans Argos
Ie luy eusse basty maison pour son repos,
Et faisant apporter ses richesses d'Ithaque
Sa femme, Laërtes, & son fils Telemaque
Ie luy eusse choisi vne cité apart
Dont i'eusse les bourgeois enuoyez autre part
Entre celles qui sont de mon obeissance.
La conioints & meslez d'eternelle alliance
Pleins de ioye & plaisir, eussions ensemblement
Acheue nostre vie & nos iours doucement.
Si fermement liez & d'amitié si forte
Nulle heure ne nous eust iamais en nulle sorte
Deioints & separez, que le moment dernier,
Ne nous eust desunis que le trepas meurtrier
Iamais nulle fortune & cruelle & fascheuse
N'eust trouble nostre paix eternelle & heureuse.
Ie croy que quelque Dieu de nostre ayse enuieux
Nous a tramé cecy, l'eslognant de ces lieux,
Le priuant des douceurs de sa patrie chere
Et le retenant seul plein de peyne & misere.
L'Atride dit ainsi: aux autres les douleurs
Du regret qu'ils portoient ramenerent les pleurs.
La fille à Iupiter Helene l'Argolide
Le pleura tendrement, si fit le blond Atride
Telemachus sur tous le pleuroit, & encor
Le preux Pisistratus fils du vieillard Nestor.

Car au cœur luy reuint la douce souuenance
D'Antilochus son frere, en armes, en vaillance
Excellant & parfaict. Memnon mourir le fit,
Memnon fils de l'Aurore, au combat le deffit;
Donc il s'adresse à luy de parole semblable.
Fils d'Atreus, luy dit il, le vieillard honorable
Nestor parlant de toy t'exaltoit bien souuent
Et te louant, disoit, que tu marchois deuant
Tous hommes en prudence & vertu non petite.
Si que memoratifs de ton digne merite
Force discours diuers de toy nous commencions
Et ta grande vertu iusqu'au ciel nous poussions.
Or permets moy cecy s'il te plaist de me croire,
Iamais apres soupper, rarement apres boire
On me voit delecter au regret ny au pleur,
J'ay, ayant bien repeu les larmes en horreur.
Mais demain, quand viendra la matiniere Aurore
Ie n'auray nul regret de repleurer encore
Quiconque des mortels aura passé le pas
Soubs le destin cruel, proye du fier trespas,
Donner à leur honneur & à leur souuenance
Regrets en quantité, & pleurs en abondance
Car c'est le seul deuoir des pauures malheureux
Que de pleurer leurs morts, s'arracher les cheueux
De jetter vne mer de larmes distillantes,
Et de leurs yeux verser des riuieres coulantes.
I'ay perdu vn mien frere, & lequel n'estoit pas
Le moins fameux des Grecs, braue & fort aux cōbats
Et que tu cognoissois, ô grand Roy, que ie pense,
Ie n'ay de l'auoir veu aucune souuenance:
Mais on tient qu'Antiloque, autresfois frappoit droit,
Entre tous combattans, qu'il estoit fort adroict

A manier cheuaux, prompt aux soudains alarmes,
De pied viste & leger & vaillant homme aux armes.
Auquel Menelaüs blond merueilleusement:
Certes mon grand amy tu parles prudemment
Autant que pourroit faire vn, dont l'experience
Auroit rendu les ans accompliz en prudence,
Mesmes plus vieil que toy : comme si tu estois
Le fils d'vn pere, auquel Iupiter autresfois
Auroit donné honneur & prudence & richesse
Des sa tendre naissance. & depuis sa ieunesse
Iusqu'à son mariage : ainsi qu'il a faict or'
A ton pere prudent le bon vieillard Nestor,
Qui vit heureusement, à qui longues annees
Pleines de tout bonheur ont esté ordonnees
Sans trauerse ne mal, que l'heur par tant de temps
N'a point abandonné, qui passe ses vieux ans
En sa doulce maison, voyant pleins de prudence
Ses enfants en bon nombre & douez de vaillance.
Mais faisons bonne chere & beuuons. C'est assez
Lamenté nos trauaux & nos malheurs passez,
Qu'on nous donne à manger, & qu'on apporte encore
A lauer. Et demain au leuer de l'Aurore
Des qu'elle aura monstré son rayonnant charroy
Nous parlerons assez Telemachus & moy
Et nous demanderons à l'enuy des nouuelles.
Il acheuoit de dire, & dessus les mains belles
Asphalion versa l'eau fresche : or estoit il
Page du Roy, discret, seruiable & gentil,
Et sur tous bien appris. Les Princes alors prennent
Leur repas à souhait, & ioyeux s'entretiennent
De bons viures exquis. La fille à Iupiter
Heleine s'aduisa lors de leur apprester

Un breuuage excellent. Doncques elle distille
La riche infusion, la potion gentille
Qui peut faire oublier & l'ire & le courroux,
Et le mal qui pourroit estre tombé sur nous:
Si quelqu'vn en a beu de toute la iournee
Ne sera nulle larme en ses yeux promenee,
Non quand le fier trespas son pere rauiroit,
Non quand la dure mort sa mere entraineroit,
Non pas quand il verroit la terre au sang trempee
De son fils, de son frere estendus par l'espee
De son fier ennemy. La Tyndaride ainsi
Auec elle portoit ce charme oste-soucy.
La Reyne Polydamne experte en medecine,
Espouse du Roy Thon, qui vers le Nil domine
Luy en fit vn present. Le champ Ægyptien
Fertile, portoit lors au Roy Pelusien
Force simples diuers, dont les vns en partie
Seruent de bon remede à mainte maladie,
Les autres plus mauuais ont le suc venimeux:
De ce pays fertil le peuple est fort fameux
De sçauoir les vertus des simples & racines,
Et de les preparer en bonnes medecines
Aussi bien que Pæon, duquel ils sont venus,
Et fort bons medecins d'vn chacun sont tenus.
Comme la Reyne eut donc secrettement faict signe,
Qu'on meslast dans le vin la mixtion insigne,
Et qu'on versast à boire, elle parla ainsi.
Atride, entre les Roix excellent, vous aussi
Fils de Princes gentils & branches genereuses,
Dieu mesle bien souuent les fortunes heureuses
Auecques le malheur, l'amer auec le doux,
Car son pouuoir puissant s'estend dessus nous tous,

De tous & maistre & Roy. Or faictes bonne chere
Et vous resiouissez. Choses qui peuuent plaire
Ie vous veux raconter : ie ne vous diray pas
Tous les faits hazardeux, les exploits, les combats
D'Vlysses, sur lequel mal & douleur redonde,
Et patient autant que nul homme du monde.
Car ie ne pourrois pas de tout me souuenir.
Vn acte maintenant seul me vient de venir
En memoire duquel ie vous diray l'histoire:
Et qui aduint à Troye, où l'heur de la victoire
Fut si long temps doubteux : où tant auez pati
Pauures princes de Grece, où tant auez senti
De trauerse & de mal. Là, pour faire vn seruice
Signalé aux Gregeois, l'inimitable Vlysse
Se blessa, s'escorcha la face estrangement.
Se couurit de haillons rompus entierement:
Entra dedans la ville, & se rendit semblable
D'habits, d'accoustrements du tout accomparable
A vn pauure vallet, nul quaymand, nul facquin
Par la flotte n'estoit si gueux ne si coquin,
En ce bel equippage il entra dans la ville
Et nul ne le cognut tant il estoit habille,
Moy seule l'apperceus, comme ie l'appellois
Il ne respondoit point, & fuyoit de ma voix,
Plein d'astuce, à la fin ce bon prince d'esclaue
Se fia sur ma foy, ie le reçoy, le laue,
Ie l'oins, ie mets sur luy vn bon accoustrement,
Et luy iure & promets sur mon plus grand serment
De ne le decouurir, ne dire son entree
Aux Troyens, que plustost ie ne fusse asseuree
Qu'il eust atteint le camp en toute seureté,
Qu'il ne fust dans les naus venu à sauueté.

Lors il me decouurit le ſecret de la Grece
L'entrepriſe des Roys, & toute ſa fineſſe.
Quand il euſt faict ſon cas, il mit Troyens à mort,
A ſes gens retourna victorieux & fort,
Remportant en ſa tente & honneur & louange
D'homme plein de valleur & de fineſſe eſtrange.
Mais au dedans des murs les Troyennes pleuroient,
Et triſtes ſur leurs mortz leurs cheueux dechiroient.
Seule i'eu du plaiſir, en ma reiouiſſance
Tenant ce tempendant tres-bonne contenance.
Car i'eſtois reuenue à moy, & me bruloit
L'amour de ma patrie, & mon eſpoir alloit
Touſiours en augmentant, de recouurer la ioye
D'vn bien heureux retour, & de laiſſer là Troye.
Ie ſouſpirois ſouuent du profond de mon cœur,
Et pleurant regrettois mon deſaſtré mal-heur:
Ie me rememorois ma renommee oſtee,
Et la honte où Venus m'auoit precipitee
Quand hors de mon païs elle fit m'enleuer
D'entre mes chers parents, & me voulut priuer
De reputation, en defraudant ma fille,
Delaiſſant mon mary, mon lit & ma famille,
N'ayant faute de biens, de beauté, ny d'eſprit.
    Lors le blond filz d'Atreus à dire ainſi ſe prit.
Tu as bien dit de vray femme agreable & belle,
I'en ay cogneu beaucoup dont eſtoit la ceruelle
Bien faicte, qui n'auoient faute d'entendement
I'ay veu force païs, & curieuſement
Frequenté force gens, mais ie n'ay veu perſonne
D'eſprit ſi delié, de ceruelle ſi bonne
Comme eſtoit Vlyſſes. Le bel acte qu'il fit
Eſtant dans le cheual qui Troye en fin deffit,

Qui basti de fortz aiz de foux, de chesne & d'orme
Haussoit deuant ses murs son apparence enorme.
Nous fasmes là dedans tous Princes enfermez
Des plus braues du camp, en embuscade, armez,
Portans par artifice à Troye miserable
Calamité, ruyne, & mort irreparable.
Quand tu vins pres de nous soit incitee, ou non
Des Dieux ou du destin, ie ne sçay quel dæmon
T'auoit conduite là, mais au grand auantage
Des Troyens ce pendant, & non pour leur dommage,
Le fameux Deiphobe auec toy lors alloit
Qui les Dieux en vertu & prudence egalloit,
T'accompagnant pour voir la machine effroyable,
Par trois fois a l'entour de la beste admirable
Tu tournas regardant, touchas le frauduleux
Qui traistre nous cachoit ez antres cauerneux,
Appellant par leur nom tous les Gregeois gendarmes
Qui deuant Troye auoient bien faict aller les armes,
Des matrosnes d'Argos contrefaisant la voix,
Comme celles de ceux qui estoient dans le bois,
Dont ilz pouuoient auoir cognoissance & notice,
Diomedes & moy & le diuin Vlysse
Armez estions dedans, ouysmes clairement
Comme tu appellois, desirions ardemment
Plustost sauter dehors de ces prisons obscures,
Que du fondz reculle des entrailles tres-dures
T'ouir encor vn coup. Arrestez à cela
Vlysses nous retint sagement & voila
Que tous les Grecz fort bien garderent le silence,
Mais du seul Anticlus telle fut l'imprudence
Qu'il vouloit sermonner. Vlysses l'arresta
Sur les leures sa main vistement luy porta

Et luy ferma la bouche. Ainsi sa grand sagesse
Garantit du danger la force de la Grece.
Quand pour vn peu de temps sa voix il destourna,
Tant que hors du cheual Pallas te remmena.
Quand il eut acheué, le prudent Vlysside
Se prit à dire ainsi : ô genereux Atride.
Cet acte est bien prudent. Mais mon pere tresfort
Ne s'est pour tout cela rachepté de la mort.
Non pas quand tout de fer eust esté son courage.
Mais c'est assez parlé fils d'Atreus grand & sage
Permets que nous allions reposer maintenant.
A ses filles alors la Royne incontinent
Commande d'apprester la chambre, & qu'on les mette
Reposer doucement sur la plume mollete,
Dresser les lits dorez, & ses riches tapis
Et que sous le portal ils soient soudain conduits.
Les filles pource faire accourent diligentes,
Portent dedans leurs mains les chandelles ardantes,
Dressent les lits bien blancs : le herant les conduit.
Les princes vont passer le reste de la nuit,
Soubs le Royal portal, leurs corps lassez estendent
Soubs les doux mattelas & au sommeil se rendent:
Menelaüs apres se retire à l'escart
Pour s'aller reposer, en la plus haute part
Du superbe palais pres de luy l'heroïne,
Des femmes la splendeur Heleine la diuine
Dormoit à ses costez. Or ainsi que sortoit
L'Aurore aux doigts de rose, & le iour apportoit
Le Roy Menelaüs saute du lit, se leue
Prend son accoustrement, & son affilé glaiue,
Pend à ses forts costez accommode à ses piés
Le beau ruban noué de ses riches souliés,

Sort viste de sa chãbre, aux grãds Dieux tout sẽblable,
Et de corps bien formé & d'esprit admirable:
Rencontra Telemaque, & luy dit en ces mots.
Dy moy ie te suply braue & gentil heros
Vaillant fils d'Vlysses, dy moi quelle fortune
Te faict ainsi courir les sillons de Neptune?
Est ce charge publique, ou chose concernant
Ton estat paternel qui te va promenant?
Il se teut. A cela respond le fils d'Vlysse.
Fils d'Atreus, ô grand Duc de la greque milice,
Illustre nourrisson du puissant Iupiter,
Je suis venu ici d'Vlysses m'enquester.
Si tu en as appris quelque cas veritable
Dy le moi ie te pri. Nostre estat miserable
Nostre maison, nos biens perissent pauurement.
Tout nostre reuenu se mange entierement,
Nos tresors sont rafflez, ce que nos champs fertiles
Le labeur de nos beufs nous rapportent vtiles
Tout est là consumé. Nostre pauure maison
Est pleine d'ennemis, egorgeans sans raison
Beufs, toreaux & brebis, en fin tout se consomme,
Et sans aucun repect, nostre bestail s'assomme.
Vn tas de poursuiuans, d'amans luxurieux
Dans ma propre maison logent iniurieux,
M'assaillent trop hautains, me forcẽt & m'oppressent,
Et de se marier, ma mere, à l'vn deux, pressent,
Voila l'occasion qui m'ameine vers toy,
Regarde la misere, ô pitoyable Roy,
D'vn humble supliant & qui la main te touche.
Narre moi ie te pri de veritable bouche,
Les erreurs, la fortune, & le triste deces
Du pauure vagabond & fuitif d'Vlysses,

Issu certainement de mere miserable.
Voy me donc supliant & me sois secourable,
Ne crains point ie te prie & ne sois arresté
Pour ma condition de dire verité,
Si tu l'as veu sur mer. Ie t'en pry, par la gloire
De son braue renom, par, s'il eut onc victoire
Par son bras martial, par, s'il a onc esté
Faisant, disant pour toy, s'il a bien merité
De toy, soubs les rempars de Troye, ores destruite,
Parmy les forts Troyens qu'il renuersoit en fuitte,
Ou vous Princes Gregeois auez tant enduré
Dessoubs le cruel Mars. Que i'en sois asseuré
Par ta bouche, ô Grand Roy, & tant me fauorise
Que de ce qui en est rien tu ne me deguise.
A ces tristes propos Menelaüs le blond
Souspire grandement & ainsi luy respond.
Las, qu'vne nation molle & effeminee
De poltrons amoureux cerche bien, effrenee,
Le lict d'vn fort guerrier & Prince genereux!
La biche tout ainsi loge ses fans peureux
Dans l'antre du Lyon & fier & redoutable,
Laisse di-ie ses fans la pauure miserable
Baillans de malle faim, qu'elle auoit faict bessons
Et s'en va par les bois, les costaux, les buissons,
Cherchant à pasturer la pauureté craintifue
Pour bien remplir son pis: Lors le Lyon arriue
Des champs à l'improuiste, entre legerement
Dans l'horrible cauo son vieil hebergement
Il doute sur lequel sa patte violente
Il jettera premier, lequel rendra sanglante
Sa bouche de ces deux: Il fremit, il rugit,
Ensin tout à la fois il estrangle, il rauit

Et leur donnne la mort de ſon goſier horrible,
Il eſtanche en leur ſang ſa cruauté terrible,
Il laſſe ſa machoire, & léche fierement
Son muffle, d'vn ſang noir ſouillé cruellement:
Il regarde, & ſe deult de n'auoir dauantage
De faim, & de ſujeſt de demener ſa rage.
Le courageux Ulyſſe ainſi les deffera
Tous ces beaux amoureux, & leur ſang verſera.
O que pleuſt à Pallas à Phœbus, & encores
Au pere haultonant, qu'Ulyſſes fuſt tel ores
Qu'il eſtoit à Leſbos à l'heure qu'il lucta
Contre Philomelede, & à bas le ietta.
Dont les Pelaſgiens grand ioye demenerent
Ayſes de ſa vertu, & tout hault le louerent.
Il ſeroit maintenant plein d'honneur & de biens
Au beau milieu d'Ithaque, entre ces muſiciens
Ces danſeurs, d'amoureux ſes mains rudes ſeueres
Certes leur donneroient des nopces bien ameres,
Leur feroit allumer de fort triſtes flambeaux
Pour luyre dans le creux de leurs fatals tombeaux.
Quant à ce que tu veux ie n'vſeray de feintes
Et ne te tayrray point les reſponces contraintes
Que Protheus, Dieu marin, m'a faictes cy deuant.
Au païs que le Nil de ſes eaux va lauant
Les Dieux, m'en reuenant fort long-temps me lierent
Et au fertil terroir d'Æ'gypte m'arreſterent
Force di-ie me fut encor d'y demeurer,
Comme ie me haſtois de l'Iſle demarer,
Pour n'auoir pas payé la ſolemnelle offrande
De cent bœufs immolez, que ma haſte trop grande
M'auoit faict oublier, & que ie leur debuois
Immoler en ſortant du terroir Dardanois:

Tant les Dieux ont à cœur que lon se rememore
Ce qu'ils ont commandé, tant ils veulent encore
Que l'on ne le mesprise. Vne Isle est en la mer
Contre Ægypte, Pharos on la voulu nommer,
De la terre distante autant qu'vn bon nauire
Quand le vent à propos dans son voile respire
Peut faire de chemin en vn jour. Or le port
Y est large & fort bon, d'ou les vaisseaux en sortent
De l'onde noire embuz. Là les Dieux m'arresterent
Par vingt jours tous entiers, nuls vents ne se leuerent,
Demeurerent tous coiz, & retindrent leurs cours,
Et les souffles, lesquels accompagnent tousiours
Les barques sur la mer, perdirent leur vsage.
Nos viures deffailloient, & nous perdions courage,
Sans l'opportun secours que voulut m'apporter
Eidothea, la fille au vieux Dieux de la mer.
Elle eut pitié de nous, & mon pleur lamentable
Esmeut son humeur douce & son cœur pitoyable:
Car en me promenant pensif & reffrogné
Sur le riuage sec, de mes gens estogné,
Elle s'offrit à moy d'vn visage tranquille.
Car mes gens plus lointains où se voit courber l'Isle
S'estoient tous ecartez, & leur vie cerchants
Mouuoient toute la mer & s'en alloient peschants,
De la fin attaquez, qui leur faict dure guerre
Mauuaise conseillere, & le ventre leur serre,
Et genne les boyaux. Lors elle s'approcha,
Et m'ostant mon ennuy ces propos me toucha.
  A quoy pauure d'esprit est ce ainsi que tu pense?
As tu perdu le cœur? T'est-ce resiouissance
De souffrir tant d'ennuy, as tu donc arresté
D'vser icy le temps en toute oisifueté?

Prens-tu donc grand plaisir à ton mal, à ta peine?
Est-ce de ton bon gré qu'ainsi tu te promeine
Paresseux en ceste Isle, & ne recerches point
De mettre à ta misere à la fin quelque poinct?
Cependant de tes gens les courages languissent
Defaillent de trauail, & de sang definissent.
Et ie luy respondy. Nymphe qui que tu sois
Des Deesses des eaux, écoute vn peu ma voix,
Et ie ne te tiendray longuement incertaine,
Ie te diray mon mal, & conteray ma peine,
C'est bien contre mon gré que tu me vois icy,
Ie ne m'en puis aller: Parauenture aussi
Que ce sont les hauts Dieux qui sur l'Olympe habitẽt,
Qui me font de la peine, & contre moy s'irritent.
Dy moy donc ie te pry, les Dieux peuuent auoir
Cognoissance de tout, & grand est leur pouuoir.
Quel Dieu me colle icy, m'encordelle, m'engarde
De partir, me retient, & mon retour retarde?
Ie te donray, dit-elle, vn fidelle conseil,
Si tu veux m'escouter. Vn Dieu marin fort vieil
Hante ces enuirons, vn prognostiqueur sage,
Et souuent se promeine au long de ce riuage.
C'est Prothé l'immortel, Ægyptien, & Dieu
Il cognoist de la mer le profond, le milieu:
On tient qu'il est mon pere, il est dessous Neptune.
Si vous pouuiez auoir l'heure si opportune
Que de le pouuoir prendre, il vous enseigneroit
Le temps pour desloger, il vous declareroit
Le chemin que tiendriez sur les eaux azurees,
Et quand vous reuerriez vos maisons desirees.
Que si en ta famille il estoit suruenu
Quelque mal, quelque bien qui te fust incogneu

Cependant que tu cours esloigné de la terre
Auec mille dangers sur le mobile verre,
Il te dira le tout sans en rien t'en flatter.
Nymphe de grand honneur, vins-ie lors adiouster,
Que cecy, s'il te plaist, encor de toy ie sçache
Comme il fault m'embuscher, où le vieillard se cache,
En quel antre il se met quand il sort de la mer,
Car s'il nous découuroit il pourroit s'euader:
C'est beaucoup d'entreprendre à vn homme imbecille,
De vouloir vaincre vn Dieu, c'est chose difficille.
Lors la Nymphe des Dieux. Amy, ie te diray,
Et ta requeste vaine estre ne laisseray.
Quand le Soleil aura aduancé sa charrete
Sur le milieu du iour: lors le sage Prophete
Le Dieu vieillard marin hors de l'eau se coulant
Sort au frais du Zephir, d'eau noire distillant,
Et de vagues couuert. Sorty qu'il est de l'onde
Il se prend à dormir dans sa grotte profonde:
De force veaux marins il est enuironné,
Et que luy a donnez la belle Halocydné,
Veaux qui n'ont point de pieds, qui à luy se conformẽt,
Et sortis de la mer sur le sable s'endorment,
Remplis d'infection, puamment odorans,
Et la forte senteur de la mer respirans.
Or ie t'y conduiray moi-mesme, & quand l'Aurore
Aux cheueux de safran qui nostre Orison dore
Sortira hors des eaux, sans faute ie seray
Sur le bord de la mer, & illec t'attendray.
Choisi trois de tes gens, & de force indomptee,
Et de fidelité bien experimentee:
Mais ie te veux encor' raconter du vieillard
Alors qu'il se transforme & la finesse & l'art.

Dés qu'il est hors de l'eau par cinq son peuple il nõbre,
Et se couche au milieu, comme le pastre en l'ombre
Aupres de ses brebis, comme vous le verrez
Accablé de sommeil, vous vous eslancerez
Sur luy : lors bon courage, & force & hardiesse.
Ne luy permets point, bien que plein de vieillesse,
Lors de se recognoistre, ains liez, garrottez,
Et cables bien serrans sur ses membres iettez,
Combien qu'il se courrouce & se mette en cent sortes
Pour en quelque façon sortir de vos mains fortes:
Maintes illusions il vous presentera,
En tout ce qui se rampe aux champs se changera,
Tantost feu, tantost eau, de flamme violente
Un son il donnera, de riuiere coulante
Il prendra la façon, ainsi s'escoulera.
Mais tant plus vous verrez qu'il se transformera,
Pressez plus, seerez plus : mais le voyant reprendre
La forme qu'il auoit quand tu l'allas surprendre,
Et te parler, délï-le, & ne le presse plus:
Demandes lui quel Dieu t'empesche, & faict refus
De te laisser aller, qui ce malheur t'enuoye,
S'oppose à tes desseins, & te trouble en la voye:
Et puis il te dira comme tu monteras
En mer, & seurement chez toy retourneras.

Ce disant, soubs le flot viste elle se retire,
Et ie m'en vois au port trouuer nostre nauire
Qui m'attendoit à l'ancre, & en m'en retournant
I'allois en mon esprit grands choses ruminant.
Comme ie fus au port aussi tost ie commande
Qu'on nous face soupper, & qu'on porte la viande
Sur le mesme giron de Ceres, & la nuict
Arriue cependant que le sommeil conduit.

Nous nous couchons à terre, & sur le frais herbage
Nos licts accommodons, tout le long du riuage
Nous sommes estendus, & le somme nous prend.
Mais si tost que le iour la belle aube nous rend,
Ie m'en retourne encor, plein de tristesse amere
Sur le bord de la mer. Là ie fais ma priere
De tout mon cœur aux Dieux : au reste ie menois
Trois de mes compagnons dont i'auois faict le chois,
De la force desquels contre quelque puissance
Que ce fust, ie prenois entiere confiance.
Alors Eidothea qui auoit soubs les eaux
Quatre veaux escorchez, & apporté les peaux:
Pour mieux tromper son pere, ordonne à tous nos places
Et iette dessus nous ces vilaines peaux grasses.
Chacun ressembloit là son vilain animal,
Et à ceste embuscade eusmes tout plain de mal.
De ces monstres vilains & l'odeur & l'ordure
Nous incommodoit fort, la sale couuerture
De ces puantes peaux nous alloit infecter.
Mais qui pourroit long temps tel poison supporter?
La Nymphe toutesfois nous y donna remede
Par vn contre-poison qui vint bien à nostre aide:
Piteuse nous faisant odorer vistement
Vn suc ambrosien suaue extremement,
Par qui l'odeur mauuaise entierement chassee,
Nostre incommodité se vid vn peu passee.
Depuis le poinct du iour iusqu'au Soleil plus hault
Vers le Midy, au temps qu'on sent le plus grãd chaud,
Nous demeurasmes là, endurans sur le sable
D'vn courage constant ce mal intolerable.
Lors voicy le bestail de la mer par troupeaux,
Vilains monstres marins monter du creux des eaux,

Se coucher au riuage, & le vieillard prophete
Sortir comme vn plongeon de sa moitte retraitte:
Ses ioües & sa barbe en ruisseaux distilloient,
Et ses cheueux moüillez sur son dos deualloient.
Il conte son trouppeau, & nous de prime face,
Il nous pensoit chacun vne baléne grasse
Ne se mesfiant point. A grand peine estoit-il
Encor' bien endormy sur le sable subtil,
Nous nous ruons sur luy, & de voix menassantes
Iettons sur luy nos mains & nos cordes puissantes,
Et l'enferrons fort bien. Mais luy memoratif
De son art cauteleux, se transforme inuentif
En toutes les façons, chose miraculeuse,
Il se faict vn lion à la peau rousse affreuse,
Vn escaillé dragon, puis vn pard moucheté,
Vn horrible sanglier, puis vn tigre irrité,
Vn arbre en l'air iettant son hault plaisant feüillage,
Puis vn fleuue courant. Nous serrons dauantage
Le pressons de plus fort, mais combien que rusé,
Voyant qu'il perd son temps, & ne treuue, abusé,
De chemin pour fuir. Il reprend en fin, comme
Vaincu, sa forme mesme, & nous parle en voix d'hôme.
Qui t'a si bien appris Atride fils des Dieux,
Le moyen de me prendre, & qu'est-ce que tu veux?
Tu le sçais bien Prothé, luy di-ie, il t'est facile:
Tu sçais qui me retient arresté dans ceste Isle,
Et comme ie ne puis trouuer, matté de maux,
D'issue, ny de borne à mes tristes trauaux:
Ie seche là dedans de douleur miserable,
Et ie viens recercher à mon mal secourable
Ton oracle certain, respons moy donc cecy,
Car les Dieux sçauent tout. Quel Dieu me tient icy

Courroucé contre moy? me garrotte, m'engarde
De me mettre sur mer, & mon retour retarde?
Ie luy disois ainsi. Lors il reprit sa voix
Me respondant encor: Pour le vrai tu deuois
Payer à Iupiter tes offrandes exquises,
Et rendre aux autres Dieux vœus & choses promises:
Apres ietter en mer les vaisseaux hardiment,
Pour chez toy par la mer retourner aisement:
Car tu ne verras point les citez delaissees,
Ny ton pays natal, ny les maisons haussees,
Ny tes dieux domestics, ains que de remonter
Le contremont du Nil qui vient de Iupiter
Reuoir les eaux d'Egypte, & faire vn sacrifice
A la trouppe des Dieux pour la rendre propice
De cent bœufs immolez. Lors ils t'accorderont
Ton retour, & benins chez toy te conduiront.
Il dit, & ie senty mon ame terrassee
Me languir là dedans de douleur oppressee,
De ce qu'il nous falloit remonter dans le Nil,
Retourner voir l'Ægypte & son pays fertil.
Lors me tournãt vers luy: Vieillard que tãt i'honore
Ie t'obeiray donc, mais respon moy encore
Et me dy pour le vray: les Gregeois sont-ils tous
Arriuez sans malheur dedans leur pays doux
Auecques leurs vaisseaux, de ceux que nous laissasmes
Nestor & moy, alors que nos voiles haussasmes
En partant d'Ilion? Et quelqu'vn entre tant
D'inopinez trespas est-il mort en flottant,
Ou bien entre les mains de ses amis, sur terre,
Apres auoir du tout paracheué la guerre?
Ne sois point curieux, ce n'est pas ton meilleur
De recercher, dit-il, au secret de mon cœur:

Certes tu ne sçais pas que c'est que tu demandes:
Tes consolations n'en seront gueres grandes
Quand tu m'auras ouy. Beaucoup de Princes forts
Des guerriers Argiens sont peris & sont morts,
Beaucoup restent encor. Deux seulement perirent
Soubs les eaux, & les flots cruels les engloutirent:
Pour Troye, tu sçais tout, y ayant ta vertu
Auec les autres chefs dignement combatu.
Un est encor sur mer retenu de Neree,
Aiax fut englouty des eaux pres de Gyree,
Où Neptune, en pitié, comme il alloit donner
Au trauers des rochers qui faisoient resonner
Les grands flots courroucez, l'auoit mis secourable
A l'abry, & l'auoit exempté pitoyable
De naufrage & de mort, combien qu'il sceust, helas,
Qu'il auoit offencé la guerriere Pallas:
Quand inconsideré il se prit aux Dieux mesmes
En colere, iettant des blasphesmes extresmes,
Et en l'air abbayant des motz trop odieux:
Disant qu'il vogueroit, voire en dépit des Dieux,
Et qu'il eschapperoit sain & sauf par les ondes.
Neptune l'entendit de ses grottes profondes
Parlant si fierement, demanda promptement
Des traitz pour la vengeance, empoigna brusquement
Son trident furieux, le poussa en son ire
Contre vn cruel escueil, attacha son nauire
Sur le roc Gyrean, en deux partz le fendit,
L'vne demeura là, & l'autre descendit
Au creux milieu des eaux: où le fils d'Oïlee
Estoit, qu'elle emporta dessoubs l'onde salee.
Ainsi luy qui receut dans la mer son tombeau
Fut vaincu par le feu, par la terre, & par l'eau.

Mais ton frere eschappa les Nymphes Nereïdes,
Et seurement fuit les campagnes liquides,
Iuno le preserua. Or comme il se promet
De toucher tost Malæe & son hautain sommet,
Une bourasque vient qui le iette moleste
Au bord auparauant habité de Thyeste,
Et où pour lors son fils Ægysthus demouroit:
Mais comme son retour desia se preparoit
Sans infortune aucun, les Dieux le vent tournerent,
Et dedans sa maison contraires l'admenerent.
Il met donc pied à terre, & comblé de plaisir
Se prit à la baiser, iouissant du desir
De reuoir son pays, & en grande abondance
Ruisselant de ses yeux larmes d'esiouissance,
De ioye qu'il auoit de se voir de retour.
Or vn guette estoit lors sur le hault d'vne tour
Lequel le descouurit: Depar le Thyestide
Il estoit posé là, sur la campagne humide.
Il lui auoit promis deux talents de fin or:
Il auoit faict le guet tout vn an, & encor
Y estoit-il alors, faisoit garde soigneuse,
Que le Roi n'arriuast en main victorieuse,
Ne vint couuertement en armes se venger.
Comme donc il le vid il s'en courut leger
En aduertir Ægyste, Ægyste qui coniure
De long temps de le mettre à mort cruelle & dure,
Choisit vingt de ses gens, pleins de force & vigueur,
Et d'entre tout le peuple accomplis en vigueur,
Et les cache au chasteau. D'autre part il appreste
Le beau festin Roial en solemnelle feste,
Puis il s'en va lui-mesme en personne inuiter
Sur coches & cheuaux où il le fit monter,

Le grand Agamemnon. En son ame méchante
Trouuant ce-tempendant trahison indecente.
Il le meine à la mort de rien ne se doutant,
Cruel il le massacre en sang tout degouttant,
L'appellant au festin pour faire bonne chere,
Sans armes, sans defence, il luy passe, ô misere,
Le glaiue dans le corps : comme qui meineroit
Vn bœuf deuant l'estau, & là l'esgorgeroit,
Et nul ne fut exempt de ce fier homicide
De tous les compagnons du miserable Atride,
Ny de ceux d'Ægystus : car transpercez de coups
Dans le palais Royal ils se tuerent tous.
Mon cœur lors se rompit à ces tristes nouuelles,
Et d'horreur & de dueil, larmes continuelles
Sortirent de mes yeux : en terre me iettay,
Et de mes pleurs coulans mon visage humectay.
I'eu regret de plus voir la lumiere amiable,
Et de plus prolonger ma vie miserable
Apres si grande playe. Ayant prou lamenté
Tousiours couché par terre, & assez tourmenté
Ma bouche de hurler mes plaintes infinies,
Il me vint consoler en paroles amies.
Cesse tes pleurs en fin, & principalement
Puis qu'il n'y a remede aucun en ton tourment.
Plustost pense au moyen, ô genereux Atride,
De mettre ton vaisseau sur la plaine liquide,
Et d'arriuer chez toy, vif encor il sera,
Où le vengeur Oreste en armes suruiendra,
Lequel le preuenant luy donra mort amere.
Ainsi le faineant & méchant adultere
Enyuré d'amour folle aura son payement,
Et tu viendras à temps pour son enterrement.

Apres qu'il eut parlé mon ame recommence
A reprendre courage, & de resiouissance
Mon cœur refleurit tout, bien que la marrisson
Le tint tout abbatu. Puis en ceste façon
Ie retourne, & luy dis : Ayant eu cognoissance
De ceux que tu m'as dit, vieillard plein de science
Dy moy qui est ce tiers, que la mer, que le vent
Retiennent loing d'icy, Est-il encor viuant,
Ou s'il est mort, de toy ie le voudrois apprendre.
Lors il vint son discours en ces termes reprendre.
Le fils de Laërte qui tant va desirant
Ithaque son pays, las, ie l'ay veu pleurant
Baignant son sein de pleurs, or' au lon d'vn riuage,
Or' en vn antre creux : de son Isle sauuage
La Nymphe Calypso l'empesche de partir:
L'y retient malgré lui, & n'en peut pas sortir,
N'ayant rames ny gens, ny nauires voilees
Qui le puissent mener sur les ondes salees.
Or ie reuiens à toi & aux fatales loix
De ta derniere fin, ô le plus grand des Rois
Braue Menelaüs. Les destins ne permettent,
Race de Iupiter, que tes amis te mettent
Auecques tes ayeux en ton dernier repos:
Et tu ne mourras point en la cité d'Argos
Où le terroir fertil se couure tout de gerbes,
Où naist la fleur encor' des cheuaux plus superbes.
Les Dieux t'introduiront aux champs Elysiens,
Chāps tousiours verdoiās, chāps remplis de tous biens:
Là la fin de la terre est des eaux terminee,
Ceste region là heureuse est gouuernee
Par Rhadamant le roux, là volontairement
La terre porte tout, là vid-on aisement,

Là la glace n'est point, là les neges frilleuses,
Et là on ne void point les pluyes ennuyeuses,
Ny les tristes brouillats, ni les fascheux hyuers.
Les Zephirs doucereux y respirent ouuerts
Du costé d'Occident, leurs haleines mollettes
Recreables aux corps, & fraisches & doucettes:
Tout cela t'aduiendra, & tout pour te vanter
Estre mari d'Helene & gendre à Iupiter.
Protheus me dit cela. Puis d'vn grand sault se iette
Dans la mer, & l'escume enuironna sa teste:
Alors ie m'en retourne à ma barque, à mes gens,
Et beaucoup de soucis mon cœur alloient rongeans.
Nous souppasmes sur l'herbe à l'entour de la riue
Tout contre nos vaisseaux, & puis la nuit arriue
Au suc ambrosien, au gracieux sommeil
Qui nos corps assoupit, & nous enchante l'œil.
Mais si tost que l'Aurore eut chassé les estoilles
Nous dressons nostre mast, nous estendons nos voiles,
Nos gens montent en nef, s'assæent sur les bancs,
A force d'auirons rendent les flots tous blancs,
Ils baloient Thetis, frappent les mers profondes,
Et nos voiles nous font voler dessus les ondes.
En Ægypte arriué ie monte nos vaisseaux,
Les loge dans le fleuue aux engraissantes eaux,
Qui vient de Iupiter: A luy sur le riuage
I'offre de cent Toreaux le sacrosainct hommage,
Et paye en son honneur le deu de mes saincts vœuz:
Puis appaisé que fut le courroux des grands Dieux
Qui auoient retardé le retour de ma flotte,
Ie fay de force terre vne eminente motte,
Afin de decorer du grand Agamemnon
Mon frere, la memoire, afin que son renom

Fust par ce monument d'eternelle duree,
Et sa gloire par moy dignement honoree
Le tout paracheué, nous des-encrons ioyeux
Du Pharien riuage, & les tres-benins Dieux
Donnerent à nos naufs vn vent si fauorable,
Qu'heureusement ie vins au sejour agreable
De ma chere patrie, & sans aucun destour
Arriuay seurement en mon heureux sejour.
Or toy Telemachus, ie te suppli seiourne
Mon cher hoste ceans, tant que l'Aurore adiourne
Deux fois, six fois la terre, ou que son chariot
Elle sorte vnze fois hors du Nerien flot.
Alors tu t'en iras, & pour presens honnestes
Tu receuras de moy trois des plus belles bestes
Qu'on sçauroit regarder. Cheuaux au pied ferré,
Auec vn chariot parfaictement doré.
Tu receuras encor maints vases honorables
Pour faire effusions aux grands Dieux venerables,
Et pour auoir aussi souuenance de moy,
Tant que le ciel luira, & que le clair charroy
De Titan tournera sur le hault edifice.
Auquel ainsi respond le prudent fils d'Vlysse:
Ne me retien point tant, ô le meilleur des Rois,
Certe vn an tout entier auec toy ie serois
Sans iamais regretter ny ma patrie chere,
Non pas l'esloignement de ma tresdouce mere,
Tant ie prens grand plaisir d'escouter tes propos.
I'y emploirois le iour, & perdrois le repos
De la nuict, mais mes gens seroient pour moy en peine,
Et moi pour eux aussi. Ils sont dessus l'arene
De Pyles de Nestor, attendent mon retour,
Et languissent faschez de mon trop long seiour.

Pour les dons que tu veux qu'en Itaque i'emporte,
Ie te veux supplier qu'ils soient de telle sorte
Qu'on les puisse cacher, & porter aisement,
Mais pour tes beaux cheuaux, ie n'en veux nullement,
Et ie te les lairray pour tes delices grandes,
Ils te conuiennent mieux, pource que tu commandes
Sur vn spacieux regne, où croist abondamment
Le delicat fourrage, où eternellement
Fructifient tous grains, où se peuuent tousiours prēdre
La vesse, & où l'on void le beau froment estendre
Ses blonds dorez espics, l'orge tant foisonner
Que presque on le peut en tout temps moissonner.
Mais nous ne sçauons pas en Ithaque la mode
De manier cheuaux, elle est fort incommode
Pour les entretenir : prez n'y sont verdissans,
Les Cheures seulement sur ces rocs vont paissans,
Non desirable à ceux qui des cheuaux ont cure.
Nulle Isle n'est en mer propre à la nourriture
Des cheuaux, ne qui ait les prez assez herbus,
Ny champs competamment en espace estendus,
Ie dy tant que la mer aux dangereuses routes
Enceint & circuit. Or encor plus que toutes
Ithaque est miserable en prez, en bois, en vaux,
Et n'estend point ses champs assez pour les cheuaux.
Menelaus l'oyant soubsrit de bonne grace
Lui touche dans la main & doucement l'embrasse:
Tu es mon cher enfant d'vn sang braue & gentil
Parlant si librement : Or ie te veux, dit-il,
Changer donc tout cela, car i'en ay la puissance,
Ayant en ma maison thresors en abondance:
Tu auras du plus beau & du meilleur encor,
I'ay vn vase d'argent, ses bords sont de fin or,

C'est le plus precieux de toute ma vaisselle,
Et mieux elabouré. C'est de la façon belle
De l'artiste Vulcan, dont iadis me fit don
Le Prince iusticier qui regnoit en Sidon,
Apres qu'il m'eut donné dans sa maison entree,
Reuenant de courir mainte estrange contree,
Ce present donc que i'eu de ce gratieux Roy
Enrichy de pourtraits est apresté pour toy.
Se promenans ainsi tant long temps deuiserent
Que tous les conuiez au logis arriuerent
Du grand Menelaüs. Là dedans ils touchoient
Brebis pour le festin, & les pots remplissoient
De bon vin genereux : les Damoiselles mesmes
Ceintes les beaux cheueux de riches diademes,
Femmes de la maison, les viures apportoient,
Et de belle façon deuant eux les mettoient.
Les Rois ainsi, de mets exquis par excellence
Peinoient à se traitter en toute esiouissance.
Les poursuiuans passoient le temps de l'autre part,
Soit à ietter la barre, ou à darder le dard
Dens vne belle cour pres du chasteau d'Vlysse,
Lieu où ces insolens prenoient leur exercice
Tousiours d'accoustumé. Là seoit arresté
Antinoüs, auec Eurymaque, en beauté
Accõparable aux Dieux: d'eux les plus remarquables,
Les autres surpassans en merites loüables,
Et chefs des poursuiuans plus dignes de renom.
Or là comme ils iouoient arriua Noëmon
Le fils de Phronius, adressant sa parole
Au grand Antinoüs : ô ieunesse trop folle,
Que sçauons nous, dit-il, si point ne reuiendra
Telemachus, & quand icy retournera?

Car il est allé voir la cité Pelienne
Enceinte de sablons, a pris la barque mienne
Où ie deuois passer en Elyde au terroir
Et large & spacieux : I'y voulois aller voir
Douze iuments que i'ay, & de mes mulets prendre
Quelqu'vn pour les dompter, & souz le ioug le rendre.
A ces mots chacun d'eux fut grandement piqué,
Car ils n'auoient pas sceu qu'il se fust embarqué,
Pour aller deuers Pyle: ils le tenoient pour estre
Allé voir les troupeaux & le bouuier champestre.
Alors Antinoüs. Mes amis, qu'est-ce cy,
Quand s'en est-il allé de ce païs icy,
Des ieunes gens d'Ithaque a-til pris compagnie,
Ou si de ses vallets ta nauire est fournie
Sur lesquels se fiant sur la mer il s'est mis,
A eu le cœur si grand que de s'estre promis
De bien venir à bout d'vne telle entreprise?
Ta Nauire, d'y moy, l'a til par force prise,
Ou si tu luy donnas de ton gré librement?
A cela Noëmon respondit brefuement:
Ma Nauire, ie l'ay de mon bon gré donnee,
Et dés le mesme iour qu'il me la demandee,
Qui de le reffuser eust seulement pensé?
Voyant vn Prince tel encor' si angoissé
S'en venir le prier? Il est fort difficile.
Les principaux au reste, & plus forts de la ville
Sont allez auec lui, & i'y ay veu encor'
Mentor, plustost vn Dieu ressemblant à Mentor.
Ie dy sans me tromper: il auoit son visage,
Sa parole, son teint, sa forme, son corsage.
Toutesfois, cas estrange, hier matin encor'
Par la ville ie vy se promener Mentor:

Et si sur le vaisseau ils monterent ensemble
Telemachus & lui pour voguer ce,me semble.
Apres qu'il eut parlé soudain il s'en partit
Pour aller chez son pere, & du chasteau sortit.
A ces mots les amans tous confus demeurerent,
Quitterent là le ieu,au conseil s'assemblerent,
Et puis Antinoüs fils du riche Eupithé,
Leur parle brefuement. Il est fort dépité,
Son cœur noir de courroux & s'allume & s'enflamme,
Et ses deux yeux brillans sont rouges comme flamme.
O pitié, qu'vn enfant soit si presomptueux
Que d'auoir entrepris vn faict si hazardeux!
Quoy? l'auions nous pensé si hardi, que sur l'onde
Il eust osé ietter sa barque vagabonde?
Quoy? Doncques le premier il nous entreprendra?
Contre nous le premier les armes il prendra?
Choisissant les meilleurs pour nous venir combattre,
Et en despit de nous nous rompre & nous abbattre?
S'il vient pour exercer telle méchanceté
Par Iupiter, plustost puisse-il estre arresté,
Qui lui brise sa force, & de pouuoir supresme
Son outrage tomber face dessus lui-mesme,
Qu'à ce qu'il nous aduienne aucun malheur icy.
Mais vous, fournissez moi & barque & gens aussi
Iusqu'au nombre de vingt, dont la valeur surmonte
Les plus braues & forts: que la barque soit prompte
Pour les flots dangereux legerement scier.
Sur la mer ie l'iray en embusche espier,
Et ie le surprendray dessus l'onde escumeuse,
Vers l'endroit proprement où Samos la pierreuse,
Et Ithaque nostre Isle, estrecissent les eaux.
Que ce soit à son damp qu'il ait pris des vaisseaux,

Qu'il reçoiue à ce coup la peyne & le salaire
D'estre allé rechercher nouuelles de son pere.
Il acheua de dire, eux d'vn consentement
Aprouuent son aduis, se leuent vistement
Pour acomplir soudain l'effect de leur malice
Et prennent leur chemin vers la maison d'Vlisse.
Mais de Penelopé leur complot ne fut pas
Longuement ignoré, ny le forcé trespas
Qu'ilz machinoient cruelz à son fils Telemaque
Ainsi quil reuiendroit de Pyles en Ithaque.
Car Medon qui s'estoit approché bellement
Du lieu où ilz auoient tenu couuertement
Leur secret, leur conseil, auoit toute entendue
Leur conspiration, & n'en auoit perdue
Vne seule parolle. Adonques il s'encourt
En toute diligence, & entre dans la court,
Affin de raporter à la pudique Reyne
De leur cruel complot la nouuelle certaine.
Auquel, deuant quil eust penetré plus auant:
Pour quelle occasion t'ont renuoyé deuant
Les braues poursuiuans, ô heraut tres fidelle.
Est-ce pour commander aux seruantes, dit elle,
Du diuin Vlysses, qu'ilz ayent à quitter
Leur besogne, & soudain aillent leur apprester
A boire & à manger? fust ce la derniere heure
Que ne faisans ailleurs que ceans leur demeure,
Qu'ilz prinsent leurs repas? & vous qui auec eux
Deuorez tout le bien du bon Telemachus.
N'auous iamais ouy raconter à vos peres
Quel leur fut Vlysses, vers eux & vers leurs freres
Et vers tous leurs parentz, comme il les embrassoit
De bonne affection, & comme il caressoit

*Iusques au peuple bas ? auquel il ne fut onques
Superbe ne cruel, & ne fit tort quelconques?
Encores que ce soit l'ordinaire des Rois
D'en haïr à la mort les vns souuentesfois,
Les autres caresser d'amour trop debonnaire:
Mais iamais il ne fut à personne seuere,
Combien qu'il eust passé les bornes de raison.
Mais vous le ruynez en sa propre maison,
Oublieux vous portez contre luy des courages
Insolents & cruelz, vous exercez vos rages
Et vos mechancetez sur ce qu'il a plus cher,
Vous estes, tres-ingratz, & ne faut point cercher
En vous qu'ingratitude. A qui le heraut sage.
Apres qu'elle eut parlé, tint ce prudent langage.
Grande est certainement ceste calamité,
Mais vn plus grand malheur nous est bien apresté
Malheur reformidable & que les Dieux destournẽt
Et dessus les auteurs le renuersent & tournent
Las, ilz ont coniuré d'aller prendre le vent,
De se mettre sur mer, & d'aller au deuant
Du pauure Telemach, ilz le veulent surprendre
Retournant sur les eaux: car il est allé prendre
Langue du fort Vlysse au terroir Pylien,
Et en Lacedemon au port Oebalien.
Il n'eut pas acheué que ses genoux tremblerent,
Les forces & le poux de son cœur s'en allerent.
Elle fut vn long-temps sans qu'elle peust parler,
On vid de ses deux yeux grosses larmes couler:
Puis dit, pourquoy mon filz a t'il eu tant d'enuie
De se mettre sur mer, & commettre sa vie
A des nauz, à du bois? Qu'estoit il de besoing
De monter sur des aiz & tracasser si loing*

Sur vn vaisseau, qui est aux gens de la marine
Comme vn leger cheual, qui galoppe & chemine
Dessus les bleux glacons? estoit-ce point affin
Que son nom tout à faict sur la terre prist fin.
A qui Medon, voyant la peur qui la tourmente
Respondit comme il peut de parolle prudente.
Reyne, ie ne te puis acertener au vray
Si ton filz entreprend cela de son plein gré,
Ou poussé de quelqu'vn, mais son cœur l'espoinçonne
D'aller apprendre à Pyle, ou à Lacedæmone
Nouuelles de son pere & sçauoir de quel sort
Ou sur terre ou sur mer Vlysses sera mort.
Il dit & laissa là ceste triste assemblee
Mais la Royne resta de douleur accablee,
La tristesse & l'ennuy la rongeoient la dedans
Elle ne peut durer sur chaires ne sur bancz
Bien qu'il y en eust force: en terre elle demeure,
Et au pied de son lict miserablement pleure.
De tous costez aussi ses femmes lamentoient
Tout tant qu'elle en auoit, tant celles qui estoient
En leur plus ieunes ans, que les autres, dont l'aage
Estoit vieil & passé. Lors mouillant son visage
De pleurs sans nulle fin, Penelope aduisoit
Ses femmes autour d'elle, & ainsi leur disoit.
Filles escoutez moy. Les puissans Dieux celestes
Tousiours m'ont affligee estrangement molestes.
Car tout premierement, par vn triste malheur
I'ay perdu mon mary, lequel portoit vn cœur
Et magnanime & fort, puissant en eloquence
Par dessus tous les Grecs. Il a plein d'excellence
En honneur resplendy, son honneur & son los
Vollent tout au trauers de la fameuse Argos.

Et voicy de nouueau par l'orageux Neptune
Mon filz m'est enlené, sans renommee aucune
Hors de ma maison propre, & ne sçay quelle part
Mesmes n'ay peu sçauoir l'heure de son depart,
Pourquoy ne vintes vous ô femmes mal-heureuses
M'en aduertir? Pourquoy de mon bien enuyeuses
Ne m'eueillastes vous? puis que vous sçauez bien
Qu'il s'en alloit commettre au flos Neptunien.
O que si i'eusse sceu quelle estoit son enuye
Qu'il voulust hazarder sur ces ondes sa vye,
Ie l'eusse furieuse arresté, le cruel,
Et n'eust ainsi quitté le logis paternel,
Voire tout embarqué, & ia donnant ses voiles
Aux soufles delaschez des Zephirs enfle-toiles
Ou bien ie fusse morte en la peyne, & ainsi
Le fuyard m'eust laissee exempte de soucy.
Mais faictes que quelcun s'en aille en diligence
M'appeller Dolius, il sera que ie pense
Maintenant au verger, c'est ce seruiteur vieux
Que me donna mon pere en venant en ces lieux.
Qu'il coure vistement dire ceste entreprise
Au vieillard Laertes, auant qu'elle soit mise
A execution : s'il me peut departir
Quelque aduis en cecy: & qu'il veille sortir
Vers le peuple, criant, deplorant la malice
Qui veut perdre sa race, & du diuin Vlysse.
Mais la sage Euriclee au contraire parla,
Et de tout son pouuoir douce la consola.
Royne, le seul plaisir de ma triste pensee
Mon honneur, & mon bien. Ne sois point couroucee,
Car ie te diray tout. Ie te confesseray
Tout ce qui s'est passé, & rien n'en celeray,

M'aduienne qui pourra soit la mort soit la vie.
I'ay sceu tout le complot, & contre mon enuie
Ie luy ay deliuré viures abondamment,
Car il me le fit faire, & prit de moy serment
Que ie n'en dirois rien, que l'aube iournaliere,
N'eust monstré douze fois aux hommes sa lumiere,
Ou que tu n'eusses sceu sa fuite par la mer,
De peur que l'on ne vist ta beauté consumer
En l'armes: Mais va t'en te baigner, ma Princesse,
Pren tes accoustremens les plus beaux en richesse
Et tes femmes & toy, montez ensemblement
La haut en vostre chambre, inuoquez humblement
Et de tout vostre cœur Minerue l'immortelle
La fille à Iupiter, que iadis la mammelle
D'vne cheure alaita, elle preseruera
Ton filz, & en seurté te le ramenera.
Mais, las n'afflige point ie te pry d'auantage
Le pauure Laertes, que la douleur, que l'aage
Ont ià trop affligé: ie ne croy nullement
Que les Dieux immortels hayssent tellement
Le sang d'Arcesius, qu'irritez ilz permettent,
Qu'ilz vueillent consentir, que ces mechants le mettent
A totale ruyne, & ne puisse rester
De ceste race vn seul, lequel vienne à porter
Le Sceptre paternel, represente & soustienne
L'honneur de la maison, la Couronne reprenne,
Et dessus ceste tour haute superbement
Sur ces champs, sur ces prez regne paisiblement.
Ce propos diuertit de la Royne pudique
Le triste desespoir qui la ronge & la pique,
Ses larmes essuya, assoupit ses clameurs
Et plus qu'on n'eut pensé modera ses douleurs.

Elle entra dans le baing, prit les plus belles robes
Que serrassent pour lors ses riches garderobes,
Monta dedans sa chambre, & aux lieux plus secrets
Elle s'agenouilla, & ses femmes aupres
Fit les effusions & les offrandes saintes.
Et versa à Pallas ses piteuses complaintes,
Ie te prie humblement, Deesse, escoute moy,
Assiste à mes ennuis, console mon esmoy,
O grand' Tritoniene, ô Pallas, fille chere
Du puissant Iupiter alaicté d'vne cheure
Si iamais Vlysses sacrifice te fit
Qui te reuint à gré, si iamais il t'offrit
Brebis sur ton autel, & beufs en abondance
Souuien t'en ie te pri & fay nous assistance;
Preserue mon enfant, ô pleine de bonté.
Destourne le trespas que luy ont projetté
Ces meschants enragez, que leur cruauté fiere
Ne m'ost en le tuant ma geniture chere.
A la Deesse ainsi ces cris elle adressoit
Et de ses hurlements la maison remplissoit.
Et Pallas l'exaucea. Mais vne rumeur grande
Se faict dans le chasteau par l'insolente bande
Des amans importuns, fierement fremissans
Et sans aucun repos ça & la tracassans.
Entre lesquels quelcun vint tenir ce langage.
La Reyne maintenant pense en son mariage
C'est vn cas trescertain, ne veut plus nous fascher,
Et ne se fera plus si long temps recercher:
Mais elle ne scait rien du malheur qui talonne
Son fils, prest de mourir. Ainsi les arraisonne
L'vn deux. Mais toutesfois ce n'estoit pas cela
Qu'il pensoit, lors le fils d'Eupithé luy parla.

Malheureux taisez vous, que vostre incontinence
Ne nous descouure en fin. Mais faisons diligence
Et sans plus differer hardiment besognons.
Ce disant, il choisit vingt fort bons compagnons,
Se haste de gaigner vistement le riuage,
Et va sans plus tarder mettre ordre à son voyage.
En premier, son vaisseau en mer il descendit,
Dressa son masthautin, ses voiles espandit,
Autour de son bac noir dressa tout son cordage
Et fit accommoder dedans tout l'equippage.
Puis fit armer ses gens, apprester à manger
En attendant le soir qu'il faudra deloger:
La Reyne cependant de tristesse assiegee
Accablee d'ennuis, gist en son lict couchee,
Elle ne mange point, le pain luy est douleur
Et le goust de Baccus luy vient à contre cœur.
Elle songe tousiours si son fils incoupable
Se pourra reschapper de la mort effroyable,
Où s'il succumbera dessoubs la cruauté
Des traistres poursuiuants. Telle en perplexité
Qu'est souuent le lion quant les veneurs l'estonnent
Craignant qu'à la parfin leurs lacs ne l'enuironnent.
En ces diuers pensers le sommeil gratieux
Ses membres assoupit & abbaisse ses yeux,
Elle est dessus son lict. Alors Pallas qui pense
Autre chose en son cœur, descend en diligence,
Empruntant le semblant & la face & la voix
De la nymphe Iphtimé, qu'Icarus autrefoix
Magnanime engendra, femme depuis nagueres
Du gentil Eumelus qui habitoit à Pheres,
Laquelle elle ennoya au chasteau d'Vlysses
Pour destourner du cœur de la Reyne, l'exces

De ses afflictions moderer ses destresses
Et de sa chere seur amollir les oppresses.
Transformée en ce poinct dans la chãbre elle entra,
Et les huis bien fermez & les murs penetra,
Donna iusqu'à son lict, & de splendeur remplie
Aupres de son cheuet ces propos luy deplie.
Penelopé peux tu dormir en cest estat.
Le mal certes par trop t'attenue & t'abbat.
Les Dieux tousiours heureux ne souffrirõt plus gueres
Que tu viues ainsi la butte des miseres,
Que tu mattes ton corps de si griefues douleurs
Hurlant par la maison, te consumant en pleurs.
Ton fils retournera dedans vn peu d'espace
Seurement: il n'est pas en la mauuaise grace
Des Dieux, & n'a failly contre eux aucunement:
A qui Penelopé qui dormoit doucement
Que pressoit du sommeil la puissance sublime,
Et qui pensoit ouyr la propre voix d'Iphtime
Respondit, chere seur, qui t'a conduite icy
De Pheres en ce lieu? que viens tu faire icy
Dy moy, ma bonne seur: ce n'est chose ordinaire,
Que de te voir ceans, tant loing d'icy est Phere
Où se tient ton mary, Tu dis ma chere seur
Que ie chasse de moy l'ennuy & la douleur,
Que i'oste de mon cœur mille tristes pensees
Dont mes affections sans cesse sont blessees:
I'ay perdu mon espoux, il est de moy pleuré
Ce Prince genereux, ce guerrier asseuré
Qui ne trembla iamais, plein de toute proüesse,
Ceint de toute vertu, celebre par la Grece,
Renommé par Argos, qui son nom glorieux
Poussoit iusqu'au dessus des estoilles des Cieux.

Or ie

Or ie pleure vn enfant, mon cher filz, le seul reste
Du sang de ses ayeux, ô fortune moleste!
Trop enfant pour si tost se metre sur les eaux
Et sa vie hazarder sur les foibles vaisseaux,
Trop foible pour porter des fatigues si grosses,
Non experimenté pour de si grands negoces.
Las, miserable moy, i'en porte plus d'ennuy
Que pour son pere mesme, effrayee pour luy
Ie tremble incessamment, que mal ne luy aduienne
Entre les nations, ou sur l'onde inhumaine.
Miserable où est il allé si vistement?
On l'attend, on le veut tuer cruellement,
Auant que deliuré de la mer rigoureuse
Il puisse helas reuoir sa maison doucereuse.
A qui la sombre image adiousta sur ce point,
Vy pleine d'asseurance, ô Reyne, & ne crain point:
Tel guide est auec luy, que plusieurs en leur voye
En voudroient bien vn tel, & c'est luy qui m'enuoye:
Pallas qui peut beaucoup, pour t'oster ton esmoy
T'enuoye ce message, ayant pitié de toy.
Pallas se teut alors. Et la Reyne ennuiee:
A bonne heure sois tu deuers moy enuoyee
Qui que tu sois qui viens soulager ma douleur,
Soit que tu sois Deesse, ou qu'ayes ce bon heur
D'auoir ouï sa voix, & lui faire seruice.
Las di moi, ie te pri où est le pauure Vlysse
Est il encor' viuant au monde, à til encor
Ce bien de regarder Phœbus aux cheueux d'or,
Et son char reluisant? ou, les destins iniques,
L'ont ils faict d'eualler aux ombres Plutoniques?
Alors l'image sombre: il n'est en mon pouuoir
De te dire cela que ie n'ai peu sçauoir,

S'il est encor viuant, ou s'il n'est plus au monde.
Il n'est pas bienseant que personne responde
Chose qu'il ne sçait pas. Puis finit son parler
Et comme vn petit vent s'esuanouit en l'air,
Voletant au trauers la porte verrouillee.
Et la fille d'Icare en sursaut eueillee
De soudaine allegresse encouragea son cœur.
Mais tandis que le songe annonceant ce bon heur
La retient sur la nuit, luy rendant manifeste
De la bonne Pallas l'assistance celeste,
La trouppe temeraire allongeoit dessus l'eau
Ses rames & ses bras, & portoit son vaisseau
Sur Neptune leger, machinant homicide
Mort & cruelle fin au petit Laërtide.
Une islette, non grande est veue des nochers
Au milieu de la mer, pleine de hauts rochers,
Appellee Asteris, où plus le vent attaque
Les destroits estressis de la sterile Ithaque
Et de Samos pierreuse: elle n'a pas grand tour,
Mais elle ouure ses ports fort aysez tout autour.
Là tourne leur nauire, & au long de la rade
La bande des amans dresse son embuscade.

Fin du quatriesme Liure.



LE CINQVIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

Es Dieux au conseil pour la seconde fois Iupiter enuoye Mercure à Calypso luy commander de laisser aller Vlysses. Elle obeit, à grand regret. Il se met sur mer, ou sur le dixhuictiesme iour Neptune l'ayant apperceu entre en colere, & brize son vaisseau. Ino l'aduertit, & luy donne son bandeau, l'admonestant de le reietter en mer des qu'il seroit sur terre : en fin apres auoir nagélonguemēt & en grand hazard, il se sauue en Phæacie.

AVTRE SOMMAIRE.

Calypso laisse aller Vlysse : il faict naufrage:
Ino l'assiste : en terre il se sauue à la nage.



'Aube nouuelle alloit son beau chef esleuant
Et radieux & clair hors des eaux du leuant
Laissant son lit doré, ioyeux messagere
Du retour attendu du Dieu donne-lumiere
Portant le iour aux Dieux & aux hommes mortelz
Mais sur le haut Olympe ez sieges supernelz

Au veuil de Iupiter qui l'auoit assemblee
La trouppe se trouua des hauts Dieux appellee.
Au milieu de la sale assis fut Iupiter
Qui de sa dextre peut tonner & tempester,
Qui domine le monde en son pouuoir immense.
Là Pallas assistoit ayant en souuenance,
Les peines, les trauaux & le mal d'Vlysses.
Car aiant eu sur mer ses vaisseaux despecez
Il seiournoit forcé chez Calypso la blonde
Denué de moyens pour se mettre sur l'onde:
Laquelle aux Dieux s'adresse & leur tint propos tels.
O pere altitonant, & vous Dieux immortels
Qui habitez du ciel la voute bien-heureuse
Il ne faut que personne ait plus l'ame amoureuse
De droit ny d'equité, n'ait souci nullement
De plus porter son sceptre & bien & droictement,
N'ayt cure de seruir la sainte vierge Astræe,
Que par nul ne soit plus iustice administree
Chassant toute douceur, son peuple rudoiant,
Et à nous immortels plus ne sacriffiant:
A bon droit des or mais quiconque aura puissance,
S'applique impunement à outrage & nuisance,
Soit iniuste & cruel, dechasse l'equité
Et se plait à la fin en toute impieté
Puis qu'on n'a nul souci du patient Vlyse,
Et comme il a regné en douceur & iustice
Et dessus son Royaume & sur le pleuple sien,
L'Isle d'vne nymphe est au goulphe Ogygien,
Là ce Roy malheureux souffre peine cruelle
Retenu au palais de Calypso la belle
Qui ne luy permet pas de se metre sur mer,
Et comme il voudroit bien à la fin retourner

Voir ſa douce maiſon, & ſes Dieux tutelaires,
Il n'a ny matelotz ny nauires legeres,
Voiles ny auirons pour retenter les ventz.
Ce n'eſt pas tout encor, des mauditz pourſuiuans
La coniuration, veut arracher la vye
A ſon filz Telemaque, et ſur la mer l'eſpie
Comme il retournera. Car l'enfant pour ſcauoir
Nouuelles de ſon pere à Pyle eſt allé voir,
Et à Lacedæmon s'il en pourroit apprendre.
Alors celuy qui peut les nuages eſpandre
Et ſerrer quand il veut, ainſi luy reſpondit
Que t'eſt il eſchappé, ô fille, qu'as tu dict?
Ne fut il pas conclu, & tu fus l'inuentrice
Toy meſmes du conſeil & arreſté qu'Vlyſſe
En ſeurté retourné les amans rengeroit
Turoit les pourſuiuans, & d'eux ſe vengeroit?
Quant à toy, prend le ſoing de rendre Telemaque
(Car Pallas, tu le peux) ſans danger en Itaque,
Conduy le ſeurement ſur la flotante mer,
Fay le proſperement & voguer & ramer,
Si qu'il puiſſe arriuer en ſa douce patrie
Et reuoir ſa maiſon & ſa mere cherie.
Et quant aux pourſuiuans tu les peux deſtourner,
Et par autre chemin les faire retourner:
Ren failly leur conſeil, vayne leur embuſcade.
Il dit, puis ſe tournant au filz de la Pleiade
L'agreable Maja, Mercure ce dit il
Qui mes commandemens porte par l'air ſubtil,
Cher filz va viſtement, appelle à toy Zephire,
Deſcen, & fais ſiffler tes ailes, & va dire
De ma part à la nymphe aux blondoyans cheueux
La belle Calypſon, que i'enten, que ie veux

Qu'elle n'arreste plus le Nerite chez elle,
Et qu'il retourne voir sa maison paternelle,
Dy lui comme il fera : nul Dieu, nul homme aussi
N'aura de son retour ne peine ne souci:
Je veux qu'il entre en mer tout seul dans vn nauire,
Et des qu'on aura veu vintg iours le Soleil luire
Et Scherie il viendra, païs fort fructueux,
Où les Phaëaciens qui sont sortis des Dieux
Habitent de long temps, ils lui feront au reste
Tout l'honneur qu'ils feroient à quelque Dieu celeste,
D'vn nauire equippé, courtois, le fourniront,
Sur son propre terroir en seurté le rendront,
Ils luy donront argent & or en abondance,
Ils lui feront presens de robes d'excellence,
Plus qu'il n'en eut iamais de Troie rapporté
Pour sa part, quoy qu'il fust sans incommodité
Et sans perte arriué. Ainsi ses destinees
Sont de reuoir en fin l'air de ses cheminees
Fumer sur ses maisons, sur le haut de ses tours
Reuoir plisser l'obscur de leur sombres retours,
Et iouir à la fin de la douce presence
De ses plus chers amis comble d'esiouissance.
Il eut dict & soudain le Dieu va s'apprester
Pour rendre obeissance au puissant Iupiter.
Il mit premierement aux pieds ses talonnieres
D'Ambrosie & d'or fin reluisantes & claires,
Qui le portent en haut comme le vent leger,
Soit que dessus les mers il veille deloger
Soit sur la terre, en l'air & portee & penchante.
Apres, il prend sa verge : auec elle il enchante
Les vns quand il lui plaist pour les faire dormir,
Les autres, il les faict du sommeil reuenir.

La tenant en sa main de l'olympe il se roule,
Sur le mont Pierus il tumbe, puis s'escoule
Dessus le plein des eaux, de ses ailes batant
L'air marin, & leger sur l'onde voletant.
Ressemblant au plongeon qui autour des riuages
Et sur les flots moitteux humecte ses plumages
Pour prendre des poissons, le Dieu pareillement
Dessus maint & maint flot coule legerement.
Mais estant paruenu dans l'Isle loing plantee
Sortant hors de la mer, sa plante il a iettee
Sur le ferme terroir, tant qu'il fut arriué
En cheminant tousiours dedans l'antre caué
Où demeuroit la nimphe à la tresse tresbelle.
La dedans au foier vn grand feu estincelle
Vne flamme iettoit vne viue splendeur,
La fumee en estoit de merueilleuse odeur,
Le cedre espandoit là ses senteurs plus doucettes,
Et l'encens y haussoit ses flammes violettes:
L'odorante vapeur toute l'Isle sentoit,
Et le feu pris aux bois par tous les champs montoit
Elle au dedans chantoit de sa voix doucereuse,
Et sur son mestier d'or tissoit industrieuse
Vn ouurage gentil, meslant ainsi ses chants
Pour tromper son trauail. Là verdissent les champs,
Et les hautes forests le bel antre enuironnent,
Et leur feuille plaisante eternelles y donnent:
Le peuplier noir feuillu, & l'odorant Cypres,
Et les aulnes hautains s'esleuent tout aupres.
Là les oyseaux faisoient leurs nids & leurs logettes.
Là voloient à l'entour les nocturnes choüettes,
Le hydeux chat-huant, & l'esperuier gentil,
Et la noire corneille à l'importun babil

D'autres oyseaux encor vne quantité grande
Voloit le long des eaux, rauissante & gourmande,
Ses ayles allongeant, & courant goulument
Aux poissons ecaillez. Là rampoit doucement
A l'entour de la grotte au fondz du roc cauee
La vigne doucereuse, & la feuille esleuee
Sur le rocher mousseux gaiement verdissoit
Et le raisin pendant soubs elle florissoit.
Quatre plaisans ruisseaux leurs ondes argentees
Au trauers la forest rouloient precipitees
Et par diuers endroits, & comme ils deualloient
D'vn meslange plaisant leur murmure mesloient:
Les prez estoient parez d'œillets & violettes,
Les belles fleurs, paignoient les plaisantes herbettes
Et les chãps s'esmailloient. Tel Dieu mesme y viendroit
Voyant vn lieu si beau qui plaisir y prendroit.
Or le fils de Maja touchoit desia l'entree
Admirant grandement la plaisante contree,
Vn temps il fut raui, & ses ieux ne depart
De dessus, regardant chascune chose à part,
Puis entre dans la grotte. Et Calypson la belle
Scait bien que c'est quelcun de la trouppe immortelle,
Le cogneut approchant plus pres d'elle ses pas.
Car d'elle les haults Dieux incogneuz ne sont pas:
Donc à celle Deesse il estoit fort facille
De recognoistre vn Dieu: encore que son Isle
Soit beaucoup à l'escart, & ses palais dorez
Soient des lieux frequentez grandement separez.
Il ne trouua dedans le preux fils de Laërte,
Il pleuroit affligé sur la riue deserte
Ses continuz malheurs: souuent il s'y portoit
Et seul aupres des eaux ses ennuis lamentoit,

Plein de cris, plein de pleurs souuent iettoit sa veuë
Sur les sillons lointains de la campagne bleuë
Tant qu'il pouuoit l'estendre, en sanglots souspirant,
Et de cuisans soucis son ame martirant.
La Nymphe le fit soir dans vn siege honorable,
Riche & resplendissant, de façon admirable
Qu'elle luy fit porter soudain qu'elle le vit,
Et puis tout doncement le sonda & l'enquit.
L'amy, pourquoy viens-tu? ceste verge doree
Qu'apporte-elle de bon de la voulte azuree?
Tu ne viens pas du ciel icy pour ton plaisir,
Bien que de tout mon cœur & de tout mon desir
Ie t'y voye arriuer. C'est chose bien fort rare
Toutesfois, qu'Ogygie & son antre barbare
Voye vn Dieu si disert. Qui t'ameine en ce lieu?
Pour quel sujet, dy moi des Dieux le plus beau Dieu?
Ie t'obtempereray, octroye à ma semonce
Si tu veux, si tu peux premierement responce:
Afin que ie te traitte & te reçoiue ainsi
Qu'il conuient, cependant que tu seras ici.
La Nymphe dit ainsi, puis fit couurir la table
De viure Ambrosien, & de mets delectable,
Et faict remplir les pots de Nectar sauoureux
Qui rougissant dedans escume doucereux.
Quand elle l'eut semond, le gentil Atlantide
Se repaist d'Ambrosie, & le doux Nectar vuide:
Mais quand la soif finit & l'appetit cessa
Mercure en tels propos à parler commença.
Puis que tu m'as enquis, ô Nymphe venerable,
Ie te diray le tout messager veritable,
Et rien ne t'en tairay. Iupiter tout puissant
M'a commandé voler sur Neptune glissant,

Malgré moy toutesfois, & contre mon enuie,
Car qui pour son plaisir hazarderoit sa vie
A passer tant de mers, & ses legers cerceaux
Feroit combattre aux vents bouleuersans les eaux,
Pour venir en ce lieu tant loing de bonnes villes,
Des conuersations honnestes & ciuiles
Des pieux citoyens, qui aux Dieux immortels
Brulent le doux encens sur leurs sacrez autels,
Et les vont appaisans d'vne sainte hecatumbe.
Mais iamais vainement la volonté ne tumbe
De Iupiter l'Ægide, & ne faut point penser
Que ses commandemens ainsi soient à laisser,
Ny le vouloir des Dieux : & la seurté n'est grande
De penser le tromper és choses qu'il commande.
Or belle Calypso, certain homme est ici,
A ce que l'on m'a dit, triste & plein de souci,
Renommé pour ses maux, & le plus miserable
Des Princes & des chefs de la Grece honorable,
Qui ont durant neuf ans faict la guerre à Priam,
Et combatu deuant les hauts murs de Pergam,
Mais en fin au dixiesme ont faict egaux aux herbes
Ses palais somptueux & ses rempars superbes:
Mais en s'en retournant ils destournerent d'eux
La faueur de Pallas, tirerent, malheureux,
Sur eux son fier courroux, dont elle sur leurs testes
Esmeut l'ire des vents, excita les tempestes,
Les ondes agita, & les Austres plus fiers
A l'abandon lascha de la mer au trauers.
La flotte faict naufrage, & les eaux inhumaines
Couurirent, ô pitié, tous les bons Capitaines
Si braues aux combats, soit qu'il fallust s'armer,
Ou auec auirons sur les ondes ramer:

Mais cestui-cy, les flots, l'orage, la fortune
L'ont poussé iusqu'icy sur le hautain Neptune.
Or il fault l'enuoyer, ie le dy de la part
Du pere Iupiter. Ce n'est point par hazart,
Mais c'est par le destin que si long temps il erre,
Loing de tous ses amis, & d'Ithaque sa terre.
Le destin est aussi qu'il aille en son pays
Reuoir ses champs Gregeois, ses Dieux & ses amis,
Sa maison & ses tours, & son espouse chere,
Et le natal terroir de Laërtes son pere.
Il dit, & Calypso de dépit se fronça,
Et se tournant à luy ces propos prononça.
Que vous estes, ô Dieux. pleins d'estrange malice!
Que vous auez en vous d'enuie & d'iniustice!
Pourquoy enuiez vous qu'vne Deesse ait mis
Son amour en vn homme, & qu'elle l'ait permis
De coucher auec elle. Et pour mary l'accepte?
Comme lors que l'Aurore à la rouge charrette
Rauit son Orion vous fustes enuieux
De son contentement, ô trop iniques Dieux,
Vous en fustes esmeus & de haine & d'enuie,
Combien que vous viuiez en bien-heureuse vie,
N'eustes malicieux iamais aucun repos,
Iusqu'à ce que Diane eust transpercé ses os
En l'Isle d'Ortigie, & faict en son cœur breche
Ainsi comme il chassoit, à coups d'arc & de fleche.
Comme lors que Ceres mit son affection
Et se mesla d'amour au bel Iasion,
Le receut en son lit, ell' ne se cacha guiere
Au puissant foudroyeur n'a sa colere fiere,
Car bien tost de son foudre au formidable son
A la mort il frappa le pauure Iasion.

De mesmes Dieux ialoux vostre haine cruelle
A le cœur de se prendre à moi simple femelle,
Pource que i'aime vn homme, & brulante d'ardeur
A ce pauure fuitif ay faict part de mon cœur:
Ie l'ay receu ceans eschappé du naufrage,
L'ay sauué, garanty, errant sur le riuage,
Delaissé, vagabond : car Iupiter auoit
De son foudre brisé la nef qui le sauuoit,
Ainsi qu'elle flottoit sur la plaine profonde
Il submergea ses gens dans les gouffres de l'onde:
Vlysses ie receu seulet & dejetté,
Que la vague en ceste Isle auoit ainsi porté,
Et demi-mort de faim, benigne, secourable,
De pain le consolay : ie le mis à ma table,
Le traittay dans ma grotte, & sur le mesme lieu,
Sans qu'il vieillist iamais le voulois faire Dieu.
Mais puis qu'il ne fault pas estre contentieuse,
Qu'il ne faut transgresser l'ordonnance fascheuse
De celuy qui dardant son tonnerre odieux
Son ægide brandit, & que non plus les Dieux
Il ne conuient tromper, qu'il voise à la bonne heure
Si Iupiter ne veult que ceans il demeure,
S'il le presse si fort de partir vistement
De ce fier encor' à ce traistre element,
De retenter encor le tourment & la peine
Où sans doute il va choir. Pour moy iamais n'aduiēne
Que ie l'enuoye plus sur l'incertain des flots.
Auec cela ie n'ay barques ny matelots
Pour le passer la mer : Que s'il fault qu'il se garde
Des escueils, où ie voy qu'il se iette & hazarde,
Ie l'en aduertiray toutesfois de bon cœur,
Afin qu'en sa maison il arriue en bon heur.

Mais tout presentement il faut que tu le quitte,
Dit le Cyllenien, Pren garde à toy, euite
L'ire de Iupiter, & fay sa volonté,
Qu'il ne te chastiast, à bon droict irrité.
Il dit, & s'en-volant fendit l'air de ses aisles.
Mais la Nymphe entẽdant ces fascheuses nouuelles
Et du hault Iupiter l'arrest determiné,
Vers le fort Vlysses son chemin a tourné.
Elle le rencontra couché sur le riuage,
De larmes n'est iamais deseché son visage,
Mais il est humecté sans fin de moittes pleurs:
Il passe la douceur de ses ans en douleurs,
Pleurant pour son retour, & son beau temps s'escoule,
Tandis que de ses yeux mainte larme se roule,
Car plus ne lui plaisoit l'ennuyante beauté
De la Nymphe. Contraint il dort à son costé,
Contre sa volonté maintenant il l'embrasse,
Et la nuit auec elle à contre-cœur il passe,
Puis quand le iour reuient, entre les rochers durs
Sur le bord de la mer il rentre en ses douleurs,
Seant triste & pensif, de cris son ame il geine,
Son sein de pleurs abbreuue, & remasche sa peine.
Il contemple, attristé, les Nereïdes eaux,
Et sur sa face espand larmes à grands ruisseaux.
La Nymphe le trouuant lui dit en ceste sorte:
Ne te consume plus en tristesse si forte,
N'escoule plus ainsi ton aage en son esté
Ternissant ton beau lustre, & passant ta beauté.
Ie te lairray aller (ne vy plus miserable)
Et de tous mes moyens t'aideray secourable.
Va doncques te coupper de grands, longs & forts ais
Pour te faire vn vaisseau, ioint les assemble les

Afin que seurement sur la mer il te porte.
Moi-mesme y porteray viures de toute sorte,
Eau, pain, habillemens, & bon vin rougissant,
Qui t'aille sur la mer le cœur resiouissant.
Ie t'enuoiray les vents, afin que secourables
Ils te puissent porter en tes champs desirables.
Si les diuins destins sur toy trop enuieux,
Si les Dieux habitans, de l'Olympe & des Cieux,
Dont l'esprit, celuy là de Calypso surpasse,
N'empeschent ton retour, & te donnent la grace
De reuoir ton pays. Ayant dit, Vlysses
Sentit à ces propos ses os comme glacez,
Et puis luy respondit. Ce que tu dis, Deesse,
Est bien vn autre faict que mon retour en Grece,
Tu penses autrement : me commandant ainsi
Que ie m'aille commettre aux ondes sans mercy,
Sur vn foible nauire, & du flot effroyable
Ie tente encor l'effort sur vn ais miserable,
Qu'vn fort vaisseau pourroit à peine transfreter
Quand il seroit poussé du vent de Iupiter.
Puis, iamais de la mer ne courray l'auenture,
Deesse, outre ton gré, si premier tu ne iure
Les noirs palus d'enfer, & ne prens pour le moins
De ton serment iuré les grands Dieux à tesmoins:
Que tu ne me feras sur les ondes nuisance,
Et m'en donras encor quelque bonne asseurance.
La Nymphe à ce propos en soi-mesme sourit,
Lui prit la main, l'embrasse, ainsi lui respondit.
Certes tu es madré, cault, & prudent & sage,
Mais quel mal commets-tu de tenir ce langage?
Qu'oses-tu proferer? l'atteste les hauts Cieux,
La terre d'au dessouz l'Olympe spacieux,

Ie te iure par Stix (le grand fleuue que iurent
Les Dieux, quād quelque cas d'importāce ils asseurēt)
Que iamais sur la mer en rien ne te nuiray,
Trouble ne déplaisir ie ne te donneray,
Plustost que ie prendrois le conseil pour moi-mesme,
Que ie te donnerois en ceste peine extresme,
S'il falloit que i'y fusse. Hé, ie suy la raison,
Ie n'ay le cœur de fer, & le gratieux nom
D'amour, aux Nymphes est en tout temps venerable,
La douceur loge en moi, i'ay le cœur exorable,
Misericordieux, i'escoute doucement,
Me paye de raison, souffre patiemment
Ce qui est d'equité. Ainsi disoit la belle
S'en retourne à la Grotte, & lui vient apres elle:
Et tout ensemblement vindrent au roc caueux
Vlysse & la Deesse aux blondissans cheueux.
Mais sur le mesme siege où s'assit le message
Des Dieux, elle fit soir le Dulichien sage,
Et puis lui fit seruir breuuage & viures tels
Comme ont accoustumé de manger les mortels,
Et se mit vis à vis : ses filles deuant elle
Apporterent apres l'Ambrosie immortelle
Auecques le Nectar. Ils mangent à plaisir,
Des mets delicieux emplissent leur desir:
Apres, quand du manger rassasiez ils furent
Pour resiouir leur cœur le doux breuuage ils beurent,
Puis quand auoir bien beu de manger furent las,
Tels furent les propos de la fille d'Atlas.
  Laërtide, remply de sagesse profonde,
Es tu si fort hasté de te mettre sur l'onde,
Pour gaigner ton pays & t'estranger de moy?
Pour ce que ie t'en dy, pourtant resiouy toy.

Mais, las, si tu sçauois quels dangers te menacent
Sur l'inconstante mer, quels hazards te pourchassent,
Et combien il te fault encor' souffrir d'esmoy,
Certes tu demourrois icy auecques moy:
Tu ferois, dis-ie, icy ta demeure eternelle,
Tu deuiendrois vn Dieu, & de vie immortelle,
Combien que de ta femme vn extresme desir,
Et d'elle vn grand amour ton cœur vienne saisir,
Sans cesse regrettant ceste belle amoureuse,
Et n'ait fin ne repos ceste amour furieuse.
Si ne suis-ie pourtant de rien moindre en beauté
Que ta femme, dont grande est la pudicité
Par la Grece vrayment, meilleure n'est sa grace,
Et son entendement le nostre ne surpasse.
Vne femme iamais ne se doit egaller
Auec vne Deesse, elle ne peut aller
Pair à pair auec elle, & iamais les mortelles
Ne sont à comparer aux Nymphes immortelles.
A laquelle Vlysses, Que ton visage doux
Ne soit, belle Deesse, agité de courroux:
Ie sçay que Penelope est en forme, en visage,
En grace, en maiesté, en taille, & en corsage
Inferieure à toy, & n'y auroit raison
De vouloir faire d'elle à toi comparaison.
Elle est femme mortelle, & tu es, ô Deesse,
Immortelle sans fin, non sujette à vieillesse,
La victoire est à toy, & grand tort te feroit
Ayant veu ta beauté, quiconque en douteroit.
Toutesfois ie desire auec impatience
De voir cet heureux iour, qui en toute asseurance
Me rendra le retour de mon aimé pays,
Et la veuë d'Ithaque & de tous mes amis.

Si quelqu'vn toutesfois de la bande celeste
M'est encores sur mer aduersaire & moleste:
Ie fourniray encor, & ce nouueau tourment,
Ce mal renouuelé, seront pour complement
A mes aduersitez, ie prendrai patience,
Ie supporterai tout, il est en ma puissance.
Car i'ay de longue main accoustumé les maux,
Ie suis fort aux malheurs, endurci aux trauaux,
I'ay couru vagabond, & la mer & la terre,
Et pati, tracassant l'vne & l'autre en la guerre.
  Il acheua de dire, & Titan qui deuoit
Faire place à la nuit, dans la mer se lauoit.
Vlysses & la Nymphe adonc s'en retournerent
Dans la Grotte écartee, & là se recréerent
L'vn l'autre en leurs amours, d'vn embrassement cher
Iouirent à plaisir, & s'allerent coucher.
  Mais comme se leua l'aube au saffrané coche,
Vlysses prompt se vest, sa manteline accroche,
Et de la chambre sort. Et la Nymphe au corps gent
Prend son ample manteau faict de gase d'argent
Et s'en vest proprement, dessus ses reins s'est ceinte
D'vne ceinture d'or, puis a sa tresse enceinte
D'vn voile precieux: sort apres, pour donner
Au vaillant Vlysses moyen de retourner.
Elle mit en sa main vne hache luisante
Couppant des deux costez, grande, propre & duisante
A fabriquer vaisseaux, tresbeau le manche estoit
Faict de bois d'oliuier qui luisant éclatoit.
Elle lui fit present encore d'vne scie
Pour coupper arbres hauts, bien luisante & polie.
  A grands pas & hastez ainsi elle menoit
Auec elle Vlysses par tout le promenoit,

Ou des arbres plus haults les hauteurs nompareilles
Leurs sommets estendoient : le peuplier noires-feuilles
Nourry le long des eaux : l'aulne grand & hautain
Et le fresne dans l'air haussant son bout lointain:
Autresfois verdoyant & chargé de feuillage,
Ores & dur & sec, sans suc & sans ombrage,
Pieça tel que cela l'auoit rendu le temps,
Plus fort pour bien courir dessus les champs flottans,
Plus leger pour voller sur la campagne ondeuse.
Comme ell' luy eust monstré la grand forest ombreuse
La Nymphe s'en alla, & le sage Ithaquois
Pour faire son nauire abbatoit force bois,
Si qu'en bien peu de temps il fit beaucoup d'ouurage.
En vingt iours il mit bas son bois sur le riuage,
Esbrancha les rameaux qui ne seruoient de rien,
Par art les accarrit, & les dressa fort bien
A la regle, au cordeau, puis y fit des mortaises
Afin que les tenons entrassent à leurs aises
Auecques le terrier, à luy par Calypson
Donné semblablement. Percez en la façon,
Les arrange, & leur met mainte cheuille forte
Qui les serre & les ioint. Telle & de mesme sorte
Sa nauire il bastit, qu'vn maistre ingenieux
La pourroit bien depeindre, & d'art industrieux
Descrire la voudroit, pour porter marchandises
Quelquefois sur la mer & choses plus exquises.
Telle doncques la fit Vlysses promptement,
L'entabla de ses mains ingenieusement,
De grands ais bien taillez, & de cheuilles dures
Dont il la voulut coudre, assembla les iointures,
D'antennes, & de mast fort & hault la fournit
Apres de gouuernail commode la garnit,

Qui conduire la peut sur les ondes legeres,
Fortement le lia de vimes & d'ozieres,
Pour le rendre plus fort contre les flots grondans
Et le contregarder, puis il porta dedans
Force pieces de bois, & matieres duisantes
Pour s'en seruir au cas qu'il suruint des tourmentes.
Cela faict Calypso des toilles luy donna,
Desquelles Vlysses ses voilles façonna:
En fin de cables forts & de cordes les serre,
Et dedans le flot son bac il pousse hors de terre.
Desia par quatre iours l'aube auoit éclairé
La terre, des rayons de son coche doré,
Et Vlysses auoit en diligence extresme
Tout son œuure acheué. Calypso au cinquiesme
Vint luy donner congé, prodigue luy faisant
De linge net & blanc maint precieux present,
Et d'habits odorans: puis la Deesse bonne
Luy fit d'vn vin exquis remplir vne grand tonne,
Et vne autre d'eau fraische, & ces dons vont suiuans
Viures en quantité, puis enuoye les vents,
Les prosperes soufflets des plus douces balenes.
Lors Vlysses ioyeux commence à voiles plenes
A se mettre sur mer, vogue de soing & d'art,
Prend en main le timon, & soigneux n'en depart:
Ne le lasche iamais, mais le tient tousiours ferme,
Et vigilant, ses yeux au sommeil point ne ferme,
Aux Astres il les tient, regarde diligent
Les Pleïades sœurs: le Bouuier morne & lent,
Qui se couche bien tard, l'Ourse Arctos immolee
Iadis par Lycaon, des hommes appellee
Du nom de Chariot, se tournant, & chassant
Le superbe Orion qu'elle va menaçant,

Mais la ſeule, qui n'a iamais le priuilege
De viſiter la mer, & ne trampe ſon ſiege
Dans le creux Ocean, bruyant d'horrible ſon.
Vlyſſes auoit eu aduis de Calypſon
De la laiſſer à gauche, & n'aller à la voile
Qu'il n'euſt ainſi touſiours à coſté ceſt' eſtoile.
Il auoit ſeurement paſsé deux fois huict iours,
Et l'autre vint apres, & deux fois neuf ſon cours,
Deſia prenoit ſon train ſur la campagne ondeuſe
Lors que luy apparut la region ombreuſe
Du terroir Phæaquois : du lieu où il eſtoit
Eſpace fort petit iuſques là ſe iettoit
Ceſte iſle qui au fonds de la grand mer ſe cache
Sur l'eau ne paroiſſoit non plus qu'vne rondache.
Mais le Prince des eaux qui de ſon fort trident
Eſbranle terre & mers, reuenoit cependant
Des fins d'Æthiopie, & en iettant ſa veuë
Du Solyme monteux ſur ſa large eſtendue,
Vit le Dulichien derechef deſſus l'eau
Qui ja gaignoit le port auecque ſon vaiſſeau.
Adoncques indigné, bouillant de flamme & d'ire,
Et branlant ſa perruque ainſi ſe prit à dire.
Quelle honte! Les Dieux certe, ont changé d'aduis,
Et les premiers conſeils ne ſont pas enſuiuis
Pour le faict d'Vlyſſes. Eſt-ce ainſi qu'on eſpie
Quand ie n'y ſeray pas, & qu'en Æthiopie
Ie ſejourne empeſché? Cependant l'Ithaquois
A preſques ja gaigné le port des Phæaquois,
Où le deſtin a mis la fin à ſes miſeres,
Et rompt à ſon retour les fortunes contraires!
Mais ie croy que bien toſt luy ſera appreſté
Subiect d'aſſez de mal & de calamité.

Ce disant il assemble en l'air tous les nuages,
Trouble toute la mer, appelle les orages,
Bouleuerse les eaux, ébranle son trident,
Prend son sceptre en sa main, plein de courroux ardẽt,
Mesle la mer au Ciel, & sa rude parole
Faict vn seul tas des eaux, & les sujets d'Æole.
Anime forcenez: d'vn nuage poisseux
Il couure espaissement & la terre & les cieux:
Le iour est obumbré d'obscuritez funebres,
Du Ciel tombent en bas les espaisses tenebres,
L'onde est pleine d'horreur, Titan ne paroist plus,
Et l'antique Chaos, semble, se remet sus:
La terre s'en esmeut, & l'Amphitrite en tremble.
L'Est encontre l'oüest combat, & puis ensemble
Vont encontre le Nord, & puis entr'eux rangez
Contre le Su bouillant forcenent enragez.
Lors au pauure Vlysses tous les membres frissonnent,
Il tremble des genoux, & ses esprits s'estonnent:
Pauure moy, ce dit-il, quel estrange malheur
Me vient encor reuoir, quel effroy, quelle horreur
De ces flots courroucez, quel orage m'entraine,
Et pitoyablement ma barque ainsi demeine?
Calypso s'ay-ie peur, m'aura dit verité,
Elle m'a de cecy souuent admonesté,
Que deuant qu'arriuer en mon Ithaque chere
I'aurois bien à souffrir, & que mainte misere
M'attendoit derechef sur le cruel des eaux,
Où i'estois menacé d'vn million de maux:
Voicy, c'est à ce coup. Quelles horribles nues
Iupiter maintenant en l'aer tient estendues,
Comme les vents les vont deschirans furieux,
Comme les flots troublez montent iusques aux Cieux,

Comme l'orage fier agite ma nauire,
Comme les vents cruels vont vomissans leur ire.
La mer ne va rien plus que de mort menaçant,
Et tout abbaye apres mon vaisseau perissant,
C'est faict, ie suis perdu, ô trois fois, voire quatre
Heureux, ceux que la mort sceut deuãt Troye abbatre
En presence des leur. O Grecs bons bataillans,
Qui de grand cœur alliez les Troyens assaillans,
Presens les fils d'Atreus, fussay-ie souz les armes
En ce temps là tombé au milieu des alarmes
Alors que les Troyens leurs iauelots branlans,
Demenans dessus nous leurs coustelas sanglans,
Combatoient de pié ferme, & le corps mort d'Achille
Taschoient accouragez, de tirer dans leur ville!
Fussay-ie succombé souz leurs armes, alors!
M'eust-on tiré la vie en ce temps là du corps,
Dessus les champs Troyens, au milieu des batailles.
On m'eust faict pour le moins d'honnestes funerailles,
On m'eust faict de l'honneur, & mes faicts vertueux
Eussent esté loüez des Grecs aux longs cheueux!
Maintenant le destin fier & impitoyable
Me force de perir souz les eaux miserables!
De mourir submergé, & par les bleus glaçons
Agité, deuenir la proye des poissons.
Comme il parloit encor, vne forte tempeste
Sifflante luy donna tout autour de la teste,
Qui sans-dessus-dessous la mer bouleuersa,
Et en dépit de luy sa barque renuersa.
Allant tomber plus loing le timon luy eschappe,
Vn vent donne cruel contre le mast, le frappe,
Le rompt par le milieu. Ce fut vn tourbillon
Qui venoit furieux du costé d'Aquillon,

Les voiles à ce coup tomberent deiettees,
Les antennes en mer cheurent precipitees,
Neptune ſoubs le flot le retint longuement,
Et ne peut reuenir ſur l'eau ſi viſtement,
Car il y fut pouſſé de grand force, & d'extreſme
Impetuoſité, & ſi ſa robe meſme
Trempee l'empeſchoit : Preſent dont Calypſon
Ainſi comme il montoit en barque, luy fit don:
A la fin il reuint, & l'eau trouble & ſalee
Vomiſſoit à grands flocs, qu'il auoit auallee,
Sa barbe & ſes cheueux tous trempez en eſtoient,
Et d'eſcume couuerts ſur ſon ſein degoutoient.
Mais cõbien qu'il fuſt preſque hors de vie & d'haleine
Il ne s'oublia pas, ſe leue à toute peine,
Se reiette en ſon bac, & fit vn grand effort,
Et ſe dreſſant ſur l'eau pour eſchapper la mort.
Il n'y fut pas ſi toſt, que Neptune contraire
L'attaque derechef de bourraſque plus fiere,
L'entrenne demy mort, & le demene errant,
Sur les flots plus irez de ſon viſte courant:
Comme l'on void la biſe aux ſifflantes narines
Demener les feſtus & les ſeches eſpines
Par le trauers des champs, & ſi fort les rouler
Qu'elles viennent en fin ſe ioindre & ſe meſler,
D'embaraſſement fort, ſi long temps promenees:
Ainſi les vents cruels, les ires mutinees
Demenent ſans mercy, & tempeſtent ſur l'eau
Et le pauure Vlyſſes & ſon foible vaiſſeau.
Le pluuieux Auſter ores cede à Boree
Qui le va reiettant ſur la plaine azuree,
Or Eurus à Zephire, & Zephire au Leuant,
Et le va chacun d'eux à ſon tour pourſuiuant.

En tel danger le vit vne Najade belle,
Elle auoit autresfois esté femme mortelle,
Comme elle frequentoit en ces terrestres lieux,
Or' elle s'est acquis honneur égal aux Dieux
Ino, pour la beauté de ses talons vantee,
La fille de Cadmus, la Nymphe Leucothee.
Elle vit Vlysses en ceste affliction
Se complaindre, & en prit grande compassion,
Se transforme en plongeon, en legere Alcionne,
Qui sur le bord des eaux pour la plus part s'adonne,
S'en va demy volante & mi-nageante en l'eau,
Puis approchant de lui saute sur son batteau,
Et lui dit en ces mots: Quel Neptune moleste
Sur l'onde infortuné t'agite & te moleste.
Terrible & courroucé? Et te faict si souuent
La fortune de mer & le iouët du vent?
Qu'il face, & contre toy tant qu'il voudra s'aigrisse,
Il ne sçauroit pourtant faire que tu perisse,
Bien que soit son desir. Mais maintenant croi moy,
Laise ta barque aller au vent, despouille toy
Tu feras sagement, si tu te mets à nage
Tu gaigneras Phæaque & le prochain riuage:
C'est là que le destin veut tes malheurs finir,
Et te faire en Ithaque à la fin paruenir.
Pren ce voile immortel, mets-le sur ta poitrine,
Et n'aye point de peur de mort ny de ruine:
Mais dés que tu seras en terre, souuien toi
De ne l'emporter pas, mais renuoye le moi:
Iette le dans la mer estant dessus l'arene,
Et puis t'en va tout nud où ton destin te mene.
Ayant ainsi parlé le voile lui tendit,
Et puis comme vn plongeon en la mer se rendit.

Cela faict hesiter Vlysses, il souspire,
De son cœur courageux de tristes sanglots tire:
Helas, que ie crain fort, que ce Dieu, qui que soit
Ne me veille tromper, ou le cœur me deçoit.
Pourquoy me feroit il si cruelle deffence
De demeurer icy. Mais i'ay bonne esperance
De ne le croire pas. Car le bord que ie voy
Certainement par trop est eslogné de moy,
Et c'est là, ce dit il, qu'il faut que i'aille à nage
Si ie veux euiter ma perte & mon dommage.
Or ie me veux tenir à mon aduis premier
Tant que sera ma barque encor' en son entier,
Que ses ais la tiendront bien iointe & bien fermee
Et qu'elle ne sera du naufrage entamee
D'vn cœur entier & fort dedans ie dureray,
Puis si elle se rompt, alors ie nageray:
Quand l'onde aura brisé ma barque tempestee
Et que ie me verray toute esperance ostee
De remede de salut, il sera temps alors
De donner à la mer & mes bras & mon corps.
Comme il estoit ainsi brouillé d'incertitude
Promenant son esprit en grande inquietude
Soudain, voicy s'enfler plus que deuant les mers
Et le vent esmouuoir orages plus diuers
Sur les flots demenez, Neptune se courrouce
Enuoye vn tourbillon & dans la mer le pousse.
Comme on voit quelquesfois vn vent fort & puissant
Demener par les champs le festu iaunissant
Qui s'espard ça de la dessus le sec riuage.
Tout de mesme l'effort de ce cruel orage
Dispersa dans la mer la nauire & le bois
Et ses aiz entablez. Vlysses toutesfois

Tasche monter sur vne, & de mesme qu'on saulte
Sur le dos d'vn cheual, il n'y faict point de faulte,
Les habits qu'en partant luy donna Calypson
Soudain il les despouille, & le voile d'Inon
Dessus son estomac il lie en diligence,
Et sautant du batteau dans la mer il s'eslance,
Il demene les bras. Comme il les eslançoit
Des ondes au trauers Neptune l'apperçoit,
Et branlant sa perruque ainsi se prit à dire.
Ayant ainsi souffert sur mon puissant empire
Nombre infiny de maux, errant tu vogueras
Iusques au temps prefix que tu approcheras
Des hommes nourrissons des puissans Dieux celestes.
Tu ne te moqueras toutesfois de ces restes
De maux & de douleurs, ny des dangers aussi
Que tu viens d'eschapper, car ie l'espere ainsi.
Ayant ainsi parlé, plein de colere fiere
Il pousse ses cheuaux à la belle criniere,
Puis en Aiges paruint sa splendide maison.
Pallas vit cependant l'opportune saison
De faire vn autre effect. Cecy donc elle pense,
A tous les autres vents elle impose silence,
Boucha leurs souspiraux, les flots esmeus dompta,
Mais le seul Boreas en mer elle excita,
Iusqu'à tant qu'Vlysses l'inclite Roy d'Ithaque
Fust en toute seurté abordé en Phæaque
Experte en auirons, & que de vif effort
Eschappé du destin il eust fuy la mort.
Deux iours, autant de nuits il erre, ayant presente
La mort deuant ses yeux sur la vague inconstante,
Et le troisiesme iour que l'aube paroissant
Eut monstré le retour de son char iaunissant

Les vents resterent cois, la mer deuint paisible,
L'obscurité cessa, tout le murmure horrible
Des tempestes tomba, & les souffles hideux
Ne renuerserent plus les fondemens ondeux.
Il voit alors la terre, il regarde la greue
D'vn œil vif & agu, & le flot le souleue.
Aux enfans bien apris la vie ainsi reuient
Pour celle de leur pere, helas, que la mort tient,
Que la peste a saisi d'humeur contagieuse,
Il sent mille douleurs tant l'enfleure odieuse
Le tourmente & le bat, & soubs le triste effort
D'vn dæmon courroucé n'attend plus que la mort.
Mais les Dieux à la fin deslient leur tristesse,
Luy renuoyent la vie, & l'ostent de detresse
Luy rendant sa santé. Telle la ioye fut
Du prudent Vlysses, alors qu'il apperceut
La terre & la forest, il brule en son courage
De desir de monter des pieds sur le riuage,
Il nage en grand plaisir: pource faict son effort
De demener les bras de plus fort en plus fort.
Il approchoit autant, comme la voix peut rendre
Ses propos entendus quand elle veut s'estendre,
Quand il ouyt des flots le son impetueux
Contre les durs rochers frappant impetueux,
Et les gemissemens hideux espouuentables,
Les vagues qui donnoient és antres effroyables.
La mer en blanchit toute, & le flot qui refuit
Le bord, l'ayant battu redonne vn tresgrand bruit.
Là ne se void nul port, & là ne se découure
Rade, ny lieu fermé qui les nauires couure:
Là ne se trouuent lieux courbez obliquement
Où se puissent loger les barques seurement,

Qui derompent les flots, dont la fosse opposee
Aux tourbillons venteux rende l'onde appaisee,
On n'y voit que rochers, dont les piliers trempez
Des eaux, sont iusqu'en hault horriblement couppez,
Les grands costaux pierreux, & les antres qui donnẽt
Horreur aux regardans hideusement resonnent.
Alors à Vlysses tout le cœur frissonna,
Il trembla des genoux, de l'estomac donna
Vn souspir tresprofond: Moy, dit-il, miserable,
De ce que Iupiter m'a permis fauorable
De voir ceste contree, & le bord desiré
Qui de moy s'enfuyoit, d'vn lieu non esperé,
I'ay trauersé tant d'eaux à nage, & leur issue
De moy, las & recreu, ne peut estre apperceuë,
Car par delà, le roc aigu se va haussant,
La mer impetueuse au pied va fremissant.
Les antres sont pleins d'eau, & la pierre licee
Tout à l'entour du bord s'estend entrelassee,
La mer escume toute, en son gouffre profond
On ne peut prendre pied, on ne trouue le fond
Pour prendre vn peu haleine, & que ie ne me noye,
Et possible en sortant quelque vague m'enuoye
Contre le dur rocher, & me donne la mort,
D'y vouloir resister vain sera mon effort.
Si nageant outre aussi quelque part ie rencontre
L'ouuerture d'vn port qui sa bouche me monstre,
Ou que ie voye ailleurs vn riuage baissé
Que les flots escumeux des eaux auront laissé
Et i'y vueille donner, ie crain que quelque orage
Ne se r'esmeuue encor' me iettant dauantage
Dans les eaux entrenné, ou que le Roy ondeux
Ne m'enuoye au deuant quelque monstre hideux

Qui me vienne engloutir, ou quelque grand Baleine
Comme en nourrit la mer, & s'en trouue assez pleine.
Car ie voy, & ie l'ay trop experimenté,
Que contre moy Neptune est beaucoup irrité.
Comme Vlysses faisoit ces discours en lui-mesme
Voicy vn grand mont d'eau qui d'vne force extresme
Le pousse au bord pierreux, par tout enuironné
De rochers & d'escueils : où le flot mutiné
Forcene, enrage, boult. Là sa peau détranchee
Se fust piteusement sur la pierre écorchee,
Et se fussent ses os brisez horriblement,
Si Pallas ne luy eust donné le iugement
D'empoigner vistement la pointe d'vne roche,
Où soudain il se iette, & gemissant l'accroche,
Attend patiemment que le flot soit passé,
Et que quelque bon vent en mer l'ait repousé.
A grand peine s'estoit ceste vague écoulee
Qu'vne autre se leua de la grand mer troublee,
Qui retombant le pousse, & se precipitant
Le frappe, & dans la mer au loing le va iettant
Comme le poulpe issant de son trou dessus terre,
Acroche de ses pieds mainte petite pierre,
Et ne les veut lascher : Vlysses se serroit
Ainsi contre le roc ferme, & se deschiroit
Toute la peau des mains : & comme encor il tasche
De nager, vn grand flot le submerge & le cache:
Nonobstant les destins s'estoit faict de ses iours
Si Minerue ne fust venüe à son secours,
Et ne l'eust conseillé, deliuré de l'orage
De gaigner hors de l'eau & de se mettre à nage,
En regardant la terre. Il se prit à nager,
Et cerchoit quelque endroit où il se peut ranger:

L'haleine luy battoit de lassitude outree
Alors qu'il arriua dans la plaisante entree
D'vn fleuue doux coulant, fleuue delicieux
Menant ses eaux d'vn cours gentil & gracieux;
Ce lieu, dont l'onde estoit & calme & appaisee
Tres-propre luy sembla. Sa riue estoit aisee,
Et basse tout le long, vn paué lis & droit
Muraille çà delà l'emboucheure monstroit
A ceux qui arriuoient & plaisante & facile:
Ce lieu contre les vents demeuroit immobile,
Et les fiers tourbillons n'y auoient point d'acces;
Auquel lors adressa sa parole Vlysses.
Qui que tu sois, ô Roy, reçoy moy ie te prie,
Moy pauure suppliant, sauue ie te supplie
Ce demeurant des flots, & fuyant de Neptun
Animé contre moy le courroux importun.
Mesme aux Dieux immortels celuy est venerable
Qui vient à leur refuge errant & miserable,
Ainsi qu'ores ie fais, ayant à toy recours,
Tes genoux embrassant, me iettant dans ton cours;
Aprés auoir beaucoup enduré de trauerses.
Pren moy donc à seurté dedans tes ondes perses,
Pren, ô Roy fleuue-Dieu, compassion de moy,
Puis qu'humble suppliant ie me prosterne à toy,
Et viens à ton refuge. Esmeu de sa priere
Le Dieu retint soudain le cours de sa riuiere,
Tint deuant luy ses eaux en grand tranquillité,
Si que dans l'emboucheure il vint à sauueté.
L'vn & l'autre genouil il plie à toute force
Et ses deux fortes mains: son cœur n'a plus de force
Tant il est harassé. Tout le corps luy trembloit,
De la bouche & du nez l'eau sallee il soufflоit.

Lors le poulx, & la voix & le cœur luy faillirent,
Et grandes lassetez ses membres assaillirent.
Mais quand il eut pris air & respiration,
Que son poulx eut repris son agitation,
Et l'esprit luy reuint : le voile alors il laisse,
L'oste d'autour de luy, le rend à la Deesse,
Et le iette en la mer. Derechef s'agita
Le flot, & à la Nymphe Ino le remporta
Sur le cours de ses eaux. Elle adoncques aduance
Ses immortelles mains, le leue en diligence,
Et des coulantes eaux le retire & reçoit.
Ayant laissé le fleuue où le rozeau croissoit
Soubs le iong il se iette, humble il baise la terre,
Et puis en gemissant ces souspirs il desserre,
De son cœur genereux : Las que i'ay de soucy,
Que deuiendray-ie en fin? Si ie demeure icy
Et veux passer la nuit dessus ceste verdure,
Ie crain que la rosee & ta lente froidure
Qui tombent le matin ne viennent m'acheuer:
Car le vent aspre souffle auant que le leuer
De l'aube soit paru: Et si mes pas i'adresse
Dedans ceste forest ainsi sombre & espaisse,
Où ie me couche au pied d'vn costau nuageux,
Et ie prens le penchant d'vn vallon ombrageux,
Le sommeil là m'accable, & le froid ne m'y prenne,
Ie crain que quelque beste ou quelque Loup ne vienne,
Et me mange en dormant. Ayant bien vacillé,
L'aduis de la forest meilleure luy a semblé.
Tellement qu'il s'en va dans la forest profonde
Plantee pres du fleuue, & plus proche de l'onde,
Où l'air est le meilleur, & le bois est ouuert
En lieu bien eminent. De feüilles s'est couuert

Soubs de deux arbres ioints la naturelle voulte,
L'vn croist aupres de l'autre, & plaisamm̃et arcboute.
L'espace estoit petit par où ils s'atteignoient,
Et leurs rameaux feuillus les bras espais ioignoient,
L'vn est vn oliuier, & l'autre vn oliuastre.
Là iamais du vent froid le souffle opiniastre,
Ny l'humide coulis du vent ne penetra:
Là iamais du Soleil le chauld rayon n'entra,
La pluye n'y paruint: tant ces deux plantes belles
Auoient ioint fortement leurs branches naturelles.
Vlysse entre dedans, accommode son lit,
Autant ample qu'il veut pour y passer la nuit:
Car il y auoit là quantité si extresme
De feuilles, qu'au plus fort d'vn plus rude hyuer mesme
Au temps que la froideur bat plus terriblement,
Et la glace se prend le plus horriblement
Deux hommes, voire trois, couchez l'vn pres de l'autre
S'en couuriroient à l'aise. Vlysses là se veautre
Allaigre & fort contant, s'y pose mollement,
Et du grand tas espais se couure chaudement.
Ainsi que le soigneux qui ne se veut attendre
Au secours emprunté, couure bien soubs la cendre
Son tison allumé, de peur de perdre en fin
Le leuain de son feu: Car là n'est nul voisin,
Sa maison est assise au bout d'vne grand plaine,
Et d'en cercher ailleurs sa peine seroit vaine,
Et ne viendroit à temps ce secours emprunté,
En cas qu'il luy suruint quelque necessité.
Vlysses tout ainsi de feuilles s'enuironne,
S'en cache tout couuert, & le sommeil luy donne,
Relasche à ses trauaux: car les larmes aux yeux
Il s'estoit endormi pensif & soucieux:

Il repose

Il repose son mal, & Pallas secourable
A ses ennuis donna ce repos agreable.

Fin du cinquiesme Liure.

LE SIXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

PAllas se presente en songe à Nausicaa fille d'Alcinoüs, l'amoneste d'aller le matin à la riuiere pour faire lauer & nettoyer ses robes, pource qu'elle deuoit bien tost estre mariee: elle y va, & iouant auec ses damoiselles, il aduient qu'à leur bruit Vlysses qui estoit endormy se reueille, va trouuer Nausicaa, & la suplie de luy donner viures & habilement. Ce qu'elle faict, puis il la suit en la ville.

AVTRE SOMMAIRE.

L'infante de Corfou recoit benignement
Vlysse, & le secours de viure & vestement.

VLysses sommeilloit soubs les fueilles mussé,
Rompu de lassitude & d'ennuis oppressé:
Quand chez les Scheriës & dedans la cõtree
Des Phæaquois, Pallas auoit fait son entree:
Es champs Hyperiens ils auoient habité
Pres les felons Cyclops, orguilleux en fierté,
Qui leur fireat long temps aspre & cruelle guerre,
Dont ils furent contrains d'abandonner leur terre:
Car ils estoient plus forts, cela fit debarquer
Nausithous delà, qui puis se vint parquer

Auecques tous ses gens bannys de sa Prouince
En l'Isle de scherie, en laquelle il fut Prince.
Il vint relascher là, & se choisit ce lieu
Loing d'hommes aduisez, assis au beau milieu
De la bruyante mer: Il y rendit fertiles
Les champs, qu'il cultiua, il y bastit des villes,
De murs les circuit, y fit de fortz chasteaux
Qui paroissoient en l'air & superbes & haultz:
Aux Dieux il fit aussi temples & maisons belles
Puis partaga les champs en portions nouuelles.
Or quand les Parques seurs le fil eurent couppé
Du fort Nausithoüs, que la mort l'eut frappé
L'enuoyant chez Pluton, aux bordz Phlegetontees
Visiter à son tour les lieux Acherontees,
Alcinous son filz, enfant digne & royal,
En vertu & prudence aux immortelz egal
Au regne succeda. Aux hommes il commande
Et du Sceptre iouyt. Dedans sa maison grande
La Tritonide entra: Pour au fort Vlysses
En seurté la dedans faciliter l'acces
Elle entra dans la chambre, & vint à la couchette
D'ouurage industrieux, où dormoit la fillette,
De teint & de visage en beauté ressemblant
Les immortelz qui vont sur le Ciel s'assemblant.
C'estoit Nausicaa la pucelle d'estime
Fille d'Alcinous le Prince magnanime
Aupres d'elle couchoient d'vn & d'autre costé
Deux filletes, ayants, des graces la beauté.
Les portes reluysoient. Où passant la Deesse
Comme vn vent aprocha du lit de la Princesse,
Se tint sur le cheuet, ayant pris le semblant
Tel que l'auoit la fille au pilote Dymant:

Qui luy ressembloit toute & de ieunesse & d'aage.
A qui ouurant sa bouche elle tint ce langage.
T'a on donc mise au monde, ô la fille du Roy,
Pour faire ainsi tousiours si peu de cas de toy?
Aduise vn peu comment tes robes d'excellence
Demeurent sans nul lustre, & par ta negligence:
Tes nopces cependant sont proches, & il faut
Que tu prennes ce iour ton apparat plus hault,
T'habillant richement de tes robes plus belles,
Et les autres donnant à tant de Damoiselles
Qui t'accompagneront. Entre la nation
On acquiert ce faisant grand reputation,
D'ou grand plaisir reuient au pere & à la mere.
Demain, des que l'Aurore ouurira sa lumiere
Allons nous en lauer. ie t'yassisteray,
T'ayderay a lauer, & ne te laisseray
Que nous n'ayons tout faict: & sans que ie t'eslogne
Ne viendray que ne soit parfaitte la besogne.
Car tu ne seras pas fille fort longuement:
Et ie sçay que tu es desiree ardemment
Des principaux Seigneurs de toute la ieunesse
Qui soit en Phæacie, & que de la noblesse
Tous les plus apparens ne recerchent que toy,
Qui est du pais mesme & la fille du Roy.
Donques le poinct venu que le soleil approche
Va t'en prier le Roy qu'il te preste son coche,
Qui te puisse porter robes, habillemens
Et iuppes & manteaux & beaux accoustremens
A couuert, auec toy. Ainsi plus honorable
Te sera ce carrosse, & bien plus conuenable
Que te voir par les champs à pié trotter ainsi,
Car le lauoir est loing & la riuiere aussi.

Ayant ainsi parlé, legere elle se guide
Sur le celeste Olympe au trauers de l'air vuyde
Là le siege est des Dieux, leurs regnes supernelz,
Et le tresferme essieu des poles eternelz,
Que n'esbranlent iamais les vents ne leur furie,
Que ne mouillent iamais l'orage ne la pluye,
Que ne gelent iamais la nege & le verglas,
La gresle, ny le froid. Leur force n'atteint pas
Iusque au ciel luysant. Là tousiours sans nuage
L'air clair y resplendit, le iour sans nul ombrage
Sans fin y luit ioyeux, & iamais ne le suit
En ces heureux quartiers la morfondante nuit.
Là donc se retira Pallas Tritonienne
Apres qu'elle eut laissé la Nymphe Scherienne.
Aussi tost l'aube vint au chariot vermeil
Qui a Nausicaa excita le sommeil.
Resueillee qu'elle est en soy mesme elle admire
Le songe qu'elle a faict, luy tarde de le dire
A la Reyne sa mere & à son pere cher,
S'encourt par la maison vistement les cercher.
Dedans leur chambre encor les trouue la pucelle,
Sa mere estoit assise, & mainte Damoyselle
Aupres d'elle seant, dont les vnes filloient
Du poulce retordant le fuzeau qu'ilz rouloient,
Assises pres du feu, & les autres, la laine
Et le pourpre mesloient d'vne agreable peyne
Pour vn ouurage exquis: La Reyne les hastoit.
Or elle rencontra le Roy comme il sortoit
Pour aller au conseil des Rois, où ceux de l'Isle,
Tant Princes & Seigneurs que bourgeois de la ville
L'auoient faict requerir de se vouloir trouuer,
Et les aduis meilleurs de chascun esprouuer,

Elle luy parle donc & pres de luy s'approche.
Pere cher, voudriez vous m'ayder de vostre coche
Pour me mener au fleuue, & lauer nettement
Mes robes, qui s'en vont sales entierement?
Car puis qu'estes assiz au conseil venerable
Auec tous ces seigneurs, il est bien conuenable
Que vos habillemens soient candides & netz,
Ainsi qu'est vostre corps. Cinq enfans vous sont nez
Excellens, deux desquels sont iointz par mariage,
Les trois qui sont encor' en leur premier ieune aage
N'estans pas mariez, veulent tousiours porter
Leurs accoustrementz netz, & scauent bien noter
S'ilz ne sont reblanchiz: Que si le bal se dresse,
Ilz y vont les premiers exercer leur ieunesse.
Or ceste charge là tumbe totalement
Sur moy, qui suis de vous aymee vniquement.
La pucelle rougit deuant son pere, & sage
N'osa pas prononcer ces motz, de mariage,
De nopces, d'espousee, & d'aage, de desir:
Encor que le vieillard qui y prenoit plaisir
S'en apperceust assez, & de douce maniere,
Luy dit, Ie le veux bien, ô ma fille tres-chere,
Mules & chariot, ie ne te les pleins pas,
Va pren les, & fais en tout ce que tu voudras.
Ie m'en vois commander à mes gens qu'on apreste
Mon chariot doré, & que l'on le te preste,
Les roues quant & quant aux retz bons & parfaitz
Et faictes de bois fort pour porter vn grand fais.
Ce disant à ses gens aussi tost il commande
D'appareiller son char. Eux de vistesse grande
Courent luy obeir, sortent diligemment
Le chariot dehors, courant legerement

Par les mules tiré, qu'ils prennent, les attelent,
Leur mettent le harnois, puis la Princesse appellent,
Qui de sa chambre sort. Portant ses vestemens,
Et chargent sur le char maints beaux accoustremens.
Sa mere luy fournit grandes pleines corbeilles
De viures & de chairs exquises à merueilles,
Après luy fit remplir de delicieux vin
Vne grand peau de bouc: puis vn vase d'or fin
D'huile humide & coullant, pour s'oindre estant lauee
Et ses filles aussi. elle estoit esleuee
Desia dessus le char, prend le fouet en la main,
Les mules sollicite. elles partent soudain
S'entans qu'on leur donnoit dessus le col les rennes:
Elles vont s'allongeans & galopent soudaines
Faisans force rumeur, portent tout à la foix
Et pucelle royalle & Nymphes, plaisant poids,
Et tous les vestemens. Tant qu'en fin paruenues
Au fleuue au verd riuage, elles sont descendues
Aux lieux où se ioignoient continuellement
Les lauoirs scheniens. A l'endroit iustement
Ou les vagues estoient & haultes & profondes,
Le canal leur couloit belles & nettes ondes
Pour si lauer assez: elles delient lors
Les mules de leur char, & tout le long des bordz
Les enuoyent du fleuue, où leur ventre elles chargent
De l'herbage des prez, Puis les Nymphes dechargent
Les habitz hors du char, & les vont blanchissant
Dans les lauoirs des eaux du fleuue noircissant,
Et lauent a l'enuy. Quand les taches frottees
Dans l'eau a belles mains furent toutes ostees
Leurs vestemens rangez elles vont estendant,
Sur le grauier bien net, que l'onde en descendant

Dans la mer, quelquesfois sur le riuage enuoye,
Amassé le submerge & le laue & nettoye,
Cela faict, tout le corps au fond du fleuue fraiz
Elles se vont lauer, & puis s'oignent apres
D'odorante liqueur, à repaistre se mettent,
Cependãt qu'aux chaleurs, que les chaultz rayõs iettẽt
Du soleil, tout soit sec. Apres que leur désir
De manger, fut replet, elles prennent plaisir
De iouer à la balle, & leurs guirlandes belles
Leurs bouquetz émaillez iettent les damoiselles
Contre terre à leurs piedz, se vont les estre ostant.
Mais sur toutes alloit mignardement chantant
La royalle pucelle, aux grasses pleines hanches
Aux bras d'Juoire rondz & aux espaulles blanches.
Telle qu'on void Diane ayse se promener,
Et faire sur son dos ses flesches resonner,
Ores sur l'aygette, ores sur Erimante
De courir aux cheureux & ioyeuse & contante
Ou bien apres les cerfs. Les Nymphes tout aupres
Race de Iupiter, soubs le feuillage fraiz
Vont iouant & dansant: vne ioye enuironne,
D'ayse tente le cœur de sa mere Latone
Qui voit incontinant ces Nymphes accourir
Les deesses des bois, affin de la seruir:
Et la suiuent au bois, & sur le verd de l'herbe.
Elle va cheminant le front haut & superbe,
Les Nymphes de la teste entiere surpassant,
Et de loing pour maistresse on la va cognoissant.
D'elle chascune est belle, & digne d'estre aymee,
Mais Diane seule est la plus belle estimee.
Telle Nausicaa sur toutes paroissoit
Et de forme & beauté les autres surpassoit,

Preste à s'en retourner ses filles elle appelle
Demande le carrosse & presse qu'on attelle,
Que les bardes on serre, & chasque accoustrement
Sec & net comme il est soit plié proprement.
Au mesme temps Pallas inuentiue à merueille
Pour faire qu'Vlysses du Sommeil se reueille
Voye Nausicaa la belle, qu'auec soy
Elle luy donne entree en la maison du Roy,
Medita ce moyen : c'est que de vehemence
Contre vne sienne fille vne balle elle eslance,
Mais par cas fortuit Nausicaa faillit
Et la balle sans coup dans le fleuue saillit,
Dans le gouffre profond elle tumba perdue,
Se cacha dedans l'onde & ne fut depuis veue.
Les Nymphes à ce coup au ciel haussent leurs vois,
Et de leur cry hautain resonne tout le bois:
A ce resonnement Vlysses se reueille
Se leue en son seant, & beaucoup s'esmerueille:
Pense en beaucoup de chose, & dit en son priué,
En quel pais, mon Dieu, pourrois-ie estre arriué
Quel peut estre ce lieu, quelle mer, quel riuage,
Quelle humeur d'habitans? si farrouche & sauuage,
Inciuile, rustaude, & fiere en cruauté:
Où bien s'ils sont benins, douez de pieté?
Mais, n'ay ie pas oüy des voix, & des cries
De Nymphes s'esleuer du costé des prairies?
Font elles leur demeure en ces ombrageux monts,
Où dans les lieux secrets de ces antres profonds,
Où dedans ces forests belles & gratieuses,
Où bien parmy ces champs & plaines spacieuses?
Où sont-ce hommes, vers qui ie suis or arriué,
Qui ont dessus ces champs ce tumulte esleué?

Mais de les aller voir, quel danger, quel dommage?
I'iray, le tenteray, le verray dauantage.
Il dit, & tout ſoudain par la foreſt s'en va,
Vn grand rameau feuillu d'vn arbre il enleua,
Et en cacha ſa honte. Il ſort nud, miſerable,
De la foreſt, pareil au Lyon redoutable,
De poil & de criniere, & de bouche hideux:
Nourry dans la montagne, & qu'vn vallon pierreux,
Vne ombreuſe foreſt ont par beaucoup d'annees,
Maintenu, defendu: les pluyes effrenees,
Les vents l'ont combatu, de la foreſt il ſort
Preſomptueux, dequoy il ſe ſent eſtre fort:
Il branle ſa criniere, anime ſon courage,
Agite ſa fureur, & demeine ſa rage,
Sa bouche iette flamme, il brille de ſes yeux,
Et par tout il les va promenant furieux:
Puis ſe darde ſans peur, & ſur les bergeries
Ou deſſus les Toreaux empourpre ſes furies,
Il déchire, il eſgorge: où tantoſt és deſerts
Il ſe iette animé, & ſur les peureux Cerfs
Sa mouſtache enſanglante: Auſſi la faim horrible
Et le ventre affamé l'ont faict ainſi terrible,
L'ont contraint de donner iuſques dans les rampars
Que le ſoigneux payſant a munis de feuillars.
De meſmes Vlyſſes aupres des Nymphes belles
Ainſi nud s'approchoit, ſes fortunes cruelles
Et la neceſſité l'ont iuſques là forcé:
Ainſi leur paroiſt-il horrible & heriſſé
Du froid & de la mer, les fillettes craintiues
Le voyans, çà delà s'enfuirent haſtiues,
Où la ſoudaineté premiere les porta,
Et tout le long du bord chacune ſe ietta,

Et la peur à leurs pieds leur attacha des aisles.
Mais Nausicaa seule entre ses Damoiselles
Fit ferme, sans trembler. Car Pallas luy poussa
Force, courage, & cœur, & sa crainte chassa.
Comme il la regardoit, elle demeura ferme:
Et le Dulichien ne sçauoit en quel terme
Il se feroit entendre, où s'il luy toucheroit,
Se baissant, les genoux, ou s'il demeureroit
Quelque peu esloigné, luy faisant sa requeste
Qu'il luy pleust luy monstrer quelque demeure hõneste,
Quelque lieu de retraitte, & benigne, luy fist
Par hospitalité present de quelque habit.
Il resolut en fin sa douteuse pensée,
Qu'il parleroit de loing, de peur que courroucee
De sa presomption, elle ne le punist
Pour luy auoir touché, qu'elle ne le bannist
Sans l'ouyr, de sa veuë. Ainsi donc il commence.
Me voicy suppliant, Reyne, sois ma deffence,
O comme doy-ie dire, & comme te nommer!
Soit que tu sois du rang des Nymphes de la mer,
Soit que tu sois Deesse, ou de mortelle race.
Si Deesse, & de ceux que le hault Ciel embrasse,
Certes tu es Diane, & fille grandement
De Iupiter aimee, en forme entierement,
En taille & en maintien tu luy es comparable,
Et le voyant, ie voy sa figure honorable.
Si de race mortelle, & l'vne par hazard
Des femmes du pays habitans ceste part.
O bien-heureux ton pere, ô heureuse ta mere,
O trois fois bien-heureux & ta sœur & ton frere,
Quel plaisir ce leur est, quel grand contentement,
Et comme leur esprit fleurit allaigrement,

Quand, comme vn fruit exquis ou plante d'excellence,
Ils te voyent heureux t'en aller à la dance:
Mais tres-heureux sur tout celuy qui te donra
Son ame par amour, qui te fiancera,
Dont tu seras la femme, & de liesse pleine
Te menera peupler son paternel domaine.
Certes ie ne vy onc mortel semblable à toy,
Ou soit homme, ou soit femme: vne femme ie croy
Mortelle, n'est pas telle, & tant plus ie t'admire,
Plus ie deuiens muet, & ne sçay plus que dire.
N'a pas long temps ie vy reuenant de Delos
Aupres du saint autel du grand Dieu Apollos
Vne palme dresser au Ciel ses branches belles,
Aux estoilles monter, disputer auec elles
A qui plus hault iroit. I'admirois grandement
Son feuillage superbe, & i'en fus longuement
Estonné & rauy (car sur la mobile onde
I'auois nauigé là, auec tout plein de monde
Qui venoit auec moy, & certes mal-heureux
Me fut fort ce voyage) & ie vy en ces lieux
L'arbre que ie te dy sur tous émerueillable,
Car ie n'en auois veu de ma vie vn semblable.
Les Estoilles du Ciel il baisoit se haussant,
Et ie suis hors de moy seulement y pensant.
Ie t'admire de mesme, ô vierge belle & sainte,
I'en suis tout hors de moy, & ie tremble de crainte
En voulant embrasser tes genoux precieux
Affligé que ie suis. Le sort malicieux
M'a beaucoup accablé, & la fortune aduerse
Tres-pitoyablement me bat & me renuerse:
Car hier iustement huit iours sont accomplis,
Iour déplorable à moy, que sur les creux replis

M'ont agité les vents, & qu'ayant faict naufrage
Tant le malheur m'est grand, ie me sauuay à nage.
Les orages cruels m'ont ainsi tourmenté,
I'ay eu dessus les eaux tousiours l'obscurité
Depuis l'isle Ogygie, & par la mer cruelle
Miserable ay couru, tant qu'en ceste isle belle
Le sort, ou quelque Dieu m'ayent en fin poussé,
Pour esprouuer encor le destin courroucé,
Et ie le pense ainsi. Car des Dieux la colere
Ne borne point encor ma trop longue misere.
  Ie me suis adressé premierement à toy
Qu'à pas vn du pays, pren donc pitié de moy,
Car ie n'ay veu personne, ou de ceux qui demeurent
Es villes, ou de ceux qui la terre labeurent.
Monstre moy quelque ville où i'aille vistement:
Et si tu as icy habit ou vestement
Dans tes coffres fermez, commandes qu'on les ouure,
Et qu'on m'en accommode, afin que ie m'en couure.
Et ie prie aux grands Dieux que sans te contrister
Ils te donnent dequoy ton ame contenter,
A quelque bon mary sois-tu bien tost donnee,
En puisses-tu auoir vne heureuse lignee,
Et vostre mariage ait eternellement
Pacifique duree, appuyé iustement.
Au monde chose n'est plus vtile & plaisante
Que quand à son mary la femme est consentante,
Le mary à sa femme, & quand de commun pié
Ils vont ensemblement lians leur amitié:
Sont en pareil respect, de bonne intelligence,
Honorent leur maison de pareille prudence,
Sont mutuellement de s'aimer studieux,
Et leur toict paternel frequentent curieux.

Leurs ennemis de rage & de dépit en creuent,
Leurs amis en ont ioye, & leur cœur en esleuent,
Mais eux s'oyent à tous en honneur preferer.
A luy comme il finit ces mots vint proferer
Nausicaa la blanche. Ami, ie cuide croire
Que tu n'es point poussé de sottise ou de gloire,
Et que de bon aduis tu n'as aucun deffault,
Mais plustost que tu as le cœur & bon & hault.
Or le grand Iupiter qui se sied sur la nue,
Tant aux bons qu'aux mauuais ses tresors distribue,
Partage à son plaisir à son vouloir aussi
Ses biens comme il luy plaist. S'il t'en a faict ainsi,
Et qu'il t'ait enuoyé du mal en abondance
Comme il est apparent, te fault en patience
Prendre sa volonté. Or puis que te voicy
Abordé dans nostre isle, & ceste ville icy,
Tu ne chommeras point de robes necessaires,
Et tout ce dont il fault aider à tes miseres,
Tout ce que tu requiers, & ce que requerroit
Vn qui nud, miserable & pauure arriueroit,
Tout te sera donné, puis te diray, facile,
Et le nom de ce peuple & le nom de la ville.
Ce sont les Phæaquois qui sont les habitans
De ces lieux que tu vois fertilement portans:
Ie suis d'Alcinoüs le magnanime Prince
La fille, il est regnant dessus ceste prouince
En iustice & vertu. Ainsi elle parla,
Et ses filles soudain en maistresse appella.
Ou courez vous ainsi, dit-elle, par la pleine,
Demeurez arrestez, quelle crainte vous meine?
Quel desordre est cecy? Qu'est-ce que vous voyez?
Vn homme. Et pour vn homme ainsi donc vous fuyez?

Pensez vous que ce soit quelque ennemy sauuage
Cruel hoste des bois ? quel dans nostre riuage
Sur les champs Schériens, ennemy estranger
Aborder osera pour venir rauager?
Hardy nous attaquer, nous prouoquer en guerre,
Mettre à feu nos esprits & piller nostre terre?
Nous nos châps sommes tous au beau milieu des eaux,
Du monde separez : Nauires ny vaisseaux
Pour aborder icy n'arriuent temeraires,
N'osent sans y penser passer nos eaux ameres.
Puis nous ne sommes pas haïz des puissantz Dieux.
Mais ce pauure estranger à pris pied en ces lieux,
Eschappé du naufrage, & perdu de misere,
Il fault resolument luy faire bonne chere.
Les Dieux ont tousiours eu des estrangers grand soin:
C'estuicy desolé, miserable, & de loin
Vient de par Iupiter : Tout ce que lon luy donne
Tant petit puisse il estre est certes grande aumosne
Tousiours c'est belle chose aux pauures presenter
Quoy que peu. Or sus donc que lon aille apprester
A manger & a boire : & vous aultres filletes
Allez le nettoyer deuant dans les eaux nettes
En l'endroit ou les ventz trop grands ne donnent pas
A ces propos ayans vn peu sursis leurs pas
Elles s'arrestent, puis d'vne course legere
En s'entr'encourageans menent à la riuiere
Le miserable Vlysse. En vn lieu l'ont conduit
A l'abry, ou les ventz ne faisoient point de bruit:
Portent habillemens & robes precieuses,
Et dans vn vase d'or liqueurs delicieuses
De par Nausicaa, puis d'vn courtois parler
Luy dirent qu'il se laue au fleuue net & clair.

Adoncques Vlysses. Recullez vous fillettes
Tandis que ie me laue en ces ondes mollettes
Sale de l'eau de mer : & de vous ie prendray
Ceste douce liqueur, & le corps m'en oindray
Fort las & harassé. C'est tout ce qu'il demande
Vain & matté qu'il est, l'espace estant bien grande
Qu'il n'eut nulle liqueur, huile, n'ognement doux
Pour se reconforter. Doncques reculleZ vous:
Me lauer deuant vous, m'oindre en vostre presence
Iamais ne m'aduiendra, i'ay trop de reuerence
A vostre honnesteté, & mesme ie rougis
Qu'ainsi nud deuant vous presenté ie me suis.
Il dit, & loin de luy s'en vont les Damoiselles
A leur belle maistresse en porter les nouuelles:
Mais Vlysses tout seul à l'aise se laua,
Se nettoya le corps, & la crasse enleua,
Dont le limon, l'escume, & la fange & le sable
Auoient sortant de l'eau saly le miserable.
Net & laué qu'il est, la liqueur riche il prend,
Et l'huile precieux sur ses membres respand,
Se pare des habits dont la royale infante
Luy auoit faict present. Pallas encor' l'augmente,
Luy donne plus grand lustre & plus grand' maiesté,
Hausse sa taille encor' & accroist sa beauté.
Sur son col en apres ses cheueux il déploye,
Les orne tant qu'il peut, les frise, les nettoye:
Elle les fit pareils aux fleurs de l'Hyacint:
Tout ainsi que l'argent par le maistre est enceint
De riches filets d'or, maistre à qui Vulcan mesme
A de son art appris la science supresme,
Que Minerue a dressé, qui donne entierement
A l'artisan subtil la main, l'entendement

Pour faire vn beau chef d'œuure, afin qu'en toute sorte
En l'art ou en la grace, honneur il en remporte:
De mesme elle soufflа sur sa teste & son corps
Et la grace & l'honneur. Il se retire alors,
Et se promene à part sur le bord du riuage,
Orné de Majesté, de grace & de corsage.
La fille qui le void si merueilleusement
En vn instant changé, l'admire grandement,
Puis se tournant à coup deuers ses Damoiselles
Aux yeux estincellans, aux cheuelures belles:
Escoutez moy, dit-elle, ô Nymphes mon doux miel,
Ce n'est point sans l'instinct des puissans Dieux du Ciel
Qui foullent le plancher de l'Olympe immobile,
Que cet homme diuin est venu en ceste isle.
Il estoit en premier laid & desfiguré,
Et voyez maintenant comme il est decoré
De beauté, de maintien, aux Dieux présque semblable
Qui habitent le Ciel, tant il est admirable.
Pour moy ie voudrois bien qu'vn tel mary me vint,
Qu'vn qui luy fust semblable à m'espouser paruint,
Qui voulust auec moy demeurer chez mon pere,
I'adorerois le Ciel pour m'estre tant prospere:
Parquoy, ô mes amours, apportez luy soudain
Quelque chose à manger, & luy donnez du vin.
Le dire & l'obeir furent presques semblables,
Elles portent & vins & viures souhaittables:
Mais il ne mangeoit pas, plustost il deuoroit,
Mais il ne beuuoit pas, plustost il engouffroit:
Car il auoit long temps porté la faim cruelle,
Et son ventre souffroit inanité mortelle.
L'infante cependant desployе ses beaux bras,
Ses hardes va iettant sur le carrosse à tas,

Les mules faict venir, dont l'ongle bat & presse
Les champs reuerdissans, d'incroyable vistesse
Les met au chariot, dessus d'vn pied dispos
Saulte, & à Vlysses tient semblables propos.
Sus, mon amy, debout, nous nous en allons prendre
Le chemin de la ville, & là ie te veux rendre
Moi-mesmes seurement, te monstrant le chemin
De la belle maison d'vn Prince tres-humain,
De mon pere, regnant dessus ceste prouince.
Là tu contempleras maint grand Seigneur & Prince,
Dont par tout la vertu & la louange court,
Et qui ce-tempendant demeurent en sa cour.
Or tu es plein d'esprit & de prudence rare,
De crainte que ton pié par les champs ne s'esgare,
Suy ces mules icy, & ce char, haste toy
Le plus que tu pourras, & t'en vien apres moy,
Car ie m'en vay deuant, & quand ie seray proche
De la ville, & qu'enhault montera nostre coche
Te laissant, ie t'en veux les enseignes donner.
Grandes & hautes tours la viennent encerner
Le port des deux costez de la ville s'entr'ouure,
L'entree estroittement aux nauires s'y ouure
Qui y sont en seurté: En lieu fort opportun
Est le marché, autour du temple de Neptun
Basti de grands cartiers de taille magnifique:
Là se faict, se bastit mainte barque aquatique,
Les cordages, les masts, auirons pour ramer
S'y recouurent, s'y font, l'equipage de mer
Que doiuent auoir ceux qui sur la mer sillonnent.
Car les Phæaciens nullement ne s'adonnent
Ny à tirer de l'arc ouuré de corne d'os,
Ny à porter vn tas de fléches sur le dos,

Tout leur contentement s'estend, de bien conduire
A voiles sur la mer vn mast, vne nauire,
C'est leurs ambitions de voyager sur mer
Et à ce mestier là leur aage consumer.
Ie fuy de ces gens là les parolles piquantes
Et que quelque indiscret de clameurs mesdisantes
Ne tache mon renom : Car ceste nation
Superbe est adonnee à la detraction.
Et si quelqu'vn d'entre eux d'aduenture s'aduise
Que tu viens auec moy, ie crain qu'il n'en medise.
Voyez cest estranger qui suit Nausicaa
Qu'il est dispost & beau, & quelle taille il a!
Où elle la trouué. C'est donc qu'elle en veult faire
Pour le vray son mary : Possible, debonnaire
Là elle rencontré errant comme estranger
Et sortant de sa nef, & le veult heberger.
Fault qu'il soit estranger: Car nul homme semblable
Ne se trouue icy pres. Ou vn Dieu exorable
Qu'elle a bien inuoqué, du Ciel est descendu
Et pour se marier pres d'elle s'est rendu
Pour n'en bouger iamais. Bonne rencontre à elle
Si en se promenant par la campagne belle
Elle a trouué mary d'ailleurs que du païs:
Ceux qui l'ont recerchee en seront esbahiz,
Verront que leur poursuite a pour eux este vaine,
Et quelques grãs qu'ils soiẽt qu'ils ont perdu leur peine.
Voila ce qu'ils diront, & leur detraction
Dechireroit ainsi ma reputation,
Et ie condamnerois moy mesme la premiere
La fille qui, viuans & son pere & sa mere
Voudroit se marier contre leur volonté,
Sans attendre le iour de la solennité.

Retien donc bien cecy, affin que tu obtienne
Du Roy de retourner en la patrie tienne.
Nous trouuerons bientost vne grande forest
De peupliers ombrageux, qui tres-belle parest
Pres du chemin, sacré à Pallas la guerriere,
D'vne fontaine sourd la petite riuiere
Au tour de la forest les prez sont verdissans
De mille belles fleurs gayement florissans:
Là sont les champs fertilz, & les beaux heritages,
Là sont les grands vergers, les plaisants iardinages
Du Roy Alcinous au monde tant vantez,
Et pour leur rareté d'vn chacun exaltez,
De la ville autant loing que se peult faire entendre
La voix parmy les champs quand on la veut estendre:
Tu demeureras là iusqu'à tant que soyons
A la ville, & plus loing au palais arriuyons
Et quand tu penseras qu'y seront paruenues,
Entre lors, & demande à quelqu'un par les rues
Où demeure le Roy. Chascun te le dira
Mesme le moindre enfant monstrer te le pourra;
Sur toute sa maison est facile à cognoistre.
Celles des citoyens ne se font pas paroistre
Telles que celle là. Quand entré tu seras
Passe diligemment plus oultre, & tu viendras
En la chambre à ma mere: elle sera seante
Au foyer pres du feu, à la lueur filante,
Sa quenouille au costé, en la main le fuseau,
Tournoyant vn filet emerueillable & beau.
Oeuure si delicat que chascun s'en estonne,
Son dos est appuyé contre vne grand colomne
Ses filles sont aupres, rengees sagement,
Et qui à leur besogne entendent proprement.

Deuers elle est tourné le siege venerable
Du Roy, il s'assied là quand il se met à table,
Comme feroit vn Dieu. Là à son aise il boit,
Et le vin espargné nullement ne s'y voit.
Il te fault passer outre, embrasser de ma mere
Vistement les genoux. Si en ta maison chere
Tu t'en veux retourner, & si tu as le soin
De reuoir ton pays, encor que soit bien loin,
Si elle te reçoit d'vn gracieux visage,
Et te vient consoler: alors pren bon courage,
Espere de reuoir ton retour desireux,
Et de t'en retourner en ton pays heureux.
Ce disant elle donne à ses mules les rennes,
Et faict flisquer le fouet: Elles partent soudaines,
Laissent le fleuue arriere, & de leurs pieds ferrez
Battent les fleurs croissans dans les prez azurez.
L'Infante les retient, pour faire qu'apres elle
Vienne plus aisement sa trouppe leste & belle,
Et Vlysses aussi. Le fouet resonne en l'air,
Et son viste carrosse aux yeux semble voler.
Ia le Soleil lauoit l'or de sa tresse blonde
Se penchant dans le bleu de l'Iberienne onde,
Et les Nymphes tandis approchoient de leur pié
Le bois delicieux à Pallas dedié:
Mais Vlysses lassé demeura là derriere,
Et luy faisoit ainsi sa deuote priere.
Fille de Iupiter, indomptable Pallas
En fin escoute moi, car tu ne soulois pas
M'escouter cy deuant, quand Neptune en son ire
Colere submergeoit mon chancelant nauire:
M'agitoit sur les eaux, lançoit sur moy le vent,
Et sans mercy m'alloit à la mort poursuiuant.

Donne moy d'arriuer, combien que miserable,
Chez les Phæaciens, & d'y estre agreable.
Il dit, & la Deesse en vain il ne pria,
Qui l'ouyt, mais encor sur luy ne déplia
Son œil resplendissant, elle craint & reuere
Le courage offencé du frere de son pere,
Car Neptunus estoit grandement irrité
Au diuin Vlysses, insigne en pieté:
Et contre luy dura cruellement son ire
Deuant que d'estre en terre, & quitter le nauire.

Fin du sixiesme Liure.



LE SEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

NAusicaa retourne en la ville, & apres elle Vlysses, qui supplie Areté femme d'Alcinoüs. Apres le soupper elle l'interrogant d'où il auoit recouuré l'accoustrement qu'il portoit (car elle l'auoit recogneu:) il luy raconte toute la fortune de sa nauigation depuis son departement d'Ogygie iusques à son arriuee en Phæacie.

AVTRE SOMMAIRE.

Receu dans le palais Areté l'importune
De luy conter au vray le cours de sa fortune.

VLysses sa priere à Pallas esleuoit,
Et l'Infâte au chasteau de Scherie arriuoit,
Deuãt la porte estoient ses freres venerables:
Ayãs façon de Dieux, aux celestes sẽblables:
Se leuent l'ayans veuë, au deuant d'elle vont
Pour luy faire seruice, & les harnois deffont
Qui les mules tenoient au carosse liees,
Et font porter dedans les robes deliees
Qu'on venoit de lauer. Elle se retira
En sa chambre, où alors la vieille d'Epera

Eurymoduse, ayant de sa chambre la charge,
Luy allumoit du feu. Par la campagne large
Sur les vaisseaux flottans, qui par pays diuers
Leurs voiles faisoient voir aux plus lointaines mers:
Elle auoit autresfois esté ieune amenee,
Et pour present au Roy Alcinoüs donnee:
Pource qu'en Phæacie alors il commandoit,
Et comme vn Dieu sur eux son sceptre il estendoit.
Sa fille elle nourrit dessus le royal siege
Nausicaa la belle, aux bras blancs comme neige,
Elle vint sur le feu le bois sec arranger,
Et propre & diligente apprestoit à manger.
Cependant Vlysses se releuant habille
Achemina ses pas à la royalle ville,
Et Pallas le couurit d'vn voile nuageux
De peur qu'on ne le vist, & que quelque outrageux
Ne le vint enquerir, l'arrester & le prendre,
Ne voulust le sujet de sa venuë entendre:
Que quelque curieux ne luy vint au deuant,
Et n'allast contre luy de propos estriuant
Luy demandant son nom, & de quelle contree,
Et depuis quand dans l'isle il auoit faict entree.
Quand il fut bien auant entré dans la cité
Il rencontra Pallas, qui auoit emprunté
La forme & le semblant d'vne vierge gentille
Qui portoit vne cruche. Adonc la ieune fille
S'arresta deuant luy. Si luy dit Vlysses:
Fille, pourriez-vous point me donner quelque acces,
Me monstrer le palais grand en maçonnerie
Du Roy Alcinoüs qui commande en Schærie?
Ie suis vn estranger venu nouuellement
D'vn pays esloigné, qui ay estrangement

Souffert dessus la mer, & paty sur Neptune:
Ie n'ay adresse icy ny cognoissance aucune
Des habitans du lieu. A qui alors Pallas
La Deesse aux yeux vers. Pere tu ne peux pas
Auoir mieux rencontré, de volonté tresbonne
Ie te l'enseigneray, ie le puis, car personne
Ne demeure plus pres que mon pere, du Roy.
Tai-toy donc seulement, & t'en vien apres moy
Si tu le veux sçauoir. Au reste ne t'arreste
Pour parler à personne, en allant, ne conteste,
Ne debats, ne t'enquiers: car les gens incogneus
Estrangers comme toy, ne sont trop bien venus
En ce pays icy, & est fort difficile
Qu'ils tirent propos doux des manans de ceste isle,
Se confians sans plus en leurs legers vaisseaux,
Sur lesquels ils s'en vont traffiquer sur les eaux:
Car aussi tost que vont la pensee & les aisles,
Neptun leur a donné leurs nauires isnelles.
Elle se mit deuant ce disant, & apres
Vlysses cheminoit & la suyuoit de pres.
Mais les Phæaciens iamais ne l'apperceurent,
Et tous, à son regard, sans yeux aueugles furent.
Couuert de la nuee, émerueillable cas,
Au trauers de la ville il auançoit ses pas:
Se mesle par la rue & n'est veu de personne.
La fille à Iupiter qui point ne l'abandonne,
Ne l'eust pas enduré, car trop bien il estoit
De la nuee enceint, son regard il iettoit
Par tout. Or les vaisseaux grands & forts il admire,
Il admire le port & ses yeux n'en retire.
Il voit d'autre costé la place où tous les iours
Les gros se promenoient, les coins, les carrefours,

Les rues, oit le bruit, voit les murs, & s'estonne
Des grands rempars munis & ne parle à personne,
Comme ils furent venus à la maison du Roy,
Estranger mon amy, luy dit Minerue, voy
Le palais que tu veux. Estant dedans la salle
Tu verras les seigneurs, race grande & Royalle
Venus de Iupiter, à table banquetans,
Entre sans t'estonner: l'homme fort, en tout temps
Passe par dessus tout & Dieu le fauorise,
Bien qu'il vienne de loing. Tu trouueras assise
La Reine dans sa chambre : elle a nom Areté,
Femme du Roy, pourtant de mesme parenté,
Car de Nausithous Neptune fut le pere
Neptune esbranle mer, Peribæe la mere
Derniere des enfans d'Eurymedon le fort
Sur les Geans son pere eut combat plein d'effort,
Mais en les debellant, soubs la deconfiture
Que cruelle il en fit, il souffrit la mort dure.
Apres sa mort, Neptun Roy des flots dangereux,
Deuint de Peribæe ardamment amoureux
Le fort Nausithous sortit d'une amour telle:
Qui commandant depuis en Phæace la belle
D'Alcinoius fut pere, & du beau Rhexenor
Qui fut tué chez luy par Phœbus aux traits d'or,
N'ayant point d'enfant masle, ains vne fille vnique,
La diuine Areté. Qu'estant Roy pacifique
Espouse Alcinous, en elle eut son desir
Et fut sur toute femme à son gré, & plaisir.
Par tout le monde entier en tout temps, en tout aage
On n'a point veu parler d'vn pareil mariage,
Tant la femme ayt esté suiecte à son epoux
Tant elle l'ayt aymé de cœur fidelle & doux.

Ainsi Alcinous, ainsi ses enfans mesme
Sont de tous leurs subiets aymez d'amour extreme
Et si grand est l'honneur, le los, la Majesté
De la Reyne, qu'elle est comme vne deïté
Reueree de tous s'elle va par la rue
Vn chascun la bienueigne, vn chascun la salue
Frappant des mains de ioye. elle est d'esprit heureux,
D'entendement prudent. Au pauure, au malheureux,
Elle ayde volontiers, les proces elle appaise,
Et quand elle bien faict, son cœur en tressaut d'ayse.
Quand d'vn visage doux elle te receura,
Tien pour pour tout asseuré qu'elle te donnera
Moyen de retourner metre ordre à tes affaires,
Voir ta douce maison & tes Dieux tutelaires.
Ce disant, dedans l'air viste elle se poussa
Delaissa Phæacie, & les champs repassa,
Champs d'escume couuerts, playnes Neptuniennes,
S'en vint à Marathon, arriua dans Athenes
Aux rues spatieuse, & dedans la Cité
Alla prendre logis au palais d'Erecthé.
Cependant Vlysses vers la ville s'aduance
Du Roy Alcinous: diuerses choses pense
En son entendement, auant qu'estre arriué
Sur le cuiure poly du reluissant paué
Car de ce riche Roy la maison haute & belle
De toutes parts luisoit, d'esclat & splendeur telle
Que celle de la Lune, ou celle du Soleil
De cuiure estoit le tour de son mur nom pareil
D'vn & d'autre costé des le seuil de la porte
Iusqu'au plus reculle de l'enceinte tresforte.
Le feste estoit d'azur, les portes estoient d'or
Qui fermoient la maison, d'argent estoient encor

Les pilastres fondez sur des bases de cuiure,
D'argent estoit le haut pour tout bien faire suiure
Et les corniches d'or : Aux costez paroissoient
Chiens d'or & chiens d'argent, & semble menaceoient,
Vulcan les auoit faits d'admirable industrie
Pour garder la maison du Prince de Sherie
Ils ne pouuoient vieillir, & l'ouurage estoit tel
Que sans corruption il duroit immortel
De tous costez, le long de la muraille forte
Sieges estoient rangez des le seuil de la porte
Iusqu'au fonds du palais, & maint accoustrement
Finement ouuragé filé subtilement
Là dedans se serroit œuures emerueillables
Des femmes du chasteau. Là les plus honorables
De l'Isle & de la cour d'ordinaire arriuoient,
Et tant qu'il leur plaisoit y mangeoient & beuuoient,
Y auoient bouche à court. Enfans d'or magnifiques
Estoient posez autour des autels pacifiques
Grands flambeaux en la main, qui la nuit surmontoiēt
Et sans cesse eclairoient à ceux qui banquetoient.
Là dedans y auoit cinquante chambrieres
Ayants la charge & soin, parfaictes mesnageres,
De moudre le froment, de pestrir, de bluter,
Et de sauoir le lin dignement aprester :
Manier le fuseau, & employer les laines.
Comme du haut peuplier sont les feuilles soudaines.
Et des habits on void l'huille frais distiller.
Comme ce peuple scait tous autres exceller
En l'art de nauigage, & pour courir sur l'onde
Ceux de ceste Isle là sont les primes du monde,
Leurs femmes tout ainsi en la toile, au mestier,
Pour filer, pour ourdir ont l'esprit singulier.

Car Pallas leur auoit en tres-grãde abondance
Donné le naturel, l'art & l'intelligence,
De manier le lin, & dessus le fuseau
Acheuer vn ouurage & magnifique & beau.
Or dehors, le iardin pres de la grande porte
Estoit enuironné de grand muraille forte,
Contenant quatre arpens d'espace grand & beau
Planté d'arbres espais tous tirez au cordeau.
Qui partout le verger & croissent & florissent.
Les fruits delicieux sous les feuilles meurissent,
La poire, l'abricot iaunement rougissant,
Le sucré courpandu, le raisin noircissant,
L'oliue au fruit amer & à la liqueur douce,
Et le large figuier sa douce figue y pousse,
Et dix mille bons fruits sans cesse y pendilloient.
Iamais tant en hyuer qu'en esté ny failloient,
Les feuilles y gardoient leur honeur perdurable,
Et le suc doucereux n'y estoit perissable.
Tousiours le doux Zephir y souflant gratieux
Y faict croistre & meurir le fruit delicieux:
La poire suit la poire, & la fleurante pomme
Qui n'y manque iamais sort soudainement, comme
Sa compagne a meury, qui s'y tost ne meurit
Comme tout aussi tost vne autre apres fleurit:
Ainsi ces fruitz sans fin l'vn en l'autre vieillissent.
Les poires tout ainsi sur les poires fleurissent,
A la figue se tient la figue & le raisin
Se vieillit, renaissant le raisin son voisin,
Et ceux cy les derniers fleurissoient à grand peyne
Qu'à ceux la la vieillesse estoit toute certaine.
La vigne verdoyante, abondante y croissoit
Ses racines sous terre estendoit & poussoit,

Le raiſin plaiſamment ſous la verge ſe range
Et ſans ceſſe y promet eternelle vendange:
On voit l'vne à l'abry ſe meurir viſtement,
Quand ſon fruit eſt ceuilly l'autre ſoudainement
Se laiſſe vendanger: fruitz en grande abondance
Croiſſent en ces iardins & bons par excellence,
Et tout le long de l'an on les voit à plaiſir
Porter aultant de fruits comme en veut le deſir.
  Vne double fontaine au gratieux murmure
Part de ce lieu plaiſant, y gazouille & ſuſurre,
L'vne par le iardin ſes eaux va trauerſant,
L'autre ſoubs le paué de la ſalle paſſant
Au trauers des rochers va promenant iazarde
La glace de ſon eau froidement babillarde.
Les tuyaux au palais plus haut ſe conduiſoient
Et deſſous le grand mur les bourgeois en puiſoient.
  C'eſt le palais Royal, c'eſt la magnificence
Que les Dieux treſbenins donnoient en abondance
Au fort Alcinous. A ce plaiſant obiect
Vlyſſes tout raui fut vn long temps muet,
Puis il paſſa la porte, & vit dans la grand ſale
Les Princes & les Roix en Majeſté Royalle
Qui verſoient le doux vin au vigilant Mercur'.
Car touſiours ils l'offroient plus excellent, plus pur
Alors qu'ils ſe vouloient retirer en leurs chambres
Et donner au ſommeil & leurs corps & leurs membres.
  Le diuin Vlyſſes incontinent entra
Et couuert de la nue au dedans penetra
Tout au plus pres du Roy. La Deeſſe guerriere
L'auoit tout couuert d'air par deuant & derriere
Afin qu'il aprochaſt la Reyne à ſeureté
Et le Roy ſon mary. N'eut ſi toſt d'Areté

Humble pris le genoux, que la nuee espesse
Se fend soudainement & visible le laisse.
Les Princes estonnez grand silence gardoient;
A l'improuiste entré cest homme regardoient,
Lors il dit en priant. Areté digne race
Du diuin Rhexenor, me voicy que terrassé
La fortune ennemye, embrassant tes genoux;
Ayant recours à toy & au Roy ton espoux
Et à tous ces seigneurs: ayant de la fortune
Enduré longuement & l'ire & la rancune.
Les Dieux, ô Phæaquois, grands en eternité
Vous donnent longuement richesses & santé
Et longs jours & heureux, puis aprés ceste vie
Puisse heriter de vous vostre race ensuiuie
Vos tresors & vos champs, en iouir longuement
Et vos Sceptres Royaux regir heureusement.
En fin tout ce qu'on peut desirer de cheuance
Et d'honneur sur vn peuple, ayez le en abondance,
Octroyez moy pour Dieu des gens & des vaisseaux
Qui me puissent chez moy remener sur les eaux,
Car i'en suis eslogné fort longue distance:
Ayant souffert long temps des maux en abondance;
Bien loin de mon pais. Il n'eust pas si tost dit
Qu'il s'assit sur la cendre & prés du feu se mit
Vn chacun se taisoit. A la fin Echeüee
Le plus aagé de tous, dont l'ame estoit ornee
De prudence & vertu, docte en l'antiquité
Le mieux parlant de tous, fort experimenté
Se leue, vient au Roy, & de parolle douce
A secourir Vlysse en ces termes le pousse.
O Roy Alcinous, cest estranger icy
S'est fort humilié, qu'il soit tousiours ainsi

Contre terre abaissé, n'est chose raisonnable:
Ces Princes se sont tuz, t'attendants exorable.
Fay le donque leuer & metre à ton costé,
Fay le soir sur vn siege à maint clou argenté,
Commande d'apporter le vin, & qu'on espande
Souefue oblation à celuy qui commande
Aux tonnerres du Ciel, Dieu d'hospitalité
Fauorable à tous ceux que le sort despité
Trouble malignement souuent les accompagne,
Et ne veut pas qu'ainsi les pauures on dedaigne.
Cela faict, qu'on le traicte & qu'il soit restauré
Des viures de ceans: Le courage asseuré
Du Roy Alcinous accordant la demande
Touché de courtoisie & d'humanité grande
Fit leuer Vlysses le prudent, l'aduisé,
Le prenant par la main. Et d'vn lieu mesprisé
Le fit soir sur vn siege & riche & honorable,
Duquel il auoit faict leuer au prealable
Son filz Laodamas, grand d'esprit & de corps
Qui le plus pres de luy estoit assiz pour lors.
C'estoit aussi celuy auquel le Roy son pere
Portoit sur tous ses filz amitié singuliere.
Vne fille aporta dessus leurs mains de l'eau
Dans vne aiguiere d'or, qui couloit du tuyau
Dans vn bassin dargent. Apres dressa la table,
Et rapporta dessus le bon pain delectable,
Et ce qui se trouua de prest, gratiffiant
L'hostel, du meilleur viure & du mets plus friant.
Il mangeoit il beuuoit à pleine suffisance
Et lors Alcinoüs à dire ainsi commance.
Sommelier agreable & plus fidelle encor,
Gentil Pontonous, ten moy ma coupe d'or

Et verse à tous ceux cy la liqueur excellente:
Puis nous espancherons effusion plaisante
Au tres-hault Iupiter, le grand fulminateur
Des pauures estrangers fauorable tuteur
Qui souuent s'adioint d'eux, les ayme & accompagne,
Et de son bon secours iamais ne les dedaigne.
Le doux vin sur l'autel porte Pontonoüs,
Le verse & le presente au Roy Alcinoüs
Et puis aux assistans. L'effusion parfaitte
Et chascun ayant beu tant que chascun souhaitte,
Le Roy s'adresse à eux. Princes & ducs aussi
Escoutez mes propos quand vous aurez icy
Banqueté à plaisir, qu'vn chascun se retire,
Et puis, quand le matin l'aube nous viendra luire,
Tous les sages vieillars venir on me fera,
Et nostre hoste auec eux aussi s'y trouuera:
Nous ferons aux grandz Dieux en toute reuerance
Saintes effusions: puis aurons souuenance
De son retour requis, affin que vistement
Il puisse en son païs retourner seurement,
Que tout fascheux hazard sur la mer il euite,
Qu'inconuenient nul n'arriue en sa conduite,
A nos vaisseaux non plus, encor' que son païs
Fust pardela la mer espaces infinis,
Ny que par tant de fois il retumbe en naufrage,
Ny, plustost qu'arriuer il souffre aucun dommage,
Et metre pié à terre au riuage cognu:
Où estant à seurté à la fin paruenu
Il prendra gaïement ce que la Parque noire
Luy fila, quand au monde il fut de luy memoire.
Mais si c'est quelque Dieu qui nous soit descendu
Du Ciel, & parmy nous se soit icy rendu,

C'est bien vn autre cas que la troupe celeste
Veut faire. De long temps il nous est manifeste
De voir icy des Dieux les corps visiblement
Pour le moins leur image: alors que saintement
Nous faisons au grand Dieu sous qui le foudre tumbe
Le celebre banquet d'vne saincte hecatumbe:
Les Dieux nous font l'honneur d'y venir auec nous,
Banqueter, s'asseans fauorables & doux.
  Si quelcun seul aussi marchant par la campagne
Le trouue, s'il est Dieu iamais il ne dedaigne
De se manifester. Car nous leur attouchons
De sang, de parantage, & pres d'eux aprochons,
Comme faict des Cyclops la Gigantine race.
  Vlysses regardant Alcinous en face.
O Roy Alcinous, pense tout autrement,
Ie suis mortel, dit il, & difficillement
Me pourrois ie esgaller à la trouppe immortelle
Des Dieux, qui sont viuans sur la voute eternelle:
Mon naturel mortel, & mon corps vicieux
Ne tiennent nullement de qualité des Dieux,
Homme ie vins au monde. Or entre tous les hommes
Qui ont porté de maux innumerables sommes,
Que le cruel malheur à tousiours exercez,
Qui presque de douleurs ont esté terrassez,
Mettez y hardiment ce pauure miserable
Dont l'ennuyeux trauail est certes innombrable
Car seul i'ay soustenu quantité de malheurs,
Passant par mille maux & par mille douleurs
Et plus que ie ne d'y, dont ie rendrois bon compte.
  C'est des Dieux tout-puissans le vouloir qui tout dote
Qui l'auoit ordonné, mais donnez moy respit
O Princes genereux, car i'ay grand appetit

L'heure viendra commode. Asteure la tristesse
Me nuit, d'autre costé la famine me presse.
Mais laissez moy manger & prendre mon repas
Bien que fort desolé. Mal au monde n'est pas
Tel que celuy du ventre, & l'odieuse panse
Nous commande & contraint de prendre souuenance
De ses necessitez, quelque grande douleur,
Et quelque affliction qui soit en nostre cœur.
Or il estend sur moy son empire & sa force
Car, bien que plein de pleurs & d'ennuis, il me force
De demander ainsi à boire & à manger:
Il fait tout oublier, il faict tout deloger,
Tout ce que i'ay passé de mal & de tristesse,
Et, maistre, me commande & veut que ie repaisse.
Mais ie vous pry', messieurs, renuoyez moy de main
Des que la belle Aurore aura monstré sa main,
Bien que comblé d'ennuis: donnez moy ie vous prie
De remonter en mer pour cercher ma patrie,
Et mes Dieux familiers: puis, que ce souffle icy
Laisse quand il voudra ce corps mort & transi.
Pourueu qu'auparauant apres mainte misere
Je voie mon païs, mes gens, ma maison chere.
A ces mots vn chacun des Princes aplaudit,
Veulent qu'on le conduise ainsi qu'il auoit dit,
Par mer en son pays. L'effusion parfaicte
Et ayans pris du vin chacun faict retraitte
Au palais Vlysses pour hoste est arresté,
Aupres de luy se sied la Princesse Areté
Et son Alcinous, qui de Majesté belle
Paroissoit comme l'vn de la bande immortelle,
Les filles emportoient tous les dorez vaisseaux,
Et alors Areté aux bras & blancs & beaux

Commence à luy parler d'affection extreme
Car elle auoit cogneu les robes, qu'elle mesme
Filees pour sa fille auoit auparauant.
  Ie metray ce propos le premier en auannt,
Dit elle, & t'enquerray, qui es tu, ie te prie,
D'où es tu, d'où viens tu, & quelle est ta patrie,
D'où as tu recouuré ces robes que voicy,
N'es tu venu errant en ce pays icy?
  A laquelle Vlysses. Reyne, tu me commandes
De te renouueller des tristesses si grandes
Que ce seroit bien faict ne les rememorer.
Grandement difficile est helas de narrer
Tel nombre de malheurs. Les puissans Dieux celestes
Ont faict tumber sur moy mille dangers molestes
Ils m'ont depuis long temps batu cruellement,
Et beaucoup faict de mal sur le moite element.
Mais si tant de desir te possede, d'entendre
Ma fortune & mes maux, ie te les veux aprendre,
Bien que i'en aye horreur mesme au seul souuenir.
Et d'en pleurer souuent ne me puis contenir,
  Vne Isle est loin d'icy Ogygie nommee
Toute enceinte de mers, Isle assez renommee,
La blonde Calypso fille du grand Atlas
Demeure la dedans: Nymphe cruelle, helas
Si Deesse, onc le fut, en astuce diuerse,
Ayant insigne bruit. Nul des Dieux ne conuerse
Auec elle au fascheux de ce triste seiour
Ny nul homme mortel qui voye le beau iour
  Mais la fortune vn iour me poussa dans son Isle,
Me fit son domestique, & la rendit facile,
Bien que ie fusse seul, à mon cruel malheur.
Pource que Iupiter de son foudre, ô douleur,

Mit en pieces ma barque au beau milieu de l'onde,
Apres qu'elle eut couru longuement vagabonde,
Et noya tous mes gens. Or estant cheu dans l'eau
Et ayant empogné quelque bois du bateau,
En estendant les bras les vagues me porterent,
Et par neuf iours entiers les ondes m'agiterent.
Sur la dixiesme nuit pleine d'obscurité,
Par le vouloir benin des Dieux, ie fus porté
En l'Isle d'Ogygie, Isle au milieu de l'onde:
Où Calypso, Deesse à la perruque blonde,
Trompeuse toutesfois, me receut cherement,
Chez elle me logea, me nourrit longuement.
Elle me promettoit vn aage sans vieillesse,
Vne immortalité. Mais iamais la Deesse
Ne me persuada. Car iauois grand desir
De reuoir mon païs, preferant le plaisir
De Calypson, à luy. Sept annees entieres
Force me fut d'y estre, & de pleurs les riuieres
Mouilloient mes vestemens, que mesmes en pur don
M'auoit daigné donner la belle Calypson
Nereïde immortelle. Or la voute tournee
Commanceoit à tumber sur la huitiesme annee
Quant la Nymphe des eaux me fit commandement
De me metre sur mer: soit de son mouuement,
Soit de par Iupiter. Adonques ie m'embarque
Tout seul, comme il luy pleut. Elle mit en ma barque
Viures, vins, & habits, tout selon mon desir.
Les fauorables vents me poussoient à plaisir
Qu'elle m'enuoya lors, & mes voiles enflees
Voloient dessus les eaux prosperement souflees.
I'auois ià nauigé dix & sept iours entiers,
Puis il me sembla voir des monts grands & altiers,

Qui montoient hors des flots. Mais l'aube ensafranee
Ayant de deux fois neuf ramené la iournee,
Et que vostre riuage à croistre commancea,
Et sa terre monstrant hors des eaux se poussa,
O combien ce iour là me parut agreable,
Et logea de plaisir en mon cœur miserable!
Certe il falloit encor que dix mille trauaux
Et autant de dangers me tinsent sur les eaux,
Et dont, Neptun qui meut de son trident la terre
Bien tost me deuoit faire estrangement la guerre
Les cruels grins des vents en mer il eslancea,
La fit innauigable, & tous les flots poussa.
L'eau ne me permettoit de regir mon nauire,
Du profond de mon cœur mille sanglots ie tire,
Et voicy le cruel d'vn orage hideux
Qui renuerse ma barque au fond des flots ondeux.
Alors force me fut de me metre à la nage,
Coupant les eaux des bras: tant qu'à vostre riuage
Et la vague & le vent me ietterent poussé:
Où voulant prendre pié, ie refus renuersé
D'vn flot plus dangereux & des pointes mortelles
D'vn perilleux rocher dans les vagues cruelles.
D'où m'estant reculé ie renage tousiours
Tant qu'en fin i'aborday le fauorable cours
Du fleuue de ceste Isle: où pour lors les aproches
Faciles me sembloient, libre des dures roches,
Et non sujet aux vents. Le fleuue ie quitay
Qui vient de Iupiter & contre ment montay,
Voyant venir là nuit tenebreuse & espesse.
Adonc vers la forest mes pas doubteux i'adresse,
Soubs les rameaux feuillus des arbres me couchay,
Des feuilles qui tumboient me couury, me cachay.

Ie m'estendy dessous : & les Dieux m'enuoyerent
Le gratieux sommeil & les yeux me fermerent.
Ie restay là couché iusques au point du iour
Que l'aube ramena son iaunissant retour,
Sur les feuilles, la veue aux vers rameaux dressee
Tourné dessus le dos plein de triste pensee
Dormant iusqu'au matin & iusque au midy haut
Que Titan sur les champs darde le plus grand chaut.
Mais comme le Soleil passant le haut du monde
Venoit à s'encliner dans les gouffres de l'onde
Ie vins à m'esueiller. Ie vy heureusement
Tes Nymphes qui passoient le temps ioyeusement,
Et la fille, en beauté aux Dieux accomparable
Et de face & de corps aux Deesses semblable.
Lors ie vins à ses pieds humblement me ietter
La belle ne voulut rude me reietter,
Et ne dementit point sa bonne nourriture.
Car ie n'eusse pas creu que par grande auanture
Vne fille voulust me venir au deuant
Et me gratiffier. Pource que bien souuent
La ieunesse d'asteure est pleine de sottise.
Mais elle me receut courtoise & bien aprise,
Elle m'accommoda de ces accoustremens,
Me fit boire & manger à mon contentement.
Elle me fit lauer, moy pauure miserable
Qui combien qu'affligé, te parle veritable.
Auquel Alcinous se tournant dit tout haut.
Ma fille, ô estranger, n'a pas faict comme il faut,
Ny bien ny à propos, t'ayant laissé derriere
Sans t'amener ceans, veu que d'humble priere
Tu l'auois supliee. Et le sage Ithaquois,
Ie te pry grand Heros, ne blasme à ceste fois,

Et ne taxe non plus fille tant excellente.
Car elle m'enioignit, aduisee & prudente
De faire compagnie à ses filles, venir
Auec elles ceans & les entretenir,
Ce que ie reffusay, & de honte, & de crainte
Que ton ame n'en fust de grand colere atteinte.
Car ordinairement à l'homme est la façon,
De prendre quelque doubte & d'entrer en soupçon
Et principallement quand il y va des filles
Qui, comme celle cy, sont belles & gentilles.
Ce n'est pas mon humeur d'entrer si vistement,
Dit lors Alcinous, ne si legerement
En colere, ô mon hoste, & tousiours ma pensee
A ce qui est seant s'est librement dressee.
Estimant le meilleur tout ce qui bien conuient
Et qui de la vertu coule, procede, & vient.
Ainsi face Pallas, Phœbus & le haut pere
Iupiter, que pareil que l'on te considere
Tel tu sois à tousiours, & l'accord mutuel
De toy auecque moy restast perpetuel.
O que si tu prenois ma fille bien aymee
A femme, & d'elle encor eusses belle lignee,
Feusses gendre du Roy, que ie te pusse voir
Propre à me succeder, inestimable espoir
De fils d'arriere fils, possessions, richesse,
Tout te seroit donné, & chasteaux à largesse,
Si dauanture au moins à mespris tu n'auois
Le pays, la maison, & tout ce que tu vois,
Et n'eusses à plaisir d'arrester dauantage.
Nul ne te retiendra trop contre ton courage,
„ Et mesme Iupiter ne prend point de plaisir
„ Qu'on retienne son hoste encontre son desir.

Or des le grand matin i'iray sur le riuage,
Te donneray moyen de faire ton voyage,
Et tandis que lassez tes membres dormiront
Les Phæaquois pour toy sur mer trauailleront,
Te garderont sogneux, afin qu'en asseurance
Tu gaignes ton païs, ta douce souuenance:
Et si mesme plus loing sont les bords Eubæans
Car ainsi nous fut dit par nos Phæaceens
Qui furent en Eubæe, alors qu'ils y menerent
Rhadamante le roux, & là le promenerent
Pour voir le terrené Titye. En mesme iour
Ils le passerent là & furent de retour:
Non, tu t'estonneras de mes naus si agiles,
Et de mes mariniers si prompts & si habiles.
Vlysses à ces mots s'esiouit grandement,
Et puis à Iupiter requit bien humblement:
Ie te pry Iupiter fais que ceste promesse
Du Roy Alcinous, heros plein de prouesse,
Succede heureusement, qu'il aquiere renom
Par la terre habitable, & son illustre nom
Sa gloire, son honeur, son pouuoir, ses louanges
Volent de son païs aux nations estranges
Et que ie puisse tost me voir en ma maison
Seurement arriuer en prospere saison.
Ils deuisoient ainsi quand la Reyne benigne
D'aller dresser la chambre à ses filles fait signe,
Faire le riche lit, metre à bas les tapis,
Et couurir de linceus les mattelas polis.
Les filles l'ayants veue, accourent diligentes,
Portent dedans leurs mains les chandelles flambantes
Dressent le riche lit, appellent sans arrest
L'hoste, & luy vont disant. Leuez vous s'il vous plaist

Pour vous venir coucher, ô hoste venerable.
Et l'Ithaquois rempli de ioye inestimable
S'en va trouuer le lict, & ses sens de ses yeux
Paisiblement donner au sommeil gracieux.
Ce fut souz le portal qu'ils menerent Vlysse,
Où le vent gracieux fraischement bat & glisse.
Mais pour Alcinous, se tirant à l'escart
Il s'en alla coucher en vn logis à part,
Et pres de lui la Reyne espouse chaste & rare,
Le lit pour son mary & pour elle prepare.

Fin du septiesme Liure.



LE HVICTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LEs phæaciens s'assemblent au conseil, deliberent sur leur hoste: on luy accorde vn vaisseau pour le conduire. Alcinoüs faict festin aux principaux de l'Isle. Apres les Phæaciens & Vlysses s'exercent à ietter la pierre. Demodochus chante & recite: premierement les amours de Mars & de Venus, & ce qui s'en ensuyuit, puis ce qui aduint lors du cheual de bois deuant Troye. Ce qu'oyant Vlysses, & ne se pouuant tenir de ietter des pleurs, il est enquis, qui, & d'où il estoit.

AVTRE SOMMAIRE.

Exercices & jeux se mettent en auant,
Vlysse en a le prix, va les plus forts brauant.

LA belle Aube sortit en son habit vermeil,
Et ses doigts de saffran chasserent le sõmeil:
Lors se leua le Roy des campagnes fertiles
De Scherie, aussi fit le destructeur de villes
Le prudent Vlysses. Chacun s'acheminoit
Au conseil, qui pour lors sur les naufs se tenoit,
Sur les pierres s'assit. Alors la portelance
Prit du Herault du Roy la face & la semblance,

S'en alla dans la ville, & en fauorisant
Le retour d'Vlysses alloit ainsi disant.
Courez Phæaciens en toute diligence,
Au conseil, vous verrez l'admirable presence
D'vn Heros, chez le Roy venu nouuellement,
Apres auoir sur mer erré fort longuement.
Sa grace, sa façon, sa majesté Royale,
Et son maintien auguste aux puissans Dieux s'égalle.
En prononçant ces mots elle les exhortoit,
Les pressoit de partir, & chacun se hastoit
Pour s'y trouuer plustost. Tous les chemins rompirent
De gens qui s'assembloient, & les sieges s'emplirent:
Tous regardoient Vlysse, admiroient transportez,
La royale façon du fils de Laërtes.
Pallas lui donna grace & diuine apparence,
Et plus grande rendit sa taille & corporence:
Tellement qu'en maintien prudent il surpassoit
Tous les Phæaciens, en armes les laissoit
Bien loing derriere lui. La guerriere Deesse
Le fit expres, afin qu'il monstrast sa prouësse
Aux combats, où bien tost il se deuoit trouuer,
Et où les Scheriens le vouloient esprouuer.
Comme donc le conseil fut assis, le Roy sage
Se prit à dire ainsi d'vn allaigre visage.
Oyez ce qu'alleguer ici ie vous pretens
Seigneurs Phæaciens: Depuis fort peu de temps
La mer nous a ietté vn certain en ceste Isle,
Qui est logé chez moi, & si m'est difficile
De vous dire qu'il est, ne s'il vient du Leuant,
Ou des lieux où le soir Titan va se lauant,
Ny mesme son pays. Il faict humble requeste
Qu'on lui dõne secours, qu'on l'aide, & qu'on lui preste

Vaisseaux, gens, & moyen de s'en aller chez lui.
Tirons-le ie vous pri' de ce pressant ennuy,
Comme nostre coustume est tousiours de bien faire,
Donnons luy tout cela qui luy est necessaire.
Personne iusqu'icy n'a languy longuement
Entre nous, qu'il n'ayt eu fort liberalement
Tout ce qu'il demandoit, soit vaisseaux, soit escorte.
Partant, fournissons luy d'vne barque bien forte,
Et neufue, & qui ne fut iamais dessus la mer.
Puis de tous les meilleurs qui sçauent mieux ramer
Il nous faudra choisir cinquante & deux personnes,
De bras roides & fortz & de volontez bonnes,
Pour plustost le mener. Liez donc seurement
Les rames sur les bancz, puis que diligemment
On sorte & qu'on s'en aille aprester à largesse
Le festin au chasteau, ie parle à la ieunesse:
Ie fourniray de tout. Vous aultres qui portez
Sceptre en main, & de Rois estre issus vous vantez,
Vous vous trouuerez tous en ma maison insigne,
Pour à nostre hoste icy faire tout honneur digne.
Que nul ny face faulte: appellez au surplus
Au festin, le diuin chantre Demodocus:
Car Dieu luy a donné & l'art & la science
De reciter des airs d'extreme esiouissance,
Excellent dessus tous, & de dire à plaisir
Sur tout sujet qu'il veut sur le champ se choisir.
Ce disant il se leue, & la bande diuine
Des princes & Seigneurs apres luy s'achemine.
Le herault d'autre part & diligent & prompt
Va le chantre appeller. Les ieunes gens s'en vont
Cinquante & deux en nombre, accourent au riuage,
Se hastent de metre ordre à tout le nauigage.

Ilz montent le trinquet, mettent ez enuirons
Du mast le voile blanc, posent les auirons
Et les attachent bien, & poussent sur l'Empire
De l'escumant Neptun le preparé nauire.
Puis au palais Royal se rendent diligens,
Le portique, la court sont tous remplis de gens,
Le pallais en regorge, & anciens & ieunes
Hommes de qualité, & les basses communes
Accourent au chasteau. Alcinous alors
Alla faire immoler douze brebis, huit porcz
A la dent blanche & lisse, & fit tuer encores
Pour remplir le festin vne couple de tores,
On escorche, on etrippe, on dresse le banquet,
A faire bonne chere & ioyeuse on se met.
Quant voicy arriuer le herault honorable
Menant Demodocus le chantre delectable,
Qu'en amitié la muse eut merueilleusement,
Et luy donna du mal & du bien largement
Car elle le priua de la resiouissance
Des yeux, & luy donna aussi en recompense
L'art de tres-bien chanter. Le herault diligent
Le fit soir sur vn siege orné de cloux d'argent,
Aupres d'vn grand pilier au meilleu de la sale
Où estoit le banquet de la troupe royalle,
Le fit appuyer contre: vn fort crochet estoit
Au dessus de sa teste, où son luth il pendoit,
Luy monstrant le moyen comme il le pourroit prendre
Quand il voudroit iouer. Adonc il fit estendre
La nappe aupres de luy, fit la table charger
De viures, pain & vin pour boire & pour manger,
Quand l'enprendroit l'enuie. Ainsi toute la trouppe
A la table se met, mange, tranche, decouppe,

Sur les viures se iette: & quand leur fut passé
L'appetit de manger & la soif eut cessé,
Le chantre fut esmeu par les doctes pucelles
De chanter des Heros les actions plus belles,
Leurs vertuz, leurs exploitz, dont l'honneur penetroit
Aux astres les plus haultz, & le renom entroit
Dedans le Ciel luysant. Comme le Roy d'Itaque
Au vaillant Achilles souuentesfois s'attaque,
Et Achilles à luy: comme au banquet des Dieux
On les vit courroucer, & mots contentieux
Furent mis en auant en leurs tressaintz conuiues.
Et comme Agamemnon quand il voit les Achiues
Noiser & quereller d'vn courage felon,
Grand plaisir y prenoit. Le diuin Apollon
L'auoit ainsi predit de son sainct habitacle
Si tost qu'il fut entré pour entendre l'oracle,
Le principe fut lors des miseres des Grecs,
Et des Troyens. Ce sont du grand Dieu les secrets.
  Le bon Demodocus chantoit en ceste sorte,
Et Vlysses prenant sa rosbe en sa main fort
La tira sur sa face, & se cacha long temps:
Et les gros pleurs tomboient de ses yeux degoutans.
Il voulut respecter si bonne compagnie,
Et craignoit qu'on le vist, ce-pendant que manie
Son lut Demodocus. Mais si tost qu'il cessoit
De ses yeux Vlysses les larmes effaçoit,
Et retiroit sa robe, & en prenant la couppe
Versoit le vin aux Dieux au milieu de la trouppe.
Mais dés que ces Seigneurs luy disoient de chanter
Prenans plaisir d'ouyr ce sujet raconter,
Vlysses aussi tost se cachoit de sa robe
Et respandoit ses pleurs. A tous il les desrobe,

Qui ne le virent point : le Roy seul l'apperceut
Estant aupres de luy, seul découurir le sceut:
Il l'ouyt souspirer, de son ame troublee,
Entendit ses sanglots. Alors à l'assemblee
A dire ainsi se prit. Derechef oyez moy,
O vous Phæaciens escoutez vostre Roy.
Nous auons tous repeu à nostre suffisance,
Et auons du doux lut eu la resiouyssance,
(Car aux festins, tousiours la Musique suruient
Seante & à propos, & tresbien y conuient.)
Il nous fault aller voir la campagne, & au reste
Passer vn peu le temps à quelque ieu honneste,
Afin que ce seigneur venu en son pays
Quelquefois puisse faire entendre à ses amis
Combien nous surpassons tous autres à la lutte,
A l'escrime, à sauter, à tirer à la butte,
Et que nous excellons tous les hommes viuans.
Ce disant il marchoit, & tous l'alloient suyuans,
Apres qu'il fut sorty Pontonous prend charge
Du bon Demodochus, de son lut le décharge,
Et le pend au crochet, luy monstre le chemin,
Le met hors de la salle & le prend par la main.
Tous les Phæaciens renommez en vaillance
Courent de toutes parts en grand' resiouyssance,
Pleins d'admiration, pour voir l'esbatement,
Vne grand trouppe apres alloit ensemblement.
Voicy les principaux de la bande Royalle,
Acroné le premier, Elatræ, Ocyale,
Apres eux vint Nauteus, & le fort Eretmeus,
Auec Anchialus, puis Ponteus, & Prymneus,
Et Thoon, & Proteus, puis Anabesinee
Auec Amphialus le fils de Polynee,

Le fameux Tectonide, & le pareil à Mars,
Le fort Euryalus mépriseur des hazars,
Plein de dexterité, plein de verte ieunesse,
Le Naubolide encor' à qui nul pour l'adresse
Du corps, pour la beauté, la taille, n'osoit pas
S'esgaller, excepte le beau Laodamas.
Les trois enfans aussi du bon Roy se leuerent,
Et les premiers de tous pour courir se trouuerent:
Le diuin Clytonee & puis Laodamas,
Auecques Halius. Ils aduancent leurs pas
S'essayent les premiers, ils prennent leur carriere,
Volent & font hausser sur le champ la poussiere.
Mais le premier de tous Clytonee aduançoit,
Couroit plus vistement, & les autres laissoit
Autant derriere luy, & d'vn pareil espace
Les outrepassoit tous, comme il y a de place
Entre le laboureur, ses mules ou ses bœufs,
Lors qu'il les va poussant sur le gueret poudreux.
La palme de la course estant ainsi conquise,
La lutte luy succede & en auant est mise,
Et chaque luiteur s'oint d'huile par tout le corps.
Euryale à ce ieu fut vaincœur des plus forts,
Amphiale à sauter surpassa tout le monde,
Elatree à ietter en l'air la boule ronde.
Celui qui de l'escrime emporta tout l'honneur,
Ce fut Laodamas le vaillant escrimeur.
Les ieux parachevez, apres que la ieunesse
Ia s'estoit esbatuë auec toute allaigresse
Le beau Laodamas, le braue fils du Roy
Se prit à dire ainsi. Or venez auec moy
Compagnons mes amis, si nostre hoste peut estre
A point accoustumé de se faire paroistre,

Ou à quelque exercice ou à quelque autre ieu,
Nous lui demanderons. Et ie l'ay apperceu
D'asseȥ belle façon, de belle corporence,
Les iambes, les costeȥ, les bras forts à puissance,
Nerueuses les deux mains, le col bien ramassé,
Bref en tout & par tout le corps bien compassé.
Puis d'aage tout parfaict, hors de tendre ieunesse,
Bien qu'il semble cassé de peine & de tristesse,
Du trauail de la mer, & de tant de dangers
Que trop communement courent les estrangers.
La mer est vn tourment qui n'a point à sa peine
En labeur, en trauail vne plus inhumaine,
Les hommes elle rompt, & son cruel effort
L'homme de guerre rend imbecille & moins fort.
Auquel Euryalus ceste responce donne:
Certes Laodamas, ta pensee est fort bonne,
C'est tresbien dit à toy, va donc lui demander.
Auquel Laodamas desirant s'accorder
Se fourre dans la presse & va trouuer Vlysse.
Mon pere, si tu sçais quelque honneste exercice
Mets l'en auant, dit-il, si le belliqueux art
De combattre tu as appris en quelque part,
Ainsi que ie le croy, & que le ieu d'escrime
Fauorisé par toy, tu tiens en grande estime.
L'homme ne peut auoir plus de gloire & d'honneur
Que celui qu'il acquiert de la course vaincœur,
Ou au combat des bras, alors qu'il faict paroistre
Ou sa force des pieds, ou celle de sa dextre.
Amy fais en espreuue, & iette loing de toy
Toute cause de deuil, ou de crainte ou d'émoy:
Ton nauire desia les bleus sillons entame,
Nos gens sont sur la mer ayans en main la rame

Qui n'attendent que toy: Barque, escorte en nul point
Compagnie ne gens ne te defaudront point.
Lors le sage Vlysses. Qu'est-ce que tu te moques
De moy, Laodamas, au combat me prouoques,
Moy miserable & las, car plustost mon malheur,
Ma tristesse & mon mal me reuiennent au cœur,
Que ie ne prens plaisir à tous ces exercices,
Ces ieux & passe-temps, qui toutes les malices
De la mer ay souffert, & battu si souuent
Des guerres sur la terre & sur la mer du vent.
Mais, las, tant seulement, ô bon Roy, ie te prie
Tes Princes, tes sujets, donnez qu'en ma patrie
Ie puisse retourner, faictes que sur les eaux
En mes champs paternels me portent vos vaisseaux,
C'est là tout mon desir, c'est toute mon attente.
Auquel Euryalus de parole piquante.
Ie ne te pense point homme experimenté
A la lucte, à la course, ou qu'ayes frequenté
Les hazards de la guerre, ou le bruit des alarmes,
Où les hommes galands paroissent souz les armes:
Mais tu ressembles mieux à quelque marinier,
Sçachant dessus la mer l'auiron manier,
Ou tenir le timon, & monter sur la hune,
Ou à quelque marchand qui va cercher fortune
Pour faire quelque gain, & le gain acquesté
Porter en sa maison, ou à la verité
Plustost à vn corsaire estant sur l'eschaugette
Du hault de son vaisseau, qui espie & qui guette
La nauire marchande, afin de l'emporter.
Non, non, tu n'es pas propre à combattre & iouster.
Auquel, le regardant de trauers en colere,
Vlysses respondit. Amy, tu me confere

Tres-mal à vn brigand, & tu ressembles mieux
Vn homme querelleux qu'vn iuste & vertueux,
Tu es vn peu trop libre. Or les Dieux à tout homme
Leurs dons tout à la fois ne prodiguent pas. Comme
Eloquence, courage, esprit, integrité:
Cestui-cy ne sera pourueu de grand beauté,
A qui Dieu donnera la faconde eloquence,
Par elle rachetant sa laide corporence,
Et pour elle donnant la langue, & l'ornement
Du langage disert. Cestuy là voirement
Est admiré du peuple, & sa douce parole
Des beaus auditeurs les oreilles enjolle,
Les rudes en parlant ameine à la raison,
Excelle en fin sur tous par sa douce oraison.
Si quelquefois il sort & va parmy les rues,
Le bourgeois comme vn Dieu l'adorent testes nues,
Ont l'œil sur luy tout seul fiché & arresté,
Et leur semble qu'il ait quelque diuinité.
Mais l'autre a la beauté du visage agreable,
En beaux lineaments, il est aux Dieux semblable,
La liesse en son corps s'ouure de tous costez:
Mais il n'a pas aussi les propos bien dictez,
La grace luy default de l'attrayant langage,
Et de parler correct il n'a pas l'aduantage.
Tu en es tout ainsi, car certes ta beauté
Est si grande, que rien n'y peut estre adiousté,
Mesme les Dieux de qui tant grande est la puissance,
N'en sçauroient former vn de plus belle prestance:
Pour le reste, tu n'as n'esprit, n'entendement,
La beauté de ton corps ce n'est rien que du vent,
Tu ne peux en conseil bien dire ne bien faire,
Tu l'as monstré, m'ayant prouoqué à colere

Ainsi mal à propos : Non, non, ie ne suis pas
Ignorant ne des ieux, ne des aspres combats,
Ainsi que tu as dit, ie m'en vante le prime,
Et entre les vaillans le second ne m'estime,
Entre les plus adroits des armes tireray,
La palme de l'escrime à tous i'arracheray,
Tant que i'auray fiance en ces mains, en cet aagé,
En mon espee au poing, & en mon bon courage:
Encore qu'affligé, de tristesse pressé,
Opprimé de trauail, de malheurs trauersé,
Encore que long temps & par mer & par terre
I'aye porté sur moy les fatigues de guerre,
Aye passé les mers à la force des bras,
Ie me veux toutesfois esprouuer aux combats.
La langue médisante excite, mord, anime
Le dépit, la colere en vn cœur magnanime,
Tu m'as par trop piqué. Or sans auoir quitté
Sa robe, il s'est leué d'impetuosité:
Prit la pierre pesante, & qui n'estoit iettable
A bras quel qu'il fust là, non pas mesme ebranlable.
Doncques il eslança dedans l'air & au vent
Ce poids bien plus massif, plus lourd & plus pesant,
Que celuy dont se sert de tousiours la noblesse,
Ny des Phæaciens la plus roide ieunesse.
Lors de son bras puissant il vint à esbranler
La pierre longuement, puis la ietta en l'air
De toute sa puissance : vn grand son effroyable
Se fit, & le lourd poix se cacha dans le sable,
Et la terre marqua. Alors les assistans
La teste contre bas baisserent tremblottans
De grand rauissement, combien qu'ils facent rage,
Et qu'ils soient excellens au faict du nauigage,

Admirent estonnez & perdent le caquet,
A l'incroyable coup qui leur vient d'estre faict.
La pierre vole au vent, court dessus la campagne,
Et partant d'vn tel bras, toutes les marques gaigne.
Alors Pallas ayant vestu vn corps mortel
Marqua le coup, & puis leur tint vn propos tel.
Bien aueugle seroit qui au maniment mesme
Ne cognoistroit le coup de ceste borne extresme,
Ce coup passe bien loing, & ne se mesle point
A tous les autres coups: mais aduance son poinct
Deuant quel que ce soit qui derriere demeure.
Courage mon amy, courage: ie t'asseure
Que nul de tous ceux-cy ton coup ne passera,
Et quelque effort qu'il face approcher n'en pourra.
Lors Vlysses tressault de ioye incomparable
Voyant qu'il a trouué vn amy fauorable:
S'adresse aux Scheriens, & les prouoque ainsi:
Or mettez plus auant que ceste borne icy
Ieunesse Scherienne, ou s'il fault que i'en face
Vne autre, ie suis prest. Que ceste-cy s'efface
Ie la remarqueray, ou ietteray plus loing.
Vous doncques, que celuy qui a tant soit peu soing
De monstrer sa valeur paroisse magnanime,
Car ie suis prouoqué, soit que soit à l'escrime,
Ou au ceste pesant, ou soit à qui courra
Plus viste, & le premier la borne touchera:
Venez à m'esprouuer, ie dy tant que vous estes
Icy de Scheriens, car mes iambes sont prestes:
Venez, di-ie, approchez, ie ne recule pas,
Ie n'en excepte nul, hormis Laodamas,
Car il m'a bien veigné. Qui, sinon qu'il eust plaine
La teste de folie & d'arrogance vaine

Combattra son amy, & qui prouoquera
Qu'vn enragé, celuy lequel le logera?
Certe celuy qui veult de pair à pair combatre
Celuy qui le reçoit, & contre luy debatre,
Exilé dessus tout, estranger, enuahy
De fortune & de mal, merite estre hay,
Il gaste tout son faict, se rend insupportable,
Et est vilainement chassé en miserable.
Mais tout autre qui veut contre moy contracter
Ie ne reculle point, ie ne veux retracter
Rien de ce que i'ay dit, ie demande rencontre,
Ferme ie l'attendray, ou iray à l'encontre:
Soit qu'il faille escrimer, le ieu i'en ay appris,
Soit qu'il faille courir i'en emporte le prix,
Soit qu'il faille de l'arc débander les sagettes,
Soit s'ecraser la teste au cruel ieu des cestes.
Approchent les plus forts, viennent les plus sublins,
Car ie sçay débander l'arc de mes fortes mains,
Et ie suis le premier à rendre ensanglantee
Dessus mes ennemis ma fleche droit iettee.
Le seul Philoctetes à Troye m'emportoit
Tirant plus droit que moy, luy seul me surmontoit
Lors que nous autres Grecs mettions vn prix loüable
A qui tireroit mieux de la fléche honorable.
Des autres ie me vante estre tout le premier,
De ceux qui sont viuans ie suis le singulier
En quelque lieu qu'ils soient de la terre habitable,
Et qui sçauent manger le present delectable
De la mere Ceres. Mais, ô Phæaciens,
Ie n'ose m'égaller aux Heros anciens.
Qui s'accompareroit au magnanime Alcide,
Qui au braue Eurytus que la terre Oechalide

Belliqueuse a nourry, qui mesmes se prenoient
Iusqu'aux Dieux, & tirer contre eux entreprenoient?
Eurytus en receut puis apres mort amere,
Et ne vieillist iamais soubs le toict de son pere,
Car Phœbus le tua, temeraire qu'il fut
De l'oser prouoquer, & souffrir ne le sceut.
Quoy? aussi droit encor le iauelot ie iette
Que quelqu'vn tireroit de l'arc vne sagette.
Mais pour les pieds, ie croy qu'on me deuanceroit,
De cela seulement on me surpasseroit:
I'ay trop paty sur mer, les genoux me tressaillent
N'y ayant peu suffire, & les forces m'y faillent.
Il dit, & tout le monde estonné se taisoit.
Le seul Alcinoüs en ces mots luy disoit.
Tes propos, ô mon hoste, ont eu bien grande force
En mon endroit, dit-il, par les faits tu t'efforce
De monstrer ta vertu, iustement indigné
De ce que cestui-cy t'a ainsi dédaigné:
T'osant mal à propos prouoquer à combattre,
Car nul homme viuant n'entreprendroit debattre,
Et blasmer ta vertu, ayant du iugement,
Et qui auroit appris de parler sagement,
N'oseroit en plain cham éprouuer ta vaillance
Sans en porter bien tost la deuë penitence.
Mais or' écoute moy, Tu pourras quelque iour
Raconter à quelque autre, alors que de retour
Seras en ta maison, prenant dessus ta table
Auecques tes amis ton repas delectable
Ta femme & tes enfans, & t'en rememorant,
La vertu dont icy on nous va decorant,
Et les combats esquels sur la mer & la terre
Propre nous a rendus le grand darde-tonnerre.

Pour l'escrime, les poings, le ceste ensanglanté,
Ce pays cy, des plus n'est experimenté:
Mais (qui est maigre chose, & vertu fort petite)
Pour bien courir des pieds ceste gent est fort viste,
Nous sommes excellens pour aller sur la mer,
Bien conduire vn vaisseau & dignement ramer:
Nous prenons grand plaisir à faire bonne chere,
Nous aimons la Musique, & la dance, & de faire
Longue table sur tout, nous tenir nettement,
Nous baigner, & changer souuent d'accoustrement,
Et le lict blanc & mol. Or maintenant, ieunesse,
Que ceux qui ont acquis de bien danser l'adresse,
Se mettent en auant, afin que quelque iour
Nostre hoste en son pays se voyant de retour,
Raconte à ses amis, comme à regir sur l'onde
Les nauires voilez nous passons tout le monde:
Comme à courir dispos, à danser & baller,
Chanter, ioüer du luth, nous pouuons exceller
Toute autre nation. Que quelqu'vn donc s'aduance,
Et s'en aille querir la lyre en diligence
Au bon Demodocus, qui est à la parroy
Pendue à vn crochet. Ainsi dit le bon Roy
Alcinoüs, qu'on void en majesté reluire.
Et le Herault se haste & va querir la lyre
Du bon Demodocus, que le Roy veult ouyr,
Et de ces doux accords son hoste resiouyr.
Lors neuf des mieux appris de toute la ieunesse,
En disposition, en grace, & en soupplesse
Plus experimentez, ont le soing d'ordonner
L'ordre du bal suyuant, & de tout gouuerner:
Dispôser vn chacun, & soustiennent la charge
Du bal & des chansons dedans la salle large.

Apres voicy venir le heraut, aportant
Le lut harmonieux, qui au chantre le tend:
Luy se met en auant, & toute la noblesse
Qui ieune, à de danser & l'vsage & l'adresse
Se met autour de luy, & à ses diuins sons
Accorde sa cadance & ses belles chansons.
D'vn art émerueillable & diuine science
Balans dedans la sale ils font valoir la dance,
Et Vlysse estonné admire grandement
Leur disposition, leur art, leur mouuement,
Leurs sauts entre-couppez, leurs passepieds volages,
Et la diuersité de leurs gentils passages.
Tandis Demodocus des beaux airs qu'il chantoit
Tout ce noble troupeau doucement enchantoit
Et touchant le boyau de sa lyre diuine
Il prend vn beau sujet de treshaute origine
De Mars & de Venus il chantoit les amours,
Et comme à Mulciber ils firent de bons tours:
De leurs embrassemens les premieres caresses,
Mille ieux, mille esbats & mille gentillesses,
Et comme mille fois Cyprine luy donna
Mille baisers secrets, son front enuironna
De bouquets & de fleurs, dedaignant delicate
Les baisers d'vn boiteux, dont le lit elle gaste.
Apres il adiousta que Phœbus eclairant
Prompt raporteur alla leur faulte decouurant
Quant il les vid ensemble, & la tristesse grande
Qu'en eut le Roy du feu qui aux forges commande.
Comme il en fut troublé: les criz qu'il en ietta,
Et comme mainte chose en son cœur medita
Afin que se venger de l'vn & l'autre il puisse:
Qu'en fin il eut recours à son grand artifice

Entra dedans sa forge, & longuement batit
Sur son horrible enclume vn fer qu'il estendit,
Il en fit des chainons qui ne se pouuoient rompre,
Par la force des mains & par le temps corrompre,
Pour dessous le secret des liens incogneus
Enuelopper ensemble & Mars & sa Venus.
Son cas paracheué, plein d'ire dedaigneuse
Il s'en va vers le lict de la couple amoureuse,
Ses chainons deliez il tend de toutes parts,
Car merueilleusement il en vouloit à Mars.
L'ennemie à Pallas si primement ne file
Que Vulcan auoit faict sa cordelle subtile,
Mesme à peyne les Dieux la pouuoient discerner.
Son piege bien tendu, qu'il auoit faict tourner
Tout à l'entour du lit de la Deesse aymable,
Il feint de s'en aller en l'Isle desirable
De Lemnos son sejour, noble & belle Cité
Ceste Isle de tousiours chere luy a esté,
Et là sa Cour il tient. Mars s'estant de l'absence
De Vulcan apperceu, brulant d'impatience,
Et bouillant de l'amour de sa belle Venus
Entre dedans la chambre, où les lacs incogneus
Finement se cachoient. Là, Venus a trouuee
De deuers Iupiter frescheme nt arriuee,
Il la prit par la main, l'embrassa doucement
Et luy dit, ô m'amour que i'ayme vniquement,
Ne veux tu pas, mon cœur, que nous couchions ensēble,
Et que l'amour au lit doucement nous assemble?
Ton mary n'y est pas, certaine ie t'en tiens,
Il est allé trouuer ses rudes Sintiens
En Lemnos sa maison. Chose plus agreable
Ne pouuoit arriuer à la Deesse aymable,

Ils se mettent au lict, l'vn l'autre desireux
D'accomplir la douceur de l'esbat amoureux
Auec mille plaisirs. Mais soudain qu'ils s'embrassent
Mille petits chainons autour d'eux s'embarassent:
Liens de tous costez les viennent attraper
Ils ne peuuent chetifs d'eux se desuelopper,
Ne peuuent se mouuoir, & ne peuuent pas mesme
Leuer ne mains, ne bras, tant leur peyne est extreme.
Ils recogneurent bien, mais c'estoit vn peu tard,
Du boiteux forgeron & la malice & l'art:
Qui reuient tout soudain & de sa hanche grimpe
Sur le sommet astreux du reluisant Olympe,
Plustost qu'il n'eust peu estre arriué en Lemnos
Phœbus, à l'œil duquel rien ne peut estre clos
Voyant le tout d'enhaut de son throsne, moleste
Vint decouurir le cas à la trouppe celeste.
Vulcan va chez Venus enragé de ce tort,
Escume de colere & les leures se mort,
Brasme effroyablement, & tous les Dieux appelle
O pere Iupiter & vous troupe immortelle
Des Dieux tousiours heureux, qui iamais ne mourez,
Et qui sur le luisant du haut Ciel demourez,
Venez voir, ie vous pry l'iniure punissable,
Combien que ridicule, ordure intolerable
Aux mariz: venez voir comme me scait traiter,
Pauure boiteux, Venus la fille a Iupiter,
Comme elle me mesprise: aimant ce pestifere
C'est enragé de Mars, malheureuse a dultere,
Pource qu'il est dispost, beau, puissant & nerueux,
Me dedaigne, dautant qu'elle me voit boiteux
Et foible & impotent. Mais mon pere & ma mere
Sont causes de cela, que iamais la lumiere

Ne m'eussent ils faict veoir, pour si abiectement
Me traicter. Voyez les couchez ensemblement.
O la meschanceté, auoir osé commettre
Tant indigne forfaict, & dans mon lict se metre?
Hà, ie meurs de despit. Voyez le paillard pris,
Et de l'autre costé la paillarde Cypris.
Bien, leur ioye pourtant n'en sera guere grande,
Vous ne iouirez pas ô amoureuse bande
Long temps de vos amours, & des contentemens
Du plaisir desrobé de vos embrassemens.
Vous en maudirez l'heure, ô confits en malices,
Vous aurez en horreur le miel de vos delices,
Mars & Venus, i'en iure, aussi demeureront
Pris ensemble & liez, iamais n'en sortiront
Que mon pere ne m'ayt rendu le mariage
Et ce qu'il eut de moy pour sa fille volage,
Pour ceste belle Nymphe, en qui n'est ny honneur
Ny honte, ny respect : cause de mon malheur,
Brulant de paillardise orde, sale, & lubrique,
Belle à la verité, mais nullement pudique.
Il dict, & tous les Dieux coururent à sa voix,
Sur les planchers de l'air vindrent tous à la fois.
Neptune y accourut qui les ondes amasse,
Et du globe terreux les riuages embrasse,
L'Atlantiade y vint, qui sçait le gain cercher,
Et ses traits loin jettant Phœbus le blond archer:
Les Deesses au Ciel seulettes demeurerent,
Et venir chez Vulcan trop craintifues n'ozerent:
Honteuses elles ont vergogne de Venus.
Les Dieux dessus le seuil de l'huis se sont tenuz,
S'eclatent tous de rire, & font du Ciel la fable
Le malheur de Vulcan, & son art admirable.

Ils admirent pourtant son dol ingenieux.
Alors ie ne scay qui de la trouppe des Dieux
Dit, ainsi qu'ils alloient parlant de cest affaire:
Les actes vicieux onc ne succedent guiere,
Et le pesant qui marche attrape le hastif.
Comme asteure Vulcan combien qu'il soit tardif
Par son art a pris Mars, qui de vistesse isnelle
Surpasse tous les Dieux de la voute eternelle:
Et tout boiteux qu'il est, par sa ruse il a pris
Le dispost qui obtient sur les disposts le prix
A ceste occasion sa peyne est augmentee,
Et de son ennemy l'ame plus irritée.
Ils deuisoient ainsi quand en ceste facon
Apollon attaqua l'Arcade nourrisson.
Cher fils de Iupiter, dont les parolles sages
Font si discrettement des hauts Dieux les messages,
Toy qui donnes les biens, voudrois tu les bras nuds
Et le corps depouillé tenir ainsi Venus
Doucement embrassee, & estre en ceste sorte
Estroittement serré de ceste chesne forte?
Auquel Mercure dit. O que fust il ainsi
Roy Phœbus, grand archer. I'endurerois cecy
Et trois fois plus encor, & que Dieux & Deesses
Me vinsent voir leur saoul, pris de telles finesses,
Garroté des chainons d'vn lien plus puissant,
Pourueu que de Venus ie fusse iouissant.
Vn ry print tous les Dieux quand il finit de dire,
Mais le Prince des eaux fut seul qui n'en peut rire:
Ains des mains, de la voix Vulcan il suplioit
De laisser aller Mars, & ainsi luy disoit,
O Dieu, ô grand artiste, à l'alleure tardiue,
Deslie ie te pry le belliqueux Gradiue,

Voicy, ie te promets pour luy, de te donner
Tout ce dont on se peut dignement guerdonner
Entre Dieux immortels. Auquel la iambe torte,
Non, ne me vien iamais parler en ceste sorte
Neptune esbranle-terre, & n'entre en caution
Enuers moy miserable, & en responsion
D'vn autre miserable. Hé te pourrois-ie prendre
Entre ces puissans Dieux, & en mes fers te rendre
Au lieu de cestuy cy, si tost qu'il se verra
Deffaict de mes liens & son debte niera?
  Auquel Neptune alors. Si sortir tu le laisse,
Et qu'il ne veille apres te tenir sa promesse,
Ie payeray pour luy ce qu'il aura promis.
  De tant te reffuser il ne m'est pas permis,
Et ne le doy, dit il, ô grand ebranle-terre:
Ie le vay deliurer. Ce disant, il desserre
Le secret des chainons. La chaine se dissout,
Et l'vn & l'autre amant fut aussi tost debout.
Mars gaigne vistement les sommets de sa Thrace;
Et Venus au beau ris la mere de la grace
S'en va droit en Paphos, sa treschere maison,
Fort ayse de se voir deliuré de prison.
Là son temple est dressé, & l'encens de Sabee
Sur son autel sans fin faict monter la fumee
De ses douces odeurs. Les charites soudain
Promptes à la seruir la mirent dans le bain,
D'eau tiede doux fleurant doucement la lauerent,
De suc Ambrosien l'oignants la recreerent:
Puis l'ayant bien seruie ainsi qu'on faict les Dieux
Ietterent dessus elle habits tresprecieux.
  Vlysse au chantre prit vn plaisir indicible,
Et le Phæacien à la rame inuincible

Alors Alcinous commande s'aprester
Le beau Laodamas & qu'il vienne sauter
Seul auec Halius, car nul ne s'appareille
A leur legereté disposte & nompareille
Adonques en leurs mains ils prennent le balon
Que Polybe auoit faict d'admirable façon,
L'vn le pousse en l'air haut d'agilité si forte
Que dans l'obscurité des nues il l'emporte,
L'autre esleué de terre aysement le preuint,
Le prit ains que son pié sur le paué reuint:
Puis apres s'estre assez exercez à la balle
Ils s'en viennent dresser le bal dedans la salle,
Font merueille des pieds, & dansants & sautants
L'vn de l'autre à l'enuy passent ainsi le temps.
D'autres ieunes enfans d'vn consert admirable
Donnoient plaisir au peuple, au chant emerueillable
De leurs airs doucereux, c'est plaisir de les voir
Tous chantans ou dansans faire bien leur deuoir.
Lors Vlysses au Roy. O Prince dont la gloire
Grande entre tous les Rois par le monde est notoire
Certes les Scheriens comme tu me l'as dit
Tous autres à denser passent sans contredit,
Et i'en suis bon temoin. Rauy ie m'emerueille,
De voir l'agilité de ces gens nompareille.
Il dit, & le Roy prit vn grand contentement
A ce qu'il auoit dit: Se tourne promptement
Vers toute l'assemblee, & de parolle sage
Aux rameurs Scheriens vint tenir ce langage
Gentilshommes, Seigneurs, escoutez vostre Roy
Et vous Phaaciens ie vous pry oyez moy.
Ce bon seigneur me semble estre plein de prudence,
De grand vigueur d'esprit, d'insigne experience.

Faisons luy ie, vous pry quelques riches presens
Honorans sa vertu, & qui luy soient plaisans:
Douze se trouueront chacun ou Roy ou Prince
Qui ont authorité dessus ceste prouince
Ie feray le treziesme. A luy chacun donra
Vn bel accoustrement, & present luy fera
D'vn talent de fin or. Que donques on s'assemble,
Et nous luy porterons nos presens tous ensemble
Il en sera plus gay alors qu'il les tiendra,
Et plus alaigrement son repas en prendra
Qu'Euryale aussi voise & se reconcilie
A luy, i'en suis d'aduis, & courtois, le suplie
De n'estre point fasché qu'inconsiderement
Il ayt parlé à luy, luy offre honnestement
Quelque present apart. Il dit: chacun l'aduouë
De ce qu'il proposoit, & hautement le loue.
Alors Euryalus en ces mots respondant:
Alcinous, dit il. grand Prince commandant
Sur vn peuple infini, ie luy veux satisfaire
Selon ton mandement, afin de te complaire
I'ay vn estoc doré magnifiquement beau,
La poignee est d'argent d'Iuoire le fourreau,
Estoffé richement le don est honorable
Et si luy sera fort, ie m'asseure, agreable
Ie le luy vois offrir. Ce disant, s'en alla
Trouuer le fort Vlysse, & ainsi luy parla
Mon pere, ô personnage excellent & insigne,
S'il m'estoit eschappé quelque parolle indigne,
Que le vent, ie te pry, l'emporte entierement.
Les Dieux te doint pouuoir à ton contentement
Faire voyage heureux, agreable & prospere,
Et reuoir ta maison & ta patrie chere.

Apres

Apres auoir sur mer si longuement erré
Les Dieux te doint aussi tout aage desiré.
O mon treschere amy, (luy respondit Vlysse
Tout ayse du present) & que long temps tu puisse
Viure heureux & contant, sans iamais regreter
L'estoc que tu me viens par honneur presenter:
Puis que tu m'as voulu, afin de satisfaire
Au tort que tu m'as faict, ce digne don en faire.
Ce disant, il le prend, le pend à son costé,
L'estoc, de maint beau clou richement argenté
Tandis le soleil tumbe, & les dons on apporte
Qu'on auoit assemblez, riches en toute sorte.
Au prix que les heraultz au palais les portoient,
Les filz du Roy, soudain les prenoient les mettoient
Pres d'Areté la Royne. Apres ilz obeirent
Au Roy Alcinous & pres de luy se mirent
Comme il leur commandoit. En apres il parla
A la Reyne, & luy dit. Ce coffre que voila
Faictes le bien serrer, & que dedans on mette
Quelque beau vestement, & quequel robe honeste,
Et que le tout luy soit gardé soigneusement.
Et vous aultres, allez, courez diligemment
Faictes chaufer force eau, afin qu'il se nettoye
Qu'il se baigne, se laue, & que ioyeux il voye
Les honnestes presens, les richesses, les biens
Que luy font auiourdhuy les Seigneurs Scheriens.
Puis vienne s'esiouir au festin magnifique,
Et participe aux sons de la douce musique.
Pour moy: ce grand hanap d'or reluisant & fin
De bon cœur ie luy offre en don; à celle fin
Qu'il ayt de temps en temps tousiours de moy memoire;
Et que quand il voudra parmy ses amiz boire,

Chez luy, premierement au puissant Iupiter
Et puis aux autres Dieux il en puisse ietter
En terre le doux vin. La Reine, à sa parolle
Faict le commandement à sa trouppe: qui vole,
Si tost qu'elle l'entend, porte, verse, emplit d'eau
Le bain pour le lauer, allume le fourneau,
Iette du bois dessous qui la chaudiere enflamme,
Et le long du trepié rampoit la belle flamme.
Cependant Areté de sa chambre tiroit
Un beau coffre, & dedans curieuse serroit
Les dons, les vestemens, l'or & la pierrerie
Que son hoste auoit eu des Seigneurs de Schærie
Suiuant l'aduis du Roy. Elle y fit metre aussi
Vn bel habit tout neuf, & puis luy dit ainsi:
Remarque bien le tout, voicy que ie l'enferme,
Fai dessus quelque boucle & la serre bien ferme,
Qu'on ne t'en prenne, estant au vaisseau endormy.
De la Reine, Vlysses creut le conseil amy,
Enueloppe le coffre, vne boucle subtile
Y fit, que luy apprit Circé la Nymphe habille.
Alors la fille vint, qui au bain le conduit,
Vlysses le voiant bien fort s'en resiouit,
Car depuis Calypso, il n'estoit, pour remede
De sa grande fatigue, entré dans nul bain tiede.
Mais estant là, la Nymphe en auoit grand souci:
Apres qu'il fut laué des seruantes ainsi,
Et que son corps fut oint de liqueurs precieuses,
On lui ietta dessus, robes delicieuses,
Puis il sortit ioieux, & de rechef alla
Trouuer ceux qui beuuoient. Alors l'attendoit là
L'excellente en beauté Nausicaa la belle,
Aiant la Majesté d'vne Nymphe immortelle,

Au maintien gratieux que graue elle portoit
Vne Deesse mesme elle representoit.
Elle s'esbahissoit voiant le Roy d'Ithaque
De tant belle presence : adonc elle l'attaque
Disant. Et bien mon hoste, estant en ta maison
Dy moi ie te supli, si tu auras raison
De te ressouuenir de ta tant bonne amie
Nausicaa l'infante, à qui tu dois la vie.
Lors le caut Vlysses lui dit lui blandissant.
Belle Nausicaa fille du Roy puissant
Le grand Alcinous, soit la volonté telle
De Iupiter, mary de Iunon sa seur belle,
Que ie voye en seurté mon païs de retour.
Et selon mon desir me luise l'heureux iour
Auquel i'arriueray sur mes champs domestiques:
Certes ie t'y rendray de mes veus pacifiques
Les doux remercimens tant que viuant seray,
Et tout ainsi qu'vn Dieu ie te reclameray.
Car tu m'as conserué ô gentille pucelle:
Ce disant il s'assit sur vne chaire belle
Aupres d'Alcinoüs, adonc ils detranchoient
Les viures en morceaux, & le vin debouchoient.
Puis le Heraut arriue, & quant & quant luy entre
Le bon Demodocus, le tant aymable chantre:
On l'assied parmy ceux qui estoient là disnant,
Et contre vn grand pilier il se va soustenant
Alors Vlysses dit au Heraut venerable
En tranchant du Sanglier qui estoit sur la table
(Car il en restoit fort encores du repas)
Vn tronçon d'entre tous le plus tendre & plus gras:
Tien heraut ie te pry, pren cela, & le porte
Au chantre de par moy, dy luy que ie l'exhorte

De boire & de manger : que ie le veux aussi
Aymer & honorer, bien que plein de soucy.
On doit tousiours porter honneur & reuerence
Aux poëtes gentils, grande est leur preferance
Sur tous hommes mortels. Car la muse a daigné
Les instruire, & leur art leur â, douce, enseigné,
Aymant fort leur mestier. Ainsi qu'il luy commande
Le heraut prend soudain en ses mains la viande
Qu'Vlysses luy tendoit, afin de la porter
Au bon Demodocus, & la luy presenter.
Il la prend de bon cœur, la decouppe l'entame,
En mange à son plaisir, plein de ioye en son ame,
Or tous les conuiez commencerent soudain
A faire bonne chere, & de porter la main
Et aux plats, & aux pots: & plein d'esiouissance
Vn chacun en prenoit selon sa suffisance.
Quand la soif fut esteinte & l'appetit passé
Vlysses en ces mots s'est au chantre adressé:
Gentil Demodocus, des Muses l'excellence,
Ie te prise beaucoup, grande est ta preferance
Sur tous hommes mortels: soit que sous les douceurs
Du diuin Apollo, ou dessous les neuf seurs
Tu ayes tes chansons si doctement aprises:
Tu dis, comme elles sont, les hautes entreprises
Des Grecs, & leurs malheurs, & ce qu'ils ont souffert,
Soit que tu ayes tout toy-mesme decouuert,
Comme y estant present, soit que l'aye ouy dire,
Tu scais naïfuement le pinser sur la l'ire.
Mais poursuy ie te prie & sur ta douce vois
Chante nous l'appareil du grand cheual de bois,
Dy nous l'inuention de l'estrange ædifice
Qu'Epeus faconna d'admirable artifice

A l'ayde de Pallas. Vlysses le sublin
Le poussa dans le fort de la ville, tout plein
D'hommes armez & forts, qui renuerserent Troye,
Mirent Pergame à sac & Ilion en proye.
Que si tu scais traicter ce sujet comme il faut,
Dessus tous les humains ie t'esleueray haut,
Ie publiray par tout que ton vers, que ta grace,
Que ton entendement tous les autres surpasse.
Ie metray ton renom iusque au plus haut du Ciel,
Je diray que les seurs t'ont abreuué du miel
Qui coule sur Parnasse, & qu'en toute largesse
Quelque Dieu a sur toy deployé sa richesse.
Il dit, & de ce los le Poëte excité
S'aprestant à bien dire a disert recité
Dessus son luth diuin, comme sur la marine
Monterent les Gregois pour faire bonne mine,
Des logerent hastifs, mettans le feu par tout
Commenceants cestuy cy, finissants l'autre bout:
Tandis les autres chefs que la montagne enferme
Dans le traistre cheual, là dedans faisoient ferme
Remplis de grand silence, & dedans la cité
Par les habitans mesme est le cheual ietté:
Vlysses qui menoit ceste gaillarde bande
S'enseuelit luy mesme en la montagne grande,
Et Troyens de tirer. Mais comme ils estoient là,
Diuerse opinion parmy eux se mesla,
Trois aduis se traictoient : & l'inconstant vulgaire
Se partissoit en voix l'vne à l'autre contraire.
Les vns vouloient sans plus que le bois fust ouuert,
Et ce qui pouuoit estre au dedans decouuert:
Les autres qu'on menast dessus vn precipice
Et qu'on en fist rouler le mechant edifice,

D'autres qu'on laissast là le sacrossaint present,
Et que l'on adoucist les Dieux en ce faisant.
Plus que tout autre aduis le dernier ils suiuirent,
Et les Troyens ainsi soubs les armes perirent,
Le destin les pressoit. Ainsi dans la Cité
Fut mise la machine, & le cheual ietté:
Dans lequel se cachoient la fleur de la ieunesse,
Et les plus resolus de la flotte de Grece:
Qui debuoient tost donner aux Troyens malheureux
Espouuentables morts & trespas rigoureux:
Demodocus chantoit comme sortants du chesne,
Descendans comme à flots des cauernes du fresne
Les Grecs mirent à feu la superbe cité
Se respandants partout, d'vn & dautre costé
Espars ils saccageoient, & de grande furie
Eslançoient les horreurs de leur aspre turie.
La grande foule tumba deuers Deiphobus
Où le Dulichien auec Menelaus
Firent de grands efforts: car aux cris, aux alarmes
Les plus braues Troyens s'estoient là mis en armes.
Le combat fut bien grand, Mais ils furent mis bas
Sous l'effort d'Vlysses assisté de Pallas.
C'est le diuin sujet que Demodocus traicte.
Cependant Vlysses larmes de ses yeux iette
En grande quantité, son visage humectant
Des grands ruisseaux de pleurs qui luy vont degoutant.
Comme vne pauure femme & triste & desolee
Embrasse son mary, tumbé dans la meslee
D'vn furieux combat, pleure, couuert de coups
Par le glaiue ennemy son miserable espoux,
Cependant qu'il deffend sa patrie, sa ville,
Ses murs & son foyer, sa femme & sa famille.

La pauurete qui voit son mary se mourant
Et haletant encor, triste le va pleurant
Couchee dessus luy, remplit l'air, de ses pleintes,
Meut la terre à ses cris, le Ciel à ses compleintes,
Cependant l'ennemy cruel luy est à dos,
Qui la haste, & la frappe à coups de iauelots,
La trainne en seruitude, & d'effort pitoyable
Force de mille maux la pauure miserable:
Son visage tendret cy deuant tout amour
Perd à force de pleurs son lustre & son beau-jour,
Son beau teint se fanit sous la tristesse amere,
Et ses yeux si tendus se rident de misere,
N'est plus rien qu'vne vieille, elle qui parauant
Ieune fille s'alloit sur toutes esleuant
Vlysses ainsi, au son des pitoyables carmes
Qui chantoient ses malheurs, se fondoit tout en larmes,
Et nul ne l'apperceut : le Roy tant seulement
Qui luy estoit prochain le vid, secretement
Gemissant en son sein, & de face troublee:
Si prit occasion de dire à l'assemblee.
Ie vous pry, mes amis, sans plus outre-passer
Que le chantre diuin veille son chant cesser,
Tout le monde n'a pas son suiet agreable.
Ie vous dy que depuis qu'on est sorti de table
Et que Demodocus son chant a commencé,
Nostre hoste que voicy de gemir n'a cessé,
Il à le cœur serré, la marrisson le presse,
Et faut qu'il soit saisi de quelque grand' tristesse,
Que le chant cesse donc. Nous qui le receuons
A quelque autre sujet retourner le deuons,
Inuenter vn moyen qui destourner le puisse
De ces tristes pensers, & qui le resiouisse.

Car il est plus seant ses hostes delecter
Quand on les tient chez soy, que de les contrister,
Et à l'occasion de ce mien hoste honneste
Ces dons icy se font, & ce festin s'appreste:
Il s'est faict supliant, & ie le veux cherir
Comme mon frere propre, ayder, & secourir
De toute ma puissance: & quiconque a bonne ame
Ne rejette jamais celuy qui le reclame.
Mais ie te pry, mon hoste, ouure moy maintenant
Ton cœur, & l'à dedans ne va rien retenant:
C'est toujours le meilleur se trouuer veritable.
Dy ton nom, que ton pere & que ta mere aimable
T'ont donné, par lequel ceux qui te cognoissoient
T'appelloient, & tes gens comme ils le prononceoient
Personne n'est sans nom: & quiconque a sceu naistre
Bon, mauuais, de quel lieu que ce soit qu'il puisse estre,
En naissant, ses parens luy ont donné vn nom.
Dy nous semblablement ton païs, ta maison,
La ville dont tu es, afin que tu t'embarques,
Et que dans ton païs te conduisent nos barques.
Les nauires d'icy n'ont timons, ny patrons,
Semblables que les ont celles des enuirons:
Nos gens sçauent les meurs, les pensers, les courages,
Des gens, les nations, les plages, les riuages,
Les habitations, ils trauersent legers
Les mers & les courants, ne craignent les dangers,
Les vents, ny les brouillats, ny le hazard des ondes,
Et n'ont peur d'enfondrer sous les vagues profondes.
Pourtant, Nausithous mon pere, cy deuant
(Il m'en souuient fort bien) nous disoit fort souuent
Que Neptun' nous portoit enuie merueilleuse
Dequoy nous n'auions peur de son eau perilleuse,

Et sans difficulté que nous entreprenions
De mener vn chacun, & point ne le craignons.
Qu'il nous menaçoit fort d'enfondrer vn nauire
Qui nous appartenoit dans son profond empire,
Pour vn temps aduenir, ainsi qu'il reuiendroit
De conduire quelqu'vn. Donc qu'il l'enfondreroit
Et sur nostre cité, ainsi qu'vn mur terrible
Mettroit la pesanteur d'vne montagne horrible.
Ainsi nous racontoit le vieillard: mais voila,
Soit qu'il plaise à Neptun de faire tout cela
Que mon pere a predit, & dont il nous menace,
Soit qu'il change d'aduis & qu'il ne le parface,
Tout gist en son plaisir. Mais, soit par toy conté
En quel pays tu as esté tant tourmenté,
Quels hommes, quelle gent: si c'est terre habitee,
S'ils sont humains, courtois, si elle est frequente,
Ou bien s'ils sont cruels, sauuages, furieux,
S'ils sont hospitaliers, & s'ils craignent les Dieux.
Dy moy encor cecy. Au sujet de ces carmes
Pourquoy ie te suppli', as tu ietté ces larmes?
Quelle tristesse as tu? Pourquoy gemis tu tant,
Lors que tu vas oyant les gestes racontant,
Et les malheurs des Grecs qui furent deuant Troye,
Son funebre accident, son pillage & sa proye.
Les Dieux ont faict cela, & leur perte pendoit
Sur le bout du fuzeau que la Parque tordoit:
Ces ruines, ces morts qu'elles leur ont fillees
A tous hommes seront à iamais reuelees:
Les maux & les tourments qu'elles leur ont tramez
Seront sur les chansons chantez & renommez.
Quelqu'vn de tes parens, ou ton pere, ou ton frere,
Ton gendre bien aimé, ton cousin, ton beau pere,

Sont-ils morts deuãt Troye, ou souz les hauts rempars
Du superbe Ilion ont-ils souffert de Mars
Le funeste trenchant? Car c'est en ceste sorte
Que se perd & déioint la proximité forte,
Et en ceste façon nous allons tous pleurans
Quand la mort les a pris, nos bien-aimez parens,
Ou si c'est ton amy qui ait eu mort amere?
Ie n'estime pas moins vn bon amy, qu'vn frere,
Amy qui au besoin t'aide opportunement,
Et qui sage & prudent t'aime sincerement.

Fin du huictiesme Liure.



LE NEVFIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LE commencement de la narration d'Vlysses. Ses exploits de guerre contre les Ciconiens, son abord aux Lotophages, sa venuë en Sicile vers le Cyclops Polypheme, auquel, luy ayant mangé six de ses gens, il creue l'œil & se sauue de sa cauerne industrieusement.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Cicones cruels, les heureux Lotophages,
Polypheme éborgné dans ses antres sauuages.

LOrs le sage Vlysses à dire ainsi commence.
Puissant Alcinoüs, Roy grād par excellēce
Sur tous les Princes Grecs, de qui l'illustre nom
Parmy les nations estend son beau renom:
Certainement c'est chose agreable & honneste
Que d'entendre la voix d'vn si parfait Poëte
Que cestui-cy, semblable aux Dieux: & pour certain
C'est le plus agreable & plus beau d'vn festin
Que la douce Musique: Alors qu'à sa merueille
Les doctes assistans sont rauis par l'oreille,

Que le peuple escoutant y reçoit du plaisir,
Que la ioye, de tous le cœur en vient saisir,
Que par tout le logis on en faict allaigresse,
Que tous les conuiez sont esmeus de liesse,
Boiuent de ces accords les accents doucereux,
Sont rauis du diuin de ses sons amoureux,
S'emplissans à souhait de viures delectables,
Quand le maistre d'hostel charge les longues tables
De mets delicieux, de pain les pannetiers,
Et de vin excellent les ioyeux sommeliers,
Et ceste chose encor me semble estre tresbelle.
Mais ie te veux narrer ma fortune cruelle,
Ie te veux raconter mes infinis malheurs
Si tu les veux entendre, & quelles grands douleurs
I'ay souffert sur les eaux en allant par le monde,
Afin que dauantage en pleurs ie me debonde.
Mais, las, quels de mes maux diray-ie les premiers,
Lesquels mettray-ie encor en ordre les derniers,
Et lesquels de beaucoup? Car la celeste bande
M'a donné des ennuis en quantité bien grande.
Sois moy donc ententif. Mais tout premierement
Ie te diray mon nom, puis vous sçaurez comment
Ie suis venu chez vous estranger miserable,
Eschappé sur la mer à la mort effroyable,
Aux tristes accidens du ruineur destin,
Car de vostre pays le mien est fort lointain.
Du fameux Laërtes ie suis le fils, Vlysse,
Cogneu par tout en ruse, en dol, en artifice:
Iusques au Ciel s'estend la gloire de mon nom.
Ie demeure en Ithaque isle de grand renom,
Sur qui le mont Nerite estend ses frais ombrages,
Et cache ses sommets dans les plus hauts nuages.

Maints arbres grãds & hauts võt dessus luy croissans,
Et sont leurs beaux sommets de loin apparoissans.
Quelques isles autour sont dont elle est enceinte,
Dulichie, Samos, & l'ombreuse Zacynthe,
Son costé qui paroist pres la mer se penchant,
Et qui de terre ferme est le plus approchant,
Regarde vers le Nord, & les autres encore
Vers le Soleil leuant & la nouuelle Aurore.
Elle est petite. elle est aspre & rude au labeur,
Elle porte pourtant gens forts & pleins de cœur.
Ie ne puis de ces yeux rien voir tant agreable
Que ceste terre là, mon pays desirable:
Bien que de mariage & d'amour i'aye esté
Par toy, ô Calypso, souuent sollicité,
Combien que de Circé, la Mage renommee,
En astuce, en sçauoir, en breuuage estimee
I'aye esté recherché, espouser m'ait voulu,
Rien ne m'a destourné, rien iamais ne m'a pleu
Que mon pays natal, & n'est en ma puissance
D'oublier la douceur du lieu de ma naissance.
Rien au pris du pays n'est precieux & cher,
Rien ne nous est si doux que le natal foyer.
Bien qu'vn homme en richesse à nul autre ne cede,
Que palais somptueux & tresors il possede,
S'il est loin du pays sur lequel il fut né,
Et loin de ses parens, il est infortuné.
Or ie te conteray maintenant mes voyages,
Mes erreurs, mes trauaux, mes pertes, mes dommages,
Desquelles m'a voulu le puissant Iupiter
Dés le depart de Troye en mer persecuter.
Au partir de Phrygie, & des plaines herbeuses
Où auoit esté Troye aux mazures fumeuses,

Le tourbillon m'emporte, & pousse en moins de rien
Au barbare terroir du bord Ismarien
Des Cicones cruels, ausquels ie fy la guerre,
Pry leur ville, iettay leur muraille par terre,
Hommes, enfans, vieillards, tuay tout sans mercy,
Leurs femmes emmenay & leurs filles aussi,
Partageay à mes gens leurs biens & leur richesse,
Et personne ne fut qui n'eust dons à largesse.
Ie commande soudain la retraitte sonner,
Et les armes au poing sur ses pas retourner.
Mais voyez les destins desia comme ils nous traittent;
Mes compagnons, helas, mes paroles rejettent;
Refusent d'obeir. Jls demouroient assis
Par les naufs, fayneans, & d'yuresse transsis,
Oublieux s'amusoient à boire à toute outrance,
Car ils auoient trouué du vin en abondance.
Egorgerent au bord bœufs, moutons & brebis,
Tant que les Ciconois qui s'en estoient fuis
Retournent furieux, auec force autres bandes:
Car ils leur auoient dit les occisions grandes
Qu'on auoit faict des leurs. Ils viennent donc sur nous
Auec tous leurs voisins, pleins d'ire & de courroux;
Braues & belliqueux. Or au pays de Thrace
Dedans le continent il habite vne race
De gens, qui sont dressez à fierement courir
A cheual sur leur homme & le faire mourir:
Puis mettent pied à terre, & sçauent bien combattre
Quand il est necessaire, & l'ennemy abbattre.
Ils nous surprennent donc, viennent à l'impourueu
En grand nombre amassez, autant que l'on a veu
De feuilles par les bois, de bleds par les campagnes
De fleurs parmy les prez, & d'herbes aux montagnes.

Iupiter, ses destins, les assaults, les hazars
Nous pressoient grandement souz les armes de Mars,
Et le sort, qui sur nous a la chance tournee
Nous contraint de souffrir vne triste iournee:
Nous sommes entourez desia de toutes pars
Pressez de l'ennemy, qui eslance ses dars
Iusque dans nos vaisseaux, & de dessus la terre,
De fléches & de traits nous font mortelle guerre.
Depuis le poinct du iour tousiours nous combattons,
Et iusques au Midy brauement resistons, (che
Cōbiē que moindres qu'eux. Mais quād Titon fut pro-
De noyer dans la mer du soir son panchant coche:
Les Ciconois alors deuindrent les plus forts,
Et aux Grecs debellez donnerent milles morts.
Là mourut de nos gens six de chacune barque,
Et le reste eschappant à la cruelle Parque
Ioyeux faict voile au vent, laisse le sanglant bord,
Aise de s'estre ainsi garanty de la mort.
Nos nauires pourtant plus outre ne passerent,
Nos fermes auirons plustost ne se hausserent,
Et nos voiles iamais ne prirent le plein vent
Au large dans la mer, que n'eussions parauant
Par trois fois appellé nos gens. qui là tomberent
Et des fiers Ciconois la proye demeurerent.
Tost apres Iupiter encontre nos naisseaux
Enuoya la tempeste, & renuersa les eaux
Tout s'en-dessus-dessous, noyant nostre nauire
Des orages tombans des fleuues de son ire:
Nous couurit de brouillas, & son courroux amer
Cacha d'vne nuee & la terre & la mer.
Nos vaisseaux sont frappez de la vague irritee,
La nuit humide chet du Ciel pre cipitee.

Elle amasse tout l'air plein de poisseuse horreur,
Et la mer est changee en obscure frayeur.
Ia les pauures vaisseaux nagent à l'aduanture,
Sont emportez des flots : & la tempeste dure
Trois, quatre fois les frappe, on oit craquer le bois,
Les voiles déchirez rompent tout à la fois,
Sont emportez en mer en mille parts diuerses:
Les morceaux vont nageans dessus les ondes perses,
Nous fremissons de peur : car tout ce que voyions
Nous rapportoit la mort, & au fond nous cachions.
Apres reprenans cœur nos forces redoublasmes,
A force d'auirons nos nauires poussasmes
A terre my-rompus par les vents furieux :
Nous fusmes là deux iours & deux nuits, soucieux
Et tristes au mourir. Couchez sur les herbages
Lamentions nostre sort pressez en nos courages.
Mais au troisiesme iour que l'aube se leuant
Ses beaux cheuaux dorez amenoit du Leuant,
Et se monstroit vermeille, empourprant les campagnes,
Et sa teste dressant sur le bout des montagnes:
Nous remontons en mer, nos grands mats redressons,
Chacun rentre en sa nef, & nos voiles haussons,
Ia nous nous asseons, & toute nostre flotte
Au plaisir d'vn bon vent agreablement flotte,
Le vent & le Pilote ensemble gouuernoient,
Et à nostre souhait nos nauires menoient.
Helas de ce temps là le vent ainsi prospere
I'eusse touché le bord de mon Ithaque chere,
Si le fier Aquilon & les flots rigoureux
Ne m'eussent déuoyé de mon chemin heureux:
Ne m'eussent destourné dessous la pointe fiere
Des rochers Malæans & du mont de Cythere.

I'erre

I'erre neuf iours entiers ſur le flot agité,
Des aduerſaires vents deçà delà porté:
Sur le dixieſme iour i'aborde les riuages
Proſperement conduis des heureux Lotophages,
Qui viuent des doux fruits croiſſans ſur des rameaux,
Ioyeux, pleins de ſanté. Nous ſortons des vaiſſeaux,
Nous mettons pié à terre, & beuuons de l'eau nette
Que le ſable Prochain à gros bouillons nous iette.
Nous faiſons bonne chere, & ſur l'herbe couchez
Delectons de bon vin nos goſiers deſſechez.
Quand la ſoif & la faim ne nous firent plus guerre,
I'enuoye de mes gens pour découurir la terre,
(I'en choiſi deux de tous: le Herault pour le tiers
Pour aller auec eux i'adioignit volontiers,)
Quelle part nous eſtions, en quel coin ſouz la ſphære,
Et quels hommes c'eſtoient, & ce qu'ils ſçauoient faire.
Comme ils eurent marché par pays longuement
Ils s'allerent en fin meſler ioyeuſement
Parmy ceux du pays, qui contre eux ne ſe faſchent,
Ny de glaiues trenchans de les tuer ne taſchent,
Ny furieuſement ne les vont pas charger:
Mais de leurs fruits ſucrez leur donnent à manger.
Ils n'en eurent mangé, que toſt ils oublierent
Tout ce qu'ils auoient faict, & ne ſe ſoucierent
De reuenir vers moy: de leurs naturels Dieux,
De leur douce maiſon pauurement oublieux.
Tout le ſoin, le ſoucy qu'ils ont en leurs courages,
Et de viure touſiours auec les Lotophages.
Ie les allay querir, à force les trainay,
Et dedans nos vaiſſeaux pleurans les ramenay.
Me fallut les lier par force & violence:
Lors ie dy que chacun r'entraſt en diligence

Dans les vaiſſeaux aileZ, ſur les bancs ſe rangeaſt,
Que du fruit du pays perſonne ne mangeaſt,
De peur qu'enſorcelleZ il ne leur priſt enuie
D'vſer en ce pays le reſte de leur vie,
Et ne fiſſent refus de remonter ſur mer,
Oublieux du pays, & laſſeZ de ramer.
Chacun donc ſe retire, & à force de rame
Frappe les flots ondeux, & les vagues entame.
Nous aduançons chemin de deuil allangouris,
On voyoit eſcumer ſouz les ondes Doris.
Voicy nous arriuons à la riue ſanglante
Des Cyclops cruels engeance violente,
Effroyables Geans, gens ſans raiſon, ſans foy,
Superbes, orgueilleux, ſans couſtume, & ſans loy,
Se faiſans forts des Dieux, iamais ils ne labourent,
Ils ne plantent iamais : Mais là les moiſſons courent
D'elles-meſme ſur terre, & croiſſent ſur les champs
Qui n'ont eſté fendus par les coutres trenchans.
Là, ſans qu'on y laboure & là ſans qu'on y ſeme,
La terre leur produit leurs viures d'elle meſme,
Là croiſt le beau froment, là l'orge roux iaunit,
La vigne abondamment la vendange y fournit.
Et les arbres leurs fruits. Vous y voyeZ la vigne
Ployante ſouZ le fais de ce doux fruit inſigne,
De grands raiſins chargee, & la vient humecter
La pluye que luy donne vn moitte Iupiter,
Dont le fruit ſe groſſit & s'enfle en ſon eſcorce.
Ils ne plaident point là, la loy n'a nulle force
Parmy eux, les ſtatus n'y ſont point recogneus,
Et les ſceptres n'y ſont en grand conte tenus.
Mais ils vont demeurans par les foreſts ombreuſes,
Sur les monts eſleuez, és grottes cauerneuſes.

Chacun sa loy s'ordonne, & a commandement
Sur sa femme & enfans : N'ont soucy nullement
De s'entre-recercher une isle assez petite
S'estend dehors du port de la terre où habite
La race des Cyclops, & ce lieu tout desert
Est de grandes forests entierement couuert.
Comme l'isle n'est pas de leur terre prochaine,
Elle ne s'en void pas aussi par trop lointaine,
Mainte Cheure sauuage en grande quantité
Naist dedans ce pays nullement frequenté.
Pour les aller secourir sur leurs roches pointues
Les sentes nullement ne paroissent battues
Des pas d'homme viuant. La force de l'odeur
Des chiens ne va point là, là ne va le veneur,
Qui tousiours par les bois & les forests obscures
Sur les monts dangereux court maintes aduantures;
Le bestail, ny le soc ne la vont point couurant,
On n'y va point semant, on n'y va labourant,
Vuide de laboureurs, & exempt de leurs œuures.
Toutesfois on y voit pasturer maintes Cheures,
Et à leurs brayemens resonnent les rameaux.
Les Cyclopes n'ont là nauires ny vaisseaux
Dorez & peinturez : En leur fiere contree
N'a charpentier aucun encore faict entree,
Qui d'ais bien cheuillez de postaux grands & longs
Leur ait enseigné l'art de faire galions,
Sur lesquels entamans le creux des ondes perses,
Ils s'en aillent cercher les regions diuerses,
Voir estranges pays, apprendre, s'enquerir,
Visiter, traffiquer : Ainsi qu'on void courir
Les autres nations pour faire leurs traffiques,
Et entre-secourir chacun leurs republiques:

Gens qui les frequentans les ciuilizeroient,
Et leur terre, & leurs mœurs en fin cultiueroient,
Bastiroient des citez, les mettroient à leur aise.
La terre toutesfois n'est nullement mauuaise,
Elle rapporteroit en saison, car les prez
Sur le bord de la mer fleurissent diaprez,
Mols & bien arrosez. Là s'aimeroit la vigne
Où pendroit le doux fruit de la souche benigne:
Le terroir y seroit facile à labourer:
Le grain dedans l'espy pourroit croistre & dorer,
Et l'espy pesamment y pancheroit la teste.
Le port y est aisé, exempt de la tempeste,
Et n'est ia de besoin d'y lier les vaisseaux
Lors que les vents fascheux bouleuersent les eaux,
Ou de les mettre à l'ancre. Nulle tourmente en somme
Ne vous empesche point d'y prendre vostre somme.
D'eux-mesmes les vaisseaux y demeurent flottans
En toute seureté iusques au nouueau temps,
Qu'on voit se réueiller la mariniere tourbe,
Qui coule en mer le fais de son nauire courbe,
Que les vents gracieux vont doucement soufflant,
Et de leurs forts soufflets les voiles vont s'enflans.
Au port sort une source & claire, & babillarde,
Dont l'eau va murmurant doucettement iazarde,
Et iette à petits bonds son onde ialissant,
Maint grand aulne feuillu à l'entour va croissant.
Nous abordasmes là, telle fut la fortune
Qui nous y vint pousser au temps de la nuit brune
Quelque Dieu que ie croy, fut nostre conducteur,
Car l'air estoit alors espais & fort obscur:
Mesmes de s'entreuoir il estoit impossible.
Nos masts estoient couuerts d'vn air noir & horrible,

La poix & l'espaisseur estoient amoncelez,
Et noircissoient l'entour de nos vaisseaux voilez
La Lune auoit perdu sa corne desirable,
Ne monstroit plus du Ciel sa lumiere agreable,
Mais triste & renfermee ès nues se cachoit.
Isle, terre, ne port de nous ne s'apperçoit,
Et ne vismes iamais les vagues se poussantes
Encontre le riuage, & les eaux se haussantes
Au bord qui les frappoit, que nous n'eussions touché
Le port, & nostre cable à la riue attaché.
Nos compagnons alors plient voile & cordage,
Et nous nous estendons couchez dessus l'herbage
Lassez de la marine & pesans de sommeil,
Et de l'aube attendons le gracieux réueil.
Mais dés que le matin ramenant la iournee
Elle nous eust monstré sa robe ensafranee
Rebridant ses cheuaux, nous fusmes esbahis
De voir si pres de nous & l'isle & le pays.
Nous y dressons nos pas, y prenons nostre route,
Remplis d'incertitude, & agitez de doute,
Et les Nymphes des bois filles de Iupiter
Force Cheures touchans, les vindrent presenter
A nos gens affamez, afin qu'ils en tuassent,
Et que, dessus le feu les cuisans, en mangeassent.
Nous courons au vaisseau, prenons fleches & dards,
Et pour Cheures ferir nous enlunons nos arcs,
Nous nous mettons en trois, les suiuons sur la crouppe
Des pointes des rochers, & iusqu'en la grand trouppe
La chasse leur donnons. Iupiter & le sort
Nous donna bonne prise, & nous fit mettre à mort
Nombre de venaisons, iettant en nostre voye
Enceinte de forest & la prise & la proye.

Et comme nous estions quelques douze vaisseaux,
Le hazard nous donna à chacun neuf Cheureaux:
Mais le mien en eut dix du parsus de la guerre.
Alors chacun de nous de se ietter en terre,
De faire bonne chere, & de s'emplir ioyeux
De grasse venaison & de bon Bacchus vieux.
Tout le iour se passa, iusqu'à ce que dans l'onde
De l'Ocean, Titan mist sa perruque blonde:
Que nous estions à table, & que nous n'auions pas
Encor vuidé les pots, ny finy nos repas.
Car nous auions du vin encor' à suffisance,
Et en auions chargé en tresgrande abondance
Lors que nous prismes pié és bords Ismariens,
Et iettasmes à bas les murs Ciconiens.
Or nous considerons des geantines roches
Celles qui nous estoient de terre les plus proches,
Nous regardons fumer leurs trous & leurs crottons,
Nous entendons apres des Cheures & moutons
Infinis beeslemens. Puis Phœbus le Ciel laisse,
Et faict en se cachant place à la nuit espaisse.
Et nous encor par terre au sommeil redonner
Nos membres tous lassez, iusques au retourner
Du iour, & que l'Aurore hors des ondes se tire.
Lors appellant mes gens ie me pris à leur dire:
Compagnons ie vous pry' & vous mes chers amis,
Demeurez tous icy, sans qu'à nul soit permis
De sortir des vaisseaux, mais faictes bonne garde,
Et de descendre à terre aucun ne se hazarde.
Moy auec mon vaisseau i'iray tant seulement
Découurir le pays, desirant grandement
Apprendre en quel endroit de la terre nous sommes,
Et si les habitans de ce pays sont hommes

Agrestes, inciuils, sans hospitalité,
Ou bien s'ils ont en eux quelque ciuilité.
Paracheuant, ie monte en ma nef, & commande
A mes gens de me suiure, incontinent ma bande
Me suit, entre au vaisseau, donne des auirons,
Et vers l'endroit plus proche à force nous tirons.
Y estans abordez tous ceux de nostre flotte,
Nous duisons là pres l'entree d'vn grotte
Haute dedans le roc. Maint laurier s'esleuant
De l'horrible cauerne ombrageoit le deuant.
Brebis en quantité & Cheures en grand nombre,
Innombrable bestail reposoient dessouz l'ombre,
Et vne grande salle aupres apparoissoit
Faicte de grands cartiers, laquelle se haussoit
D'vne belle hauteur: Grands Pins de leur branchage,
Force chesnes feuillus y donnoient de l'ombrage:
Vn homme horrible & grand là dedans se tenoit,
Et tout seul ses trouppeaux par les rochers menoit.
Entre ses compagnons engeance abominable,
Il ne vent habiter nullement sociable,
Monstre prodigieux, ne semblant nullement
Aux autres de visage, en haussant seulement
Sa teste quand il sort de ses roches cornues,
Il touche de son front aux plus hautaines nues,
Et surpasse hautain, de son chef orgueilleux
Les sommets les plus hauts des grands mõt sourcilleux.
A l'heure ie laissay le reste de ma bande
Au bord dans mon vaisseau, les prie & leur cõmande
De faire bonne garde, & que pour quelque cas
Que ce soit, des vaisseaux ils ne s'écartent pas.
I'en prens seulement douze, auec moy les emmeine
Fais porter de bon vin vne peau de bouc pleine

*Pour nous reconforter, d'vn tres-excellent vin
Present delicieux de Maron le deuin,
Le Prestre d'Apollon, sage fils d'Euanthee,
D'Ismarie habitant, que nous auions domptee:
Et ce faisant auions sauué luy & ses fils,
Sa femme & sa maison d'entre les déconfits,
Sans qu'il se ressentist en rien de ce desordre,
Portons grand reuerence à luy & à son ordre.
Il habitoit pour lors Prestre à Phœbus sacré
Dans vn bois, à son maistre & saint & consacré,
Me fit de grands presens: entre autres d'vn grād vase
D'argent massif le hault, d'argent massif la base,
Sept talents de fin or, de vin delicieux,
Incorruptible vin, saint breuuage des Dieux
Douze grands poinçons pleins. Ses gens ne ses seruātes
Ne sçauoient où estoient ces liqueurs excellentes.
Dans vne caue à part secrette il les mettoit,
Et sa femme la clef seulement en portoit:
A grand peine vne fille, & fidelle & secrette,
Auec sa femme & luy sçauoit ceste cachette,
Quand de ce bon vin fort vne fois ils beuuoient
Tant seulement vn pot, sa force ils abreuuoient.
De vingt mesures d'eau, il fumoit l'ambrosie
Du verre, & de le boire onc ne mouroit l'enuie.
Ie fais donc d'vn tel vin vne grand' peau charger,
Et porte quant & moy dequoy tresbien manger.
Ie brule de desir, mon cœur d'ardeur sautelle
De voir le grand Cyclops à la face cruelle,
Au corps fort & puissant, le mépriseur de loy,
Le moqueur de iustice, & le rompeur de foy.
Nous paruenons en fin à sa fiere demeure,
Mais l'horrible Geant n'y estoit pas pour l'heure,*

Ses beslantes brebis par les champs il paissoit
Et gardant ses troupeaux le temps ainsi passoit.
Nous entrons dans le trou où le monstre se veautre
Regardons chaque chose encor' l'une apres l'autre
Son mesnage admirons. Son laittage pressé
Es fescelles estoit proprement adiancé,
D'osiers bien repliez ses panniers & ses cages
Estoient chargez de beurre, & rompoient de fromages:
Icy estoit le toit des camuses brebis,
Là des boucs petulans l'establage estoit mis,
Et des cheures à part les logettes d'eclisse
Se fermoient proprement, d'vn soigneux artifice
Le Cyclops rengeoit tout faisant distinction
Et de bestail diuers & d'habitation.
Là logeoient les plus vieux, à part font leur demeure
Les moyens, & plus loing ceux qui depuis peu d'heure
Sõt nés, agneaus, cheureaus. Car au pris qu'ils naissoiẽt
Ils trouuoient leurs maisons & en leurs rang passoient
Toutes pleines de laict rompoient ses laitteries.
Ie vy ses toits aux boucs, ie vy ses bergeries,
Ses grands pots escumans, ses cages, ses paniers,
Ses cherieres, ses ais, ses fais celles d'osiers,
Et ses mets où estoient bien serrez ses laittages,
Sa creme, son caillé, son beurre & ses fromages.
Mes gens me pressoient fort d'emporter ces vaisseaux,
De toucher deuant nous son bestail à mouceaux,
Charger tout en nos nauts: & desencrer bien viste
De peur d'estre surpris, & de prendre la fuitte.
Ie ne peu malheureux cela leur accorder,
Et ne me voulu onc laisser persuader:
Ie refusay mon bien, pour voir la mine fiere
De ce maudit geant, & pour tascher de faire

Qu'il m'en donnast plustost par hospitalité.
Mais, las! il nous deuoit vser de cruaulté.
Dans le cachot ombreux du feu nous allumasmes,
De ses fruitz, de son lait, de ses biens nous mangeasmes
A nostre suffisance: & attendismes là
Iusqu'à tant que le monstre horrible deualla
Des rochers, dans son creux: & voicy qu'il apporte
De grandz charges de bois sur son espaulle forte,
Des arbres tous entiers, pour cuire son soupper
Sur le feu qu'il alloit bien tost en allumer.
Il iette la dehors sa monstrueuse charge
Et du pesant fardeau ses espaulles decharge,
Vn bruit horrible & fort suit ce deschargement,
Et horreur nous saisit le cœur entierement,
Tremblans & fremissans nous cerchons les tenebres,
Et fuyons par les coins de ses caches funebres,
Es lieux plus enfoncez du roc nous nous cachons,
Et fuir la fureur du Geant nous taschons.
Il serre ses trouppeaux, de ses brebis craintifues
Il tire le laittage, & des cheures lasciues,
Mais il laisse dehors tous les moutons beslans,
Les masles, les agneaux & les boucs petulans.
Puis il ferme son trou: les grands postaux il croulle
Et pour seruir de porte vn roc entier il roule,
Vn enorme caillou, & le leue aysement,
Tel que vint & deux chars tres difficilement
Sous l'aisseuil craquetant tireroient hors des boues,
Encor' chacun garny de deux paire de roues:
Apres se reposant, quelque temps il s'assied.
Ses brebis puis apres & ses cheures il traict,
Presse leurs pis des mains, & sans tout le laict traire
Chaque petit il prend & le met sous la mere.

Apres par la moitié il partage son laict,
Dedans ses pots percez vne partie en met
Pour la faire cailler sur la ioncheuse eclisse,
Et par les trous du pot la masse prise pisse,
L'autre moitié du laict à part il reseruoit
Pour breuuage à soupper duquel il se seruoit.
Puis du feu il allume. Or la fin estant mise
A tout ce qu'il faisoit, voicy qu'il nous aduise
Où nous tremblions cachez pour la premiere fois,
Puis nous vient enquerir d'vne effroyable vois.
D'où venez vous icy estrangers par les ondes?
Quel chemin ont tenu vos barques vagabondes?
Qui estes vous? dit il: & quel suject vous faict
Aborder en ce lieu, Seroitce pour l'effect
Du traffic, & pour vendre en ce lieu vos denrees
Que vous fendez ainsi les vagues azurees?
Où bien tracassez vous de ça de la courans,
Pour rapine cercher comme font les brigans,
Les pirates en mer? Hazardans vostre vie,
Vous iettans en dangers continus, pour l'enuie
De faire quelque proye, & espiez ainsi
Les passans pour les prendre & piller sans mercy?
Il dit & la peur froide entra dans nos poitrines,
Nous tremblasmes d'horreur de ses horibles mines,
Et du cry furieux qu'il ietta. Tout tremblant
Lors ie m'adresse à luy, en ces mots luy parlant.
Nous reuenons de Troye, agitez des tempestes,
Pauures Grecs égarez. Les orages molestes
Et l'impiteux Auster nous ont icy iettez,
Des vagues & des vents & du Ciel tourmentez,
Cerchans nostre païs & nos Dieux domestiques.
Icy nous ont portez nos fortunes iniques

Nous forceans vn chemin tout contraire tenter,
Ainsi nous a voulu le puissant Iupiter
Faire tourner ailleurs que dans nostre contree
Nous peuple malheureux de l'ayné fils d'Atree,
Du grand Agamemnon dont le los immortel
Se hausse celebré iusques dedans le Ciel,
Lequel a mis à sac la belliqueuse Troye
Et dessus Mars a mis tant de peuples en proye:
Nous voicy à tes pieds prosternez humblement
A ton port abordez: donne soulagement
A nostre grand misere, & de dons secourables
Courtois hospitalier secours ces miserables:
Ne mets point à mepris nos clameurs & nos veux,
Mais aye ie te pry, reuerence des Dieux,
Crain le grand Iupiter: Nous voicy à ta face
Treshumbles supliants, fay nous mercy & grace,
Fay comme Iupiter qui deffend, qui maintient,
Tousiours les estrangers, tousiours pres d'eux se tient,
Grand Dieu hospitalier pour estre à leur deffance:
Et de ceux qui leur font iniure, prend vengeance.
Iupiter fort souuent a voulu cheminer
Auec les voyagers, & les accompagner.
Comme i'eus acheué, il enflamma sa face,
Me respondant ainsi de superbe menace.
Tu es fol, estranger, & quiconque sois tu
Arriué en ce lieu de l'orage batu,
Tu resue, en nous disant qu'ayons en reuerance
Les Dieux, & que craignions leur celeste puissance,
Nous auons bien que faire icy de Iupiter:
Il a beau foudroyer, il a beau eclater
Sur les branchus sommets des plus hautaines cropes,
Que nous en chaut icy à nous autres Cyclopes?

Fay tant que tu voudras tes Dieux forts & heureux,
Nous auons plus de force & de puissance qu'eux.
Si nous l'entreprenons nous leur donrons la fuite:
Ie n'ay crainte ne peur ny de l'ire depite
Ny du courroux mutin de ton beau Iupiter,
Ny que pour son respect ie daigne m'arrester
De faire mon plaisir, & moins que ie pardonne
A toy ny à tes gens, si ma volonté bonne
Est tout presentement de vous aualler tous.
  Mais respon moy vn peu, dy moy, où auez vous
Delaissé vos vaisseaux tempestez de l'orage?
Sont ilz encor à lancre ou contre le riuage?
Il me disoit cela pour me circonuenir,
Mais ie le decouury & le senty venir,
Qui fit que finement ie me pry à luy dire.
  En mer Neptume a mis en pieces mon nauire
L'eslanceant rudement contre les rocz chenuz,
Et en terre a ietté tous les morceaux menuz
Contre vostre riuage, & moy seul à grand peyne
Et ceux cy auons fuy la tempeste in humaine.
  Il ne respondit rien, mais cruel acharnant
Sa rage impitoyable, & contre nous venant
Il en empogne deux, & de grand violence
Les batant contre vn roc, en terre les eslance
Comme deux petits chiens, ou bien deux agnelets
Que lon oste à la mere encore tous foiblets:
De piteux sang caillé leur ceruelle degoutte
Ensanglante tumbant la terre goutte à goutte,
Qui s'abreuue de sang, & puis pour son soupper
En pieces le mechant vient à les decoupper:
  Le Lion faict ainsi fondant de la montagné
Que l'orage, la fin, la colere accompagne,

Se iettant sur la proye, & la rompant des dentz;
De mesme le Ciclops les iette la dedans
En son ventre enragé, sang & chair & ceruelle,
Entrailles & boyaux, les os & la moëlle,
Rien à terre n'en chet, le monstre plein d'horreur
Croque & deuore tout. Nous tremblons de frayeur,
L'horreur nous faict dresser les cheueux en la teste
Et tout nous represente vne mort toute preste.
Nous tendons nos deux mains aux astres & aux Cieux
Pleurans & gemissans, nous adressons nos veux
Au treshaut Iupiter, à cest acte effroyable.
Apres qu'il eut ietté en son ventre execrable
Ces pauures corps sanglãts, prend vn grãd pot de laict
Le hausse sur le cul & en boit à souhait.
Apres auoir souppé, pesant il se retire
Aupres de ses trouppeaux, sur le dos il se vire
Et ronfle de sommeil. I'eu souuent grand desir
De prendre mon espee, & de l'aller choisir
A l'ayse dans le ceur, luy trauerser le ventre
Cependant qu'il ronfloit ainsi dedans son antre;
Et souuent en mon ceur ie fus sollicité
De tirer mon espee estant à mon costé,
Et l'en perser tout oultre, & faire large voye
Là où les intestins enuironnoient le foye,
Et luy donner cent coups sur son dernier som meil.
Mais ie fi beaucoup mieux de prendre aultre conseil:
Nous fussions là periz, & la fin terminee
Du malheureux Geant la nostre eut entrainnee.
Nous n'eussions iamais peu la grand pierre esbranler
Qui fermoit la cauerne, & dehors la rouler,
Nous demeurames là iusqu'à l'aube nouuelle
Fort tristes & perplex, & tousiours en ceruelle;

Mais la fille au matin ayant à son retour
Ramené sur son char à la terre le jour:
Il allume du feu va ses bestes retraire,
Puis prend chaque petit & le met sous la mere
Comme il apartenoit. Quand il eut acheué
D'eux d'entre nous encor de terre il a leué,
Les à mis par morceaux, & le monstre execrable
En a faict vistement son past abominable
Puis il sort ses trouppeaux & les mene cercher
Pasture par les champs: destournant le rocher,
Et puis le remettant sans effort, sans secousse,
Comme si le couuercle il mettoit sur sa trousse.
Ainsi le fier Cyclops repeu de sang humain
Sifflant sur ses troupeaux se remet en chemin
Sur les aspres rochers. Et plein de peine extresme
Ie demeure enfermé songeant à Polypheme,
Et au moyen comment ie pourrois me venger,
Desirant que Pallas m'y vint accourager.
Lors ie vay m'aduiser d'vn conseil bon & sage.
I'apercoy la vn pau d'vn oliuier sauuage
Encor' tout frais & vert parmy l'antre couché
Que le cruel Cyclops auoit tout esbranché,
Pour le porter en main, en faire vne baguette
Apres qu'il seroit sec. Ce gros rameau ie guette
Aussi puissant qu'vn mast qu'on met à vn vaisseau
Qu'on a faict pour aller traffiquer dessus l'eau,
Que vingt bons auirons menent de bande en bande:
Semblable estoit la branche, aussi forte aussi grande:
Et ie me my soudain apres à l'empogner,
Eus vne infinité de peine à la rogner.
Ie l'accourcy d'vne aune ou bien peu d'auantage,
Puis mets mes gens apres, les presse & accourage

De luy faire la pointe & de l'amenuiser.
Moy mesmes ie me mis apres à l'aguiser
La brulant par le bout; pource qu'estant brulée
Sa pointe estoit plus dure & bien mieux affilée.
Puis dessous vn fumier la cachay gentiment,
Car il y auoit là du fiens abondamment.
Or ie iettay au sort ceux de ma compagnie
Dont l'ame estoit le plus de courage munie
Pour courir au danger, pour courir a la foix
Auecque moy pousser & enfoncer le bois
Dedans l'oeil du Cyclops, cependant que le somme
De declinant sommeil agraueroit nostre homme
Quatre furent tirez du sort ensemblement
Telz que ie les voulois, que de mon mouuement
I'eusse choisi moy mesme en vn danger semblable,
Pour courir auec moy vn peril effroyable,
Et ie vins le cinquiesme auoir part au hazard.
Nostre Cyclops ce iour reuint des champs bien tard,
Touche tous ses troupeaux dans la fiere demeure,
Et nul de tous dehors ceste fois ne demeure.
Soit qu'vn Dieu le voulust, qu'il le fist sciemment,
Ou que là son destin l'attirast iustement:
Il oste le rocher de deuant la grand bouche
Et son huis fremissant facilement debouche.
Comme à l'acoustumé cheures & brebis traict
Pressant le pis des mains, & faict pisser le laict
Puis en remplit ses pots, puis sans du tout les traire
Il prend chaque petit & le met sous la mere,
Comme il eut acheué le cruel le hideux
Reuient encore a nous & en auale deux.
Alors en m'aduanceant i'enjollois le fier monstre.
Et pleine du vin noir vne coupe luy monstre.

Pren

Pren, luy di-ie, Ciclops, aualle ce bon vin
Et dedans tes boyaux fay le tumber soudin
Apres t'estre sanglant rempli de chair humaine,
Taste vn peu de quelz vins nostre nef estoit pleine:
Quand tu en auras beu ie t'en reuerseray
Tant que tu en voudras, pour voir si ie feray
Que doux & appaisé d'icy tu me renuoyes
De nostre cher pais aller trouuer les voyes.
Mais tu te trompes fort le monde demembrant
Et trop intolerable ainsi le deuorant,
Et que la chair humaine en tes entrailles entre
Pour en farcir cruel le desir de ton ventre.
Quelz vaisseaux desormais ton isle aborderont?
Croy moy, certainement nulles gens n'y viendront
Tandis que tu seras si fier & si terrible,
Et que pratiqueras cruaulté si horrible.
Ie luy dis tout ainsi. Il pren le goubelet
De fort vin escumant & l'aualle tout net
Et de ce doux Nectar embasme sa poitrine.
Il redemande encor de la liqueur diuine
Priant & repriant, ça de ceste boisson,
Redonne m'en encor, & puis me dy ton nom;
Tu receuras de moy plaisir & courtoisie
Comme mon hoste cher, donne m'en ie ten prie;
Et tu te vanteras de m'auoir emporté
Ayant logé chez moy dons d'hospitalité.
Combien que le terroir de la belle Sicile
Soit florissant & beau, soit encor plus fertile,
Et que le vin exquis y croisse abondamment
Des eaux de Iupiter arrosé doucement,
Et sorte genereux de la grappe exprimee
Ceste liqueur pourtant est de moy estimee

Et meilleure & plus douce: au doux boire des Dieux
Ayant le goust semblable & au nectar des Cieux.
Lors ie luy tens encor de la liqueur flambante,
Par trois fois il en prend, & de main rauissante
La porte à son gosier, trois fois il l'aualla,
Trois fois à pleine bouche hardy il l'engoula,
Iusque là le poussa sa bestise brutale
Par le destin, ie croy. La boisson cordiale
Montant en sa ceruelle, & la forte liqueur
Ayant pris & gaigné la place de son cœur
Ie m'adresse au Cyclops & de parolle telle,
Tu veus donque sçauoir de quel nom ie m'appelle,
Ie te diray le vray, mais toy pareillement
Fay moy quelque present seruant de monument
Et que i'aye de toy la souuenance bonne:
Or pour te dire vray ie m'appelle, Personne,
Mes parens ce nom là me donnerent, aussi
Et mon pere & ma mere m'appellerent ainsi
Il me dit, (a sa voix reuerberoit tout l'antre)
Personne, tu viendras le dernier en mon ventre
Apres tes compagnons que ie dechireray,
Tu seras le dernier, croy, que ie mangeray,
Repose t'en sur moy, c'est la grace & le gage
Que tu auras, mon hoste, empour mon hostelage.
Ce disant, il se couche à l'enuers estendu,
Et iette son grand corps sur la terre espandu,
Appuyant sur vn roc sa grosse teste immonde.
Le sommeil l'arresta comme il faict tout le monde:
Il n'auoit pas quasi commencé de dormir,
Que trop soul, que trop plein il se prend à vomir,
Qu'il rend sur le paué vilainement sa gorge
Vin & viande meslez tout ensemble il degorge

Chair humaine, morceaux qu'il auoit aualleZ
Se sont hors de son ventre ordement ecouleZ.
Lors ie cours au tison, ie commence à le prendre,
Ie le mets dans le feu, le rousle dans la cendre,
Iusqu'à ce qu'il sortist du foyer tout flambant.
I'accourage mes gens, ie les vois enflambant
De s'en venir à moy, de ne trembler, ne creindre,
De pousser brauement, & de point ne se feindre.
Comme le pau me semble asseZ bien allumé
Et, combien qu'il fust vert, rougement enflammé
Et petillant d'ardeur, ie le retire viste,
My fumant, my brulant, mes compagnons i'incite
Qui vindrent resolus pres de moy se ranger.
Quelque Dieu, ie le croy, nous vint accourager
Et nous haussa le cœur, car mes gens enfoncerent
La pointe du tison, dans son œil la pousserent
Auec toute leur force, en l'endroit proprement
Où son œil se logeoit sous son front iustement:
Ie me guinde dessus le pau ardant de braise
Ie le tourne, le vire, afin que plus à l'ayse
Il penetre dedans: comme si quelquesfois
Quand le charpentier perse vne piece de bois
Pour metre à vn bateau, ses gens qu'il a derriere
Luy aydent à tourner, à virer son terriere
A grand force de bras, il tourne, il perce à iour.
Ainsi tournans, apres maint tour & maint retour
Nous luy enfonceons l'œil: le sang à grosse goutte
Noir ensemble & fumant dessus son front degoutte,
Paupieres & sourcils le feu luy va grillant
Et la racine en sonne au brasier petillant.
Comme le mareschal iette vn soc ou vn vouge
Ou bien vne cognee, en son eau, toute rouge

Qui siffle fremissant, de l'espesse vapeur
Son auge se remplit tant le fer a d'ardeur,
Ainsi l'œil du Geant sous le pau qui le grille
Auec grand sifflement bruit, bouillonne, & petille,
Il brâme horriblement, tout le roc en trembla,
Nous recullons de luy, fuyons par cy par la,
Nous cachans & mussans, es trous que nous trouuasmes
Par l'antre, par le roc tremblans nous nous fourrasmes.
Il arrache le pau, fierement fremissant
Plein de sang, au trauers du roc le va lanceant,
Encor' plus aigrement il depite, il se fasche
De ce qu'auec le bois sa chair mesme il arrache.
Il braille, il mugle, il crie, & d'vne horrible voix
Appelle les Cyclops demeurans par les bois,
Par les rocs ecartez faisans leur domicile,
Espars par cy par la dans les forests de l'Isle.
A sa forte clameur voicy tous les Geans
Qui viennent à la foule, accourent diligens
Et se rangeants autour de la grotte funeste
Chacun d'eux de ses criz & de son mal s'enqueste
Polyphéme, qu'as-tu de bramer ainsi haut?
Qui te bat la dedans, & qu'estce qu'il te fault?
D'eueiller tout le monde à cest heure importune,
Et de leuer ainsi tes cris sur la nuit brune!
Est-ce quelque larron qui te vient enleuer
Ton bestail, & le touche en ses vaisseaux sur mer?
Te rauit tes trouppeaux. & cruel les egorge?
Où quelqu'vn est il l'à qui te couppe la gorge,
Qui te volle, te tue & pille sans mercy?
Adonques le Cyclops leur respondit ainsi
Du creux de son manoir qui de sa voix resonne.
Amis, icy dedans m'assassine personne,

Non pas de force ouuerte, ains frauduleusement.
A ces propos ils vont respondre briefuement
Personne? s'ainsi es tu fuiras à grand peyne
Du grand Dieu Iupiter la colere hautaine,
C'est du ciel que te vient ce malheur clandestin.
Nul au monde ne peut euiter son destin:
Adresse tes clameurs, fais tes veus à ton pere
Qui commande en la mer, & Neptune reuere.
Ils se partent delà & s'en vont tous riant.
Presque d'autant en faire vn petit mal friant
Me chatouille le cœur, de voir mon entreprise
Estre venue afin par vn nom de surprise.
Le Cyclops en ses dents murmure horriblement,
Et pour le mal qu'il sent souspire fierement.
Il sousleue le poix de la grand roche forte,
Et les mains allongeant, se sied dessus la porte,
Il faict là ferme, auec sa grand' masse de corps
Et iette ça delà le lourd de ses bras forts,
Afin que si quelqu'vn vouloit dehors se rendre
Quant & quant les brebis, soudain il le peust prẽdre
La beste de Cyclops me pensoit ainsi fat.
Ie resue, ie rumine, & mon cœur se debat
Pour trouuer vn moyen d'oster s'il est possible
Mes compagnons & moy hors de la caue horrible,
Et la mort euiter, le monstre deceuant.
Ruse, fraude, conseil, tout est mis en auant
Pour l'ame & pour la vie, aussi bien la demeure
Nous perdoit la dedans. Or voicy la meilleure
De mes opinions, au moins ce me sembla.
Force moutons laineux le Cyclops auoit là
Grands & tresbien nourris, de stature hautaine,
Et tout le corps couuert de belle & forte laine.

Lors ie les pren tout doux, les lie ensemblement
De vimes bien retors, & serrez fortement,
Sur lesquels se couchoit le monstre sous qui tremble
La iustice & le droit. I'en lie treis ensemble,
Et celuy du milieu vn de mes gens portoit.
Chaque autre des moutons qui aux costez estoit
Le couuroit de son corps entierement, en somme
Trois de ces moutons là portoit tousiours vn homme.
Or entre les brebis y auoit vn belier
Le plus beau, le plus grand, plus fort, & singulier
Dessus tous les moutons: ie l'empogne & l'entrainne,
Et vay m'accommoder dessous sa longue laine,
Me serrant à son ventre à grand force de reins,
Si le Cyclops tastoit, sous la toison mes mains
Se cachoient aysement. Ainsi à la renuerse
Ie pendois dessous luy. Ie fus en grand trauerse
Et attendant le iour. Mais si tost que des eaux
L'aurore iaunissant eut tiré ses cheuaux,
Allongeant sur les montz sa belle main de rose,
Le Cyclope leué se prepare & dispose
D'enuoyer ses beliers dehors, aux champs paissans.
Et dedans les brebis vont tout l'antre emplissans
De leurs beslantes voix. Car le monstre sauuage
Traittes ne les auoit, tant pleines de laittage
Qu'elles n'en pouuoient plus, A la porte il estoit
Et auprix qu'ils sortoient les moutons il tastoit,
Et leur passoit les mains par le dos sur la laine,
Troublé d'anxietude, & d'angoisse & de peine:
Pauure d'entendement qui ne s'aduisa pas
Comme il fit par en hault de taster par enbas,
Comme ils estoient liez sous la laine & le ventre.
Or le bellier sortoit le dernier de son antre

A pas graue, & pesant de sa laine & de moy.
Et comme ie songeois plein de peyne & desmoy
Le Cyclops le taste. Et puis dit en soy mesmes:
O paresseux belier qu'ayme tant Polypheme
Tu sors donc le dernier! Hé quel indigne cas
Te retarde auiourdhuy? car tu ne soulois pas
Demeurer tant derriere, ains ô gentille beste
Le premier du trouppeau tu marcheois à la teste:
Tu allois le premier les pascages cercher,
Tu allois le premier les herbettes faucher,
T'emplissois le premier des douces violettes,
Tu beuuois le premier des fresches ondelettes,
Tu reuenois tousiours le premier dans le toict
Quant le soir le Ciel ferme, & que plus on ne voit.
Et qui faict maintenant qu'ainsi baissant la corne
Tu sortes le dernier melancolique & morne?
Pleures tu de ton Roy l'œil emporté du front?
De ton maistre pleins tu le malheureux affront?
Tu as donque regret de ma triste fortune
Et pour mon œil bruslé ma douleur t'est commune.
Helas, vn meschant Grec, de gens accompagné
Aussi meschans que luy, m'ont ainsi mastiné.
Personne m'a seduit en me donnant à boire,
Dessus moy indomptable il a eu la victoire.
Mais quelque fin qu'il soit il n'eschappera pas,
(Atrapé la dedans,) mes mains & son trespas.
Il sentira l'effort de mes mains vengeresses.
Si tu as sentiment pourtant de mes opresses
Et regrettes mon mal, cher belier, ie voudrois
Que tu me peusse asture exprimer de ta vois
L'endroit où il se cache, & afin qu'il euite
Mon ire & ma vengeance où c'est qu'il prend la fuite.

O si ie le tenois, que ie luy briserois
De bon cœur la ceruelle, & l'escarbouillerois
Roide mort estendu, son sang teindroit mon antre
Et son corps deuoré resiouiroit mon ventre.
Je te turois personne, & ta cruelle mort
Donneroit, à mon cœur au moins quelque confort?
Ce disant, le belier sort hors la bergerie
Et me voyant dehors, soudain ie me delie
Et destache mes gens. Alors nous nous hastons
Et touchons deuant nous force de ses moutons.
Nous gaignons nos vaisseaux, & nos gẽs nous receurẽt.
Mais de force regrets, quand plus ils n'apperceurẽt
Les autres, s'enquerans qu'ils estoient deuenus,
A ceux qui s'en estoient auec moy reuenus,
Eschappez du Geant. Ie commande qu'on cesse
Et lamentations, & larmes & tristesse,
Fais signe que sans bruit on serre ces troupeaux
Et qu'on les iette viste au fonds de nos vaisseaux,
Puis qu'on se mette en mer. Lors à ma remonstrance
Chacun faict son deuoir, & on rame à puissance.
Mais comme ie nous vy tant soit peu hors du port
Autant comme la voix d'vn qui crioit bien fort
Sur la mer, se pourroit distinctement entendre,
Et de ceux de hors se pourroit laisser prendre,
Fasché ie prouoquois le Cyclops furieux
Et luy disois ainsi de mots iniurieux:
O malheureux Cyclops, grand cloaque de ventre
Qui miserablement as brisé dans ton antre
Les amis d'vn pauure hoste implorant ton secours,
Barbare, destournant ton visage rebours
D'vn qui te suplioit, où est ce que t'entraine
Ta sale violence & ta rage inhumaine.

Tu déchires, cruel, les pauures voyagers,
L'hostellage pollus du sang des estrangers,
C'est aussi la raison que la peine tu sentes
De tes meschancetez & cruautez sanglantes,
Et que de ton forfaict & fiere trahison
Tu prennes le payement en ta propre maison,
D'oser ainsi méchant démembrer piece à piece
Ceux qui n'auoient que trop enduré de tristesse
Eschappez de la mer: Perfide, déloyal,
Mesprisant les passans, & ne faisant que mal
Aux pauures qui venoient à tes pieds à refuge.
Doncque tres-iustement Iupiter iuste iuge,
Et les bourgeois du Ciel qui demeurent là hault,
Tes grandes cruautez ont vangé comme il fault:
Ie luy criois ainsi du hault de la nauire,
Luy m'oyant se rompoit & de fureur & d'ire,
Il enrageoit tout vif, & de ses mains froissant
Vn grand bout de rocher, il le va eslançant,
Et tire dans la mer la furieuse masse,
Elle tombe dedans, & tout contre nous passe.
Elle nous approcha & de fort peu faillit
Le timon de la nef. Du coup l'onde ialit,
De l'effroyable bruit les riuages redondent.
Et du poix du grand roc les ondes en regondent.
La mer ondoyoit toute, & la vague bauant
Alloit contre les bords son gros flot esleuant,
Et ialissoit dessus escumante d'orage,
Preste à courir la terre & le proche riuage,
C'estoit vne tempeste. Adonc prenant en main
Le baston, ie parois à l'assault inhumain
Du flot qui s'en venoit courir nostre nauire.
I'accourage mes gens afin que chacun tire

De toute sa puissance, & tant que ie pouuois
Ie remuois la teste & signe leur faisois.
Ils entendirent bien & mon signe & ma mine,
Et de tout leur effort ouurirent l'eau marine
Haussans les auirons, & partissans la mer
Qui bruyante escumoit à force de ramer.
Lors criant de plus beau i'agassois Polypheme,
Mes gens courent à moy pasles de peur extreme,
S'amassent tout autour, & me vont suppliant
De n'aller point ainsi au Cyclope criant.
Pauure homme, disoient-ils, qu'est-ce que tu te moques
De ce monstre cruel, & que tu le prouoques?
Qui aussi aisement qu'on viendroit delascher
Vn traict, vient d'eslancer dans la mer vn rocher?
Nous pensions qu'il en eust nostre nauire atteinte,
Et qu'il l'eust mise au fonds. Nous pallissons de crainte
Qu'il n'entende ta voix, il nous escrasera,
Et nous & nostre nef sans doute couurira,
S'il entend où tu es, & qu'encor' il eslance
Vne roche sur nous, auec sa grand puissance.
Mais pour tous leurs propos ie n'eu peur nullement,
Ains me pris à crier encor plus hautement.
  Si quelqu'vn passe icy, Cyclops perfide & traistre,
Et veut sçauoir de toy quel homme se peut estre
Qui t'a creué ton œil, & t'a faict cet affront
Que de te despouiller de l'honneur de ton front,
Dy luy, C'est Vlysses le preux fils de Laërte,
Qui a razé les murs de Troye: ores deserte,
Qui habite en Ithaque au mont Neritien,
Et frequente la mer du Cephalenien.
Ie luy criois cela, & le Cyclope infame
Respondit, souspirant du profond de son ame.

Las, bien m'est arriué ce qu'on m'auoit predit,
Et l'oracle ancien qui m'auoit esté dit.
Car ce fut Telemus Eurymedes le sage,
Et l'insigne deuin, dont le certain presage
Et l'oracle fameux les autres surpassoit.
Il me dit tout cecy alors qu'il vieillissoit,
Prophetisant tousiours sur les hautaines cropes,
Et dans les antres creux des Geans & Cyclopes.
Il me dit tout cecy qui, las, m'est arriué,
Que trop vray pour mon bien, que i'aurois l'œil creué
Par Vlysse au retour de la guerre Troyenne.
Mais tandis que i'attens que quelque Heros vienne,
Quelque fort combattant en superbe appareil
Et d'armes & de corps, pour me creuer mon œil:
Las, ie suis aueuglé par le coup miserable
D'vn homme de neant, par vn nain méprisable
Qui n'a force ne corps, lequel m'a combatu
Par le vin, par le boire, & non par sa vertu.
Approche Vlysse, vien, vien de mon hostelage
Receuoir par mes mains quelque honorable gage,
Et ie feray priere à mon pere Neptun
Qu'en ton retour par mer il te soit opportun,
Qu'il t'enuoye le vent propice & fauorable
Voyage fortuné, & retour desirable.
Celuy qui faict trembler la mer de son trident,
Qui esbranle la terre, & qui va commandant
Sur les flots escumeux, Roy de l'onde bruyante:
Neptun, ie suis son fils, il faict gloire, & se vante
De ce qu'il est mon pere. Or il me guerira
Luy tout seul, s'il luy plaist, le pouuoir il en a:
Homme, Dieu, quel qu'il soit, ne pourra te parfere,
Seulement que luy seul, luy qui l'onde legere

Gouuerne à son plaisir. ô qu'eussay ie peu lors
Que ie creuay ton oeil, transpercer ce tien corps,
Luy dis-ie, de ces mains, & de maints coups de lame
Ce criois ie, enuoyer ceste malheureuse ame
Au fin fondz de l'enfer, au regne de Pluton
Noir manoir d'Erebus, marais de Phlegeton.
Mais ce Roy de la mer, cest Empereur de l'onde
Qui esbranle, ô Cyclops, les fondemens du monde
De son fourchu trident, sera bien empesché
De recouldre à ton front ton vilain œil poché.
M'oyant ainsi parler ses deux mains estendues
Il hause en les leuant vers les celestes nues,
Adore en supliant, & adresse sa voix
A Neptune le Roy: escoute à ceste fois
Neptune, Roy de mers, qui embrasses le monde,
Et puissant esmoteur de la cauerneuse onde,
Dieu à la tresse noire, oy moy, s'il est ainsi
Que ie sois ton enfant, & toy mon pere aussi,
Donne moy ie te pry, que iamais cest Vlysse,
Ce raseur de citez, inuenteur de malice,
En Ithaque chez luy ne puisse retourner,
Que iamais son vaisseau ne puisse l'emmener
Iusques à Laërtes. Mais si sa destinee
Et la grace des Dieux par trop desordonnee
Veulent qu'il puisse voire, contre toute raison,
Ses parens, ses amis, sa terre, sa maison,
Que soit bien tard, au moins, mais qu'il coure, qu'il erre
Par tous les coins du monde & par mer & par terre:
Plein de mal, de naufrage, & d'incommodité,
Que batu de la mer & des flotz tempesté,
Que ses gens submergez, que sa nauire en pieces,
Qu'englouties des eaux, ses hardes, ses richesses,

Il arriue bien tard, seul, en necessité,
En fin en sa maison, incogneu, rebuté,
Et trouue là dedans ses affaires brouillees
Et en piteux estat. Le Roy des eaux salees
L'ouit, & l'exauça. Lors vn plus grand rocher
Que celuy de deuant il retourne arracher:
Puis il le tourne en l'air, & dans la mer eslance
Bien auant le lourd poix de toute sa puissance,
Qui tombe deuant nous, du coup en est mouillé
Tout nostre gouuernail: tout le flot est brouillé
A la cheute du roc, & la vague regonde,
Esbranlant nos vaisseaux, qui sont portez de l'onde.
Quand nous eusmes trouué nos autres compagnons
Que nous auions laissez, à l'isle nous gaignons
Où nos gens m'attendoient en grande inquietude,
Affligez, desolez, & pleins d'incertitude,
Ie sorty sur le bord, & ie party soudain
Les moutons des geans, de peur que par dédain
Quelqu'vn ne fust de moy malcontant, & les masles
Ie donnay à chacun par portions egalles.
Du commun gré de tous le bellier amené
De mes forts compagnons à moy seul est donné.
Sur la riue egorgé ie luy couppe les cuisses
Et au grand Iupiter les brusle en sacrifices.
Mais toute nostre offrande alors ne l'appaisa,
Il n'en fit conte aucun, mais plustost proposa
De nous perdre trestous, & noyer en son ire
Las, mes chers compagnons, & tout nostre nauire.
Tant que le iour dura nous eusmes soin de nous,
Et nous remplismes bien de viure & de vin doux,
Mais le soleil couché, la nuit estant venuë
Nous nous endormons tous dessus l'herbe menuë

Iusques au poinct du iour, que l'aube hors des eaux
Eust encor ramené ses saffranez cheuaux.
Ie commande pour lors à toute nostre trouppe
Qu'on se mette à voguer, & que la corde on couppe:
Vn chacun m'obeit, tout le monde entre en mer,
Et souz les auirons on void l'onde escumer.
Nous poussons en auant, les cœurs pleins de tristesse
Pour les nostres perdus, pourtant en allaigresse
D'estre sortis du trou du Cyclope inhumain,
Et d'auoir eschappé sa sanguinaire main.

Fin du neufiesme Liure.



LE DIXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses raconte ce que luy aduint chez Æolus Roy des vents, lequel luy donna le fauorable Zephyre, luy ayant renfermé les autres dans vne peau de bœuf. Les gens d'Vlysses cuidans que ce fut des tresors, la délient & ouurent, ainsi qu'il dormoit, ils sont repoussez vers Æolus, lequel chasse Vlysses. Il vient vers les Læstrigons, qui luy mettent à fonds vnze de ses vaisseaux. Il se sauue auec le sien, & aborde en l'isle d'Ææe, enuoye Eurylochus auec la moitié de ses gens pour décourir. Circé les change en pourceaux, fors Eurilochus qui se sauue à la fuitte. Vlysses y va pour les deliurer, Mercure luy vient au deuant qui luy donne le moly, par lequel il se preserue. Il faict rendre à ses gens leur premiere forme, demeure vn an auec Circé, puis en depart, & descend aux enfers.

AVTRE SOMMAIRE.

Æole à Vlysses coust les vents dans des peaux,
Læstrigons, ses amis Circé change en pourceaux.

EN Æolie vint nostre flotte, à la rade
Du bien aymé des Dieux Æolus l'Hippotade,
Isle au milieu des eaux, qu'enceint entierement
Vn grand mur tout de fer, qu'on ne peut nullement

Rompre ne dépesser, & vne roche lisse
Outre le mur encor à l'enuiron se glisse.
En ce palais Royal douze enfans luy sont nez,
Six fils & six filles: ses fils il a donnez
Pour espoux & maris à ses six belles filles:
Les Princes genereux, les Princesses gentilles
Sont tousiours chez leur pere & leur mere en festin,
Viures delicieux leur sont ouuerts sans fin
Depuis Titan leué, iusqu'à ce qu'il deualle,
La Musique se faict dans la salle Royale
Parfumee d'odeurs: & quand ce vient la nuit
Chacun d'eux prend sa femme & chez soy la conduit,
Gaignent les riches lits auecques leurs Nymphettes.
Les linceux deliez, & les coites molettes.
Nous n'eusmes pas si tost le nauire quitté
Que nous montons là hault en la forte cité
Au chasteau somptueux, où nous reçoit Æole
Auec force caresse & courtoise parole.
Nous y fusmes vn mois, & durant ce sejour
Il s'enqueroit de nous, des Grecs, de leur retour,
Qu'ils estoient deuenus, qu'il desiroit l'apprendre,
Ie luy en fis le conte, & luy fis tout entendre
Sans en rien oublier: puis ie le requerois
De nous donner congé, & de luy m'enquerois
Du moyen le plus seur & le plus conuenable
Pour gaigner mon pays. Il me fut secourable,
Ne me refusa rien, mit ordre entierement
A ce qu'il me falloit pour voguer seurement.
Dans vne peau de bœuf qui sur les grasses pleines
Auoit brouté neuf ans, il cousit les aleines
De ses vents dangereux, garrotta là dedans.
Les respirations & les souffles grondans,

Qui

Qui pouuoient esmouuoir leur tempeste en leur ire.
Car le Saturnien luy a donné l'Empire
Des vents tempestueux, afin de gouuerner
Leurs souffles bourdonnans, leur serrer, leur donner
La bride à son plaisir, quand il veut qu'il arreste,
Ou quand il luy conuient esmouuoir la tempeste.
Or au fond du vaisseau ie les vay diligent
Lier & garrotter d'vne chaisne d'argent,
Qu'ils ne trouuent moyen de couler par les fentes.
De Zephire tout seul les narines sifflantes
Il chassa sur les eaux, propres extremement
Pour me conduire, moy & mes gens seurement.
Mais, las, de ce bon vent ils eurent bien tost faute,
Car ils perirent tous par leur sottise & faute.
Au departir de là nous fusmes sur la mer
Neuf iours continuels, sans tirer, sans ramer
Nuict ne iour que fort peu. La suiuante iournee
Dés que l'aube du iour se monstra retournee,
Ie découure de loin mon pays, ie ne faux
De voir le desiré de ses riuages hauts.
Nous nous diligentons, nous tirons à puissance
Où nous voyons les feux, que de l'isle on eslance
Presque tout contre nous, le destin nonobstant
Resiste à nostre bien, pource qu'au mesme instant
Lassé & fatigue le doux sommeil m'emporte:
Car ie n'abandonnois iamais en nulle sorte
La place du timon, perpetuellement
Collé & attaché ne pouuois nullement
Me fier en vn autre: & tout pour gaigner l'heure,
Et pour surgir plustost en ma chere demeure.
Doncques mes compagnons m'apperceuans dormir
Vont entr'eux bellement murmurer & fremir,

Pensans certainement que ces peaux fussent plaines
D'or, d'argent, de tresors, dont le Roy des alaines
M'auoit faict vn present. Or l'vn d'entr'eux tout bas
Aduança ces propos qui ne les faschoient pas.
Dieux, que cet hôme icy quelque part qu'il chemine,
Rencontre heureusement. Voila, de la ruine
D'Ilion il s'en va chargé d'argent & d'or,
Et riche il en remporte vn merueilleux tresor.
Et nous, nous retournons au pays les mains vuides,
Qui courons auec luy les campagnes liquides,
Et comme luy auons Ilion ruiné.
Æolus d'abondant l'a tout seul guerdonné
De dons & d'amitié, luy chargeant sur nos barques
Innombrables tresors, & en voicy les marques,
Voyons tant seulement. Ne le voulez-vous pas
Voir les dons à luy faits par le fils d'Hippotas?
En deuisant entre eux ces semblables paroles
Ils se laissent aller à leurs pensees folles:
Possedez d'auarice & d'enuie entachez
Ils ont incontinent les liens destachez,
Pensans que fust argent. L'ouuerture donnee
Les vents prennent soudain leur carriere effrenee,
Et se vont sur les eaux à l'aise promener.
Ce fut à nostre flotte adonc à retourner,
Mais par autre chemin qu'elle n'estoit venuë:
Le vent souffle contraire & tousiours cōntinuë
De plus fort en plus fort, nous rauit de deuant
Nostre pays, qu'helas nous voyons parauant:
L'orage de plus beau s'esleue, & sa furie
A mes gens lamentans arrache leur patrie.
Ie me réueille au bruit, & pensant à part moy,
Plein de perplexité, ie songe si ie doy

M'aller precipiter dans le profond des ondes,
Et ma vie estouffer dans les vagues profondes,
Ou bien s'il m'est meilleur de tousiours supporter
Mes malheurs, ma misere, & de patienter,
Continuant de faire en terre ma demeure,
Et ceste opinion me sembla la meilleure.
M'estant donc resolu ie iette mon manteau
A l'entour de ma teste, & dessouz le batteau
Me reiette estendu. Ce-pendant la mer forte,
La tempeste, le vent, nous traine, nous emporte,
Nous meine en Æolie, & nous rend iustement
Au lieu d'où nous estions partis premierement.
Mes compagnons pleurans s'affligent, se tourmẽtent
Accusent leur folie, & leur faute lamentent.
Nous tournons nos vaisseaux, les approchons du bord
Abbaissans nostre voile, entrons dedans le port,
Nous courons à l'eau douce, & tous nos gens se rengent
Sur le riuage herbeux, repaissent, boiuent, mangent.
Puis quãd nous eusmes beu & mangé comme il faut,
Ie prens auecque moy vn homme & vn Heraut,
Et m'en reuais trouuer, agraué de tristesse,
Le monarque des vents dedans sa forteresse.
Il prenoit son repas, & pres de luy ses fils,
Ses filles, & sa femme estoient à table assis:
Mais nous n'entrasmes pas, ains dehors demeurasmes
Pres de la porte assis, & là nous arrestasmes.
Lors ils vindrent à nous estonnez & rauis.
Qu'est-ce là, Vlysses? As-tu changé d'aduis?
Quel malheur te poursuit? Que t'en reuiens-tu faire?
Quel destin ennemy, quel Dieu t'est tant contraire?
Quoy? nous t'auions donné tant de contentement,
Nous t'auions veu partir si fauorablement,

T'auions fourny les vents, propices & prosperes,
Pour en seurté te rendre à tes Dieux tutelaires,
Dans ta douce maison, & où ta volonté
Eust esté de donner. Ausquels tout attristé
Ie respons briefuement : Helas, moy miserable.
Le sommeil m'a perdu, le sommeil deceuable,
Et mes gens malheureux meus d'vn méchant desir
De proye & de butin : Mais si c'est ton plaisir
Remedie à mon mal, pren de mon innocence
Pitié, & me secours, il est en ta puissance.
Ie les priois ainsi humblement. Les maris
Et la mere, & les sœurs se teurent bien marris.
Æole seul me dit : Allons, Grec miserable,
Déloge, & auec toy ta flotte abominable:
Vuide tost mon pays, ô le plus vicieux,
Et des hommes mortels le plus pernicieux.
Ie ne puis receuoir ny faire compagnie
De mes vents, à qui a contraire & ennemie
La trouppe des bons Dieux. Malheureux sors d'icy,
Vuide de mon Royaume & de mes ports aussi:
Osant en mes pays reuenir temeraire
Et reprendre ma terre, ô des Dieux aduersaire.
Ainsi, par Æolus de sa cour fus chassé
Fort lamentablement, d'ennuis fort oppressé.
Ainsi en lamentant nostre triste fortune
Faschez nous nous iettons sur le dos de Neptune:
Et ja mes compagnons se lassoient de la mer,
On ne les voyoit plus que laschement ramer,
Tristes de leur sottise & de leur arrogance,
Car de nostre retour mort estoit l'esperance,
Six iours continuels nous nauigeons ainsi
Et de nuit & de iour abbatus de soucy,

Sur le septiesme iour nostre nauire donne
Contre la region du geant Lestrigonne,
La cité de Bamus, ceinte de hauts rampars
Aux esloignez portaux. On oit de toutes pars
Vn pastre appeller l'autre: il le huche, l'excite,
Le pousse à son deuoir, & l'autre sortant viste
Accourt à sa clameur, & vient diligemment.
Celuy qui ne dort point a double appointement,
Pource que toute nuit il meine aux champs l'omaille,
Puis apres tout le iour garde la brebiaille:
Se sert de cella là pour les Toreaux muglans,
Et puis de cestui-cy pour les moutons beeslans:
Les troupeaux nuit & iour võt aux chãps agreables,
Car la nuit & le iour y sont presque semblables.
Vn port tres-gracieux à nos naufs s'y donnoit,
Et vne grande roche autour l'enuironnoit,
Qui de chaque costé s'esleuoit orgueilleuse,
Et vers le Ciel iettoit sa pointe sourcilleuse.
Fiere elle mesprisoit l'orage tempestant,
Et ne craignoit la mer ny son flot inconstant.
Ses bords estoient courbez, & son entree estroitte,
Car tout l'enuiron est d'vne roche fort droitte,
Puis où est le passage elle serre ses eaux.
Par là nos gens vouloient faire entrer leurs vaisseaux,
Et le firent de faict, dans le port se rangerent,
Et leurs vaisseaux tirez à leurs ancres lierent.
Rien n'est là dangereux, fascheux n'y sont les flots,
Mais tout y est tranquille & plein de grand repos.
Ie n'entray dans le port pour moy, mais ie retire
Arriere hors du port doucement mon nauire,
Et le long d'vn rocher me mettant à l'escart
Ie lie mon vaisseau, & fais mon cas à part.

Puis montant sur vn haut vers toute l'estendue
De la plaine, ie iette & retourne ma veuë,
Mais ie ne vy personne, & mesmes n'y vy pas
La terre cultiuee. En vn lieu vn peu bas
Ie vy tant seulement quelque peu de fumee
Pirouëttant en l'air sa debile nuee.
Ie pry deux de mes gens, mon Heraut fit le tiers,
Leur commande d'aller découurir ses cartiers,
De voir, de s'enquerir, du lieu, du paysage,
Et quels gens y viuoient au pain du labourage.
Comme ils sont arriuez au chemin frequenté
Où les chars vont au bois sortans de la cité,
Ils rencontrent, venant puiser à la fontaine
Pour apres remporter sa cruche toute plaine,
Du Roy la fille aisnee: Antiphates estoit
Son pere, & la fontaine hors la ville iettoit
Son eau plaisante & fraische, & la fontaine belle
Par tous ceux du pays Artacie s'appelle,
Nos gens courent à elle, & luy vont demandant
Le nom de la contree, & le Roy commandant
En icelle, quels gens habitoient en ceste isle.
La fille leur monstra le hautain domicile
Où son pere habitoit. Ils y vont vistement,
Et voyent là dedans la Reyne, enormement
Haute, & grande de corps, remuant effroyable
La masse de sa chair si fort émerueillable
Qu'elle eust peu de hauteur aisement égaller
Les sommets des grands monts qui se cachent dãs l'air:
Ils reculent d'horreur & de frayeur ensemble,
La peur gelle leurs os: & le cœur leur en tremble.
Son mary elle appelle, & crie horriblement,
Il estoit dans la ville, il accourt vistement

A son cry. Le cruel mal & mort leur pourchasse,
Il en attrappe l'vn, il le brise, il le casse,
Le rompt à belles dents, & en faict son soupper,
A grand peine les deux peurent-ils eschapper
Et gaigner les vaisseaux. L'alarme est par la ville,
Et de la ville aux champs, des champs par toute l'isle.
Antiphates s'escrie, & tous les Læstrigons
D'accourir sur le port horribles & felons:
Non hommes, mais Geans de stature effroyable,
Se rangent en bataille, vne trouppe innombrable
Accourt de toutes parts, foudroyent dessus nous,
Iettent de tous costez pierres, rocs, & cailloux,
Font vn fracas horrible: vn murmure, vne gresle,
Sur l'eau, sur nos vaisseaux, chet, tombe, pesle-mesle,
Tout resonne à l'entour: on ne voit sur le port,
On n'entend dans la mer que ruine & que mort,
Les vaisseaux craquetãs souz les grands rocs se fendẽt,
Et les pauures soldats souz les coups l'ame rendent,
Piteusement crians. Les horribles Geans
Hurlans & abbayans courent apres nos gens,
Le fier Antiphates les acharne, ils redonnent,
Et à coups de cailloux nos pauures gens estonnent,
Ils acrauantent tout, fracassent nos vaisseaux,
Nos soldats sont contraints se ietter dans les eaux,
Dont ils les vont tirant, & dessus le riuage
Les deuorent cruels, en estanchent leur rage:
Ainsi que le pescheur faict des foibles poissons
Pris dedans ses filets, ou dans ses hameçons.
Ce-pendant que ie voy ceste trouppe occupee
A telle cruauté, ie tire mon espee
En coupe le funail bouillonnant de fureur,
Accourage mes gens à tirer de roideur.

Et de fuir la mort. Ils tirent à puissance,
Et se sauuent dehors le trait que nous eslance
La race des Geans : si bien que mon vaisseau,
Pource que hors du port il flottoit dessus l'eau,
Euita leur effort : les autres qu'assaillirent
Dans le port les Geans dans les ondes perirent,
Supplice, helas, rendu à leur temerité.
Mais les voyant perdus, d'esprit fort contristé,
Regrettans leur malheur, les voiles nous haussasmes,
Et dans la riue Ææe esbranlez nous poussasmes,
En l'isle de Circé, dessus les bords baueux,
Au riuage glissant. Circé aux blonds cheueux,
Deesse venerable, accomplie en science,
De grand entendement, & pleine d'eloquence,
Sœur germaine d'Æta le sage & prudent Roy,
Titan les engendra, qui de son clair charroy
Court sur toute la terre, & duquel la carriere
Salubre biaisant apporte la lumiere
Aux mortels, aux humains. Il les eut de Persé
Fille de l'Ocean. En ceste isle Circé
Sa demeure faisoit, & là nous abordasmes,
Et coyment dans le port nostre nauire entrasmes.
Certes vous eussiez dit que les celestes Dieux
A nostre barque ouuroient ce port delicieux,
Car nul vent n'y battoit. Nostre nauire ancree,
Et sur la terre ayant librement faict entree,
Deux iours continuels & tout autant de nuits
Nous reposasmes là nos langoureux ennuis
Pleins de grands amertumes. A la tierce iournee
Comme l'aube nous eut la lumiere amenee,
Et son beau chef rosin sur la terre eut ietté,
Mon iauelot en main, mon espee au costé,

Je descens seul en terre, à trauers champs m'aduance,
Vn costau que ie voy ie gaigne en diligence
Pour me seruir de guette, & pour faire courir
Mes yeux de toute pars, afin de decouurir
Le païs, la campagne, & si par auanture
I'orrois des habitans le bruit & le murmure:
I'y demeuray long temps. Puis commanceay de voir
Au trauers des Forests, de terre s'esmouuoir
Vne grande fumee, & s'esleuer legere
Par dessus le palais de Circé la sorciere.
Comme i'eu veu celà, ie me deliberay
De descendre en campagne, & de sçauoir au vray
Quelle terre c'estoit, pour le rapport en faire
A tous mes compagnons. Long temps ie delibere
Et consulte en moy mesme: & sur ce doute là
Cest aduis que voicy le meilleur me sembla.
Ce fut de retourner. de bien faire repaistre
Mes gens, les enuoyer puis apres recognoistre,
S'enquerir du païs, & le tout recercher.
M'estant la resolu, ie commence à marcher:
Mais, si ce fut adonc quelque Dieu secourable
Qui prit pitié de moy & seul & miserable,
Où par cas fortuit, ie vy venir deuant
Vn grand cerf haut le chef, & le col esleuant,
Il sortoit des forests, & par les vertes plaines
Recerchoit alteré la frescheur des fontaines,
Du chaut d'Hyperion violemment pressé
Et des traits de Titan pantoisement poussé,
Le voyant aprocher de mon dard ie le perse,
Et mort roide estendu par terre le renuerse.
Mon dard part de ma main & s'en vole dispos,
Luy ouure les costez & l'espine du dos,

Il se veautre, mourant sur la terre poudreuse,
Et d'vn gemissement remplit la forest creuse,
Vomissant sa rouge ame & mourant enferré.
Soudain hors de son corps mon dard luy ay tiré,
Et le laissay sanglant veautrer dans la poussiere,
Pour courir arracher vistement vne oziere,
Ou couper vne roitte : adonc ie la tournay
La prenant sous mon coude, & d'elle faconnay
Vne forme de corde, auec quoy ie luy lie
Fort & ferme les pieds : dessus mon dard m'appuye
Et l'entrainne à mon col : car à force de bras
Le ietter sur mon dos ie ne le pouuois pas,
Tant grande, tant pesante, & grasse estoit la beste.
Lors deuant mon vaisseau la posant, ie m'arreste,
Vins à mes compagnons, & pour les consoler
Tout doucement à eux ie me pris à parler.
Mes amis, ce disois ie, encor que la fortune
Nous fatigue bien fort, nous presse & importune,
Nous ne serons pourtant de Pluton le butin
Deuant le iour à nous ordonné du destin.
Nous iouirons viuans de la douce lumiere
Iusqu'à l'extreme point de nostre heure derniere.
Resiouissez vous donc, & chassant tout soucy
Soulagez vostre faim du butin que voicy,
Et redressez encor vos banquets & vos tables.
Vins abondent encor & coiures delectables
Dedans nostre vaisseau, & l'en ayant tout plain
Ce seroit honte à nous que mourussions de faim.
Ayant ainsi parlé, ils n'osent me dedire,
Ils s'en viennent à terre & sortent du nauire,
Mes gens dessus le port admirent la grandeur
De l'enorme animal, sa beauté, sa hauteur,

Et s'estans esgayez de voir si belle proye
Vn chacun court à l'eau & les mains se nettoye,
Aprestent la viande, & les tables dressans
Nous nous allons encor vn peu resiouissans.
Nous beuuons à plaisir, & dessus la verdure
Alaigres banquetons autant que le iour dure,
Iusqu'à ce que Titan eut plongé ses flambeaux
Dans le sein abismeux des Iberiques eaux.
Mais comme le Soleil eust fini sa carriere
Noyant dans l'occident sa flambante criniere,
Et que la sombre nuit tout le Ciel eust voilé,
Alors le doux sommeil sur nos yeux escoulé
Nous estend sur la riue. Et ce pendant se coulent
Les astres lumineux & par le Ciel se roulent.
Tandis la belle Aurore aux safranez cheueux
Monstre ses doigts de rose & sort du flot baueux,
Et à peine estoit elle encor sur les montagnes
Iettant ses tendres pleurs sur les grasses campagnes,
Quand de rechef ie parle à mes gens en ces mots.
Compagnons, tant batus des malheurs & des flots,
Vertueuse jeunesse esprouuee aux trauerses,
Resolue aux assauts des fortunes peruerses,
Escoutez ie vous pry, nous n'auons point icy
Notice du leuant ny du couchant aussi
De quelle part la nuit tenebreuse se couure,
Non plus de quel costé la belle Aurore s'ouure,
Ne sçauons de quel lieu Titan sortant des eaux
De l'Eoë doree attelle ses cheuaux,
Pour ioyeux ramener sa torche sur le monde,
Non plus l'endroit qu'il prend pour se ietter en l'onde
Du flot hesperien. Regardez entre vous
Si vous ne sçauriez point lieu de salut pour nous.

Prenez vn bon aduis. Car s'il faut vous le dire,
Ie ne voy point icy tout ce que ie desire.
I'ay monté tout là haut où le Ciel semble ouuert
Pour ce rocher hautain. I'ay bien tout decouuert,
I'ay veu vn grand païs que la mer enuironne,
Et l'eau tout à l'entour effroyable bourdonne.
Puis assez loing d'icy vn palais se haussoit
Dedans la plaine basse, & des tuyaux poussoit
Vne noire fumee, au trauers des bois sombres
Et parmy l'espesseur de leurs obscures ombres,
Dont se vont noircissant les forests, & les vaux
Qui sont es enuirons. Ie n'eu pas dit ces motz
Qu'vne froide sueur tous les membres oppresse
De tous mes compagnons. Leur cœur rompt de tristesse
Recors d'Antiphates, & de l'eschec piteux
Qu'il fit dessus nos gens : le Cyclope hydeux
Leur reuient en memoire, & sa rage cruelle,
Sa soif de sang humain, sa cruauté bourrelle,
Estrippant, deuorant, brisant dans son gosier
Leurs pauures compagnons, horrible monstre & fier.
Au seul ressouuenir de ces tristes alarmes
Ils remplissent leur sein de pleintes & de larmes,
Ils ne se resoluoient, pourtant parmy leurs pleurs,
Ne venoient à l'effect auecques leurs clameurs:
Ils refusoient d'aller en lieu qu'ils ne cogneussent:
Quoy que sollicitez & priez par moy fussent.
Lors les plus courageux & fermes aux hazars
Ie choisi d'entre tous, & les mets en deux parts,
Ie suis en celle cy, & en l'autre Eurymaque,
Autant sẽblable aux Dieux que nul autre d'Ithaque.
On remue l'armet, & Eurymac' le fort
Le sort tumbant sur luy, tiré de l'armet, sort.

Il sort pour s'en aller, pour escorte on luy donne
Vint & deux compagnons. Le danger les estonne,
Ils sortent souspirans, le cœur de deuil pressé,
L'esprit d'incertitude & de peyne angoissé,
Et nous laissent trestous dedans nostre nauire,
L'ame triste de deuil, le cœur plein de martire,
Ils trouuent assez loing dans vn penchant vallon,
Le chasteau de Circé, la fatale maison,
Le bastiment estoit de pierre blanche & nette
Le plant en estoit beau, eminente l'assiete,
Ils donnent iusques là, puis s'arrestent vn peu
Sur le seuil de la porte. Adonques ils ont veu
Roder tout à l'entour de la maison plaisante
Force loups & lions. La maistresse scauante
Les auoit par son art priuez d'entendement
Et par ses potions changez entierement
Ils ne vindrent à eux auec regars terribles,
Auec mordantes dents, ouurans gueules horribles
Afin de les blesser, mais ils les entournoient
Et se iouans à eux leurs quëues demenoient,
Et faisoient grand caresse, aprochans amiables,
Pas à pas les suiuants de gestes agreables.
Non autrement qu'on void les turquets blandissans
Et de quëue & de voix leur maistre aplaudissants,
Courir autour de luy quand les mains il leur monstre,
De la table sortant luy venir à l'encontre.
A l'entour d'eux ainsi quantité de lions
Aux ongles fort pointus, des loups à millions
Accourent les flattans des pieds & de la bouche.
Pas vn d'eux quel qu'il soit n'aproche, ne les touche,
Ains en prennent frayeur: attendent resolus
Sur le seuil de la Nymphe aux cheueux crespelus

Et mignonnement blonds. Adonc à leur oreille
Vient donner une voix gratieuse à merueille.
C'est la voix de Circé, qui là dedans chantoit
Et de son chant plaisant son labeur enchantoit:
Elle ourdit le subtil d'une gaze tresfine,
Et frappe de son peigne & de sa main diuine,
Les fils entrelacez. Les Deesses des Cieux
Font ainsi leur ouurage & riche & precieux:
Ainsi vont reluisant leurs diuines tissures,
Ainsi cousent la Grace à leurs entrelasseures.
Adonques Polites le plus digne d'honneur
De tout tant qu'ils estoient & qui auoit mon cœur
Sur tous mes compagnons, pour ce qu'à sa prudence
Ie portois volontiers honneur & reuerence,
Compagnons, ce dit il, quelqu'vne est la dedans
Qui fort doucement chante, outre cela i'entens
Craqueter le mestier sur lequel elle iette
Son ouurage faisant, sa courante nauette,
La maison en resonne, & ses coups & sa voix
Courants sur le paué s'oyent tous à la fois:
Soit qu'elle soit Deesse où bien femme mortelle
Appellons ie vous pry. Alors chacun appelle,
Et soudain elle sort & d'entrer les semond
En leur ouurant sa porte: ils entrent, & s'en vont
Dedans le beau palais, la sottise les guide,
En leur esprit deuient hebeté & stupide,
Le seul Euryclochus fit ferme, se doubta,
Et ne voulut entrer. Circé leur apresta
La table tout soudain, les faict soir, & leur offre
Du miel nouuellement tiré hors de la goffre,
De la farine en fleur, du formage, du laict
Meslé tout dans du vin Pramnien, puis y met

De ie ne ſcay quel iuſt de poiſon, dont le boire
Faict perdre du païs le ſoing & la memoire:
Lors elle leur preſente à boire de ſa main.
Apres que les pauures eurent beu, tout ſoudain
Elle prend ſa baguette, & dans ſes toits les touche
Ils prennent de pourceaux & la voix & la bouche,
Et les vilains ſions. Le ſeul entendement
Leur reſta ſain & net: pleurans amerement.
Circé commande lors qu'à l'eſtable on les mette,
Qu'on les enferme bien, que deuant eux on iette
Des cormes & du glan que mangent les pourceaux
Quand ils fouillent en terre, & leurs ſales muſeaux
Vont par tout enfonceants, porcs à face fangeuſe,
Et touſiours ſe veautrans dans la terre bourbeuſe.
Euryloch' tourne teſte, & gaigne vers le port
Aporte la nouuelle, & le charmeux effort
De la fauce Circé, il n'a pas la puiſſance
D'exprimer de propos le faict comme il le penſe,
Il deſire le dire, & à toutes les foix
Qu'il commence à parler il demeure ſans voix,
Tant il eſt eſtonné, tant la crainte le preſſe
De l'horreur de ce faict, tant grande eſt ſa triſteſſe.
Il pleuroit à ruiſſeaux & preſſé de douleurs
Le cœur luy va batant, & ſe fend tout en pleurs.
Nous l'enquerons rauis de ſi eſtrange choſe.
Et luy, prenant ſon vent, à dire ſe diſpoſe.
Grand Vlyſſes, dit il, ſuiuant ton mandement
Au departir d'icy nous paſſons viſtement
Bocages & forets, dans la vallee obſcure
Nous trouuons vn palais de belle architecture,
Baſty de gros cartiers tous polis au ciſeau,
Dont l'aſſiete eminente & le plant eſtoit beau:

Qu'vn doux vent recreoit de sa plaisante aleine:
La où quelque Deesse ou quelque femme humaine
Ouuroit sur vn mestier, & son riche labeur
Enchantoit de sa voix admirable en douceur
Nous l'appelasmes tous, elle sort à la porte,
Nous faict fort bon visage & d'entrer nous exhorte,
Nous entrons, & nos gens la suiuent la dedans
Las, stupides qu'ils sont, & fols, & imprudens:
Ie fis ferme tout seul. Car i'estois en grand doubte
Et craignois trahison: la compagnie toute,
Comme ils furent entrez, soudain s'esuanouit,
Et depuis ce temps là pas vn d'eux ne se vit,
Et si ie fu long temps dehors à les attendre.
  Il acheua de dire, & soudain ie vay prendre
Mon espee argentee, à mon costé la pens,
Et mon arc en ma main & mes flesches ie prens:
Ie commande en apres qu'Eurylochus s'en vienne
Et que soudainement à ce palais me meine
Il chet à mes genoux & ferme les serrant
L'vn & l'autre embrassez, lamentant & pleurant
Me coniure en ces mots. Trescourageux Vlysse
Las, ne me meine point dedans ce precipice
De dangers, malgré moy, & me delaisse en paix,
Car d'où tu veux aller tu ne viendras iamais,
Et ne rameneras iamais ta compagnie
Saine & sauue auec toy: fuyons ie te suplie,
Remettons nous en mer, ramons & nous sauuons,
Ce sera beaucoup faict encor si le pouuons.
Il acheuoit encor, quand ie vins à luy dire:
  Demeure donc icy à l'ombre du nauire,
Mange & boy tout ton soul, à l'aise en seureté,
Quant à moy, ie m'en vois, & la perplexité

Où ie suis m'y contraint. Ce disant ie le laisse
Et la barque & la mer: & mon chemin adresse
Où ie pourrois trouuer quelque sentier tracé
Qui conduise au chasteau de la Nymphe Circé.
I'estois desia bien pres du sacré domicile
De la magicienne, & du palais fertile
En charmes & poisons, plein d'ennuy & d'esmoy,
Quand Mercure soudain vint au deuant de moy:
Il portoit en sa main sa baguette admirable,
Il paroissoit encor ieune d'aage, & semblable
Au ieune iouuenceau dont le subtil coton
Commence à crayonner seulement le menton.
Lors me prenant la main il me tint ces parolles:
Où vas tu malheureux? ou tes pensées folles
Te menent elles seul? au trauers de ces bois
Ignorant le païs, & dedans les destroits
Des terres de Circé, & sans que nul te mene?
Où de tes compagnons la bande se demene
Eschangee en pourceaux, estant honteusement
Enfermee en ses toits? viens tu expressement
Pour les en retirer, triste, de la misere
Où les retient ainsi la scauante sorciere?
Croy moy, iamais, croy moy, tu n'en retourneras
Et de semblable fin pauure tu periras
Que tant d'autres deuant sont peris miserables.
Mais ie te veux sauuer de ses mains deceuables,
Ie t'en veux garantir. Pren ce remede icy,
Puis entre hardiment, & ne sois en soucy:
En le portant sur toy ne crein nul malencontre.
Or si tu veux m'ouir il faut que ie te monstre
Les tours pernitieux de Circé, qui viendra
Te presenter du pain, où elle meslera

Du charme & du poison : mais sois en asseurance,
Car ses enchantemens n'auront sur toy puissance,
Et ce que ie te donne ostera le danger
Que tu pourrois courir de te voir tost changer.
D'abondant, de cecy encor' ie t'amoneste,
Quand la fille à Titan, haussera sur ta teste
Le bout de son baston, degainne vistement
Et tire ton espee, & furieusement
Iette toy dessus elle, & tout enflammé d'ire
La haussant, fay semblant de la vouloir occire.
Alors de grand frayeur & creinte qu'elle aura
Elle te flattera, elle t'amadouera,
Lasciue te prira de coucher auec elle,
Et t'importunera d'amitié mutuelle.
Mais donne toy bien garde aussi de mespriser
Le lict de la Deesse & de la reffuser:
Pour oster tes amis de leur misere grande,
Si tu veux qu'elle t'ayme & qu'elle te les rende
Tire d'elle serment qu'elle ne bastira
D'autre fraude sur toy, ne te pourchassera
Nul autre detriment, de peur que l'efficace
De son enchantement ne te rendist mollace
Et tout effeminé, contrain la de iurer
Le grand serment des Dieux & de t'en asseurer.
Ce disant il ceuillit de terre la racine
Du remede sacré, diuine medecine,
A tous enchantements, en main me la liura
Et ses proprietez & vertus me monstra.
De ce simple diuin & remede admirable
Noire estoit la racine, & la fleur delectable
Blanche comme le laict : moly communement
Des celestes nommé : se trouue rarement

Par les hommes aux champs. Les hommes en ont faute
Mais les Dieux, habitans dessus la voute haute
En ont abondamment, car tout peuuent les Dieux.
Ainsi me dit Mercure, & s'esleuant aux Cieux
Sur les talons aylez, il se guindoit habile
Par dessus la forest au trauers la belle isle
Et ses bois ombrageux. Quant à moy ie dressay
Mes pas vers la maison de la docte Circé,
M'arrestay à la porte, & auois ma pensee
De cogitations estranges eslancee.
Soudain que i'appellay, soudain elle sortit,
Me conuia d'entrer & sa porte m'ouurit.
Ie suy, triste & perplex la Nymphe qui m'appelle,
Elle me fit assoir sur vne chaire belle
Garnie de beaux cloux d'argent resplendissant
D'artifice diuers, sous mon pié se baissant
Estoit vn marchepié posé de bonne grace,
Où celuy qui se sied s'appuye & se delasse.
Lors la Deesse a pris vn beau vase doré
Où cruelle & traistresse elle m'a preparé
Son breuuage mortel, ses herbes elle enchante
Qu'elle verse dedans, à boire me presente
La force de son vin pestifere & mechant,
I'aualle sans trembler, le grand vase assechant.
Ie ne fus pas changé pour cela par ses charmes,
Elle prit donc sa verge & puis me dit ces carmes.
Toy, sois aussi du train de mes pourceaux mignons,
Et va t'en dans le toict auec tes compagnons.
Lors ie m'en vins à elle estant fort occupee
A ses barbottemens : luy monstre mon espee
La menace de mort, sur elle me haussant,
Comme voulant frapper, & ces mots repoussant.

Lors amoureuſement les pieds elle m'embraſſe,
Me dit en s'eſcriant, mais qui es tu, de grace,
Eſtranger mon amy, d'où viens tu, qui es tu?
Tes parens? ton païs? qui ſi bien la vertu
De mes enchantements rens inutile & vaine,
Et n'es en rien changé de ta figure humaine?
Iamais nul qui ayt beu ma fatale poiſon
Ne m'a brauee ainſi en ma propre maiſon,
Qui n'ayt perdu ſoudain ſa puiſſance priſtine,
Qui ayt peu ſouſtenir ma forte medecine,
Qui ayt peu reſiſter quelque fort & gaillard
Au ſupernaturel de mon precieux art.
Mais ie voy, homme fort, ſans eſtre intereſſee
Ta force te reſter, ie ne voy point bleſſee
La pointe & la vertu de ton entendement.
Serois tu point Vlyſſe, helas que ſi ſouuent
Le beau fils de Maja, le celeſte interprete
Qui porte de fin or la charmeuſe baguette,
Et le meurtrier d'Arguus, m'a dit deuoir vn jour
En ces lieux arriuer de Troye de retour?
Cache moy ie te pry ceſte eſpee, & la ſerre,
Nous irons faire au lict vne plus douce guerre,
Nous verrons de l'amour les paſſetemps menus,
Et nous reſiouirons dans le lict de Venus.
Qu'il y ayt deſormais foy, paix & aſſeurance
Entre nous amoureux: adonques ie m'aduance
Et luy dis en ces mots. Comment puis-ie, Circé,
N'eſtre pas contre toy iuſtement courroucé
Quoy, m'enioins tu de t'eſtre & courtois & traittable
Toy qui oſes remplir ta priſon deteſtable
De mes amis changez en porcs dans ta maiſon,
Encor' me machinant ruyne & trahyſon?

Tu me veux apaster de tes blandices douces
Pour coucher auec toy, & puis, que tu me pousses
Hors de mon naturel, ma force confondant
Et tout effeminé & lasche me rendant.
Non, Circé, si tu veux que de toy ie m'asseure
Que i'entre dans ton lict, il faut que tu me iure
Par les tout-puissans Dieux que tu affermeras,
Que iamais de ton art ne m'endommageras.
Elle atteste les Dieux, & les iure. Et à l'heure
Ie vay trouuer son lict en sa molle demeure.
Quatre Nymphes tandis se mettent en deuoir
D'aprester ce qu'il faut, fidelles au vouloir
De leur docte maistresse, & au seul clin d'œil d'elle
Sont promptes à dresser dedans la maison belle
Ce que leur dame veut, trauaillans sans arrest:
Nymphes filles des eaux, ou bien de la forest,
Nymphes des clairs ruisseaux dont les coulantes ondes
Courant menent leur train dedans les mers profondes.
L'vne a soin d'aprester les beaux throsnes polis,
Sur lesquels, elle met les precieux tapis
De pourpre & d'ecarlate, & mesnagere experte
Les couure par embas d'vne belle cauuerte
D'vn linge delié, le iettant au plus loing
Qu'elle peut estendu : la seconde a le soing
D'apareiller aupres les tables bien rangees,
Qui sont toutes d'argent. Et les rendre chargees
De la vaisselle d'or faicte parfaictement
Et de les bien remplir : l'autre consequemment
Dans les tasses d'argent versoit la liqueur douce
D'vn vin delicieux, lequel escume & pousse
Son doux miel là dedans : elle mettoit encor
Dessus, les goubelets, & les grands coupes d'or.

La quatriesme hastiue accouroit aux fontaines
Remplissoit de claire eau les grãdes chaudieres pleines,
Mettoit le feu dessous : le feu va trepillant
Sous le fer du trepié, l'eau dessous va bouillant
Et s'esleue à gros bonds : mais apres quelque espace
Soudain qu'elle eut assez bouilly dedans la casse,
La Nymphe dans le bain aussi tost la porta,
Dans vn cuuier bien net promptement la ietta,
Trop chaude la tempere, & verse à grands ondees
Sur ma teste & mes reins les ondes debordees,
Affin de me lauer, affin de delasser
Mes membres trauaillez, & de moy dechasser
Toute la lassitude : Apres, officieuse
Elle oinct mon corps laué d'vne humeur precieuse.
Cela faict, elle prend vn bel accoustrement
D'vne laine tresfine & m'en vest richement.
Or la dedans estoit vne chaire excellente
Toute ouuree d'argent, tresbelle, estincellante,
Et de riche façon, dont l'art industrieux
Jettoit de tous costez ses rayons radieux
Vn appuy estoit mis dessous la basse bande,
Et ie m'assieds dessus comme elle me commande.
La pucelle à lauer m'aporte cependant,
Et de l'aiguiere d'or l'eau nette va fondant
Dans vn bassin d'argent : puis aprochant la table
Elle aporte dessus le bon pain delectable,
Auecques force mets bons & delicieux,
Et me les presentoit d'vn maintien gratieux,
Alors Circé me dit, mange & fais bonne chere.
Mais tous ces viures là ne me pouuoient pas plaire:
Et demeurois assis triste & plein de douleur,
En mon cœur presageant ie ne sçay quel malheur.

Circé me regardoit plein d'amertume grande,
Et que ie ne portois à ma bouche la viande,
Donc à moy s'adressant elle me dit ainsi:
Que reste tu muet, Vlysse, & quel soucy
Te tourmante le cœur? qui faict que tu ne touche
A ces viures icy & n'en mets à ta bouche?
Voila viures sur table, & tu n'en manges pas:
As tu doubte & scrupule encor de quelque cas?
Tu ne dois plus pallir de quelque tromperie,
Ny que i'essaye en toy nulle sorcellerie.
Mon sacrossaint serment te doit estre asseuré,
Et ie ne rompray point mon compromis iuré.
A laquelle ie dy. Circé, ie te suplie,
O fille du Soleil, quel desir, quelle enuye
Aura l'homme d'esprit de boire ou de manger,
Se donner du bon temps, & son ventre charger,
Si ses chers compagnons plustot ne se voit rendre,
Et leur premiere forme auparauant reprendre?
Si tu veux que ie mange & taste de tes biens,
Ren moy, ie te suply, plustost les amis miens
Remets les en leur forme, & que remply de ioye
En leur pristin estat reuenir ie les voye.
Ie n'eu pas si tost dit, que la Nymphe soudain
Sort de la salle, ayant sa baguete en sa main,
Et ramene mes gens sortants de son estable
Ayans de porcs vilains la forme detestable
De porcs par neuf estez le glan aux bois paissans:
Ils estoient donques là se poussans & pressans.
Elle les enuironne, autour d'eux se pourmene,
Les frotte d'vn onguent de force souueraine,
Autre que le premier, & faisant autrement.
Lors la soye, du corps leur tumbe entierement

Et que leur fit venir par l'ordure charmeuse
De ses enchantemens la sorciere fameuse.
Alors leur teste ils vont hors de terre haussant,
Et le semblant vilain de porcs les va laissant:
Leurs espaulles, leurs bras, leur reuiennent sur l'heure,
On les voit retourner en ieunesse meilleure
Et plus beaux que deuant. Ils acourent soudain,
Me viennent embrasser, me touchent en la main,
Car ils m'auoient cogneu: lors vne larme douce,
Un pleur voluptueux hors de leurs yeux se pousse,
Vn frapement de mains, vn bruit, vne clameur
Sort par tout, vn chacun en tressaut de tremeur,
La maison en resonne, & la Deesse mesme
Prit à la fin pitié de nostre mal extresme.
Qui fit quelle me tint ces propos doucereux.
Prudent fils de Laërte, Ulysses genereux,
Va t'en viste à la mer, retourne en ton nauire,
Fay le venir en terre, & tes hardes en tire,
Cache tout dans le creux des antres les plus bas,
Armes, habillemens, & tout ce que tu as,
Puis de tes compagnons ameine icy la bande.
Ie fay incontinent ce qu'elle me commande:
Si tost que i'arriuay pres de nostre vaisseau
Ie rencontray mes gens serrez en vn monceau,
Affligez, abbatus pleins de creintifs alarmes,
Et les yeux tous mouillez de grāds ruisseaux de larmes.
Comme on voit quelquesfois retourner des pastis
Les vaches sur le soir, cependant les petits
Demeuroient enfermez, qui soudain qu'ils les voyent
D'ayse vont sautelant, tout à l'entour tournoyent,
Le toit ne les peut plus retenir nullement
Qu'ils n'aillent retrouuer leurs meres vistement:

Ils courent resiouys, d'allaigresse ils bondissent,
Et de mugissemens les estables remplissent.
De la mesme façon courent de toutes pars
Viennent de tous costez autour de moy espars
Mes cheris compagnons : me saluent, m'embrassent,
Et les yeux pleins de pleurs de leurs bras m'entrelassent.
Non autrement que si dedans les lieux cogneus
D'Ithaque leur pays, ils fussent reuenus,
Et fussent retournez és champs pleins de verdure,
Où iadis ils auoient receu leur nourriture.
Lors ils me vont disant : Ainsi nous t'embrassons
Valeureux Vlysses, & nous te caressons
Comme si nous estions venus sans nulle perte
Dans les champs desirez de ton pere Laërte.
Or dy nous le destin de tes gens tant aymez,
Et nous raconte où sont nos amis transformez.
Compagnons, ie vous pri' premierement qu'on tire
Hors de la mer, leur dy-ie, en terre le nauire.
Puis, dedans les cachots de ces antres cauez
Cachez sans contredit tout ce que vous auez,
Armes & equipage, & qu'apres moy on vienne
Au palais de Circé sage magicienne
Voir tous nos compagnons bonne chere faisans,
Et tout à leur souhait à table deuisans
Pres du feu, pres du vin, & la sage Deesse
Ne se peut assouuir de leur faire caresse.
Ie n'eu pas acheué, que chassans leur émoy
Ils s'apprestent, contans de venir auec moy:
Mais Eurylochus seul de me suyure refuse,
Tous les autres retient, & de ces mots leur vse.
Quelle rage vous vient miserable tenter,
Et où vous allez vous ainsi precipiter?

De gayeté de cœur? cerchans vostre ruine,
Aueuglez, endurcis, chez la Nymphe maligne
La sorciere Circé? Qui, las, vous changera
En pourceaux tres-vilains, qui vous transformera
En Loups, ou en Lyons, pour garder, miserables,
Et de iour & de nuit ses toits & ses estables?
Vous representeray-ie, helas, le faict recent
Et la brutalité du Cyclops, fracassant
Nos pauures compagnons, quād chez luy ils entrerēt,
Et chez luy sans sortir, le trépas rencontrerent?
Le temeraire Vlysse en fut le conducteur,
Ce guide audacieux de leur mort fut autheur,
Par sa folle entreprise, helas, tous ils perirent,
Et d'où il les mena iamais ils ne sortirent.
Ie me sens à ces mots, d'ire tout transporté,
Ie tire mon espee estant à mon costé,
Ie me iette sur luy ainsi qu'vne tempeste
En resolution de luy oster la teste,
Bien qu'il fust mon parent. Ce que voyans mes gens
Se iettent dessus moy, accourent diligens,
Me retiennent pleurans, & de douce parole
Taschent de m'adoucir. O dont le renom volle
Par tout, grand Vlysses, accorde nous cecy,
Et nous le laisserons, disent-ils, seul icy
Pour garder le vaisseau, & meine nous au reste
Dans les palais hautains de la Nymphe celeste.
Ainsi voulurent-ils m'exhorter & prier.
Lors ie sors du vaisseau & delaisse la mer.
Eurylochus pourtant ne demeure au nauire,
Mais nous suit pas à pas, car il craignoit mon ire.
Mais la Nymphe tandis que i'estois en chemin
Auoit mes compagnons faict entrer dans le bain,

Les auoit faict lauer, & de precieux huille
Leurs membres delasser, qui doucement distille:
Puis riches vestemens fit ietter dessus eux.
Nous les trouuasmes lors à table tous ioyeux
Qui faisoient bonne chere. Aussi tost qu'ils se virent
S'entrerecognoissans l'vn de l'autre ils s'enquirent.
Ils prenoient du plaisir à conter leurs malheurs,
Et mesloient en contant leur plaisir à leurs pleurs:
Leurs regrets, leurs souspirs tout le palais remplissent
Au son de leurs clameurs les voultes retentissent.
Lors la belle Deesse aux Deesses des Cieux
Pres de moy me tenoit ces propos gracieux.
O fils de Laërtes abondant en sagesse,
Genereux Vlysses, cessez vostre tristesse
Et ne lamentez plus, que vostre gentil cœur,
Ne soit pas plus auant consumé de douleur:
Non, ie n'ignore pas les dangers & les peines
Que vous auez souffert és poissonneuses plaines,
Et vos fiers ennemis contre vous animez,
Quels efforts ruineux contre vous ont tramez:
Mais resiouyssez vous, beuuez en abondance
De ce vin genereux, & pleins d'esiouyssance
De ces viures mangez, rappellez vos esprits,
Bannissez tous le soing dont vous estes épris:
Chassez toute tristesse, empoignez ce remede
Encontre ces trauaux, & qu'à l'ennuy succede
La ioye & le plaisir, ainsi que vous estiez
Au temps que des sablons d'Ithaque vous partiez:
Bien qu'à la verité la misere vous presse,
Et vostre mal present vous ronge de tristesse,
Bien que vous souuenans de vos maux, vos erreurs,
Vos courses, à bon droit vous fondiez tout en pleurs,

Et qu'on ne voye point parmy telle souffrance
L'esprit entierement receuoir allegeance,
Mais plustost se dechoir lassé de tant de maux,
Et abbatu d'vn nombre infiny de trauaux.
Elle disoit ainsi, & nos tristes pensees
A ces propos courtois nous furent redressees.
Or par autant de iours que l'an entierement
Pouuoit estre fourny, continuellement
Nous demeurasmes là. Sans cesse estans à table
Nous remplissons de chairs & de vin delectable:
Mais quãd l'an fut parfaict, que les heures par tours
D'ordre faisans les mois allongerent les iours,
Mes compagnons venans deuers moy, m'appellerent
Du logis de Circé, puis ainsi me parlerent.
Mal-heureux, souuien toy de ton pays en fin,
Au moins s'il est ainsi que ton fatal destin
Est, que tu dois vn iour reuoir ton doux riuage,
Si ta terre natale & ton cher heritage
Te sont promis des Dieux, & si à sauueté
Tu dois estre à la fin en Ithaque porté,
En ton palais hautain, & dans ta maison forte.
Ils me parloient ainsi, & leur aduis m'emporte
Touché de leurs propos, nous banquetons encor
Tout le iour, & vuidons le vin de dedans l'or.
Le soir estant venu lors que les rouës siennes
Le Soleil va plonger és eaux Hiberiennes
De sombre obscurité la teste se couurant:
Mes gens se vont cacher, & le sommeil courant
Sur les corps assoupis leurs paupieres abbaisse.
Lors ie m'en vins trouuer en son lict la Deesse,
Et pressant ses costez tombant à ses genoux,
La Nymphe m'escoutoit auec vn parler doux.

Ie luy dy : O Deesse escoute ma priere,
Et ne reiette point ma requeste en arriere:
Accomply maintenant ce que tu m'as promis,
Et nous donne congé à moy & mes amis.
Que ie ne sois forclos de ce dont ie te prie,
Que retourner ie puisse en ma douce patrie
D'vn Zephire par toy donné prosperement.
Cela est resolu en mon entendement,
L'impetuosité de mon desir m'y force,
Et tous mes compagnons veulent à toute force
Me contraindre d'aller, me demandent le iour
Qui leur commancera leur desiré retour.
Ils languissent pressez de mille inquietudes,
Sont tousiours apres moy pleins de solicitudes,
M'assomment de regrets, & de pregnant émoy
Continuellement pleurent autour de moy,
Toutes & quantes fois que par les douces pleines
De ton plaisant iardin seule tu te pourmeines.
Ie luy disois ainsi. Ainsi me respondit
La Deesse Circé, Nymphe de grand credit,
Des Deesses Deesse. O grand fils de Laërte,
Qui la terre remplis de ta prudence experte,
Non, ne demeure plus ceans en ma maison
Contre ta volonté, ce n'est pas la raison.
Mais il te faut sçauoir qu'il vous conuient bien faire
Au departir d'icy vn chemin tout contraire
A celuy que pensez. Cela est arresté
Qu'il le faut entreprendre, & par necessité.
Il te conuient aller aux stigiennes ondes,
Au regne de Pluton, aux cauernes profondes
De la basse Hecaté: Là tu recercheras
Les oracles sacrez du vieil Tiresias

Le Prophete admirable, & l'aueugle interprete,
Ne te les dénira, luy seul aupres de Lethe
Les oracles des Dieux rend ordinairement.
Il est encor' doüé d'vn sain entendement,
Et combien que la mort long temps a le domine,
A luy seul toutesfois la Reyne Proserpine
A donné de chanter la nette verité:
D'autres ombres encor' tu seras accosté
En ces regions là. Ainsi dit la Deesse:
Et le corps me fremit de crainte & de tristesse,
Ie remplissois le lict de souspirs & de pleurs,
Ie maudissois ma vie, accusois mes malheurs,
Me repentois d'auoir iamais veu la lumiere,
Et d'auoir regardé la flambante carriere
Des cheuaux de Titan: mon esprit tourmenté
Dit qu'il a trop vescu comblé d'aduersité,
De tourment & de mal. Ie me tourne & me vire
Sans repos par le lict, ie lamente & souspire:
Puis ayant bien pleuré, rassasié faisant
Quelque fin à mes cris, ie vais ainsi disant,
Demy mort, à Circé. Ma tres chere Deesse
Qui pourra me guider, & me donner adresse
Aux ombres de Pluton, où me fais-tu ramer,
Où iamais ne paruint nul nauire par mer?
Adonc me respondit Circé la mage experte:
Genereux Vlysses, prudent fils de Laërte,
Ne te tourmente point, ne pren aucun soucy
Qui te pourra guider au departir d'icy:
Hausse tant seulement sans rien craindre tes voiles,
Et t'assiez sans rien faire à l'ombre de tes toilles,
Car Boreas sans plus hors d'icy t'ostera,
Et ton naulre & toy sur la mer portera.

Quand tu auras passé force mer escumeuse,
Tu verras le riuage & la forest rameuse
De la grand Proserpine, où les aulnes montez
Et les saules sterils en nombre sont plantez.
Arreste en cet endroit ton nauire sur l'onde,
Puis descen en personne en la maison profonde
Du redouté tyran des riues de Charon.
Là Pyriphlegeton tombe dans Acheron,
Et le Cocyte noir de mesme s'y décharge,
Qui procede & qui vient de Styx le fleuue large,
Et la pierre où vont choir les deux fleuues grondans.
Si tost que tu seras arriué là dedans
Tu ne faudras de faire vne fosse dans terre,
Dont la ronde ouuerture & s'ouure & se desserre
D'vne coudee autour : dedans tu verseras
Effusions à tous les espris de là bas.
Premierement, du miel la liqueur decoulante,
Puis apres du doux vin la liqueur excellente:
Tiercement y mettras de l'eau tout doucement,
Et puis finalement de la fleur de froment.
Adore cela faict les imbecilles ombres,
Et les ames sans force estans és forests sombres.
Promets leur, fay leur vœu, s'il t'est en fin permis
De reuoir ton Ithaque, où sont tes bons amis,
De leur sacrifier vne brehaine vache
Grasse par excellence, & sans vice ne tache,
Et de tout le meilleur de tes biens dresseras
Vne grand pyramide, & leur esleueras.
Puis à Tiresias il luy faudra promettre
A part vn bellier noir, le plus beau, & le maistre
Entre tous tes trouppeaux, quand sur les tristes bords
Auras ainsi prié les preux esseins des morts,

Immole vne brebis qui ayt noire la laine,
Et vn belier pareil, puis tourne & le promeine
Vers l'Erebe blaffard. Retire toy à part
Vers le courant du fleuue, & te tiens à l'escart:
Lors tu verras venir vne innombrable bande,
Ames des trespassez. Incontinent commande
A tes gens d'écorcher, & bruler promptement
Tout ce bestail tué. Apres, fay humblement
Tes prieres au Dieu de la demeure infame
A Proserpine apres, sa redoutable femme,
Puis tire ton espee, & chasse les esprits,
Si quelqu'vn d'approcher du sang estoit épris
Alors empesche l'en, & ne laisse la riue
Tenant ton coutelas, iusques à tant qu'arriue
Le Roy Teresias, lequel te resoudra
De ce qu'auras affaire, & deuers toy viendra
T'enseigner le chemin, la façon, la maniere,
De retourner bien tost en ta demeure chere:
Quelles mers, quels sentiers, quels destours hasardeux
Il te faudra tenir dessus le flot ondeux.
  Elle acheua de dire, & l'aurore naissante
Monstra son char doré, claire & resplendissante:
Et tout au mesme temps la Nymphe me vestit
D'vn manteau precieux, & d'vn tres-riche habit.
Mais elle se couurit d'vne grand robe blanche
Tres-fine & deliee, & mit dessus sa hanche
Vne ceinture d'or, & dessus ses cheueux
Vn bel escoffion tres-riche & precieux.
  Ie vay par la maison vistement, & réueille
De tous mes compagnons vn chacun qui sommeille:
Sus debout mes amis, disois-ie, faut aller,
Il est temps de partir, il se faut réueiller,

Et prendre le chemin dont la sage Deesse
M'a faict ceste faueur de me donner l'adresse.
A ces mots ils sont prests, mais, ô desastreux sort,
Il ne me fut donné de conduire à bon bort
Tous les miens sains & saufs, car l'vn plein de ieunesse,
Elpenor ayant nom, sans force, sans adresse,
Sans grand entendement & sans grace de corps
Tousiours presque endormy, mais estant yure alors,
Pauure, ce-tempendant que miserable yurongne
Il cerche la fraischeur, & des autres s'esloigne,
Le sommeil le surprit au plus hault d'vne tour.
Mais comme il entendit dessus le poinct du iour
Ses compagnons partir, du sommeil il s'excite,
Et du vin estourdy du hault se precipite,
Ne se souuenant plus de conduire ses pas
De degré en degré. Ainsi tombant à bas
Il se rompit le col, les reins & les iointures,
Et descendit ainsi souz les ombres obscures.
Le reste de mes gens estant soudain passé
Auec moy, ie leur dy le vouloir de Circé.
Possible pensez vous que nous allions asteure
Vers les champs Ithaquois nostre douce demeure,
C'est bien tout autrement : car deuant qu'y aller
Il faut premierement chez Pluton deualler,
Consulter Tiresie aux bordz de Persephone,
Et prendre son oracle. Ainsi Circé l'ordonne.
I'eu dit. Et tout le ceur froissé leur demeuroit,
Et chacun de depit la barbe se tiroit.
Sans courage & sans force assiz ils demeurerent,
Et larmes sans cesser de leurs yeux distillerent.
Mais pour tout leur pleurer ne leur en fut pas mieux,
Nous vinsmes au vaisseau sur le flot escumeux,

Et là chacun encor' s'escrie & se lamente,
Larmoyant chaudement. La Deesse sçauante
Arriua ce-pendant, vn belier attacha
Et vne brebis noire, aysement se cacha:
Cela faict, à nos yeux, & sans estre apperceuë,
S'esuanoüit en l'air sans pouuoir estre apperceuë,
Qui pourroit voir vn Dieu quand il est agité
Çà & là où il veut, contre sa volonté?

Fin du dixiesme Liure.



LE VNZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

IL raconte en continuant comme par le mandement de Circé il descendit aux enfers, le moyen qu'il tint pour parler au deuin Tiresias, qui luy dit comme il falloit qu'il fist pour se conseruer & ses gens, pour retourner en leur patrie. Il vit les Heros & Heroynes, parle à sa mere, & aux Princes qui auoient esté auec luy deuāt Troye, puis remonte des enfers.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses de Pluton visite les lieux pasles,
Recognoist les esprits des ombres infernalles.



QVand nous fusmes venus pres des barques voutees
Qui estoient pres du port sur les ondes portees,
Et qu'eusmes ioint le flot resonnant hautement,
Nous tirasmes du port la nef premierement,
La iettasmes en mer, puis le mast nous haussasmes,
Et le blanchissant voile à l'entour agenceasmes,
Nous prenons nos brebis, en pleine mer montons,
Et gemissans sans cesse hors du port nous sortons,

Par derriere vn doux vent nous poussoit fauorable,
Que nous auoit donné la Nymphe redoutable
La sçauante Circé aux cheueux blondissans,
La Deesse aux Discours eloquemment puissans.
Sur la nef arrangez les armes bas nous mismes,
Et sur les bancs luisans à l'aise nous assismes,
Nos conducteurs estoient le patron & le vent.
Ce iour là tout entier nous poussasmés auant,
Et les Zephirs legers faisoient tendre nos toiles,
Phœbus chet ce-pendant, & les tenebreux voiles
Tombent sur les chemins, ainsi qu'il declinoit,
Et d'ans l'eau d'Occident en penchant se trainnoit.
Et nos voiles enflez hastans leurs courses vistes
Du profond Ocean toucherent les limites,
Où les Cimmeriens, leurs villes, leurs deserts
Sont eternellement de tenebres couuerts:
Iamais ses clairs rayons Titan sur eux ne darde,
Et son feu gracieux iamais ne les regarde,
Ny quand deuers le Ciel son char il va touchant,
Ny quand il va du Ciel en terre trebuchant.
Vn air pernicieux, vne nuit perdurable
Vole eternellement sur la gent miserable.
Nous sommes portez là, là tous nous nous rendons,
Et au flux de la mer pres du bord abordons.
Les victimes sortons pres des barques profondes,
Et derechef encor en costoyant les ondes
Nous suiuons l'Ocean, tant que mismes le pié
Au lieu que nous auoit Circé specifié.
Et là Perimedes accomplissant l'office
Auec Eurylochus, porte le sacrifice
Saint & religieux. Tandis ayant osté
Mon espee, qui lors pendoit à mon costé,

Ie creusi vne fosse, & luy fais l'ouuerture
En la circonference en egalle mesure
Que le coulde alongé, iettant dedans le fonds
De mes effusions aux bas espris profonds,
Du miel premierement, du vin l'humeur diuine,
Tiercement de l'eau pure & puis de la farine.
Priant profondement tous les esprits legers,
Faisant promesse & vœu aux ombres des enfers,
De leur sacrifier vne vache brehaine,
Si de tant de faueur leur puissance me daigne
En mon heureux pays conduire à sauueté.
Et de tout le meilleur de mes biens a planté
Si leur douce faueur prosperement me guide,
Leur dresser vne belle & grande pyramide:
A Tiresie à part promets de mon trouppeau
Qu'vne grasse brebis à la noirastre peau
Sera sacrifice à luy seul, surpassante
Le reste de la troupe és prez l'herbe paissante.
Lors que i'eu par mes vœux & supplications
Appaisé les esprits, faict mes oblations,
I'égorge les brebis au dessus de la fosse:
De sang couloit dedans vne riuiere grosse,
Et du coup vne humeur noirastre distilloit.
Lors vne quantité autour de moy voloit
De simulacres vains, ceux que la mort cruelle
Auoit à toute force entrainnez apres elle:
Les ieunes vigoureux, & les foibles vieillars
A l'enuiron de moy courent de toutes pars:
Maintes Nymphes encor, & filles miserables
Que le deuil au trépas a conduit pitoyables:
D'autres y auoit là de grands coups transpercez,
De piques & de dards les estomacs blessez,

Les armes tout en ſang : ils couroient à la foſſe,
Et s'y precipitoient en multitude groſſe
Sifflans autour de moy d'vne freſle rumeur.
Tout le corps me glaça de friſſon & tremeur,
Et le ſang me figea de peur & de miſere.
Lors ie crie à mes gens que les brebis n'aguere
Egorgees par moy, ils prennent viſtement,
Aillent les dépouiller de leurs peaux promptement,
Et que deſſus l'autel où les charbons petillent
En toute diligence ils les brulent & grillent.
Qu'au fort Pluton premier, aux Erebiques Dieux,
A la grand' Perſephone ils adreſſent leurs vœuz.
Ie tire mon eſpee alors, & la preſente
Aux eſprits qui venoient, toute nue & luiſante,
Afin de les chaſſer, & de les empeſcher
De venir à la foſſe, & du ſang approcher,
Et tant que ie pouuois leur offrois mes obſtacles,
Tant que Tireſias m'euſt rendu ſes oracles.
Le premier des eſprits fut celuy d'Elpenor
Qui me vint au deuant : car il n'auoit encor
Eſté enſeuely, & nous ne l'inhumaſmes
Au partir de Circé, ſur luy nous ne pleuraſmes:
Ainſi il fut laiſſé là, pource que nous eſtions
Autre part empeſchez, & qu'en haſte partions.
Le voyant, la pitié que i'eu de ſa miſere
Me fit tomber des yeux vne humide riuiere,
Et luy diſois ainſi : Elpenor, & comment
Es tu venu à pié ainſi diligemment
Plongé dans l'eſpaiſſeur de ces noires tenebres,
En ces lieux de ſilence, & pleins d'horreurs funebres?
Plus viſtement que nous, qui auons eu le vent
Et la mer à ſouhait? I'allois ainſi diſant.

Et pleurant il me dit : O grand fils de Laërte,
Magnanime Vlysses, plein de prudence experte,
Le vin, & vn dæmon mauuais m'ont renuersé.
Car comme ie dormois au logis de Circé,
Ne me souuenant plus des degrez, d'aduenture
Ie cheu du haut en bas de la grand couuerture,
Et me rompy le col : puis vins à l'enuiron
Des déplorables bords de l'ombreux Acheron.
Mais or' ie te coniure, & par ta femme chere,
Et par le saint respect de ton genereux pere
Qui t'a petit enfant nourry si cherement :
Eux qui sont loing de toy, & que presentement
Tu ne peux conuenir, par ton cher Telemaque
Que tu laissas petit au departir d'Ithaque,
(Car ie sçay pour certain que ce lieu delaissé
Tu passeras encor' au pays de Circé,
Et ta barque des vents & des eaux demenee
Reprendra port encor' dans l'isle de l'Ææe)
Alors, ô ie te pry d'Ithaque puissant Roy,
Repense à mes propos & te souuien de moy,
Enseuely mon corps dessouz la terre obscure,
Et ne le laisse pas sans pleurs ne sepulture,
De peur que par malheur tu ne vinsses aux Dieux
A mon occasion, à te rendre odieux,
Pour ne m'auoir donné sepulture ne larmes.
Fay bruler auec moy le reste de mes armes,
Et dresse le tombeau de cet infortuné
Sur le bord escumeux de Neptun mutiné :
Pour me faire paroistre & donner cognoissance
A la prosperité du lieu de ma naissance,
Puis de mon infortune, & mets dessus encor
L'auiron, par lequel le pauuret Elpenor

Auec ses compagnons en reuenant de Troye
Dessus les flots ondeux à la barque a faict voye.
Et ie luy respondy : De la mesme façon
Que tu dis, ie feray, miserable garçon.
Et de coulantes pleurs ma face estoit trempee,
Mais tousiours pres du sang ie branlois mon espee,
Et le pauure Elpenor au departir de là
Tristes cris esleuant pleindre ailleurs s'en alla.
Voicy venir apres l'ame de ma feu mere
Anticlea, qu'auoit rauy la mort amere,
Fille d'Autolichus, & vola celle part
Où i'estois. Ie l'auois laissee à mon depart
Viuante, en m'en allant deuant Troye la sainte.
La voyant, de pitié mon ame fut atteinte,
Mais pour tous mes regrets ie ne luy laissay pas
Pres du sang approcher aucunement ses pas:
Tant que i'eusse receu la sainɛte prophetie
Des oracles sacrez du diuin Tiresie,
Lequel arriue en fin de moy fort desiré.
En sa main il portoit son beau sceptre doré,
Et me recognoissant il me parle & m'appelle:
Qui te meut de laisser la lumiere si belle
Du Soleil, miserable Ulysses, & comment
As tu abandonné le hautain Element?
Est-ce pour contempler ces ames déplorables
Et le silence froid de ces lieux miserables?
Quitte vn peu ceste fosse, & ne crain de cacher
Ton coutelas luisant, puis me laisse estancher
Ma soif dedans le sang, si sçauoir tu desire
De moy ce qu'il te fault. Alors ie me retire,
Et fy ce qu'il me dit. Le sang il aualla,
Puis d'vn gosier prophete en ces mots me parla.

Tu voudrois bien auoir vn retour fauorable
En ton païs aymé, ô Vlysse indomptable,
Mais vn Dieu te le rend difficile & mauuais.
Car mon aduis n'est pas que Neptune jamais
Te laisse reposer. Son ire mutinee
Est en son cœur brulant par trop enracinee.
Pour ce que ton tison son cher fils aueugla.
Mais il y a remede encor à tout cela,
Tu reprendras a gré le train des eaux marines
Si de tes compagnons & de toy tu domines
L'impetuosité, si tu peux arrester
Leurs fiers debordemens, & la faim suporter,
Lors qu'ayant euité des ondes la furie
Tu viendras aborder aux fins de Trinacrie.
Là vous rencontrerez force troupeaux paissans,
Les vaches du Soleil par les champs verdissans
Brouter & s'engresser, du Soleil dont n'est close
L'oreille ne la veue. Il entend toute chose,
Il void tout le premier. Si sans les aprocher
Pour leur faire du mal, sans les prendre & toucher
Tu les laisses en paix, tu t'acquerras sans doubte
A tes gens & à toy toute prospere route,
Pour faire ton retour, & sans beaucoup d'ennuis
Tu reuerras en fin Ithaque ton païs.
Mais si tu ne t'abstiens, & que les mains tu jettes
Sur les trouppeaux du Dieu aux mortelles sujettes
Le blondoyant Titan, en mer vous perirez
Tes compagnons & toy, soyez en asseurez.
Quant à toy si tu peux à force de rabatre
Les ondes en nageant, la tempeste combatre,
Tu seras, mais bien tard en ton païs porté,
Et de mille malheurs cependant tourmenté.

Tes compagnons noyez, en galere empruntee
Trouueras la maison de ton pere gastee,
Et force poursuiuans, qui mangeront ton bien,
Saliront la splendeur de ton regne ancien,
Souilleront ton palais, & de poursuitte infame
Pourchasseront d'auoir ta chere espouse à femme,
Et de riches presents fort l'importuneront.
Mais en fin, sous ta main à mort ils tumberont,
Et d'eux tous tu prendras exemplaire vengeance.
Mais quand tu les auras rengez sous ta puissance
Ou par fraude, ou par dol, ou par le fer tranchant,
Pren encor' vn vaisseau, & le païs cerchant
Si tu crois mon conseil, chemine, iusques à ce
Que tu auras trouué vne gent, vne race
Ignorant la marine, & qui ne sçait que c'est
Que de manger salé, ny du piquant aprest
Des viures de la mer. Les pleines azurees
Ne les reçoiuent point, des barques peinturees
Ils n'ont point cognoissance, ils ne sçauent ramer
Ny faire voir des nauts les ayles sur la mer.
Mais pour n'en douter point, de toutes tes affaires,
Ie t'en veux remarquer des enseignes tresclaires.
Quand vn autre passant te viendra au deuant
Qui te dira que c'est vn souflet plein de vent
Que tu as sur lespaulle, alors iette ta rame,
Fiche la contre terre, & prosterne reclame
Le Roy des eaux Neptun, humble luy immolant
Vn belier, vn verrat, & vn toreau muglant.
Puis reua-t'en chez toy, & presente l'offrande
D'vne sainte hecatumbe à la celeste bande
Or, la mort du costé de la mer te viendra
Quant tu seras debile, elle te surprendra

En paiſſible vieilleſſe, & de ſes mains meurtrieres
En aage plein & meur fermera tes paupieres.
Durant ton regne encor tes ſujets bien-heureux
Gouſteront de la paix le repos ſauoureux.
Or tout ce que i'ay dit eſt ſeur & veritable.
Ainſi prophetiſoit le deuin honorable
Et ie luy reſpondy conſecutiuement:
Diuin Tireſias, les dieux certainement
Ont decreté cela, & leur ſainte ordonnance
A mis de longue main ſur moy ceſte influance.
Mais dy moy, ie te pry, que voy-ie tant errer
Ma mere, que la mort eſt venue enferrer
Sans me dire aucun mot, & pour quoy ſe ſied elle
Au pres de ceſte foſſe, à ſoy point ne m'appelle,
Et ne me cognoiſt pas? dy treſexcellent Roy
Des augures diuins. Ie te pry, monſtre moy
Comme elle me pourra à la fin recognoiſtre.
Tu le ſcauras, dit-il, quelque autre que puiſſé eſtre
A qui tu permetras de ſe ſang aprocher
Elle te parlera, ſi tu veux l'empeſcher
Elle te laiſſera. Ainſi dit le Prophete,
Et puis il deſcendit dans la noire cachette
De Pluton Roy d'embas. Or ie demeuray là
Iuſqu'à tant que ma mere aupres de moy vola.
Ie luy permy de boire, & retiray mes armes.
Lors elle me cogneut: & puis fondant en larmes:
Comment es tu venu viuant en ces manoirs,
Comment es tu entré dedans ces gouffres noirs,
Dit elle, ô mon cher fils? l'entree eſt difficile,
A ceux qui ſont viuants, dans la riue ſterile
Des marais ſtygiens. Un grand eſtang touſiours
Enuironne ces lieux, vn grand fleuue à ſon cours

Fuyant tout à l'entour, dont le canal est triste,
Et le cruel courant espouuante & attriste.
L'ocean spatieux enceint premierement
Ceste palle contree, on ne peut nullement
Y venir à pied sec, si ce n'est que vous porte
Sur la mer vne barque & puissante & bien forte.
Serois tu point venu icy ayant erré
Long temps auec tes gens sur le flot azuré
En reuenant de Troye? as tu point en Ithaque
Encores mis le pié? la mere à Telemaque
Ne t'a elle point veu encores dans la Cour?
Lors en luy respondant ie luy dy à mon tour.
Ma mere, vn cas forcé m'a contreint d'entreprẽdre
Le chemin des paluds de Stix, afin d'entendre
Du saint Tiresias l'oracle de mon sort.
Las, ie n'ay point encor aproché le doux port
De la chere Achaye, & n'ay point faict entree
Sur les bords desirez de ma douce contree.
Mais ie suis miserable incessamment porté
En mer deca dela par les vents agité
Souffrant peyne, tourment, & douleur infinie.
I'ay eu encontre moy la fortune ennemie
Depuis que ie party auec Agamemnon
Pour aller guerroyer Pergame au grand renom,
Où sont les beaux cheuaux. Mais toy ma chere mere,
De quelle mort t'a pris la Parque trop amere?
Estce de maladie ayant trop longuement
Languy dedans le lict: ou, si cruellement
Diane qui de loin ses traits empennez iette
T'a la mort enuoyee au bout d'vne sajette?
Dy moy, que faict mon pere, & que faict mon cher fils,
Que ieune ie laissay, comment se portent ils?

Ma dignité dure elle encor entre les nostres?
Mon regne n'est-il point entre les mains des autres?
Quelque autre n'est-il point sur mon trosne monté?
L'espoir de mon retour leur est-il tout osté?
Me pensent ils perdu? dy moy encor nouuelle
De ma Penelope mon espouse fidelle,
Conte moy son maintien & son deportement,
Ayme t'elle tousiours mon fils vniquement,
Conseruant la maison & la famille nostre?
Où bien s'est elle point mariee à quelque autre
Des princes de la Grece? Ainsi ie luy parlois,
Et en me respondant elle reprit sa voix.
Ta femme continue en l'amitié ardante
Qu'elle t'auoit, dit elle, endure, patiente,
Ton absence & son mal, confite de douleurs
Nuit & iour se paissant de souspirs & de pleurs.
On n'a point vsurpé ton bien en ton absence,
Telemaque en iouit en toute patience,
Il y tient rang de Prince, & dedans ta maison
Tient tousiours bonne table ainsi que de raison.
Mais ton pere demeure aux champs, ne se soucie
De ville, ne de Court, mene champestre vie.
De tapis & de lits il s'est voulu priuer,
Ne se faict poinct de bien: & quand ce vient l'hyuer
Triste parmy ses gens son corps il vient estendre
Au foyer pres du feu, se couche sur la cendre,
Ses habits dessus luy rompus entierement.
Mais quand l'esté reuient, & puis consequemment
L'autonne donne fruits, il se retire à lerte,
Par la vigne s'en va de fruits toute couuerte,
Et sur l'herbe & la terre à se coucher se met,
Et les feuilles par tout luy seruent de chenet.

Là en se lamentant il se couche par terre,
Et l'ennuy douloureux piteusement l'atterre,
Son corps est consumé de mal & de douleur,
Souspire tes trauaux, lamente ton malheur,
Si bien qu'attenué, & courbé de tristesse
Il est auant le temps accablé de vieillesse.
Cela m'a faict mourir, le desespoir trop fort
L'ennuy trop violent est cause de ma mort:
Diane qui de loing ses traits ennemis iette
Ne m'a la mort tiree au bout de sa sajette,
Le tourment iette-deuil, le mal contagieux
De quelque maladie, aux membres ennuyeux,
Et qui souuent des corps la pauure ame separe,
Cela ne m'a point faict proye de Stix auare.
Le triste deuil de toy, que i'ay tant regretté,
Ta modeste vertu, mon corps ont surmonté,
Ils m'ont priué de vie, & mon ame espandue
Dedans l'obscurité de ces lieux ont rendue
Quand elle eut dit cela fresle elle s'enfuit,
Et dans le delié de l'air s'esuanouit,
Me delaissa pleurant, & forcené d'enuie
De luy parler encor. Trois fois ie l'ay suiuie,
Par trois fois à son col ie me voulu jetter,
Et comme elle fuyoit ie me voulu haster
Afin de l'attrapper, & de ma douce mere
Au moins toucher la main, trois fois l'ame legere
S'eschappa de mes mains, simulacre pareil
A l'ombre, au leger vent, & au fuyant sommeil
Lors la douleur esmeut & pressa mon courage
Et ie parlay ainsi à la fuyarde image.
Ma mere, t'enfuis tu de ton enfant, helas!
Qui cerche à te toucher, pourquoy n'attens tu pas

Ta chere geniture, afin que nos mains iointes
Nous nous soulions aumoins de larmes & de pleintes
Sous les eaux de Pluton? Est-ce pour m'affliger
Et m'attrister tant plus, que ton esprit leger
Que ta face sans corps, m'est aujourdhuy monstree
De celle qui regit ceste triste contree?
  A quoy ma mere alors. La Reyne d'icy bas,
Enfant infortuné, ne te circonuient pas,
C'est la loy des humains pressez sous la mort dure
De n'auoir os, ne nerfs, ne chair, ne cheueleure:
Car la flamme a tout pris, le feu a tout brulé,
Et si tost que l'esprit hors du corps est volé,
Libre de nerfs & d'os blanchissans, il s'enuole
Ainsi que le sommeil, le vent ou la parolle:
Mais fuy t'en hors de Stix, d'Auerne pallissant,
Retourne t'en reuoir le Ciel resplendissant,
Et ce que tu as veu sous l'Acheron infame
Et chez l'Erebe ombreux, raconte l'à ta femme.
  Ainsi que nous parlions, voicy venir à moy
Vn troupeau feminim, que la femme du Roy
Des esprits tenebreux, redoutable Deesse
Dans son empire esmeut comme vne armee espesse.
Toutes femmes iadis des Heros renommez,
Filles semblablement de Princes estimez.
Ombres elles venoient en trouppe espesse & grosse,
Et accouroient au sang qui rougissoit la fosse.
Or ie me conseillois en mon entendement
Comme ie leur pourrois parler separement.
En fin ie fu d'aduis de tirer mon espee
Et ne les laisser boire en la fosse trempee
Toutes ensemblement, mais d'ordre, à celle fin
Que ie pusse sçauoir leur estat & leur fin.

Tyro vint la premiere, elle se disoit nee
D'vn pere, homme de bien l'accomply Salmonee,
Crethee l'Æolide autresfois l'espousa,
Mais l'amour d'Enipé le fleuue, l'embrasa,
Fleuue plaisant & beau sur tout autre du monde.
Elle s'alloit ebatre au long de la claire onde,
Et Neptun qui le sceut, vne fois se cacha
Sous la forme du fleuue, & coyment se coucha
Le long de l'embouccheure, où par vn canal large
Dans les eaux de la mer le fleuue se decharge.
Puis comme vne montagne il haussa au milieu
Les flots pers tout autour: & la femme & le Dieu
Furent tous couuers d'eaux où l'ayant endormie
La ceinture pucelle il rompit à s'amye.
Puis ayant acheué son amoureux plaisir,
La main de sa maistresse il accourut saisir,
Et luy dit, pren courage, ô la bien fortunee
En amour, tu auras vne belle lignee
Deuant qu'il soit vn an: jamais l'attouchement
D'vn Dieu quel que ce soit ne porte vainement:
Partant aye le soin qu'elle soit esleuee
Ainsi qu'il appartient dans ta maison priuee:
Adieu, & ne di mot de nos larrons amours:
Retourne chez ton pere en ses royales tours,
Ie suis cil qui la mer & ses vagues modere
Auec mon fort trident, dont l'ire & la colere
Vient la terre ebranler, Neptun sceptre portant,
  Il dit, & dans les eaux soudain se va jettant.
D'elle grosse, Nelee & Pelias naquirent,
Qui le grand Iupiter tresdignement seruirent.
La large Iaolcé Pelias habita
Aux champs fort spacieux, la terre conquesta,

Et fut riche en bestail, & le hardy Nelée
D'ailleurs Pyle occupa sablonneuse appellée.
Or Tyro de Crethe, eut force autres enfans,
Æson & Pheretè en armes triumphans,
Auec Amithaon. Là ie vy Antiope
Qui fut fille autresfois du fleuue Dieu Æsope.
Elle faisoit honneur de ce que Iupiter
Espris de son amour la voulut accoster,
Dont elle eut Amphion & Zethé, qui bastirent
Thebes, & qui premiers les fondemens y mirent,
Y firent des maisons, & qui les sept portaux
Lierent de fortz murs & de rempars tres-haultz.
Pource qu'ils ne pouuoient sans eux Thebes deffendre
Bien qu'ils fussent vaillans, & prompts à entreprendre
Ie vy Alcmene aussi, qui femme auoit esté
Du preux Amphitrion: mais elle auoit gasté
Pareillement son lit, & commis adultere
Auecques Iupiter: D'Alcide elle fut mere.
Vn plus vaillant au monde & plus braue n'estoit,
Et la force & le cœur d'vn lion il portoit.
I'aduisay Megara la fille Creontide
Qu'autresfois espousa le tres-fort Tyrintide,
Ie vey Epicasta, l'excellente en beauté
La mere D'Oedipus, grande en meschanceté
Bien qu'elle n'en sçeust rien, & qu'en sa conscience
Elle fust incoulpable: Elle fist grande offence
En espousant son filz: luy son pere meurtrit,
Sur le lit maternel malheureux entreprit,
A sa mere portant amour desordonnee
L'incestueux brusla d'vn mechant Hymenée
Mais aux hommes bien tost diuulguerent les Dieux
De la mere & du filz le forfait odieux:

Par le destin des Dieux en leur ire efroyable
Il regna longuement en Thebes l'amiable
Dessus les Cadmæens, en douleurs, & trauaux
La mere descendit es Stigiennes eaux
Et passa de Pluton la trespuissante porte,
S'estranglant par le col d'vne courroye forte
Vaincue de douleur, ayant au solineau
Estroictement lié le malheureux cordeau.
A son mary laissa en delaissant la vie
L'inceste en sa maison, en son cœur la furie,
Misere, regret, pleinte, & deuil continuel
Dont tousiours fut puny le forfaict maternel.
Apres ie vy Chloris la princesse amiable
Qu'espousa Neleus, Chloris l'incomparable
En insigne beauté. Nelee fut vn iour
En son cœur ardemment espris de son amour,
Puis l'ayant fiancee auec vn riche gaige
Pour sa grande beauté la prit en mariage
Des filles d'Amphion la moins chargée d'ans,
L'Iaside Amphion, qui regna en son-temps
En Pyle & Orchomene : eut lignee tresgrande
Et Chloris luy donna d'enfans vne grand bande.
Car Peiclymenus, Chromius & Nestor
Sortirent de son ventre, elle porta encor
La celebre Pero, de beauté tant extresme
Qu'elle fut en miracle à tous les hommes mesme.
Pero, dont tant de gens deuindrent amoureux
Qu'estrangers & voisins requirent, desireux
De l'auoir pour leur femme, en sa beauté bruslerent,
Et les yeux gratieux de la Nymphe admirerent.
Mais à nul Neleus ne la voulut donner
Qu'à celuy qui pourroit rauir & emmener

Le bestail d'Iphiclus, & tirer hors des bornes
Du lieu qui les serroit ses vaches aux grands cornes.
Un seul gentil deuin promit & se fit fort
Qu'il les iroit rauir iusques dedans leur fort,
Mais les destins des Dieux, cruels l'en empescherent
Auec les forts liens qui long temps l'attacherent,
Et les pastres aussi ruraux & rigoureux.
Mais apres tant de iours & de mois malheureux
Et beaucoup d'ans passez, l'ame rude & barbare
D'Iphiclus s'adoucit, tandis qu'il luy declare
Les choses à venir. Ainsi auoit esté
Du puissant Iupiter la bonne volonté.
Lors il me sembla bon de voir Leda, la belle
Femme de Tyndarus, qui en enfans excelle:
Elle enfanta Castor le parfaict escuyer
Et pollux l'escrimeur aduantureux & fier:
La terre les contient en vie assiduelle,
Et sous la terre aussi ils ont vie immortelle.
Ils sont viuans par tour, par tour ils vont mourant,
Et chacun à son tour en vie est demeurant
Et puis meurt à son tour: c'est vne alternatiue
Qu'vn viue, l'autre meure, & mourant, l'autre viue:
Pareil honneur pourtant leur est donné des Dieux
Et leur belle vertu vit en terre & aux Cieux.
Apres Iphimedie à moy se presentoit
Femme d'Aloëus, elle me racontoit
De l'amour de Neptun, qui l'auoit poursuiuie:
Elle en eut deux enfans & courte fut leur vie.
Le braue Ephialtes & Olus le puissant.
La terre les nourrit, l'vn & l'autre croissant
En extreme hauteur, en beauté admirable
Et nul n'estoit à eux en force accomparable.

Que le fort Orion, qui certes les passoit.
Ils n'auoient que neuf ans que chacun paroissoit
Par le milieu du corps gros comme neuf coudées.
Leurs enormes longueurs ne furent excedées
De neuf aulnes entiers: Orgueilleux ils haussoient
Leur teste vers l'Olympe & les Dieux menaçoient
De guerre & de combat. De faict ils l'entreprirent
Et l'eminent Ossa dessus l'Olympe mirent,
Et sur luy Pelion hausserent outrageux,
Pelion noir de bois & d'arbres ombrageux.
Ils en fussent venus about, si d'auantage
La saison eust meury & renforcé leur aage.
Mais Apollo, le filz de Iupiter puissant
Que Latone enfanta au cheueu iaunissant
Les mit tous deux a bas, & de ses dures fleches
Au trauers de leurs corps fit de mortelles breches
Ils n'auoient pas atteint leur aage fort encor
Et leur menton n'estoit frisé de coton d'or.
I'y vy Phædra, Procris, Ariadné la belle
La fille de Minos, la fortune cruelle
Le pressoit fort alors, que du bord Cretien
Theseus la rauit, pour au Cecropien
Par la mer l'enleuer: Et toutesfois Thesée
Ne iouyt pas long temps de la mal aduisée:
A cause qu'il estoit trompeur & deceuant.
Car la seur d'Apollon Artemis, parauant
En resolution de la rendre facile
Au bon Denis, l'auoit arrestée en vne Isle.
I'y vy Mera, Clymene, & Eriphyle encor
Pour trahir son mary prenant vn collier d'or.
Mais de vous raconter toutes les Heroïdes
Que ie vy frequenter les bordz Acherontides

Il m'est fort mal-aysé. Plustost seroit passé
L'ombrage de la nuit au crespe noir poissé.
L'heure passe & les feux qui au ciel estincellent
Desià piroüettans au sommeil nous appellent:
A nos vaisseaux legers ie m'en retourneray,
Ou si le trouuez bon ceans ie dormiray,
Les dieux, & vous aurez le soin de ma retraite.
Il dit, & vn chascun eut la bouche muette
Rauis de grand plaisir: Quand la Reyne leur dit.
Quel honneur, Phæaquois, en cest homme reluit!
Quelle prestance belle, & quel hardy courage,
Quelle taille: Et combien est orné son langage!
Il est mon hoste à moy: mais vn chascun pourtant
Aura part a l'honneur qu'il nous va departant.
Mais ne vous hastez pas si tost de le conduire
Au port, & de le faire entrer dans le nauire,
Et ne luy faictes pas vos dons & vos presens
Comme à quelque indigent. Or nous auons ceans
Dequoy tres-bien le faire auons en abondance
Et richesses, & biens, par la munificence
Et grand bonté des Dieux. Lors le Phæacien
Echeué, de tous eux lors le plus ancien
Dit ainsi, Mes amis, ce que la Reyne sage
Vous a mis en auant par son prudent langage
Est tres-bien digeré: Ie vous pry quant à moy
De luy obtemperer: Sera honneur au Roy
De la suyure en cela. Au Roy sied de conduire
Vn Roy dessus la mer, & l'ayder de nauire.
Adonc Alcinoüs. Il sera faict ainsi,
Tant que i'auray de vie en ce bas monde icy
Et que i'auray pouuoir sur les gens de Phæace
Qui sçauent bien ramer. Mais nostre hoste, de grace

Attende encore vn peu, combien qu'il soit pressé,
Et iusques à demain, tant que i'aye amassé
Ce qu'on luy donnera, & quand à son escorte
Mes gens, qu'incessamment i'y pousse & i'y exhorte
En auront prou de soing : moy principallement
Qui ay dessus ce peuple entier commandement.
A qui dit Vlysses. Alcinous Roy digne,
Et des Princes & Roix le roy le plus insigne
Si tu me commandois de faire icy sejour,
Tant que l'an tout entier eust parfourny sentour
Ie t'obtempererois. Que si tu m'accompagnes
De gens & de presens sur les bleues compagnes
Tu en seras tant plus en honneur exalté
Et moy, i'en receuray plus grande vtilité,
I'en seray mieux venu, mon retour honorable
En sera beaucoup plus à mon peuple agreable
Quand ils me reuerront arriuer au pais
Suiuy d'hommes, & plein de presens infinis:
Auquel Alcinous. Ta facon, ô Vlysses,
N'est point d'vn affronteur, d'vn confit en malice,
D'vn trompeur, d'vn menteur : comme il y en a tant
Sur la terre aujourdhuy, qui vont haut se ventant
Bien qu'ils ne vallent rien, sont pleins de menterie,
Faisans les gens de bien, vsans d'affronterie,
Tellement qu'à grand peyne on s'en peut garantir.
Le beau parler qu'on oit de ta bouche sortir
Monstre de ton esprit l'excellence & l'adresse
Tu nous as raconté les Princes de la Grece
Leur histoire & leurs faits, & puis les grands dangers,
Que tu as tant couru dessus les flots legers,
Comme quelque poëte aymé des Aonides.
Or dy nous les heros qu'aux eaux Acherontides

Tu vis pareillement, & ceux de tes amis
Qui combatans à Troye ont ſuccombé, ſoumis
A la mort violente, & ſont deſſous la terre,
Ayans acquis renom immortel par la guerre
La nuit eſt longue aſſez, l'heure de ſommeiller
N'eſt pas venue encor : puis il faict beau veiller.
Conte nous de la bas les plus rares merueilles:
Ie te rendray du tout ouuertes mes oreilles,
Et pendray deſireux de tes graues propos,
Iuſqu'à tant que l'Aurore au chariot diſpos
Nous ramene le iour : pourueu que tu nous dies
Tes trauaux, tes labeurs, tes peynes infinies.
Lors le Laërtiade, vn temps eſt pour parler,
O Roy treſexcellent, & temps pour ſommeiller.
Nous auons aſſez d'heure & de temps, pour eſtendre
Nos diſcours, toute nuit. Donc ſi tu veux entendre
Mes ennuyeux trauaux, les fortunes auſſi
Et les hazars pour moy ſuportez iuſque icy,
Certes ie le veux bien : & les morts deplorables
Que i'ay veu, qu'ont ſouffert mes amis miſerables,
Tant ceux qui deuant Troye ont baſti leurs tumbeaux,
Que depuis, ceux qui ſont ſubmergez ſous les eaux:
Et ceux la qui encor' es combats inuincibles
S'eſtans ſauuez des coups & des lances horribles
Sont venus, las, mourir en leur propre maiſon
Par la mechanceté, l'aſtuce & trahiſon
De leur cruelle femme, eu la gorge coupee,
Et ſont cheus ſous l'effort de la trenchante eſpee
Si toſt que Proſerpine eut faict haſter le pas
Aux femmes, & les eut faictes ſerrer la bas:
Voicy voler à moy l'ombre toute enſaignee
Du Roy Agamemnon, d'autres accompagnee,

Qu'Ægystus autresfois sous le cruel effort
Du destin, auoit mis chez luy mesmes à mort
Il beut du sang, si tost que i'eu caché mes armes,
Et puis me recogneut. Adonc fondant en larmes,
Pantelant de soupirs, deuers moy se rendit
Me voulant embrasser, & la main me tendit
Mais, las! il n'auoit plus de vênes ne d'arteres,
Et son corps manqué estoit de ses forces premieres.
Lors mon cœur fut saisi de tristesse & d'ennuy,
Voyant son triste estat, & pleurant auec luy.
Excellent fils d'Atreus, ce me pris-ie à luy dire,
Qui sur les hommes eus vn si puissant empire,
Quelle triste fortune & quel cruel effort
Ou quel cruel destin t'a mis ainsi à mort?
Neptune t'a il point englouty sous les ondes
Renuersé dans les flots de ses vagues profondes?
Ou bien, serois tu point tumbé hostilement
Par le fer des mechans, combatant hardiment
Pour rauir en tes naufs le bestail des campagnes,
Ou par l'espee oster les brebis des montaignes.
Ou bien cetempendant que tu vas assiegeant
Les superbes citez, & leurs murs rauageant
Pour les femmes, es tu tumbé dessous les armes?
A quoy le fils d'Atreus me dit, fondant en larmes.
O fils de Laërtes, race de Iupiter
Qui scais en ton esprit grandes choses traicter,
Ie ne suis point pery sous les eaux de Neptune,
Ie n'ay point par les vents couru ceste fortune,
Ie ne suis point tumbé dessous mes ennemis?
Le perfide Ægistus & ma femme m'ont mis
En l'estat que tu vois: femme faulce & traistresse,
Qui tandis qu'Ægystus ses embusches me dresse,

Et à soupper chez luy doucement m'inuitoit,
Massacre, trahison, & malheur m'apprestoit.
Comme nous souppions donc les méchans me perserent
D'infinité de coups, & mort me renuerserent,
Sans armes, sans soupçon. Comme qui meneroit
Vn bœuf deuant l'estau, & là l'assommeroit.
Ie fus ainsi tué, puis mes gens miserables
Furent tous egorgez par ces abominables,
De la mesme façon qu'on abbat les pourceaux
Quand quelque riche faict ses festins nuptiaux
Alors qu'il se marie & ses nopces ordonne,
Ou quand à tout plaisir son ame il abandonne.
Tu as veu force gens qui souz les durs efforts
De Mars, en combattant, sont peris & sont morts:
Mais si tu eusses veu ce forfaict execrable
Tu en eusses pleuré, tant il fut pitoyable.
Là parmy le festin, les tables, renuersez,
Et les pots, nous estions l'vn sur l'autre entassez:
Le sang qui de nos corps à gros ruisseaux deualle
Humectant remplissoit le paué de la salle.
Et comme ie rendois les extremes abbois,
De la fille à Priam i'ouy la triste voix
Mourant aupres de moy, de la pauure Cassandre
De qui les malheureux vindrent le sang espandre.
Ce fut Clytemnestra de toute iniquité
Ouuriere abominable, & d'infidelité
Et de ruse ministre: elle auoit prise en haine
L'amie de Phœbus, l'impudente vilaine.
Les mains ensemblement aux Astres ie haussois
Sur la terre veautré, souz le fer trépassois
Palpitant & tremblant, & la fauce meurtriere
En me fuyant, tourna son regard en arriere.

Elle n'eut pas le cœur de me fermer les yeux
Ne la bouche, en tombant au fleuue Stygieux.
Voyez comme rien n'est si méchant qu'vne femme,
Qui rumine en son cœur, & machine en son ame
Toute sorte de mal & de desloyauté,
Comme a faict ceste-cy, traistresse ayant osté
La vie à son mary. Ie paissois mes attentes
De reuoir mes enfans, mes gens & mes seruantes.
Ie pensois arriuer en prospere saison,
Et d'estre bien venu de toute ma maison,
Mais ceste preude femme a faict vne besongne
Pleine de deshonneur, de honte & de vergongne.
Qui plus est, son opprobre & sa méchanceté
Porteront infamie à perpetuité,
Non seulement à elle & aux autres infames,
Mais aux sages encore & aux honnestes femmes.
Ainsi qu'il acheuoit ie luy dy promptement:
Helas, que Iupiter continuellement
Agite de là hault la race des Atrides
Par les méchancetez, les dols, les homicides
Des femmes, & combien la colere des Cieux
Punit ceste maison pour leur train vicieux.
Car à beaucoup de gens ta belle sœur Helene
La premiere a porté mort, douleur, perte & peine,
Et puis Clytemnestra par sa desloyauté
T'a malheureusement comme tu vois traitté.
I'eu dit, & le propos encor' il me r'entame.
Il ne se faut iamais fier en vne femme
Aymant la vanité: rien qu'infidelité
Ce sexe ne produit, rien que méchanceté.
Ne leur sois indulgent ny par trop debonnaire,
Ne luy fay iamais part de ton secret affaire,

Et ſi tu veux celer & taire quelque cas
Tu feras ſagement de ne luy dire pas.
Quelques choſes pourtant ſont bonnes reuelees,
Les autres veulent eſtre entierement celees:
Mais tu n'as rien de mal à craindre du coſté
De ta femme, Vlyſſes, car toute honneſteté,
Tout honneur loge en elle, & la fille d'Icare
La ſage Penelope, eſt vne perle rare.
Certe il n'y auoit pas encores fort long temps
Qu'elle eſtoit mariee, à l'heure que montans
Sur la mer, nous marchions contre Troye la belle,
Et ton fils luy pendoit alors à la mammelle
Petit enfant encor', aſteure ſe ſeant
Entre les hommes grands. Tres-fortuné enfant
Alors qu'il accourra au deuant de ſon pere,
Qu'il ſera ſpectateur de ſon retour proſpere,
Et puis l'entretiendra de propos, de deuis.
Ma miſerable femme, helas, ne m'a permis
De voir le mien mon ſaoul, mais au premier rencontre
A l'enfant & à moy a donné malencontre.
Or pren ce mien conſeil ie te prie, & me croy,
Vien pluſtoſt à couuert qu'ouuertement chez toy,
Il n'y a pas touſiours aux femmes grand fiance.
Mais dy moy ie te pry, ſi tu ſçais d'aſſeurance
Comme il va de mon fils, s'il eſt viuant encor,
S'il eſt en Orchomene, ou s'il eſt chez Neſtor
Le bien-heureux vieillard à Pyle ſablonneuſe,
Ou à Lacedæmon, à Sparte ſpatieuſe
Auec Menelaüs, car encores n'eſt pas
Le diuin Oreſtes deſcendu icy bas.
Il me parloit ainſi, & ie luy dis encore:
Que me demandes-tu, fils d'Atreus? car i'ignore

De ton fils Orestes la fortune & le sort,
Et ne sçay pour certain s'il est viuant ou mort,
Ie ne t'en puis que dire : & c'est vne grand peine
Que de vouloir parler d'vne chose incertaine.
Comme nous deuisions ainsi baignez en pleurs,
Et tristes racontions nos maux & nos douleurs:
Voicy venir à nous l'ombre du preux Pelide
Achilles, de Patrocle, & celuy du Nelide
Le bel Antimachus, d'Aiax semblablement
Qui de force & beauté passoit entierement
Tous les Grecs, excepté le vaillant Æacide.
Alors me recogneut l'ame du Peleïde,
O fils de Laërtes, Vlysses, nompareil,
(Me dit-il en pleurant) en prudence & conseil,
Quelle entreprise encor' as tu si hazardeuse
Que d'estre venu voir ceste terre hideuse?
Qui te meut de venir auec si grand soucy
Reuisiter les lieux de ce royaume icy,
Où tu ne verras rien que miserables ombres,
Qu'images d'hommes morts, que simulacres sombres,
De temeraires morts les mal-heureux esprits?
Apres qu'il m'eut parlé, à dire ie me pris,
O fils de Peleüs, Achilles, en proüesse
De bien loing surpassant tous les Princes de Grece,
Ie suis venu icy afin de consulter
Le deuin Tiresie, & de luy m'enquester
Du moyen que i'auray de reuoir ma patrie:
Car ie ne suis encor passé en Achaïe,
Ie n'ay point encor veu ma maison : le malheur
M'a tousiours poursuiuy, ie n'ay eu que douleur.
Mais toy, tu es heureux Achilles, homme au monde,
Soit mort ou soit viuant, en fortune n'abonde

Plus contente que toy : car deuant ton trépas
Nous te portions honneur, nous faisions de toy cas
Entre nous autres Grecs. Et or' apres ta cendre
Sur les ames des morts tu viens ton regne estendre.
Ainsi tu n'as sujet de te deconforter,
Quelque mort que tu sois, ny de te contrister,
Car tu obtiens par tout où tu es quelque empire.
A ces mots Achilles se prit ainsi à dire:
Tres-fameux Vlysses ne me ramentoy pas,
Ie te supply, la mort ny les lieux d'icy bas:
I'aimerois cent fois mieux estre homme de village,
Et seruir par les champs auec vn peu de gage
Quelque homme, tant fust-il & pauure & indigent,
Que commander icy dessus toute la gent
Des ames des enfers. Mais dy moy quelque chose
De mon fils, si tousiours de suiure il se propose
Le mestier de la guerre, ou non: & de Pelé,
Mon pere genereux, t'en a ton point parlé?
Luy faict-on de l'honneur encor' en Thessalie
Entre les Mirmidons en ma ville de Phtie?
Ou, le méprise ton à cause de ses ans,
Qu'il a foibles les mains, les pieds gourds & pesans,
Car ie n'ay du Soleil la belle iouyssance,
Et ie ne suis plus tel pour en faire vengeance,
Que i'estois deuant Troye, alors que renuersant
Les bataillons entiers, i'allois tout fracassant
Combattant pour les Grecs. O si i'estois asteure
Semblable, voire moins & vif, en la demeure
De ce pauure vieillard, ie leur monstrerois bien
La force & la roideur de mes bras, & combien
I'aurois encor' assez de cœur & de puissance
De les mettre à raison, & de venger l'offence

De ceux qui luy font tort, ont sur luy entrepris,
Dédaignent sa vieillesse, & l'ont à tel mepris.
Pour ton pere, luy dy-ie, ô plein de force extreme;
Ie n'en ay rien ouy. Quant à Neoptoleme
Ie te conteray tout puis qu'ainsi tu le veux;
Car ie l'allay querir sur les flots orageux
Iusqu'au bord Syrien, l'amenay en l'armee
Où combattoit des Grecs la ieunesse animee.
Toutes & quantesfois qu'on entroit au conseil
Deuant les murs de Troye, il estoit nompareil
En discours, en propos, nul n'auoit la puissance
De parler deuant luy en grace & eloquence,
Sans plus moy & Nestor le sage Prince vieux
Contendions auec luy à qui parleroit mieux.
Mais puis, quand on venoit à courir aux alarmes
Qu'il falloit manier & les mains & les armes,
Auecques le commun point il ne cropissoit,
Mais tousiours le premier sur tous il paroissoit
Et en force & en taille, il n'arrestoit en place,
De tous costez monstroit son cœur & son audace,
Ne cedoit à personne, ains tousiours assaillant
L'ennemy, tuoit tout, tout alloit de taillant.
Certes ie ne sçaurois te conter sa vaillance,
Nommer combien de gens tua sa forte lance,
En deffendant les Grecs : mais quand il mit à mort
Le fils de Telephus Eurypile le fort,
Ses gens autour de luy en nombre s'allierent
Mais souz sa forte main roides morts ils tomberent;
Cethyens qui des Grecs se firent ennemis
A la faueur des dons de femme à eux promis.
Ie n'en vy iamais vn si beau, si hault encore,
Hors-mis le seul Memnon le beau fils de l'Aurore:

Puis quand on fut entré dans le cheual de bois
Qu'auoit faict Epeus, (la charge i'en auois,
Le tout m'estoit commis, soit de fermer l'entree,
Soit de faire sortir l'embusche & la ventree)
Les plus braues trembloient de frayeur paslissans,
En cachette essuyoient les pleurs sur eux glissans,
Mais ie ne vy iamais ton fils changer de face,
Ne pleurer, ne trembler : me pria plein d'audace
De le laisser descendre en haste du cheual,
De sortir de l'embusche, & de sauter à val.
Il branloit son espee & son horrible lance
Au luisant bout d'airain, portant mort & vengeance
Aux malheureux Troyens, & leur dernier trépas.
Apres, ayant ietté les murs de Troye à bas,
Et que toute Phrygie en flamme consumee
Fit ondoyer en l'air sa funebre fumee.
Il monta sur la mer de dépouilles chargé,
Sans auoir de blesseure esté endommagé:
Comme il aduient souuent, lors que Mauors terrible
Esmeut les bataillons, & de démarche horrible
Se meslant au trauers les coutelas trenchans,
Et de sang & de pleurs il détrempe les champs.
Comme i'eus acheué, d'vne braue démarche
Et d'vn pas orgueilleux le Heros se démarche:
Sautelant il alloit par les prez florissans,
Et par les champs herbus tels qu'ils sont verdissans,
Contant d'auoir ouy raconter de l'adresse
De son fils, & parler de sa grande proüesse.
D'autres esprits de morts, noirs de deuil & blafards
Me contoient leurs douleurs autour de moy épars:
La seule ame d'Aiax s'éloignoit indignee
Pour ma victoire acquise, & contre luy gaignee,

Des armes d'Achilles, suyuant le iugement
Donné pres des vaisseaux à mon contentement.
Ainsi le proposa sa venerable mere,
Et les fils des Troyens, & Pallas droicturiere
Donnerent la sentence, & chacun decretoit
Que la vertu d'Vlysse vn tel prix meritoit.
Que n'eussay-ie iamais obtenu ceste gloire
A ceste occasion, & pour ceste victoire.
Ce braue chef de guerre Aiax, las, en est mort;
La terre l'a couuert, qui estoit le plus fort
Et le plus beau des Grecs, fors l'irreprehensible
Achilles, beau de corps & de force inuincible:
Ie luy voulu parler, l'appellant par son nom
Fort amiablement. Fils du bon Telamon,
Luy dy-ie, ô grand Aiax, hé, ne se peut-il faire
Que tu puisses vn peu moderer ta colere,
Rabattre du courroux qui te mine si fort,
Et te faict me haïr mesmes apres ta mort?
Pour les armes d'Achille? armes trop odieuses,
Et qui furent par trop aux Grecs pernicieuses,
Par le vouloir des Dieux: Toy leur mur, leur rãpart.
Or nous n'auons pas moins déploré ton depart
Que celuy d'Achilles, nul des Grecs, à vray dire,
N'est cause de ta mort: c'est la haine, c'est l'ire
De Iupiter sur nous, qui ietta sur ton chef
Le ruineux accez de ce triste méchef.
Ne laisse pas pourtant, ô des Rois la merueille,
De t'en venir icy & me prester l'oreille,
Surmonte ie te pry, le dépit de ton cœur,
Et te ren genereux sur ton ire vaincœur.
Il ne me respondit vne seule parole,
Mais au trauers d'Erebe indigné il s'en volle

Vers

Vers les autres esprits, ie n'eusse pas laissé
De parler auec luy, combien que courroussé,
Mais i'eu trop grand desir de voir les autres ombres.
I'aduisay là Minos iuge des cachots sombres
Le fils de Iupiter : sur son siege il estoit,
Vn puissant sceptre d'or en sa main il portoit,
Donnoit son iugement, prononçoit sa sentence
Sur les ames des morts, & deuant sa presence
D'autres ames plaidoient, & là dans la maison
De Pluton Roy de Styx il leur faisoit raison.
Ie vy là Orion courant par les prairies,
Et foulant les guerets des campagnes flories,
Les bestes pourchassant qu'il auoit autrefois
Renuersé de son dard par les champs, par les bois.
Il promenoit tousiours sa luisante massuë
Encore toute entiere, & nullement rompuë.
Ie vy Titye aussi le grand & fier geant
Qui fut fils de la terre. Il estoit là gisant
Estendu sur le sable, & son horrible place
De neuf arpens entiers parfournissoit l'espace.
Son foye est bequeté sans cesse de vautours,
Qui font impunement sur son corps mille tours
Auec leur bec crochu : le pauuret ne s'efforce
De les chasser des mains. Il prit Latone à force
L'amie à Iupiter, qui fut par luy trompee
S'en allant à Pytho le long de Panopæe.
Là Tantalus estoit, son cœur cruellement
Sans cesse estoit pressé d'vn horrible tourment,
Il estoit au milieu d'vne source profonde,
Sa barbe surnageoit dessus le frais de l'onde,
Et si mouroit de soif : car si tost qu'il pensoit
Ses leures y mouiller, l'eau fuyant se baissoit

Et ne vouloit l'attendre. Autant de fois qu'il cuide
S'enclinant attrapper la fontaine liquide,
Autant de fois souz luy la fontaine s'enfuit,
Et trompant l'alteré viste s'esuanouyt:
En terre souz ses pieds la source s'est cachee,
Car le triste dæmon son onde auoit sechee.
Les arbres d'autre-part leurs fruits luy presentoient,
De pommes leurs rameaux tous chargez éclatoient,
Poires, figues, pains, pendoient sur le pauure homme.
Dés qu'il haussoit sa main pour prendre quelque pôme
Viste elle s'enfuyoit, & dessus luy le vent
Dans les nues de l'air la pomme alloit leuant,
Et regardant sa main il l'apperceuoit vuide.
Ie vy pareillement Sisyphe l'Æolide
Tourmenté grandement, souffrant maux inhumains,
Et tournant sans repos vn rocher en ses mains.
Souuent s'appuyant contre, & de toute sa force
Poussant de pieds, de mains, le monter il s'efforce:
Et de faict il le monte, & haletant le met
Contre le bord penchant de l'escarpé sommet:
Mais pensant auoir faict, la roche espouuentable
Se coulant de ses mains eschappe au miserable,
Roule tant qu'elle peut, tombe en terre là bas,
Et faict en routelant vn horrible fracas.
La force luy default, toutesfois il retourne,
Rempogne son rocher & contre mont le tourne:
Alors vne sueur par tout luy distillant
Ainsi qu'à gros ruisseaux sur son corps va coulant.
Le poussier esleué sur la terre s'entasse,
Et se baissant de force en terre il met sa face.
I'aduisay par apres le simulacre vain
Et l'idole leger d'Alcide le diuin:

Car il est quant à luy sur le Ciel, à la table
Des grands Dieux immortels en festin delectable,
Auec sa femme Hebé, & belle & ieune encor,
La fille de Iunon aux talonnieres d'or,
Et du grand Iupiter. Une importune bande
D'ames, ainsi qu'oyseaux faisoient rumeur bien grãde,
Et pres de luy voloient, & l'idole poisseux
Son vain arc en la main & la fléche dessus,
Guignoit sur les esprits d'vn regard effroyable,
A vn qui veut tirer entierement semblable.
Dessus son estomac apparoissoit encor
Son horrible baudrier : la chaisne en estoit d'or,
Dessus estoient grauez de merueilleux ouurages,
Et d'ours & de lions & de sangliers sauuages,
Ses exploits, ses combats, les trespas & les morts
Qu'il donna en sa vie aux monstres les plus forts
Que celuy qui l'a fait n'en face onc de semblable
Y ayant employé son art inimitable.
Alcides parmy l'air tenebreux m'apperceut,
Et m'ayant aduisé fort bien me recognut,
Si me dit souspirant l'Amphitrioniade:
Race de Iupiter, ô grand Laërtiade
Sage, prudent & fin, tu es bien malheureux
Si tu as le destin cruel & rigoureux
Ainsi que ie l'auois, lors que i'estois en vie,
Et voyois du Soleil la splendeur infinie.
Car combien que ie fusse enfant de Iupiter
Ie ne laissay pourtant de tousiours supporter
Infinité de mal reduit souz la puissance
D'vn homme inferieur de race & de vaillance,
Qui m'alloit exposant à cent mille hazards:
Il m'enuoya vn iour en ces regnes blaffars

Pour en rauir le chien, ne penſant pas poſſible
Choſe au mõde pour moy plus griefue & plus horrible.
Ie l'enleuay pourtant, les mis hors des enfers,
Mercure m'aſſiſtant & Minerue aux yeux pers.
Quand il eut ainſi dit, il retourna deſcendre
En bas deuers Pluton, & ie voulus attendre
Si quelqu'vn viendroit point de ces hommes hardis
Ces Heros anciens qui moururent iadis.
Et poſſible quelque ame en euſſay-ie aduiſee
De ceux que ie voulois, ou celle de Theſee
Ou de Pirithoüs, qui ſont des Dieux venus.
Mais voicy arriuer de mille eſprits menus
Images des deffuncts vne innombrable bande
Faiſants vn treſgrand bruit. Lors vne frayeur grande
Me ſaiſit tout le cœur, ne ſçachant que douter
Si Proſerpine en fin ne feroit point monter
Des enfers deuers moy, la criniere felonne
Et l'effroyable chef de l'horrible Gorgonne.
Qui fit que tout ſoudain ie retourne au vaiſſeau,
Et commande à mes gens de remonter ſur l'eau
Et prendre noſtre route. Eux ſoudain m'obeiſſent,
Se ſeent ſur les bancs & les rames ſaiſiſſent,
Le flot ſur l'Ocean va la barque enleuant
En premier par la rame, & puis par le bon vent.

Fin de l'vnzieſme Liure.



LE DOVZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses estant de retour des enfers, retourne vers Circé, enterre Elpenor, se remet sur mer, passe les Sirenes, & par quel moyen: se sauue des rochers errans, de Silla & de Charybdis. Arriue en Trinacrie, où ses gens mangent les bœufs du Soleil. Son nauire & tous ses gens sont submergez. Il se sauue seul à nage en l'isle de Calypso.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Sirenes, leur chant, le vagabond escueil,
Charybdis & Scylla, puis les bœufs du Soleil.

COmme nostre nauire eut delaissé les ondes
Du cours de l'Ocean, & ses riues profondes,
Dedans la large mer nous entrasmes tirez,
Tant que nous paruinssions dans les ports desirez
De l'isle de l'Ææe, où font leur demeurance,
Et l'aube matiniere & les jeux & la danse,
Et le lict du Soleil. Arriuez sur le port
Nous lions nostre barque, & approchons du bord,
Nous sortons à la riue, & dessus l'herbe tendre
Chacun pour reposer va ses membres estendre,

Attendant & l'Aurore & son diuin retour.
Or apres que l'Aurore eust ramené le iour
Auec ses doigts rosins paroissant matiniere,
Et eust de ses cheuaux commencé la carriere,
Soudain mes gens i'enuoye au palais de Circé
Pour aporter le corps d'Elpenor renuersé
Du haut de la maison, puis coupants en grand nombre
Arbres feuillards rameaux sur le riuage sombre,
Apres auoir sur luy pleuré suffisamment,
Il est enseuely fort honorablement.
Le corps estant brulé aux flammes allumees,
Et ses armes ensemble auec luy consumees,
Son tombeau fut haussé de terre à l'enuiron
Et fut sur le sommet posé son auiron.
Tandis nostre retour à Circé ne se celle,
Laquelle tout soudain, mainte Nymphe apres elle,
Vistement accourant, nous venoit fournissant
De viures, & de pain, & de vin rougissant:
Adonc nous regardans atterrez de tristesses
Ainsi parler nous vint la Deesse aux Deesses.
Pauures gens, qui auez deux foix la mort souffert,
Viuans estes entrez dedans l'abisme ouuert
Du redoubté Pluton, combien que tout le monde
Ne voye qu'vne fois l'Erebe & sa noire onde,
Et ne meure qu'vn coup. Or vous resiouissez
Et tout le long du iour vos forces redressez,
En mangeant & beuuant & faisant bonne chere:
Demain dés que Titan ouurira sa carriere
En mer de meilleur cœur vous vous reietterez,
Et sur le poinct du iour les eaux rentamerez.
Ie vous enseigneray le chemin qu'il fault prendre,
Vos routes, vostre cours ie vous feray entendre,

De peur que d'auanture estans mal conseillez
Soit que soyez en terre ou en mer trauaillez,
Si le mal la douleur vous presse & vous rencontre,
Tristes vous ne tombiez en quelque malencontre.
Elle acheue de dire, & lors nous commençons
A reprendre vn peu cœur & nous resiouyssons
Tout le iour à la table, & de soucis deliures
Assis, nous remplissons & de vins & de viures.
Mais dès que le soir vint & Titan se cacha,
Alors sur le tillac vn chacun se coucha,
Et le sommeil les prit & la sage Deesse
Me prenant par la main, me tira de la presse,
Et me faisant assoir pres d'elle, me requit
De ce que i'auois veu, de tout de moy s'enquit,
Et ie la satisfis. Ce faict la Nymphe insigne
Me parla doucement de sa bouche benigne.
Tout ce que tu m'as dit est fort bien accomply
Il n'y a que redire. Or ne mets en oubly
Ce que ie te diray pour les choses futures
Comme si les Dieux mesme ouuroient tes aduantures
Et te les declaroient, retien le fermement
Et l'obserue soigneux. Donc tout premierement
Il te faudra, razant les escumeuses plaines
Aprocher de bien pres les rochers des Sirenes,
Ensorcellant le monde en leurs doucereux chants,
Ceux qui par imprudence en vont trop aprochants,
Et de leur voix tant douce & miellee à merueilles
Le doux air tant soit peu goustent de leurs oreilles:
Non, il ne leur chaut pas de femmes ny d'enfans,
Le pays, les amis ne les vont eschauffans
Pour retourner les voir, tant les fieres Sirenes
Les vont ensorcellant de leurs douces alenes,

Esparses par les prez. Là est vn grand monceau
D'os des hommes pourris, leur charongne, leur peau
Qui pitoyablement à l'entour se pourrissent
Les riuages, les prez, & l'air empuantissent,
Par ainsi tout soudain que tu approcheras,
Les oreilles de cire à tes gens boucheras,
Si que bien estouppez ils ne puissent entendre
Les Nymphes, & leurs sons de les oreilles prendre.
Si toutesfois tu as desir de les ouyr
Et du sucre attrayant de leurs chansons iouyr.
Fay toy lier au mast d'vne corde bien forte
Et les pieds & les mains. Passant en ceste sorte
Tu les pourras ouyr: que si tu les priois
De deslier la corde enchanté par leur voix,
Et voulusses aller auec impatience
Les Sirenes trouuer. Ayes en souuenance
De bien dire à tes gens, que tu sois plus pressé
Plus tu voudras aller. Quand vous aurez passé
Toy & tes compagnons ces femmes mal-heureuses,
Les routes puis apres des ondes dangereuses
Qu'il te faudra tenir, ie ne puis bonnement
Te dire celles là que plus commodement
Tu pourras enfoncer, mais c'est à ta prudence
De les considerer. Aye donc souuenance
De ce que ie te dy. Deux rochers sont en mer
Les Dieux communement les ont voulu nommer
Errans & vagabonds: A l'entour d'eux resonnent
Les vagues de la mer, & fierement bourdonnent.
Les oyseaux parmy l'air volans legerement,
Ny les pigeons craintifs qui portent mesmement
Au Ciel à Iupiter la celeste Ambrosie
Ne les peuuent passer, ains y laissent la vie,

A umoins pour la plus part. Car tousiours au passer
Le rocher en atrape, & pour les remplacer
Le bon pere toujours d'autres y en renuoye
Iamais on ne vit nef passant par ceste voye.
Eschapper ce passage : Ains le feu & les eaux
La tempeste & le flot despessent à morceaux
Barques & mariniers autresfois Argo seule
De force gens conduite eschappa de leur gueule
Vogant deuers Aeta, & possible qu'aussi
Eslancee au trauers du rocher endurcy
Elle eust eschoué là, sans que Iuno la sage
Accourant la tira de ce mauuais passage,
Car elle aymoit Iason le hardy combatant.
Or deux rocs sont apres, l'vn desquelz se montant
Iusques dedans le Ciel cache dedans la nue
Le sommet esleué de sa cyme pointue,
Qui iamais ne recülle, & dessus son sommet
Iamais le ciel serain sa lumiere ne met
Soit esté soit automne : onc nul n'osa se prendre
D'y monter quel qu'il fust, onc nul n'en peut descendre,
Quãd il auroit vingt pieds & vingt mains: car le tour
Du rocher est tout lis, & taillé à l'entour.
Le meilieu du roc est vn trou plein de tenebre
Au couchant, & tourné vers l'erebe funebre:
Par là vostre vaisseau sa route dressera,
O gentil Vlysses, & n'en aprochera
Nul tant ieune soit il de ceux de ton nauire
De quelque grand roideur que sa sajette il tire.
C'est le trou de Scylla, d'où son horrible voix
Degorge le hideux de ses tristes abbois:
D'où ses mugissemens elle iette, semblables
Aux fiers rugissemens des lions effroyables,

Horrible monstre & fier, qui regardé l'aura
Tant il est plein d'horreur, ne se resiouira
Quand vn Dieu mesmement luy viendroit à l'encontre
Douze gryphes dehors l'horrible beste monstre,
Elle a six grands gosiers, six long cos euidens,
Sur chacun vne teste auec trois rancz de dents
Ne menacans que mort, dans le trou elle plonge
La moitié de son corps, & dehors elle allonge
Ses testes fierement. D'où elle va mangeant
Les chiens & les Dauphins qu'elle voit surnageant
Autour d'elle sur l'eau, mesmes les grands balenes
Qu'Amphitrite nourrit sur ses bruyantes plenes.
Tant hardy marinier qui onc sur mer hanta
D'estre eschappé de là iamais ne se vanta,
Car iusques dans la nef son gosier elle porte
Et en les attrappant la teste leur emporte.
Non gueres loin delà se voit l'autre rocher
Que tu pourrois Vlysse, auec ton dard toucher
Quand tu le darderois: il n'est de hauteur telle,
Mais pourtant son aproche est facheuse & cruelle,
Vn grand figuier sauuage au feuillard verdissant
Se nourrit à l'entour, sous qui angloutissant
Les noircissantes eaux l'effroyable Charibde
Trois fois sans y faillir le iour elle les vuyde
Et trois fois les reprend: retien tes matelots
N'aproche point alors qu'elle aualle ses flots:
Le Dieu mesme Neptun n'auroit pas la puissance
De te tirer delà: que ton vaisseau s'eslance
Vistement vers Scylla: il t'est meilleur beaucoup
De perdre six des tiens, que perdre tout à coup
Enueloppé dedans Charybde la cruelle.
Lors ie luy respondy; ô deesse immortelle

Dy moy, pourrois ie point d'vn combat hazardeux
Ayant fuy Charybde & son rocher hydeux
Auoir raison de l'autre au moins, & de l'offence
Faite à mes compagnons tirer quelque vengeance.
A quoy elle me dit. Pauure homme que dis-tu?
Et tu tousiours apres ta force & ta vertu?
As tu tousiours à cœur la guerre & la vaillance?
Ne veux tu point ceder aux Dieux, dont la puissance
Domte & surmonte tout? Car Scylla, Vlysses,
N'est point tuable à toy : mal de mortel accez,
Inexpugnable, fier, cruel, plein de furie:
Vertu ne force n'est au monde qui la fuye,
Et crains fort que l'allant en armes recercher
Affin de la combatre au trou de son rocher,
Elle ne retournast sur toy impetueuse,
Et que de chasque teste horrible & monstrueuse
Elle ne se iettast sur autant de tes gens.
Fuyes donc ce danger & voguez diligens:
Inuoque Cratæis mere de la cruelle,
Qui sur la terre mit ceste peste mortelle,
Affin qu'elle l'appaise, & que de ces rochers
Elle ne sorte plus sur toy & tes nochers:
Ren la, en la priant & propice & facile.
Venu en Trinacrie, & moüillant en ceste isle,
Tu verras du Soleil les vaches & les beufs
Et les brebis errer dessus les prez herbus.
Les beufs en sept troupeaux paissent par les passages,
Et de brebis autant tondent l'herbe aux champages,
Chacun est de cinquante, or ils n'engendrent point
Et ne meurent iamais, sont tousiours en vn point
Lampetie & sa seur Phaetuse la blonde (monde
Nymphes aux beaux cheueux, qu'à l'éclaireur du

Neæra la diuine autresfois a porté,
Gardēt ces beaux troupeaux. Quand elle eut enfanté
La mere les voyant l'vne & l'autre nourrie
Les enuoya depuis au long en Trinacrie
Affin d'y habiter, & sur ces vers tapis
De leur pere garder les vaches & brebis.
Si vous vous empeschez & retenez de metre
Les mains sur ces troupeaux, ie vous ose prometre
Tout asseuré retour (bien que diuers ennuis
Vous ayent attaquez) en vostre doux païs
Mais si tu ne me crois & que tu ne te gardes
Que mal ne leur soit fait, & de tant te hazardes
De te ruer dessus, ta troupe souffrira
Vne cruelle mort, & ta nef perira,
Et n'eschapperas point que plustost tu ne voye
Tous les tiens submergez, & des poissons la proye,
Et ta flotte brisee: apres tout ce hazard
Si tu reuiens chez toy, croy que sera bien tard.
Elle me dit ainsi, & l'aurore doree
Hors des eaux cependant sa carrosse a tiree.
La diuine deesse adonques me laissa
Et deuers son palais ses pas elle dressa.
Ie m'en vois, & ie tiens ma trouppe toute preste
Et de monter en mer soigneux ie l'admoneste.
Ils entrent dans la nef, & tous selon leurs rans
Les auirons en main s'asseent sur les bans
Ils frappent les sillons des ondes blanchissantes
Les eaux vont resonnans sous les rames glissantes:
Derriere nous auions les fauorables vents
Qui nos voiles enfloient nostre vaisseau suiuans
Fidelles compagnons, que Circe la deesse
Aux beaux cheueux dorez, la sage enchanteresse

Nous auoit enuoyez, lors nous ne ramions pas
Ains à nostre ayse assiz mismes les armes bas
Veautrez par le vaisseau : la nef à l'aise flotte
Ayant pour gouuerneurs le vents & le pillote
Lors ie vins à leur dire en mon cœur angoissé.
Amis ce que m'a dit la diuine Circé
Il le vous faut sçauoir. Il n'est guerre agreable,
Mais que seul ie le sçache il n'est pas conuenable,
Ny deux semblablement. Donc ie le vous diray,
Et tout sans en mentir vous representeray,
Affin que nous soyons resolus en nos ames
Si nous deuons mourir & lasches & infames,
Ou fuyant le danger qui nous menace fort
Faire nostre deuoir d'eschapper de la mort:
Il nous faut euiter les roches inhumaines
Les champs & les atrais des trompeuses Syrenes,
D'escouter leurs chansons à moy seul est permis:
Partant ie vous suplie mes fidelles amis
Que de liens tresforts on me lie & m'atache
Au mast bien garroté, & quoy que ie me fasche
Et prie que lon vienne vn peu me desserrer,
Lors plus estroitement il me faudra serrer.
Ie leur parlois encor, alors qu'à voiles plenes
Nostre barque aprocha de l'isle des Sirenes:
Le vent chut sur les eaux, la mer plus n'escuma
Et ne sçay quel Dæmon les flotz entiers calma.
Nous abbatons le voile & reprenons la rame,
L'onde dessous nos bras se balaye & s'entame.
Lors ie coupe vn morceau de cire, & le pressant
Souuent entre mes doigts ie vay l'amolissant
Aux raions du Soleil que son flamboyant coche
Se pourmenant au Ciel chaleureux nous decoche

Puis ie vois estoupper l'oreille de mes gens,
Qui courent aussi tost dessus moy, diligens
M'attachẽt pieds & mains, de forts cordeaux me lient,
Et tres-bien garroté contre le mast m'appuye.
Cela fait, de tirer à force & de ramer
Et sous les auirons faire l'onde escumer,
Comme nostre vaisseau de la fatale roche
Des bords sireniens, se trouuast aussi proche
Comme il faudroit d'espace entre cil qui criroit
Assez haut, & celuy lequel l'escouteroit:
Voicy nager vers nous les sirenes riantes
Qui de nostre arriuer n'estoient pas ignorantes
Et contre le vaisseau commencans les doux sons
Elles iettoient vers nous le miel de leurs chansons.
Aproche, Vlysse, aproche, ô l'honneur magnifique
De Grece, arreste vn peu, gouste nostre musique,
Personne iusqu'icy ces flotz n'a trajetté
Qui n'ayt premierement nos doux chants escouté:
Qui n'ayt mis pié à terre en ce plaisant riuage
Et ne s'en soit rendu plus ioyeux & plus sage.
Nous scauons, nous scauons tout ce qui s'est passé,
Et les tristes desseins qui sous eux ont pressé
Autant Grecs que Troyens sous l'effort de la guerre;
Rien ne nous est caché sur le rond de la terre.
Elles me font ainsi de leurs doux airs iouir;
Et mon ame tressaut de les aller ouir.
Ie faisois de mes yeux signe à ceux de ma trouppe
Que tost on me delie & que la corde on coupe:
Eux de tirer tousiours, Euryloch se leuant
Auec Perymedes serrent plus que deuant
Et mes pieds & mes mains de leurs cordes noueuses.
Quand nous eusmes passé les Sirenes charmeuses

Et que leur douce voix ne me vint plus frapper,
Mes gens se viennent lors l'oreille destouper,
Et puis me destacher. Nos barques vagabondes
Laisserent ceste plage, & voloient sur les ondes,
Quand nous voyons de loing vn grãd brouillas fumeux
Pirouetter en l'air sur le flot escumeux,
Les vagues sur la mer se hausser furieuses,
Sonner, bruire, & fremir les eaux impetueuses,
Et les rocs se choquer. Lors l'auiron tremblant
Nous tumbe hors des mains, & le flot se troublant
Fremit horriblement à l'entour du nauire,
Qui s'arreste tout court: personne plus ne tire,
Personne n'a plus cœur d'euertuer ses mains,
Ils courent ca dela, & de propos humains,
Amis, ce leur disois ie, he! sommes nous encore
Aprentifs aux dangers? Quand ie me rememore
L'effroyable Cyclops en son antre sanglante,
Non, ce danger icy n'est point si violent.
Mon conseil toutesfois, ma vertu, ma prudence
Nous en a reschappeZ, la fresche souuenance
Vous en tient, & tiendra tant que sereZ viuans
Sus donc, renforceZ vous, & vos bras esleuans
Frappez ces flots, enfleZ domtez ces eaux rebelles,
Ces bouillons enragez & ces vagues cruelles:
Si Iupiter peut estre & son puissant destin
Nous donne d'euiter cest orage mutin,
Ceste peste de mer. Toy pilote regarde
Ne donne point dedans ceste fumee, & garde
Le choc de ce rocher, que nous n'embarassions,
Trop auant la dedans, & le bac ne froissions
Tu tiens le gouuernail, & c'est toy qui nous guides.
Et mes gens de hacher soudain les flotz humides

Or ie n'auois parlé nullement à mes gens
De Scylla, ne des cris de ses chiens abboyans
De peur qu'intimidez les rames ne iettassent
Et dessous le tillac cachez ne se mussassent
Et i'auois oublié aussi ce que me dit
La titanide, alors qu'elle me deffendit
De m'armer, car soudain de passion bouillante
I'endosse ma cuirasse, & armé me presente
Dessus le chastellet, branlant dessus les flotz
Vne couple en ma main d'acerez iauelotz:
Ie regarde, pour voir le formidable monstre
Que ie crains pour mes gens, si tant est qu'il se monstre:
Ie ne voy rien, mes yeux s'esblouissent lassez
De regarder l'espais de ces brouillas poissez.
Là nous recognoissions l'emboucheure effroyable
Du dangereux destroit, & vn pleur miserable
Decouloit de nos yeux, deca estoit Scylla
Au gosier abbayant, & Charybdis delà
Horrible engloutissant les tempestes salees.
Mais quand elle iettoit les ondes auallees
Semblables au bouillon d'vn ample chauderon
Alors qu'vn grand braisier s'eschauffe à l'enuiron
Elle mugissoit toute, & l'escume iettee
Iusqu'au haut des rochers rouloit precipitee,
Mais quand elle absorboit les orages grondans
Elle estoit grandement tempestee au dedans:
Les rochers à l'entour horriblement fremissent
Et du bruit bourdonnant les antres en gemissent:
La vase & le sablon paroissent au dessous
Vne peur nous saisit, & nos yeux à tous coups
Regardent ceste horreur. La cruelle presence
De la mort se monstroit sans aucune esperance.

Cependant que mes gens en tressailloient si fort
Et n'attendoient plus rien que le pas de la mort
La hideuse Scylla sous les ondes coulantes
Nous en enleua six de ces mains violentes
Des plus hardis de tous, ieunes gens au hazars
Des plus auantureux, & plus braues soldards:
Ainsi que ie soignois à la mer, au nauire,
Et à mes compagnons, ie la voy qui les tire
Par les pieds par les mains, sous les eaux eslancez,
Et les pauurets le nom appelloient d'Vlysses:
Vne crainte qui faict que tout le cœur tremblotte
Saisit ia fremissant toute la pauure flotte:
Ainsi que le pescheur pour prendre le poisson
Cache dedans vn ver son trompeur hameçon,
Puis du haut d'vn costau, quant il tire sa ligne
Iette dessus le pré le poisson qui trepigne,
Ainsi Scylla, mes gens fremissans m'enleuoit
Les rompoit en ses dents des qu'elle les auoit:
A la gueule du trou les pauures miserables
Entre leurs piteux cris & clameurs effroyables
Tendoient les mains en haut. Or i'ay veu de ces yeux
Tout ce que scauroit voir de triste, d'enuyeux
De misere & de mal, quiconque dessus l'onde
A couru quelqueffois la misere du monde,
Ie l'ay veu di-ie aupres de ces cauernes là.
Quand nous eusmes fuy Charybdis & Scylla
Et leurs affreux rochers, à force nous cinglasmes
Et pres d'vne belle isle en rien nous arriuasmes.
C'estoit l'isle où estoit le bestail pasturant
Et les sacrez troupeaux du Soleil eclairant,
Vaches au large front, aux cornes repliees,
Et les grasses brebis aux toisons deliees.

Certes comme i'estois encores sur la mer
Dans mon vaisseau noircy, i'ouy de loing bramer
Ces trouppeaux par les champs, les vaches mugissantes,
Les bestantes brebis par les plaines paissantes
Ie ne l'eu pas ouy, qu'il ne me ressouuint
Du deuin Tiresie, en memoire me vint
Ce que Circé voulut par tant de fois m'enioindre,
Que nous euitassions, que ne vinsions à ioindre
Sur tout l'isle au soleil, la terre esiouissant.
Alors ce souuenir mon ame saisissant
Ie parlay à mes gens, tremblant tout en moy mesme.
Bien qu'ayons eschappé vn danger tres-extreme,
Toutesfois croyez moy. L'Æaenne Circé
Et l'augure Thebain tous deux m'ont annoncé
De fuir & abhorrer la campagne & la terre
Consacree à Titan qui ces rayons desserre
Sur les champs sillonneux, & les pauures mortels
Illustre des rayons de ses feux immortels:
Car là nous attendoit vn malheur execrable.
Fuyons donc ie vous pry, ce terroir effroyable,
Serrez le manche en main, & le vaisseau poussez.
Soudain le froid saisit tous les membres glacez.
De mes gens, perdans cœur: & plein d'vn conseil pire
Eurylochus se prit en ces mots à me dire.
O par trop mal heureux aux labeurs, aux trauaux
Vlysses, ton courage est endurcy aux maux,
Iamais sous nul hazard quel qu'il soit tu ne tombes,
Iamais sous nul danger peureux tu ne succombes:
Tu es de fer, tout est dedans ton cœur ferré,
Qui nous deffens la terre & le port desiré,
Nous de trauail recreuz, rompuz de malencontre
Et batus de sommeil. Mais nous voicy tout contre

Vn terroir à propos, nous y aprefterons
A boire & à manger, & nous repoferons
Tandis que fur le bord flotteroit le nauire
Et tu nous le defend, & cruel nous viens dire
Qu'il faut encor ramer & voguer toute nuit
Deffus les flots obfcurs, où nul feu ne reluit,
Encor bien loing d'icy. De nuit des vens horribles
Soufflent communement, aux vaiffeaux fort nuifibles,
N'oyans les mattelots. Qui fuira de la mort
Sous les eaux enfondré le trop cruel effort?
Si le Nort, fi l'oueft furuient à l'impourueue
Et nous furprend la nuit, noftre flotte eft perdue,
Voire malgré les Dieux. Donc nous obeirons
A l'obfcur de la nuit, icy nous foupperons
Pres de noftre vaiffeau. Puis apres, ie confeille
Que du plus grand matin demain on fe reueille
Et qu'on remonte en mer. Les autres fremiffans
Vont à ce beau confeil des mains aplaudiffans.
I'aperceu bien alors qu'vn dæmon en fon ire
Nous machinoit du mal. Ie me pris donc à dire.
Puis que, ô Eurylochus, vous me violentez
Touchez moy dans la main, iurez & promettez
Par ferment facreffaint: Que fi par aduanture
Nous rencontrons par l'ifle en cerchant leur pafture
Ou vaches, ou brebis, nul ne fe iettera
Sur trouppeau quel qu'il foit & ne le frappera.
Et les viures facrez que Ciroé Nymphe bonne
En partant me donna, ie les vous abandonne,
Faictes en bonne chere. Ainfi ie leur parlois.
Ils me iurerent tous d'vne commune vois
Par les Dieux immortelz. Ces chofes acheuees
Nous deualons en bas nos voiles efleuees,

Nous nous mettons à terre, d'eau douce nous cerchons,
Et sous le bord vouté nostre nef nous cachons.
Mes compagnons sortiz dessus l'herbe se iettent,
Apprestent à manger, & à soupper se mettent.
Quand la soif fut esteinte & l'appetit chassé:
Lors au cœur leur reuint le dommage passé
De leurs chers compagnons, que Scylla & la Parque
Mangerent à leurs yeux, les tirans de la barque
Mais comme ilz les pleuroient, le sommeil gratieux
Leurs membres assoupit, & leur ferma les yeux.
Desia la tierce part de la nuit approchante
Rendoit des feux du Ciel la brigade panchante,
Quand Iupiter qui tient les amas nuageux
Esmeut les tourbillons dedans l'air orageux:
Terre & mer sont couuertz de nues tenebreuses,
Et la nuit triste espard ses courtines ombreuses,
Mais si tost que l'aurore aux safranez cheueux
Fit luyre ses beaux doigts sur le bout des costaux,
Nous aduisons ouuert le voulté d'vne grotte
Des Nymphes le seiour. Là nostre galiotte
Nous poussons, & cachons, pour estre en seureté.
Là maint siege moitteux d'vn & d'autre costé
De l'antre estoit taillé: Lors tous mes gens i'appelle
Et de rechef leur fais ma remonstrance telle.
Amis, il reste encor viures abondamment
Dedans nostre vaisseau, ie vous prie ardemment
Abstenons nous du sang des sacrossaintes bestes
Que quelque grand malheur ne tumbe sur nos testes,
Ces vaches, ces brebis appartiennent au Dieu
De qui l'œil tout voyant eclaire en chascun lieu,
Qui voit tout, qui oit tout. Que vostre main se garde
De toucher au bestail du Dieu qui tout regarde

Ils m'assentirent tous. Or nul vent ne tira
Sinon Notus tout seul tant que le mois dura:
Apres Eurus & luy ensemble s'esleuerent.
Or tant que de Circé les largesses durerent
Les trouppeaux par mes gens ne furent assaillis
Soigneux de leur salut. Mais les voyans faillis
Ils commencent d'aller vistement à la queste,
Aux oiseaux, aux poissons: & rien ne les arreste,
Car tout leur faict besoing. Leurs crochus hameçons
Ils vont ietter en mer pour prendre les poissons,
Et leurs filetz en l'air: & l'vn & l'autre appaise
Leur ventre. Car la fin conseillere mauuaise
Leur genes les boyaux. Lors ie monte du port,
Ie chemine dans l'isle, & cherche si par sort
Quelqu'vn m'enseigneroit les routes marinieres.
I'inuoque les grands Dieux, ie leur fais mes prieres,
I'adore leur pouuoir, & leur dresse mes veux.
Mais, las, en mescartant par les champs spacieux
Loin de mes compagnons, voicy que ie rencontre
Vn lieu fort à l'abry, où pour mon malencontre
Ne batoit aucun vent. Ie me laue les mains,
Et comme ie priois les Dieux de m'estre humains
Eux qui vont habitans les celestes lumieres,
Vn sommeil gratieux m'enombre les paupieres
Qu'espandirent les Dieux sur mes membres surpris.
Tandis Eurylochus d'aduis mauuais espris
Persuada mes gens de parolles rebelles.
Oyez mes compagnons, des fortunes cruelles
Sans cesse poursuiuis, quelque mort que ce soit
Tousiours & miserable & triste s'aperçoit,
Mais de mourir de faim, toute rage surpasse.
Par ainsi croyez moy. Allons tous à la chasse

Du bestail du Soleil, & ne nous souçions,
Tuons en des plus beaux, & les sacrifions
Aux grands Dieux immortels, dont la douce demeure
Et sur l'olympe haut. Que si à la bonne heure
Nous venons au pais, là nous edifirons
Un beau temple au Soleil, & luy consacrerons
Force beaux ornemens, & tres-deuotieuses
Nos mains luy offriront choses fort precieuses.
Que si n'amolissant son ire & son couroux
Ses trouppeaux egorgez il repete sur nous,
Et nous veille punir pour ses vaches mangees
Nos ames enfonceant sous les eaux submergees,
Et que les autres Dieux ne s'y opposent pas,
Mais, vengeurs, auec luy signent nostre trespas,
Meilleur est de mourir sous les vagues ondeuses,
Et perir vne fois sous les ondes hydeuses,
Que languir mal-heureux si longuement de faim
Regardant le desert du terroir si prochain.
Il leur parloit ainsi. Eux à courir se prennent
Les vaches du Soleil les meilleures entrennent
Car elles n'estoient pas guerres loing du vaisseau
Mais paissoient tout aupres presques en vn monceau
Leurs fronts larges & hauts, noires belles & grandes
Ils se mettent autour, font aux Dieux leurs offrandes
Et cueillent des feuillards d'vn chesne grand & beau,
Car il n'y auoit plus d'orge dans le bateau.
L'inuocation faicte adonc ils immolerent
Les bestes de leurs peaux apres les depouillerent
Couperent les cuissots, puis les ayant chargez
De gresse, l'vn sur l'autre ils les ont arrangez.
Le vin estoit failly, de l'eau donques ils prirent
Pour les effusions, & puis griller ils firent

Les boyaux tous entiers ſur les ardans charbons.
Quand ils eurent brulé la greſſe, & les iambons
Et les tripes mangé, le reſte ils dépeſſerent
En pieces & morceaux, & apres l'embrocherent:
Et en ce meſme inſtant me laiſſa le ſommeil.
Lors ie cours au baſteau toſt apres mon reueil,
Mais comme i'aprochois, l'odeur douce ie fleure
Qui me montoit au nez, ie lamente ie pleure,
Et aux Dieux immortels hauſſe ma triſte vois.
O Dieux, diſois ie, & toy Iupiter qui tout vois
Vous m'auez endormy à mon treſ-grand dommage,
Et mes gens cependant ont faict vn grand outrage.
Lampetie ſoudain en courant s'aduança,
Alla trouuer Titan, & tout luy annonça,
Comme mes compagnons auoient ſans nulle crainte
Egorgé ſes trouppeaux. Aux Dieux il fait ſa pleinte
D'vn courage animé, leur tenant propos tels.
O pere Iupiter, & vous Dieux immortels,
Las, faictes moy raiſon, & de l'outrecuydance
Des ſoldats d'Vlyſſes, & de l'irreuerance.
Ils ont ſans nul reſpect couru ſur mes trouppeaux
Ils en ont egorgé les plus gras & plus beaux,
C'eſtoit tout mon plaiſir & toutes mes delices,
Soit qu'allant eclairer ſur vos hauts edifices
Ie montaſſe vers vous, ſoit que retrogradant
Ie vinſe du haut Ciel en terre deſcendant.
S'ils ne ſont chaſtiez, ſi ne prenez vengeance,
Et de leur fier orgueil & de leur grande offence,
Sans doute, ie m'en vois deſcendre vers Pluton,
Et porter ma lumiere aux morts de Phlegeton.
Auquel reſpond ainſi le grand amaſſe-nues.
O Soleil, tes clartez ſeront au Ciel cogneues,

Tu y luyras tousiours & encor ta splendeur
Sur la terre fertile espandra son ardeur:
Laisse faire si tost que sera leur nauire
Tant soit peu dans la mer ie delascheray l'ire
De mon foudre sur eux, ie les embraseray
De mon brulant tonnerre, & les submergeray
Au profond de la mer il me souuient asteure
Que Calypso, qui a blonde la cheueleure
Me conta tout cecy, & qu'elle l'entendit
Raconter à Mercure, alors qu'il luy predit
Ce qui nous aduiendroit. Or si tost que i'arriue
A mes gens au vaisseau flottant sur l'onde viue
Ie les tense & reprens. Mais i'ay beau estriuer,
Remede ne se peut à ce malheur trouuer.
Car les vaches gisoient mortes sur le riuage
Desia des Dieux vengeurs le portenteux presage
A nous se presentoit, par terre se trainnoient
Hideusement les peaux, les chairs se demenoient
Dans les hastes tremblants, & horribles merueilles
De fiers mugissements remplissoient nos oreilles.
Par six iours tous entiers ils firent sur le bord
Grand chere du bestail qu'ils auoient mis à mort
Sur le septiesme iour, que le fils de Saturne
Nous fit voir le matin, nous oyons par fortune
La tempeste cesser, & l'amas orageux
Finir ses tourbillons, nous montons courageux
En mer, haussons le mast, le garnissons de toiles
Blanchissantes en l'air, sortons à pleines voiles,
Et la terre & les bords semblent se reculler.
Ayans laissé la terre & les bois s'en aller
En pleine mer flottans, que plus terre habitable
Ne se monstre à nos yeux, & rien qu'onde effroyable

Et Ciel ne nous paroist : nous voyons arriuer
Sur nostre nef tombant vn tenebreux hyuer,
Iupiter fond sur nous l'obscur d'vn noir nuage
Portant tempeste & nuit, & terrible rauage:
L'onde est pleine d'horreur & d'horribles brouillars,
Nous voyons se couurir la mer de toutes pars,
Le flot entre en la nef, vn fort vent qui resonne
D'espouuentable bruit sur nous tempeste & donne,
Brise nostre cordage, entame nostre mas,
Qui de son bout penchant se precipite en bas.
Et tout nostre armement & naual equipage
Tombe dans le vaisseau ébranlé de l'orage,
Qui en prouë versant frappe mortellement
La teste du patron, brise cruellement
Tous ses os à la fois, iette le miserable
Du hault dedans la mer, à vn sauteur semblable.
Il tombe de sa place au creux milieu des eaux,
Et l'esprit & la vie abandonnent ses os.
Iupiter quant & quant de sa dextre irritee
Son foudre va dardant sur la nef agitee,
Tonne, foudroye, éclaire, & ses feux élançant
Faict que la pauure nef tourne se renuersant,
Et par dedans le souffre & le foudre grommelle.
Mes gens tombent brulez dedans l'onde cruelle,
Qui emportez des flots aux plongeonneaux semblans,
Au trauers de la mer, se demenent tremblans:
Iupiter sur les eaux en nageant leur arrache
La vie & le retour. Pour moy tousiours ie tasche
De conseruer ma barque & de marcher sur l'eau,
Iusqu'à tant que le foudre eust brisé le bateau,
Et les pieces ietté flottans dessus Neptune:
Ie fais tout mon effort d'en aller saisir vne:

Le mast encor' rompu sur la mer s'estendoit,
D'vn fort cuir de Toreau vne corde y pendoit,
Ie la pren, & mon ais & le mast i'en garrote,
Et les ioints en façon de quelque galiotte.
Ainsi dessus assis le vent m'alloit poussant,
Et l'enragé Zephir son vent alloit cessant,
Mais le viste Notus rebrouillant la marine
Me menaçoit encor de perte & de ruine:
Prest à me reietter dans les cruels abbois
Des rocs de Charybdis. Las, toute nuit i'allois
Sur mon pauure vaisseau, ioint de debiles pieces.
Et comme le Soleil nous remonstroit ses tresses
Ramenant de ses feux le matin, me voila
Tombé dans les escueils de Charybde & Scylla:
Charybdis n'eut si tost beu les eaux de l'orage
Que ie me voy porter sur le figuier sauuage,
Dont ie suis retenu, ne pouuant nullement
Sur ses branches monter, ny assoir fermement
Mes pieds dessus le roc comme la souris chauue.
Les racines sont loing, la branche où ie me sauue
Estoit fort esloignee, & rendoit ombrageux
Le trou de Charybdis: ie m'y pen courageux,
Et m'y tenois tousiours, tant que d'vne autre tire
Elle eust en hault vomy ses eaux & mon nauire,
Ce que ie vy en fin à propos me venir.
A l'heure que se void du palais reuenir
L'homme sçauant en loix, incorruptible iuge
Recours des orphelins, des vefues le refuge,
Estans expediez procez & altercas,
Pour se mettre à la table & prendre son repas:
Tout à semblable temps le bois qui me gouuerne
M'apparut, remontant de la noire cauerne

De la fiere Charybde. Alors tout bellement
Ie me coule les pieds, les mains ensemblement
Sur les pieces de bois, puis tout à coup me laisse
Tomber au beau milieu, par la branche qui baisse,
Et mes pieds en tombant rendirent vn grand bruit.
Ainsi dessus assis la vague me conduit,
Des mains ie gouuernois mes tables dépecees
Du mieux que ie pouuois sur les eaux courroucees.
Adoncques le grand Roy des hõmes & des Dieux
Scylla pour ceste fois destourna de mes yeux,
Car ie n'eusse iamais fuy la mort amere
Si le vent m'eust poussé contre sa roche fiere.
Ainsi neuf iours durant sur les rompus morceaux
De mon bac mal lié i'errois dessus les eaux.
Sur la dixiesme nuit la douceur infinie
Des bons Dieux me poussa en l'isle d'Ogygie,
Où se tenoit alors en pompeuse façon
La Nymphe aux cheueux blonds la belle Calypson:
Sa reputation est grande & venerable,
Et pleine de renom. La Deesse agreable
Me retint là long temps souz ses douces amours.
Mais ces malheurs passez les diray-ie tousiours.
Ie t'ay desia conté toute ceste infortune
A toy & à la Reyne. Et c'est chose importune,
Et qui m'attriste fort, de dire si souuent
Ce que ie t'ay desia raconté cy deuant.

Fin du douziesme Liure.



LE TREZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LEs Phæaciens conduisent sur mer Vlysses, & le posent endormy sur terre en Ithaque. Neptune à leur retour transforme leur vaisseau en Rocher. Minerue s'apparoist sur le riuage à Vlysses. Ils consultent de mettre à mort les poursuiuans. Cachent les thresors dans vne cauerne. Puis Pallas transforme Vlysses en gueux & vieillart.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses est mené par les gens de Scherie,
Et rendu endormy dans sa chere patrie.

IL acheuoit de dire, & tous rauis de ioye
Entẽtifs à merueille auoiẽt la bouche coye.
Adonc Alcinoüs luy dit: O Vlysses,
Puis que tu as trouué seurté, & libre accez
Dans ma riche maison, & recueil fauorable
En ceste mienne terre, il n'est pas raisonnable
Que derechef errant dessus les flots moiteux
Tu retournes chez toy incertain & douteux:
Tu as souffert assez sur l'onde & sur la terre,
Tu as assez couru de trauaux de la guerre

En cerchant ton pays. Or ï'ordonne à vous tous
Qui mangez dans ma sale & beuuez le vin doux,
Qui pres de moy sez auec honneur semblable,
Et du chantre écoutez la voix émerueillable,
Et les Muses par luy chantans si doucement:
Outre ce que ce coffre enferme richement
En habits precieux pour nostre hoste Argolique
Bonne quantité d'or & riche & magnifique,
Et les dons precieux que moy & vous aussi
Princes Phaaciens auons donnez icy,
Que nous y adioustions encor' chacun par teste
La liberalité d'vn present bien honneste,
Sçauoir est contrepié, auec vn chauderon.
Et si auec cela ie trouue encores bon
Que de sa part aussi le peuple en quelque sorte
Contribue à donner, & dans le vaisseau porte
Selon ses facultez quelque present d'honneur
Car il est mal aysé qu'vn tout seul soit donneur.
Si dit Alcinous. Tous ceux qui là se trouuent
Consentent, & du Roy les paroles approuuent,
S'en vont en leur logis pour prendre le sommeil.
Mais si tost que l'Aurore à son doré reueil
A la terre eust donné claire reiouissance,
Les gens des Scheriens portent en diligence
Aux peinturez vaisseaux argent en quantité
Apportant aux humains plaisir & volupté.
Du Roy Alcinous la maiesté sacrée
Enioint qu'on porte tout dans la fregate encrée,
Et au prix qu'on aporte il faict serrer le tout:
Car il se pourmenoit de l'vn à l'autre bout
Sur les bancs du vaisseau, prenoit soucy & cure
Qu'ils ne fussent blessez en mettant d'aduanture

Les rames en leurs lieux. Apres qu'ils eurent fait,
Ils vont incontinent apprester le banquet:
Et le Roy fait venir vne vache, & l'immole
En l'honneur du grand Dieu, dont la seule parole
Meut & gouuerne tout. La vache ils dépessoient,
Et les cuissots couppez sur le feu rostissoient
Banquetans à plaisir. Or la douce musique
Du bon Demodocus rendoit plus magnifique
Et ioyeux le festin: Demodocus chery
Et honoré du peuple, & de tous fauory.
Mais Vlysses tournoit souuentesfois la face
Vers le Soleil, dont l'œil les tenebres efface,
Il presse tant qu'il peut son desiré retour,
Curieux de reuoir Ithaque son seiour.
Comme le laboureur las & suant de peine
Desire le souper, ayant la longue pleine
Marquee de sillons, souz les bœufs encornez
Qu'il a par les guerets longuement pourmenez,
Et tant que du Soleil la splendeur se ternisse,
Et que le soir tombant sur les champs se noircisse
Heure tant desiree, alors à courbez pas
Lasé, il va cercher le gracieux repas:
Ainsi au gré d'Vlysse, & selon qu'il souhaitte,
Le Soleil vient cacher sa flambante charrette.
Qui fait que s'adresant au Roy Alcinoüs,
Et aux Phæaciens sur la mer tant cognus,
Il leur dit en ces mots: O grand Roy de Scherie,
Donnez moy mon congé, laisez moy ie vous prie,
Aller à mon vouloir. Au reste accomplissez
Le sacrifice entier, & vous resiouyssez,
I'ay quant à mon regard ce que mon cœur desire,
I'ay presens à souhait, i'ay escorte & nauire,

Que facent les bons Dieux qu'en Ithaque porté
Ie trouue mon espouse en prospere santé,
Et que tous mes amis desirez ie renoye.
O Scheriens heureux viuez en toute ioye,
Soyez tousiours heureux, & possedez icy
Vos femmes, vos enfans, & vos filles aussi:
Et de bon cœur pour vous tous les grãds Dieux ie prie,
Qu'ils doint honneur à vous, gloire à vostre patrie,
Que vostre bien public ne coure aucun danger,
Et tout bon-heur se puisse en vos champs heberger.
Il mit fin à son dire, & tous hault le louërent,
Et qu'on le conduisist en sa terre ordonnerent,
Car sa demande iuste & raisonnable estoit.
Alors Alcinoüs dont le lustre éclatoit,
Et l'insigne vertu, à son Herauld commande.
Pontonoüs, pren moy la tasse la plus grande,
Remply là de vin pur, & puis la porte à tous
Par la salle de rang, qu'ils offrent le vin doux
Au puissant Iupiter, afin que l'on renuoye
Nostre hoste en son pays, & qu'il ayt seure voye
Chez luy, par sa faueur. Il dit, & l'echançon
A tous distribua l'agreable boisson:
Eux de leurs sieges hauts, où deuant ils s'assirent.
Aux Dieux bourgeois du Ciel leurs effusions firent,
Et le fort Vlysses dessus ses pieds planté
Le hanap arondy mit és mains d'Areté
L'incitant de parole & courtoise & humaine.
Voicy, ie te saluë, ô vertueuse Reyne,
Vy pleine de plaisir & de contentement
Iusques en ta vieillesse, & puis finalement
Tant que la mort t'arriue, à tous ineuitable,
Pour moy, ie m'en vay voir ma maison desirable,

Mais toy demeure, chere en ce pais icy,
Au Roy, à tes enfans & à ton peuple aussi.
Ce disant Vlysses son depart il commence,
Alcinous commande au heraut qu'il s'aduance
Deuant luy vers le port, & de mesme Areté
Ses seruantes enuoye au nauire masté:
L'vne portoit la robe & riche & precieuse
Les autres les coffrets, faits d'œuure industrieuse,
D'autres portoient les bleds & les vins rougissans.
Venues pres des flots d'escume blanchissans,
Chacune sagement soit don, soit vin, soit viure
Se décharge au vaisseau & à ses gens les liure,
Mais à Vlysse en bas dans sa chambrette on tend,
Vn matlas bien douillet, les linceux on estend
Pour le faire coucher, & au gracieux somme
Estendu mollement inciter le bon homme,
Qui se iette dessus. Le silence est par tout,
Et les Phæaciens rangez de bout en bout,
S'assirent sur les bancs, le cable destacherent
Hors du rocher percé, les escumes hacherent,
Et pousserent les flots. Vn doux sommeil amy
Vint rendre au mesme temps tout son corps endormy,
Sommeil assoupissant, toutesfois agreable,
Endormissement lourd, pesant, inexcitable,
Qui l'abbat sans nul soing, & charmeur l'embrassant
Presque comme vne mort sur luy se va glissant.
Ainsi que les cheuaux mis hors de la barriere
Pour emporter l'honneur d'vne isnele carriere,
Empoignent le gueret, s'estendent incitez,
Et du foüet les hastant & de leurs volontez,
Hors des mains du cocher les renes ils secouent,
Et de ses coups de foüet se moquent & se ioüent:

Ainsi dessus les mers le vaisseau se haussoit,
Et la mer par derriere encontre luy poussoit,
Et bouillonnante & noire. Il cour de grand' vistesse
Et de grand fermeté & de grande allegresse,
L'esperuier le plus viste & leger des oyseaux
Ne l'eust pas attrappé. Ainsi dessus les eaux
Le vaisseau galopant de vitesse incroyable
Vn homme souleuoit, ayant vn cœur semblable
Aux Dieux, pour tollerer la peine & le tourment,
Luy qui deuant auoit souffert si longuement
Tant de sortes de maux, aux combats, à la guerre,
Et sur les flots douteux en ce-pendant qu'il erre
Et court tant de hazards : maintenant le voicy
Surpris d'vn fort sommeil, exempt de tout soucy,
Hors de toute amertume, oublieux des grands peines
Qu'il souffrit autresfois sur les mers incertaines.
Mais quand la claire Estoille au matin annonçant
Le proche poinct du iour parut resplendissant,
Le vaisseau galloppant dessus les mers agile
A la fin approcha de la veuë d'vne isle.
Phorcin estoit vn port qui dans Ithaque estoit,
Qui deux bouts aux costez du riuage iettoit,
Et qui entre-rompus dedans la mer s'estendent,
Et les flots irritez & les vagues defendent.
Port seur pour les vaisseaux, à l'abry de tous vents,
Et rechassant l'effort des flots les poursuyuans.
Là n'est-il ja besoin de cordes ny de cables,
Et les ancres n'y sont du tout point recerchables:
Mais le vaisseau tablé y loge à seureté,
Dés qu'il est vne fois dans le port arresté.
La sommité du port au dessus est couuerte
Des rameaux espandus de mainte oliue verte,

Aupres, vn antre ombreux aux Najades sacré
Saintes Nymphes des eaux dans le roc est ancré
Pour leur fraische retraitte, & dedans s'apperçoiuent
Les cruches & vaisseaux qui les ondes reçoiuent
Toutes de pierre dure, & les filles du Ciel
Murmurans au dessus y succrent leur doux miel.
Bien auant dans le roc les belles Nymphes perses
L'ouurage façonnoient de leurs toilles diuerses:
Estrange chose à voir, & vne fort douce eau
Decouloit là dedans vn perennel ruisseau.
A l'antre double entree, & double porte est mise,
Celle qui tend au Nord aux mortels est permise,
Mais celle du Midy aux Dieux tant seulement
Est sacree, & ne s'ouure aux hommes nullement.
Quand les Phæaciens ce port desiré virent
Ils y poussent leur barque, à terre descendirent,
Et à force de bras, de voiles, d'auirons,
Ils abordent la terre, & ces beaux enuirons,
Puis sortans du vaisseau qui sur les ondes glisse
Ils montent dessus terre, y font porter Vlysse,
Et puis auecques luy ils font porter le lict
Et les linceux sur quoy en partant on le mit.
Agraué du profond d'vn sommeil desirable
Ils posent doucement leur homme sur le sable,
Mais ils sortent aussi du nauire les biens
Et les riches presens que les Phæaciens
Firent à Vlysses, qu'ilz mirent en reserue
Dedans le riche coffre en l'honneur de Minerue:
Hors des chemins battus, frequentez des passants
Au pié d'vn oliuier ils les vont entassans
De peur que les trouuans quelques vns ne les prissent
Deuant qu'il s'esueillast & qu'ils ne luy messissent

Ayans faict tout cela les Scheriens donnoient
Ioyeux leur voile au vent, & chez eux retournoient,
Mais Neptune n'auoit la menace oubliee
Qu'il auoit contre Vlysse autresfois publiee
Grandement indigné. Qui fit qu'il s'en alla,
Et trouuant Iupiter en ces mots luy parla.
O pere Iupiter, quelle immortelle essence,
Quel des Dieux desormais n'auroit en reuerence,
Quand les Phæaciens qui viennent mesmement
De moy, ne m'ont porté respect aucunement:
Ie disois qu'Vlysses tracasseroit le monde,
Souffriroit longuement sur la terre & sur londe
Plustost que d'arriuer au lieu de son seiour,
Car ie ne luy ay peu arracher son retour
Irreuocablement, & n'ay peu faire en sorte
Que premier n'ayt esté ta promesse plus forte:
Et voila, ces galans sur vn nauire amy
Luy ont passé la mer, ont posé endormy
Seurement sur le sable en Ithaque leur homme,
Auec tant de presens, d'or vne telle somme,
Habits si precieux, qu'il n'en eust apporté
Tant pour sa portion, quant mesme à seureté
Il fust victorieux chez luy venu de Troye
Plein de superbe honneur, & chargé de la proye
De tout l'Orient mesme. A Neptun respondit
Iupiter donne-pluye, & ces propos luy dit.
Dieux dont l'Empire est grand! que me viés-tu de dire
Neptune, ô grand dompteur du noir profond empire?
Les puissans Dieux, croy moy ne te méprisent pas,
Il est bien dangereux de ne faire tel cas
Qu'on doit d'vn si grand Dieu, & de grand reuerence
N'honorer pas celuy qui a tant de puissance.

Mais si quelque mortel est si mécognoissant,
Et ne recognoist pas ton empire puissant,
Presomptueux qu'il est, tu peux prendre vengeance
Des hommes à ton gré, portans irreuerance
A ta grand' Maiesté: qui t'en d'estournera?
Parquoy, va & fay d'eux ainsi qu'il te plaira.
A ces mots respondit le fort esbranle-terre.
Ie le feray bien tost ô grand darde-tonnere,
Puis que tu le permets. Ie n'osois m'aduancer
Pource que ie t'honore & crain de t'ofencer.
Mais ie vay maintenant submerger en mon ire
De ces Phæaciens l'arrogante nauire,
Comme ils retourneront: ie perdray leur vaisseau,
Affin que cy apres ils ne montent sur l'eau:
Qu'ils s'abstiennent du tout de l'art de nauigage,
Et n'entreprennent plus de fournir de passage
A nul homme viuant. Apres imposeray
Vn mont dessus leur ville, & haut l'enleueray.
A ces mots Iupiter qui tient le fort empire
Des nuages du Ciel, ainsi se prit à dire.
O Dieux, combien me plaist ceste entreprise icy!
Sera bien vn grand cas quand tout le peuple ainsi
D'vne ville, verra vne barque chargée,
Par Neptune en rocher estre si tost changée:
Rocher di-ie semblable à vn galion prompt
Et contre vne Cité imposer vn grand mont,
Afin qu'vn tel amas par apres on admire.
Comme le Dieu qui tient sur les mers son empire
Eut entendu cela, luy qui le flot grondant
Encontre les sablons choque de son trident:
Il prend droit son chemin en l'isle de plaisance,
Où les Phæaciens faisoient leur demeurance:

Afin de se trouuer iustement pres de l'eau,
Lors qu'ils arriueroient, & desia le vaisseau
Porté des auirons & de l'escume viue
De retour se voyoit approcher de la riue:
Quand Neptune soudain accourut au deuant,
Et le bac qui estoit de bois auparauant
En dur rocher changea : Sa puissance diuine
Mit par apres dessouz mainte forte racine,
Et de sa forte main dans la mer le roula,
Et soudain qu'il eut faict il s'en alla de là.
Les habitans experts aux loingtains nauigages
Dessus ce changement tenoient diuers langages,
Et s'entre-demandoient, Qui a peu attacher
Vne barque dans l'eau & en faire vn rocher?
Comme elle estoit desia dans le port retournee?
Ignorans le miracle, auec la destinee?
Ausquels Alcinoüs en rendit la raison,
Et en plaine assemblee haussa son oraison.
Pour le vray mes amis, asteure est en pratique
De mon pere chenu la prophetie antique:
Il disoit que Neptun se deuoit animer
De ce que nous passons vn chacun sur la mer
Sans penser faire mal : & qu'il deuoit destruire
De nous Phæaciens la plus belle nauire
Venant de faire escorte : en outre imposeroit
Vn mont sur nostre ville, & hault l'esleueroit.
Vous voyez accomplir ceste menace, comme
L'auoit prophetizé cy deuant le bon homme.
Pourtant ie vous conseille, & obeissez moy,
Laissez d'oresnauant toute escorte & conuoy,
Qu'on s'abstienne des eaux, que du tout on s'en priue
Quelque hoste qui suruienne, & dans la ville arriue.

Sacrifiez apres douze beau grands torreaux
A Neptune, le Roy de la mer & des eaux,
Qu'il se rappaise à nous pitoyable & tranquille,
Et ne veil imposer vn mont sur nostre ville.
Il dit. Ils eurent peur, furent obeissans
Et les douze torreaux allerent terrassans:
Lors tout le saint Senat auec la populace
A l'entour de l'autel implorerent la grace
De Neptun courroucé, le Dieu au fort trident.
Le diuin Vlysses s'esueilla ce-pendant
De dessus le sablon de sa chere naissance
Ayant dormy long temps: il n'auoit cognoissance
De son pays natal, tant il auoit esté
Des champs Neritiens longuement écarté.
La fille à Iupiter la prudente Deesse
L'auoit enueloppé d'vne nuee espaisse
Afin qu'on ne le peust regarder ne toucher,
Ou bien ce qu'il auoit entrepris empescher,
Ou s'enquerir de luy, & qu'il ne fist entendre
Sa venue à quelqu'vn pour cognoissance en prendre,
Et que plustost aussi sa femme ne sceust point,
Ny quel que soit qui fust d'alliance à luy ioint
Sa venue au pays, que plustost ne le vissent
Les citoyens d'Ithaque & à luy se rendissent
Qu'il n'eust premierement à coups de coutelas
A tous les poursuiuans aduancé le trépas:
Punissant le desordre & le train deshonneste
Qu'ils menoient en sa Cour, par vne mort funeste.
Toutes choses adonc de modelles diuers
Paroissent à ses yeux, les grands chemins ouuers,
Les beaux ports enlunez, les recourbez riuages,
Les rochers esleuez, les grands forests sauuages,

Les arbres verdoyans, & par les champs espars
Les petits arbrisseaux feuillus de toutes pars.
En se dressant en pieds lors resta ferme Vlysse,
Regardant son terroir, dont il n'auoit notice,
Puis iettant force pleurs, ses cuisses martelant
Par trois ou quatre fois alloit ainsi parlant.
O miserable moy, où fay-ie mon entree,
Quel pays est-ce cy, quelle est ceste contree,
Sont-ce monstres cruels, ou bien hommes humains
Qui tiennent ces pays? Sont-ce gens inhumains,
Farouches, & sanglans, ou si leur face est peinte
De pieté benigne & d'humanité sainte?
Cherissans la iustice, aymans l'honnesteté,
De bonne conscience, & de fidelité?
Où pourray-ie porter ces presens, ces richesses,
Où cacheray-ie, helas, ces biens, & ces largesses?
Mais, où vay-ie ignorant errer & m'égarer?
Que ces biens, Scheriens, vous peussent demeurer,
Et que vers d'autres Rois i'eusse pris mon adresse.
Quelque autre Roy peut estre, helas, m'eust fait caresse,
Et touché d'amitié, m'eust auec ses amis
Et auec bonne escorte en mon pays remis.
Ie ne sçay où les mettre, ostons les de la voye
Toutesfois, qu'aux passans ils ne seruent de proye.
Mais ces Phæaciens certes, n'ont point esté
Ny bien considerans, ny gens de probité,
M'ayans ainsi conduit en contree estrangere,
Veu qu'ils m'auoient iuré qu'en mon Ithaque chere
Ils me rameneroient, ils ne l'ont faict pourtant.
Que le grand Iupiter les aille tourmentant
Qu'il m'en face vengeance, esmeu de mes prieres:
Car il voit les humains, regarde leurs miseres,

Et punit les méchans. Mais voyons tout à part
S'ils ne m'ont rien soustrait auecques leur depart.
Ce disant, il contoit remply d'impatience,
Et rien n'estoit soustrait de toute sa cheuance:
Il trouua ses trepiez, ses chauderons, son or,
Ses riches vestemens, & ses robes encor.
Puis regardant la mer, & le bruyant riuage,
Il plaint son pays doux & pleure en son courage:
Tant qu'il sent de ses pleurs tout son sein humecter.
Alors Pallas s'en vint à luy se presenter,
Ayant vestu la forme & la presence belle
D'vn beau ieune berger, en apparence telle
Que les enfans des Rois se marchent par les champs:
Sur son dos deux manteaux richement s'acrochans,
Estoffez reluisoient, à ses pieds la chausseure
Enuironnoit l'entour de riche entre-lasseure,
Le iauelot en main elle alloit esleuant.
Adoncques Vlysses luy courut au deuant,
Consolé de le voir, & luy tint ce langage.
Ie te saluë, amy, que i'ay sur ce riuage
Rencontré le premier ? ie te pry ne me voy
D'vn courroucé visage, & nous sauue, tant moy
Que tout ce que tu vois : Les genoux ie t'embrasse
Ainsi qu'à quelque Dieu, & i'implore ta grace.
Dy moy ie te supply, quelle terre est-ce cy?
Quel est le menu peuple & les hommes aussi
Qui en sont habitans? Seroit-ce point quelque isle
Assise dans la mer & plaisante & fertile?
Y a-il quelques ports par fortune dedans
Sur le bord de la mer la terre regardans?
A ces propos, Pallas dont l'œil pers estincelle,
Tu es bien ignorant estranger, ce dit elle,

Quoy, viens tu de si loing, que tu t'enquiers du nom
De ceste terre icy? dont le bruit le renom
N'est point tant incogneu, que de son excellence
Force gens n'ayent eu notice & cognoissance,
Tant ceux qui sont viuans sous le soleil qui suit
L'aurore du matin, que ceux qui sous la nuit
Le regardent coucher. Elle est assez fascheuse,
Sa situation est aspre & raboteuse,
Mais non sterile aussi, n'est l'arge aucunement,
Mais elle a quantité de vins & de forment.
Elle est incessamment de pluyes arrosee:
Et lon void les matins la feconde rosee
Qui gaye rauerdit, & prez & champs herbus,
Riche à cheures nourrir, commode à porter bœufs
Plantee de forests, de petis costaux plene,
Et dessus soy portant mainte fresche fontaine,
Maints ruisseaux perennels, où l'on peut s'abreuuer.
Quoy? d'Ithaque le bruit a peu bien arriuer
Iusques à Ilion, qu'vne espace infinie
Eslogne ce dit on de la riche Achaïe?
Elle disoit ainsi & d'vn tres-grand plaisir
Vlysses se sentit soudain l'ame saisir,
Tant il s'esiouissoit de se voir en sa terre,
Comme l'en asseuroit du Dieu iette-tonnerre
Pallas la sage fille. A qui dissimulé
Non de parolle vraye, alors il a parlé,
Car c'estoit sa coustume, ayant l'ame sans cesse
De deguisement plene & de toute finesse.
Nous auons quelquesfois en Crete ouy parler
D'Ithaque, & son renom à nous a peu voler,
Dit il, & maintenant ie fay donc mon entree
Amené par la mer dedans vostre contree,

Laissant, helas, la mienne & la mer essuyant
Auec tous ces thresors, & mon pais fuyant
Où i'ay l'aissé autant de biens & de richesse
A mes enfans comblez de deuil & de tristesse
Comme vous en voyez ie m'en suis destourné
Pource que i'ay tué le fils d'Idomené,
Si dispost, si leger, qu'il laissoit en arriere
Tous les meilleurs coureurs sur la viste carriere,
Qui fussent en Candie: il me vouloit hautain,
Priuer entierement de la part du butin
Que i'auois fait à Troye, où i'ay eu mille peines,
Et ma part des combats & des eaux incertaines:
Pour ce que ie n'auois marché sous l'estandart
De son pere, ains menois mes compagnons à part
Ie le renuersay mort de ma pique aceree
Ainsi qu'il reuenoit des champs sur la seree
Caché pres du chemin. Personne ne nous vit
Moy ne mon compagnon, car il faisoit fort nuit
Quand ie l'eu mis à mort soudain ie me retire
A des Phœniciens, monte dans leur nauire,
De me prendre auec eux ie les prie instamment,
Et leur promets salaire à leur contentement,
Moyennant qu'en seurté leur nauire me guide
Et me rende dans Pyle, où bien dedans Elyde
Où les forts Epæens regnent, & vont brauants
Mais certes maugré eux, par la force des vents
Ils en furent chassez, car ils n'auoient enuie
D'vser en mon endroit d'aucune tromperie.
Or de là, toute nuit demenez, tracassez
Nous surgissons au port à peine, & tant lassez
Que n'eusmes de souper aucune souuenanse
Bien qu'eussions fort grãd faim: mais mattez à outrãce

Nous nous couchons, sortis de la nef, sur le bord
Où las & trauaillé vn doux sommeil m'endort.
Et les Phœniciens deschargeans mon bagage
Le portent bellement en haut sur le riuage
Où i'estois endormy, & remontans sur l'eau
A l'escume des flots redonnent leur bateau,
Pour reprendre, s'ils ont la mer douce & facile
Leur route vers Sidon terre belle & fertile:
Et m'ont laissé, pressé de maints soucis diuers.
Auquel se souriant la deesse aux yeux vers,
Ayant pris la façon d'vne dame galante,
Industrieuse ez arts & de face excellente,
Luy touchant en la main. Bien corrompu seroit,
Bien fin & bien madré le fin qui te prendroit
Quant seroit mesme vn Dieu, ô confit en malice,
Dissimulé, menteur, & pere d'artifice,
Dessus tous les rompus tu emportes le pris,
Et tu es à cela des ta ieunesse apris:
Mesmes dans ton pais tu ne peux que tu n'vses
De tes deguissemens, subtilitez & ruses.
Or nous sommes tous deux en cella excellens,
Toy de tes fins aduis, de tes mots doux coulans
Tu passe les mortels, & moy Pallas, la gloire
Des hauts Dieux en conseils i'obtiens sur eux victoire.
As tu donc mescogneu la fille à Iupiter
La deesse Pallas, qui t'a faict emporter
La victoire & l'honneur dessus tant d'aduantures,
Dessus tant de dangers & de trauerses dures?
Et qui t'a mis en grace enuers les Scheriens
Qui t'ont en t'en allant faict don de tant de biens?
Or ie reuiens encor pour t'estre conseillere,
Afin de te monstrer ce que tu as affaire

Pour cacher tes tresors, ces presens precieux
Que par mon moyen seul tu as obtenu d'eux.
Ie te veux declarer les fortunes aduerses,
Et les afflictions & les peines diuerses
Que dedans ton pais le dur destin t'enjoint
Encor de suporter. Pren cœur, ne deffaux point
Suporte les malheurs. Car il est necessaire.
Garde à qui que ce soit de dire ton affaire,
Hommes, femmes, amis, ne parle nullement,
Ne te decouure point, qu'on ne scache comment
Ne pourquoy te voicy, tolere, souffre & porte
Tout ce qu'on te fera d'ame constante & forte.
A qui respond ainsi Vlysses le scauant.
Certe à qui que ce soit que tu viens au deuant
Tant aduisé soit-il, il est bien difficile
De te bien recognoistre, ô grand deesse habile,
Qui te fais sur les Dieux en conseil estimer
Car en toute façon tu te scais transformer.
Ie confesseray bien, que du temps qu'en bataille
Les Grecs se presentoient sous la forte muraille
De la ville à Priam, la superbe Cité,
De secours, de conseil tu m'as fort assisté,
Mais depuis qu'elle fut prisé, destruite & arse,
Et nostre flotte fut par Iupiter esparse,
O fille à Jupiter, ie ne t'ay veu depuis
Et ne t'ay aperceue alleger mes ennuis
Montant sur mon vaisseau : où comblé de tristesse
I'ay sur les eaux erré sans relasche & sans cesse,
Iusqu'à ce que les Dieux eurent de moy mercy,
M'osterent du danger, me ietterent transi
Au port de Phæacie, où benigne & facile
Tu me vins consoler, & me mis en la ville.

Or, par mon pere cher, d'y moy à ceste fois
Si ie suis arriué dans le bord Ithaquois,
Car ie ne pense pas, tant grande est ma misere
Auoir encor le pié dessus ma terre chere,
Mais que ie suis tousiours en terroir estranger
Et que tu me deçois vien donc me descharger
De la peyne où ie suis. Lors la Tritonienne
Ton cœur se plaist toujours en sa ruse anciene
Dissimulé qu'il est. Ie ne te lairray pas
Tremper plus longuement au trauail que tu as:
Puis que tu es si plein d'oraison blandissante,
Et de prudence, à tous la raison rauissante:
Tout autre homme que toy que le malheur aura
Long temps trainné sur l'eau, tousiours desirera
De reuoir sa maison, sa femme fortunee
Et ses tres-chers enfans sa tres-douce lignee:
Mais ce n'est pas à toy d'ainsi le pratiquer.
Deuant que te monstrer, que te communiquer
Il te faut esprouuer l'amitié coniugale,
Sçauoir premierement si ta femme est loyale.
Ta femme pour certain passe ses iours en pleurs
Dans ta propre maison, & les nuits en douleurs,
Se lamentant du iour qui s'enfuit & la laisse
Et de la longue nuit qui accroist sa tristesse.
I'ay cogneu tout çecy, des long-temps ie sçauois
Que tes amis perdus en fin tu reuiendrois.
Mais ie n'ay pas voulu faire de resistence
A mon oncle irrité, n'opposer ma puissance
A l'indignation, n'y au dedain reglé
Qu'il auoit contre toy, quand son filz aueuglé
Fut par toy, Vlysses. Or sus aye courage
Car ie te veux monstrer ton bien, ton heritage,

Pour y adjouster foy, regarde ce beau port
Qui baille aux flots salez & s'y ouure si fort,
C'est l'antique Phorcin: sous la feste gelee,
Sous ceste espesse oliue vne grotte est taillee
De Nymphes le seiour, & que nous appellons
Les nayades des eaux, & dessous ces vallons
Force cauernes sont de grands rochers enceintes,
La faire tu soulois tes hecatumbes saintes
Aux deesses des eaux. Là Neritus apres
Couuert d'vne forest, à lombre espais & frais
Mont orgueilleux & haut ses summitez esleue.
Elle dit, puis soudain la nuee elle leue
Et l'espandit en l'air. Lors la terre apparut.
Et vn tres-grand plaisir dedans le cœur courut
Du diuin Vlysses, regardant comblé d'ayse
Son doux païs natal. Alors la terre il baise
Et souleuant les mains que iointes il plia
Aux deesses des eaux ainsi il suplia.
Race de Iupiter, ô Naiades gentilles,
Ie ne pensois iamais vous voir, ô saintes filles,
Ie vous salue asteure, acceptez ceste fois
Les salutations de ma ioyeuse vois.
Nous vous sacriffirons encore mainte offrande,
Si du haut Iupiter la fille sainte & grande
Le veut & daigne encor ma vie prolonger,
Et mon cher Telemach, en tout bon-heur plonger.
A qui respond encor Pallas, deesse sainte:
Rappelle l'esperance & chasse toute crainte,
Et plus pour tout cela ne sois solicité:
Mais plustost ce tresor par nous soit emporté
Et cachons le leans. Puis il nous faudra faire

Ce que nous te verrons estre plus necessaire,
Et nous prendrons aduis. Elle dit, puis entra
Dans la cauerne obscure, au trauers penetra,
Et cerchoit la dedans les cachettes espesses.
Ulysses y porta les tresors, les richesses,
Les dons & les presens & les vaisseaux dorez,
Les riches vestemens par art elaborez
Dont luy firent presens les Seigneurs de Phæace,
Disposans chasque chose en son lieu en sa place
Au fonds de l'antre noir. Lors Pallas, que rendit
De son cerueau le Dieu qui le foudre brendit
Et que nourrit la cheure, vne grand roche forte
Poussa deuant la grotte, & en ferma la porte.
Apres se retirans sous le feuillage ombreux
D'vn oliuier espais, ils consultoient entr'eux
Des moyens d'arracher aux poursuiuans la vie
Et de passer au fer ceste bande ennemie.
Lors Pallas commença d'vn discours aduisé.
O de tous les Gregois le plus fin & rusé
Fils du vieux Laërtes, race des Dieux inclite,
Voy comme tu metras ceste troupe maudite.
De poursuiuans à mort, poursuiuans insolens,
Et qui presomptueux desia depuis trois ans
Gourmandent ta maison: troupe trop deloyale
Qui tasche de salir ta couche coniugale,
Violer de ton lit la pure honnesteté,
Et corrompre ta femme & sa pudicité,
Offrans force presens. Mais ta pudique femme
Te regrete sans fin, sans cesse te reclame,
Passe ses ans en pleurs, lamente nuit & iour
Et espere tousiours ton desiré retour
Afin de n'espouser. Ceste trouppe qui pense

Tousiours à l'atraper elle paist d'esperance,
Les decoit finement, & leur promet sans fin
D'enuoyer gens par tout pour te cercher, affin
De te garder sa foy, trompant ingenieuse
Leur importunité & poursuite ennuyeuse.
Lors Vlysses remply d'aduis prudent & fort
Helas, il est certain que i'estois roide mort
Ainsi qu'Agamemnon dedans ma maison mesme
Sans ton prudent aduis & ton amour extreme.
Donne moy donc conseil, quel moyen ie tiendray
Pour auoir ces galans & morts les estendray:
Mais tiens toy pres de moy, telle que deuant Troye
Quand nous rasions ses murs & la mettions en proye.
Si tu m'assistes tant, si telle ie te sens,
Le cœur me bastera d'en combatre cinq cens,
Si ie t'ay auec moy, & tu m'es secourable
O fille à Iupiter deesse venerable.
Elle luy respondit. Ie viendray tout à point
Ie te te douray secours & ne te faudray point
Et lors qu'on nous verra si bien branler l'espee,
I'espere que la terre au sang sera trempee
De ces braues mignons, au sang qui coulera
Quand nous serons apres le paué rougira,
Ie d'y de tout autant qu'ils sont, & dont la rage,
Vlysse, a degasté ton bien, ton heritage.
Mais ie te veux encor deguiser de tout point,
Et que, qui que ce soit, ne te cognoisse point.
Ta peau qui maintenant est fresche & bien tenduë
Ie veux qu'elle se ride, & qu'elle soit rendue
Et seche & sans humeur: ton poil ie noirciray
Encore qu'il soit blond, ie t'enuelopperay
De si sales haillons, que tu seras horrible

A quiconq te verra, rendray ton œil terrible
Et ton visage affreux, pour le monstrer à tous
Mesmement à ta femme, & à ton enfant doux
Sur tout aux poursuiuans hydeux & efroyable
Deuant que commencer va t'en au prealable
Ches ton maistre porcher, qui garde par les champs
Tes porcs, les engressant des glands qu'ils vont cerchãs
Sous les chesnes branchus. Il t'est seur & fidelle,
Et à ton fils de mesme, & à ta femme belle.
Tu le rencontreras gardant ses gras pourceaux
Ioignant le roc corax, aupres des fresches eaux
De la claire Arethuse au dessus de la riue
Paissans le ferme gland & beuuans l'onde viue.
Tu demeureras là, des choses t'enquerant
Que tu t'auiseras, tant que i'iray courant
Iusqu'en Lacedæmon, de belle femmes pleine
En r'apelle ton fils & icy le r'amene.
Car il s'en est allé iusqu'en Lacedæmon
Deuers Menelaus, l'Atride au grand renom,
Pour s'enquerir de toy, s'il pourra point entendre
Quelque bonne nouuelle, & de ce prince aprendre
Si tu serois encor sur la terre viuant.
Lors le sage Vlysses le propos poursuiuant
Ayant oüy cela dit ainsi à Minerue.
Veu que tu retiens tout en toy comme en reserue,
Que tu n'ignores rien: que ne luy disois tu
La verité de tout? est-ce afin que, batu
Des vagues & des vents il coure tout le monde,
Endure mille maux: & ceste troupe immunde
Consumera, gourmande, ains qu'il soit reuenu
Et tout mon patrimoine & tout mon reuenu.
N'en sois point en soucy, luy dit lors la deesse

Et ne prend pour cela de deuil & de tristesse.
I'ay voulu que ton fils vint en Lacedæmon
Pour acquerir bon bruit & glorieux renom,
Il est en la maison de l'Atride à son ayse.
Mais certains ieunes gens pl ins d'enuie mauuaise
Sont montez sur la mer, espient son retour,
Et tachent s'ils pouuoient luy faire vn meschant tour
Ils veulent le tuer auant qu'il s'en reuienne.
Mais ils se trompent fort, & plustost qu'il aduienne
Que la terre plustost en couure l'vn de ceux
Qui desirent son mal & perdent malheureux
La maison & le bien du pere à Telemaque,
Et qui vont consumans les richesses d'Ithaque.
  Quand elle eut acheué, sa verge elle estendit,
Et sa peau par dehors seche & noire rendit,
Changea ses cheueux blonds, couurit d'vne peau sale
Les membres deguisez du vieillard sec & palle,
Son visage enlaidit, le vestit de lambeaux,
Vieux, vsez enfumez, & tumbans en morceaux.
La peau d'vn viste cerf sans estre courroyee
Couuroit ces membres vieux, sur vn pal appuyee
Sa main senestre estoit : & vn bissac vilain
De rompures, de trous & de pieces tout plein
Qui pendoit sur son dos d'vne vieille courroye
Elle donne à son homme, & ainsi ell' l'enuoye.
  Le riuage laissans ayans bien consulté
De ce qu'il failloit faire en telle extremité,
Ils se separent lors. Pallas plus loing s'escarte
Et s'en va rencontrer Telemachus a Sparte.

Fin du treziesme liure.



LE QVATORZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses s'achemine aux champs vers Eumæe son maistre porcher, ses chiens le veulent mordre. Eumæe le recoit de bon cœur. Ils discourent ensemble, il se deguise, & se donne à entendre pour vn autre, luy faisant quelques contes controuuez.

AVTRE SOMMAIRE.

Ses chiens le veulent mordre, & le maistre porcher
Reçoit sans y penser ches luy son maistre cher.

MAis Vlysses laissant le riuage moiteux,
Entre dans vn sentier & rude & raboteux
Chemine par l'espais des ombrageux bocages,
Et grimpe sur le haut des grands costaux sauuages.
Le sentier le menoit où pour l'heure habitoit
Le fidelle porcher que Pallas luy contoit.
Là sur tout il auoit & la charge & la cure
Et des gens d'Vlysses & de leur nourriture.
Il le trouua seant au deuant de la cour
D'vn grand & beau logis enfermé tout autour

Et basti en bel air. En l'absence d'Vlysse
Luy mesme auoit construit tout ce bel edifice
A ses propres despens, sans que Penelopé
Ny le viel Laërtes eussent aux frais trempé,
Amenant sur le lieu les grands cartiers de pierre.
Vne haye d'espine & l'enceint & l'enserre
Auecques de gros paux tout au trauers fichez
De bois de chesnes forts qu'il auoit ebranchez.
N'y ayant entre deux que bien fort peut d'espace,
Il auoit faict dresser au dedans de la place
Douze grands toits à porcs, l'vn l'autre se touchans
Pour les truyes sans plus, où elles vont couchans
Cinquante dans chascun, auecque leurs ventrees
Et dedans peuuent estre à leur aise veautrees.
Les masles sont aupres: mais ils couchent dehors
Moins en nōbre beaucoup: car tous les plus grāds porcs
Decroissoient grandement, pour-ce que d'ordinaire
Les braues poursuiuans en faisoient bonne chere,
Et failloit que le maistre eust soing pour leurs repas
De leur en enuoyer tous les iours des plus gras
De trois cens & soixante estoit pour lors la bande.
Aupres deux quatres chiens de taille forte & grande
Que le maistre porcher auoit nourry iadis
D'ordinaire couchoient comme lions hardis.
Luy mesmes ses souliers rapetassoit pour l'heure
D'vne grand peau de beuf de gentille teinture:
Trois des autres porchers estans pour lors au champs
Alloient à la paisson les gras trouppeaux touchans.
Il auoit enuoyé le quatriesme en la ville
Mener vn porc par force à la bande inciuile
Des amans insolens, qui ne vouloient chommer,
Ains tousiours des plus gras en faisoient assommer.

Pour faire leurs festins & bien fournir leurs tables.
Comme Vlysses fut veu de ces chiens effroyables
Ils accourent sur luy, abbayans fierement.
Luy qui se voit par eux pressé cruellement
Prudent & plein d'astuce il faict ferme en sa place
Et son baston luy cheut, sans vser de menace:
Las! quelle cruauté tumber en tel ennuy
Et courir lel hazard lors qu'il se voit ches luy.
Lors le porcher accourt en toute diligence,
Son cuir luy chet des mains, les chiens il chasse & tense,
Les espard par les champs à grands coups de cailloux,
Puis en vint à son maistre, & d'vn parler fort doux.
Pauure vieillard, dit il, ne s'en est fallu guere
Que ces malheureux chiens de leur gueule meurtriere
Ne t'ayent dechiré. Tu m'eusses à iamais
Reproché ce malheur. Mais i'ay bien desormais
D'ailleurs que de cecy sujet de me complaindre,
De gemir mes malheurs & du destin me plaindre.
C'est pour vn diuin Roy que ie lamente ainsi,
Que ie pleure sans cesse agraué de soucy,
Et tous ces beaux porcs gras par ces campagnes belles
Pour d'autres ie nourry gourmandises cruelles.
Et luy mourant de faim est peut estre poussé
Errant & vagabond par les flot courroucé,
Ou bien il va courant, ô fortune legere
Quelque eslogné païs, quelque terre estrangere,
S'il vit encor au moins, s'il hume encor le iour
Et s'il voit du Soleil le lumineux retour.
Mais entrõs, mon bon hõme, entrõs, nous aurõs cure
De te faire à plaisir prendre ta nouriture
Et de te faire boire, & puis quand tu seras
Bien plein & bien contant, tu nous raconteras

De quel pais tu es, & puis quelles fortunes
Tu as peu tolerer rudes & importunes.
Il dit, puis il commence à se metre deuant,
Le mene en la maison, & des feuilles leuant
Par terre les espanches, & leur espais branchage.
Puis il estend la peau d'vne cheure sauuage
Et mollete & polie, il en faict vn cheuet
Et vn lict large & grand, dessus le lict le met
Pour le faire coucher. Sur ceste couche molle
Vlysses est bien ayse, & prenant la parolle,
Les Dieux du ciel, dit-il, & le grand Iupiter
Veillent à ton souhait tousiours le contenter
O mon hoste courtois, qui m'as receu de grace
Et m'as donné ches toy vne si bonne place.
Eumæe luy dit alors. Seroit mal faict à moy
S'il m'arriuoit quelcun plus pauure encor que toy
Que ie le meprisasse. Or tout estranger mesme
Tout pauure, est enuoyé de Iupiter supresme.
Ce que ie puis donner n'est pas de grand valleur,
Ne monte pas beaucoup, mais il vient d'vn bon cœur.
Et puis tous seruiteurs ordinairement, craignent,
Lors principallement que ieunes princes regnent.
Certainement les Dieux ont mis empeschement
Au retour du bon Roy, qui si benignement
M'aymoit, me maintenoit, & faisant son voyage
Comme à son cher amy, m'a laissé, heritage,
Maison, possessions, en outre m'a baillé
Femme tres-desiree. Or i'ay fort trauaillé
A gouuerner son bien, mais Dieu par sa clemence
A benit mon labeur & acru ma cheuance.
Ce mesnagement donc où ie m'adonne icy
S'augmente par ma peine & par mon soin aussi,

Si la courbe vieillesse à ce Roy miserable
Se fust passee, helas! en sa terre agreable,
S'il fust deuenu vieil en ses champs Ithaquois,
He! combien de richesse & de biens a la fois.
Car il m'eust fort aydé de sa seule presence.
Mais helas! il est mort. Que toute la semence
D'Helene, son enfance & sa posterité
Perisse entierement: pour ce qu'elle a esté
Cause de tant de maux qui sont chus sur la terre
Et que tant d'hommes forts sont peris en la guerre
Sous le commandement du Roy Agamemnon
Il s'en alla iadis pour acquerir renom
Vers le cheualeureux Ilion, faire guerre
Auec toute la Grece à la Troyenne terre.
Ayant ainsi parlé, sa ceinture il ceignit,
Et sa robe haussant ses reins il estraignit,
Puis aux porcs s'en alla, & de toute la trouppe
Il prend deux gras cochons & la gorge leur couppe,
Pour les faire rostir, il les prend tous sanglans,
Il les met en morceaux, les embroche tremblans,
Les rostit, les fait cuire, & la fleur la plus fine
Esparpille dessus de mollete farine:
Les porte à Vlysses, & puis luy presentant.
Le doux vin, en ces mots il l'alloit confortant:
Mon hoste, ie te pry mange ta suffisance
De ce que te fournit ma petite puissance,
Ce ne sont que cochons: les plus beaux, les plus gras
Seruent aux poursuiuans de banquets delicas.
Ces hommes sont du tout sans respect & sans honte,
Et de compassion ne tiennent aucun compte.
„ Or les Dieux ne sont pas amis des cruautez
„ Ne fauorisent pas telles meschancetez,

„ Ils ayment l'equité, ceux qu'ils voyent bien faire
„ Ils leur en sçauent gré, leur en rendent salaire
Les plus fiers ennemis, les plus cruelles gens
Vsans d'hostilité sont prompts & diligens
De faire leur rauage, ostent par malencontre
Tout ce qui deuant eux se trouue & se rencontre,
Se chargent de butin, & sont prest d'emporter
Ce qui leur est offert du vueil de Iupiter.
Mais comme ils ont rempli de butin leur nauire
Chacun gáigne le haut & ches soy se retire,
Par fortune saisis de crainte & la frayeur
Qu'ils ont d'estre suiuis leur faict trembler le cœur.
Or il faut que ces gens & fascheux & molestes
Ayent sceu de la voix de quelques Dieux celestes
La mort de ce bon Roy perdu si pauurement.
Car ils ne veulent pas pourchasser iustement
Ny comme il apartient. Ches eux ils ne retournent,
Mais dedans sa maison sans propos ils sejournent,
Dilapident son bien sans moderation,
Et n'y a nul propos à leur extortion:
Et par autant de iours que le bon Dieu eclaire
Et par autant de nuits qu'il sçache encor faire
Ils ne font que tuer: & ne leur suffit pas
D'vne beste ou de deux à leur gourmand repas.
Pour le vin, sans raison, sans loy, ne conscience
Ils le vont consumans en perdue abondance.
Grandes par cy deuant estoient ses facultez
Et les plus grands seigneurs qui ont de tous costez
Où soit en terre ferme, ou en Ithaque mesme
De biens & de bestail vne cheuance extresme
Non pas vingt des plus gros, n'oseroient nullement
S'accomparer à luy, ie te diray comment

Il a douze troupeaux de bœufs par les campagnes,
De brebis tout autant paissans par les montagnes,
De Cheures tout autant par les panchans couppeaux
Tondans la feuille tendre, & autant de pourceaux.
Chacun de ces troupeaux à ses gardes feables:
Pour les Cheures à part on a faict onze estables
Que les pastres au loing hors des champs vont gardãt,
De ses troupes chacun bon compte va rendant.
Chacun d'eux tous les iours à toute heure qui passe
Prend vn bœuf, vn mouton, ou vne Cheure grasse
La plus belle du parc, les mene aux amoureux
Afin d'en apprester leurs festins plantureux.
Moy ie garde les porcs, à moy en est la charge,
Desquels le plus souuent le plus gras, le plus large
Leur est aussi mené, & les mangent sans fin.
Ainsi luy disoit-il. L'autre qui auoit faim
Cassoit ce-tempendant, & remplissoit sa pance,
Et beuuoit le bon vin versé en abondance:
En s'attristant par fois, & ruminant bien fort
Comme il pourroit donner à ces mignons la mort.
Apres qu'il eut souppé à chere suffisante,
Le porcher prend encor sa tasse & luy presente
Pleine de son bon vin: c'est celle où il beuuoit,
Et luy gaillardement l'accepte & la reçoit,
Et la vuide ioyeux du bon ius delectable.
Apres se retournant au porcher à la table,
Se prend à dire ainsi. Or sus raconte moy
Qui est ce Prince riche, & ce tant puissant Roy
Qui t'acquit, ce dis-tu, & toute ta cheuance
De ses propres moyens, & auec sa finance,
Et que tu dis encor pour acquerir renom
Estre mort, en suyuant le Prince Agamemnon,

Dy le moy ie te pry : si ie l'auois peut estre
En allant par le monde au moins peu recognoistre,
Iupiter & les Dieux sçauent si ie diray
Si pour vray ie l'ay veu, ou si ie m'en tairay.
I'ay couru diuers lieux, i'ay veu mainte prouince,
Auquel lors le porcher, des autres porchers prince:
Mon bon homme, combien que diuers estranger
Vint en ceste maison passé par maint danger,
Et qu'il nous rapportast de ce prince nouuelle,
Son pere, ne son fils, ne sa femme fidelle
N'y croiroient nullement, tout ce qu'on en diroit
Fust vray, fust faux, iamais ne les esmouueroit.
Ces coureurs de pays indigens, miserables,
Rapportent tousiours faux, & ne sont veritables:
Car ils veulent disner. Que si quelque estranger
En ce fertil pays pauure se vient ranger,
Parle à Penelopé de chose qui luy plaise,
Bien que soit en mentant, elle le met à l'aise
A table à banqueter, & de tout s'informant
La pauurete se va de douleurs consumant,
Elle fond tout en pleurs, & selon sa coustume
S'humecte tout le sein de larmes d'amertume:
Pieté feminine, & qui tousiours sied bien
A la femme pudique, à qui le mary sien
Perdu ne se void plus, & ce-pendant qu'il erre
A ces iours acheuez en quelque estrange terre.
Or sus mon bon vieillard, boute toy à songer,
Vien nous quelque nouuelle inuenter & forger,
Attrappe en ce faisant de la Nymphe diuine
Quelque bon hoqueton, ou quelque manteline.
Helas, il est gisant long temps a par les champs
La proye des oyseaux, les chiens vont écorchans

Sa peau dessus ses os, les Autours effroyables
Mangent long temps y a ses boyaux miserables
Tirez hors de son corps, ou bien és eaux là bas
Les poissons en ont faict leur proye & leur repas,
Et ses os blanchissans és sablonneuses pleines
Gisent enseuelis dans les seiches arenes.
Ce bon Prince, ce Roy n'est plus, n'est plus à nous
Helas, il est perdu, & n'a laissé à tous,
Et principalement à moy, que sujet d'estre
En pleint perpetuel. Iamais vn meilleur maistre
Ie ne retrouueray ou que ie puisse aller,
Ne qui puisse iamais en bonté l'égaller.
Soit que ie coure aux lieux de ma naissance chere,
Soit que i'aille reuoir ou le pere ou la mere
Desquels ie suis sorty : dont ie ne plaindrois pas
Tant que de cestui-cy la perte & le trépas:
Encor que i'aye eu d'eux la naissance & la vie,
Non, ie n'ay point au cœur vne si grande enuie
De les voir, retourné en mon pays natal
Que i'ay de voir Vlysse, & qu'il me faict de mal
De ce qu'il est perdu, tant i'ay en reuerence
Ce nom que ie regrette, & nomme en son absence:
Tant, las, il me portoit de bonne volonté.
Ie l'appelle tousiours en douceur & bonté,
Comme mon frere aisné, & sa memoire forte,
Combien qu'il soit absent iamais en moy n'est morte.
Lors Vlysses luy dit : Tu ne peux tant donner
A ta foy, qu'Vlysses doiue onques retourner,
Tu en as, ce dis-tu, perdu toute esperance.
Or ie te iure icy la supresme puissance,
Non temerairement, bien tost tu le verras,
Mais recompense aussi donner tu m'en feras:

Arriué qu'il sera dans sa maison diuine
Alors habille moy, ou d'vne manteline
Ou d'vn bon hoqueton, pour t'auoir seurement
Annoncé qu'Vlysses viendroit finalement.
Ie ne veux toutesfois, bien que plein d'indigence
Qu'il ne soit arriué, prendre la recompense:
Ie hay plus que l'enfer vn que la pauureté
Contraint impudemment de dire faulseté.
Que le grand Iupiter qui du Ciel tient l'empire
Me soit vn iour tesmoin de ce que tu m'ois dire,
Ceste hospitalité, & ceste table icy
Où i'ay esté receu me le tesmoigne aussi,
Et du grand Vlysses la digne couuerture
Où ie suis entré pauure, oye ce que ie iure,
Tout ce que ie t'ay dit sans faillir aduiendra,
Vlysse en sa maison dans cet an reuiendra,
Ce mois n'aura si tost veu son heure derniere,
L'autre n'aura si tost commencé sa premiere
Que dedans son pays remis on le verra:
De son fils, de sa femme alors il vengera
Les mortels ennemis, ceux qui son bien deuorent,
Et sa maison illustre insolents deshonorent.
Auquel Eumee, alors ainsi tu respondis.
Iamais, ô bon vieillard, pour tout ce que tu dis
Tu n'auras recompense, & ce Roy honorable
Ne reuerra iamais son pays desirable.
Mais boy tout à ton ayse & pren ce bon repas,
Tu dis chose incroyable & qui n'aduiendra pas.
Parlons donc d'autre chose, & qui point ne m'ennuye:
Pour-autant que mon œil mal-aisement s'essuye
Quand i'entens que quelqu'vn me vient parler de luy:
Tristesse, marrisson, melancolie, ennuy,

Me geinent là dedans, Soit donc comme tu iures
Qu'Vlysses reuiendra, soit comme tu l'asseures,
Soit comme tant de fois i'ay veu Penelopé
Le cœur plein de souspirs, l'œil de larmes trempé
Le demander aux Dieux, le vieux Prince d'Ithaque
Laërtes autant qu'elle, & le beau Telemaque
Qui ressemble à vn Dieu, & moy plus qu'eux cent fois
Qui l'ay requis aux Dieux & de cœur & de voix.
Or ie plein le desastre & la fortune inique
De Telemach', qu'Vlysse a laissé fils vnique
Dés sa tendre ieunesse, il ressembloit tout faict
Vn gentil arbrisseau tout noble, tout parfaict,
Que les Dieux ont planté, croissant en beaux ramages,
Et reiettons plaisans, & verdoyans feuillages.
Souuentesfois i'ay dit, estant tout seul assis,
Quand son aage viendra plus fort & plus rassis,
Il ne sera pas moindre en vertu, en prudence,
En forme, en maiesté, en armes, en vaillance,
Que son pere a esté. Ie luy voy beau le corps,
La face bien formee, & les membres bien forts.
Ie ne sçay si vn Dieu son ame auroit blessee,
Ou si quelque mortel l'auroit interessee:
Mais vne humeur l'a pris depuis peu de courir.
Il est allé à Pyle afin de s'enquerir
Qu'est deuenu son pere, & si par grands merueilles
Quelque bruit en viendroit certain à ses oreilles.
Ce-pendant ces méchans ont armé vn vaisseau,
Ils sont en quelque part à l'attendre sur l'eau
Afin de le surprendre, & par leur artifice
Faire que d'Arcesie entierement perisse
La race dans Ithaque, & que le tombeau creux
Se repaisse en sa mort de tout ce sang fameux.

Mais laissons tout cela, n'en parlons dauantage,
Soit qu'il doiue tomber souz leur cruelle rage,
Soit qu'il eschappe heureux leur fiere trahison,
Et doiue reuenir en sa douce maison:
Le benin Iupiter en sa garde le tienne.
Bon vieillard conte moy de la fortune tienne,
Dy moy tes pauuretez, tes peines, tes ennuis,
D'où tu viens, qui tu es, & quel est ton pays,
Ta race, ta maison: quel vaisseau, quelle sorte
De gens t'ont mis icy, & t'ont seruy d'escorte,
C'est d'y venir à pié impossibilité.
Pasteur, ie te diray, dit il, la verité,
Quand le pain sur la table & le vin en la tasse
Ne nous faudroient iamais, tandis qu'en ceste place
Nous faisons bonne chere en toute oysiueté,
Et les autres seroient par la chaleur d'Esté
A faire leur trauail, ie ne te pourrois dire
La moitié de mon mal, le quart de mon martyre:
Tous les épics d'vn an, toute la neige aussi,
Ne seroient assez longs pour conter le soucy
Et les maux que i'ay eus des Dieux en abondance:
I'arriue de Candie où i'ay pris ma naissance,
Mon pere estoit fort riche en auoir paternel,
Il eut plusieurs enfans, du costé maternel.
Leur noblesse estoit grande, illustre, & en estime,
Mais ie ne fu pas né de mere legitime,
Ains d'vne concubine, & mon pere acheta
Esclaue à prix d'argent celle qui m'enfanta,
Et qui me mit au monde. Or encor que ma mere
Fust telle que i'ay dit, ce neantmoins mon pere
Castor fils d'Hylacus (i'ose me renommer
De ce pere le fils) ne laissa de m'aimer

Comme ses vrais enfans. Il estoit en Candie
Honoré comme vn Dieu tandis qu'il fut en vie,
Le peuple l'adoroit plein d'honneurs triomphans,
Plein de bien, de richesse, & de braues enfans.
Mais si tost que la Parque eust submergé son ombre
Dans le fleuue de Dis, & que le destin sombre
L'eust rangé chez Pluton, mes freres orgueilleux
De telle heredité, de biens si merueilleux,
Champs, richesses, tresors à partager se mirent,
Et de tout ce grand bien petite part me firent.
Ce beau partage faict ie ne fu longuement
Que ie ne prisse femme & bien & richement,
Ma vertu me l'acquit, mes armes, ma proüesse:
Car ie n'auois le cœur engourdy de paresse,
Ie n'estois ignorant du fort mestier de Mars,
Et ne tournois le dos aux coups ny aux hazars.
Mais, las, tout cela tombe asteure en decadence:
Si peux-tu toutesfois à voir mon apparence
Tirer presomption de ma force & vertu,
Et les malheurs encor' ne m'ont point abbatu.
Certes Mars & Pallas, l'inuincible Deesse
Ne m'ont point dépourueu de force & hardiesse:
Toutes & quantes fois qu'en embuscade mis
I'ay porté malencontre à tous mes ennemis
Suiuy de bons soldats, iamais (& i'en fay gloire)
L'image de la mort ne me vint en memoire,
Et iamais la frayeur ne me glaça les os.
Mais tousiours le premier de cœur de pieds dispos
I'allois donner dedans, & tousiours mon espee
Estoit dedans le sang la premiere trempee.
Tel en guerre i'estois, tel i'estois aux combats,
Le soing de la maison ne me deteneit pas,

Le soucy d'agrandir le profit domestique,
Le bien de mes enfans ne m'estoit en pratique:
Car mon humeur estoit de courir sur la mer
D'auoir de bons vaisseaux, & de faire escumer
Souz mes rames les flots. Les piques bien dorees,
Les iauelots pointus, les fléches acerees
C'estoit tout mon plaisir: les armes, la fureur,
Et les guerres qui sont aux autres en horreur.
Dieu m'auoit faict ainsi: vn autre à autre enuie,
Et à d'autres mestiers accommode sa vie.
Deuant que contre Troye allassent les Gregeois
I'auois esté desia Capitaine neuf fois,
Ie conduisois mes gens & mes naufs sur Neptune,
Et contre tout le monde esprouuois ma fortune:
Et tout me succedoit, tout selon mes discours
Croissoit, & iamais rien ne me vint à rebours.
Par là i'acquy en bref mainte grosse cheuance,
Ma maison augmentoit en honneur, en puissance,
Et mon nom s'en alloit par Crete fleurissant.
Mais quand de Iupiter le pouuoir tout puissant
Voulut contre Ilion armer toute la Grece,
Guerre qui mit à mort tant de braue ieunesse.
Il me fallut aussi en diligence armer
Auec Idomenee, & monter sur la mer,
Nous en aller à Troye, & sur le bleu empire
De Neptune equipper mainte forte nauire.
Or ne falloit-il pas tarder, ny reculler,
N'eust esté que l'honneur, il y falloit aller
Crainte qu'on ne nous vint taxer de coüardise,
Nous incitoit assez à subir l'entreprise
Neuf Soleils tous entiers nous fusmes à l'entour
Des hauts murs d'Ilion combatans nuit & iour,

En fin

En fin le dixiesme an à fleur nous les razasmes,
Puis remontans sur mer les voiles nous haussasmes
Pour nous en reuenir. Mais Neptun dispersa
Les nauires des Grecs, & sur mer les poussa:
Ie vins, mais Iupiter m'enuoya en colere
Le destin malheureux d'vne fortune amere.
Ie ne fu pas vn mois entre les voluptez
Dont ie m'apperceuois comblé de tous costez,
Que tout m'alleit riant, ma maison fortunee,
Femme ioyeuse & belle, & nouuelle lignee,
Femme que i'espousay en ses ans florissans:
Que desirs trop cruels le cœur me vont poussans
A plus haute entreprise, & ne me fut possible
De supporter plus outre vn repos si paisible.
I'arme donc vne flotte & remonte sur mer,
L'ardeur qui me poussoit me dictoit de ramer
En la terre du Nil. Ia desia mes gallees
Neuf en nombre flottoient sur les ondes sallees,
I'assemble tous mes gens, gaillards ils banquetoient
Par six iours, & de vins & viures se traittoient,
Et moy-mesme immolois à la majesté grande
Des Dieux sur leur autel mainte souëfue offrande:
Sur le septiesme iour vers le Soleil Leuant
Nous montasmes sur mer & nous mismes au vent
A la veuë de Crete allans à voille pleine,
Et le vent nous poussoit d'vne plaisante aleine,
Nos naufs rasoient la mer, & nos voilles sonnoient
Au pris que le Pilote & le vent gouuernoient.
Sur le cinquiesme iour vindrent nos naufs profondes
En Ægypte, ou le Nil faict égayer ses ondes:
Ayant deliberé d'entrer dedans ses eaux
Ie commande à mes gens d'y dresser leurs vaisseaux

Et de n'en sortir point, des escoutes i'enuoye:
Eux inconsiderez se mettent à la proye
Se fians en leur force, & courans par les champs
Ils mettent tout au fil de leurs glaiues trenchans:
Ils degastent les bleds, & les troupes craintiues
De femmes & d'enfans ils entrainent captiues.
La frayeur, la clameur, court des champs aux citez,
Dessus le poinct du iour les bourgeois incitez
Conuiennent tous ensemble, & la trouppe animee
A cheual & à pied faict vne iuste armee.
Les morions luisans ils marchent contre nous,
Et Iupiter iettant ses foudres en courroux
Tourna mes gens en fuitte, & nul n'eut le courage
De soustenir le choc. la fuitte, le carnage
Nous prend de tous costez, les ennemis plus forts
Estendent la plus part de nos gens roides morts,
Les autres prisonniers souz leur puissance rude
Sont touchez, pour subir tres-dure seruitude,
Mais Dieu eut soin de moy en ce piteux effort.
Toutesfois son plaisir fust que ie fusse mort
Sur le champ en Ægypte, au beau milieu des armes,
Helas qu'il m'eust sauué & d'ennuis & de larmes.
I'arrache mon armet, iette mon coutelas,
Destache ma rondache, & iette tout à bas
Cours au cheual du Roy, tombe deuant sa face,
Me iette à ses genoux, les baise & les embrasse,
Il me donna la vie, en son char me monta,
Me mena dans la ville, & leur ire arresta,
Car ils m'enuironnoient, & de grande furie
Me presentans leurs dards vouloient auoir ma vie.
Il me tira delà, de crainte d'encourir
L'ire de Iupiter si l'on m'eust faict mourir:

Car il est protecteur des suppliants, & venge
Tres-asprement le tort qu'on faict à vn estrange.
Ie vescu là sept ans assez heureusement,
Mes affaires menay assez prosperement
Entre ces gens du Nil, & me fit on largesse
Assez benignement de bien & de richesse,
Voicy le huictiesme an qui desia s'en venoit,
Et ses iours reuolus dans son rond retournoit,
Quand vn Phœnicien, homme plein de malice,
Dont force gens auoit ruiné l'artifice,
M'accosta doucement. Il me persuadoit
D'aller en Phœnicie, où lors il possedoit
Force biens, force champs, force riche heritage.
Il me tint tout vn an auec son doux langage,
Ie demeure chez luy. Or se passant le temps,
Et les iours & les mois, en fin vint le Printemps:
Il me depescha donc comme pour la traffique,
Sur vn vaisseau chargé en la terre Libyque.
Or sa meschanceté reuenoit à cela,
De me faire en-aller & de me vendre là,
Car il ne pensoit pas en tirer peu de somme:
Ie le suy, me doutant toutesfois de mon homme,
Mais force m'estoit bien. Mais pour l'heure le vent
D'vn souffle bon & doux nous alloit poursuyuant:
Si que prosperement sur la mer nous cinglasmes,
Tant que pres de Candie en fin nous arriuasmes,
Et Iupiter alors du mal nous ourdissoit:
Nous laissons apres Crete, & plus on n'apperçoit
Isle, terre, ne port: nous n'auons plus en veuë
Rien que mer, rien que Ciel. Lors vne noire nuë
Iupiter fond sur nous portant orage & bruit,
Tenebres & tempeste: au lombre de sa nuit

L'eau se couure cachee, & Iupiter qui tonne
Eclairs, foudres & feux au trauers de nous donne,
Le vaisseau pirouëtte, & du foudre frappé
De tonnerre est remply, de foudre enueloppé:
Nos gens tombent en mer, à corneilles semblables
Flottons dessus les eaux, les ondes effroyables
Engloutissent la barque, & le grand Iupiter
Leur vouloit tout espoir de se sauuer oster.
Il me mit toutesfois, en me sauuant à nage,
Le mast entre les mains, me donna le courage
De le prendre & serrer pour euiter la mort:
L'eau le vent me portoient d'vn admirable effort,
Neuf iours entiers la mer sur elle me sousleue,
Mais le dixiesme flot me iette sur la greue
Des Thesprotes humains. Le Ciel estoit bandé
Et la nuit estoit close alors que i'aborday
A nage sur le bord, où me sauua la vie
Le gentil Roy Phedon, & me fit courtoisie:
Car son cher heritier me courut au deuant,
Me receut demy-mort du froid, du flot, du vent,
Du trauail de la mer, me mena en sa salle
Me tenant par la main, tant qu'en sa court royalle
Il m'eust accompagné, & tres-benignement
Déchiré, me couurit d'vn bon accoustrement.
Là ie l'ouy parler d'Vlysses le Roy sage,
Comme il l'auoit receu par le droit d'hostelage,
On luy auoit dressé tout son embarquement
Pour iusqu'en son pays le mener seurement.
Les richesses qu'Vlysse auoit lors amassees,
Il me les fit monstrer à monceaux entassees:
Tant fer elabouré, qu'or & cuyure luisant.
Le tout tel, qu'il seroit pour nourrir suffisant

Quelqu'vn iusques aux enfans de la race dixiesme,
Et chez ce Roy estoit tout ce tresor extresme.
Il me contoit comment le Cephalenien
Son chemin auoit pris au bois Dodonien
A Iupiter sacré, pour auoir fauorable
Du chesne predifeur l'oracle veritable,
Et comment il deuroit reuoir finalement
Son Ithaque par luy desiree ardamment,
S'il reuiendroit caché dans sa chere contree,
Ou si à découuert il y feroit entree:
Dessus l'autel sacré iurant il protestoit
Que pour ce seul conuoy des naufs il apprestoit,
Les rangeoit dans son port, & que tout l'equipage
Et les gens estoient prests pour faire le voyage.
Mais l'occasion vint de m'enuoyer deuant,
Qui fut qu'vne nauire alloit prendre le vent,
D'hommes Thesprotiens, qui venoient faire charge
De bleds en Dulichie, & prendre la mer large.
Il commande à ses gens que ie fusse porté
Vers le Roy Acastus en toute seureté,
Mais estans sur la mer ceste méchante bande
Machina contre moy vne trahison grande,
Afin que ie tombasse en des malheurs nouueaux:
Nous ne fusmes plustost bien auant sur les eaux
Qu'ils me firent sentir leur grande ingratitude,
Prests à me faire entrer en dure seruitude.
De mes habillemens & bons & precieux
Ils me font despouiller, & me donnent ces vieux
Que voicy sur mon dos: au soir ils arriuerent
En la plaisante Ithaque, alors ils me lierent
De cordes dans la barque, & puis chacun d'eux sort
Et s'en vont apprester leur soupper sur le port:

Les bons Dieux irritez contre leur inclemence
Rompirent mes liens. A l'heure ie commence
Deplier sur mon chef mes déchirez haillons,
Me couler dans la mer, puis ie fends les sillons
A grand force de bras; l'onde me porte à nage,
Et ie couppe le flot, tant que sur le riuage
I'aborde vistement. Là vn bois verdoyant,
Et maint grand chesne alloit ses feuilles ondoyant:
Ie me tapy dessous, & elles me cacherent,
Les cruels inhumains longuement me cercherent
Auec de grands regrets, ils visitoient par tout,
Et fouilloient la forest de l'vn à l'autre bout.
Ils penserent en fin de ne point dauantage
Perdre temps à cercher le bois & le riuage,
Et montans sur la nau à force de ramer
Regaignerent le hault de la profonde mer.
Les Dieux à seureté souz les feuilles me mirent,
Et puis en ta maison benins me conduisirent,
Toy qui, comme ie voy, te maintiens prudemment.
  Adonc luy respondit le porcher brefuement:
O sur tous estrangers, estranger miserable,
Certes tu m'as esmeu en contant pitoyable
Tes malheurs, tes erreurs: mais tout ce que tu as
Raconté d'Vlysses, iamais tu ne pourras
Me le persuader, ce sont fables & songes
Trouuez mal à propos. Qu'vses-tu de mensonges
Si temerairement en l'estat où tu es?
Ie sçay bien que mon Roy ne reuiendra iamais.
Les Dieux l'ont trop hay, puis qu'és mains ennemies
Souz Troye il n'est pas mort, nõ plus qu'és mains amies,
Combatant vaillamment. Les Grecs pour sa valleur
S'il y fust succombé, eussent à son honneur

Vn sepulcre dressé, superbe, & conuenable
A Prince si vaillant, & qui eust honorable
Pour son fils à iamais, son beau renom ietté
Fameux & triomphant à la posterité.
Mais maintenant il gist déchiré des harpies
Sans reputation. Or ie garde ses truyes
Et ses grands pourceaux gras, vray amateur des chãps,
Haïssant le commerce & les hommes méchans.
Ie ne vay iamais plus dans la maison royalle,
Que quand Penelopé son espouse loyalle
Des Princesses l'honneur veut parler auec moy
Alors qu'elle a ouy des nouuelles du Roy:
Ses seruiteurs alors s'enquierent, se tourmentent,
Et de sa longue absence attristez se lamentent.
Les autres ce-pendant gourmandent à plaisir,
Et dedans sa maison viuent à leur desir.
Mais depuis, ie n'ay eu volonté de m'enquerre
Qu'vn Ætole menteur qui tracassoit la terre,
Me trompa méchamment. C'estoit vn vray volleur,
En fin il arriua ceans à mon malheur.
Ie l'y receu selon ma petite puissance,
Cet homme me disoit que pour toute asseurance
Il auoit veu en Crete Vlysse, s'adressant
Au Prince Idomené, ses naufs rebastissant
Brisees par les flots. Que pour chose certaine
Il deuoit estre icy dans la moisson prochaine,
Pour le moins en Automne, alors qu'on cueilleroit
Des arbres les fruits meurs, & qu'il ameneroit
Auec luy tous ses gens, hardis, pleins de vaillance,
Et portans auec eux butins en abondance.
Bon homme, par ainsi puis que les Dieux tres-hauts
T'ont conduit en ce lieu, apres mille trauaux

Par toy soufferts sur mer : Ne me dy point de songes,
Car ie hay à la mort les controuuez mensonges
Et les mots enjolleurs, inuentez pour flatter.
Ie ne lairray pourtant de te tresbien traitter,
Et ne cognoistras point que rien moins ie t'en ayme,
Car ie crains le courroux de Iupiter supreme,
Et prenant grand pitié de tes ennuis cuisans
Et de ta pauureté, ie t'ay receu ceans.
Auquel dit Vlysses le prince venerable:
Tu t'es armé d'vn cœur du tout inuiolable
Aux persuasions, l'opiniastreté
Rend ton ame confite en incredulité,
Puis que tous mes sermens ne t'ostent point de doute,
Et ne t'esmeuuent pas. Mais voicy que i'adiouste
A tout ce que i'ay dit, faisons vn pact nous deux,
Et prenons à tesmoins de cecy tous les Dieux
Qui habitent au Ciel : Si ton Roy, si ton Prince
Est bien tost de retour icy en sa prouince,
Alors tresbien couuert d'vn bon accoustrement
Tu me feras par luy conduire seurement
Où ie voudray aller : mais s'il ne vient se rendre
Icy comme ie dy, sur l'heure fay moy prendre
A tes gens, & me fais du plus hault d'vn rocher
Precipiter en mer, pour apprendre à prescher
Cy apres aux coureurs, à dire flatteries
Aux pauures, mesmement vsans de menteries.
Eumæe luy replique, à qui l'entendement
Estoit prudent & sage : Ainsi asseurément
Puissay ie conseruer ma bonne renommee,
Que mon integrité par tout soit estimee,
Puissay-ie accroistre encor' en reputation,
Moy qui t'ay recueilly de bonne affection,

Que i'ay logé ceans, a qui i'ay faict largesse
De tout ce que i'ay peu suiuant ma petitesse,
Qu'encores ie te tue & te retourne oster
Ton amiable esprit, & puis qu'à Iupiter
I'allasse offrir mes veux en grande diligence.
Mais l'heure du souper long-temps y a s'aduance,
Et mes gens là dehors l'attendent volontiers.
Ainsi qu'ils mettoient fin à ces propos diuers
Voicy venir ces gens, auecques les grands bandes
Et des porcs engressez & des truyes gourmandes.
Lors selon leur coustume ils s'en vont renfermans
Les truyes dans les toits, & vn grunissement
Effroyable, s'entend a l'entour des grands auges,
Vn bruit, vn grondement se faict dedans les bauges
Où ils s'alloient coucher. Adonc il appella
Ses pastres par leur nom, & ainsi leur parla.
Garsons amenez moy le plus gras de la trouppe
Afin que ie l'immole & la gorge luy couppe.
Afin de festoyer ce bon homme estranger
Qui est venu ceans, lequel ie veux loger
Et le traicter tres-bien. Nous ferons bonne chere:
Aussi bien n'auons nous que peyne & que misere
A traicter ce bestail, & ces braues galans
Vont de nostre labeur se moquans & soulans.
Il disoit, & soudain il agence vne broche
De son luysant cousteau, & le grand porc aproche,
Qu'ils touchent deuers luy de long-temps engressé,
Et dans le cinquiesme an desia fort aduancé.
Il est mis sur le gril pres du feu qui esclaire
Eumæé, qui n'estoit pas aprentif a bien faire
Vne ceremonie, adresse alors ses veux
Au lieu qu'il conuenoit memoratif des Dieux

Puis arrachant du poil dessus l'horrible teste
Ayant blanches les dens, dans la flamme il le iette,
S'aprocha de l'autel & pria longuement,
Apres qu'il eut tiré fort ententiuement
Le poil dessus la heure, & ietté dans la flamme
La troupe des hauts Dieux il suplie & reclame,
Qu'Vlysse son seigneur puisse par leur bonté
Quelque iour retourner chez luy à sauueté.
Lors la massue il prend faicte de bois de chesne,
Et la haussant en l'air la grand beste il asséne,
Et son ame la laisse. Ils l'egorgent alors
Et le brulent au feu, luy despessent le corps,
Et le maistre porcher prenant piece apres piece
Par tout les entortille & les couure de gresse:
Puis de fleur de farine il les saupoudre vn peu,
Et pour les faire cuire il les met sur le feu:
Le reste est departy, & les pieces tranchees,
Dans les hastes pointus sont soudain embrochees,
Font le tout bien rotir, & puis rosty qu'il est
Des broches l'ont tiré, & l'ont mis sans arrest
Dedans les grands bassins. Tout si bien s'achemine
Que lon voit vn chacun se ruer en cuisine:
Entre tous le porcher qui faict tout prudemment
Faict du corps detranché sept pars egallement:
La premiere il dedie aux Nymphes, la seconde
Au beau fils de Maja à la langue faconde
Mercure l'eloquent, humblement le priant
Les autres portions il va distribuant
A ceux qui assistoient au diuin sacrifice,
Mais pour plus grand honneur il presente à Vlysse
Du porc aux blanches dents l'eschine entierement,
Et à son maistre donne vn tel contentement:

Qui luy dit. Pleust aux Dieux que Iupiter le pere
Te voulust tant de bien, te fust autant prospere
Comme i'ay de subiet de t'aymer & cherir:
Tu me viens honorer, me traitter, me nourrir
Moy chetif estranger & par ta bienueillance
Receu dans ta maison ie mange à suffisance.
Lors Eumæe hoste heureux, reçoy ioyeusement
Ces viures qui te sont offerts benignement,
Et ne t'espargne pas, mange en toute allegresse,
Car c'est Dieu qui nous faict de tout cecy largesse.
Il donne, il faict encor tout à sa volonté:
Car grand est son pouuoir & n'est point limité.
Ce disant il parfaict les diuins sacrifices
Et aux Dieux immortels il offre les premices.
Puis versant le vin noir, il le met de bon cœur
En la main d'Vlysses des villes le vainceur
Seant à son costé. De viure delectable
Mesaulius couuroit abondamment la table
Il l'auoit achepté son maistre absent apart,
Luy seul, sans que le viel Laërtes y eust part
Ny sa dame non plus. Au pays de Taphie
Il l'acquit, de l'argent que de son industrie
Il auoit amassé. Ils se traictoient ainsi
Des viures aprestez & du bon vin aussi.
Quand la soif fut esteinte & la faim arrestee
Mesaulius dessert & la table est ostee,
Eux ils gaignent le lict. La nuit alors tumboit
Et de son pied obscur sur la terre eniamboit,
La pluye decouloit du ciel en abondance
Et Zephire souffloit de grande vehemence.
Lors le cault Vlysses inuention cerchant
Sondoit le cœur d'Emæe & de ses gens, taschant

De recouurer pour luy encontre la froidure
Ou quelque manteline ou quelque couuerture,
Car il auoit tousiours de soy tres-grand soucy.
Pasteur Eumæë, dit il, & vous porchers aussi
Oyez moy ie vous pry. Ie vous veux faire conte
Pour me glorifier & si ie vous raconte
Chose qui me retourne à louange & honneur,
Vous me suporterez. Car le vin, domineur
Incite aussi souuent le discret & l'honneste
A dire & à conter, que le sot & la beste:
Faict si tost l'vn que l'autre entre les pots chanter,
Dire propos ioyeux, & danser & sauter.
Mesmes sans y penser des propos il entire
Que chose que ce soit ne se sçauroit mieux dire
N'y plus pertinemment. Donques, puis que ie suis
En train de babiller, & taire ne me puis
Ie ne cacheray pas mes faicts & ma prouesse.
Fussay-ie asteure au temps de ma forte ieunesse,
Eussay-ie maintenant la force & les moyens
Comme quand nous faisions la guerre aux forts Troyẽs
Entre autres vne fois nous batismes l'estrade,
Et leur fusmes dresser vne forte embuscade.
Vlysses la menoit auec Menelaus
Et ie fus le troisiesme. Or estans paruenus
Tout contre la Cité, a trauers les bocages
Et parmy les grands bois touffus de vers feuillages,
A l'entour de la ville, & les murs grands & hauts
Où Priam dominoit, entre les grands ruisseaux
Dans les marais tapis, la nuit qu'on ne voit goute
Sur nos armes couchez nous estions à l'escoute.
La bise nous faissoit, le manteau sombre & froit
Nous geloit de la nuit, le giure nous couuroit

Herissant de glacons, & les glaces cruelles
A nos armes pendoient en guise de chandelles.
Tout tant qu'ils estoient là de bons manteaux couuerts
Bien vestus, bien fourrez, sommeilloient à l'enuers
Et ne sentoient le froid. Moy par ma negligence,
De l'armee sortant, n'auois plein d'imprudence
Pris mandil, ne manteau, seulement plein d'ardeur
Ie suiuois, ne pensant que si grande froideur
Se deust leuer la nuit : ià de la nuit poissee
La plus grand part estoit entierement passee
Et les astres tumboient de l'olympe noircy,
Quand ie me pris a dire à l'Ithaquois ainsi:
Ie le poussois du coulde, & luy prompt à merueille
En m'entendant parler vistement se reueille.
Noble Laërtiade Vlysses, fils des Dieux,
Sans doubte ie suis mort, & ce froid odieux
Me tue & me transit, faute de couuerture
Que ie puisse opposer à ceste grand froidure.
Le temps m'a bien trompé ie n'ay que le pourpoinct
Tout simple & sans manteau, & si ie ne voy point
De remede à mon mal. Tel estoit mon langage,
Et luy ne tarda guerre à me donner courage:
Car il auoit les deux, combatre vaillamment
Et tres-bien conseiller alors tout bassement
Parle bas, me dit il, que quelcun de la bande
Ne cognoisse ton faict & ton malheur n'entende,
Puis le coulde courbé, pensif & en soucy,
En s'appuyant dessus, se prit a dire ainsi.
Escoutez compagnons, ce pendant qu'on repose
I'ay dormy, & si ay songé à vne chose.
Nous sommes eslognez de nos gens grandement.
Que quelcun d'entre nous coure diligemment

Deuers Agamemnon qui aux peuples commande,
Si son aduis seroit qu'vne troupe plus grande
Vint au deuant de nous. Qu'on luy voise annoncer
Afin qu'il en enuoye & les face aduancer.
Il n'eust pas acheué, que Thoas, braue race
Du vaillant Andræmon, se leue sur la place,
Iette son manteau teint de pourpre richement
Et aux vaisseaux dorez s'encourt diligemment
Ie leue le manteau tres-bien m'en enuironne
Et m'endors la dessous, tant que l'aube rayonne,
Et nous monstre le iour fussay-ie comme alors
Plein de force & vigueur les membres & le corps;
Certes quelqu'un de vous esmeu de la froidure
Me viendroit secourir de quelque couuerture
Comme vn homme de bien m'aymant & reuerant
Car ces haillons rompus me vont des-honorant.
A ces mots Eumæus. Bon vieillard honorable
Certes tu n'as rien dit qui ne soit fort louable;
Rien ne t'est eschappé n'y de mal digeré
Ny de mal à propos, n'y d'inconsideré.
Tu ne chommeras pas de bonne couuerture
Ny d'autre chose encor pour chasser la froidure
Dont on peut au besoing vn pauure accommoder;
Pour vn temps seulement, sans par trop le garder
Mais le matin venu, des que l'aube doree
Aura de ses rayons la campagne eclairee
Tu reprendras sur toy ton vieux accoustrement
Nous n'auons pas icy trop à commandement
Des robes à changer. I'ay seulement la mienne
Et des autres chacun à simplement la sienne
Mais quand Telemachus le preux fils d'Vlysses
Nous sera de retour, lors tu auras assez

D'acoustremens pour toy, il te doura tuniques,
Et mandils & manteaux & robes magnifiques,
Et le fera guider sur le flot indompté
Comme te dictera ta bonne volonté.
Ce disant, il se leue & le feu il attise,
Et la place du lit au plus pres il a mise
Où couchoit Vlysses, dessous il estendit
Force peaux de brebis, quant il fut sur le lit
On iette dessus luy vne grand manteline
Espesse, douce, molle, & de laine fort fine,
Dequoy le bon pasteur Eumæus se souloit
Et couurir & vestir, quand aux champs il alloit,
Et que l'hyuer fascheux plein d'horreur & de glace
Herissoit sur les champs sa morfondante face.
Vlysses s'endormit, pour lors libre d'ennuy
Et les ieunes porchers dormoient autour de luy.
Mais au braue porcher par trop seur il ne semble
D'estre ainsi sur vn lit, & dormir tous ensemble
Si loing de son bestail. Il sort donc vistement,
S'apreste pour aller, & s'arme brauement.
(Vlysses s'esiouit, qu'vn tel homme commande
Et donne ordre a son faict d'affection si grande,
En le pensant si loing) premierement il prend
Son coustelas tranchant, à son costé le pend.
Apres il met sur luy sa cappe en couuerture
Forte contre le vent & contre la froidure,
Vne grand peau de cheure au dessous le couuroit
Bien forte, bien passee, & propre à qui voudroit
S'armer contre le temps: prend en main dauantage
Vn long baston ferré. Puis en ceste ecquipage
Propre pour se garder & des hommes meschans
Et des chiens dangereux, sort pour aller aux champs.

Il s'en alla ietter au dessous d'vne roche
Cauee, où reposoient ses porcs à la dent croche,
Ou le paisible abry la colere appaisoit
De la siflante bize, & le vent se taisoit.

Fin du quatorziesme liure.



LE QVINZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

Pallas se represente à Telemachus en dormant, l'admoneste de retourner en Ithaque. Il part, apres auoir receu des presens de Menelaus & d'Helene il recoit en son vaisseau Theoclymenus deuin, s'enfuyant pour vn meurdre qu'il auoit commis. Eumæus conte a Vlysses comme les Pheniciens l'ayant enleué de Syrie, le vendirent à Laertes. Telemachus reuient en Ithaque sans rencontre, enuoye son vaisseau a la ville, &luy, va trouuer aux champs Eumæe.

AVTRE SOMMAIRE.

Telemaque reuint sauf de Lacedæmone,
Eschappe des amants l'embuscade felonne.

DEdans Lacedemon à la large estendue
La deesse aux yeux vers Pallas s'estoit rendue, (encor
Ou faisoient bonne chere & seiournoient
Le fils du preux Vlysses & celuy de Nestor,
Afin d'en rappeller le gentil Telemaque
Et faire qu'il reuint en sa terre d'Ithaque.

Elle les rencontra ches le fils d'Atrëus
Couchez dans le palais du Roy Menelaus,
Palais aux hautes tours, où la magnificence
Du prince se monstroit en superbe excellence.
Le fils du vieux Nestor dormoit profondement
Mais celuy d'Vlysses ne fermoit nullement
Ses yeux pleins de soucy, nulle mollesse tendre
Nul repos nul sommeil ne le pouuoient surprendre,
Toute la nuit le soing soucieux le rongeoit
Et plein d'inquietude en son pere il songeoit.
Ces mots luy furent tels de la deesse affable.
Ce long seiour icy ne t'est pas conuenable
Gentil Telemachus: tu laisses sans raison
La garde de tes champs, le soin de ta maison,
Et tant de poursuiuans te rongent, te deuorent,
Et de tout leur pouuoir ta maison des-honorent,
Cependant que tu perds ton temps, en t'adressant
Au ieune fils d'Atree, & le vas caressant.
Debout: va le presser qu'il te renuoye, insiste
Sur ton depart, tandis que ta mere persiste
En son integrité, ne voulant offencer
Sa chasteté, combien qu'on la veille forcer
De se remarier. Car son malheureux pere
Et ses freres aussi la pressent en colere
De prendre Eurimachus, qui passe de moitié
Tous ses competiteurs de biens & d'amitié
Et veut acroistre encor son dot & son douaire
Plus que n'estoit celuy que luy donna ton pere
Par ainsi haste-toy, que rien ne soit osté
Dehors de la maison contre ta volonté.
La femme est, tu le scais inconstante & muable
Qui croistra s'elle peut, legere & variable

Le bien & la maiſon de qui l'eſpouſera:
Et enfans, & mary premier elle oublira.
Elle n'a plus du mort aucune ſouuenance
Ne le regrette plus, tant s'en faut qu'elle y penſe.
Par ainſi, tout ſoudain que tu ſeras ches toy
Commet tout ton affaire en la main, en la foy
D'vne tant ſeulement de tes ſeruantes, celle
Que tu pourras iuger t'eſtre la plus fidelle,
Iuſqu'à ce que les Dieux te faiſans rencontrer
Femme digne de foy te la viennent monſtrer.
Eſcoute encore vn mot vne gaillarde trouppe
Des pourſuiuans, t'attend & le chemin te couppe
Entre Ithaque & Samos, en l'endroit proprement
Où la mer s'eſtreſſit le plus eſtroittement.
Leur conſpiration, leur complot leur enuye
Porte de te ſurprendre & de t'oſter la vye
Deuant que tu arriue en ta propre maiſon.
Ils n'accompliront pas pourtant leur trahiſon.
Pluſtoſt s'ouure la terre, & quelcun engloutiſſe
Des meſchans pourſuiuãs mangeur des biens d'Vlyſſes.
Tu deſtourneras donc gentiment ton vaiſſeau,
Des iſles t'eſlognant, prendras le large en l'eau,
Toute nuit rameras: & le vent agreable,
Celuy des immortels qui t'eſt plus fauorable
T'enuoira par derriere. Il te deliurera
De la troupe ſanglante & au port te rendra.
Quand tu ſeras rendu dans ta paternelle iſle
Que tous tes compagnons s'en aillent à la ville
Pour toy tu t'en iras trouuer diligemment
Ton fidelle porcher, qui garde ſeurement
Tes trouppes de pourceaux & les paiſt de glandage
Et qui t'eſt ſi humain & de ſi bon courage.

Tu reposeras là toute nuit à recoy,
Et il ira porter des nouuelles de toy
A ta mere en la ville, & luy dira habile
Que tu es arriué à seureté de Pyle
Ce disans dans le ciel viste elle s'en vola
Et luy tout aussi tost reueiller s'en alla
Le fils du vieux Nestor dessus la couche molle,
Et le poussant du pié luy dit ceste parolle.
Debout fils de Nestor Pisistrate, attellons
Nos cheuaux pie-cornez au carrose, & allons.
Et le fils de Nestor. Il n'est pas temps encore
De presser son depart. Il est nuit, & l'aurore
Aparoistra bien tost: demeure, & attendons
Que nous ayons receu les presens & les dons
Du Roy Menelaus, & ce que voudra faire
Ce prince liberal courtois & debonnaire:
Les faisans sur le char porter premierement,
Puis nous donnant congé, nous parlant doucement.
Car l'amy recueilly en douceur & clemence
De son hoste à iamais garde la souuenance,
Il dit, & la belle aube alors apparoissoit
Et de son beau retour tout le ciel rougissoit.
Desia Menelaus à la voix forte & bonne
Ayant laissé le lict d'Helene sa mignonne
Helene aux beaux cheueux, de sa chambre sortoit,
Et le fils d'Vlysses le voyant se hastoit
De venir au deuant: il iette en diligence
Dessus luy son manteau riche par excellence,
Sort & luy dit ainsi s'estant aproché pres.
Diuin Menelaus prince des peuples grecs
Nourry de Iupiter donne moy ie te prie
Congé de retourner en ma chere patrie,

I'en brule de desir, d'enuie & de soucy.
Auquel le fils d'Atreus respondant dit ainsi,
Je ne te priray pas d'estre icy dauantage
Contre ta volonté prince gentil & sage,
Pars, selon ton desir. Car ie me fasche fort
Si plus que ie ne veux quelcun faict son effort
De m'arrester chez luy: soit que ce soit par hayne
Ou par trop grande amour. L'obseruance moyenne
Est seante en cela. Mesme indiscretion
Est de chasser celuy qui n'a affection
De s'en aller encor, & retenir par force
Celuy qui departir s'entremet & s'efforce.
L'hoste soit bien venu tant qu'il veut sejourner,
Il luy faut dire adieu s'il s'en veut retourner.
Mais toy demeure aumoins iusqu'à tãt qu'on apporte
Les presens que ie veux t'offrir en toute sorte,
Que tu verras bien tost & ie vay ordonner
Aux femmes là dedans de nous faire disner
De ce qui sera prest & c'est chose notoire
Que gloire, honeur, profit reuiennent de bien boire
Auant que de partir: on va plus longuement
Et passe ton pais bien plus allaigrement.
Que si tu veux passer au trauers de la Grece
Et aller par Argos ville grande en richesse,
Ie t'accompagneray par tout tres-volontiers
Et à mon char ioindray mes agiles coursiers,
De la Grece au trauers du regne Pelopide
Ioyeux te seruiray & d'escorte & de guide,
Et si n'y aura nul qui volontairement
En signe d'amitié ne te face vn present,
Soit beaux tripiez d'airin, ou quelque belle casse,
Quelque beau vase d'or, ou quelque couple grasse

De mules pour tirer. Auquel fort prudemment
Respond Telemachus: des Gregeois l'ornement
O grand Menelaus, race du fils de Rhee,
C'est chose dedans moy toute deliberee
Que de m'en retourner. Ie suis venu de loing
Et personne n'est la qui puisse prendre soing
De mes biens de mes champs, & pendant mon absence
Auoir l'œil pour regir vne si grand cheuance
Possible qu'en cerchant mon pere vaynement,
Ie me perdrois moy mesme, & tout entierement.
Menelaus oyant ces raisons pertinentes
Commande que sa femme enioigne à ses seruantes
D'aprester le disner, afin de contanter
Ses hostes en partant, & de les bien traitter.
Puis vint de Boëthes le fils Eteonee
Car sa chambre n'estoit grandement eslognee
De celle de l'Atride, auquel lors signe il fit
D'aller tout aprester. Et l'autre y satisfit.
Cetempendant le Roy alla dedans sa chambre,
Puis en son cabinet qui ne respiroit qu'ambre,
Helene le suiuit la mignone à Venus.
Et Megapente apres. Quand ils furent venus
Au lieu où lon serroit les tresors admirable,
Menelaus en prend vn vase emerueillable
Gentiment arondi. Son fils Megapenthé
Vn grand hanap d'argent a pris & emporté,
Et la Reyne fouillant dedans ses garderobes
Où elle resserroit ses precieuses robes
Ouurage de sa main vne elle en choisissoit
Qui sur toute tres-belle & grande paroissoit,
De diuerses couleurs en estoit la tissure,
La riche broderie auec l'entre-lassure

Comme vn astre luysant la faisoient eclater,
Elle estoit tout dessous. Ils viennent aporter
Soudain ces beaux presens au prudent fils d'Vlysse,
Auquel Menelaus: que Iupiter propice
Le mary de Iuno te doint entierement
De faire ton retour à ton contentement
De tout le plus exquis dont ma maison se pare
Ie te veux faire honneur du plus beau, du plus rare.
Quant à ce hanap là d'argent resplendissant
Dont les bords sont dorez de fin or iaunissant,
C'est œuure de Vulcan, forgé par excellence
Par l'orfeure du Dieu qui le tonnerre eslance
Le riche Roy de Tir qui commande en Sidon
Ainsi que ie passois chez luy m'en fit vn don.
Ce disant, il luy mit en main le digne vase
Dont l'or pur entouroit superbement la base,
Si luy tendit son fils le beau Megapenthé
Le grand hanap d'argent qu'il auoit aporté,
La belle Helene apres à la ioue vermeille
Tenant entre ses mains la robe nompareille
Au beau Telemachus alloit ainsi disant
Et ie te donne aussi ce precieux present
Pren le mon cher enfant & garde cest ouurage
De l'amitié d'Helene en gaige & tesmoignage,
Et que tu donneras quand viendra la saison
A celle qui viendra espouse en ta maison,
Et qu'elle portera comme ta femme chere
Quand tu l'espouseras, & cependant ta mere
Te la pourra garder. Or va en grand plaisir
En ta noble maison, & selon ton desir.
Elle dit, & luy tend ces presens d'excellence,
Et Thelemach les prend en grand esiouissance.

Pisistratus les porte au carosse, & en soy
Admire la grandeur d'vn si liberal Roy
Adonc Menelaus aux blonds cheueux emmene
Les princes dans la sale, auec sa belle Helene:
Chacun d'eux prend son siege & honorable & beau
Et la seruante apres leur aporte de l'eau
Et verse sur leurs mains l'eau freschement tiree
Qui claire va coulant de l'aiguiere doree
Dans le bassin d'argent, apres elle estendit
La nappe sur la table & dessus le pain mit,
Et viures à l'argesse Etheoné decoupe
Et les parts distribue à chacun de la trouppe,
Et de Menelaus le fils Megapenthé
Leur seruoit le bon vin selon leur volonté.
Eux estendent les mains sur les chairs aprestees
Et qu'à table on auoit deuant eux aportees
Quand ils eurent chassé la faim, la soif encor,
Alors Telemachus & le fils de Nestor
Attelent les coursiers, montent en diligence
Sur le coche doré. Menelaus s'aduance
Pour sortir auec eux, & tenant en sa main
Vne grand coupe d'or plene du meilleur vin,
La verse deuant eux, priant pour leur voyage,
Puis se tournant à eux il leur tint ce langage.
Or a Dieu mes enfans, que puissiez vous ainsi
Estre a iamais contants. Raportez tout cecy
Au sage Roy Nestor, qui tant que seiournasmes
Deuant la forte Troye & les mains y menasmes
Me seruit d'vn bon pere. A qui l'Vlyssien,
Nous ferons ton message au heros ancien
Le genereux Nestor, ô magnanime prince.
Dieu voulust qu'arriuant en ma chere prouince

Où ie m'en vois tout droit au departir d'icy
Sans m'arrester ailleurs, ie rencontrasse ainsi
Le prudent Vlysses, ie luy ferois entendre
Le courtois traictement, l'honneur & l'amour tendre
Que i'ay receu, son fils, en ton palais royal,
Combien tu m'as esté de beaux dons liberal.
Il acheuoit de dire alors qu'on vit parestre
Vn Aigle qui voloit deuers la bande dextre,
Prodige merueilleux. Vn Oye il rauissoit
Et blanche & domestique, & serrant la pressoit
En ses serres pointus, vne criarde bande
D'hommes, femmes, enfans auecques clameur grande
Alloient courant apres, le porte-foudre oyseau
Triomphant hache l'air de son double cerceau,
Vient passer pres des Rois, & de la troupe approche,
A dextre outrepassant deuant cheuaux & coche.
Eux s'estans apperceus de ce presage heureux
Ils le vont saluant, & s'égayent entre eux
Tressaillans d'allaigresse. Adonc le Nestoride:
Neueu de Iupiter, Prince des Grecs, Atride,
Dy ie te pry, dit-il, ce signe merueilleux,
Dieu l'a-il ennoyé pour toy ou pour nous deux?
Il pensa longuement, roulant en son cœur sage
Ce qu'il pourroit iuger au vray de ce presage,
Mais Helene preuint auec graue maintien.
Escoutez moy, dit-elle, & considerez bien,
Car les Dieux ceste chose ont mis en ma pensee,
Et telle elle aduiendra que ie l'ay prononcee.
Tout ainsi que l'oyseau sacré à Iupiter
Fondant de la montagne, a bien voulu quitter
Son nid & ses petits, a party de ses roches
Pour enleuer ceste Oye, & de ses serres croches

L'estripper toute grasse & nourrie à plaisir,
Et de ce bon morceau contenter son desir.
Vlysses tout ainsi apres beaucoup de peine
Et de trauail souffert dessus l'onde inhumaine
Retournera chez luy, vengeur retournera,
Et tous ses ennemis en armes deffera,
Si plustost de cest' heure il n'a mis pié à terre,
Brassant à ces mignons vne mortelle guerre.
A qui Telemachus. Ainsi le Dieu puissant
Le mary de Iunon le clair Ciel embrassant,
Permette qu'il aduienne: à leur majesté haute
Vœuz & oblations i'immolerois sans faute:
Et à toy belle Reyne vn autel dresserois
Ainsi qu'à ma Deesse, & te sacrifirois.
Ce disant il s'esbranle, & ses cheuaux incite
Faisant fliquer le foüet: eux se mettent en fuite,
Arpentent le chemin, sortent de la cité,
Et le long de la mer d'vn pié precipité
Galloppent esueillez, secouans leur criniere,
Et tant que le iour dure allongent leur carriere.
Le Soleil se panchoit, & les ombres cachoient
Desia tous les chemins. Quand les Rois approchoient
De la cité de Phere, és champs de Dioclee
Le fils d'Orsilochus, que le beau fleuue Alphee
Autresfois engendra. Ils debriderent là,
Diocles les receut, & Titan s'en alla.
Apres auoir dormy voicy l'aube nouuelle
Qui laisse son vieillard & ses cheuaux attelle,
Ils attellent aussi, refoüettent leurs cheuaux,
Sautent sur le carrosse, & par monts & par vaux
Galloppent les coursiers, les Princes les excitent
A coups de foüet sifflant, & tousiours les incitent.

Or touchoient-ils desia les champs Neleïens
Où commandoit Nestor le Roy des Pyliens,
Quand en ces mots se prit à dire l'Ulysside:
Tien moy ta foy promise, ô gentil Nestoride,
Ne te retracte point. Nos peres ont esté
Long temps unis du droit de l'hospitalité,
Ils ont eu mesmes Dieux, & le nœud qui assemble
Les courages amis les a liez ensemble
Il y a fort long temps: & ce que nous voila
En aage tous pareils, ioint encor à cela
Une autre liaison, de force accomparables,
De volontez pareils, de courages semblables.
En outre, ce voyage a noué de moitié,
Nos pensers, nos desseins, nos meurs, nostre amitié:
O prince genereux, ie te pry ne me force
De passer mon vaisseau, ne me retiens par force,
Mais laisse moy icy, que le sage Nestor
Quand ie seray chez luy ne me retarde encor',
Et contre mon vouloir plus long temps ne m'arreste
Par sa grand courtoisie, & sa parole honneste,
Ie suis pour mon honneur contraint de me haster.
Mais le fils de Nestor fut long temps à douter
Sur ce qu'il deuoit faire, & balancé en detresse
Ou de le retenir, ou garder sa promesse.
En fin, tout resolu, il tourne ses cheuaux
Et deuers le riuage & deuers les vaisseaux,
Et puis ayant porté au bac de l'Ulysside
Les dons & les presens du liberal Atride.
Il luy parla ainsi: Or monte viste en mer,
Sollicite tes gens à voguer & ramer
Deuant que ie m'en aille, & que mon pere sçache
Des nouuelles de toy, & t'arrester ne tasche.

Ie cognoy ſon humeur, magnifique ſur tout,
S'il te tenoit, iamais tu ne viendrois à bout
De ſortir de ſes mains, ſans qu'à Pyle tu vinſſes,
Et preſens de ſes mains liberales ne prinſſes.
Si tu t'en vas pourtant ie ſçay bien qu'il ſera
Indigné contre moy, & qu'il me tanſera.
Ce diſant, il pouſſa ſes cheuaux vers la ville,
Et bien toſt attaignit les murailles de Pyle.
Mais Telemach' haſtoit ſans relaſche ſes gens,
Armez vous compagnons, toſt ſoyez diligens,
Ramons, montons en mer. Eux ſoudain obeiſſent,
Ils montent ſur les bancs, les flots ſouz eux blãchiſſent,
Telemachus faiſoit à Minerue ſes vœuz
Es ſes oblations au bout du vaiſſeau creux,
Quand vn homme vers luy accourt à toute bride
Qui s'enfuyoit d'Argos, pour certain homicide,
Et de peur d'eſtre pris ainſi il ſe haſtoit.
Augure fort expert, & deuin il eſtoit,
Et de maiſon illuſtre, iſſoit de Melampode,
Qui en Pyle habita iadis, terre commode
A nourrir brebiaille. Il fut puiſſant en biens
Alors qu'il habitoit entre les Pyliens,
Mais il luy conuint faire vne autre demeurance,
Delaiſſant ſa patrie, & fuyant la puiſſance
De Nelé, magnanime, entre les hommes fors
Le plus à redouter qui veſcuſſent alors,
Qui luy retint ſon bien toute vne annee entiere
Par force & par contrainte : & luy en grand miſere
Eſtoit ce-tempendant priſonnier arreſté
Es ceps de Phylacus, & tout pour la beauté
De la fille à Nelée, entre les belles, belle,
Qui fut le ſeul ſujet de ſa priſon cruelle,

Car la fiere Erynnis luy auoit mise au cœur.
Mais il sauua sa vie, & emmena vaincœur
Les grands bœufs mugissans en Pyle, hors Phylace,
Si luy fit acte indigne & de mauuaise grace.
Le diuin Neleus contre toute raison,
De son frere il mena sa femme en sa maison,
Puis il partit delà cerchant autre contree:
Si s'en vint en Argos, & y fit son entree,
Argos propre aux cheuaux, où se vont esleuant
Mieux qu'en nulle autre part les cheuaux pieds-de vēt.
Or vouloit son destin que dans Argos en somme
Apres force tracas, vint habiter cet homme
Pour y rendre le droit, & plein d'authorité
Commander sur les Grecs auec toute equité.
Il s'y maria donc, & brulant de la flamme
D'amour: finalement il y prit vne femme,
Y bastit des palais & haults & triomphans,
Y engendra de beaux & illustres enfans:
Antiphates en vint & Mantius le iuste,
Antiphate engendra Oïclé le robuste,
Luy Amphiaraüs le deuin excellent
Sage au vol des oyseaux, qu'aima parfaictement
Iupiter, & Phœbus Dieu à la belle tresse:
Mais il ne paruint pas à sa blanche vieillesse,
Car il mourut à Thebe, & à l'occasion
Du present que sa femme eut en affection:
De luy Amphilochus & Alcmaon sortirent,
Polyphide & Clytus de Mantius nasquirent,
Mais Clytus fut au Ciel pour sa grande beauté
Par l'Aurore au beau char rauy & transporté:
Phœbus fit Polyphide augure plein d'estime,
Duquel vola par tout le renom magnanime,

Quand Amphiaraüs le ſaint fut trépaſſé,
S'eſtant contre ſon pere vn iour fort courroucé
Il s'en vint demeurer dedans Hypereſie,
Aux hommes enſeignant le don de prophetie,
Et là pere il deuint de Theoclymenus.
C'eſt luy qui vint trouuer alors Telemachus
Immoant ſur la mer, & faiſant ſa priere
Aux Dieux, que ſon retour par eux luy fut proſpere:
Vers lequel eſleuant ſa voix, il dit ainſi:
Amy que i'ay trouué ſacrifiant icy,
Et ſuppliant les Dieux, par tes diuins ſeruices,
Par tes oblations & ſouëfs ſacrifices,
Par les Dieux inuoquez, par ton chef, & par tant
De gens qui ſont à toy, ie te vay obteſtant,
Dy moy la verité, reſpon à la requeſte
Que ie te vay faiſant & ciuilé & honneſte,
Qui es tu, d'où viens-tu, de quelle ville es tu,
Et qui ſont tes parens? Telemaque, en vertu
Accomply, luy reſpond. Mon nom eſt Telemaque,
Mon pere eſt Vlyſſes, & ie ſuis né d'Itaque:
Voila la verité. Mon pere, dy-ie, eſtoit
Vlyſſes, quant au monde encores il reſtoit,
Car ie croy que la mort l'ait emporté, cruelle.
C'eſt pourquoy pour ſçauoir de luy quelque nouuelle
I'eſtois venu icy auecques ce vaiſſeau
Et tous mes compagnons, me hazardant ſur l'eau.
Ie ſuis contraint laiſſer, dit lors Theoclymene,
De meſmes ma maiſon, & ma ville ancienne,
Pource que i'ay tué l'vn de nos citoyens,
Homme de grand maiſon, homme plein de moyens
Et bien apparenté, ayant beaucoup de freres,
D'amis, de compagnons, qui ont les mains legeres,

Et promptes à frapper, tous braues & dispos,
Forts, ieunes, & vaillans. Leur demeure est Argos,
En bons cheuaux illustre, en haras renommee,
Et sur toute la Grece en coursiers estimee:
Ils sont grands en Argos, ville aussi d'où ie suis,
Ie m'enfuis pour cela, euitant si ie puis
Leurs vengeresses mains, & la mort, & la peine.
Ie vague, i'erre, & cours sur ceste foible arene,
Né d'estre vagabond, & que le cruel sort
Et la dure fortune, helas, tourmentent fort.
Pour ceste occasion reçoy moy, ie te prie,
Mets moy dans ton vaisseau, moy, las, qui te supplie,
Et ay recours à toy, empesche que leur main
Ne me face descendre en l'Erebe inhumain:
Ils me turont sans doute, ils ne sont plus, ie pense,
Guere esloignez d'icy, me suyuans à puissance.
Auquel Telemachus. Ie ne te chasseray
De mon vaisseau, dit-il, plustost te receuray
Si tu veux. Suy moy donc, i'ay desir de t'y faire
De ce que nous aurons, recueil & bonne chere.
Ce disant il luy prit son iauelot d'airin
Et le mit au vaisseau couppant le flot marin:
Monté dedans qu'il fut, il se sied sur la pouppe,
Et Theoclymenus pres de luy. Lors ta trouppe
Des gentils nautonniers délient les cordeaux,
Et luy les accourage à bien fendre les eaux:
Les garsons à l'enuy l'vn de l'autre obeissent,
Ils enleuent le mast, en l'air ils le brandissent,
L'attachent fermement, le cordage ageançant,
Et de tout leur pouuoir le voile en hault haussant.
Pallas leur enuoya tout soudain par derriere
Vn fauorable vent, vn Zephire prospere,

Pour leur faire coupper l'onde legerement,
Et sur les flots sallez glisser plus aisement.
Titan panche, & par tout s'estendent les ombrages,
Le bac va costoyant les Pheriens riuages
Par vn vent fauorable, Elyde outrepassant
Où l'Epean domine, & puis en se glissant
Il se iette, & s'écarte hors des isles pointues,
Les eaux sont viuement souz les rames battues:
Il scaura ceste fois ou s'il succombera
Souz l'aguet qui l'attend, ou s'il échappera.
Cependant Vlysses & Eumæus, le maistre
Des porchers, s'égayans en la maison champestre
Faisoient fort bonne chere, & tousiours banquetoient,
Et d'autres auec eux à la table assistoient.
Quand la faim fut passee & la soif fut esteinte,
Vlysses commença d'inuenter vne feinte
Pour tenter Eumæus, si la reception
Qu'il luy a faicte est faulse, ou si l'affection
Qu'il luy monstre porter n'est point dissimulee.
Il luy tint ce langage (& toute l'assemblee
L'entendoit clairement) pour voir s'il le priroit
De demeurer encore, ou le conseilleroit
D'aller en la cité. I'ay, luy dit-il, enuie
D'aller demain en ville y demander ma vie,
Car i'ay peur d'estre en charge à tes gens & à toy:
Partant ie te supplie, Eumæe, conseille moy
Comme il faut, donne moy vn guide qui me mene,
Afin qu'en mendiant par tout ie me pourmene.
Cerchant ma pauure vie à qui me la donra,
I'iray chez Vlysses, quelqu'vn m'adressera
Deuers Penelopé, luy diray des nouuelles,
Verray ces poursuyuans, & leurs façons cruelles,

Parauenture esmeus de ma necessité
Ils me donront du pain qu'ils ont en quantité,
I'y meneray les mains, car ie suis à tout faire.
Et ie te dy pour vray, ô pastre debonnaire,
Personne ne sçauroit, tant experimenté
Soit-il, me surmonter d'ingeniosité.
Et par le bon vouloir du Message Mercure,
Qui aux humains honneur & dignité procure,
Et qui en toute affaire & en toute action
Leur faict acquerir grace & reputation,
Nul n'aura dessus moy l'industrie plus forte.
Soit qu'il faille allumer vn feu de bonne sorte,
Ou bien fendre du bois, ou les morceaux trencher,
La viande apprester, la rostir, l'embrocher,
Verser à boire à table, & tout ce qu'on doit faire
Au seruice des grands. Eumæe lors en colere,
Qui t'a mis ceste chose en ton entendement
O mon hoste, dit-il, tu veux entierement
Perir, tu veux ta mort, mettant en ton courage
D'aller trouuer ces gens, insolens, pleins de rage,
Et dont la violence a monté iusqu'aux Cieux.
Ils n'ont point autour d'eux de gens salles & vieux,
Et couuerts de lambeaux, ils n'ont rien que ieunesse,
Bien propres, bien vestus, beaux, pleins de gentillesse,
Gras, frais, & en bon point, hommes disposts, & gens
Prompts au seul clein de l'œil, esueillez, diligens,
Chargeans de mille mets delicieux les tables,
Et versans sans cesser les bons vins delectables,
Plustost si tu m'en crois tu demourras icy,
O mon hoste tres-cher, n'ayes peur ne soucy,
Nul n'est ceans qui ayt dessus ton ayse enuie,
Nul encor n'a pensé te reprocher ta vie.

Puis si tost que le fils du puissant Ulysses
Nous sera retourné, lors tu auras assez
Dequoy te resiouyr, il te donra mandilles,
Robes, accoustremens, & casaques gentilles.
Apres il te fera conduire seurement
Où tu verras le mieux pour ton contentement.
Alors luy respondit le patient Ulysse,
Que le bon Iupiter te soit autant propice
Comme tu as mon cœur & mon affection,
Noble pasteur Eumæe, en mon affliction
Tu me retiens chez toy plein de bonnes paroles,
Et mes tristes douleurs amollis & consoles,
Quelle douleur peut poindre vn homme si au vif
Que d'estre comme moy vagabond & fuitif?
Mais le ventre méchant quand la faim le saccage
Apporte bien souuent & malheur & dommage,
Car quand il presse trop il n'y a nul danger
Que l'homme n'entreprenne, il sent son cœur ronger
De soucy deuorant, qui souuent le conuie
D'aissaillir vn autre homme aux despens de sa vie.
Mais depuis que tu veux me retenir chez toy,
Entretien moy vn peu de la mere du Roy
Et de son pere aussi, que desia la vieillesse
Auoit quasi courbé, quand il partit de Grece
Pour aller à Pergam. Sont-ils tousiours viuans,
Iouyssent-ils tousiours des beaux rayons luisans
Du lumineux Titan, ou bien si fresles ombres
Ils sont morts, descendus dans les cauernes sombres
Du triste Phlegethon, vains esprits & legers?
A quoy respond Eumæe la gloire des bergers.
Amy, ie te diray comme le tout se passe,
Laërtes vit encor, la vieillesse le casse,

Et la douleur l'abbat, il faict incessamment
Priere à Iupiter qu'il vueille vistement
Le faire trespasser, & son ame retire:
Tant desmesurement il lamente & souspire
Son Vlysses rauy, tant il regrette fort
De sa fidelle espouse & la perte & la mort,
Qu'il auoit espousee en ieunesse pucelle:
Maintenant qu'elle est proye à la Parque cruelle
Le vieillard s'en afflige, & de pertes comblé
L'vn & l'autre trespas l'ont rendu tout troublé.
Elle est morte d'ennuy en pleurant son Vlysse,
Mort pleine de pitie, ainsi mourir ne puisse
Ceans en ma maison quiconque m'aimera,
Et qui deuoir d'amy paroistre me fera.
Tandis qu'elle viuoit, combien que l'amertume
La rongeast, toutesfois elle auoit de coustume
De m'enquerir tousiours, & selon son desir
De me demander chose où elle prist plaisir:
Car elle me nourrit auecque la gentille
Ctymené, sa derniere & sa plus ieune fille,
Ctymené au bouffant & ample accoustrement.
Auec elle ie fus nourry premierement,
Et n'estois qu'vn peu moins en honneur de la mere:
Mais quand ayant passé la ieunesse premiere
Nous creusmes l'vn & l'autre en aage plus dispos,
Elle fut mariee en l'isle de Samos
Auec force tresors qu'elle eut en mariage.
Et pour moy, on me mit en fort bon equippage,
On me vestit à neuf, robbes, accoustremens
Beaux & de tresgrand prix, & autres vestemens,
De bons souliers aux pieds, & toute autre chausseure:
Puis on m'enuoye aux champs pour y faire demeure,

Et pour les gouuerner. La Princesse m'aymoit,
Et sur toutes ses gens en son cœur m'estimoit.
Or i'ay de tout cela maintenant bien grand faute,
Mais les Dieux habitans dessus la voulte haute
Dont la vie est heureuse, & deuant qui ie suis
M'ont accreu, au milieu de mes tristes ennuis:
Si que i'en boy, i'en mange, & en tien bonne table,
Les departs de bon cœur à tout homme honorable.
Quant à Penelopé, nous n'en auons pour nous
Assistance, soustien, non pas vn seul mot doux,
C'est à l'occasion de l'insolente bande
De ces beaux poursuyuans, trouppe fiere & gourmāde,
Et qui n'ont point de fin de perdre & consumer,
Les pauures seruiteurs n'oseroient l'informer,
Ny dire ce qu'on faict à l'affligee Reyne,
Bien qu'il fust necessaire, ils n'osent pas à peine
Demander pain ne vin, ne les necessitez
Qu'on portoit parauant aux champs de tous costez
Aux pastres, aux bergers, & desquels l'abondance
Apportoit à leurs cœurs ioye & resiouyssance.
 Il tenoit ces propos, & le souffre-soucy
Le prudent Vlysses luy respondit ainsi.
Dieux! Estant si petit que tu dis, ie te prie
Comment as tu erré si loing de ta patrie,
Et de tous tes parens : mais par toy me soit dit,
Pour le vray : Le pays a-il esté destruit
Où pour lors habitoient & ton pere & ta mere?
Qui te força courir autre terre estrangere?
Quel estat suiuois-tu? Estois-tu addonné
Aux bœufs, ou aux brebis quand tu fus amené
En ce pays icy, & que sur leurs fregates
Te vindrent enleuer les escumeurs Pyrates,

Desquels selon ton prix Laërtes t'acheta?
Eumæus en ces mots alors luy raconta.
Ie te raconteray, puis que tu veux l'entendre,
Ce qui m'est aduenu dés ma ieunesse tendre,
Sans en rien oublier. Escoute seulement,
Et nous seans icy beuuons ioyeusement.
Car la nuit est bien longue aussi bien, & m'ennuye.
Tu t'en iras dormir quand t'en prendra enuie:
Car entendre parler n'est pas sans grand plaisir.
Et deuant que le somme accoure te saisir.
Il n'y a nul propos que tu vinsses le prendre.
Le dormir par trop long tristesse au cœur engendre:
Quand on a trop dormy on n'en est pas si sain,
Et l'assoupissement de fascherie est plein.
Si quelqu'vn des valets est endormy, qu'il sorte,
Qu'il s'en aille coucher, dorme & se reconforte,
Puis quand le poinct du iour demain matin poindra
Et l'aube ses cheuaux à son coche ioindra,
Prendra son desienner, & les trouppes gourmandes
De ses trouppeaux grondans menera par les landes.
Quant à nous, pres du feu beuuans & banquetans,
Et nos malheurs passez à l'enuy racontans
Nous passerons l'enuy de nos melancolies.
Quand on vient à conter toutes ses fascheries
On y prend du plaisir, mettant hors ses douleurs
On contente son mal de quelque peu de pleurs.
Qui a beaucoup souffert de fortune & d'oppresse
Prend quelque volupté à dire sa tristesse.
Or ie vay commencer. Doncques en nostre mer
Est vne isle, Syrie on l'a voulu nommer,
(Si ce nom est venu iusques à tes oreilles)
Au dessous d'Ortygie, où ses roües vermeilles

Le Soleil va tournant, & où prend ses destours
Titan qui trace au Ciel le chemin de son cours.
L'isle n'est pas fort grande, estroitte est ceste terre
Sa petite estendue estrangement se serre:
Pourtant elle est fertile & son terroir heureux,
Donne force pascage aux brebis & aux bœufs,
Vin & froment y croist: là iamais la famine
N'assault les habitans, là iamais ne domine
Mal fieure, ne langueur: sans douleur, sans tourment
Les hommes pleins de iours y viuent longuement:
Mais quand ils ont atteint vne extreme vieillesse,
Phœbus à l'arc d'argent & à la blonde tresse,
Et Diane sa sœur de leurs traits argentez
Les viennent assaillir par la mort emportez.
Or deux citez sont là, chacune a son domaine
Distinct & separé, de coustume ancienne:
Sur toutes deux mon pere auoit commandement,
Ctesius Ormenide aux Dieux entierement
Pareil. Là des marchands de Phœnice aborderent
En l'isle, & leurs biens & fatras déployerent,
Car ce sont gens sur tous fins & ingenieux,
Surprenans tout le monde, esblouyssans les yeux
Auec leurs affiquets. Or seruoit vne fille
En ce temps chez mon pere, assez belle & gentille,
Phœnicienne mesme: elle auoit l'esprit beau,
Elle inuentoit tousiours quelque ouurage nouueau,
Au mestier de l'egueille estoit ingenieuse,
Ouuriere excellente & fort industrieuse.
Vn iour qu'elle lauoit quelque linge en la mer
Vn de ces marchands là fit rage de l'aimer,
Et l'endormit si bien, que dedans sa nacelle
Il fit monter la fille, & coucha auec elle.

La femme de loisir fort volontiers se prend
Par le lit, par l'amour, bien qu'elle ayt l'esprit grand,
Apres qu'il eut faict d'elle, il l'enquiert, il la prie
De luy dire son nom, sa maison, sa patrie.
Ma patrie est Sidon, dit la fille, où se prent
Le cuyure en quantité, mon pere est Arybant,
Homme riche & aisé. Les Taphiens pirates
M'enleuerent vn iour sur leurs hautes fregates
En reuenant des champs : l'vn desquels qui flotta
Sur ces bords me vendit, & le Roy m'acheta.
Adoncques le marchand qui dedans sa nauire
L'auoit depucelee, en ces mots luy vint dire:
Tu t'en reuiendras donc, s'il te plaist, auec nous,
Et reuerras ta mere & ton pays si doux,
Ton pere & ta maison, apres si long espace
Que tu ne les as veus. Les Dieux leur font la grace
De viure encor' tous deux, fort riches, fort puissans
En tresors & en biens à souhait fleurissans.
A qui la fille alors: Ie le veux, ie t'en prie.
Iure moy de me rendre aussi en ma patrie
En toute seureté : Promets moy sur ta foy,
Dy-ie, de m'y conduire, & i'iray auec toy.
Le marchand luy iura. Lors elle luy adiouste:
Or ne dittes donc mot, & soyez à l'escoute,
Et si vous me voyez & vous me rencontrez
Venant à la fontaine, ou passant par ces prez,
Soyez seurs & secrets, que le Roy ne le sçache,
Et dans les fers cruels ne me lie & m'attache,
Et vous face mourir. Retenez donc cecy
Apportez gentiment tous vos viures icy,
Puis que quelqu'vn de vous prudent & habile
Vienne m'en aduertir vistement à la ville.

Mais qu'il soit, ie vous prie, & prompt & diligent.
Alors i'enleueray tout l'or & tout l'argent
Pour l'apporter icy : Ie prendray dauantage
Vn beau petit enfant, & d'vn florissant aage
Dont ie suis gouuernante, enfant bien aduisé,
Et de belle esperance, & desia tout ruzé:
Il sort souuent dehors, & s'esbat par la ville
Cerchant ses compagnons : il me sera facile
De le faire venir & le prendre auec moy
Pour l'amener ceans : il est enfant du Roy
Il est gentil, fort beau, & de façon naïfue,
Vous en pourrez tirer vne somme excessiue:
Ce disant, au chasteau soudain se retira.
Les marchans cependant tandis que l'an dura
Ramenant les moissons par la ville prattiquent,
Accommodent leur faict, changent, vendẽt, trafiquẽt,
Portent en leurs vaisseaux, puis quand ce vint le temps
De se mettre sur mer & d'essayer les vents,
Ils en dépeschent vn vistement vers la fille,
Fin, cault, & aduisé, qui s'en vient à la ville
Au chasteau de mon pere : il portoit vn carquant
De pur or & bien faict, on alloit remarquant
Force ambre qu'il auoit. Lors mainte chambriere
Iettoit les yeux dessus. apres elles ma mere
S'amusoit à le voir & l'alloit marchandant.
Il faict signe à la fille, & s'oste cependant
Retournant à ses gens, Adoncques la vilaine
M'empoigne par la main, hors du chasteau m'emmeine,
Puis trouuant quantité de vases entassez,
Grands vases d'or massif qu'on auoit là laissez
Pour traitter des plus gros de toute la prouince
Qui estoient au conseil pour assister le Prince

En affaire important, où le peuple tousiours
Consulte, & va disant nouuelles & discours:
Elle en empoigne trois, hors la porte s'aduance
Et moy ie la suiuois auec grande imprudence.
Les ombrages tumboient, & Titan descendoit
Quand nous vinmes au port où l'on nous attendoit.
Là sur le bord estoit vn vaisseau grand & large,
Vaisseau Phœnicien sur lequel on nous charge.
Quand nous fusmes montez, eux soudain de ramer
Et de gaigner le haut de la profonde mer.
Iupiter nous donna les vents bons & prosperes.
Ià par six iours durants & par six nuits entieres
Nous auions nauigé le septiesme venu
De par le premier fils de Saturne chenu,
Diane tire-trais la fillete transperse
Dans le creux du nauire, & morte la renuerse:
Elle fit vn tel bruit que faict en se plongeant
La canete de mer & la cruelle gent
La iette dans la mer aux balenes horribles
Et aux monstres des eaux & poissons plus terribles
Ainsi seul au vaisseau triste ie fu laissé
Pauure enfant miserable & par trop angoissé.
Le vent incontinent de plus beaux nous attaque,
Nous porte en ce pais, & nous rend en Ithaque,
Où le bon Laërtes m'ayant d'eux marchandé,
M'achepte & leur paya le salaire accordé:
Et voila la façon que ie vy ceste terre.
A luy lors Vlysses grand en ruse & en guerre,
Certes tu m'as esmeu, ô pasteur, grandement
En me contant ainsi la peyne & le tourment
Que tu as endurez des ta tendre ieunesse.
Iupiter toutesfois t'a meslé ta tristesse

Auec de la douceur, t'ayant finalement
Conduit en la maison d'vn maistre si clement
Où tu as à souhait pain & vin & viande,
Et où tu peux mener vie heureuse & galande
Moy ie suis vagabond & ayant bien couru
Me voicy sous le toict où tu m'as secouru.
Ainsi les bonds vieillards passoient la nuit entiere
Puis s'allerent coucher, & ne dormirent guerre,
Car le clair point du iour parut incontinent
Et le beau Telemach de Pyle reuenant
Et tous ses compagnons à terre descendirent,
Replierent le voile & le mast abbatirent,
Ils entrent dans le port, l'ancre à terre est ietté,
De cables le vaisseau fermement arresté
Flotte dessus les eaux: eux à terre se iettent
Aprestent le souper, de bons viures se traittent
Et de vins rougissants, quant ils eurent chassé
La soif, & l'appetit de manger fut passé
Telemach leur parla d'vne façon courtoise.
Enfans poussez la barque & la rengez sans noise
Sous les murs à l'abry, tandis ie m'en iray
Aux champs, vers le Porcher & le visiteray
Pour voir comme tout va, ie n'arresteray guerre,
Car des que le soleil panchera sa carriere
Ie m'en retourneray & puis au point du iour
Si tost que le soleil dorera son retour,
Nous nous coniouirons de nostre heureux voyage,
Ie vous festoyeray, & viures ne beuuage
Ne seront espargnez. Disant ces mots ioyeux
Le bon Theoclimen grand prophete des Dieux
S'en vint parler à luy ô mon cher Telemaque
Où m'en iray-ie moy? qui de la rude Ithaque

Des hommes qui y ont quelque commandement
Me pourra receuoir chez luy fidelement?
M'en iray-ie tout droit me rendre ches ta mere
Et dedans ta maiſon? Telemaque au contrere.
Certe il y a long-temps que ie t'euſſe ſommé
D'aller où tu me dis, où tu n'euſſes chommé
De treſ-bon traitement, voire en toute abondance,
N'euſt eſté que ie crain que pendant mon abſence
Tu ne fuſſes pas bien. Car tu n'euſſes pas veu
Penelopé ma mere, elle frequente peu
Auec ces courtiſans, mais elle eſt retiree
En vne chambre en haut de toute ſeparee
A faire ſon ouurage, à tiſtre & à filer
Mais ie t'enſeigneray où tu pouras aller:
C'eſt ches Eurimachus fils de Polybe, habile
Et autant genereux que nul autre de l'iſle:
Sa reputation eſt cogneue en ce lieu,
Tous ceux de la cité l'honorent comme vn Dieu,
Et certe il eſt galand. Or il ſe deſeſpere
D'eſtre le ſucceſſeur des honneurs de mon pere
Et ma mere épouſer. Mais le grand Iupiter
Qu'on ſcait deſſus le ciel de tout temps habiter,
Scait s'ils rencontreront auant ceſte iournee
Autant luy que tout autre vn infauſte hymenee.
Comme il parloit encor, voicy le meſſager
De Titan l'eſperuier, oyſeau noble & leger
A main droitte volant, qui tenoit en ſa ſerre
Vn pigeon, & iettoit ſon plumage par terre,
Il paſſa iuſtement entre Telemachus
Et entre ſon vaiſſeau. Lors Theoclymenus
Le prenant par la main de ſes gens le retire
Et l'augure expoſant ſe prit ainſi a dire

Certes cest oyseau là ne vole nullement
Sans le vouloir des Dieux & leur commandement.
I'ay fort bien remarqué son vol, ô Telemaque.
Nul sang n'est si royal que le vostre en Ithaque,
Nulle race si noble, & vostre authorité
Y sera recogneu à perpetuité.
Auquel Telemachus. Certe amy, ie souhaite
Que l'augure soit tel comme tu l'interprete
Et nous succede ainsi: tu receurois vn iour
Tant de presens de moy, auec mon ferme amour,
Que qui te trouueroit te venant à l'encontre
Diroit certainement heureuse ta rencontre.
Puis regardant Peyree il luy parla ainsi.
Fils de Clytus, dit il, en ce voyage icy
Entre tous ceux qui m'ont accompagné à Pyle
Tu t'es en mon endroit tousiours monstré docile
Et fort obeissant. Or pour l'amour de moy
Ie te pry pren cest homme & le mene chez toy,
Fay luy le mesme honeur, la mesme bonne chere,
Le mesme traittement que tu me voudrois faire,
Iusques à mon retour. Auquel soudain Peyré,
A la pique luysante, au fer bien aceré.
Sois dehors longuement si ton enuie est telle,
Il prendra s'il luy plaist ma maison paternelle;
Rien ne luy defaudra ie le feray traicter
Et tant qu'vn hoste peut son hoste respecter
Il sera respecté. Ce faict, il se retire
Et commande à ses gens de monter au nauire,
De deslier le cable & ramer vistement.
Eux prompts à obeir, montent hatiuement
Sur les bancs. Lors en mer maint auiron se hausse
Et Telemaque prend ses souliers, & se chausse,

Car il auoit desir du vaisseau retiré
Son puissant iauelot au bout bien aceré.
Ses gens auoient aussi ia coupé le cordage,
A puissance ramoient le long du haut riuage,
Et hachans de la mer le bouillon irrité
En liesse gaignoient les murs de la Cité,
Comme leur auoit dit le fils du fort Nerite.
Lequel laisse le port son pié robuste & viste
Le porte allaigrement : & tant qu'il arriua
Aux champs vers le porcher. Sous lequel il trouua
De truyes & des porcs quantité innombrable,
Que gardoit Eumæus vigilant & feable,
Passant la nuit es champs, & onc ne se lassant
De faire bon seruice à son Prince puissant.

Fin du Quinziesme liure.



LE SEIZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

TElemachus estât arriué aux champs enuoye Eumæus en ville, aduertir Penelopé de son retour. Par le conseil de Pallas Vlysses se decouure & se donne à cõgnoistre à son fils. Ceux qui estoient allez guetter Telemachus sur mer pour le tuer, reuiennent en Ithaque.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses se decouure, & declare à son fils
Comme seront par eux les amants deconfis.

DErechef le porcher & le diuin Vlysse
En la borde attendãt que l'aurore rougisse
Aprestoient à disner & le feu r'allumoient
Et les pastres aux champs & les porcs enuoyent.
Et les chiens abbayans à l'aprocher sentirent
Telemachus venir, autour de luy se mirent
Flattans & blandissans, & si ne iappoient pas:
Le diuin Vlysses oüyt le bruit des pas,
Et sentit que dehors les chiens faisoient caresse
A quelqu'vn qui venoit: aussi tost il s'adresse

A Eumæe le porcher, & luy parla ainsi.
Quelque amy de ceans sera bien tost icy,
Les chiens ne iappent point, plustost ils luy blandissent
Et d'vn fort bruit de pieds mes oreilles fremissent.
Comme il parloit encor le preux fils d'Vlysses
Se monstra sur la porte. Alors de grand excez
De ioye, le porcher se leue de sa place,
Surpris se precipite, & le vin & la tasse
Luy tumberent des mains. Puis courant vistement
Au deuant de son Roy, le baise tendrement
Le front, les yeux, les mains, & d'amour affolee
De ses yeux ruisselans mainte larme est coulee
Et sa barbe & son sein de pleurs sont enfondus,
Comme vn pere tremblant court les bras estendus
Embrasser son enfant, sa chere nourriture
Qu'il auoit esleuee auec extresme cure
Pour consolation de sa vielleße, ayant
Esté long temps dehors errant & fouruoyant
Et courant les hazards de maintes destinees,
Et puis reuient en fin au bout de dix annees
De la mesme façon on pouuoit alors voir
Le fidelle porcher son maistre receuoir
Il luy court au deuant, & raui de grand ayse
L'honore, le bien-veigne, & l'embrasse & le baise
Comme s'il reschappoit du glaiue violent,
Pleurant le congratule, & puis luy va parlant.
En fin es tu venu ma tres-douce lumiere
Mon cher Telemachus, que ie disois naguere
N'esperer iamais plus de reuoir, en t'estant
Ainsi mis au hazard sur le flot inconstant
Allant à Pyle, or sus ma nourriture chere
Entre dans la maison dans les biens de ton pere,

Afin que ie me soule à te voir, que ie sois
Resiouy de ta veue, ô trois & quatre fois
Le tres-bien retourné, le reschappé des ondes
Le sauué du fier glaiue & des vagues profondes.
Ce n'est guerre souuent que tu t'en viens icy
Visiter ton Eumæ, ne tes pastres aussi:
Tu cours & tu t'enfuis, ainsi ton ame euite
Des cruels poursuiuans la pratique maudite.
Amy, ie la fuiray. Car ie l'espere ainsi,
Luy dit Telemachus, & ce que me voicy,
C'est assin de te voir, que ie scache & m'enquiere
De ce qu'on faict ches nous: & si toujours ma mere
Demeure en la maison: où si ne seroit point
Depuis par mariage vn autre à elle ioint.
Certes le lict d'Vlysse est par les destinees
A faute de maris tout couuert d'araignees.
Ta mere ne dechet de resolution,
Luy respondit Eumæ, mais en affliction
Elle passe les iours, les nuits toutes entieres
A gemir ses malheurs, à pleurer ses miseres:
C'est pitié de la voir, & son sein tendrement
Nage aux eaux qu'elle espand continuellement.
Ce disant il luy prend sa partuisane forte,
Et luy entre dedans sans plus estre à la porte.
Vlysses luy cedant place & siege laissa,
Mais Telemach courut, & son pere embrassa,
Le retint & luy dit. Ne bouge, mon bon hoste,
A ton ayse demeure, & de ton lieu ne t'oste,
Prou de sieges ceans pour moy se trouueront,
Il y a force gens qui m'en apporteront.
Ayant dit: Vlysses se remet en sa place,
Et le bon Eumæus force feuillage entasse,

Vert & frais & mollet, puis dessus estendit
Mainte douillete peau, sur lesquelles se mit
Le preux fils d'Vlysses. Lors Euma leur apreste
A manger, & leur met dans les plats tout le reste
Du soupper de deuant : puis tire vistement
Le pain de la corbeille, & verse abondamment
Pour boire, le doux vin dans vne grande tasse.
Cela faict vis à vis d'Vlysses il se place,
Et eux iettent les mains sur les plats à plaisir.
  Quand ils eurent mangé & beu à leur desir
Telemaque au porcher se prend ainsi à dire
Dy moy, nostre hoste icy d'où vient il? quel nauire
L'a conduit en ce lieu ? d'où sont les mariniers
Qui se vante l'auoir passé en ces cartiers?
Car d'y venir à pié n'y a nulle apparence.
  Lors le pastre. Crete est le lieu de sa naissance,
Et à ce qu'il m'a dit il à fort veu, il va
Agité du malheur errant par cy par là:
Dieu luy a donné tel le destin de sa vie.
Vn vaisseau la conduit des gens de Thesprotie
Duquel s'estant sauué ceans il s'est ietté.
Or le voila, fais en selon ta volonté,
Tres-humble supliant ton secours il implore
Auquel Telemachus respondant dit encore,
Tu m'atristes beaucoup de me parler ainsi,
Ceste requeste, Euma, me met en grand soucy,
Quel moyen puis-ie auoir de receuoir, de prendre
Vn estranger ches moy, ne me pouuant deffendre
D'vn tas de forcenez, n'oster de ma maison
Ceux qui me vont mangeans contre toute raison?
Si ieune que ie suis? dauantage ma mere
Est en doute bien grand de ce qu'elle doit faire,

Son ame est en balance, & son cœur en esmoy
Si elle doit tousiours demeurer auec moy,
Garder son premier lict, & porter reuerance
A mon pere, à son nom, soignant de sa puissance
Sa court & sa maison, ayant tant emporté
De reputation de sa pudicité.
Ou, se laissant conduire à vn desir volage,
S'elle doit conuoler en second mariage
Prenant le riche dot de celuy qui sera
De plus noble maison, & luy apportera
Plus de commoditez, de bien & de cheuance.
Quant à nostre hoste icy, puis que pour asseurance
Il s'est sauué ceans, ie le reuestiray,
D'habits & de manteau present ie luy feray,
Luy douray vne espee afin de se defendre,
Le feray bien chausser: & où il voudra prendre
Son chemin, le feray conduire sur ma foy.
Si tu veux toutesfois, retien l'icy ches toy,
Et ie luy enuoiray robes à suffisance
Et viures, qu'il ne soit en charge & en despence
A toy & à tes gens. Car de permettre aussi
Qu'il se vienne fourrer parmy ces gens icy,
Ie ne le feray pas, de peur qu'ils ne luy fissent
Quelque outrage ou affront, ou qu'ils ne le batissent.
Car ils sont insolens & pleins de leur plaisir,
Et i'en aurois pour luy regret & deplaisir.
Il est bien mal aysé d'auoir de l'aduantage
A vn seul, sur plusieurs, bien, qu'il ayt du courage.
Le tolerant Vlysse adonc ainsi luy dit.
Amy, s'il m'est permis de parler vn petit,
Certes ie te diray que le cœur me dechire
De deuil & depitié, quant i'entens ainsi dire

L'outrage & le degast que ces gens sans raison
Commettent outrageux en ta propre maison,
Estant tel que tu es. Mais d'y moy, ie te prie,
Est-ce de ton bon gré que ceste fascherie
T'est faite, où si tu es à ton peuple odieux
Te hayssans ainsi par le vouloir des Dieux.
Ou bien en blasmes tu ceux de ta parentelle
Qu'on a persuadez, si tu auois querelle,
De ne te secourir? eussay-ie la roideur
La force & la ieunesse ainsi que i'ay le cœur,
Et que le braue fils d'Vlysse, où bien luy mesme
Retournast maintenant par le vouloir supresme,
(Et ie l'espere encor) ie voudrois qu'on me fist
Mourir que le premier la teste m'abbatist;
Si ie ne leur donnois & malencontre & perte,
Pourueu que d'Vlysses la cour me fust ouuerte.
Que si ie succumbois, & que dessous l'effort
De plusieurs, seul ie vinse à estre mis à mort,
I'aymerois mieux en fin chez moy perdre la vie
Que d'endurer tousiours telle coyonnerie:
Voir par des estrangers ma maison malmener,
Mes seruantes chez moy souiller & vilener,
Gourmander tout mon bien, voir tant d'iurogneries
Tant d'indiscretions, & de forceneries,
Fureter tous mes vins, manger mon bled en vert,
Somme de ma maison faire vn piteux desert.
Auquel Telemachus. Amy, ceux de la ville
Ne me hayssent pas, le vulgaire imbecille
Ne me veut point de mal contre moy irrité.
Et ie ne puis blasmer ceux de ma parenté,
Qu'on a persuadez, bien que i'eusse querelle
De ne me secourir de force mutuelle.

Car Iupiter soubs qui tout l'Olympe est soumis
N'a tousiours qu'vn enfant en nostre race mis
Le fort Arcesius n'eut d'enfant que Laërte,
Laërte n'eut qu'Vlysse, en sa maison deserte
Il m'a laissé tout seul, aydé ny assisté
De personne du monde, ains plustost tourmenté,
Mesme dans ma maison d'ennemis innombrables
Car les hommes plus forts & les plus honorables
Des isles d'alentour, de Samos icy pres,
De celle de Zacynte obscure de forests,
De Dulichie, aussi, mesmement de ceste isle
De la propre Ithacha, rude, aspre difficile,
Tous ceux là sont ches nous, desirent d'espouser
Ma mere, & ce pendant ne cessent d'espuiser
Nos biens, nos reuenus. Elle ne les refuse
Et si ie ne les accepte, ains tousiours les amuse
Et ne les resoult point, & eux cetempendant
Vont nos biens sans respect rongeant & gourmandant.
Et possible bientost me turont ils moy mesme.
Mais tout cela despend de la force supresme
Des grands Dieux tout puissans. Mais toy va vistemēt
Trouuer Penelope, aduerty la comment
Me voicy de retour sain & saune de Pyle,
Je t'attendray icy, n'arreste guere en ville:
Mais ne le d'y qu'à elle, & que nul poursuiuant
N'en aye dessus tout ne nouuelle ne vent:
Car ils ont coniuré ma perte & mon dommage.
Auquel respond ainsi Eumæ le pastre sage.
I'entend, ie le feray. Mais ne pourrois-ie aller
Le dire à Laërtes, affin de consoler
Le bon homme affligé, qui combien que l'absence
D'Vlysses l'accablast, il prenoit patience

Pourtant tant qu'il pouuoit, me snageoit, tracassoit,
Et au trauers des champs le temps ainsi passoit
Auec les seruiteurs, & substantoit sa vie
En mangeant & beuuant quand luy prenoit l'enuye,
Mais depuis ton depart, & qu'il a sceu comment
Tu t'en estois allé, on dit certainement
Qu'il ne boit, & ne prend viure quel qu'il puisse estre
Et ne prend plus plaisir à nul labeur champestre,
Mais il demeure là sans cesse souspirant
Et de son estomac tousiours soupirs tirant,
Les forces de son corps entierement le laissent,
Et ses os de douleur se mattent & s'abbaissent.
I'en porte vn grand ennuy: mais ie presse au dedans,
Luy dit Telemachus, la peine que i'en sens.
Mais laissons Laertes & ses pleintes funestes,
S'il falloit souhaitter, & que les Dieux celestes
Me missent à choisir, Vlysses reuiendroit.
Mais va t'en vistement Eumæ, va t'en tout droit
Au lieu où ie t'ay dit, il n'est pas necessaire
D'aller à Laertes, trop bien, dy à ma mere
Que quelque chambriere aille à l'en aduertir
En secret. Ce disant le presse de partir.
Il court, chausse soudain ses souliers, & habile
Il prend droit son chemin vers les murs de la ville.
Mais son depart ne peut à Pallas se cacher,
Qui fit qu'incontinent elle vint s'aprocher
De la maison d'Emumæe, elle se fit semblable
A quelque grande Nymphe, & graue & venerable
De taille & de beauté, sçachant excellement
Trauailler au mestier, & broder richement.
Estant dessus la porte elle se fit paroistre
Au fin Grec, mais son fils ne la put recognoistre.

Car la grand maiesté des hauts Dieux immortels
Ne se laisse pas voir ainsi à tous mortels.
Vlysses seulement la vit, aussi la virent
Les chiens & nuls abbois pour elle en l'air ne firent
Ils fuyent gemissans, fremissent tremblotans,
Se retirent delà, & des flancs haletans,
Pismans tacitement se cachent en l'estable,
Car Pallas leur faisoit vn signe epouuantable:
Vlysses s'en douta, sortit de la maison,
Passa & la muraille & la grande cloyson
Du logis vers les champs, il se rengea vers elle:
Adonc ainsi luy dit la deesse immortelle.
  Du vieillard Laertes braue fils & vaillant,
Race de Iupiter, prudemment conseillant,
Il faut que maintenant à clair tu te reueles
Et parles à ton fils, que plus tu ne te celes:
Il vous faut consulter comme d'vn braue effort
Vous pourrez à ces gens donner cruelle mort.
Il vous faudra delà tirer droit à la ville,
Pren cœur, ie vous seray fauorable & facile,
Ie seray pres de vous, ie vous assisteray,
Combatray auec vous, & ne vous laisseray.
  Elle dit, puis toucha de sa verge doree
Vlysses, luy changea sa robe dechiree,
Et mit autour de luy vn bel accoustrement:
Puis sa taille elle acreut de grace & d'ornement,
Ses ioues elle vnit, osta son hasle extresme,
Ses cheueux rebrunit & sa barbe de mesme,
Puis s'estant retiree il r'entre vistement:
Mais son fils fut saisi d'vn grand estonnement,
Et la peur le surprit. Ce changement estrange
Fait qu'il baisse les yeux & son visage change:

Il le pense estre vn Dieu qui fit que my-transi
Il luy tint ce langage & luy parla ainsi.
Tu n'es plus celuy là que tu estois naguiere
Mon hoste, tes habits & ta taille premiere
Sont grandement changez, tu es quelqu'un des Dieux
Qui viuent eternels sur le trosne des Cieux:
Sois nous doux, & subuien à nos grandes miseres,
Enten nous pitoyable & reçoy nos prieres:
Et dessus nos autels nous te sacrifirons
Agreable victime, & te presenterons
Dons grands & precieux, helas! soy nous propice.
Auquel respond ainsi le patient Vlysse.
Ie ne suis pas vn Dieu, pourquoy donc me veux tu
Accomparer aux Dieux excellens en vertu?
Regarde me voicy Vlysses ton cher pere,
Pour qui tu souffres tant de peine & de misere,
Pour qui tu gemis tant, endurant à grand tort
Par ces presomptueux cas pires que la mort.
Ce disant, d'vn amour ardent plus que la braise
Il luy ouure les bras & tendrement le baise:
Mainte larme le long de ses ioues luy pend,
Vn grand fleuue de pleur sur le sein luy descend,
Il le tient sans cesser, & collé sur sa face,
De ses bras il l'estreint, il le serre, il l'embrasse.
Mais Telemach, qu'il fust son pere ne sçauoit,
Et se le faire acroire encores ne pouuoit,
Si luy dit, tu n'es pas Vlysses, n'y mon pere,
Mais vn Dieu me surprend, qui veut que ma misere
Se rengrege tant plus. Certe vn miracle tel
Ne se fera iamais par vn homme mortel
Et n'estant pas vn Dieu il n'aura la puissance
De remetre vn vieillard en son adolescence.

Vieil naguiere, & couuert d'vn habit pieceté
Tu semble ores vn Dieu de l'Olympe vouté.
Il ne faut pas mon fils, luy respondit Vlysse,
Que ton ceur s'emerueille & moins qu'il se rauisse
D'vn tel estonnement, de voir ton pere icy.
Car vn autre Vlysses que celuy que voicy
Ne reuiendra vers toy. Mais me voicy le mesme
Que ie t'ay desia dit, qui reuiens l'an vintiesme
Dedans mon cher païs, apres auoir esté
D'infinité de maux batu & tourmenté.
Ce que tu, me vois tel, ce n'est que l'œuure estrange
De la forte Pallas, qui me faict, qui me change
Tout ainsi qu'il luy plaist, car elle a le pouuoir
De me changer en gueux, & puis me faire voir
Vn ieune homme, vestu de robe riche & belle.
Il est facile aux Dieux de nature immortelle
De rendre les humains heureux ieunes & beaux,
Ou bien les renuersans les accabler de maux.
Ce disant il s'assit & Telemach plein d'ayse
Se fond entre ses bras, luy pend au col, le baise
Iette vn haut & grand cry, & se fond tout en pleurs
Alors ils exhalloient ensemble leurs douleurs,
Jettans plus de regrets, que l'aigle à la main forte,
Ou le vautour ne geind & ne se deconforte
Lors que le paysant emporte leurs petits,
Qui bequetoient encor sans plume dans leurs nids
Ains que pouuoir estendre en l'air leurs ayles frãches.
Les pauures desolez voletent sur les branches
Et y font retentir leurs pleintifs lamenteux.
De la mesme façon lamentoient ils tous deux,
Et le Soleil se fut caché dans l'onde amere
Sur leurs pleurs, si le fils n'en eust tiré le pere

Il luy dit donc ainsi : Quelles gens, quels vaisseaux,
O mon pere tres-cher, t'ont conduit sur les eaux,
Et rendu en Ithaque? Estant inaccessible
D'y aborder à pié, & du tout impossible?
Ie t'en diray, mon fils, toute la verité.
Sont les Phaaciens pleins de fidelité,
Luy dit lors Vlysses, gens experts dessus l'onde,
Pilotes excellens s'il y en a au monde:
Qui ont accoustumé sur les flots hazardeux
D'en mener tout autant qu'il s'en addresse à eux.
Frappé d'vn fort sommeil sur le hault du nauire
Ils m'en ont enleué, & m'ont sans m'en rien dire
Posé sur le riuage auec de grands presens
Qu'ils m'ont faict en partant. Or, habits reluisans,
Et choses de grand prix, que i'ay toutes mussees
Et par l'aduis des Dieux souz le roc entassees.
Or suis-ie icy venu par l'aduis de Pallas,
Pour resoudre auec toy sur le sanglant trépas,
Ou faut faire tomber ces faiseurs de desordre.
Par ainsi ie te pry conte les moy par ordre,
Ie veux sçauoir leurs noms, combien propres ils sont
Aux armes, & quel nombre & quelles gens ils sont.
Pour mieux pouruoir à tout: si nous pourrons cõbattre,
Nous tous seuls tant de gens, & sans secours les battre,
Ou bien si nous deuons des gens ailleurs cercher.
Auquel Telemachus. I'ay tousiours, pere cher,
Ouy parler de toy. & de ton grand courage
Quand il falloit combattre, & de ton aduis sage
S'il falloit conseiller. Mais ton cœur entreprend
Maintenant vn exploict émerueillable & grand,
I'en suis hors de moy-mesme, & n'y a d'apparence
Que contre force gens, forts & pleins de vaillance

Deux s'aillent attaquer presomptueusement.
Ne t'imagine pas qu'ils soient tant seulement
Vne simple dixaine, ou bien vne vingtaine,
Ils sont bien plus, le tout surpasse la centaine.
Je les vay donc conter. Ils sont cinquante & deux
Du bord Dulichien, braues & hazardeux,
Ils ont six seruiteurs qui ne se lairront battre.
De l'isle de Samos on en met six fois quatre:
L'ombrageuse Zacynthe en armes deux fois dix,
Et ceste isle d'Ithaque en fournit deux fois six
Tous braues & vaillans. Puis Medon le trompete
Ne bouge d'auec eux, & vn diuin Poëte
Qui tres-excellemment sçait iouër & chanter:
Et puis deux seruiteurs qui sçauent apprester
A boire & à manger. Si tu veux entreprendre
D'attaquer tout cela, voy de ne te mesprendre,
Et ne te hazarder si temerairement,
Que tu ne vienne en fin acheter cherement
L'honneur que tu auois conceu en esperance.
Mais si tu as ailleurs prattique & cognoissance
Dont tu puisses des gens à ton ayse employer,
Deuant que passer outre il y faut enuoyer.
  Voicy que ie te dy, respond alors Vlysse:
Si le hault Iupiter & Minerue propice
Combattent auec nous, pourray-ie auoir besoin
De gens pour m'assister, ou me fault-il au loin
Aller cercher secours? A ces mots Telemaque:
Certes tu me produits, ô prudent Roy d'Ithaque,
De braues protecteurs, qui seent residens
Sur les nues du Ciel, & les Astres ardens,
Qui sur les autres Dieux leur grand empire estendent,
Et puissans & hautains sur les hommes se rendent.

Lors Vlysses luy dit : Ils auront de nous soin,
Et du mortel estour ne se tiendront pas loin,
Dés que nous entrerons contre eux à main ouuerte,
Et Mars se fera voir dans les tours de Laërte.
Doncques, dès que Titan haussera son beau chef
Retourne t'en, mon fils, & hante derechef
Au festin de ces gens, pry' les & les appelle,
Incontinent apres nostre pastre fidelle
Me menera vers eux, ainsi qu'vn mendiant
Qui demande son pain, & qui se va pliant
De vieillesse courbé. Que si ceste canaille
Me fait quelque rudesse, & quelque coup me baille,
Endure tout d'vn cœur patient & constant,
Voire quand ils m'iroient contre terre iettant,
Me fouleroient aux pieds, traineroient par la rue,
Mesmes me blesseroient. Pour cela que ta veuë
Ne s'en esmeuue point, voy le benignement,
Tolere l'en ton cœur, mais pry' les doucement
De desister vn peu de leur forcenerie.
Ils en feront refus, pource que leur furie
Est venuë à son feste, à son poinct limité,
Et le iour est escheu de leur fatalité.
Or retien bien cecy. Quand Minerue la sage
A leur malheur m'aura inspiré le courage,
Ie feray de la teste vn signal. Sois discret,
Et sur tout pren bien garde à ce signe secret.
Toutes les armes lors & les bastons de guerre
Qui seront en la salle, oste les & les serre,
Emporte tout de là. Si quelqu'vn plus rusé
En ne les voyant plus, demandoit aduisé
Que c'est qu'on en a faict, de parole courtoise
Et de mots blandissans, parle à luy & l'appaise:

Que c'est pour la fumee, & qu'ayant apperceu
Ses armes se gaster à la vapeur du feu,
Et que certainement elles n'estoient pas telles
Qu'Vlysses les laissa, si claires ne si belles
Comme quand il partit, tu les as faict oster.
A ce faire qu'aussi t'a poussé Iupiter
Pour preuenir vn mal: de peur qu'apres bien boire,
Et Bacchus ayant eu sur leurs cerueaux victoire,
Prenans quelque dispute, ils ne vinssent en fin
L'vn l'autre à se tuer, polluans le festin
De fureur deshonneste, & par lourdes batailles
Troubler les saints apprests des proches épousailles:
Car les armes souuent tirent à question
L'homme, de son humeur plein de contention.
Pour nous deux seulement tu lairras deux épees,
Deux boucliers & deux dards aux pointes bien trēpees,
Et rien plus. Car Pallas au poinct de contester
Les circonuiendra tous, & le grand Iupiter
Vains rendra leurs conseils. Voicy vne autre chose
Qu'il faut que tu retienne, & que ie te propose.
Si tu es mon vray fils, & si tu es sorty
Vrayement de mon sang, sois sur tout aduerty
Que nul, qui que ce soit, n'oye nommer Vlysse,
Qu'en quelque part que soit ce mot ne retentisse:
Non mesmes Laërtes, non mesmes le porcher,
Non nul de là dedans, quelque fidelle & cher
Qu'il te puisse estre, non Penelopé ta mere,
Mais Telemachus seul vny auec son pere.
Nous considererons les façons & les mœurs,
Et les deportemens de tous tes seruiteurs,
Comme l'on se comporte & comme l'on se traitte,
Qui se gouuerne bien, & qui c'est qui regrette

La perte de nos biens: Bref qui finalement
Ne s'en souciant point se porte arrogamment,
Qui nous tient à mespris, & qui nous deshonore.
Et son illustre fils luy respondit encore.
Mon pere, tu verras mon cœur & ma vertu,
Ie n'ay point le courage abiect ny abbatu:
Mais ie ne pense pas que soit à l'aduantage
De pas vn de nous deux, mais à nostre dommage:
Et ie te pry bien fort de le considerer,
Le temps te donnera prou loisir d'explorer
Les façons de nos gens: tandis les autres brisent,
Deuorent tout ton bien, & ta maison détruisent,
Sans moderation en leurs débordemens.
Tu pourras obseruer les ords comportemens,
Les Salles voluptez de la plus part des femmes,
Leur luxe, leur ordure, & leurs actes infames,
Diffamans ta maison par leurs trains deshontez.
Mais quant aux seruiteurs qu'ils soient si tost tentez,
Ie n'en suis pas d'aduis, mais auec patience
Ils viendront à sortir en fin en euidence.
Si tu attends sur tout le miracle brillant
Du pere Iupiter son Ægide branlant.
Ils deuisoient ainsi, quand on vit en Ithaque
Aborder le vaisseau qui porta Telemaque,
Ils touchoient le riuage & entroient dans le port,
Le nauire prend terre: adoncques chacun sort,
Et tous les espalliers remportent l'equipage,
Et les dons au logis de Clytius le sage.
Puis à Penelope dépeschent vistement
Luy dire, que son fils retourné seurement,
S'en estoit allé voir aux champs le pastre Eumée,
Mais qu'il auoit enioint la barque estre amenee

A labry souz les murs, de peur que de frayeur
La Reyne n'affligeast par trop son tendre cœur,
Et ne plongeast en pleurs son sein & son visage.
Le Pastre & le Herault portans mesme message
Arriuoient par hazard ensemblement tous deux,
Pour à la Reyne dire vn propos si ioyeux.
Adoncque le Herault au milieu de la trope
Des femmes dit ainsi : O chaste Penelope,
Ton cher Telemachus est venu. D'autre part
Eumæus plus discret en la prenant à part,
Luy dit secrettement & tout au long sa charge,
Et de son ambassade à elle se descharge:
Ce faict, il prend congé, sort vistement dehors,
Et s'en va retrouuer diligemment ses porcs.
Mais des competiteurs la cohorte cruelle
Fut tres-fort contristee oyant ceste nouuelle,
Ils sortent du chasteau pleins d'ire & de dédain,
S'assemblent vistement, & se trouuent soudain
Hors la porte au conseil. Eurymachus commence,
Le fils de Polybus, à dire à l'assistance.
Amis, braue ieunesse & fidelle à l'effect,
Quel voyage est-ce cy que Telemaque a faict?
Que d'honneur, que de los, de bruit en toute sorte,
Ceste entreprise icy luy acquiert & apporte!
Bien que nous pensissions, pauures d'entendement,
Qu'il n'en viendroit à bout, & si heureusement
Ne luy reüssiroit. Or il faut tout asteure
Enuoyer à nos gens vne barque bien seure,
Qu'ils sortent d'embuscade, & sans plus s'y tenir
Qu'ils ayent sur les flots soudain à reuenir.
A peine auoit-il dit, que de sur la leuee
Amphinome apperçoit vne barque arriuee

Fraischement dans le port, ceux qui estoient dedans
Les vns plians le voile, & les autres tenans
Perches & auirons. Alors d'vn doux sourire
Il va trouuer ses gens, & leur commence à dire:
Il n'est ja de besoin d'enuoyer de vaisseau
Pour faire reuenir nos gens qui sont sur l'eau,
Ils sont desia au port: s'ils ont sceu la nouuelle
Aduertis par quelqu'vn de la trouppe immortelle,
Ou s'ils ont apperceu d'eux mesmes s'eschapper
Sur l'eau le galion qu'ils n'ont peu attrapper.
Il dit, & ce-pendant du riuage ils approchent,
Ils poussent contre terre, & leurs bastons accrochent.
A terre ils font porter les armes vistement,
Puis pour tenir conseil ils vont diligemment.
Ils ne permettent pas que personne qui viue
Ou soit ieune ou soit vieil, les approche ou les suyue:
Mais les competiteurs s'y trouuent seulement,
Ausquels Antinoüs harangua promptement.
Compagnons, la faueur de la troupe celeste
Nous a par trop esté defaillante & moleste,
Retirans ce garson du danger de nos mains.
Nous auions sur les monts & rochers plus hautains
Posé de toutes parts guettes & sentinelles,
Et demeurasmes là, tant que ses tresses belles
Titan eust submergé dans les eaux d'Occident.
Tant que dura la nuit au manteau morfondant
Iamais dessus nos yeux le sommeil ne s'abbaisse,
Nous courons çà & là, nous tracassons sans cesse,
Nous faisons sans repos maint tour & maint retour
Attendans & l'Aurore & le flambeau du iour:
Embuschez, resolus de tuer Telemaque,
Et d'esteindre le nom du madré Roy d'Itaque.

Et le voicy pourtant par ie ne ſçay quel Dieu
Eſchappé de nos mains & ſauué en ce lieu.
Il ne faut toutesfois que nous perdions courage,
Il faut qu'il meure icy, il faut qu'on le ſaccage,
Qu'il tombe ſouz nos mains. Car tandis qu'il viura
Ceſte noſtre entrepriſe onc ne reüſſira:
Il eſt prudent & fin, plein de ruſe & malice,
Et qui découurira touſiours noſtre artifice.
Le peuple outre cela deſormais l'aimera
Et ce qu'entreprenons du tout n'approuuera.
Parquoy mes compagnons, concluons tous enſemble,
Reſoluons ceſte mort, parauant qu'il aſſemble
Le peuple & le conſeil, il ne dormira point,
Mais à tout tant qu'ils ſont dira de point en poinct
Ce qu'auons voulu faire, & qu'auons eu enuie
Embuſchez ſur la mer de luy oſter la vie,
Où nous auons eſté long temps pour l'attrapper,
Et qu'à peine il a peu de nos mains eſchapper.
Le peuple, les bourgeois entendans cet affaire
En ſeront mal contens, entreront en colere,
Muables, inconſtans, ſur nous ſoudain courront:
Et s'ils ne nous font pis, d'icy nous chaſſeront,
Nous renuoiront chez nous, ſi plus inexorables
Ne nous forcent d'aller autre part, miſerables,
Errans, & vagabonds. Si doncques vous auez
Quelque fiance en moy, croire vous me deuez.
Il eſt chez ſon porcher, allons y tout aſteure
Deuant qu'il en reuienne, attaquons l', & qu'il meure:
Ou bien ſi vous voulez attendons le au chemin
Embuſchez, & ce coup qu'il ſente noſtre main.
Puis tenons bon icy, prenons la iouyſſance
Des grands biens que ſçauons y eſtre en abondance,
V ſurpons

Vsurpons le Royaume, entre nous partageons
Les tresors, la maison, & iamais n'en bougeons.
Pour la Reyne, il luy faut donner vne demeure,
Des biens, des reuenus, que fort bien on l'asseure,
Qu'on la contente bien, & qui l'espousera
Auec elle, du tout paisible iouyra.
Mais s'il est arresté, que personne ne suyue
Mon conseil salutaire, & que vouliez qu'il viue:
Non seulement qu'il viue, ains qu'il succede encor
Au regne de son pere, à son bien, à son or,
Legitime heritier: qu'en repos il iouysse
D'vn si grand reuenu que possedoit Vlysse.
Sortons doncques d'icy, & plus ne rauageons
Son bien, son reuenu, plus ceans ne mangeons,
Mais que chacun chez luy doucement se retire,
Que pour femme, de là, si tant on la desire,
On l'enuoye en ce lieu cercher & demander,
Et amiablement de son douaire accorder:
Et qui plus donnera, obtienne en mariage,
Si le sort luy dit bien, Penelopé la sage.
Il mit fin à son dire. Et tout tant qu'ils estoient
Resterent sans parler, & silence prestoient.
Alors Antinomus, fils illustre & splendide
D'vn Prince du pays, de Nisus l'Aretide,
Estant comme le chef & principal amant
Venu de la Dulichie abondante en froment
Et riche en pasturage, & qui à Penelope
Agreoit & plaisoit plus que nul de la trope,
Pour ses propos courtois & son honnesteté:
Car il estoit affable, orné de probité,
Et de bon iugement. En se leuant commence
A tenir ce langage auec grande prudence.

Ie ne trouue point bon que l'on mette la main
Dessus Telemachus, cet acte est inhumain,
Car il est fils d'vn Roy : ie suis d'aduis qu'on prenne
L'aduis de Iupiter, qu'on le suyue & s'y tienne.
Si c'est sa volonté, le premier ie courray
Aux armes, cela mesme à tous conseilleray,
Le renuerseray mort : mais aussi, si n'est telle
La sainte volonté de la troupe immortelle,
Quittez ceste entreprise. Aussi tost qu'il eut dit,
Chacun conclud de mesme, & son aduis suiuit.
Ils se leuent adonc, puis leur route reprirent
Au chasteau d'Vlysses, & sur les bancs s'assirent.
La Reyne cependant voulut se faire voir
A ceux qui consumoient son bien & son auoir,
Car elle auoit bien sceu l'entreprise maudite,
La resolution luy auoit esté ditte
Par le Herault Medon, des traistres poursuyuans.
Elle vint donc à eux ses filles la suiuans,
Et comme elle fut pres de la bande cruelle,
De son voile couurant l'air de sa face belle:
Au fier Antinoüs elle dit en courroux.
Méchant Antinoüs, cruel par dessus tous,
Plein d'iniure & de tort, conseiller tres-inique,
Est-ce toy que l'on nomme à haute voix publique
Par la ville d'Ithaque, entre tous tes pareils
Le meilleur à bien dire, & le prime en conseil ?
Certes, tu n'es point tel. Et qu'est-ce, ô plein de rage,
Que tu vas machinant la mort & le carnage,
Sur mon Telemachus? As tu point redouté
D'encourir le supplice aux meurtriers apresté,
Pour leurs méchancetez? Desquels Iupiter mesme
Est tesmoin du plus hault de sa voulte supresme:

Quoy? quelle sainteté d'ainsi s'entretuer,
Et miserablement sur le sang se ruer?
Ne te souuient-il point comme autresfois ton pere
S'enfuit en ce lieu, euitant la colere
Du peuple, contre luy grandement irrité,
A cause qu'il auoit, plein de temerité,
Couru & rauagé sur ceux de Thesprotie,
Ensuiuant les larrons pyrates de Taphie?
Or les Thesprotiens estoient lors nos amis,
Ils l'eussent massacré, eussent en pieces mis
Son cœur, eussent destruit ses biens auec sa vie,
N'eust esté qu'Vlysses appaisa leur furie,
Dont tu manges le bien, dont, ô méchanceté,
Tu recerches la femme & sa pudicité,
Dont tu poursuis l'enfant par trahison amere,
Ammoncelant, méchant, à sa dolente mere
Tristesse sur tristesse, esmoy dessus esmoy.
Mais regarde moy bien, ie te commande à toy,
De desister en fin de ta folie infeste,
Et si feras fort bien de contenir le reste.
A Eurymaque apres de dire est eschappé:
O fille d'Icarus, sage Penelopé,
Asseure ton esprit, chasse toute ta crainte,
Et iette au loing la peur dont ton ame est attainte,
Personne n'est icy si hardy poursuiuant
Que de ietter les mains sur ton fils, moy viuant,
Car ie te veux bien dire, & pour toute asseurance,
Que le sang coulera sur le fer de ma lance
De celuy qui voudra luy faire nul exces.
Car, i'en ay souuenance, autresfois Vlysses
M'a faict, & fort souuent, cet honneur de me prendre
Petit sur ses genoux, & de sa main me tendre

Quelque chose à manger, & seant en son sein
De doux vin me bailler son grand verre tout plein.
A ceste occasion dessus tous ceux d'Ithaque,
Et plus qu'homme viuant i'aimeray Telemaque:
Qu'il se repose en moy, qu'il asseure son cœur,
Et de tous ces seigneurs qu'il n'aye point de peur,
Ie le garenty d'eux : au reste, nul n'euite
Ce qui prouient de Dieu, & n'y a point de fuite.
Il luy disoit ainsi, & l'alloit exhortant
De s'asseurer de luy. Le traistre nonobstant
Au dedans de son cœur premedite & machine
Au Prince Telemach' trahison & ruine.
Mais la Reyne, au plus haut & au plus eminent
Du superbe chasteau soudain s'en retournant
Se retire en sa chambre, & pleine de tristesse
Déplore en souspirant son Ulysses sans cesse,
Iusqu'à tant que Pallas la Deesse aux yeux vers
Luy eut ses yeux pesans d'vn doux sommeil conuers.
Or se faisoit-il tard, quand le porcher champestre
Arriua vers le fils, & le pere, son maistre,
Qui dedans la maison apprestoient à manger,
D'vn porc aagé d'vn an qu'ils venoient d'égorger.
Au mesme instant Pallas la belliqueuse vierge
Reuint vers Ulysses, le toucha de sa verge,
En sa forme senile à l'instant le remit,
Et ses haillons rompus à l'entour de luy mit,
De peur que le porcher ne vint à le cognoistre,
Et à Penelopé n'allast faire apparoistre
Son retour. Lors à luy Telemachus accourt:
Te voicy donc, dit-il, quelle nouuelle court?
Ceste belle embuscade est elle reuenuë?
Ou, sont-ils là tousiours dessus mon aduenuë

M'aguettans au retour? Auquel ainsi Eumé.
Ie ne me suis point trop de ce faict informé,
I'ay eu soin seulement de faire mon message,
Et d'informer de toy Penelopé la sage,
Et puis m'en reuenir. Mais plustost que de moy
Elle auoit desia eu des nouuelles de toy,
A cause que de tes gens si tost qu'ils arriuerent
Vn trompette soudain à ta mere enuoyerent.
Mais voicy bien vn faict que i'ay veu de mes yeux,
Ie m'assis en allant dessus vn tertre vieux
Au dessus de la ville, on l'appelle Hermee,
D'où ie vy arriuer vne fregate armee,
Toute pleine de gens, chargee pesamment
D'armes & de bastons luisans extremement:
C'estoient eux, que ie pense, & si n'en puis que dire.
Il dit, & Telemaque alors se prit à rire,
Son pere regardant, mais le porcher ne sceut
Onques y prendre garde, & ne s'en apperceut.
Eux tousiours trauaillans le soupper apresterent,
Puis quand ils eurent faict à l'aise banqueterent,
A plein rassasians leur estomac pressé,
D'vn repas suffisant, mais l'appetit cessé,
Et la soif appaisee, alors ils s'endormirent,
Et les dons gracieux du doux sommeil ils prirent.

Fin du seiziesme Liure.



LE DIXSEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus reuient en la ville, il narre à sa mere les principaux poincts de son voyage. Eumæus ameine Vlysses à la ville. Il est iniurié par le chemin, & frappé par son maistre Cheurier. Il entre où les poursuyuans banquetoient: vn vieux chien le recognoist, & puis meurt. Vn des poursuyuans le frappe. Eumæus retourne aux champs, & Vlysses demeure en la ville.

AVTRE SOMMAIRE.

Entrant chez luy son chien le recognoist encore,
Mais vn fier poursuyuant l'outrage & deshonore.

AInsi que la belle aube au Ciel apparoissoit,
Le cher fils d'Vlysses Telemaque, agençoit
Ses souliers à ses pieds, sa lance fort agile
S'accommodoit en main, prest d'aller à la ville,
Puis dit à son porcher: Ie m'en vay de ce pas
Voir ma mere au chasteau: car ie ne pense pas
Qu'elle puisse iamais mettre fin à sa plainte
Qu'elle ne m'ait reueu, tant elle est en grand' crainte.
Or pour nostre hoste icy, ce pauure malheureux
Qui s'est fourré ceans, voicy ce que ie veux:

Ameine l'en la ville, afin qu'il y mendie,
Qu'il y cerche son pain & demande sa vie,
Qui enuie en aura luy pourra subuenir,
Pour moy ie ne sçaurois à tant de gens fournir,
Ayant tant de soucy, plein de tant de misere,
D'affaires accablé s'il s'en met en colere
A son dam, i'aime mieux dire la verité.
A cela Vlysses. Amy, de mon costé
Ce n'est pas mon desir, i'y serois inutile,
Puis il faict bien meilleur cercher en vne ville
Son pain, que par les champs: qui enuie en aura,
Selon ses facultez, à manger me donra,
Car ce n'est point mon faict de hanter aux villages,
Ne pouuant m'acquitter de ces charges sauuages.
Va donc quand tu voudras, & ie suiuray bien tost
Le guide que i'auray, tout souchain que le chaut
M'aura desengourdy, & l'air sera paisible.
Bien que ces haillons cy me pesent au possible,
Mais de peur qu'au matin ie ne gelle transi
Ie les porte, & la ville est vn peu loing d'icy.
Il parloit, & son fils à grands pas s'achemine,
Sorty qu'il fut de là, machinant & ruine
Et mort aux poursuyuans. Quand il fut arriué
Au superbe palais richement esleué,
Contre vne grand colomne il appuye sa lance,
Passe le seuil de l'huis, dans la maison s'aduance.
Sa nourrice Euryclee en entrant l'apperçoit
La premiere de tous, des peaux elle agençoit
Sur des sieges diuers. En larmes ruisselante
Elle va droit à luy, & mainte autre seruante
Le vient enuironner, & toutes à l'enuy
Courent pleines de pleurs tout à l'entour de luy,

L'embrassent de grand' ioye, & de façon honneste
Luy baisent mille fois & les mains & la teste.
La Reyne de sa chambre accourt hastiuement,
A Diane, à Venus semblable entierement,
Embrasse son cher fils, toute surprise d'aise
Et le front & les yeux & la teste luy baise,
Puis pleurant tendrement elle luy dit ainsi.
Te voicy donc en fin mon fils, mon cher soucy,
Ma tresdouce lumiere, & ma seule fiance,
Qui te pensoit iamais reuoir, mon esperance,
Depuis que tu osas de ce lieu déloger
Pour t'en aller à Pyle, & par maint grand danger
Dessus la mer, cercher nouuelles de ton pere?
Mais dy moy, comme es tu reuenu voir ta mere?
A qui Telemachus. Ma mere, ie te pry'
Ne me vien dauantage attrister de ton cry,
Qui ay la dure mort eschappee à grand' peine,
Mais plustost laue toy de pure eau de fontaine,
Pren tes plus beaux habits, pare toy comme il fault,
Et t'en retourne auec tes seruantes là hault.
Là, aux Dieux tout-puissans, pour les rendre propices
Voüe de cent Toreaux solennels sacrifices,
Si Iupiter nous donne vn iour de nous venger
De ceux qui sans raison nous viennent outrager.
Ie m'en vay à la ville, afin que ie retire
Vn mien amy venu auec moy au nauire,
Et qu'auec mes amis sur le port i'enuoyay
Quand ie voulu partir, & Peyree enchargeay
De le mener chez luy, de luy faire grand chere,
Et luy porter honneur. Il disoit, & sa mere
N'y faillit nullement. Adonc elle tira
Ses precieux habits dont elle se para,

S'estant premier lauee. Et souleuant sa face
Aux puissans Dieux voua, s'ils luy faisoient la grace
De se venger vn iour de ses mechants hayneux,
De leur sacriffier offrande de cent bœufs.
Lors Telemachus sort de sa maison muree
Son iauelot en main à la pointe ferree,
Deux grands dogues puissans ses pas legers pressoient
L'accompagnoient suiuants, & point ne le laissoient.
Pallas soufla sur luy vne majesté graue,
Vn port respectueux, vne demarche braue,
Les yeux de tout le peuple à soy il attiroit,
Et sa belle façon tout le monde admiroit.
Mesmes les poursuiuans autour de luy se pressent,
Bien veignent son retour, le flattent, le caressent,
Mais dedans leur courage ils l'alloient menacant
Mais luy sans s'arrester va plus outre passant
A ceux qui luy portoient vne amitié entiere
Et qui estoient amis de tousiours de son pere:
Tels qu'estoient Antiphus, Mentor, Alitherses.
Tout ioignant d'eux s'assit le preux fils d'Vlysses,
Eux s'enqueroient de luy, quand deuers eux s'aduance
Par la ville marchant, Peyræ, braue à la lance
Et son hoste amenant. Telemachus le vit
Se tournant, & Peyræ le preuenant luy dit.
Telemaque, enuoy moy en diligence grande
Les filles du logis, affin que ie te rende
Les dons que te donna le Roy Menelaus.
Auquel le fils d'Vlysse. ô loyal Peyreus
Nous ne sçauons encor quelle fin pourront prendre
Nos affaires presents, il faut vn peu attendre.
Que si les poursuiuans d'vn violent effort
Se ruant dessus moy me venoient metre à mort,

Et partageoient entre eux mes hardes paternelles,
I'ayme bien mieux à toy ces commoditez belles
Qu'à ces cruelles gens. Mais si i'en viens à bout
Et les fais tous mourir, raporte moy le tout
En ioye en ma maison. Il acheue le dire,
Et le pauure estranger de ses mains il retire
Et le mene au chasteau, eux estans arriuez
Au palais somptueux richement esleuez,
Soudain de dessus eux leur manteaux ils osterent,
Et sur les riches lits leurs vestements ietterent,
Puis entrerent au bain aux bien-polis carreaux,
Se lauerent au pur des nettoyantes eaux:
Quand ils furent lauez par les nymphes gentilles,
Oints des douces liqueurs des odorantes huyles,
Ils prennent leurs manteaux, & iettent dessus eux
En sortant hors de l'eau des habits precieux.
Ayants laissé le bain pour s'assoir ils se rendent
Sur les sieges luisants, & les filles leur tendent
De l'eau pour se lauer, leur main va suportant
La riche aiguiere d'or, d'où l'eau claire sortant
Tumbe dessus les mains, & delà coule l'onde
Dans le bassin d'argent à l'entourneure ronde,
Apres, dressans la table on aporte le pain
Qu'on pose deuant eux, & puis on sert soudain
Viures en quantité & grande & abondante
De ce qui se trouua prest pour l'heure presente.
Et la Reyne à la porte estant assise bas
A l'opposite d'eux, de ses doigts delicats
Sa laine retordoit. Eux ce pendant se iettent
Sur les viures fumans, & de bon vin se traittent.
Quand la soif fust esteinte, & l'appetit passé,
Penelopé a son fils à dire a commencé

Il vaudra mieux, mon fils, qu'en haut ie me retire
Me iettant sur mon lict où sans fin ie souspire,
Et qu'ont mouillé mes yeux continuellement
Depuis le triste iour, que trop cruellement
Vlysses s'en alla dessus les flots humides
Faire la guerre à Troye auec les deux Atrides:
Puis que tu ne veux pas encor m'acertener,
Auant que ces fascheux viennent m'importuner
De ce que tu as sceu du retour de ton pere.
A qui Telemachus: Ie te diray, ma mere,
Tout ce que i'en ay sceu selon la verité,
I'ay esté vers Nestor à Pyle sa cité,
Où ce Roy me receut d'vn aussi franc courage
Qu'vn sien fils reuenant de quelque long voyage,
Apres vn bien long-temps. Telle reception
Me fit il me monstrant pareille affection
Qu'à ses propres enfans de louange immortelle
Et d'honneur glorieux. Mais d'auoir sceu nouuelle
Si mon pere estoit mort, ou s'il estoit encor
Sur la terre viuant, le bon homme Nestor
N'en auoit rien apris, bien me donna-til guide
Affin de me mener deuers le ieune Atride
Qui auoit combatu deuant Troye autresfois,
Me fournissant de char, de cheuaux, de harnois
Ie vy là de ces yeux ceste Helene tant belle
Pour laquelle on alla à Troye, pour laquelle
Les Troyens & les Grecs ont souffert tant de mal
Ont souuent combatu sous vn destin fatal,
Ont eu tant de trauaux. Ce Roy me fit demande
Pourquoy ie venois voir Lacedæmon la grande:
Ie luy en dy la cause, & en ces mots suiuans
Dessus l'heure il me dit. Las! que ces poursuiuans

Effeminez qu'ils sont, lasches de cœur en somme
Ont desir de monter dessus le lit d'vn homme
Braue fort genereux, plein d'actes triumphans!
Comme vne biche ayant nourry ses petits fans
Qu'elle auoit enfantez dessous les frais ombrages
D'vne verte forest, sous les feuillus ramages,
Et s'en voulant aller pasturer dans le fonds
D'vne herbeuse vallee, ou sur le haut des monts
Laisse inconsideree au fond de l'antre horrible
D'vn farrousche lyon, monstrueux & terrible
Ses fans s'entreiouans, qui reuenant en fin
De queste, ayant perdu sa peyne, & mort de faim
Rencontre ces tendrons, aguise alors sa rage,
Se iette dessus eux, les brise, les saccage
Eux foibles, luy trop fort. Ainsi en aduiendra
De ces beaux poursuiuans. Vlysses reuiendra,
Plein de iuste dedain, & du fer de sa lance
Les iettant roides morts prendra sur eux vengeance.
Que voulussent Phœbus, Iupiter l'immortel,
Et Pallas, qu'Vlysses maintenant reuint tel
Qu'il estoit en Lesbos, lors que de longue aléne
Et de force de bras il ietta sur l'aréne
Vn Philometides, encontre luy luctant
Et de peyne & sueur brauement resistant:
Il le renuersa bas de vertueuse adresse,
Dont le louerent fort tous les princes de Grece,
Et en eurent plaisir les Rois ses compagnons.
Qu'asteure fust il tel, parmy ces beaux mignons
L'espee dans la main. Ceste trouppe effrenee,
Les nopces maudiroit & l'infauste Hymenee
Car tous sur les carreaux il les renuerseroit.
Et leur ame & leur sang ensemble verseroit,

Or voicy la responce & feable & certaine.
Sur ce que tu desire & dont tu es en peine,
Ny deça ny delà ie ne declineray
Et rien qui soit du faict ne te deguiseray:
Mais ce que i'en apry du vieillard Dieu Prothee,
Dont la responce en fin veritable est iettee,
Tu le sçauras au vray. Dessus la haute mer
Qui furieusement faict les flots escumer,
Dans vne isle à l'entour dequi l'onde se glisse,
Le vieillard me disoit auoir veu ton Vlysse
Endurant mille ennuis sous le toict ombrageux
De Calypso la Nymphe aux blondoyans cheueux,
Qui là le retenoit, & ne vouloit trop fiere
Luy donner son retour en son Ithaque chere.
Il n'auoit là n'y gens, ny rames, ny vaisseau
Auec lesquels il pust se remettre sur l'eau.
C'est tout ce que m'en dit l'Atride, braue aux armes,
Bon à la lance, & fort entre tous les gendarmes.
Cela faict, ie repry mon chemin vistement,
Et m'en reuins icy par mer heureusement,
Car les Dieux immortels le bon vent me donnerent
Et dans mon doux païs soudain me ramenerent.
Quand il eut acheué, vne forte douleur
Saisit de Penelope & l'esprit & le cœur.
Lors Theoclymenus le prophete honorable,
L'augure non menteur, & deuin veritable
Se prit à luy parler, Femme du tolerant
Vlysses, celuy là est encor ignorant
De l'aduenir caché, mais entends ma parole,
Ie ne te diray rien de faux ny de friuole,
Mais toute verité. Et i'en vay attester
Le premier des hauts Dieux le puissant Iupiter

Et ceste table apres sainte & hospitaliere
Où vous m'auez receu d'amitié singuliere;
Et la maison encor du diuin Vlysses
Où vous m'auez donné si fauorable acces
Et m'auez recueilly: Asteure mesme Vlysse
Ou est dans son pais, ou se rampe & se glisse
Espiant finement le mal qu'ont proietté
De faire ces amans, & leur indignité:
A l'heure que ie parle il resuasse, il medite
Comme il se vangera de ceste gent maudite
Et les pourra conduire à leur dernier destin.
I'en ay veu de mes yeux le presage certain
Estant dessus la nau. Tu le vis Telemaque.
Auquel ainsi parla la femme au Roy d'Ithaque.
Ainsi fust, ô mon hoste, & le bon Iupiter
Voulust de ce bon-heur mes deux yeux contenter:
Certes tu receurois & de mon franc courage
Et de mon amitié vn digne & riche gage,
Tant de dons, tant de biens, que qui te trouueroit
Par voye ou par chemin bien-heureux te diroit.
Ils deuisoient ainsi, & toute la cohorte
Des amans, cependant iouoit deuant la porte,
A ietter le palet, à l'espieu esbranler,
Ou à faire sifler les flesches parmy l'air,
C'estoit au mesme lieu où deuant ils ietterent
Leur malheureux dessein & traistres comploterent.
Le souper s'aprochoit & les pastres venoient
Qui des lieux d'alentour les montons amenoient
Comme les autres iours: quand Medon le trompete
Le plus aymé de tous, de façon plus discrete,
Qui faisoit la despence, & le tout conduisoit,
S'aprochoit des ioueurs & ainsi leur disoit:

Princes qui esbatez icy vostre ieunesse
A iouer, à tirer, il s'en va temps qu'on cesse
Et qu'on vienne au chasteau pour entendre au manger.
Sus donques leuez vous. Il n'y a pas danger
Quand le temps est venu de s'aller metre a table,
Et de s'aller remplir d'vn repas profitable.
Il finissoit, & eux vistement se leuoient
Et prenans son chemin au chasteau le suiuoient.
Comme ils furent entrez dans les maisons royales,
Sus les planchers hautains des plantureuses sales,
Dessus les riches lits, ils posent leurs manteaux,
Commencent de plus beau à iouer des cousteaux,
Tuent les gras moutons aux cornes mal dressees,
Les camuses brebis, les cheures engressees,
Ils ne pardonnent point aux pourceaux herissez
De soyes & setons, & si n'en ont assez,
Ils tuent vn toreau suiuant la grande trouppe,
Et chacun en morceaux & en pieces le couppe.
Cependant qu'ils faisoient ces dissolus exces
Eumæus le porcher, & le gueux d'Vlysses
Commencent leur chemin pour venir à la ville.
Si luy dit Eumæus, pastre sage & habile.
Amy, puis que tu veux t'aller donc promener
Iusques en la cité, ie m'en vay t'y mener,
Comme on m'a commandé. Combien que mon enuie
Fust de te voir long temps en nostre compagnie,
Te voulant ordonner garde sur mes troupeaux
Et l'vn des compagnons qui touchent mes pourceaux.
Mais i'ay creint que le Roy ne m'en fist pire chere
Et ne s'en courrouçast. Car l'ire, la colere
Des maistres est tousiours à craindre, & leur fureur
Doit à leurs seruiteurs causer de la terreur,

Mais mettõs nous aux chãps: car la plus grã d partie
Du iour, descend desia, hors du midy sortie.
Et dedans peu de temps le serain tumbera
Qui frais & morfondant du froid nous donnera.
A luy le Neritin, dont la grande sagesse
Fleurit en bon conseil, ceste responce adresse.
I'enten ce que tu dis & fort bien le concoy,
Mettons nous en chemin, & marche deuant toy,
Ten moy quelque baston: si tu n'en as, esbranche
De quelque arbre bien droit vistement vne branche
Pour m'appuier dessus: car sous mes pieds ie sens,
Ces chemins raboteux, malaisez & glissans.
Il dit, puis sur son dos il ietta sa besace,
Vilaine dechiree, apiecetee & grace,
Qu'vne vieille couroye & quelque vsé cordon
Soustenoient, & Eumæ luy tendit vn baston.
Ils se mettent aux champs, les pastres demeurerent
Auec les chiens veillans & les troupeaux garderent.
Mais le pasteur Eumæ menoit alaigrement
Le Roy en sa cité, semblant entierement
A vn pauure, à vn gueux: deschiré, miserable,
Courbé sur vn baston, ridé, vieux efroyable.
Ils s'aduanceoient toujours tirans à la cité
Et ià touchoient des pieds le canal argenté
De la belle fontaine, où tous ceux de la ville
Venoient puiser de l'eau qui clairement distile
Qu'autresfois Ithacus, & Neritus encor
Auoient édifiee auecques Polyctor:
A l'entour de la source vne forest hautaine
D'aulnes grands se haussoit, & la fresche fontaine
D'vn roc iettoit sans fin son surion perennel.
Dessus estoit construit vn autel solennel

Consacré

Consacré à l'honneur des nymphes fontanieres
Sur qui les pelerins & passans ordinaires
Pour leur voiage heureux les deesses prioient,
Faisoient effusion & leur sacrifioient.
En ce lieu iustement les trouua Melanthee
Le fils de Dolius, à la mode vsitee,
A la ville touchant deux meres de cheureaux
Pour traiter les amans : deux autres pastureaux
Venoient apres aussi. Si tost qu'à l'impourueue
Sur ces deux pauures gens il eut ietté sa veue,
Cent mille maudissons encontre eux il ietta,
Et bouillans de courroux iniures eclata
De son cœur forcené. Si dit à voix hautaine:
Vraymant vn malheureux maintenant nous amene
Vn autre malheureux & coustumierement
Iupiter aparie, & ioint ensemblement
Le pareil au pareil. Mais, ô porcher indigne,
Enfin où pense tu mener ce gueux insigne
Ce ventre mort de faim, qui nous destruira tout,
Et qui de porte en porte, & d'huis en huis, debout,
Aura de force coups les espaules confites,
Et en vain fripera les plats & lechefrites.
Mais si tu as vouloir de m'en accommoder
Pour demeurer aux champs & le bestail garder,
Pour porter à mes boucqs quelquesfois du fourage,
Au moins boiroit il là tout son soul de laittage,
Et ses membres deffaits, bien nourry qu'il seroit,
Aux champs en trauaillant soudain raffermiroit.
Mais trop accoustumé à sa queste vilaine
Ie voy bien qu'il n'est pas pour prendre tant de peyne,
Il ne fera iamais que gueuser, quaymander,
Et bribes & morceaux d'huis en huis demander.

Mais ie te iure bien que si ie le rencontre
A la porte du Roy, il aura malencontre,
Sieges, bancs escabeaux à sa teste courront,
Et dru par le chasteau dessus luy voleront.
Ce disant il s'aproche & dessus luy s'eslance,
Et de grands coups de pieds indignement l'offence
Mais Vlysses tint ferme & point ne s'esbranla,
N'en quitta le chemin, & long-temps vacilla
Si d'vn coup de baston il luy fendroit la teste
Et l'estendroit tout mort. Là dessus il s'arreste,
Patiente, & retient son esprit irrité.
Mais le porcher esmeu de telle indignité
Le reprend aigrement. Se tourmente, l'accuse,
Et s'adressant aux Dieux de ces parolles vse,
Leuant les mains en haut. Fille de Iupiter
Naiades, qui daignez ces sources frequenter,
Si iamais Vlysses offrit souefue offrande
A vos diuinitez, soit petite, soit grande,
Bruslant sur vostre autel les gresses des toreaux,
Les tendres agnelets, les folastres cheureaux
Dont le parfun montoit iusques dans vos narines,
Exaucez ma demande, ô pucelles diuines,
Ramenez nous bien tost Vlysses en ce lieu
Sous l'auspice ioyeux d'vn fauorable Dieu,
Qui le conduise plein de force & d'asseurance,
Afin de t'abaisser ceste fiere arrogance,
Et ce cœur orgueilleux te rompre & dissiper,
Cruel & violent que tu es, de fraper
Sans raison ce pauure homme, & de telle furie.
Et tu ne pense pas qu'on scait si bien ta vie,
Tu ne bouges iamais de la ville, & fondant
En plaisirs, perds le temps. Aux champs cetempendãt

Tes larrons de garsons, peste contagieuse
Du bettail, mettent tout en ruyne honteuse.
Auquel ainsi respond le cheurier Melanthé.
O Dieux, qu'a dit ce chien impudent, eshonté?
Si ie l'empogne vn coup, sur vne barque agile
Ie le feray mener bien loing hors de ceste isle,
Et tireray de luy force commodité.
Qu'aussi bien Apollon au bel arc argenté
Veille des auiourdhuy, dans sa propre demeure
Tuer Telemachus, ou que plustost il meure
Dessous les poursuiuans, que pour certain c'est faict
Du retour d'Vlysses. Ce disant, il se met
A cheminer & eux le suiuoient à la trace.
Il arriue au chasteau le premier, & prend place
Entre les poursuiuans: & s'assied iustement
Aupres d'Eurymachus, qui l'aymoit grandement
Aussi tost vn chacun à manger luy presente
L'escuyer la viande & le pain la seruante.
Mais le Dulichien & le pastre aprochoient
Du palais, & desia leur oreilles touchoient
Les sons harmonieux de la lire amoureuse,
Qu'aux accents, aux accords de sa voix doucereuse
Phemius marioit, les esprits rauissant
Et de son art diuin les cœurs esiouissant.
Lors Vlysses prenant le pastre par la dextre
Luy dit en la serrant. Eumæ, porcher champestre,
Voicy vn beau palais, ie pense que ce soit
La maison d'Vlysses, assez on l'appercoit
Et le peut on iuger sans nulle controuerse:
Des autres elle est fort dissemblable & diuerse.
Vne grande muraille, & mainte haute tour
Auec de forts barreaux l'enuironnent autour,

Qui outre sa beauté la rendent bien plus forte
Elle se va fermant de double forte porte,
Et de doubles verroux, digne de resister
Contre vn effort de guerre & de le supporter.
Ie croy que là dedans on banquette, on festine,
I'en sens monter l'odeur iusques dans ma narine,
I'entens outre cela la musique & le son
D'vne lire accordee au miel d'vne chanson,
Musique, lire, son, que les Dieux delectables
Ont sacrez aux plaisirs des agreables tables.
A ces mots Eumaus. Tu n'es pas imprudent,
Et vas bien à propos ces choses regardant.
Mais aduisons vn peu comme nous deuons faire,
Veux tu faire au chasteau la pointe la premiere
Parmy ces poursuiuans, & ie demeureray.
Ou, veux tu demeurer, & ainsi i'entreray,
Mais vien, bien tost apres, que quelqu'vn ne t'atrappe
Quand tu seras dehors, ne te pousse & te frappe.
Auquel dit Vlysses, ce que tu dis est vray,
Et ie t'entens fort bien, va tost, ie te suiuray:
Ie ne suis aprentif aux coups ny aux iniures,
I'ay paty, i'ay souffert maintes fortunes dures
En guerre, en terre, en mer, & de tout attaqué
Le courage, le cœur ne m'a iamais manqué.
Vienne ce qui pourra, car il est imposible
De pouuoir resister au ventre irremissible,
Et de le faire taire, il donne trauaux maints
Et tourments infinis aux mal-heureux humains:
Il excite aux combats les nauires armees,
Les batailles esmeut dessous Mars animees
Les barques porte-bancs pousse auec tout effort
Portans aux ennemis & la guerre & la mort.

Eumæe & Vlysses contoient ainsi merueilles
Quand vn vieux chien haussa la teste & les oreilles
Couché là de son long. Argus estoit son nom,
Il estoit à Vlysse au glorieux renom:
Il le nourrit petit, mais il n'en iouyt guiere
Qu'il luy fallut aller à la guerre estrangiere.
Mais certains ieunes gens le dresserent tandis
Pour lieures, pour cheuriels & pour cerfs peu hardis
Et pour lors il gisoit chetif & miserable
Sur le fiens qu'on iettoit deuant l'huis de l'estable,
Et que les charretiers deuoient bien oster,
Et sur les champs d'Vlysse en apres le porter.
Là donc gisoit Argus, chassé pour sa vieillesse
De mouches tout couuert qui le piquoient sans cesse,
Il recogneut pourtant son maistre, & blandissant
Bellement de la queue & l'oreille baissant
Semble le bien-ueigner: Mais il n'eut pas la force
De se trainner à luy. Il n'auoit que l'ecorce
Et la peau sur le dos. Il le récogneut bien,
En pleura, mais Eumæ toutesfois n'en vit rien.
Si luy dit Vlysses. Voila vn cas estrange,
De voir vn si beau chien sur le fiens, dans la fange
Ie voudrois bien sçauoir s'il auroit point esté
Quelque chien de courage & de legereté,
Ou si on l'a nourry comme beste inutile
A quelque œuure que soit impropre & malhabile,
Comme on en voit aux cours des grands souuentesfois
Qui ne seruent de rien, que de plaisir aux Rois.
Ce chien la fut à vn, luy respondit Eumæe,
Dont l'ame est maintenant de la mort consumee.
Que s'il auoit encor l'agilité du corps
La force & la beauté comme il auoit alors,

Que le fort Vlysses le prudent Laërtide
Marcha sous les drapeaux du magnanime Atride
Tu t'esmerueillerois de sa legereté,
De sa force de corps & plus de sa beauté.
Nulle beste aux forests ne fuyoit sa vitesse,
N'eschappoit deuant luy, tant eust elle d'adresse.
Or il est mesprisé & son maistre bien loin
S'en est allé mourir. Lon n'en a point de soin,
Les femmes n'en font cas, & les vallets n'ont cure
De faire leur deuoir, si par cas d'aduanture
Le maistre n'y est pas & ne commande plus.
Car le grand Iupiter qui habite là sus
Oste à qui que ce soit la moitié du courage
Quand il est abbaissé sous le ioug du seruage,
Ce disant il entra dans la sale, où mangeoient
Alors les poursuiuans, & les biens rauageoient.
Et Argus tumba mort dessous la Parque fiere
Voyant son maistre, au bout de la vintaine entiere.
Mais le fils d'Vlisses le, premier apperceut
Entrer le pastre Eumæe, accort faire luy sceut,
Le signal du clin d'œil, & tout bas il l'appelle,
Luy s'aproche, leuant de terre vne escabelle.
Alors le cuisinier sur la table depart
La viande aux poursuiuans, puis il en porte à part
Où mangeoit Telemaque: aupres de luy prend place
Eumæe, & le heraud tranche vne piece grasse
Et la met, & le pain deuant luy proprement.
Mais Vlysses s'en vint apres luy bellement
Contrefaisant le gueux, & cassé de vieillesse,
Courbé sur vn baston, & ses haillons de piece
Sales l'enuelopoient. Il s'assit tout aupres
De l'allee de fresne & du sueil de cypres

Au dedans de la porte, où le menuisier sage
Le dressant à la regle, auoit poly l'ouurage.
Alors Telemachus au pastre dit ainsi.
Empogne à pleines mains de ces viures icy
Et de ce pain mollet quantité suffisante
Et le porte à nostre hoste & puis qu'il se presente
De rang aux poursuiuans, implore leur secours,
Leur demande du pain. La honte nuit toujours
A tout homme indigent. Eumæ luy obtempere
Et luy va dire ainsi. Telemachus, (mon pere)
M'a dit de t'aporter tous ces presens icy
Qu'il te donne & t'enuoye, il te commande aussi
Que tu ailles de rang à chacun de la bande
De tous ces messieurs là, & que tu leur demande.
A tout homme indigent la honte tousiours nuit.
Et le sage Vlysses ainsi luy respondit,
Le bon Roy Iupiter veille rendre prosperes
Au gentil Telemach à iamais ses afferes,
Soit il tousiours heureux, & luy vienne à plaisir
Tout ce qu'aura pensé son cœur & son desir.
Ce disant il prend tout, & d'vne main & d'autre
Le met en son bissac, & par terre se veautre
Quand le chantre diuin à chanter commença
Il se mit à manger, & son repas cessa
Quand le chantre finit & demonta sa lire.
Les poursuiuans soudain commencerent à bruire
Faisans par la maison les continus exces,
Quand Pallas mit au cœur du prudent Vlysses
De s'adresser à eux & leur faire demande
D'vne piece d'argent, ou de quelque viande,
Pour voir, lesquels auroient le plus d'honnesteté
Qui plus seroient touchez de bien & d'equité,

Bien que nul d'eux pourtant ne deust de l'iniustice
Qu'ils faisoient, euiter la peyne & le suplice,
Donques il s'aduançoit & leur tendoit la main
De propos supliant pitoyable & humain.
Garny de sa besace orde, sale, & immunde
Comme s'il eust esté le plus grand gueux du monde,
Et toute sa vie eust ce mestier pratiqué.
Son miserable estat leur cœur a prouoqué
A la compassion, si bien qu'ils luy donnerent,
Tindrent propos de luy, & fort s'emerueillerent
Quel homme il pouuoit estre & d'où c'est qu'il sortoit
Lors que Melantheus qui les cheures traictoit,
Oyez, dit-il, amans qui recherchez la Reyne
Touchant cest estranger, & que ie vous aprenne
Ce que i'en puis sçauoir, l'ayant veu seulement
Depuis bien peu en ca Eumæ certainement
L'a ceans amené, mais ie n'ay cognoissance
Plus que vous en auez du lieu de sa naissance:
Antinous l'oyant tres-asprement reprit
Le porcher Eumæus, & à dire se prit.
Dy malheureux porcher, qui te meut, qui t'incite
D'amener deuers nous ceste engeance maudite?
Par les rues d'icy ne voit on pas assez
Fourmiller de ces gueux deschirez, despecez
Coureurs, écornifleurs, mangeurs insatiables
Qui ne seruent de rien que d'affamer les tables?
Ne te suffit il pas que tant de gens, & moy
Ne bougions de ceans, mangions les biens du Roy
Que pour surcroist encor ce gueux tu nous amenes.
Auquel dit Eumæus en paroles soudaines.
Certes Antinous, bien que tu sois prudent,
Tu n'es pas toutesfois en prudent respondant,

Car qui est amené d'vne terre estrangere
Pour venir habiter autre part, & s'ingere
D'en introduire vn autre? hors mis de ceux qui sont
Pour seruir de leur art en tous lieux où ils vont,
Poëtes, Medecins des griefues maladies,
Musiciens, de qui les douces melodies
Egayent vn chacun au sucré de leur voix,
Charpentiers, & tous ceux qui trauaillent en bois?
Car les professions de ces gens là excellent
Sur la terre infinie, & les autres precellent.
Mais tu es de tousiours de difficile acces,
Et rude, aux seruiteurs du diuin Vlysses
Plus que nul de ceux cy, & ta mordante enuie
En veut sur tout à moy: mais ie ne m'en soucie
Tant que Penelopé ceans residera,
Et que Telemachus recogneu y sera.
Auquel Telemachus dont la sagesse insigne
De celle d'Vlysses ne se rendoit indigne:
Tai-toy, que plus auant ie ne t'entende pas
Encontre cestui-cy contester en debats,
Car c'est d'Antinoüs la coustume mauuaise
En quelque lieu qu'il soit, d'engendrer trouble & noise.
Puis se tournant luy dit: Certes on t'apperçoit
Faire bien le deuoir de pere en mon endroit,
Et comme enuers ton fils vn grand soin te pourchasse,
De commander ainsi que de ceans on chasse
Vn hoste, vn estranger. Mais plustost, donne luy,
Ie le veux, tant s'en faut que i'en reçoiue ennuy:
Ce n'est pas chose encor pour laquelle tu doiue
Auoir peur de ma mere, ou bien que l'appercoiue
Quelqu'vn des seruiteurs, ou d'autres, dont l'acces
Est dedans la maison du diuin Vlysses.

Mais ce que ie te dy n'a garde de te plaire,
Car tu aimes bien mieux manger tout, que d'en faire
Part à qui que ce soit. A ces mots respondit
Encor Antinoüs : Telemach', qu'as tu dit,
De langage hautain & de cœur indomptable?
Si vn chacun de ceux qui sont icy à table
Luy en donnoit autant, de trois mois tous entiers
Il n'auroit nul besoin d'entrer en ces quartiers.
Il acheuoit de dire, & de mine cruelle
Il prit, en luy monstrant, vne basse escabelle
Qui supportoit ses pieds au pris qu'il les baissoit.
Or chacun luy donnoit, & son sac remplissoit
De viures & de pain : & c'estoit la finesse
D'Vlysses d'obseruer les poursuiuans de Grece,
Faisant le mendiant. Doncques il s'en alla
Deuers Antinoüs, & ainsi luy parla:
Donne moy, donne moy, tu ne sembles point estre
Le pire des Gregois, mais le prince & le maistre,
Tu ressembles vn Roy, qui te doit inciter
A estre liberal, te plaire & delecter
Plus que nul, d'élargir les restes de la table,
Et ie te publiray par la terre habitable.
I'ay aussi quelquefois (& sans comparaison)
Esté bien à mon aise en ma douce maison:
I'ay donné volontiers, & i'ay ouuert ma dextre
A tout pauure passant, tant chetif peust il estre.
I'ay eu des seruiteurs, & ce qu'il fault auoir
Pour viure doucement, & riche homme se voir,
Mais le Saturnien dessouz qui le Ciel tonne
A reduit tout à rien. C'est sa volonté bonne,
De voleurs, de larrons il me fit accoster
Pour aller en Egypte, & m'y precipiter.

Arriué en Egypte, & entré dans le fleuue
Qui de ses grasses eaux les campagnes abreuue,
Ie my ma flotte à l'ancre, & tant qu'il fut en moy
Priay mes compagnons de rester à recoy
Sans bouger des vaisseaux, seulement i'en appelle
En terre quelques vns pour estre en sentinelle
Et pour faire le guet, mais eux intemperans,
Et selon leur plaisir deçà delà courans,
Ne se peurent tenir de faire des rauages
De piller, fourrager bourgades & villages,
Trainner femmes, enfans, voire cruellement
Tuer les hommes faicts. Le bruit soudainement
En court à la cité, & si tost qu'apparurent
Les rayons du Soleil, à la foule coururent
Les habitans armez, les champs furent couuers
D'armes & de cheuaux, & de brillans éclairs.
Et du grand Iupiter la colere dépite
Mit malheureusement mes compagnons en fuite,
Personne ne soustint, nous estions tous espars,
Assaillis & battus du mal de toutes parts.
Alors à leur plaisir sur nous ils se ietterent,
De la plus part des miens la terre ensanglanterent,
Les autres furent pris & emmenez tous vifs
Afin de leur seruir d'esclaues & captifs.
Pour moy ie fu donné au fils d'vn Iasie
Qu'on appelloit Dmetor, qui me sauua la vie
S'estant là rencontré comme ils iettoient au lot
Ceux qu'on auoit sauuez. Il estoit Cypriot,
En Cypre commandant. Ainsi à la renuerse
En ce lieu m'a ietté la fortune peruerse.
Auquel Antinoüs derechef dit ainsi:
Mais de quel Dieu nous vient ce trouble-feste icy,

Et ce porte-malheur? Demeure, homme batable,
Et ne t'approche point si pres de ceste table,
Que tu ne trouue icy Egypte à ton malheur,
Et Cypre encor' vn coup: Impudent, affronteur,
Et quaymant que tu es, Va t'en & te presente
Aux autres, qu'vn chacun te donne & te contente,
Mais c'est du bien perdu, & l'on nomme tres-mal
Aumosnier celuy là qui faict le liberal
De ce qui n'est à luy, & qu'on n'empesche en somme:
Car force portions remplissent bien vn homme.
Si luy dit Vlysses: Amy, certainement
Tu monstres que tu n'as sens ny entendement,
Non mesme en apparence. Estant en ton domaine
Si quelqu'vn t'en venoit demander, à grand peine
Luy donrois-tu du sel, que tu ne peux souffrir
Mangeant le bien d'autruy, que l'on me vienne offrir
Quelque chose à manger de la surabondance.
Antinoüs alors plus aigrement s'offence
De trauers le regarde, & puis luy dit ainsi:
Ce n'est pas commencer à desloger d'icy
Que de m'iniurier. Comme il disoit, il guette
Vn tabouret à bas, il le prend & luy iette,
Et sur l'espaule droitte il l'atteint iustement
Vers le milieu du dos. Le coup aucunement
N'ébranla Vlysses, mais ainsi qu'vne roche
Immobile il restoit, tant seulement il hoche
Secrettement la teste, en soy le menaçant
D'en auoir la raison. Et puis recommençant
Son train, il se rassied, son sac & sa pitance
Pose sur les carreaux, puis dit à l'assistance:
Amoureux de la Reyne excellente en honneur,
Escoutez ie vous pry' ce que i'ay dans le cœur,

Ce ne peut estre à l'homme & regret & tristesse,
Ny douleur en son cœur, lors que quelqu'un le blesse
Combattant pour son bien, ses brebis & ses bœufs:
Mais ce qu'Antinoüs m'a par trop outrageux
Frappé, n'a pas long temps, c'est à cause du ventre
Méchant, pernicieux, & le tour & le centre
Des maux qu'ont les humains. Mais s'il y a des Dieux
Encor en quelque part, vengeurs des souffreteux,
Que la fiere Erynnis & la mort inhumaine
Auant que faire nopce Antinoüs emmeine.
Et le fils d'Epeithee encores luy parla.
Nostre hoste, parle bas, assieds toy, mange là,
Ou te retire ailleurs, que nos gens ne te tirent
Par les mains, par les pieds, & la peau te déchirent
Te trainans par la place : & apres qu'il eut dit,
Vn chacun d'eux conceut vn merueilleux dépit
De ce qu'il auoit faict, & l'vn prit la parolle.
Ce que tu viens de faire est chose indigne & folle
Antinoüs, d'auoir outragé ce passant,
Si quelque Dieu habite au Ciel resplendissant,
Cet acte est malheureux : & les Dieux venerables
Se font souuentesfois aux estrangers semblables,
Conuersent parmy nous, marchent par les citez
Spectateurs des bien-faicts & des méchancetez.
Il l'entendit parler, & n'en fit pas grand conte:
Mais à Telemachus le dépit au cœur monte
De le voir outragé, s'abstenant prudemment
D'en ietter aucun pleur, trop bien secrettement
La teste il en branla, songeant à la vengeance.
Mais quand Penelopee eut ouy quelle offence
On auoit faict là bas à vn pauure estranger,
A ses femmes ainsi son cœur vint décharger.

Que Phœbus puisse ainsi frapper ce méchant homme,
Phœbus l'insigne archer. A laquelle Eurynome:
Si selon nos souhaits toute chose tiroit
Le beau iour de demain pas vn d'eux ne verroit.
A qui la chaste femme au patient Vlysse.
Tous sont en general mes ennemis, nourrice,
Tous me font de l'ennuy, mais principalement
Ce fier d'Antinoüs, qui m'est entierement
Comme la noire mort. Vn pauure homme mendie
Là bas par la maison, leur demande sa vie,
Contraint par la misere & la necessité,
Chacun luy a donné de bonne volonté:
Et ce fier outrageux plein de rage cruelle
Luy a contre le dos ietté vne escabelle.
A ses femmes, ces mots sur son lit elle tint,
Et le fort Vlysses sa refection print.
Puis faisant appeller le porcher de la salle,
Vaie te prie, Eumæ, luy dit elle, deualle,
Et fay venir vers moy ce pauure plein d'ennuy,
Afin que ie le voye, & m'enquerre de luy
Si en quelque cartier de la terre habitable
Il auroit point ouy parler du miserable
Vlysses, ou plustost l'auroit veu de ses yeux,
Car il peut bien auoir couru beaucoup de lieux.
Et le Pastre en ces mots respondit à la Reyne:
Sage Penelopé, à la volonté mienne
Que se teussent les Grecs lors que cet homme dit,
Car il te rauiroit de ioye tout l'esprit.
Ie l'ay logé trois nuits dedans la mestairie,
Et trois iours tous entiers (sauué de la furie
De ceux qui dans leur nef le vouloient égorger,
Chez moy tout le premier il s'est venu ranger:)

Mais ce temps ne luy put à grand peine suffire
A faire fin finale à ce qu'il vouloit dire
De ses calamitez. Comme quand on entend
Un bon musicien ses poëmes chantant
Que luy ont departis les Dieux à qui nous sommes,
Afin de les porter & faire entendre aux hommes,
On ne se peut lasser tant il dit doucement
De l'escouter tousiours : ainsi pareillement
Il me rauissoit tout me contant sa misere.
Or il se disoit estre à cause de son pere,
Grand amy d'Ulysses, Crete est sa nation,
Où Minos eut iadis sa domination,
Apres auoir couru par regions diuerses
Il s'est conduit icy souffrant mille trauerses.
Il dit auoir ouy nouuelles cy deuant
Chez les Thesprotiens qu'Ulysses est viuant,
Et qu'il doit bien tost estre au lieu de sa naissance
Chargé de grands tresors & de grande cheuance.
A qui la chaste femme au Dulichien Roy.
Va, fay le moy venir afin qu'il parle à moy.
Eux, qu'ils passent le temps s'ils veulent à la porte,
Ou dedans la maison, aisees en toute sorte,
Leur bien, leur reuenu est fort bien conserué
Chez eux en leur maison, leur bled est reserué,
Leur vin semblablement, & leurs gens seuls en viuent:
Et eux, tant que les iours & les nuits s'entresuiuent
Ne bougent de ceans, tuent iournellement
Beufs, cheures, & brebis, mangent incessamment,
Et boiuent tous nos vins, & sans qu'on les reprenne
Frippent le reuenu de tout nostre domaine.
Car ie n'ay homme aucun qui de nostre maison
Bannisse ceste peste & ceste trahison

Tel que fut Ulysses. Que s'il venoit asteure,
Qu'on le vist arriuer en sa douce demeure,
Il seroit suffisant, & son fils seulement
De tirer de ces gens le digne chastiment.
Comme elle luy parloit Telemaque eternuë
Si hault que la maison & toute l'estendue
En retentit tresfort. Penelopæe en rit,
Et ces mots à Eumæe aussi tost elle dit.
Va tost, fay moy venir en presence cet homme,
Vois tu pas que mon fils, ainsi que ie le nomme,
Esternuë aussi tost: Tient donc pour tout certain
Que tous ces poursuiuans sont pres de leur destin,
Sont proches de leur mort: Certe elle les talonne,
Et sera mal-aisé qu'il s'en sauue personne.
Voicy vn autre faict dont ie t'asseure aussi,
Si ie sçay pour certain que ce passant icy
Die la verité, il aura pour estreine
Chemises, & habits de bonne & fine laine.
Comme elle eut dit, Eumæe accourut vistement
Le trouuer, & luy dit ainsi sommairement:
Penelope la Reyne, & la tant sage mere
Du bon Telemachus, m'enuoye à toy, mon pere,
Car elle te veut voir, touchee dans son cœur
De s'enquerir de toy (bien qu'en grande douleur)
Touchant son Ulysses: si elle ne te trouue
Menteur, ains tes propos veritables esprouue,
Elle t'abillera d'vn bon accoustrement,
Dont tu as grand besoing, & pourras librement
Aller parmy le peuple, y demander ta vie,
Et te pourra donner qui en aura enuie.
Lors le sage Ulysses qui tant a supporté
D'ennuis & de trauaux: I'en sçay la verité

Ie n'en celeray rien à la fille d'Icare
La sage Penelope, & sans que ie m'esgare
Luy diray tout le faict : ie sçay tous ses erreurs
Car nous auons couru de semblables malheurs.
Mais ie redoute & crain l'iniurieuse bande
Des mutins poursuiuans, dont la superbe grande
A monté iusqu'au Ciel. Car cet homme enragé,
Comme tu l'as peu voir, m'a ceans outragé,
Sans auoir eu de moy iniure ny offence,
Sans que Telemachus luy ayt faict resistence,
Ny personne pour moy. Va t'en donc de ma part
Dire à Penelopé, que i'iray sur le tart,
Mais que le Soleil tombe, & qu'elle patiente,
Bien qu'elle soit pressee, & l'en fasche l'attente:
Alors elle pourra contentant son desir
Du retour d'Vlysses m'enquerir à loisir
Nous chauffans pres du feu. Car certes ie frissonne
Et ma robe n'est pas, comme tu sçais, trop bonne
Tu le sçais, i'ay chez toy quelque temps seiourné.
Eumæ, l'ayant ouy s'en est tost retourné:
Et la Reyne luy dit pleine d'impatience,
Tu ne l'amenes point Eumæ, qu'est-ce qu'il pense?
Craint-il quelque danger, ou bien s'il est honteux?
La honte ne vaut rien au passant souffreteux.
Il respond sagement, luy dit le Pastre Eumae,
Comme feroit tout autre, il craint l'ire animee
De ces superbes gens, & te prie instamment
D'attendre que le soir approche seulement
Ce temps là, vous sera plus à propos, & l'heure
Sera pour tous les deux plus commode & meilleure
Cet homme n'est point sot, mais sage & attrempé,
Et parle comme il faut (luy dit Penelopé)

Celuy que le mesdire & le blasmer emporte
N'a pas accoustumé de parler de la sorte.
Elle disoit ainsi, & le porcher descend
En bas, où les amans estoient, & s'adressant
Au preux Telemachus, d'vne ardeur nompareille,
De peur qu'on ne l'entende, il luy dit à l'oreille:
Ie m'en retourne aux champs: pour conseruer le tien
Aussi soigneusement que ie ferois le mien:
Toy, pren bien garde icy, & sur tout ie te prie
De n'estre nonchalant de pouruoir à ta vie,
Qu'il ne t'aduienne mal, car ils ont proietté
De faire contre toy quelque mechanceté.
Que Iupiter plustost les perde & les destruise,
Qu'en rien d'oresnauant leur malice nous nuise.
Auquel Telemachus. Il en sera ainsi,
Mais va t'en boire encor, puis oste toy d'icy,
Et t'en reuien demain, & d'amener n'oublie
Quelque chose de beau dequoy ie sacrifie.
Ie prendray garde à tout, & les Dieux immortels
En auront soin aussi. Il tenoit propos tels
Et luy saisit vn siege & s'alla metre à table,
S'emplissant de bon pain & de vin delectable.
Puis se mit en chemin, laissant pleine maison
De mangeurs, de beuueurs, & de gens sans raison,
Qui chantoient, qui dansoient en toute esiouyssance,
Et la moitié du iour s'achemine & s'aduance.

Fin du dixseptiesme Liure.



LE DIXHVITIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LE combat d'Vlyſſes & du gueux Irus. Penelopé ſe mõſtre aux pourſuyuans, tanſe Telemachus de ce qu'on auoit outragé leur hoſte. Les pourſuiuans luy font des preſens, qu'elle reçoit. Les paroles qui ſe tindrent entre Vlyſſes & Eurymachus, l'vn des principaux pourſuyuans.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlyſſes eſt vainqueur, Irus eſt malheureux:
Penelope reçoit les dons des amoureux.

OR ſuruint de la ville vn vulgaire quaymãd,
Mendiant ordinaire, & celebre gourmãd,
Beuuant, mangeant ſans fin, mais ſans force & puiſſance,
Et toutesfois eſtant de grande corpulence.
Arnæe fut ſon nom, dés ſes plus ieunes ans
Par ſa mere nommé, mais les petits enfans
L'appellerent Irus, pource qu'il ſçauoit faire
Les meſſages, ſoudain qu'on en auoit affaire:
Lequel voyant Vlyſſe, il le chaſſoit auſſi
De ſa propre maiſon, & luy diſoit ainſi.

Retire toy d'icy vieillard, & ne t'arreste,
Vois tu comme vn chacun me hoche de la teste?
Ils me commandent tous de te trainer dehors.
I'en ay honte pourtant, mais leue toy, & sors
Que ne venions aux mains, & que n'ayons querelle.
Vlysse luy vsa de remonstrance telle
Le guettant de trauers. Malheureux que tu es
Que te dis-ie? quel mal est-ce que ie te fais?
Ie ne t'enuie point, pource que tu demande,
Et qu'on te donne fort, la place est assez grande
Pour nous tenir tous deux, il n'y a pas dequoy
Me deuoir enuier estant gueux comme moy,
L'abondance prouient des Dieux & de leur grace.
Quant à venir aux mains n'vse point de menace
Et ne m'échauffe pas: que tout vieux & tremblant
Que ie suis, de ces poingts ie ne rende sanglant
Ton poitral & ton groin, te faisant vne charge.
Et puis ie n'ay pas peur que ie ne sois au large
Tout le reste du iour, & plus encor demain,
Car ie ne pense pas qu'eschappé de ma main
Tu puisses iamais plus auoir tant de courage
Que de r'entrer ceans chez Vlysses le sage.
Mais le coquin d'Irus ainsi luy respondit,
Qu'est-ce qu'en tournoyant ce glorieux a dit?
Ceste vieille enfumee? Hé, que si ie l'empogne
Comme ie luy donray brauement sur sa grogne,
Et à grands coups de poing luy feray choir les dents
Des machoires à terre, ainsi qu'à porcs grondans.
Ca, vien, appreste toy, qu'à l'espreuue on cognoisse
Qui combattra le mieux, & ton orgueil paroisse
D'en attaquer vn ieune estant vieux & cassé.
Ainsi disputoient-ils d'esprit fort courroucé

Sur le paué luisant, droit deuant la grand porte.
Antinoüs les oyt, puis dit en ceste sorte
A tous ses compagnons sousriant doucement.
Vous n'eustes iamais plus vn tel contentement,
Ny vn si grand plaisir que Dieu nous en presente
Tout maintenant ceans, & sans qu'on s'en tourmente,
Voila l'hoste & Irus qui ont bien grand desir
De se frotter l'vn l'autre, ayons en le plaisir.
Les autres en riant tout soudain se leuerent,
Autour des pauures gueux haillonneux s'assemblerẽt.
Ausquels Antinoüs. Amis voyons vn peu
Les tripailles de Chieure estans dessus le feu,
Mettons les pour le prix de la force & l'adresse
De celuy qui vaincra, pleines de sang & gresse,
Et qui sera des deux le plus fort pour frapper
Les aille hardiment prendre pour son soupper.
Dauantage, s'il veut desormais qu'il se mette
A table parmy nous, & que l'on ne permette
Qu'autre pauure que luy reuienne plus icy
Pour demander son pain. Antinoüs ainsi.
Et nul à ses propos ne voulut contredire.
Mais le fin Vlysses se prit lors à leur dire:
Messieurs, certainement il n'y a nul propos
D'attaquer au combat vn ieune homme, & dispos
Contre vn vieux & cassé, mais ce malheureux ventre,
Ce mauuais conseiller me force que i'y entre,
Et sois brisé de coups. Mais tout premierement
Iurez moy tous icy vostre plus grand serment,
Qu'on ne me fera point dol ne supercherie
En la faueur d'Irus, n'aucune tromperie
Me donnant quelque coup: mais que de loyauté
Le combat se fera, suiuant sa volonté.

Ils firent le serment. Telemachus à l'heure,
Estranger, luy dit il, si de tant tu t'asseure
Es forces de ton cœur, d'emporter brauement
Le dessus du combat, ne tremble nullement,
Ne crain qui que ce soit : car qui te voudra faire
Deplaisir il aura contre plusieurs affaire:
Tousiours hospitalier sera Telemachus.
Que donc Antinoüs auec Eurymachus,
Tous deux Princes puissans, tous deux pleins de sagesse
Viennent fortifier mon dire & ma promesse.
Il dit, & chacun d'eux le promit & iura.
Adoncques Vlysses sa chemise tira,
Brida de ses haillons ses parties honteuses,
Ses cuisses fit paroistre & fortes & nerueuses,
Ses espaules monstra larges extremement,
Sa poitrine & ses bras puissans infiniment:
Pallas aupres de luy assistant en personne,
Accroissement & force à tous ses membres donne.
Chacun des poursuiuans grandement l'admiroit,
Et l'vn d'eux à vn autre aupres de luy disoit:
Certainement Irus receura malencontre,
Voy vn peu ce vieillard, & quel iarret il monstre.
Ils deuisoient ainsi, mais Irus estonné
Trembloit de malle peur. Si fut-il amené
Lié par les valets, de force & de contrainte,
De membres tressaillant & fremissant de crainte.
Auquel Antinoüs. Ton profit eust esté
De n'estre iamais né, ou ne t'estre vanté:
De craindre tant vn homme agraué de vieillesse,
Attenué de mal qui le poursuit sans cesse.
Mais ie te dy vn mot, & tien-le pour tout faict.
Si ton homme est plus fort, s'il te vainc & desfaict,

Je t'enuoiray ſur mer lié dans vn nauire,
Au tyran Echetus, de tous hommes le pire,
Qui oreilles, nareaux, teſmoins te couppera,
Et le tout à manger à ſes chiens iettera.
A ces mots, les fra, eurs plus fortes le ſaiſirent,
Eux le tirerent lors & en place le mirent.
Chacun des combatans adonc les mains hauſſa,
Et le fort Vlyſſes en ſoy-meſme penſa
S'il le deuoit frapper du premier coup, de ſorte
Que l'ame s'enuolaſt de ſa charongne morte:
Ou bien s'il le deuoit aſſener bellement,
Et le renuerſeroit par terre ſeulement.
Et ce dernier aduis luy plut mieux en ſon ame,
De peur des pourſuiuans, & d'en encourir blaſme.
Or comme ils furent pres. Le coquin l'aſſenna
Deſſus l'eſpaule droitte, & l'autre luy donna
Sur le chainon du col, au deſſouz de l'oreille,
Et le ſang rendit toſt ſa maſchoire vermeille.
Il chet en la pouſſiere, & braillant & hurlant
Crache les dents dehors, & des pieds va branlant.
Et lors les pourſuiuans ſe mouroient tous de rire,
Leuans les mains en hault. Et Vlyſſes le tire,
Le traine par le pied, tant qu'il fuſt arriué
Sur le ſeuil de la porte, & que ſur le paué
L'euſt laiſſé renuerſé. Adoncques il luy iette
Vn baſton en la main, & ainſi l'admoneſte.
Tien-te là, & les chiens & les porcs va chaſſant,
Et ne meſpriſe plus le pauure & le paſſant,
Veu que tu ne vaux rien, que punition pire
Ne t'aduienne à la fin. Il acheua de dire
Puis ietta ſur ſon dos ſon biſſac ſalle & gras,
Le tenant par la ſangle, & tira de ce pas

S'asseoir sur les carreaux. Lors les autres entrerent
Rians tant qu'ils pouuoient, & ainsi luy parlerent.
Iupiter, ô nostre hoste, & les immortels Dieux
Te vueillent t'enuoyer ce que tu aymes mieux
Et desires le plus, d'auoir & nostre table
Et la ville, desfaits de cet insatiable,
Car deuers Echetus bien tost nous l'enuoirons,
Le pire homme du monde, & nous en defferons.
Ils luy disoient ainsi. Et la ioye se glisse,
Pour cet honneur acquis, dedans l'ame d'Vlysse.
Alors Antinoüs luy presente en son rang
Vn grand ventre remply & de graisse & de sang.
Amphinomus apres tira de la corbeille
Deux pains, & luy donna, remplit de la bouteille
Vne grande coupe d'or, & l'honorant, luy dit:
Mon pere, mon amy, sois ioyeux vn petit.
Puisses-tu recouurer ta fortune premiere:
Car tu es maintenant battu de grand misere.
Lors le sage Vlysses. Tu semble en verité,
Amy, estre doué de prudence & bonté.
Tu es d'vn pere aussi de bonne renommee,
La bonté de Nisus est beaucoup estimee
En l'isle Dulichie, & il y est tenu
Pour homme de moyens. Tu es de luy venu
A ce que l'on m'a dit, & tu as l'apparence
De n'estre dépourueu de sens & de prudence.
C'est pourquoy ie te veux plus volontairement
Attaquer de propos. Oy moy patiemment.
De tout ce qui prend air sur la terre fertile,
Et qui rampe dessus, rien n'est tant imbecille
Que l'homme audacieux, il ne sçauroit tomber
En son entendement, qu'il puisse succomber

Iamais en nul malheur, tant que les Dieux assemblent
Sur luy leur grand pouuoir, & ses genoux ne tremblẽt.
Mais depuis que les Dieux luy donnent du tourment,
Il porte tout cela fort impatiemment.
Toutesfois nous mortelz à telle loy nés sommes
Que nous donne le pere & des Dieux & des hommes.
I'ay esté me sembloit, plus heureux autresfois
Que nul homme viuant. Sur cela ie faisois
Mille mechancetez, n'ayant peu de puissance,
Et ayant sur mon pere & mes freres fiance
Nul doncque pour le bien n'aille trop fierement,
Et ce qui vient des Dieux soit pris moderement.
Ie voy ces poursuiuans mener vn train infame,
Manger le reuenu, soliciter la femme
D'vn, que i'auertirois mes amis volontiers,
N'estre plus guerre loing d'entrer en ces quartiers:
Il ne tardera pas. Le bon ange te veille
Bien tost oster d'icy, & ie le te conseille,
Qu'il ne trouue pas quand il arriuera.
Car cest affaire icy ne se desmelera
Entre ces gens & luy sans meurtre & sans carnage,
Des qu'il metra le pied dans son doux heritage.
Il gousta le doux vin, & beut, quand il eut dit,
Et puis au conducteur des peuples, il rendit
La coupe dans la main. Qui l'oyant, se promene
Affligé, par la sale & la teste demene.
Car desia en son cœur il deuinoit son mal,
Mais il ne put fuir son desastre fatal:
Minerue l'empescha. Mais c'est afin qu'il tumbe
Dessous Telemachus, & que mort il succombe
Sous sa lance & son bras. Apres il se remit
En sa premiere place, & son siege reprit.

Mais Minerue aux yeux pers mit dedãs le cour.
De la fille d'Icar, Penelopé la sage
De voir les pourſuiuans, pour croiſtre leur ardeur
Et de ſon cher eſpoux augmenter plus l'honneur,
De ſon fils, d'elle auſſi. Se prenant donc à rire,
Fort contre ſa couſtume, elle commence à dire.
Eurynome, le cœur me dit d'aller la bas
Viſiter ces meſſieurs, bien que ie n'aye pas
Couſtume de le faire, & ſoit contre l'attente
Poſſible qu'ils en ont. Mais pour choſe importante,
Dont ie veux aduertir mon fils doreſnauant,
Qui eſt qu'il ne faut pas qu'il hante trop ſouuent
Auec ces pourſuiuans, qui luy font bonne mine
Par deuant, mais leur cœur machine ſa ruyne.
Qu'il ſe garde donc d'eux, & pour les euiter
Ne s'accouſtume pas à les trop frequenter.
A qui Eurynomé fil delle deſpenſiere.
C'eſt tref-bien dit à toy ô ma fille tref-chere:
Va donc & aduerty ton fils de tout cecy,
Et ne luy cache rien. Mais laue toy auſſi
Pluſtoſt que d'y aller, fay ta face luyſante
Et ne te monſtre point ainſi triſte & dolente,
Et les yeux pleins de pleurs. Rien ne ruyne tant
Que de pleurer toujours, & s'aller tourmentant.
Et puis, voila ton fils d'aage & de force telle
Que tu l'auois requis à la trouppe immortelle.
A qui Penelopé reſpondit en ce point.
Ma chere Eurynomé, non, ne me parle point
Ny de lauer mon corps ny d'agencer ma face
Si triſte que ie ſuis. Les Dieux, deſſus l'eſpace
De l'Olympe habitans, m'oſterent rigoureux
Mon luſtre & ma ſplendeur, des le iour mal-heureux

Qu'il s'en alla sur mer. Mais fay moy ie te prie
Venir Antonoé auec Hippodamie
Pour venir auec moy. Ie rougirois d'aller
Seule & sans compagnie à des hommes parler.
Elle disoit ainsi: la vieille en diligence
Pour les faire venir vers les filles s'aduance
Mais de rechef Pallas vn autre faict pensa,
Sur la fille d'Icare vn doux sommeil poussa,
Qui la charme, l'endort, & au repos la plonge.
Alors elle s'encline & doucement allonge
Ses membres sur le lict. Puis Pallas luy souffla,
Pour la faire admirer aux Grecs qui estoient là
Ses dons ambrosiens: luy decora la face
D'immortelle beauté & d'attrayante grace.
Telle qu'vne Venus, quand elle veut aller,
Coronnee de fleurs, aux danses pour baller,
La fit plus que deuant & grande & grasse, voire
Plus blanche de beaucoup que ne seroit l'iuoire
Puis elle se partit, & les filles apres
Arriuerent vers elle, aux bras & blancs & frais,
Suiuant son mandement. Lors le sommeil la laisse,
Elle frotte ses yeux, & s'escrie en tristesse.
Certes le doux sommeil m'a surprise en mes pleurs
Si mes veus auoient lieu Diane en mes douleurs
Dessus moy decochant vn des traits de sa trousse
Me donneroit bien tost vne mort ainsi douce,
Pour ne plus m'affliger: mon esprit tourmentant
Sans cesse de douleurs, pleurant & regrettant
Mon espoux bien aymé, dont, par toute la Grece
Fait courir son renom, la vertu, la sagesse.
Ce faict, elle descend non seule, mais ayant
Ses filles apres elle, & d'elles s'appuyant.

Si tost qu'elle aprocha la sale bien meublee
Où des amans estoit la superbe assemblee,
Sur le seuil de la porte elle arresta ses pieds,
Sur sa face iettant ses voiles delies.
Or à chaque costé ses deux filles se mirent
Mais lors des poursuiuans les genoux tressaillirent
Leur cœur saisi d'amour de liesse sautoit,
Et chacun de dormir pres d'elle souhaittoit
Lors appellant son fils elle tint ce langage.
Certes Telemachus, tu n'as plus de courage
Ny de ressentiment. Quand tu n'estois qu'enfant
Ton courage s'alloit d'auantage eschauffant.
Mais or que tu es grand, fort, & plein d'esperance,
Et qu'on te iugeroit à ta seule apparence
Estre certainement fils d'vn homme de bien,
Et si grand & si beau, certes tu ne vaux rien.
Tu ne te ressens point, tu pers tout le courage.
Quoy, quelle indignité, quel forfaict, quel outrage
As tu soufert ceans, laissant impunement
Frapper vn estranger si miserablement?
Que dira ton de toy? Si desormais on traicte
Ainsi les estrangers qui viendront à retraicte
Dedans nostre maison, en toy seul en sera
La honte, & le diffame, & l'on t'en blasmera.
Adonc Telemachus, Ie confesse, ma mere,
Qu'à iuste occasion tu te mets en colere,
Mais ie regarde à tout. Et si ie scay fort bien
Discerner comme il faut le mal d'auec le bien,
Ne me ressentant plus de ma premiere enfance.
Mais ie n'ay pas assez de force & de prudence
Pour resister à tous : ie suis intimidé
Par ces gens, ie ne suis secouru ny aydé

De personne du monde, ils trament, ils machinent
Ie voy comme en leur cœur desia ils m'exterminent.
Mais pour te dire aussi de ce qu'ont faict ces deux
S'estans entre-frottez, cela ne vient point d'eux,
L'hoste a eu le dessus. Que nous fut si prospere
Pallas, tel fust Phœbus & Iupiter le pere
Enuers nous, qu'auiourdhuy nous pussions voir ces gens
Aussi malacoustrez, comme est l'autre ceans,
Que les vns là dehors les iarrests estendissent,
Les autres cy dedans aux abbois se rendissent,
Comme ce pauure Irus, & teste & corps branlant
Là dehors, vn yurogne en tout point ressemblant,
Ne se pouuant leuer ny faire sa retraicte,
Moulu, brisé quil est & de corps & de teste.
Ainsi qu'ils deuisoient, leur propos fut couppé,
Par ce qu'Eurymachus dit à Penelopé.
Sage Penelopé, belle fille d'Icare,
Si tous les Grecs voyoient ceste beauté tant rare,
D'Iasie & d'Argos, tous ceans demourroient,
Bien plus de gens ches toy ta beauté requerroient,
Car infailliblement ton bon esprit, ta grace,
Ta taille & ta beauté, toutes femmes surpasse.
Auquel Penelopé. Les Dieux en verité,
Eurymach, ont perdu ma grace & ma beauté
Des le iour que les Grecs dessus la mer monterent,
Et pour mon grand malheur mon Vlysses m'osterent
S'il estoit de retour en vie il me rendroit,
Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit
Mais certes maintenant le chagrin me deuore.
Vn mauuais Dieu le veut. Il me souuient encore
Que quand il s'en alla par la main il me print
Me retirant à part, & ces propos me tint

Femme, le ceur me dit que iamais sans grand perte
Les Grecs ne reuiendront de ceste guerre ouuerte.
Car on tient les Troyens pour belliqueuses gens,
Bons tireurs, bons archers, legers & diligens
Bons dresseurs de cheuaux plus qu'autres de la terre,
Et qui iugent fort bien des progrez de la guerre.
Par ainsi ie ne sçay si Dieu me renuoira,
Ou si ie seray pris. Mais vienne qui pourra:
Fay le deuoir ceans, & de pere & de mere
Ayes le soing, qu'allant en contree estrangere
Ie te laisse si vieux mais des que tu verras
Nostre fils estre grand, lors tu te mariras
Selon ton bon plaisir, quittant au prealable
Ta maison à ton fils. Son propos fut semblable
Et tout en reuient là: mais le iour defaudra
Si tost que ceste nopce odieuse aduiendra,
Nopce pernitieuse, ennemie, importune,
Iupiter m'arrachant mon bien & ma fortune
Mais l'ennuy, le depit me ronge & me deffait:
Et ie n'ay iamais veu pratiquer vn tel faict,
Que ces messieurs icy. Ils recerchent en somme
Vne femme de bien & fille d'vn riche homme.
Sont toujours en debat & ne s'accordent pas
Ce tempendant ils font icy maint bon repas:
Aux despens neantmoins de celle qu'ils courtisent,
Tuent vaches, brebis & tout son bien destruisent
Ceux qui veulent aymer donnent abondamment
Festoyent leur amye, & violentement
Ne consument son bien possedez d'auarice.
Elle disoit ainsi: & le fameux Vlysse
En son ame ressent vn plaisir merueilleux
Que ne refusant pas de ces fols orgueilleux

Les dons elle tenoit leur ame balancee,
Mais auoit toutesfois toute autre sa pensee.
A qui Antinous fils du riche Epithé.
O fille d'Icarus sage & de grand beauté,
Plaise toy accepter les dons en allegresse
Que te veulent donner tous ces princes de Grece,
Et ne reiette point ce que nous t'ofrirons.
Car tien pour tout certain que nous ne sortirons
De ceans, pour aller chacun à son affaire
Ny en lieu que ce soit, que ne t'ayons veu faire
Choix de celuy de nous qui le plus te plaira,
Et que pour ton mary ton ame choisira.
Si dit Antinous, & eux tous l'aprouuerent
Alors vn chacun deux vn heraut enuoyerent
Pour querir les presens. A luy premierement
Vne robe on porta faicte mignonnement
De diuerses couleurs & de riche parure.
Douze grands boucles d'or agraffoient la iointure
De fort propre facon. On porta quand & quant
Au bel Eurymachus vn tres-riche carquant
Garny de pierrerie en lueur eclat ante
Ainsi que le soleil: au fort Eu y damante
Porterent deux vallets deux precieux pendans
Pour porter à l'oreille, & qui aux regardans
Grande admiration pour leur pris pouuoient rendre
Puis il prouint du fils de Polyctor, Pisandre
Vne tres-riche bague, excellent parement,
Et vn chacun des Grecs portoit consequemment
Ce qu'il auoit de beau, dont il faisoit plus conte.
Ce faict Penelopé en sa chambre remonte
Et ses filles apres, & les presents portoient
Mais eux restez en bas & chantoient & sautoient

Espris de grand plaisir: iusqu'au soir que l'estoile
De vesper se monstrast: mais si tost que le voile
Du soir fut estendu, on courut allumer
Trois flambeaux en la sale, & les fit on flammer
Pour eclairer par tout force allumettes seches
On mit à l'enuiron brulantes comme meches,
D'vn bois aride, dur, & coupé de long-temps
Les femmes de leans les lampe aprestans
Eclairoient tour à tour, à qui le prince sage
Le prudent Vlysses vint tenir ce langage.
Seruantes d'Vlysses que lon n'a veu ceans
Tant de temps il y a, allez vous en leans
Auec Penelopé la venerable Reyne,
Filez vostre quenouille, ou retordez la laine,
Assises au pres d'elle, & vous resiouissez
Faisant vostre besogne, il y aura assez
De moy pour eclairer: soit qu'ils ne sommeillassent
Et iusqu'au point du iour toute la nuit veillassent
Ils ne me vanicront point. Car ie suis endurcy
A la peyne & au mal. Il leur disoit ainsi:
Mais elles se rioit, se regardans entre elles
Lors vne Melantho ayant les ioues belles,
Fille de Dolius, fierement le brauoit.
Penelopé la Reyne eleuee l'auoit
Comme sa propre fille, & souuent prenoit elle
Plaisir & passetemps en ceste damoiselle.
Mais elle n'auoit pas l'œil de larmes trampé,
Ny le cœur affligé comme Penelopé.
Eurymachus l'aymoit & l'auoit debauchee:
Elle se montra donc estre mal embouchee,
A son maistre disant, tu es en verité
Bien hors de ton bon sens, ô vieillard rassoté,

Que tu ne fais point cas d'aller prendre le somme
En quelque coin à part. Mais veux tu, ô pauure hõme,
Babillier toute nuit, rompre la teste à tous,
Parlant confidemment, & sans creindre les coups?
Ou tu as sans faillir du vin dans la ceruelle
Parlant si sottement: ou ton humeur est telle
Et ne te laisse point, malotru, penses tu
T'exalter, pour auoir cest Irus combatu?
Garde qu'vn autre Irus, plus fort que luy ne vienne
Qui te rompe la teste & dehors ne te traine
Tout gassouille de sang & couché à l'enuers.
Vlysses luy iettant vn regard de trauers.
Chienne, i'aduertiray de ton faict Telemaque
Des qu'il sera venu, en quels mots tu m'attaque
Pour te faire couper les iambes & les bras.
Les autres eurent peur & parlerent plus bas
Tremblantes des genoux, elles se retirerent
Disans qu'il disoit vray, & dans la chambre entrerent
Mais il leur eclairoit à tous de bout en bout,
Touiours pres des flambeaux, & prenoit garde à tout
Les considerant tous. Il faignoit vne chose,
Mais en son cœur pourtant le contraire il propose,
Afin qu'il ny retrouue à redire vn seul point
Pour eux de son costé Pallas ne permet point
Qu'ils s'abstiennent du tout d'iniure & de conuice,
Pour plus encor contre eux faire irriter Vlysse
Ainsi Eurymachus se moquant l'attaquoit
Et les autres à rire en ces mots prouoquoit.
Oyez moy ie vous pry vous qui seruez la Reyne
Que i'ouure le propos où mon desir m'entrenne
Croyez que pour certain nostre hoste que voicy
Sans le vouloir des Dieux n'est point venu icy

Car il me semble aduis que la lueur eclaire
Sur sa teste qu'il a si pelee & si claire,
Qu'elle est comme vn flambeau: & ses mots recitez,
Il dit à Vlysses le razeur de citez.
Amy me voudrois tu seruir si ie t'enmene.
Ie te payeray bien, & n'en sois pas en peyne,
Ie t'enuoiray aux champs, où tu redresseras
Les bouchures de haye, & arbres planteras
Tu y auras du pain prou pour ta nourriture,
Et t'y feray donner vestemens & chaussure.
Mais i'ay peur que tu sois par trop accoustumé
A fair le vaurien (te voila bien nommé)
Et ne vueilles rien faire, aymant mieux par les rues
Trotter en mendiant, aux huis les mains tendues,
Pour entasser sans fin dans ton ventre gourmant.
A ces mots Vlysses respondit librement.
Eurymach, qui me dis vn fayneant, vn lasche,
Si nous auions tous deux entrepris vne tasche
Au printemps que les iours sont desia longs & chauts,
Et que i'eusse à mon gré en ma main vne faus
Et toy vne autre aussi, en vn pré où lon treuue
De l'herbe en quantité, nous verrions à l'espreuue
Qui trauailleroit mieux sans auoir desieuné
Depuis le fin matin iusqu'au iour terminé.
Tu verrois de quel cœur au trauail ie me rue.
S'on me mettoit apres à tenir la charrue
Auecques de bons beufs, puissans, bien ramassez,
Bien pareils pour tirer, gras & point harassez:
On verroit quel rayon ie sçay faire dans terre.
Puis, si Dieu allumoit en quelque part la guerre
Et que lon me donnast auiourd'huy ou demain
Vn rondache en mon bras, deux iauelots en main,

Vn morion bien fort & bien faict en ma teste,
Tu verrois de quel bras vn iauelot ie iette,
Et comme ie me mesle entre les combatans,
(Sans trembler pour les coups) il ne seroit plus temps
Lors de me reprocher mon ventre ny ma pance.
Mais tu me fais grand tort tu es cruel, & pense
Estre quelque braue homme, à cause que tu es
Auec ce peu de gens insolens & mauuais.
Si Vlysses venoit & te fist vne charge,
Voy ceste porte là & bien grande & bien large,
Elle seroit alors trop estroite pour toy.
Eurymachus eut lors suffisamment dequoy
Prendre querelle à luy: de trauers le regarde,
Et luy dit. Malheureux, rien plus ne me retarde
Que ie n'aye raison de ta presomption.
Tu veux faire du libre, & à ton option
Offencer vn chacun. Es tu lassé de viure?
As tu point de remors? as tu peur? es tu yure?
Es tu toujours ainsi? que dis tu? pense tu
T'exalter pour auoir cest Irus combatu?
Ce disant, il saisit vn tabouret, Vlysse
Court vers Amphinomus, sous ses genoux se glisse
De peur d'Eurymachus. Le coup prit vn garson
De la sommelerie, & seruant d'eschanson,
Le frapa au bras droit. Il laissa choir le verre,
Et le verre en tumbant fit vn son contre terre.
Luy tumba renuersé, pleurant & lamentant
Sur la poudre estendu. Les amans à l'instant
Furent fort mutinez, & la maison remplirent
De murmure & de bruit, & l'vn l'autre se dirent:
Que ce maudit vieillard fust mort bien loin d'icy
Sans nous voir. Car il est cause de tout cecy,

Et de tout ce deſordre, il eſt bien neceſſaire
De parler tant d'vn gueux, qu'en auons nous que faire?
Quel plaiſir à plus boire, & plus nous frequenter
Puis que les plus meſchants le doiuent emporter?
Alors Telemachus leur dit plein de franchiſe:
Malheureux, forcenez, remplis de gourmandiſe
Qui n'auez pas l'eſprit de couurir, de cacher,
Le vin qu'aues trop pris: allez vous en coucher
Quelque Dieu pour le vray vous agite & eſtonne
Allez y ſi voulez ie ne force perſonne.
L'oyans ainſi parler tout bas ils vont grondant,
Et ſe mordent la leure: eſtonnez cependant
De ſon parler ſi libre & de ſon franc courage.
Adonc Amphinomus fils de Niſus, fort ſage,
Leur dit, ô mes amis ne ſoyons nullement
Indignez contre luy, il parle iuſtement,
Et nul ny ſçauroit mordre, & qui ſe dira noſtre
Ne taſche d'outrager ceſt eſtranger, ny autre
Qui ſoit en la maiſon d'Vlyſſes le diuin.
Mais que le ſommelier nous aporte du vin,
Afin que nous buuions, & puis qu'on ſe retire
Chacun en ſon logis: ie vous veux encor dire,
Laiſſes à Telemach, comme c'eſt la raiſon,
Ceſt eſtranger en garde, il eſt en ſa maiſon.
Il dit, & ſon parler plut à toute la troupe.
Auſi toſt Mulius emplit vne grand coupe,
Et c'eſtoit le heraut d'Amphinomus, eſtant
Venu de Dulichie, adonques l'aportant (ils burēt
A tous comme il failloit, verſans aux Dieux (eurent
Apres qu'ils eurent beu, & qu'aux grāds Dieux ils
Faict les effuſions, pour leur ire appaiſer
Chacun ſe retirant s'en alla repoſer.

Fin du dixhuictieſme liure.



LE DIXNEVFIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses faict oster de la sale toutes les armes par son fils. Il discourt & parle à Penelopé, se deguisant, & se disant estre de Candie où il auoit veu Vlysses. Il est recogneu par Euryclea sa nourrice, comme elle luy lauoit les iambes, à vne cicatrice qu'il auoit. Il l'empeche de le descouurir. La narration comme il fut blessé par vn sanglier allant à la chasse sur le mont Parnasse.

AVTRE SOMMAIRE.

A tous, mesme à sa femme il se celle & se couure
Mais la vieille, à sa playe à la fin le decouure.

MAis le cault Vlysses ailleurs ne se retire,
Conseillé de Pallas. Il complotte & cõspire
La mort des poursuiuants: estãt en ce soucy
Il vint à Telemaque. Il faut que hors d'icy
Ces armes, ces bastons vistement on emporte.
Puis te faudra parler à eux de bonne sorte
S'ils s'enquierent pourquoy. Ie lay faict, diras tu
Pour ce qu'entierement leur lustre est abbatu,
Et qu'elles ne sont plus telles qu'alors, qu'Vlysse
S'en alla deuant Troye aux Grecs faire seruice,

Et la fumee encor tous les iours les destruit
Puis quelque bon dæmon me semble m'a induit
De les oster delà, i'ay crains, qu'ayans querelle,
Si possible le vin troubloit vostre ceruelle,
Ne vous entreblessiez, contaminans ainsi
La grace du festin, & des nopces aussi
Car le fer mesme à soy le cœur de l'homme attire.
Telemachus fut prompt d'executer son dire,
Sa nourrice Euryclee appella promptement,
Nourrice, luy dit il, chasse moy vistement
Ces femmes de là haut, iusqu'à ce que ie puisse
Enfermer ces bastons & ces armes d'Vlysse,
Et les oster d'icy, la fumee & le feu
Qu'on allume sans fin les gastent peu à peu,
Pource qu'on les neglige, & qu'on n'en a sceu faire
Aucun conte, depuis l'absence de mon pere,
I'estois petit pour lors, mais ie veux maintenant
En faire plus de cas du feu les destournant.
Puisses tu à la fin, ô mon fils, luy dit elle,
Prendre dorenauant le soin & la tutelle
De ta pauure maison, conseruer & garder
Soigneusement ton bien. Mais il faut regarder
Qui t'eclairera donc, puis que tu veux qu'on oste
Les femmes de leans ? Sera cestuy nostre hoste,
Luy dit Telemachus, oisif ne demourra
Si ie puis, d'où qu'il soit qui mon pain mangera.
Cela fut resolu : puis de barres bien fortes
Il s'en alla par tout fermer toutes les portes
Adonc sans plus tarder ils se prirent tous deux
A porter vistement rondaches & espieux,
Lances & morions. Et Pallas la premiere
Deuant eux cheminoit, & leur faisoit lumiere

Dans vne lampe d'or. Lors à son pere ainsi
Parla Telemachus: Quel miracle est cecy
Mon pere, que ie voy ces colomnes dorees
Ces poutres, ces parois, tellement eclairees
Que si c'estoit d'vn feu bien ardent. Certe il faut
Quil soit entré ceans quelque Dieu de là haut
Auquel dit Vlysses, reprime ton langage,
Et ne t'informe pas de cecy dauantage.
La faueur que tu sens vient des grãds Dieux pour vray
Mais va t'en reposer. Pour moy, ie demouray
Afin que ie m'enquiere, & que ie considere
Les femmes de ceans, & ie scay que ta mere
En la peyne où elle est de moy s'informera.
Ainsi Telemachus en haut se retira,
En sa chambre, où estoit mainte lampe allumee,
Luysant extremement, sa chambre accoustumee,
Ou lors il s'endormit le matin attendant,
Mais en bas Vlysses demeura ce pendant
Tramant aux poursuiuans vne mort fort cruelle
Par l'aduis de Pallas. Penelopé la belle
Sort de sa chambre adonc, semblable entierement
A Diane ou Venus. On porte vistement
Sa chaire pour l'assoir, pres du feu l'ont rangee,
Elle estoit & d'iuoire & d'argent ouuragee.
Icmalius la fit. On met vn escabeau
Pour soustenir ses pieds, couuert d'vne grand peau.
Là la Reyne s'assied, ses femmes sans demeure,
La reuiennent trouuer: elles venoient pour l'heure
De remporter les pots ou beuuoient les amants,
Les tables, & les pains qu'ils alloient consumants
Hors des lampes le feu à terre elles ietterent,
Et force autre bois sec dessus elles porterent

Pour luire & eclairer. Melantho attaqua
Encore vne fois Vlysses, & le piqua.
Vieillard, tu veux encor demeurer que ie pense
Auec nous toute nuit, grande est ton impudence,
Sors dehors malheureux, & lon t'y donnera.
Ou à coups de tisons sortir on te fera.
Meschante que tu es, luy respondit Vlysse,
Pourquoy m'en veux tu tant? estrange est ta malice.
Te suis-ie si puant? où est-ce que ie sois
Trop mal vestu pour toy, ou bien que tu me vois
Et pauure & mandiant? l'indigence en est cause
Et les pauures passans n'ont iamais autre chose.
I'ay esté quelquesfois heureux, riche, & puissant,
Et i'ay tousiours donné à l'estranger passant,
I'ay eu des seruiteurs en quantité bien grande:
Et ce qu'il faut auoir, & ce que l'on demande
Pour estre appellé riche, & viure heureusement.
Mais le haut Iupiter a mis entierement
Aneant tout cela. C'est sa volonté bonne
Ainsi prend garde à toy, qu'vn iour ne t'abandonne
Ce grand contentement, que tu prens, que tu sens,
Sur toutes celles cy qui demeurent ceans.
De peur que ta maistresse en fin ne te punisse
Iustement courroucee, ou ne reuienne Vlysse
Comme on l'espere encor. Mais s'il est tout à faict
Perdu, s'il n'y a plus desperance en son faict,
Son fils Telemachus iustement luy succede:
Il est tel qu'Appollon le fauorise & l'ayde.
Toutes celles ceans qui se gouuernent mal
Croy moy, n'eschapperont son chastiment final,
Car il n'est plus enfant, il aperçoit sans doute
Toutes leurs actions. La Reyne qui l'escoute

Appelle Melantho, & luy dit en ce poinct:
O chienne audacteuse, & qui ne tremble point,
Ie ne cognois que trop toute ta vilenie,
Que tu me payeras aux despens de ta vie.
Tu ne peux ignorer, l'ayant dit deuant toy,
Que iauois commandé qu'on fist parler à moy
Ceans cest estranger, afin que ie m'enquisse
S'il n'auroit point ouy des nouuelles d'Vlisse,
Pour qui i'ay tant de peine. Elle parloit ainsi,
Puis dit, Eurynomé fay moy porter icy
Vne chaire, & dessus vne peaux: qu'il s'assee,
Pour parler, & ouyr ceste pauure angoissee:
Car ie veux l'enquerir. Penelopé se teut.
Soudain Eurynomé courut tant qu'elle peut,
Une chaire apporta bien fourbie & bien lisse
Mit vne peau dessus: Adonc s'assit Vlisse
Le fort, le tolerant, le sage l'attrempé.
Auquel en tels propos parla Penelopé.
Ie voudrois bien sçauoir premierement, mon pere,
Qui tu es, d'où tu es, & ton pere & ta mere.
Lors le sage Vlisses. Certes, Reine honorable
Qui que ce soit viuant sur la terre habitable
N'oseroit s'esgaller à toy aucunement:
Ta reputation, ton bon entendement,
Ton honneur monte au ciel: pareil qu'il pourroit estre
A quelque puissant Roy de beaucoup de gens maistre,
Qui d'autant qu'il craint Dieu & son empire estend
Sur beaucoup d'hommes forts, bon iusticier il rend
Le droit à tout le monde: aussi la terre forte
Abondamment & orge & froment luy raporte,
Ses arbres vont rompants de force fruits diuers,
Ses pastis de bestail, & de poisson ses mers.

Car iuste & droicturier est tout ce qu'il manie:
Et son peuple souz luy meine vne heureuse vie.
Mais fay moy, ie te pry', vne autre question,
Ne me demande point mon habitation,
Ma race, ny mon nom, que tu ne me rengrege
Mon mal, te le contant: car la douleur m'assiege,
Et ne me puis tenir dés que ie m'en souuien
De ietter force pleurs. Or il ne sied pas bien
De monstrer chez autruy son pleur & sa tristesse,
Et rien n'est pire encor' que de pleurer sans cesse.
Dauantage, i'ay peur que tes femmes en fin
Ne se faschent à moy, ne dient que le vin
Me faict ietter ces pleurs en si grande abondance.
A qui Penelopé celebree en prudence.
Certes, amy, touchant la beauté que tu dis,
Les grands Dieux immortels me l'osterent iadis:
Dés le iour que les Grecs dessus la mer monterent
Pour s'en aller à Troye, & mon mary m'osterent:
S'il estoit de retour en vie il me rendroit,
Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit.
Mais ie n'ay maintenant qu'ennuy & que tristesse,
Car les plus grands seigneurs en race & en richesse
D'alentour de Zacynthe, & Duliche & Samos,
D'Ithaque mesmement, me tiennent tous propos
De me remarier. Ie suis importunee,
Et ma maison s'en va perdue & ruinee:
Et plus il ne me chauld des estrangers, de passans,
Ne mesmes des Heraults, en public paroissans:
Mais tousiours desirant mon mary, mon Vlysse,
Ie ne puis que beaucoup ie ne me definisse.
Ces gens sans me lascher me vont importunant,
Me pressent d'espouser. Ie les vay affinant

Aussi, tant que ie puis, & de nouuelle ruse
Tousiours ie les repais, les trompe, les amuse.
Les Dieux mirent vn iour en mon entendement
Certaine inuention, de tixtre proprement
Vne certaine toile & deliee & grande
Dedans ma chambre à part: aussi tost ie les mande
Et leur tins ces propos. Vous qui me pretendez,
Puis qu'Vlysses est mort ie vous prie attendez,
Et differez vn peu, tant que i'aye à fin mise
Vne toile que i'ay cy deuant entreprise,
(Ma laine se perdroit) pour seruir de linceuil
Au Heros Laërtes, & de couuert de deuil.
Quand la Parque qui sçait souz le sepulcre estendre
Tous les viuans, viendra le bon homme surprendre,
Que quelqu'vne venant contre moy se fascher
Des femmes des Gregeois, ne me vint reprocher
Qu'on l'auroit sans linceuil posé dessouz la tombe,
Ayant si bien dequoy. I'eu dit, & chacun tombe
De mon opinion. Ainsi donc i'aduançois
Ma besongne de iour, mais ie la dépesois
De nuit à la chandelle, & auec ceste ruse
Par trois ans tous entiers ie les trompe & abuse:
Mais sur le quatriesme an les heures à la fois
Ayans parfaict les iours, & puis les iours, les mois,
Ie fu surprise d'eux. Mes chiennes de seruantes,
Ces femmes, de mon pain en ma maison viuantes,
Ne faisans pas bon guet. Ils entrent donc ceans,
Ils m'intimident fort, & me vont menaçans,
Tant que contre mon gré la toile fut parfaicte.
Or voicy maintenant, ie n'ay plus de deffaicte,
Ie ne sçay plus que faire, & à qui m'adresser.
En premier, mes parens ne font que me presser

De me remarier: Apres mon fils s'ennuye
De voir perdre son bien, & las de ceste vie:
Car il s'en va tout grand. Il a sens & raison
Pour dresser comme il faut son train & sa maison,
Et Dieu luy donne encor & apparence & grace,
Or conte moy aussi ta maison & ta race,
Car tu n'es pas venu ny d'vn roc endurcy,
Ny d'vn chesne ancien. A qui respond ainsi
Le prudent Vlisses. O femme venerable
Du fils de Laertes, Vlisses l'admirable,
Ne cesseras tu point de vouloir t'enquester
De quel pays ie suis? Mais pour te contenter.
Ie te diray le tout. Encor' que dauantage
S'en augmente mon mal. On n'a que tout dommage
Quand on est si long temps de son pays absent,
Ainsi que i'ay esté, souffrant & patissant
Infinité de maux, cependant que ie tire,
Courant par le pays. Or ie commence à dire.
Vne Isle est au milieu de la profonde mer,
Belle & fertile, Crete on la voulut nommer,
Force peuple y habite, & maintes grands familles,
Il y a quatre vingts & dix fort belles villes,
Les langages y sont meslez diuersement,
Les Achiues icy parlent separement
D'auec les belliqueux & forts Eteocretes.
Là des Cidoniens les langues sont discretes
Des Tricayciens Doriens, d'autre part
Les diuins Pelasgois ont leur langage à part.
Parmy eux est Gnosos cité pleine d'estime,
Où regna par neuf ans Minos, l'amy intime
Du tresgrand Iupiter, & qui fut pere heureux
Du grand Deucalion, mon pere genereux,

Et puis Deucalion eut pour toute lignee
Moy que voicy, auec le Roy Idomenee
Qui s'en alla à Troye auec Agamemnon
Sur les vaisseaux courbez. Or Æthon est mon nom,
Plus ieune d'ans que luy, car il eut l'auantage
Et d'estre mon ayné, & meilleur & plus sage.
Là ie vy Vlysses, pour hospitalité
Luy fis force presens, car il y fut ietté
Du vent qui luy fit perdre & sa route & sa voye
Vers le cap de Malæ, comme il alloit à Troye.
Il entra dans l'Amnyse, où se voit l'antre creux
De la grande Lucine, & d'abord dangereux.
A peine eschapa il de l'onde mutinee:
Il s'enquist aussi tost du Roy Idomenee
Estant en la cité, car il estoit de faict
Son hoste de tout temps, & son amy parfaict.
Or c'estoit la iournee ou dixiesme, au vnziesme,
Qu'il auoit nauigé auec danger extreme,
Tendant à Ilion. Alors humainement
I'allay le recueillir, logeay commodement
Le premier dessus tous, & d'allaigresse grande
Ie fy la bienuenuë à tous ceux de la bande:
Vin, farines, & chairs ie luy fis élargir,
Pour faire bonne chere & pour se resiouyr:
Ils furent douze iours, tant leur estoit contraire
Le vent, qu'ils ne tiroient ny auant ny arriere:
Quelque mauuais Dæmon leur fit ce mauuais tour,
Mais la tempeste chut sur le treiziesme iour,
Eux se mirent en mer, & ainsi il prolonge
Ses discours controuuez, & mesle le mensonge
Auec le vray-semblable. Elle qui l'escoutoit
Larmes en quantité de ses beaux yeux iettoit,

Et son corps se fondoit, comme vne grosse boule
De neige sur les monts, & se fond & s'escoule
Souz le vent de Midy, quand celuy d'Occident
A faict pleuuoir dessus, l'eau qui en va fondant
Des riuieres en forme aux grandes mers egales,
Tout ainsi se fondoient ses iouës belles, pasles,
Au prix qu'elle pleuroit, & de pleurs se baignoit
Pour son mary, pres d'elle. Vlysses la plaignoit
Grandement en son cœur, mais fixes les paupieres
Ainsi que fer, ou corne, & ne s'esmouuoit gueres
Au dehors, deuant elle, ains fort couuertement
Il retenoit ses pleurs. Quand elle eut longuement
Pleuré, & eut versé larmes à suffisance,
Elle retourne encore, & ainsi recommence.
Ie veux à ceste fois t'esprouuer & tenter
Si tu as veu, ainsi que tu viens de conter
Mon mary & ses gens arriuez en Candie,
Logez en ta maison, dy moy, ie te supplie,
Comme il estoit vestu, quel homme estoit-ce alors?
Et quels estoient ces gens de visage & de corps?
Et le sage Vlysses. Il est bien difficile
Qu'on n'ait depuis vingt ans la memoire labile,
Ayant tant tracassé, car il y a autant
Qu'il partit de chez moy, i'en parleray pourtant
Au mieux que ie pourray. De couleur purpurine
Estoit, ce me sembloit, sa robe, belle, fine,
Double, & bien estoffee, or elle se pressoit
Par vne agraffe d'or qu'vn double trou persoit.
Elle estoit par deuant fort diuersement peinte,
Vn chien y attrapoit vn Cerf tremblant de crainte
Des pattes de deuant, chacun s'émerueilloit,
Ils estoient d'or aussi, & le chien, ce sembloit,

Le vouloit estrangler, la beste qui palpite
Vouloit se demenant se sauuer à la fuite.
La camisete dont pour lors il se vestoit,
Sembloit tant deliee & subtile elle estoit,
A la peau d'vn oignon, & seche & transparante,
Et comme le Soleil elle estoit éclairante.
Les femmes du pays l'admiroient grandement,
Mais pour te dire vray, ie ne sçay pas comment
Il l'auoit recouuree, ou bien s'il l'auoit mise
Sur luy dés sa maison, ou bien s'il l'auoit prise
En present sur la nef de quelque hoste ancien,
Ou de l'vn de ses gens, car le Dulichien
Auoit beaucoup d'amis, & des Grecs honorables
De tout tant qu'ils estoient peu estoient ses semblables.
Ie luy fy don. ainsi qu'il voulut déloger,
D'vne fort belle espee, & pour le rechanger
D'vne double, fort riche & belle manteline,
Longue iusqu'aux talons de couleur purpurine,
Et puis le conduisyt fort honorablement
Iusques dans vn vaisseau, en grand contentement.
Il auoit vn Herault, si i'ay bonne memoire,
Vn peu plus vieux que luy, sa couleur estoit noire,
Vn peu courbé du dos, les cheueux crespelus,
Eurybates de nom. Vlysses au surplus
Sur tous ses compagnons l'estimoit à merueille,
Car il auoit à luy la prudence pareille.
  Vne enuie à ces mots plus grande encor la prit
De rengreger son deuil, songeant en son esprit
Que ces marques estoient certaines d'asseurance:
Puis voyant qu'elle auoit pleuré sa suffisance
Elle redit encor. Amy, d'oresnauant,
Autant que l'on t'auoit méprisé cy deuant,

Autant tu me seras & cher & venerable,
Et amy de ceans. Rien n'est plus veritable
Que c'est moy qui luy fis don de ce vestement,
Tel que tu me l'as dit, le pliant proprement
Dedans ma chambre à part, & en la mesme place
L'agraffe y attachay pour luy donner la grace.
Or iamais plus mon œil, las, ne le reuerra,
Et chez luy iamais plus il ne retournera:
C'est donc au grand malheur de moy & de ma ioye
Qu'il alla iamais voir la nonnomable Troye
A laquelle Vlysses le sage & le sçauant
Reyne pleine d'honneur, cesse d'oresnauant
De te destruire plus, de gaster dauantage
Ton corps, & ton esprit, en pleurant le dommage
De ton mary perdu. Non que ta passion
Soit digne nullement de reprehension:
Car s'il est mesmemen permis à toute femme
De regretter celuy qui possedoit son ame
Quand il estoit viuant, que la mort sans pitié
Luy est venu rauir, & à qui l'amitié
Reciproque a laissé mainte belle lignee,
A plus forte raison a toy infortunee
De pleurer Vlysses, estimé en tous lieux
En vertu & prudence, accomparable aux Dieux:
Mais modere tes pleurs, ie te prie, & m'escoute,
Et puis ie te diray la verité sans doute,
Et ne te tairay rien de tout ce que i'ay peu
Aprendre d'Vlysses ton mary, car i'ay sceu
Des nouuelles de luy estant en Thesprotie,
Pays gras & fertil. Or il est plein de vie
Et reuiendra bien tost, plein de biens, plein de dons,
Dont il a faict amas, innombrables & bons.

Mais il a faict naufrage, & sa flotte est perie
Et ses gens submergez, partant de Trinacrie,
Et tout pour le courroux du puissant Iupiter
Et du Soleil, qu'helas, ne peurent respecter
Ses gens mal-aduisez: Car ses vaches ils mirent
A mort, & pour cela souz les eaux ils perirent
Pour luy, il se sauua vers les Phæaciens
(Peuple iadis venu des grands Dieux anciens)
Tellement, quellement, qui beaucoup l'honorerent
Comme si c'eust esté vn Dieu, & luy donnerent
Quantité de thresors. Sans hazard, sans danger,
Ils le vouloient icy long temps a, renuoyer,
Et ja il y seroit, sans que plein de prudence
Il vouloit ramasser or, tresor, & cheuance
Auant que retourner, & voir ce-tempendant
Force diuers pays. Ainsi sage & prudent
Il a veu & appris, courant la terre & l'onde,
Et ne s'egaleroit à luy homme du monde.
De tout ce que ie dy Phædon m'en asseura,
Le Roy de Thesprotie, en outre me iura
Comme il sacrifioit & faisoit vne feste,
Que toute son escorte & sa flotte estoit preste,
Et luy, deuoit bien tost mettre la voile au vent
Pour s'en venir icy: mais ie me my deuant
Parce que ie trouuay des gens de Thesprotie
A propos, pour passer deça en Dulichie.
Ce Roy me fit monstrer les dons & les presens
Qu'il auoit ramassez, dignes & suffisans,
De nourrir sa maison sagement gouuernee
Iusques en la neufiesme & dixiesme lignee:
Tout cela luy estoit seurement emballé
Dans le chasteau du Roy: car il estoit allé,

Me dit il, en Dodone, au chesne, afin de prendre
L'aduis de Iupiter, & de l'oracle apprendre
Comme il s'en reuiendroit : si manifestement,
Ou bien s'il le deuoit faire couuertement.
Ainsi viuant est-il, & ne sçauroit plus guere
Tarder, qu'il ne retourne & dans sa maison chere
Et parmy ses amis. Croy le sur mon serment,
Par le hault Iupiter viuant, premierement,
Et puis, par la maison d'Vlysses l'inuincible,
Ou l'on m'a bien-veigné tout ce qu'il est possible,
Vlysses reuiendra, ains que l'an soit passé,
Voire dedans ce mois, ou l'autre commencee
Croy-le, & tu ne seras aucunement trompee.
A cet mots respondit encor Penelopee.
Ainsi fust-il mon hoste, & certes tu verrois
Quelle grande amitié, quels biens ie te ferois,
Si que qui te viendroit desormais à l'encontre,
Diroit à tout iamais heureuse ta rencontre.
Mais, ainsi que ie croy, de mesme m'aduiendra.
Car iamais Vlysses chez luy ne reuiendra,
Et tu ne receuras l'honneur, la recompense
Que tu as esperé. Car depuis son absence
Nul n'est paru ceans tel qu'estoit Vlysses
Pour receuoir le monde, & pour donner acces
Chez luy aux estrangers, ny d'vn si bon visage
S'ils s'en vouloient aller, p[illegible]er pour leur voyage.
Or filles, lauez luy les pieds bien nettement,
Puis menez-le coucher & dormir mollement,
Faictes-le bien chauffer, donnez luy couuerture
Et tout ce qu'il luy faut encontre la froidure,
Attendant le matin, car lors plus à loisir
On le fera baigner & oindre à son plaisir,

Afin qu'il mange & boiue auecques Telemaque.
Que si, qui que ce soit estranger, ou d'Ithaque,
Luy faict du déplaisir, certe il delogera,
Et plus en ma maison il ne conuersera:
S'en fasche qui voudra. Car comment, ô mon pere,
Diras-tu que ie suis courtoise & debonnaire
Plus que nulle autre femme? Et comment verras-tu
Telle que tu la dis ma prudence & vertu,
Si sans te reuestir d'habit plus honorable
Ie te laisse aller soir, si déchiré à table
Et qu'on t'ait à mépris? Or la vie & les iours
Des hommes sont fuyards, peu durables & cours;
Et quicone ne sera piteux & secourable
Il sera en sa vie à chacun execrable,
Malheur & malencontre on luy souhaittera;
Et quand il sera mort chacun le maudira.
Mais qui sera benin, courtois, & debonnaire,
Ceux de loing, ceux de pres hõneur luy viendrõt faire,
Diront tout bien de luy, & ne se lasseront
De l'aymer, quelque part qu'ils se rencontreront.
A quoy le Laërtide au genereux courage.
O du grand Vlysses femme prudente & sage,
Pour te dire le vray, tous ces bons traittemens,
Ces lodiers precieux, ces beaux accoustremens
Me sont à contre-cœur, ie les hay, depuis l'heure
Que Crete ie laissay ma tresdouce demeure,
Et ses costaux negeux, pour me mettre sur mer,
Frequenter les vaisseaux, & courir & ramer:
Et ie ne passe point les nuits d'autre maniere
Que i'ay faict cy deuant, ne fermant la paupiere.
Las, tant i'en ay veillé dessouz maint toict obscur
Ayant la larme à l'œil & la tristesse au cœur,

Attendant le retour de l'aube matiniere.
Il ne me chault point donc de bassin ne chaudiere,
Et nulle femme encor mes pieds ne touchera
De tant que tu en as, & ne me lauera,
Si ce n'est quelque vieille, & telle que moy d'aage,
Et qui ayt eu du mal, qui soit discrete & sage:
Passe, pour celle là, si elle veut toucher
Mes pieds pour les lauer, ie ne m'en puis fascher.
Certes, mon cher amy, luy respondit la Reyne,
Ie n'ay point veu ceans, de region loingtaine
Un homme comme toy aduisé & prudent,
Car tres-discret, tu vas pesant & regardant
Tout ce que tu veux dire. Or voicy ma seruante
Vieille non seulement, mais sage & fort prudente:
C'est celle qui premiere a traitté, a nourry,
Qui receut en ses mains mon pauure de mary
Des l'heure qu'il sortit du ventre de sa mere:
Elle te lauera, elle est propre à ce faire,
Combien qu'elle soit foible. Or sus, Euryclea,
Leue toy vistement, laue-le, le voila
Tout semblable à ton maistre. Vlysses est asteure
De tel aage que luy, ses mains parauenture
Sont comme celles cy, la peine & le tourment
Font l'homme, quel qu'il soit, veiller bien vistement.
C'est ce que luy disoit la Reyne chaste & sage,
Et la vieille, portant les mains à son visage,
Et pleurant chaudement se lamentoit ainsi.
Mon fils, que i'ay pour toy d'angoisse & de soucy,
O le plus malheureux des siecles où nous sommes,
Et que Iupiter hait sur tous les autres hommes,
Bien que tu craignes Dieu: car ie ne pense pas
Que de tous les mortels qui viuent icy bas,

Vn autre ayt tant que toy faict de ſaintes offrandes,
Parfumé les autels d'Hecatombes ſi grandes,
Brulant les gras cuiſſots au puiſſant Iupiter
Qui ſe ſçait aux éclats du foudre delecter,
Pour impetrer de luy ſans plus que tu paruinſſe
A vn bon & iuſte aage, & que viſſes ce prince
Eſleué de ta main. Mais, las, il t'a oſté
Le iour de ton retour, telle eſt ſa volonté.
Ainſi en quelque coin d'vne loingtaine terre
Moqué & mépriſé parauenture il erre,
Les ſeruantes auſſi poſſible vont cauſant
Deſſus ce miſerable, & le vont mépriſant,
Comme ores te faiſoient ces chiennes malheureuſes,
O mon pauure vieillard, leurs iniures honteuſes
Tu fuyois prudemment, quand tu ne permettois
Qu'ils te vinſſent toucher ſeulement de leurs dois.
Or la fille d'Jcar, la ſage Penelope,
A mon gré m'a choiſie en toute la trope.
Ie te laueray donc tres-volontiers, croy moy,
Pour l'amour de la Reyne & pour l'amour de toy:
Car i'ay compaſſion de ta grande triſteſſe,
Mais ie te diray bien, que depuis ma vieilleſſe
I'ay veu venir ceans force gens eſtrangers,
Et qui auoient couru, diſoient-ils, grands dangers,
Mais ie n'en vy iamais vn qui fuſt ſi ſemblable
A Vlyſſes que toy, tant, ô cas admirable,
Tu es pareil à luy du corps & de la voix,
Et des pieds meſmement. Vlyſſes à ceſte fois
Ainſi luy reſpondit : Ainſi, ma bonne amie,
Diſent pareille à luy ma phiſionomie
Tous ceux qui nous ont veu : & c'eſt ſans contredit
Qu'il me reſſemble fort, ainſi que tu as dit.

Il disoit, & la vieille alors prend la chaudiere
Pour luy lauer les pieds, puis auec vne aiguiere,
Verse premierement de l'eau froide, & apres
De la chaude dessus, le feu estoit aupres,
Et Vlysses s'assit, sa face ayant dressee
Deuers l'obscurité, craignant en sa pensee
Que la vieille en lauant de pres garde ne prist
A sa vieille blesseure, & ne le découurist,
Elle s'approche alors, & à lauer commence
Les deux pieds à son Roy : mais comme elle s'aduance
De lauer, & frotter, soigneuse, de la main,
La voicy tout à coup qu'elle cognoist soudain
Et sent dessouz ses doigts la dure cicatrice
Qu'auoit faicte autresfois vn Sanglier à Vlysse
Sur le mont de Parnasse, en allant visiter
Vn iour Antolychus, & voulant s'acquitter
Du deuoir d'vn bon fils. Antolychus le pere
Hardy & renommé, d'Anticlea sa mere.
Doncques Antolychus, pour lors il visitoit
Et ses filles aussi, qui le prix emportoit
Sur les hommes d'alors, de viure de rapine,
De se seruir de ruse & de prudence fine,
Et de fort bien tromper. Mercure luy donna
Ceste prerogatiue, à cela l'adonna,
Pource qu'il luy faisoit parfuns & sacrifices,
Les graisses luy bruloient des plus belles premices,
Et d'agneaux & de boucs qu'en ses parcs il auoit,
Et tousiours la faueur de ce Dieu le suyuoit.
Or cheminant tousiours il vint en fin en l'isle
D'Ithaque, populeuse, abondante, & fertile,
Où ioyeux il trouua que sa fille auoit faict
Fraischement vn beau fils. Euryclea le met

Soudain sur ses genoux, & dit en ceste sorte,
Dy le nom que tu veux que ton petit fils porte,
O Roy Antolychus, on en est en soucy,
Et fort on le desire. Alors respond ainsi
Antolychus parlant. O ma fille cherie,
Et vous mon gendre aussi, donnez luy ie vous prie
Le nom que ie diray : I'ay beaucoup tracassé
De terre & de pays, ains que d'estre passé
Par mer iusques à vous, i'ay eu force querelle,
Femmes, hommes, i'ay tout rangé par mort cruelle,
Son nom soit Vlysses : mais si tost qu'il sera
Vn peu grand, & courir par le monde pourra,
Qu'il s'en vienne en Parnasse au bien de sa grand mere.
Là sont tous mes tresors, & là ie luy veux faire
Vn honneste present, ie l'en honoreray,
Et ioyeux & content icy le renuoiray.
Le desir de ces biens donna cœur & audace
Pour lors à Vlysses de venir en Parnasse,
Où par Antolychus il fut fort caressé,
Fut de tous ses enfans tendrement embrassé,
Et receu de propos courtois & amiable,
Mais plus d'Amphithea sa grand mere honorable,
Qui se iettant sur luy, d'accueil tres-gracieux
Luy baisa mille fois & la teste & les yeux.
Antolychus soudain à ses enfans commande
D'apprester à soupper. Eux d'allaigresse grande
Font son commandement, & s'en vont diligens
D'entre les troupeaux prẽdre vn Toreau de cinq ans,
Qu'ils écorchent soudain, autour de luy se iettent,
Le tranchent en morceaux & en broche le mettent,
Puis le font bien rostir, apres font leur deuoir
De tresbien se remplir du matin iusqu'au soir,

Et leur faim ne chomma de repas conuenable,
Mais quand le Soleil mit ses cheuaux en l'estable
Ils s'allerent coucher, dormans iusques au iour.
Mais si tost que l'Aurore eut monstré son retour,
Soudain Antolychus & ses fils se leuerent,
Firent venir les chiens, & au bois s'en allerent,
Et le diuin Vlysse à la chasse auec eux.
Tous ensemble ils grimpoient par les sentiers monteux
De la grande montagne espaisse de bocages,
Et touchoient le sommet des cauernes sauuages
Et des rochers venteux. Or desia le Soleil
Sortant hors de la mer son chariot vermeil
Les campagnes frappoit, lors que voicy la chasse
Arriuee au sommet du bocageux Parnasse:
Les chiens alloient deuant aux voyes, & apres
Les fils d'Antolychus les suiuoient de bien pres:
Et Vlysse auec eux, est tousiours à leur trousse
Ebranlant en sa main vn dard de grand secousse,
Au fonds d'vn grand buisson, où la force des vents
Ne penetroient iamais, où les rais violents
Du Soleil ne donnoient, que la pluye & l'orage
Ne pouuoient transpercer, tant estoit le feuillage
Et le ramage espais de l'ombrageux hallier.
D'auenture pour lors baugeoit vn sang sanglier
Qui si tost que le bruit à ses oreilles touche,
Et des chiens & des pieds, se réueille farouche,
Dresse sa grosse hure, escumeux & bauant,
Les yeux ardans de feu, & leur vient au deuant:
Vlysses l'apperçoit, & de grand violence
Voulant le renuerser son fort dard luy eslance,
Et l'autre en mesme temps vient à luy, l'atteignant
A l'endroit du genouil: le genouil va saignant,

Et du cruel crochet la piece est emportee.
Mais l'os n'est offencé, car la beste irritee
Donna obliquement. Mais le coup qu'eslancea
Le fort bras d'Vlysses le sanglier transpercea.
Il le prit iustement dedans l'epaulle dextre
Et de l'autre costé on vid le fer parestre.
Soubs le pesant du coup l'animal fit le saut,
Ensanglant a la poudre, & tumba de son haut,
Et l'ame s'enuola. Alors toute la trouppe
Court deuers Vlysses, & le sang luy estouppe,
Les fils d'Autolychus sont bien embesognez:
On leur auoit des vers autresfois enseignez
Pour estancher le sang, ils prononcent des carmes,
Et le sangnoir s'arreste au murmure des charmes.
Puis ils bandent la playe & s'en vont vistement
Pour gaigner le logis, où tres-sogneusement
Le pere & les enfans sa blesseure penserent
Tant qu'il fust tout guery, puis le recompenserent
De tres-riches presens dont ils luy firent don
Le renuoyant ioyeux iusques dans sa maison.
Lors son pere & sa mere à grand plaisir le virent
De retour en Ithaque, & fort se reiouirent
De le voir reschappé, s'enquerans instamment
Comment il fut blessé: Luy fort pertinemment
Leur rend conte de tout, & qu'allant à la chasse
Auec les fils du Roy sur le mont de Parnasse,
Apres qu'il eut sur luy son espieu eslancé
Le porc de son crochet l'auoit ainsi blessé.
La vieille donc lauant & nettoyant Vlysse
Taste dessous ses dois la dure cicatrice,
Et la recognoissant le pié luy eschappa
Qu'elle tenoit pour lors. Le pié cheut, & frappa

La chaudiere en tumbant, qui du grand coup resonne
L'eau s'espanche par terre, & elle qui s'estonne
Chet de l'autre costé: la pitié, le plaisir
Luy sautent lors au cœur, & la viennent saisir,
Ses yeux sont tous en pleur: lors la barbe & la face
Luy touche doucement, luy va dire en vois basse
Par ce qu'elle craignoit encor de le toucher,
Et desiroit de luy au plus pres s'aprocher.
Pour vray, mon cher enfant, tu es mon maistre Vlysse,
Et ie n'ay peu de toy plustost auoir notice,
Que ie n'aye mon Roy manié tout par tout.
Puis regardant la Reyne estant vers l'autre bout
Assise dans sa chaire, elle luy faisoit signe,
Que chez elle elle auoit son Roy, son prince insigne
Son mary, desiré. Mais elle ne put pas
Iamais s'en aduiser, à cause que Pallas
Ailleurs luy destourna les yeux & la pensee
Sur elle Vlysse court, d'une main aduancee
La saisit au gozier, de l'autre rudement
La tire deuers luy & luy dit bassement.
Me veux tu ruyner, ô nourrice fidelle?
C'est toy qui m'as donné autresfois la mammelle
Voicy ton nourrisson qui a tant eu de maux,
Pati tant de douleurs, couru tant de trauaux:
Me voicy de retour sur la vintiesme annee
En ma douce maison: or puis que fortunee
Tu as ce bien des Dieux de m'auoir recogneu,
Que nul ne scache icy que ie suis reuenu,
Encor de quelque temps, tay toy ie te suplie
Et ne mets en danger par ta faute ma vie.
Aussi ie te promets, & ie te le tiendray,
Lors qu'assisté de Dieu mon glaiue ie tiendray

Au sang des poursuiuans, & mes mains vangeresses
Feront le chastiment des seruantes traistresses
Qui gastent ma maison, tu ne tumberas pas
(Car tu es ma nourrice) au violent trepas
Où les autres cherront. Et la nourrice sage.
O mon fils, qu'as tu dit? & quel est ce langage
Qui t'eschappe des dents? Tu scais que de tout temps
Mes esprits ont esté solides & constans
Et nont point vacillé. N'ayes doute ne crainte,
Ie tiendray dans mon cœur ton entreprise empreinte,
Plus ferme que le roc, plus forte que le fer
Alors que Dieu aussi te donnent d'estouffer
Ces mechans poursuiuans sous tes mains vengeresses,
Ie te declareray les folles & traistresses
Des femmes de ceans, & dont la trahison
Salit honteusement l'honneur de ta maison.
Sur ce luy respondit le tres-prudent Vlysse,
Il n'est pas de besoin, ma fidelle nourrice
Que tu faces cela, ie les scauray fort bien
Cognoistre & remarquer toutes en moins de rien,
Mais tay toy seulement, & laisse tout le reste
Conduire & gouuerner à la trouppe celeste.
Il dit & la nourrice accourt diligemment
Pour raporter de l'eau, car l'autre entierement
Estoit tumbee abas: l'ayant donques habile
Laué & nettoyé, & de pretieuse huile
Oint pour le raffermir, Vlysses peu à peu
Tire vne chaire à soy, & s'aproche du feu
Afin de se chauffer, couurant sa cicatrice.
Cela faict Penelope attaque encor Vlysse
Ie veux encore vn peu, mon hoste, te parler,
Car l'heure aprechera bien tost de s'en aller

Reposer, pour ceux là qui en auront enuie,
Et qui peuuent dormir. Mais, las! la fascherie,
Les ennuis, les tourmens, que me donnent les Dieux,
Ne me laissent iamais clorre au sommeil les yeux
Pour le iour i'ay encor quelque peu de relasche
De l'ennuy, qui toujours me poursuit & me fasche,
Regardant mon ménage, & m'occupant à voir
Si mes femmes ceans font toutes leur deuoir
Mais mon mal est la nuit lors que chacun sommeille,
Car ie suis en mon lit où ie resue, ie veille,
Ruynant mon esprit de cogitations
Qui redoublent tant plus mes persecutions,
Ie me pers en regrets où mon ame s'egare,
De la mesme façon que la fille à Pandare
Lamente son destin, rememore ses pleurs,
Lors que le renouueau espanouit les fleurs,
Et peint les beaux iardins de violettes franches,
La pauurete appuyee au ramage des branches
Pleure son cher Ityl, fils de l'acouplement
D'elle & du Roy Zethes, qu'helas trop follement
Elle mit à la mort. Ainsi mes pleints i'estance,
Continuellement, & mon ame balance
Sans resolution: ie ne sçay si ie doy
Tousiours viure ceans, & mon fils auec moy
Sans me remarier, gouuernant mon mesnage
Mes femmes & mon train, gardant mon lit, seul gaige
De mon pauure mary, ne donnant à parler
A ce peuple de moy, où bien de m'en aller,
Et de prendre à mary de ces princes de Grece
Celuy qui plus aura de biens & de richesse
Qui plus croistra mon dot, comme il y en a tant
Qui me vont de grans biens offrant & promettant

Or quand mon fils estoit encor ieune & volage
Ne me vouloit ouir parler de mariage
En facon que ce fust, ne laisser la maison,
Mais asteure qu'il a plus d'aage & de raison
Il seroit bien content que ie me mariasse,
Sa volonté seroit que ie me retirasse,
Irrité, que ces gens si desordonnement
Vont tout son reuenu perdant & consumant.
Mais ie te prie encor qu'vn songe ie te die
Que i'ay faict, si ton cœur scait ce qu'il signifie.
Vingt oyes que iauois mangeoit mon beau forment
Puis beuuoient à souhait. I'auois extremement
Du plaisir à les voir, lors que de la montagne
Voicy venir vn aigle & fondre en la campagne,
Et de son bec crochu donner de si grands coups
A ces pauures oyseaux, qu'il les massacra tous.
Ie les voyois épars ça & là par la place
Et blesses & sanglants : l'aigle de grande audace
Refit sa pointe en l'air. Ie me deconfortois
Ce me sembloit en songe, & fort me lamentois
Et tout autour de moy des princesses de Grece
Aux blonds dorez cheueux, consoloient ma tristesse
Quand voicy reuenir l'aigle aux cerceaux dispots
Qui sur le toit se perche & me tint ces propos.
Noble fille d'Icare, escoute, & pren courage,
Tout ce que tu as veu n'est qu'à ton aduantage
Ces songes ne sont point n'y vains n'y deceuans,
Car ces oyes ne sont rien que les poursuiuans,
Et moy que tu as veu estre aigle, suis asteure
Ton mary de retour, qui douray sans demeure
La mort à tous ces gens, ayant dit, il cessa
Et tout incontinent le songe me laissa.

Puis regardant soudain, ie vy mes oyes boire,
Et comme au parauant manger à la mangeoire.
A laquelle Vlysses, il ne faut nullement
Ton songe deguiser, ny le tordre autrement
Qu'à ce qu'il signifie, Vlysses sans mensonge,
O Reyne, t'a luy mesme interpreté ton songe,
Car tous ces poursuiuans à mort il frapera
Et nul de tant qu'ils sont ses mains n'eschappera.
Mais mon hoste tres-cher, luy dit Penelopee,
Souuent nostre pensee aux songes est trompee,
On n'en peut que iuger fort incertainement,
Et tousiours leurs effects viennent douteusement
Deux portes il y a, comme on nous faict acroire,
Aux songes incertains, d'elles l'vne est d'iuoire
L'autre de corne claire, or le songe qui sort
Par la porte d'iuoire onc ne vient à bon port,
Et toujours son issue est frustratoire & morne.
Mais celuy qui prouient de la porte de corne,
Tout ce que l'homme a peu partant de luy songer
Est tousiours veritable & iamais mensonger.
Mais le mien que ie croy n'est pas de ceste sorte,
Dieu vueille qu'à mon fils & à moy il aporte
Allegeance à nos maux. Mais ie te veux à toy
Dire encor vne chose, & ie te prie oy moy.
Quand le funeste iour & noircy de tristesse
Infame aprochera, quil faudra que ie laisse
La maison d'Vlysses, voicy que ie feray
Vn certain exercice en auant ie metray
Douze haches ceans mon mary m'a laissees
Qu'il auoit iustement par la hampe percees
Fort pres les arrangeant, puis son arc enfonceant
Par les trous il alloit droit les fleches passant

Or il faut que ce ieu en auant ie leur mette,
Qui pourra bander l'arc & passer la saiette
Des boucles au trauers, c'est celuy qui m'aura;
C'est luy que ie suiuray, & qui m'espousera,
C'est celuy pour lequel il faudra que ie laisse
Ceste douce maison, où ie vins en ieunesse
Belle, & pleine de biens plus ie vay en auant
Me semble que ie songe & que ie vay resuant.
O femme luy dit il, du Laërtide Vlysse
Non ne differe plus ce ieu, cest exercice,
Car tu veras plustost ton mary de retour
Qu'ils n'auront bandé l'arc, & passé par le iour
Des pertuis arrangez, la volante sagette.
A qui Penelopé, de parolle discrette,
Iamais ne me viendroit desir de sommeiller,
Si c'estoit ton plaisir en parlant, de vieiller,
Mon hoste, tant ie prens vn plaisir indicible
A t'ouir discourir : mais il est impossible
Au mortel, de vieiller continuellement
Il n'y pourroit suffir : & les Dieux mesmement
Ont ce soulagement donné aux pauures hommes:
Coupons donques icy le discours où nous sommes,
Ie m'en vois en mon lit là haut me retirer:
Où certes ie ne fais que tousiours soupirer
Et rengreger mes pleurs, des le iour lamentable
Qu'Vlysses s'en alla à Troye non nommable,
Pour toy demeure icy, dors comme il te plaira,
A terre, où si tu veux vn lit on te fera.
Ce disant, elle monte en sa chambre tres-belle,
Et mainte belle fille en haut marche apres elle
Comme elle fut montee aussi tost se coucha,
Et soudain le regret d'Vlysses la toucha

Si qu'elle se sent fondre en vne mer de larmes,
Pleurant, tant que Pallas la deesse des armes
Prenant d'elle pitié, le sommeil ennoya,
Et les yeux de la Reyne en son charme noya.

Fin du dixneufiesme liure.

LE VINGTIESME.



LE VINGTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses est en doute s'il doit tuer sur le champ les seruantes qui ribaudoient auec les poursuiuans. Il se retient. Iupiter le confirme en sa resolution de mettre à mort les poursuiuãs & ce par le tonnerre. Les propos de luy auec Eumæus & Philætius son maistre bouuier. Les poursuiuants redeliberent de tuer Telemachus. Ils en sont destournez par Amphinomus. Theoclymenus leur predit leur mort.

AVTRE SOMMAIRE.

Iupiter le confirme en tonnant quand il sort,
Theoclymen predit aux poursuiuans leur mort.

MAis le sage Ulysses se couche sur la porte,
Se iette sur le cuir d'vn beuf qu'on luy aporte,
Puis se couure des peaux des moutons que les Grecs
Qui pourchassoient sa femme auoient tuez de frais
Et Eurynome encor de peur de la froidure
Mit sur luy force robe & force couuerture

Là gisoit Vlysses machinant en son cœur
Sans pouuoir fermer l'œil, & vengeance & malheur.
Or comme il reuassoit il vid sortir les femmes
Qui dedans sa maison faisoient actes infames
Auec les poursuiuans, qui ça & la trottoient,
Se donnoient du bon temps & de rire eclatoient.
Il pensa forcener, & estoit sa pensee
De cogitations estranges balancee,
Si s'eleuant delà, il les estrangleroit
Toutes l'vne apres l'autre, ou s'il les laisseroit
Acheuer iusqu'au bout leur saleté immonde.
Et son cœur la dedans, fremit, grommelle, gronde
De la mesme façon va la chienne iappant
A l'entour de ses chiens, quand le bruit va frappant
Ses oreilles au guet, car la craintiue beste
De peur qu'on ne les prenne, à combatre s'apreste:
Ainsi sent il dans soy bourdonner son courroux
Pour ces actes mechants, puis frapant de grands coups
Contre son estomac, il se reprend luy mesme.
　Patiente, Vlysses, domte ton ire extresme,
Ton cœur plus que cecy autresfois endura
Quand le cruel Cyclops tes amis deuora:
Bien te fit mal au cœur sa sanglante arrogance,
Mais tu patientas, tant que par ta prudence
Tu sortis du danger, qui sans doute t'alloit
Exposer à la mort. Ainsi donc il parloit
Reprenant son courroux, toutesfois le courage
Sans cesse la dedans luy bouillonne de rage.
Comme vn qui veut griller sur les charbons ardans
Vn boyau plein de gresse & de sang au dedans
Le tourne incessamment & de costé & d'autre,
Luy tardant qu'il soit cuit, Vlysse ainsi se veautre

Tantost ça tantost là, rumine dessus tout
Le moyen quil tiendra pour seul venir à bout
De tous ses ennemis. Estant en ceste peine
Minerue descendit de la voute hautaine
Et se presente à luy, de face & vestement
Quelque femme d'alors semblant entierement,
Puis pres de son cheuet luy parle fauorable.
Que t'affliges tu tant, ô le plus miserable
De tous les malheureux? la maison que voicy
N'est elle pas à toy? N'est-ce ta femme aussi
Celle qui est ceans? & ton fils tel en somme
Que le pourroit iamais souhaitter aucun homme?
A laquelle Vlysses, ô diuine Pallas
Ce que tu dis est vray: mais ie ne laisse pas
D'estre en peine pourtant, comme il sera possible
Que ie combate seul ceste trouppe nuisible
D'impudents poursuiuans, & qui sont mesmement
Tous ensemble toujours. Ie songe encor comment
Et où i'eschapperay, si contre ton enuie
Et du grand Iupiter ie leur oste la vie,
Di-le moy ie te pry. Chetif & malheureux,
Luy respond brusquement la deesse aux vers yeux,
L'amy pour son amy continuellement veille,
Et bien qu'il ne le vaille encore le conseille,
Et moy qui suis deesse, ay ordinairement
Soin de tes actions, n'auray le iugement,
De te bien conseiller? Or si cinquante armees
De langage diuers contre nous animees
Nous venoient assaillir pour nous donner la mort,
Toutesfois auec moy tu serois assez fort
Pour leur donner la chasse, & maugré eux encores
Enleuer leur brebis & leurs beufs & leurs tores

Dors donc tant seulement & chasse toute peur.
Tu sortiras bien tost de toute ta douleur.
Elle dit, & soudain vne pesanteur douce,
Luy donne de dormir, puis dans le ciel se pousse.
Ainsi donc Vlysses doucement sommeilloit,
Mais de l'autre costé Penelopé veilloit
Son mary regrettant, & regrettant sans cesse.
Mais lasse de pleurer, voicy qu'elle s'adresse
A Diane soudain fille de Iupiter,
Dit elle, te pleust il presentement m'oster
La vie auec ton arc, fichant dans mes mammelles
Les coups plus dangereux de tes flesches mortelles,
Ou bien qu'vn tourbillon souflant cruellement
Me brandisse dans l'air, me pousse vistement
Et sans nulle pitié, dans les bouches hideuses,
Et parmy les courants des grands mers écumeuses,
Comme firent iadis les torrents furieux
Les filles de Pandare & noyerent les Dieux
Et leur pere & leur mere es creux des eaux marines.
Les pauuretes, helas resterent orfelines.
Venus finalement compassion en prit,
Et de laict & de miel & de vin les nourrit,
Et Iunon les voulut douer par excellence
Sur les femmes d'alors de beauté & prudence,
Diane la grandeur, la taille leur donna,
Et Pallas au mestier d'ouurer les façonna
Toute sorte d'ouurage. Apres Venus la blonde
Vole vers Iupiter, dont le foudre qui gronde
Arme la forte main, voulant les marier
Et selon leur merite & gloire apparier,
Et de faict grandement son pere en importune,
(Luy qui cognoist la bonne & mauuaise fortune

Et ce qui doit venir aux malheureux humains)
Mais comme elle estoit là, les odieuses mains
Des harpies desia les luy auoient rauies,
Les donnans pour seruir aux infames furies
Me puisse perdre ainsi le plaisir des grands Dieux,
Ou Diane la belle aux ondoyans cheueux
Tire sur moy son arc, & sa fleche m'enferre,
Afin que tant plustost ie descende sous terre
Pour voir mon Vlysses, & qu'ô cruel ennuy,
Je ne sois mariee à vn pire que luy,
Et ie ne reiouisse vn homme haïssable.
Encor est ce à quelcun vn malheur suportable
Quand il n'a que le iour pour ses yeux arroser,
Et que la nuit aumoins il se peut reposer
Quand le sommeil le prend, sommeil qui rend passees
Les incommoditez aux humains pensees
Et leur faict oublier le bien semblablement.
Mais ie ne puis dormir la nuit aucunement,
Et quelque mauuais ange encor ma tourmentee,
Ceste nuit en songeant, quand il m'a presentee
L'Image d'Vlysses mon espoux & mon Roy,
Et si la faict coucher me semble aupres de moy,
Tel qu'il estoit au temps quil alla contre Troye.
Mon ame ce pendant en a eu quelque ioye,
Et n'eusse iamais dit que c'eust esté le vain
D'vn songe deceuable, ains l'effect tout certain.
Elle acheuoit de dire, & l'aube matiniere
Dessus le mesme instant commencea sa carriere,
Et le diuin Vlysse ouyt d'où il estoit
De sa femme la vois, comme elle l'amentoit
Laquelle il recogneut, & la pensa si preste
Qu'il la cuydoit ouir au dessus de sa teste.

Lors il prend sa couuerte & tout ensemblement
Les peaux où il dormoit, les pose bellement
Sur vn siege au dedans, sort dehors, & emporte
La peau de beuf, puis prie au ciel en ceste sorte.
O pere Iupiter, si ie suis raporté
En ma chere maison par vostre volonté
Si vostre deité me ramene & me guide
Dessus ce mien terroir & aride & humide
Apres m'auoir batu de beaucoup d'accidens,
Ie vous pry que quelcun de mes gens au dedans
M'enuoye maintenant vn mot à la rencontre
Et Iupiter dehors quelque signe me monstre.
Il dit, & Iupiter fauorable l'ouit,
Et d'vn signe du ciel soudain le reiouit,
Tonnant de la nuee & transparante & haute
Du costé de dedans n'y eut non plus de faute,
Car il ouyt la voix d'vne femme meulant,
Sur le froment & l'orge incessamment roulant
La piere écrase-grains (car le grand capitaine
Des gens, & leur pasteur, auoit vne douzaine
De femmes la dedans qui sans repos rouloient
La meule sur le grain, & le froment meuloient
Qui les hommes nourrit de la moëlle douce)
Les autres s'endormoient, elle qui toujours pousse
A l'espaulle le roc, n'auoit encor laissé
La besogne pour tant, mais son bras fut lassé
Et deuint foible en fin, si bien qu'elle s'arreste
Et pour signe à son Roy eut la parole preste.
Iupiter, ce dit elle, ayant absolument
Sur les hommes & Dieux entier commandement,
I'ay ouy de ton ciel bourdonner ton tonnerre,
Et ne voy nulle nue, or accomply en terre

Ce signe de là haut, exauce quand & quand
Cela dont ie te vois miserable inuoquant
Que ce soit auiourdhuy la derniere iournee
Que la bande insolente & trop desordonnee
De ces fiers poursuiuans, continue l'exces
De leurs debordemens au palais d'Vlysses:
A leur occasion & genoux & iointures
Me sont tous délouez, tournant ces meules dures,
Que donques auiourdhuy soit leur dernier repas.
Elle dit, & Vlysse en fit vn fort grand cas,
Et du tonnerre aussi, car ce fut du carnage
Quil deuoit faire d'eux le signe & le presage,
Des seruantes le reste aussi tost accouroit
Et rallumoit par tout le feu qui se mouroit,
Qui fit que Telemaque & se leue & s'abille,
En iettant dessus luy sa vesture gentille,
Son espee au costé puis apres il pendit,
Mit ses souliers aux pieds, dedans sa main brandit
Son puissant iauelot à la pointe affilee,
Puis descendu à bas il dit à Euriclee.
Nourrice, a t'on eu soing de ce pauure estranger
La t'on accommodé, là t'on bien faict manger,
Luy a t'on faict vn lict? on tient fort peu de conte
De luy s'ay ie grand peur, on deust mourir de honte:
Ma mere, bien que sage en ce pendant n'a pas
Consideration, car elle fera cas
Du premier malotru, qui se dit & se nomme
Estre venu de loing, & de cest honneste homme
Qui vaut mieux luy tout seul, que mille qui viendront
Ils le laisseront là & conte n'en tiendront.
Auquel Euryclea sage & discrete femme
Ie n'en scaurois donner à ta mere aucun blasme,

On la faict à son gré bien boire & bien manger,
Et puis on l'a voulu nettement rechanger
Et d'abits & de lict, par le mandement mesme
De ta mere, mais luy en son malheur extresme
Comme estant de tout point pauure & infortuné
N'a point voulu de lict, mais on luy a donné
Pour lict vn cuir de beuf, & pour sa couuerture
Force peaux de brebis pour chasser la froidure:
Il a voulu coucher sur la porte au surplus,
Et on luy a ietté des vestemens dessus.
Quand elle eut acheué, Telemachus sort viste
Dehors, son dard en main, ses chiens suiuent sa piste,
Et luy s'en va soudain le conseil assembler.
Euryclea se mit de rechef à parler
Et leur disoit ainsi: femmes, que l'on s'auance,
Les vnes baloyez la sale en diligence,
Et toute la maison, nettoyez, fourbissez,
Et les riches tapis sur le siege dressez:
Les autres frotez bien des esponges les tables,
Escurez bien les pots & tasses delectables:
D'autres allez à l'eau, courez diligemment
Iusques à la fontaine, & faictes vistement.
Car les beaux poursuiuans ne tarderont plus guere
De se trouuer icy pour faire bonne chere,
On leur faict auiourdhuy le general festin.
Elle n'auoit pas dit qu'elles font tout soudain
Ce qu'elle commandoit, vingt vont à la fontaine
Pour apporter de l'eau, les autres prennent peine
D'accommoder bien tout. Les poursuiuans apres
S'en viennent à la file & se suiuent de pres:
Les vallets aussi tost vont au bois & le fendent,
Et les femmes de l'eau en la maison se rendent,

Le porcher vient aussi, amenant trois pourceaux
De tous ceux qu'il gardoit les plus gras & plus beaux
Et voyant Vlysses doucement luy demande:
Et bien, mon cher amy, ceste arrogante bande
De poursuiuans cruels, te void elle toujours
D'vn regard de trauers, & fascheux & rebours?
Te disent ils toujours & reproche & conuice.
Que ie prie aux bons Dieux, luy respondit Vlysse,
Eumæe mon amy, qu'ils vengent vistement
L'outrage que ces gens font tant insolemment
En la maison d'autruy, leur facent rendre conte
Des rauages qu'ils font sans respect & sans honte
Ils disoient, & quasi ne faisoient qu'acheuer,
Qu'ils virent le cheurier Melanthie arriuer,
Amenant auec soy des cheures des plus belles,
Et en gresse & valleur surpassants toutes celles
Qu'il eust en ses troupeaux, deux garsons le suiuans
Les touchoient, pour tuer, & que les poursuiuans
En peussent ce iour là souler leur faim gloutonne.
Il les attache donc au portal qui resonne,
Et voyant Vlysses en colere il se mit,
Et mots iniurieux & reproches luy dit,
Te voicy donc encore ô coureur miserable,
Ne cesseras tu point d'importuner la table
Des seigneurs que voicy, & troubler leur repas.
Ne nous lairras tu point? ne sortiras tu pas?
Nous ne serons long temps sans vser de main mise
Si nous ne nous laissons: grande est ta gourmandise,
Et tu vas demandant trop irreueremment.
On donne ailleurs qu'icy, on mange abondamment
Chez les autres de Grece. A ceste outre-cuidance
Vlysses ne dit mot, & garda le silence:

Il hochoit seulement la teste, & réuassoit
Comme il s'en vengeroit. Alors qu'il apperçoit
Venir pour le troisiesme vn homme venerable
C'estoit Philætius le bouuier amiable.
Une tore sterile il auoit faict charger,
Et des Cheures encor, c'estoit pour le manger
Des poursuiuans aussi: (les gens du pautonnage
Qui donnent sur les eaux aux autres le passage
Les amenerent là,) il attacha aussi
Son bestail au portal, & puis s'enquit ainsi
Au porcher d'Ulysses. Eumæ, qui est cet hoste
Qui a nouuellement pris pied en ceste coste,
Et est logé ceans? De quelle nation,
Dit-il, estre, & où est son habitation?
De quelle race est-il? Certes tout miserable
Qu'on le void, si a-til d'vn Prince venerable
Le port & la façon. Mais les Dieux tout puissans
Vont souz de grands malheurs les hommes terrassans,
Renuersent les humains, & n'espargnent pas mesmes
Les Rois, leur ourdissans des miseres extremes.
Si dit Philætius, puis luy tendant la main
Et le vint saluer d'vn parler fort humain.
Tu sois le bien venu, Dieu te gard ô bon pere,
Te soit d'oresnauant la fortune prospere
Auec plus de moyens, pource que maintenant
La misere & le mal te vont fort talonnant.
Certes, ô Iupiter, ie suis contraint de dire
Que tu regnes là hault de tous les Dieu le pere:
Tu n'as nulle pitié des debiles humains
Que tu as engendrez, leur versant de tes mains
Miseres & douleurs. Quand ie te considere
Ie ne me puis tenir de respandre, mon pere,

Infinité de pleurs, en me ressouuenant
De mon Prince Vlysses. Peut estre maintenant
Est-il ainsi que toy vagabond, miserable,
Et portant dessus soy vn vestement semblable,
S'il vit encore, au moins, du Soleil iouyssant:
Mais s'il est descendu souz l'enfer paslissant,
Helas, moy malheureux de viure apres Vlysse,
Luy qui petit enfant me prit, à son seruice
Me tira du pays des Cephaleniens,
Me commit sur ses bœufs, & sur ses autres biens,
Dont le tout tant prospere & en telle abondance
Ses trouppeaux large front viennent en accroissance
Que l'on ne les sçauroit ailleurs mieux desirer.
Mais d'autres maintenant les viennent deuorer,
Me forcent d'emmener mes bestes d'ordinaire
Pour leur coupper la gorge, & leurs banquets en faire:
Ils méprisent son fils, & les audacieux
Mesmes ne craignent point les puissances des Cieux,
Mangeans iournellement & destruisant sans cesse
D'vn Roy, long temps absent le bien & la richesse.
I'ay resué fort long temps en mon entendement
Si ie deuois d'icy m'oster entierement,
Et cerchant autre part condition meilleure
Abandonner ma charge auant que son fils meure,
Bien que ce fust malfaict, & ailleurs me ranger
Où ie ne peusse point courir vn tel danger
En gardant les trouppeaux en lieu plus fauorable.
Car ie voy ceste Court du tout intollerable,
Et l'eusse desia faict, n'estoit que i'ay tousiours
Espoir qu'il reuiendra encores quelque iour,
Qu'il fera de ces gens exemplaire vengeance,
Et se ressentira de leur outrecuidance.

Vlysses à ces mots. Je cognois que tu n'es
Mal-aduisé d'esprit ny de propos mauuais,
Mais plustost que tu as iugement & prudence.
C'est pourquoy ie te dy & te iure, en presence
Du puissant Iupiter le principal des Dieux,
La table hospitaliere & les propices lieux,
La maison d'Vlysses, son palais tutelaire,
Auquel on m'a receu d'accueil si debonnaire,
Certes en ta presence Vlysses reuiendra,
Dans le sang de ces gens son espee il teindra,
De tes yeux, si tu veux, tu le verras toy-mesme:
Croy-le, ie le te iure en mon serment supresme.
Alors Philætius: Dieu te vueille exaucer
Mon hoste mon amy, certes tu peux penser
Comme tout s'ensuiuroit de cœur & d'asseurance,
En ce qui dependroit de mon peu de puissance.
Le porcher promettoit qu'il feroit son deuoir,
Prians Dieu que bien tost Vlysses pust reuoir
Sa maison en bonheur. Et tandis qu'ils deuinent
Les poursuyuans ailleurs conspirent & machinent
La mort à Telemaque, & sur ce pensement
Vn Aigle vint à eux volant hastiuement
A gauche dans le Ciel, & l'oiseau du tonnerre
Tenoit estroittement vn pigeon en sa serre.
Alors Amphinomus. Ce que vous conspirez
Ne reüssira pas, soyez en asseurez.
Laissons donc ce dessein, & nous en allons boire.
Il dit, & vn chacun fut d'aduis de le croire
Et suiure son conseil. S'estans doncques leuez
Ils viennent au chasteau, où estans arriuez
Ils iettent vistement leurs manteaux sur les chaises,
Et sur les riches lits se mettent à leurs aises,

Puis s'en vont égorger & Cheures & pourceaux,
La tore & les moutons, leur dépouillent les peaux,
Grillent ſur les charbons par pieces la ventraille,
Verſent le vin és pots, que le porcher leur baille,
Sur la table ſeruoit le pain Philætius,
Et le vin puis apres verſoit Melanthius.
Eux ſe ſont mis à table, & les mains ont iettees
Sur les plats, où eſtoient les viandes appreſtees:
Lors que Telemachus à part ſoy meditant
Moyen de les ſurprendre, & leur mort complotant,
Fit aſſeoir Vlyſſes au dedans de la ſalle,
Mais deſſus les carreaux & ſur vn ſiege ſale:
Puis il luy fit porter ſur vne table à part
Petite, & pour luy ſeul ſa portion, ſa part
De ce qui eſtoit cuit, & d'or vne grand' couppe
Luy fit emplir de vin, deuant toute la trouppe,
Et luy parla ainſi: Or va t'aſſoir, & boy
Auec la compagnie, & t'aſſeure ſur moy
Que qui entreprendra de t'outrager, & faire
Ne tort ne deplaiſir m'aura pour aduerſaire,
Ie m'y oppoſeray: Cecy n'eſt nullement
Vne maiſon publique, elle eſt entierement
A mon pere Vlyſſes, & il me l'a baſtie.
Vous doncques, pourſuiuans, retenez, ie vous prie,
Vos langues & vos mains, que nous n'ayons icy
Queſtion entre nous. Il leur parloit ainſi.
Eux ſe mordoient la leure, & fremiſſoient de rage
Dequoy Telemachus parloit d'vn tel courage,
Et s'en eſtonnoient fort, en leur cœur dépité
Alors Antinoüs qui fut fils d'Epithé.
Tolerons, leur dit-il, ô Princes de la Grece,
Ce beau Telemachus, & ſes mots de rudeſſe,

Vous oyez, vous voyez qu'il nous menace fort,
Mais il y a long temps qu'il deuroit estre mort,
Pas ne nous l'a permis le hault fils de Saturne.
Il est beau harangueur, mais il nous importune:
Si dit Antinous, mais le prince gentil
Ne se sonciapas beaucoup de son babil,
Et desia les Heraults conduisoient par la ville
L'hecatombe sacree, & l'assemblee habile
Des Grecs aux longs cheueux s'assembloit ce-pendant
Dedans lè bois sacré d'Apollon loing-dardant:
Où apres que les chairs furent tresbien rosties,
Et qu'ils les eurent bien en pieces departies.
Le conuiue fut faict fort magnifiquement,
Et ceux qui les seruoient porterent gentiment
A Vlysses sa part, & semblable & egale
Aux autres portions de la troupe Royale,
Car Telemach' ainsi leur auoit commandé.
Or Pallas ne vouloit que leur train débordé
En rien diminuast, que plus sages deuinssent,
Et non plus que deuant leurs outrages retinssent,
Afin de tant plus fort irriter Vlysses,
Et rendre de tant plus odieux leurs exces.
Entr'eux donc conuersoit vne homme incompatible,
Hautain, outrecuidé, & superbe au possible,
Ctesippe estoit son nom, de Samos il venoit,
Et pource que son pere estoit riche, il tenoit
Tant de luy, qu'il osa entrer en la poursuitte
De la femme d'Vlysse estant pour lors en fuitte,
Et depuis tant de temps. Il leur dit donc ainsi.
  Oyez moy Princes Grecs qui banquetez icy,
Desia cet honneste homme a eu sa part egalle
Aux autres portions de la troupe Royalle,

De l'en aller frustrer ce n'est pas la raison,
Ny de rien arracher à ceux qu'en sa maison
Telemaque a receus : c'est chose intollerable.
Or luy veux-ie enuoyer vn present honorable
Et d'hospitalité, qui viendra de ma main,
Pour donner au garson qui appreste le bain,
Ou auquel qu'il voudra de ceux qui font seruice,
Et qui sont demeurans en la maison d'Vlysse.
Il prit vn pied de bœuf, ce disant, qu'i l'osta
De dedans le panier, tant qu'il put, luy ietta,
Vlysses apperceut venir ceste tempeste,
Et le coup euita baissant vn peu la teste:
Riant ce-tempendant d'vn ris sardonien,
Le pied de bœuf, frappa le paroy ancien.
Adonc Telemachus luy parla de menace:
Bien t'a pris Ctesippus, Dieu t'a faict belle grace
Que tu ne l'as atteint, que ton coup a passé,
Ie t'eusse sans faillir de mon dard transpercé,
La nopce t'eust esté fort triste & fort amere,
Au lieu d'elle, vn tombeau ceans t'eust faict mon pere.
Qu'on ne me face plus ces insolences là,
Ie veux bien qu'on le sçache, & tous ceux que voila
Ceans en ma maison. I'ay aage & cognoissance,
Ie ne suis plus enfant, i'ay prou de suffisance
Pour sçauoir discerner le mal d'auec le bien.
Ie me lasse de voir ainsi manger mon bien,
I'ay souffert iusque icy, comme à la boucherie
Escorcher mes trouppeaux, i'ay veu la mangerie
Qu'on a faict de mes bleds, on a beu tout mon vin,
Car vn seul contre tant resisteroit en vain.
Mais faictes mieux pour moy, n'vsez plus de menace,
Et ne me brauez plus. Que si quelqu'vn pourchasse

Ma mort, donnez la moy, desia ie le voudrois,
Et me seroit meilleur de mourir vne fois
Que de voir plus chez moy ces actes tant infames,
Outrager mes amis, & villener les femmes
D'vne honneste maison. Ces propos il disoit
De grande affection, & chacun se taisoit.
En fin Agelaüs vint rompre le silence.
Que personne, messieurs ie vous pri', ne s'offence
De ce qu'il nous a dit, il a quelque raison:
Il faut certes porter respect à sa maison,
N'outrager ny ses gens, ny quiconq' se retire
Chez luy à seureté. Mais ie te veux bien dire
A ta mere & à toy vne parole à part,
Prenez la s'il vous plaist de moy en bonne part:
Tandis que vous estiez encor' en esperance
Qu'Vlysses reuerroit sa douce demeurance,
Et qu'il retourneroit encor' vn iour icy,
N'y auoit nul propos que tous ceux que voicy
S'arrestassent ceans, (estant plus honorable
Qu'il trouuast sa maison en estat conuenable.)
Mais puis que c'est vn poinct certain & asseuré
Que son retour s'en va du tout desesperé,
Va t'en trouuer ta mere, & dy luy ie te prie,
Qu'elle sorte de trouble, & qu'elle se marie
A celuy d'entre nous qui le plus luy plaira,
Et qui plus de presens & de biens luy fera:
Ce faisant te voila sans fascherie aucune,
Sans que l'on te moleste & que l'on t'importune,
Tu seras seul chez toy, boiras & mangeras
Ton bien, ton reuenu, & te resiouyras,
Et elle s'en ira faire ailleurs le mesnage
De celuy qui l'aura. A qui le Prince sage.

Ie iure, Agelaüs, ô fils de Damnastor,
Par le grand Iupiter, par les trauaux encor
De mon pere Vlysses qui est mort, ou qui erre
Asteure en quelque endroit, loing d'Ithaque sa terre,
Ie n'empescheray point de se remarier
Ma mere à qui voudra, mais ie l'en vay prier,
Luy dire, & l'en presser de toute ma puissance,
Et mesmes luy feray presens en abondance.
Mais de l'aller chasser contre sa volonté
Ie ne l'oserois pas, c'est vn poinct arresté,
Et Dieu m'en gard' aussi. Ayant finy de dire
Ils se prirent soudain tant qu'ils estoient à rire,
Si démesurement qu'ils en estoient tous las,
Et hors de leur bon sens. La Deesse Pallas
Les poussoit à cela, les mettoit en déroute,
Et leur troubloit l'esprit : on eust pensé sans doute
A les voir esclater, qu'ils rioient proprement
Des machoires d'autruy, les chairs que goulument
Ils mangeoient, distilloient sur leurs leures sanglantes,
Leurs yeux estoient enflez de larmes decoulantes,
Semblans prognostiquer leur malheur aduenir.
Lors Theoclymenus ne se put plus tenir
Qu'il ne leur dist ainsi : O pauures miserables
Qu'allez vous deuenir? Signes espouuentables
D'vne funebre nuit vos testes vont poissant,
Vous ennublent vos yeux, souz eux vont tremoussant
Vos iarrests, vos genoux, gemissemens horribles,
Espouuentables cris, & hurlemens terribles
S'entassent l'vn sur l'autre, & pleurs comme vn estang
Tombent sur vostre barbe, & ja voit-on le sang
Humecter les parois & les cloisons des salles:
On ne void sur le seuil que simulacres pasles

Des ombres de la mort, Erebe noircissant
Et le Soleil du Ciel tombant & ternissant,
Vn brouillas plus espais que l'on ne sçauroit dire.
Il disoit, & chacun se prit tresfort à rire,
Tenans ce qu'il disoit pour mensonge & abus.
Alors Eurymachus le fils de Polybus,
Ce venu de nouueau radotte, qu'on le prenne,
Qu'on le iette dehors, qu'il voise & se promene
Vn peu sur le marché: il parle obscurement,
Et on ne l'entend point, auquel consequemment
Dit Theoclymenus. Pour sortir par la porte,
Non, ie n'ay nul besoin que tu me donne escorte,
I'ay bon pied & bon œil, i'ay bonne oreille, & si
Ie ne manque d'esprit pour sortir hors d'icy:
De faict i'en sortiray, car ie voy, ie deuine
Sur tant que vous voicy & malheur & ruine,
Vn seul n'eschappera qui face trahison,
Et qui commette excez dedans ceste maison.
Ce disant il s'en sort de la maison muree,
Et s'en alla trouuer incontinent Peiræe,
Qui fort bien le receut. Eux s'entre-regardoient,
Morguoient Telemachus, se rioient, & lardoient
Et ses hostes & luy. Lors vn se prit à dire,
O bon hospitalier, certes voicy le pire
Que tu eusses iamais chez toy pu heberger,
Ce n'est qu'vn mort de faim, il ne faict que manger
Et ne se saoule point, sans fin, sans interualle,
Sur le pain, sur le vin il deuore, il aualle,
Poids de terre inutile, vn trotteur, vn coureur,
Et qui ne s'entremet de faire nul labeur.
L'autre contrefaisant l'entendu & le sage:
Si tu me voulois croire, & tel fust ton courage,

Nous les saisirions tous, nous les attacherions
Liez sur vne barque, & puis les enuoirions
En Sicile par mer, pource qu'ils le meritent.
Tant qu'ils peuuent, ainsi Telemaque ils irritent,
Mais il n'en faisoit cas, sans plus il regardoit
Attentif à son pere, & tousiours attendoit
Qu'il luy fist le signal de l'heure conuenable
Qu'il se faudroit ruer sur la troupe damnable:
Mais la fille d'Icar pres de la salle estoit,
Et tous ces beaux discours aysement escoutoit
Sur vn tres-riche siege. Or ils recommencerent
D'apprester à soupper, & leurs ris rehausserent,
Puis se mirent à table, & soulans leur desir
Se mirent à manger, pleins d'extresme plaisir.
Mais onc soupper ne fut de digestion telle
Que leur en apresta la guerriere pucelle:
Et le fort combatant, le diuin Vlysses,
Car ils auoient premiers commencé les exces.

Fin du vingtiesme Liure.



LE VINGT-VNIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

PEnelopé propose l'exercice de l'arc aux poursuiuans, & promet d'espouser celuy qui le parfera. Ils s'y essayent, & n'en peuuent venir a bout. Contention suruient sur ce qu'Vlysses le demande pour l'essayer. Ce que les poursuiuans empeschent, & le menacẽt. Telemachus commande à Eumæus de luy porter, Vlysses le prend, le bande, tire & passe la fleche par les trous.

AVTRE SOMMAIRE.

L'arc est mis en auant à l'amoureuse bande,
Ils y faillent trestous, mais Vlysses le bande.

OR Pallas mit au cœur de la fille d'Icare
La sage Penelope en pudicité rare
D'exposer en auant le rude passe-temps
Du fer clair, & de l'arc mort & perte portãs
Aux Princes amoureux. Elle ne faict donc faute
De monter vistement dedans sa chambre haute.
La clef toute d'airain belle & bien faicte prend,
Dont l'yuoire ouuragé l'agneau plus riche rend:
Ouure le cabinet plus caché, plus derriere,
Où suiure elle se faict de mainte chambriere.

Là du Roy son espoux estoit tout le tresor,
Le fer elabouré, l'airain, l'argent, & l'or,
Et auec l'arc courbé, le carquois & ses armes
Qui tousiours ont porté douleurs, souspirs, & larmes,
Dons qu'en Lacedæmon luy fit auparauant
Par hospitalité luy venant au deuant
L'Eurytide Iphitus aux Dieux d'enhault semblable.
Ils se trouuerent lors par rencontre agreable
En Messene tous deux, tous deux ayans acces
Chez le fort Ortiloch' : Au regard d'Vlysses
Il y estoit allé pour r'auoir vne prise
Dessus vn peuple entier qu'on auoit sur luy prise.
Car les Messeniens dessus les Ithaquois
En courant sur la mer auoient pris vne fois
Quelques trois cens brebis, & les auoient iettees
Auecques les bergers dessus leurs naufs voutees.
Vlysses par son pere & les autres plus vieux,
Auoit pour lors esté delegué deuers eux,
Et tout au mesme instant Iphitus par la pleine
Cerchoit douze iuments dont il estoit en peine,
Et perdues pour luy, auec quelques mulets,
Qui le firent depuis tomber dans les filets
D'vne cruelle mort, dés que le miserable
Eut trouué Hercules, le fort, l'inimitable,
Le fils de Iupiter, qui dedans sa maison,
Bien qu'il y fust logé, le tua sans raison.
Miserable qui n'eut en reuerence aucune
Ny la crainte des Dieux, ny la table commune
Où ils auoient mangé tous deux ensemblement,
Qu'il ne le fist pourtant mourir cruellement,
Retenant les iuments, qu'il eut par iniustice.
Ce fut en les cerchant qu'il rencontra Vlysse,

Et luy fit don de l'arc, que le grand Eurytus
Auparauant porta, & son fils Iphitus
Luy mort en herita, Ulysse en recompense
Luy donna vne espee & vne belle lance,
Triste commancement d'hospitalier amour
Commencé entre eux deux, car onc depuis ce iour
Ensemble ils n'ont mangé: la cause en fut, qu'Alcide
Le preuint, en tuant Iphitus l'Eurytide,
Accomparable aux Dieux, qui en Lacedamon
Au fils de Laërtes de l'arc auoit faict don.
Le diuin Ulysses en allant à la guerre
Ne le voulut iamais porter hors de sa terre
Sur ses vaisseaux poissez, mais il le reseruoit
Chez luy, pour l'amitié si chere, qu'il auoit
Portee à son amy. Or la Reyne diuine
Deuers ce cabinet pour l'auoir s'achemine,
Monte les escaliers de chesne, que iadis
Le charpentier expert auoit faits, & polis
Et tirez à la ligne, auoit taillé l'entree
Et le seuil, & dedans la porte auoit encree.
La boucle du cordon délia promptement,
Mit la clef dans le trou, & branlant bellement
La forte porte ouurit, qui fremit & qui crie
De mesme qu'vn Toreau paissant par la prairie.
De la mesme façon la porte resonna,
Aussi tost que la clef dans le ressort tourna,
Et fut soudain ouuerte, & la Reyne fut prompte
D'y entrer aussi tost, & quant & quant s'en monte
Sur les entablemens, où maints coffres estoient,
Et dedans les habits qui le musque sentoient.
Puis estendant la main du rattelier arrache
Le bel arc, & d'aupres la trousse elle détache

Luisante extremement, & s'asseant tout doux
Pleurant amerement, les mit sur ses genoux.
Quand elle vid qu'elle eut pleuré sa suffisance
Elle prit l'arc du Roy & le reste, & s'aduance
Deuers les poursuiuans, entre ses mains tenant
Et l'arc & le carquois les fleches contenant
En grande quantité, & portoient apres elle
Les femmes du logis la cassete bien belle,
Où le cuyure luisant, & le clair fer estoit
Et les haches encor, où le Roy s'esbatoit
Et prenoit son plaisir. Quand la Reyne des femmes
Fut venuë où estoient les poursuiuans infames,
Sur le seuil de la porte elle arresta ses piedz,
Contre sa face mit ses voiles deliez,
Ses femmes se tenans tousiours à l'entour d'elle,
Puis fit à l'assistance vne harangue telle.
Escoutez mon dessein vous qui me demandez,
Et superbes & fiers mangez & gourmandez
Depuis long temps le bien d'vn homme en son absence
Sans moderation, sans honte & continence,
Tant estes transportez du desir de m'auoir:
C'est que presentement ie vous veux faire voir
Vne espreuue, vn combat, & le ieu d'exercice
Où souuent s'esbatoit le magnanime Vlysse.
C'est cet arc grand & fort, qui bander le pourra,
Et par ces douze aneaux la fleche passera:
Ie suiuray celuy là, ceste maison ornee
Laisseray, où ie fus en ieunesse amenee:
Helas, où i'ay vsé mon temps & ma beauté,
De richesses comblee & de felicité.
La memoire à iamais m'en sera eternelle,
Mesmes en y songeant. Ce disant elle appelle

Eumaee le porcher, luy faict commandement
De leur porter à tous l'arc, & l'ébatement
Du fer clair & fourby. Il le prend & leur porte.
Non que de ses deux yeux mainte larme ne sorte:
Et le maistre bouuier d'autre part à part soy
Souspiroit grandement voyant l'arc de son Roy.
Qui faict qu'Antinoüs les reprend & les tanse,
Et leur tint ces propos de grande outre-cuidance.
Badins de paysants qui n'estes soucieux
Que de ce qui parroit tous les iours à vos yeux,
Malheureux, qui vous faict espandre tant de larmes?
Pour quelle occasion donnez vous tant d'alarmes
A ceste pauure femme, ayant assez d'ailleurs
De sujet de se fondre en souspirs & en pleurs,
Depuis le iour qu'elle a perdu toute esperance
De reuoir son mary perdu pour asseurance?
Mais sçauez vous que c'est, mangez si vous voulez
Sans bruit & sans rumeur, ou sortez & allez
Lamenter là dehors, laissant au plus habile
De nous de s'esprouuer à cet arc difficile.
Mais ie ne pense pas que l'on le puisse ainsi
Bander & manier: personne n'est icy
Tel qu'estoit Vlysses en force & en puissance,
Ie l'ay veu, & i'en ay tresbonne souuenance,
Tout enfant que i'estois. Ces propos il disoit,
Ce-pendant en son cœur à croire il se faisoit
Qu'il pourroit bander l'arc, & passer les sagettes
Si tost qu'il tireroit, par les trous des bouclетes.
Mais c'estoit bien plustost qu'il deuoit, sans mentir,
La fleche d'Vlysses le premier ressentir,
Dont il deshonoroit par son outre-cuidance
Le trosne & la maison, & poussoit à la dance

Ses autres compagnons. Telemachus alors
La parolle prenant mit ces propos dehors
O panure, pour le vray Iupiter m'a faict naistre
Sans grand entendement, ie le fay bien paroistre,
Car ma mere que i'ayme & que i'honore tant
Bonne & sage qu'elle est, me laisse nonobstant
Son fils, & sa maison quite, se remarie,
Et depourueu d'esprit il faut que ie m'en rie.
Mais puis qu'il est ainsi, & que voicy le point
D'acquerir vne femme, à qui certes n'est point
Sa semblable en valleur en toute la contree
D'Achaïe, en Argos, en Pyle sasaree,
En Micene en Epire, & sans aller si loin
Non pas mesme en Ithaque, & qu'est il de besoin
De chanter le merite & la louange extresme
De ma mere en ce lieu ? vous le sçauez vous mesme:
Puis qu'il est donc ainsi, venez & commencez
Ne vous excusez point, & ne tergiuersez,
Voions qui seront ceux qui auront le courage
D'entrer en cest esbat, sans tarder dauantage:
Moy i'en veux estre aussi: si ie le puis bander
Et au trauers des ronds la sagete darder,
Ie n'auray mal au cœur que ma mere me laisse,
Ie n'auray pas regret qu'ailleurs elle s'adresse,
Quand i'ensuiuray mon pere & que ie seray seur
De n'estre de ses faits indigne successeur.
Ce disant il se leue & dispotement saute.
Son manteau de dessus ses espaulles il oste,
Son espee au costé pendit superbement,
Puis commença le ieu, donc tout premierement
Il rengea les aneaux, & creusit vne place
Pour les loger trestous, & dedans cest espace

A la ligne les renge, vn esbahissement
Les saisit, le voyans faire si proprement
Vne chose à leurs yeux, qu'il n'auoit iamais faicte
Ayant accoustré tout, lors en place il se iette,
Commence à prendre l'arc. Trois fois il l'enfoncea
Comme prest à tirer, trois fois il le laissa
Afin de prendre aleyne, ayant grande esperance
De tirer, & passer les fers. Il recommence
Pour la quatriesme fois, & de faict eust atteint,
Sans qu'Vlysses luy fit vn signe & le retint.
Adonques il leur dit, helas! quelle infortune,
Quel grand malheur me suit? faut de deux chose l'vne,
Ou que ie ne vaudray cy apres du tout rien,
Que ie seray vn lasche, vn delicat, ou bien
Que ie suis ieune encore, & n'ay pas assez seure
La main pour repousser qui me feroit iniure:
Mais vous qui en roideur & force me passez,
Tendez l'arc, & les traits dedans les ronds poussez.
Quand il eut dit ainsi, doucement il se baisse,
Sur les beaux aiz colez pose l'arc, & y laisse
La fleche viste & belle: & sa place reprend
D'où il estoit party. Lors a dire se prend
Alors Antinous. Or compagnons, de grace
Que donc chacun de nous se leue de sa place
Par ordre, en commenceant par celuy iustement
A qui on à versé du vin premierement.
On fut de son aduis. Alors le fils d'Oenope
Leodes se leua le premier de la trope,
Il estoit leur deuin, & toujours il estoit
Au bas bout, & plus pres du buffet se mettoit,
Ennemy tout afaict de leurs façons de faire,
Toujours fasché contre eux, & toujours en colere

Il prit l'arc le premier, sur le paué se mit,
Atteint a la saiette, & de tant se promit
Qu'il le pourroit bander, mais luy fallut se rendre,
Car son bras se lassa trop delicat & tendre.
Si dit aux poursuiuans : ie me rens quant à moy
Qu'vn autre vienne icy : cest arc ie le preuoy,
En priuera plusieurs & de vie & d'enuie,
Et seroit bien meilleur de perdre vn coup la vie
Que de faillir viuans celle pour qui sans fin
Nous demourons icy, & l'esperons en vain
Mais si quelcun pourtant se sent fort, & espere
D'espouser d'Vlysses la femme chaste & chere
Qu'il s'en vienne à cet arc, mais qu'il y ait esté
Quelque temps, & qu'il vienne à voir d'autre costé
Quelque princesse Greque entre les mieux vestues,
Qu'il quite ceste cy, & ses peines perdues,
Demande l'autre à femme, & la Reine au surplus
Prenne le fortuné qui luy doura le plus.
Il quitta ce disant le fort arc admirable,
Et se baissant vn peu le posa sur la table,
Et la vire au beau fer, puis sa place reprit
D'où il s'estoit leué. Lors à dire se prit
Encor Antinous, & griefuement le touche.
Liodes, quel propos t'est sorty de la bouche?
I'en suis fort irrité, que cet arc ce dis-tu,
En priuera plusieurs de vie & de vertu?
Pour ce que tu n'as peu à ton plaisir en faire?
Mais ce n'est pas cela. C'est plustost que ta mere
Faillit à te donner la force & la bonté
De pouuoir à propos bander cet arc vouté,
Et d'en lascher le traict, c'est chose toute vraye,
Mais que quelque autre vienne apres luy, & l'essaye

Puis au maistre cheurier il tint ces propos cy.
Or sus Melanthius aporte nous icy
Force bois, fay bon feu, mets nous force escabelles,
Et les couure de peaux & douilletes & belles,
Donne ordre puis apres qu'il nous soit aporté
De l'onguent de ceans en bonne quantité,
Afin que bien chauffez & oints à toute force,
Nous voyons qui aura plus d'adresse & de force
Ceste ieunesse & moy, qu'on estime si peu,
A manier cest arc & parfaire le ieu.
Dit qu'il eut, le cheurier faict en grand' diligence
Bon feu, sieges apporte & dessus eux agence
Les delicates peaux. Apres il aportoit
De l'exquis oignement qui là dedans estoit
Vne tres-bonne masse: eux chauffez, s'en frotterent
Et s'en allans à l'arc l'excercice tenterent,
Mais ils ne peurent pas le courber seulement
Tant lasches ils manquoient de force entierement.
Antinous pourtant n'entroit point en carriere
Mais fin & cauteleux se tiroit en arriere
De mesme Eurymachus les principaux tous deux
D'entre les poursuiuans & les plus hazardeux.
Or comme ils s'essayoient à ce rude exercice,
Le bouuier bellement & le porcher d'Vlysse
Se suiuirent, sortans de la sale, où les Grecs
Prenoient leurs passe-temps, & Vlysses apres
Prenant occasion les suit en diligence.
Quand il les tint dehors, alors il leur commence
Ces propos gratieux. A vous seuls que voicy
Vous doi-ie dire vn mot? mais me tairay-ie aussi?
Le cœur me dit pourtant que ie ne me doy taire.
Aimez vous Vlysses? ça, & de quel affaire

Seriez vous auec luy, si fortuitement
Il suruenoit asteure, & que presentement
Vn Dieu vous l'enuoyast? Series vous au seruice
Ou de ces poursuiuans, où du diuin Vlysse?
Quel party prendriez vous? que vous en dit le cœur?
Dittes ouuertement. Car c'est bien le meilleur.
Lors le bouuier des beufs. Le Dieu du haut empire
Parfit presentement ce que tu viens de dire:
Vint il, cest homme là: vn Dieu benin & doux
L'amenast maintenant au beau milieu de nous
Tu verrois à l'effect, comme & de quel courage
I'aurois la force au cœur & la main à l'ouurage
Autant en dit Eumæe, inuoquant ardamment
Les Dieux de ramener Vlysses promptement.
Quand Vlysses cogneut auoir à suffisance
Sondé leur loyauté, de rechef il commence
A leur dire en ces mots. Or donques me voicy
Qui apres mille maux suis de retour icy
Me voicy rechappé des eaux & de la guerre,
Et dans le vingtiesme an reuenu dans ma terre,
Dedans mon cher pais: & i'ay eu le loisir
D'esprouuer que vous seuls auez ioye & plaisir
De tous mes seruiteurs de reuoir ma presence.
Ie n'en ay veu pas vn regretter mon absence,
Ne prier qu'Vlysses reuint finalement
Sur le seuil de son huis, que vous deux seulement.
Mais ie vous iure aussi chose tres-veritable
Si Dieu met en ma main la bande detestable
De ces gens, & permet que i'en aye raison:
Ie vous mariray bien, vous donneray maison,
Grandes possessions vous seront departis,
Et vos maisons seront pres des miennes basties

Et n'aurons à iamais moy ny mon enfant doux
Ny freres, ny amis si respectez que vous
Mais, ça, pour vous oster de toute incertitude,
Pour ne vous laisser plus en nulle inquietude,
Et me faire cognoistre à vous ouuertement,
Que ie vous face voir icy presentement
Vne marque sur moy, & vous monstre là place
De la playe que i'eus sur le mont de Parnasse
Que me fit vn sanglier, quand auecques les fils
Du fort Antolychus chassant ie le deffis.
Ce faict, il leur fit voir à plein sa cicatrice.
Eux regardans de pres recogneurent Vlysse,
Luy baiserent la face, & les bras estendans
Autour de luy serrez alloient en pleurs fondans:
Tout de mesme Vlysses & de tendreur & d'ayse
Et la teste & le corps leur embrassant les baise
Sur eux pleurans toujours Titan se fust couché
Si le sage Vlysses leurs pleurs n'eust empesché,
Cessez dit il, vos pleurs, que quelqu'vn ne nous sorte,
Et vous voyant pleurer leans ne le raporte:
Mais remettez vous bien, & r'entrons bellement
Non pas tous à la fois i'iray premierement
Et vous viendrez apres: voicy vn signe au reste
Qui sera entre nous Quand la trouppe moleste
Des superbes amans d'opiniastre vois
Deffendra qu'on me baille & l'arc & le quarquois,
Tu le prendras Eumæ. nonobstant leur deffence,
En main me le metras contre leur resistance,
Puis tu t'en iras dire aux femmes de la haut
D'aller soudain fermer les portes comme il faut
Par toute la maison, que si dedans la sale
Elles oyent du bruit, que nulle ne deuale

Et ne sorte dehors: entendant seulement
A faire leur besogne & toy semblablement
Loyal Philætius, pren bien garde à la porte
De la sale, & la ferme auec la barre forte
Qu'on ne puisse sortir. Ce disant, il r'entra.
En son siege se mit que vuyde il rencontra:
Et ses gens apres luy. En ce temps Eurymaque
Tenoit entre ses mains l'arc du fort Roy d'Ithaque,
Le chauffant, le tournant à la splendeur du feu
Il le vouloit courber & bander peu à peu,
Mais il ne put iamais. Dont son ame orgueilleuse
Vne plainte en iettoit & grande & merueilleuse,
Si dit en soupirant à tous ses compagnons.
Amis, certes en vain nous nous embesognons,
Vous & moy en aurons & vergogne & tristesse
Ces nopces ie ne pleins, car par toute la Grece
Et à l'entour d'Ithaque assez se trouuera
De femmes pour nous tous, mais ie crain qu'on dira
Que nous aurons manqué de force, à l'exercice
Mis en auant de l'arc du magnanime Vlysse.
Auquel Antinous. Certe il n'en sera rien,
Gentil Eurymachus, toy mesmes le scais bien.
Au surplus auiourdhuy est la feste ordinaire
De l'archer Apollon, qui donc si temeraire
Pense bander cet arc? que donq? tout doucement
On le remette là, les traits semblablement
Auecques les aneaux, personne que ie pense
D'où on les aura mis n'aura l'outre-cuidance
De les en enleuer, de ceux qui ont acces
Et viennent d'ordinaire au chasteau d'Vlysses
Or que le sommelier à boire nous aporte,
Quites pour ce iourdhuy de ceste iouste forte:

Demain Melantius en diligence ira
Aux champs à son bestail, & nous amenera
D'entre tous ses troupeaux les cheures les plus grasses
Afin qu'ayans rendu à Phœbus veux & graces
Bruler sur son autel cuissots en quantité
Venions à bon escient au ieu de l'arc vouté,
Et mettions vne fin a ce rude exercice.
Il discouroit ainsi dans la maison d'Vlysse,
Et son opinion vn chacun approuua,
On aporta de l'eau, les mains on se laua,
Et les ieunes garsons le bon vin departirent
A tous les assistans & les tasse remplirent
Apres qu'ils eurent beu selon leur volonté
Le prudent Vlysses qui auoit medité
En son entendement ceste derniere ruse,
En se tournant vers eux de ces propos leur vse.
Amoureux de la Reyne, oyez patiemment
Ce que ie viens de metre en mon entendement
Mais principalement i'en suplie Eurymaque
Et toy Antinous, puissant prince en Ithaque,
Qui certes viens de dire vn propos vertueux,
Qu'il failloit laisser l'arc & respecter les Dieux,
Et qu'Apollon demain pourroit sa force estendre
Sur qui il luy plairoit pour l'arc courber & tendre
Mais si vous le voulez ie voudrois bien aussi
Le manier vn peu, pour éprouuer icy
Deuant vous, si i'aurois la vigueur & la force
Que i'ay eue autresfois, sous ceste vielle ecorce,
Ou si auec le temps pour ne m'estre exercé
Ceste roideur de nerfs ne m'auroit point laissé.
Il disoit, & chacun se mit en grand colere,
De crainte qu'ils auoient qu'il ne vint à le faire,

Sur tous Antinous grandement le reprit,
Tresfort le menacca, & à dire se prit.
Miserable passant, tu n'as pas peu d'audace
Quoy? n'estimes tu rien qu'on t'ay faict tant de grace
De te laisser icy auec nous banqueter,
Qu'on t'ay daigné de tout seruir & presenter,
Qu'ayes participé à nos propos de table,
Que nul autre que toy ne m'ait eu si traittable
Que de venir s'assoir & manger auec nous
Et nos discours ouyr? Pour le vray, ce vin doux
T'a blessé le cerueau, comme certe il offence
Tout homme qui en prend auec intemperance
Le Centaure vaillant Eurytion le fort
Du vin iadis sentit le ruyneur & fort
Quand ches Pirithous allant voir les Lapithes
Il s'enyura par trop, & sortit des limites
Et des gonds de raison, temeraire, insolent,
Et sans nulle vergogne. Un courroux violent
Ces princes embrasa, dessus luy se ietterent,
Les oreilles ensemble & le nes luy couperent,
Puis le mirent dehors: il sortit tout troublé
De vin & de misere, & de honte accablé
Grand deuil & grand depit les Centaures en prirent,
Et la guerre asprement aux Lapithes en firent
Mais le premier malheur sortit d'Eurition,
La seule cause en fut son indiscretion,
Et le vin par trop pris: ainsi t'en pourra prendre,
Si de ce que tu veux maintenant entreprendre.
Tu veux venir about tu trouueras, ie croy,
Un qui aura la teste aussi folle que toy
En vain tu nous feras & priere & requeste:
Car pour te metre en mer la barque est desia preste,

Qui au Roy Echetus tout droit te conduira
Qui t'ayant en ses mains tout vif t'escorchera.
Mais croy moy seulement, boy, mange & te repose,
Ne veilles ie te pry te mesler d'autre chose,
Et n'entre point encor en dispute auec ceux
Qui plus ieunes que toy ne sont moins vertueux.
Auquel Penelopé la princesse honorable
Il n'est, Antinous iuste ne raisonnable
De menacer ainsi & chassér sans raison
Ceux que Telemachus reçoit en sa maison.
Mais voudrois tu penser, bien que cest hoste nostre
Vint à bander cest arc, & fist plus que tout autre
Qu'il m'espousast pour tant & m'emmenast d'icy
Non, ostez de vos cœurs la crainte & le soucy
Qui s'y pourroient loger, n'en faites pire chere,
Il ne m'aura iamais pour son epouse chere,
Ce seroit indecence à moy, à luy abus.
Alors Eurymachus le fils de Polybus.
O fille d'Icarus, Reyne de grand' prudence,
Nous n'auons iamais eu si sotte la creance,
Qu'il fust pour t'espouser : nous ne craignons sinon
Qu'on en vienne à parler, blasmant nostre renom.
Nous craignons le caquet des hommes & des femmes,
Et que quelcun des Grecs, mesmes des plus infames
Et qui vallent le moins ne parlent de cecy,
Nous tienne sur les rancs, & ne se moque ainsi.
Ces gens ont le corps foible, & imbecille l'ame,
Sont moindres que celuy dont ils veulent la femme,
Ils ont tenté son arc & bander ne l'ont peu.
Mais vn pauure passant qu'on n'auoit iamais veu
Aysement l'a bandé, a passé les saiettes
Au trauers des pertuis, afranchi les bouclettes.

Voila ce qu'ils diront chacun s'en moquera,
Et honte & des-honneur sur nous en tumbera.
Lequel Penelopé de ce propos vint suiure
Certes Eurymachus, ce n'est nullement viure
En gens aymans l'honneur, qui ont affection
De s'acquerir bon bruit & reputation
Parmy vn menu peuple & dans vne prouince,
Que de des-honorer la maison d'vn grand prince
Et consumer son bien. Que n'estes vous aussi
Ialoux de vostre honneur, vous comportans ainsi?
Pour nostre hoste, qu'a t il? n'a t il la force belle
La taille comme il faut, la vigueur naturelle?
Il est de bonne race & venu de bon lieu.
Donc, qu'on luy porte l'arc, & qu'il se mette en ieu,
Afin que nous voyons aumoins ce qu'il peut faire
Ie le veux, & que nul ne me chante au contraire
S'il le faict, qu'Apollon veille luy accorder
La grace & la faueur de le tendre & bander,
Ie luy feray present d'vne manteline,
Et d'vn bon haubergeon, & d'vne robe fine,
De force habis en somme, outreplus il prendra
Vn iauelot de moy, dont il se deffendra
Des hommes & des chiens: i'ay encore vn espee
Tranchant des deux costez, bien forte bien trampee
Que ie luy donneray, couuriray ses talons
Et ses pieds ainsi nuds de souliers forts & bons,
En tous lieux qu'il voudra ie le feray conduire
Et l'accommoderay d'vne bonne nauire.
A qui Telemachus respondit puis apres.
Ma mere, ie ne scay nul d'entre tous les Grecs
Qui ayt dessus cest arc plus de droit & puissance
Que ie scay en auoir, qui voudra s'en offance,

Des ceste heure ie puis le donner & l'oster
A qui il me plaira, ie dy sans excepter
Tous les plus grãds d'Ithaque, & les plus forts d'Elide
Propre à nourrir cheuaux qu'on manie à la bride:
Nul d'eux ne me sçauroit empescher, qu'apresent
Si mon plaisir est tel ie n'en face vn present
A ce bon homme icy : mais ie vous pry, ma mere,
Retirez vous là haut, songez à vostre affaire,
Et à vostre besogne, ayez tant seulement
Soin de vostre quenouille, & mettez gentiment
Vos femmes au trauail. Car le temps où nous sommes
Donne de manier ces affaires aux hommes,
Et à moy dessus tous, qui ay & veux aussi
Auoir entier pouuoir sur ceste maison cy,
Sa mere l'entendant bellement se retire
Rauie, & ruminant ce qu'il venoit de dire,
Monte en haut en sa chambre, & ses femmes apres
Où elle se remit à faire ses regrets
Sur son pauure mary, & tant que la guerriere
Pallas, luy vint fermer l'vne & lautre paupiere
D'vn gratieux sommeil, mais le braue porcher
Alla diligemment le bel arc destacher,
Et desia le portoit à son Roy, d'vn grand ayse,
Quand les fiers poursuiuans firent vne grand noise,
Et crians hautement menoient vn fort grand bruit
Lors vn presomptueux d'entre eux, parla & dit.
Où portes tu cest arc vilain porcher infame?
Pendart, si ie te prens ie t'arracheray l'ame,
Et donneray ta chair à tes chiens par morceaux
Qui te deuoreront mort entre tes pourceaux
Tu auras le loyer de tous tes malefices,
Si Phœbus, si les Dieux aumoins nous sont propices.

Il dit & le porcher, remit tout bellement
L'arc d'où il l'auoit pris, craignant extremement.
Car plusieurs contre luy vsoient de grand menace.
Telemachus d'ailleurs luy crioit de sa place
Et le menaçoit fort. Eumæ, dit il, hola,
Reporte moy cest arc à l'hoste que voila,
Fay ce que ie te dy. Il n'est en ta puissance
De rendre à tant de gens semblable obeissance.
Autrement, ie t'asseure aux champs ie t'ennoiray
Bien que ie sois fort ieune & te lapideray,
Croy moy, ie suis encor assez fort pour le faire.
Que pussay-ie aussi bien sous ma force deffaire
Ces poursuiuans icy, tel eussay-ie le bras
Qu'il les pust surmonter, ie ne tarderois pas
A les metre dehors, ils ont trop d'arrogance
Et ie me sens par trop las de leur insolence.
Il disoit, & ces gens ne s'en estomaquoient,
Mais plutost se prenoient à rire & s'en moquoient
Donc Eumæ prenant l'arc que luy dit Telemaque
Le mit entre les mains du fort prince d'Ithaque
Puis sortant de la sale accourt hatiuement,
Faict venir Euryclee & luy dit bellement.
Telemachus par moy te mande que tu barres
Les portes & de clef & de tres-forte barres,
Que si vous entendez du bruit, de la rumeur,
Ne sortez nullement, faictes vostre labeur.
Il dit, elle soudin alla fermer les portes,
Les serra de la clef & de barres tres-fortes:
Philætius d'ailleurs tacitement s'encourt,
Ferme diligemment la porte de la court.
Or sous le porche estoit vn grand bois par fortune
Que l'on auoit tiré des pieces d'vne hune,

La porte il enbarra, puis reuint viſtement
Se ſoir d'où il eſtoit party premierement,
Regardant Ulyſſes s'il luy feroit point ſigne:
Qui tient l'arc en ſa main, le vire, tourne & guigne
Si les vers n'auroient point l'encornement rongé,
Ou s'il ne ſeroit point ailleurs endommagé,
Tandis qu'il fut abſent. Lors l'vn d'eux voulant rire
Se tourna vers vn autre & ſe prit à luy dire:
Voicy quelque madré, quelque bien entendu
A cognoiſtre les arcs, maiſtre il s'en eſt rendu.
O qu'il en a chez luy bien d'autres tous ſemblables,
Ou bien en veut polir d'autres plus admirables,
Voyez comme il le va en ſes mains maniant,
Le reſolu qu'il eſt, l'aſſeuré mendiant,
De bourdes controuueur: l'autre vint à l'encontre:
Que toujours ce dit-il, il ayt telle rencontre
Pour ſes commoditez, comme preſentement
Il pourra ſe iouer de ceſt arc ayſement.
Ainſi deuiſoient ils, mais Vlyſſes à l'heure
L'ayant bien viſité, deſormais s'en aſſeure.
Comme vn ioueur de lut bien experimenté
Accorde ſans trauail ſon inſtrument vouté
L'appuyant à ſon ſein, & au chant de ſes leures
Marie les boyaux des brebis & des cheures,
Ainſi ſans ſe peiner Vlyſſes l'arc tendit
Et de ſa droitte main la corde il eſtendit.
Vne ſtrideur s'ouyt du ſon qui prouint d'elle,
Qui ſembloit raporter la vois de l'hirondelle,
Cela faſcha treſ-fort les orgueilleux amans,
Leur viſage en changea: & ſur ces erremens
Iupiter fit ouir en l'air force tonnerre,
Et fit voir quant & quand des prodiges ſur terre.

Cela resiouit fort le Cephalenien
Le diuin Vlysses, que le saturnien
Pour le fortifier ses foudres ainsi iette.
Si print soudainement vne viste sagette
Qui estoit sur la table & toute à decouuert:
Car les autres estoient d'ans le carquois couuert,
Dont il deuoit bien tost les Grecs à mort estendre.
Lors deployant les bras il vint la corde tendre
La tirant, & courbant son arc des deux costez
Le faisoit enluner en ses concauitez.
Puis placé à propos il met hors de la coche
Le nerf qui tient la fleche, & en l'air la decoche
Visant si iustement que droit il la poussa
Dans les trous des aneaux & les haches passa
Puis il dit à son fils, Ton hoste, ô Telemaque
Ne te faict des-honneur logé en ton Ithaque,
Il a visé bien droit, il n'a point longuement
Tourné, viré ton arc, ny inutilement.
I'ay encores de l'homme, & ne suis pas si proche
De réuer, que ces gens m'en ont faict de reproche.
Mais il faut vistement leur soupper aprester
Aux torches, puis iouer sur le lut & chanter
Pour leur donner plaisir & toute esiouissance
C'est cela des festins toute là bien seance.
Il tenoit ces propos, puis fronceant les sourcils
Comme disant c'est l'heure, il fit signe à son fils,
Qui ceignant son espee affilee & luysante,
Prend vne partuisane en sa main bien-duisante
Armé d'vn corselet qui iette vn fier eclat,
S'aproche de son pere & s'apreste au combat.

Fin du vingt vniesme liure.



LE VINGTDEVXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses de la premiere fleche tue Antinoüs. Les poursuiuans se deffendent. Grand combat est faict entre eux, & Vlysses. Son fils, Eumæus & Philætius. Tous les poursuiuans sont mis à mort. Phæmus le chantre & Medon le heraut sont sauuez. Il faict estrangler les seruantes ribaudes, & mourrir cruellement Melanthius.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses les amans met à mort sans mercy,
Mais il sauue le chantre & le heraut aussi:

LOrs le fort Vlysses ses vieux penaillōs iette,
Saute sur le paué, ayant plein de saiette
Le resonāt carquois, & l'arc, qu'il enfonça,
Et soudain à ses pieds les fleches il versa:
Puis dit aux poursuiuans. Le ieu s'est faict sans nuire
Iusqu'icy à personne, or ie vous veux bien dire
Qu'il en faut inuenter d'autres doresnauant
Et ie l'essayeray: Tels que par cy deuant
Nul autre que ce soit n'a trié coups semblables
Voyons si ie sçauray les rendre conuenables

Comme ie me promets. Apollon dessus tout
Me face auoir l'honneur d'en venir bien à bout.
Ce disant, il atteinte vne sagette dure
Encontre Antinoüs, qui vouloit dauenture
Leuer vn vase alors d'or massif, qu'on tenoit
Par l'anse aux deux costez : de faict il le prenoit
Pour boire entre ses mains, n'ayant en sa pensee
Nulle apprehension de ceste mort forcee.
Car qui eust iamais creu qu'vn homme tant rusé,
Et tant braue fust-il, estant seul, eust osé
Sur tant d'hommes vaillãs qui s'assembloiẽt pour boire
Hazarder vn massacre & vne mort si noire?
Or droit dans le gosier Vlysses le blessa,
Et derriere le col la pointe outrepassa:
Lors la teste luy panche, & sur son sein succombe,
Hors des mains le hanap luy eschappe & luy tombe.
Vne bouteille grosse & espaisse de sang
Luy grenouille aux nareaux, il chet dessus le banc,
Et demenant des pieds tombant à la renuerse
Il pousse ce qu'il trouue & la table renuerse.
Les morceaux il vomit qu'il auoit auallez,
Et le pain & la chair ensemblement meslez
La terre salissant. Au bruit de ceste cheute
La troupe des beuueurs faict vne grande esmeute,
Fremissant fierement : d'horreur & de dédain
Chacun quitte son siege & se leue soudain,
Regardent les parois, & n'y voyent ny hache,
Ny pique, ny espieu, ny casque ny rondache,
Alors contre Vlysses crians, & l'outrageans:
Méchant, luy disoient-ils, tires tu donc aux gens?
Iamais n'emporteras l'honneur de ton adresse.
Voicy tu as tué le meilleur de la Grece,

Tu mourras méchamment, les Vautours mangeront
Ta vilaine charongne & te déchireront.
Ils s'abstiennent pourtant : car personne ne pense
Que volontairement il ayt faict ceste offence,
Et à son escient. Sots qui ne voyoient pas
Qu'ils estoient arriuez à leur dernier trespas,
Qu'il falloit tous mourir. Alors le Roy d'Ithaque
Les guignant de trauers en ces mots les attaque.
Chiens, vous ne pensiez pas que iamais Vlysses
Deust reuenir de Troye, en faisans ces exces
Icy dans ma maison, menans ce train infame,
Ruinans tous mes biens, voulans auoir la femme
D'vn homme encor viuant, arrogans, insolens,
Les femmes de ceans souillans & violans,
N'ayans crainte des Dieux dessouz lesques nous sõmes,
Et ne vous soucians des reproches des hommes,
Mais vous mourrez aussi tant que vous estes-là.
Il dit, & chacun d'eux en son ame trembla,
Vne frayeur les prit, iettent deça leur veuë,
Et dela pour fuir ceste mort non preueuë.
Le seul Eurymachus ce mot luy a tenu.
Puis donc, ô Vlysses, que te voila venu,
Tout ce que tu as dit, certes, est equitable,
On s'est mal comporté, c'est chose veritable,
On a faict des exces & dedans & dehors
En grande quantité. Mais tu vois cy le corps
De celuy qui de tout estoit la seule cause.
Ce n'estoit pas ta femme, il vouloit autre chose
Que le grand Iupiter n'a voulu terminer;
Son desir, son dessein, son but fut de regner
Icy dans ta maison, de gouuerner Ithaque,
Et de donner la mort à ton fils Telemaque.

Ores le voila mort. Reçoy nous en pitié,
Et te reconcilie à nous par amitié,
Nous qui sommes ton peuple, & sur ton asseurance
Nous nous assemblerons, te donrons recompense
De tout ce qu'on t'a pris. Ce qu'on t'a dépendu
Te sera remboursé, tout te sera rendu,
Nous te ferons mener vingt bœufs pour chacun hõme,
D'airain, d'argent & d'or te pairons si grand somme
Que ton cœur en sera tout contant & ioyeux,
Appaise seulement ton courroux ennuyeux.
Auquel respond ainsi le vaillant Roy d'Ithaque
Regardant de trauers: Quand mesme, ô Eurymaque,
Tous vos biens paternels me viendriez presenter,
Et auec eux voudriez d'autres y adiouster:
Ie ne retireray mes mains de la vengeance,
Que ie suis resolu de prendre, pour l'offence
Que i'ay receu de vous, maintenant c'est à vous
Ou de vous bien defendre, ou de parer aux coups,
Eschappe qui pourra, mais ie croy qu'à grand peine
Vn seul se sauuera de la mort inhumaine.
Il dit, & les genoux leur alloient tremblotant.
Alors Eurymachus leur dit, les irritant.
Amis, puis qu'il a pris ces fleches malheureuses
Il ne retiendra plus ses mains malencontreuses,
Tant qu'il nous ayt trestous tuez & terrassez:
Mais pensons à nous battre, & serrez & pressez
Allons donner à luy, tirons tous nos espees,
Et mettons au deuant de ses fleches trempees
Ces tables & ces bancs: Soyons vaillans & forts,
Si nous le pouuons ioindre & le pousser dehors
Tant seulement d'icy, sortons tous de furie,
Et par la ville allons leuer vne cririe,

Tout le monde accourra au cry de nostre voix.
Et de l'arc il ioura pour la derniere fois.
Ce disant, son espee hors du fourreau il tire,
Iette vn cry furieux, & plein de rage & d'ire
Saute vers Vlysses, bruyant horriblement:
Vlysses le suiuoit de l'arc tout bellement,
Luy décoche vne fleche, & droit souz la mammelle
En l'atteignant luy fit vne playe cruelle
Qui donna iusqu'au foye. A ce coup inhumain
L'espee qu'il tenoit luy tomba de la main,
La table cheut à bas, l'eau, de la violence
Fut épanchee à terre, & le vase à double anse
A sa cheute versa. Luy tombant & panchant
La terre de son front heurta en trebuchant,
Iettant vn grand souspir, & de son pié qui tremble
Secouant le iarret, il faict tomber ensemble
Et siege & marchepié: vn brouillas nuageux
Se vint finallement espandre sur ses yeux.
Alors Amphinomus dégaine son espee,
S'en vient contre Vlysses, & la voye occupee
Se veut faciliter, pour sortir vistement,
Sans que Telemachus le preuint fierement,
Il luy tire vn grand coup, & de grand violence
Dans le milieu des reins il luy fourre sa lance.
Il chut, & vn grand cry en cheant il ietta,
Et contre les carreaux de son front il hurta.
Mais le fils d'Vlysses d'aupres de luy se tire,
Au corps d'Amphinomus qui contre terre expire
Laisse son iauelot, il craint qu'en l'arrachant
Quelqu'vn prenne le temps, de son estoc trenchant
Ne le vienne perser, ou d'enhault ne luy iette
Comme il se baisseroit vn grand coup sur la teste.

Courant donc vistement vers son pere il reuint
Afin d'estre plus forts & pres de luy se tint.
Adoncques il luy dit : Mon pere, que te semble,
Si ie montois là hault & t'apportasse ensemble
Un couple de bons dards, vn rondache luisant,
Et vn casque bien-faict à ta teste duisant,
Que ie m'armasse aussi d'vne cuirasse dure,
Et fisse à ces deux cy prendre vne bonne armure,
Au bouuier, au porcher, ne vaudroit-il pas mieux
Combattre bien couuerts? Vlysses tout ioyeux:
Va vistement, mon fils, parauant que me faillent
Ces fleches en la main, de peur qu'ils ne m'assaillent
Me voyans desarmé, & restans les plus forts
Ne me forcent en fin & me iettent dehors.
Ce disant Vlysses, Telemach' ne faict faict faute
D'obeir vistement, monte en la salle haute
Où les armes estoient : oste des rateliers
Huit puissans iauelots, prend quatre grands boucliers,
Et tout autant d'armets dont la splendeur éclaire:
Il prend tout, les apporte, & se rend à son pere:
Il s'arme le premier, & les pastres apres
Se couurent vistement des puissans halecrets,
Se rengent pres du Roy, qui autant que ses fleches
Luy durent en la main, autant faict-il de breches
Aux Grecs, iusqu'à la mort. Au prix qu'il choisissoit
Son homme auec son arc, au prix il le persoit
Et le renuersoit mort. Mais dés que luy faillirent
Les fleches, & les traits entre ses mains tarirent,
Soudain il appuya son arc contre le mur,
Et pendit à son col son grand rondache dur
Couuert de quatre cuirs, accommode en sa teste
L'espouuentable armet à l'effroyable creste,

Vn pennache au dessus faict ondoyer ses flots,
Puis il prend en sa main deux puissans iauelots
De fer tres-reluisant & de pointe tres-forte.
Or là dedans auoit vne certaine porte
Bastie dans le mur, & dans le pied estoit
Vne issue, par où quelquesfois on sortoit
Pour aller à la ville, elle estoit dauenture
Rembarree pour lors de mainte table dure.
Vlysses au porcher la deffence en donna,
Car on pouuoit sortir tant seulement par là.
Adonc Agelaüs. Compagnons, ie vous prie
Qu'on gaigne ceste porte, & qu'au peuple on crie:
Car à nostre clameur tout le monde accourra,
Et pour le dernier coup cestuy cy tirera.
Auquel Melanthius. Las, il est impossible,
Vaillant Agelaüs, tant est inaccessible
La porte que tu dis, elle est en vn destroit
Si serré, qu'aysement vn seul la defendroit,
Tant eust-il peu de cœur. Plustost, si ie m'aduance
Et que ie vous apporte armes en diligence,
Vaut-il pas mieux s'armer, esprouuant le hazard?
Ie vay monter là hault, car c'est en ceste part
Qu'Vlysses & son fils leurs armes ont soubstraittes.
Il leur disoit ainsi, & en ces entrefaittes
Il monte vistement par les grands escaliers:
Douze rondaches forts dépend des rasteliers,
Autant de forts espieux, autant d'armets de teste,
Dont les pennaches grands ondoyoient sur la creste.
Chargé qu'il fut, soudain en bas il descendit,
Et aux fiers poursuiuans pour s'armer les tendit.
Vlysses le voyant, tous ses sens luy troublerent,
Tout le cœur luy faillit, les genoux luy tremblerent,

Ces espieux qu'ils prenoient, ces armes qu'ils vestoient,
Une grande besoigne encor' luy apprestoient.
Si dit à Telemach'. Mon fils, c'est chose seure
Que là hault contre nous quelque femme coniure,
Et d'armes & bastons, nos ennemis fournit,
Ou bien Melanthius. A ces mots respondit
Soudain Telemachus: Mon pere i'en suis cause,
Moy seul ay faict le mal, il n'y a autre chose,
N'ayant l'huis apres moy tant seulement fermé
De haste que i'auois. Mais, ô gentil Eumæ,
Va mettre ordre à ce mal, & ferme bien la porte,
Et pren garde si c'est quelque femme qui sorte
Et nous trahisse ainsi, ou bien Melanthius
(Comme mieux ie le croy) le fils de Dolius.
Comme ils parloient encor', le cheurier ne faict faute
De remonter soudain, & de la salle haute
Tirer d'autres bastons ainsi qu'auparauant,
Et les descendre en bas: Eumæ l'apperceuant
S'en courut vistement le monstrer à son maistre,
Et luy dit en ces mots: Voilà le méchant traistre
Qui nous cause le mal. Mais dy moy si tu veux
Que ie l'aille tuer, ou si tu aymes mieux
Que ie l'amene icy, pour prendre en ta presence
De ses méchancetez une horrible vengeance,
Car il a faict ceans infinité d'exces.
A ces mots respondit le prudent Ulysses:
Telemachus & moy pour un temps ferons teste,
Et nous opposerons à ceste troupe infeste:
Vous deux allez à luy, prenez-le, & luy liez
Les mains dessus le dos, & contremont les piez,
Puis le iettez en bas, & qu'une chaisne forte
Le prenant par le corps le suspende & supporte,

Liee à vn pilier pour soustenir le faix.
Qu'il ayt contre le dos encores vn grand ais,
Que sans pouuoir mourir vn long temps il endure
Le tourment excessif d'vne peine tresdure.
Comme il eut acheué, ils courent vistement
Où il estoit allé, montent soudainement
Afin de l'attrapper. Luy qui ne se repose
Armes cerche par tout ne pense à autre chose.
Chacun d'eux aux costez de la porte attendant
Demeure là tout coy, & luy sort ce-pendant
Vn casque en vne main, en l'autre vne grand targe
A la vieille façon, mais puissante & fort large,
Que iadis Laërtes estant ieune portoit,
Mais on n'en faisoit conte, & par terre elle estoit
Pleine de salleté, les courroyes brulees
Et les peaux de dessus par les bords decolees.
Ils se lancent sur luy, le prennent furieux,
Le tirent au dedans, le trainnent aux cheueux,
Le iettent contre terre, & sur le dos luy lient
Et les mains & les pieds, & tout le corps luy plient
De cordes sans pitié: selon le mandement
Du diuin Vlysses ils font entierement:
Luy mettent au trauers vne cruelle chaisne,
Le pendent, & luy font souffrir horrible gesne.
Lors Eumæ le gaussant luy haranguoit ainsi:
Tu peux Melanthius, passer la nuit icy,
Dedans ce lit molet, certes tu le merites.
Et quand l'aube du iour sortira des limites
Du profond Ocean, lassé de sommeiller,
Tu pourras si tu veux soudain te réueiller:
Prenant de tes troupeaux les Cheures les plus belles
Pour faire des festins à tes amis fidelles.

Lors ils laisserent là Melanthius pendant
A vne chaisne forte: & eux ce temps-pendant
S'estans tresbien armez, la porte refermerent,
Coururent secourir Vlysses, qu'ils trouuerent
Brauement resistant. Ces quatre seulement
A la porte rangez combattoient vaillamment,
Les autres sont dedans, en grand nombre au possible,
Braues & hazardeux, & de force inuincible.
Lors Pallas vint à eux, de voix, de face encor,
Et de taille du tout ressemblant à Mentor.
Vlysses la voyant s'esiouyt & luy crie:
Aide nous à chasser ces méchans, ie te prie,
Mentor, vien secourir ton amy ancien:
Ressouuien toy de luy, quantesfois & combien
Nous auons faict aux Dieux d'offertes agreables,
Et nous sommes encor' tous deux d'aage semblables.
Ce disoit-il, croyant estre certainement
La Deesse Pallas, qui garde seurement
Les peuples de tout mal. Mais de dedans la place
Les assiegez, d'ailleurs luy vsoient de menace:
Entre eux Agelaüs le fils de Damastor:
Qu'il ne t'aduienne pas, disoit-il, ô Mentor,
D'aider à cestuy cy, & que son beau langage
N'attire point sur toy ta perte & ton dommage.
Car si nous parfaisons ceste entreprise icy,
(Comme ie suis certain qu'il aduiendra ainsi,)
Quand nous aurons tué & le fils & le pere,
Nous te ferons souffrir mort cruelle & amere:
Voy bien ce que tu fais, car tu le payeras
Aux despens de ta teste, & te ruineras,
Car dés que nous aurons rabatu vos courages
Par le fer, nous irons piller les heritages

Tant dehors que dedans, nous les assemblerons
Auec ceux d'Vlysses, & de tout iouyrons:
Nous ne permettrons pas que ton fils ne ta fille
Viuent en ta maison, ta femme & ta famille
Seront soudain par nous mis hors de la cité.
Il disoit & Pallas eut le cœur irrité
Plus fort pour ces propos. Adonc elle s'aduance
Soudain vers Vlysses, le reprend & le tance:
Tu n'es plus, Vlysses, de ces forts & hardis,
Tu n'es plus celuy-là qui combatois iadis
Souz les murs d'Ilion pour Helene la belle,
Portant neuf ans entiers peine continuelle:
Où tu as mesmement de tes mains mis à mort
Infinis combatans, tombez souz ton effort:
En fin par ton conseil & par ton entreprise
La cité de Priam a esté arse & prise:
Et or' que te voicy de retour sur tes champs,
Quoy? tu fais le restif d'assommer ces méchans,
Or' que tu as le pié dessus ton heritage
Pour des effeminez tu manques de courage?
Mais ça, approche toy, vien pres de ton amy,
Et voy comme il faict bien contre ton ennemy,
Voy comme Mentor sçait rendre le benefice
Qu'il a iadis receu de son amy Vlysse.
Elle l'accourageoit ainsi, mais tellement
Qu'elle ne luy donnoit la force entierement
De vaincre tout d'vn coup : mais la Deesse sage
Du pere & de l'enfant esprouuoit le courage.
Puis tout soudainement se changeant en oyseau,
Elle s'alla percher dessus vn soliueau,
De la belle maison, telle qu'vne hyrondelle.
Alors Agelaüs excitoit de plus belle

Les autres poursuiuans, auec Eurynomus,
Pysandre, Amphimedon, & Demoptolemus,
Et Polybus le sage. Ils estoient de la bande
Qui encores restoit, la force la plus grande.
Ceux qui viuoient encor pour l'ame combatoient
Et pour sauuer leur vie : & les autres estoient
Succombez dessouz l'arc, & les fleches mortelles,
A eux Agelaüs disoit paroles telles.
Mes amis, son effort s'arrestera en fin,
Et tout ce que Mentor luy a dit sera vain,
Car les voila tous seuls restez entre les portes.
Parquoy n'esbranlons point sur luy nos piques fortes
Tous ensemble à la fois. Six doncques d'entre nous
Dressent premierement la fureur de leurs coups.
Si le bon Iupiter de tant nous fauorise
Que nous puissions auoir dessus luy quelque prise,
Et acquerir l'honneur de le ruer à bas,
Des autres puis apres ce sera peu de cas,
Il ne nous faut que luy. A ces mots ils hausserent
Les bras, & dessus luy tous leurs coups ils dresserent,
Mais Pallas les rendit inutiles & vains.
Car l'vn d'eux fit tomber la force de ses mains
Contre le seuil de l'huis, l'autre contre la porte
Vainement reboucha sa partuisane forte,
L'autre de son espieu la muraille frappa.
Ainsi chacun des quatre à leurs coups eschappa,
Ausquels Vlysses dit : Amis, il faut asteure
Que nous dressions nos coups de fortune meilleure
Dessus nos ennemis, qui ont faict leur effort
De nous mettre auiourd'huy les premiers à la mort.
Il dit, & eux soudain les autres regarderent
Et leurs forts iauelots tout à la fois darderent.

Là Demoptolemus d'Vlyſſes fut perſé,
Et par Telemachus Euryades bleſſé:
On vit par le porcher Elatus mort eſtendre,
Et par Philætius fut renuerſé Piſandre.
Ces pauures amoureux le froid paué mordans
Secouans le iarret, tomberent ſur les dents.
Les autres, de la ſalle au fonds ſe retirerent:
Le Roy donnant ſur eux auec les trois, tirerent
Leurs baſtõs des corps morts: puis d'vn effort nouueau
Les autres pourſuiuans darderent de plus beau
Leurs iauelots contre eux, que rendit inutiles
La Deeſſe aux yeux pers, dompτereſſe des villes.
L'vn d'eux frappa le ſeuil, l'autre ſon dard ficha
Contre la forte porte, & l'autre deſlacha
Son coup contre le mur. Amphimedon s'adreſſe
Contre Telemachus, & à la main le bleſſe
L'effleurant, & ſans plus le cuir eſt entamé.
Cteſippus atteignit ſur le bouclier Eumæ,
Et vn peu le bleſſa ſur le haut de l'eſpaule:
Mais le dard outre-paſſe, & legerement volle,
Puis chet à terre à bas. Puis les trois compagnons
D'Vlyſſes vont encor aſſaillir les mignons,
Minerue leur donnoit le courage & l'adreſſe
Pour choiſir les plus beaux au trauers de la preſſe.
Là fut Eurydamas d'Vlyſſes renuerſé,
Le fort Amphimedon par ſon fils transperſé,
Polybus par Eumæ, & de ſa iaueline
Le bouuier, Cteſippus frappa par la poitrine,
Puis tout fier de ce coup il luy parla ainſi:
Audacieux chanteur d'iniures, te voicy:
Te chaſtiras-tu point de tes penſees folles?
Or dy nous maintenant magnifiques parolles

Laissant l'effect aux Dieux, qui sont, comme ie voy,
Plus forts, plus belliqueux, & plus puissans que toy.
Cecy te soit rendu pour digne recompense
Du pié, que de ta grace en ta magnificence
Tu donnas à Vlysses alors qu'il mendioit
En sa propre maison, & qu'il te supplioit.
Il insultoit ainsi sur le Polytherside,
Mais Vlysses encor sur le Damastoride
Vn iauelot branla, & le renuersa mort.
Telemachus apres tua par grand effort
Le preux Leocritus, son dard penetre & entre,
Tant le coup fut bien pris, dans le milieu du ventre.
Il chet dessus la face, & en tombant à bas
Du front heurte la terre. Au mesme temps Pallas,
La fille à Iupiter, la guerriere homicide
D'enhault où elle estoit ébranle son Ægide.
Leur esprit fut troublé à sa grand resplendeur,
Fuyans par la maison, tous glacez de froideur.
De la mesme façon qu'vne trouppe farouche
De vaches par les champs, que va piquant la mouche,
En la saison d'Esté vers le temps des longs iours.
Ou, comme on void des monts les Faulcons, les Autours
Fondre sur les oyseaux, descendre à tire d'aisles,
Et sur eux se ietter de leurs serres cruelles,
Des pauurets poursuiuis les troupeaux éperdus
Fuyans deçà delà par les champs épandus,
Des nues mesme ont peur. L'ennemy ne les quitte,
Les poursuit & les perd, la force ne la fuitte
Ne leur seruent de rien, qu'ils n'aillent repaissans
Au moins pour la plus part le ventre des passans
Qui ont part à la proye: Vlysses en la sorte
Et ses gens se iettoient sur la triste cohorte

Des pauures pourſuiuans. Par pieces les hachoient,
Et par tous les endroits du chaſteau les cerchoient.
Ils iettoient de grands cris souz les grãds coups d'eſpee,
Et de leur ſang eſtoit la ſalle détrempee.
Lors Liodes l'vn d'eux faiſant l'humble & le doux,
S'en vint à Vlyſſes, & tenant ſes genoux,
Ie te prie, Vlyſſes, par tes pieds que i'embraſſe,
Diſoit-il en criant, fay moy mercy & grace,
Ayes égard à moy : car nulle ne ſera
Des femmes de ceans, qui me condamnera
D'auoir commis chez toy deſordre ou inſolence,
Teſmoignera pluſtoſt que i'ay de ma puiſſance
Taſché de moderer leurs folles actions,
Mais ils ont mépriſé mes admonitions,
Vne vie menans que i'ay fort deteſtee,
Auſſi ont-ils la mort qu'ils ont bien meritee.
Moy donc qui n'ay rien faict, n'eſtant que ſeulement
Leur augure & deuin, mourray-ie pauurement?
N'y a-til point pour moy de pitié ny de grace?
Fault-il que leur forfaict mon innocence efface?
Vlyſſe, apres l'auoir longuement eſcouté,
D'vn regard de trauers, puis que tu as eſté
Leur augure, dit-il, il ne ſe ſçauroit faire
Que tu n'ayes porté faueur à leur affaire,
Leur diſant que iamais ie ne retournerois,
Te flattant en ton cœur que tu débaucherois
Ma femme bien-aimee, & en aurois lignee.
Doncques dedans ton ſang ma main ſera baignee,
Tu neſchapperas point. Ce diſant, il ſaiſit
Vne eſpee auſſi toſt, que contre terre il vit,
Qu'Agelaüs mourant laiſſa choir par la ſalle:
Il la hauſſe ſur luy, & du coup qui deuale

Luy fend la teste en deux, comme encore il parloit
Il tombe sur la place, & son sang se mesloit
Versé par les carreaux, auecques la poussiere.
Le chantre Phœmius fuit sa main meurtriere,
Luy qui parmy ces gens auoit tousiours chanté,
Mais c'estoit par contrainte, & de necessité.
Pres la porte il tenoit sa doucereuse lire
En grand' perplexité, & ne sçauoit que dire,
Ou s'il deuoit sortir & gaigner vistement
L'autel de sa maison, sacré deuotement
Au puissant Iupiter, où Laërte & Vlysse
Auoient accoustumé de faire sacrifice
Et bruler les bœufs gras: ou s'il se ietteroit
Aux genoux d'Vlysses, & luy demanderoit
La vie. En cet estat il craint, il doute, il tremble:
Mais le dernier aduis plus à propos luy semble.
Il pose incontinent en bas son lut voulté,
Entre les vases d'or gentiment l'a bouté,
Et le buffet cloué de marques argentees.
Puis ayant les deux mains à ses genoux iettees,
Il le prioit, disant: Ie te prie, ô grand Roy,
Fay moy misericorde, & ne pren garde à moy,
Car si tu mets à mort vn chantre en ta furie
Tu en auras vn iour regret & fascherie:
Ie chante pour les Dieux, & au contentement
Des hommes d'icy bas: Ie suis aucunement
En la musique expert, i'ay assez de science,
Et Dieu a mis en moy en tresgrande abondance
Toute sorte de vers, mesme asteure, ie croy
Chanter deuant vn Dieu en parlant deuant toy:
Ne me tue donc pas. A tesmoin i'en appelle
Ton fils Telemachus, que dans ta maison belle

Ie ne suis point venu de bonne volonté
Pour y manger ton bien, ne pour necessité,
Mais pour donner plaisir, & d'vn air delectable
Resiouyr ces messieurs quand ils estoient à table:
Lesquels m'ont faict venir par contrainte chez toy,
Car ils estoient plus forts & plus puissans que moy.
Telemachus oyant luy tenir ce langage,
A son pere rendit pour luy ce tesmoignage.
Retien ta main, mon pere, & ne la iette point
Sur le sang de cet homme innocent de tout poinct:
Sauuons aussi Medon le Heraut honorable,
Qui m'a tousiours aymé, m'a esté fauorable,
A eu tout soin de moy dés que i'estois enfant.
Si dauenture aumoins Eumæus en tuant,
Ou bien Philætius, ne l'ont par malencontre
Allans cerchans par tout trouué à la rencontre,
Ou peut estre toy-mesme. En ces termes il dit,
Et le sage Medon clairement l'entendit.
Or s'estoit il caché en vn bout de la salle,
Souz vn banc, effroyé blesme, tremblant & pasle,
S'estant enueloppé tellement-quellement
Dedans la peau d'vn bœuf écorché fraischement.
Aussi tost il se leue & iette en diligence
La peau de dessus luy, aux genoux il se lance
Du Roy Telemachus, puis le prioit ainsi.
O mon fidelle amy, retien les, me voicy,
Ie me vien rendre à toy. Helas, dy à ton pere
Qu'il ne me vueille point tuer en sa colere,
Debile que ie suis, irrité iustement
Contre ces gens icy, qui trop insolemment
Ont ruiné son bien, ne t'ont en son absence
Porté comme ils deuoient honneur & reuerence.

Lors en se souriant le Roy luy dit ainsi.
Asseure toy, Medon, ne crain point, cestuicy
T'a sauué pour le coup : seulement pour t'aprendre,
Et qu'aux autres aussi tu le face entendre,
Qu'il vaut mieux faire bien que mal : mais quād à vous
Sortez vn peu dehors & vous tirez des coups :
Tant Phæmius que toy, attendant que i'acheue
Ce qu'il faut que ie face. A ces mots il se leue
Et le chantre auec luy, sortent sans s'arrester,
Et courans embrasser l'autel de Iupiter,
Ils s'asseent aupres. Regardent en grand creinte
N'attendent que la mort, tant ils ont l'ame atteinte
De frayeur & d'horreur. Vlysses cependant
Alloit par la maison visitant, regardant,
Si quelqu'vn seroit point dessous quelque escabelle
Musse, pour rechapper son espee cruelle.
Mais il les voyoit tous dedans leur sang veautrez
Couchez par la poussiere, & de grands coups outrez
Estendus par la place & de façon semblable,
Que quelquesfois on voit les poissons sur le sable
Hors de la mer tirez, & ça & là espars
Par le pescheur, iettant ses rez de toutes pars,
Ils ne voudroient que l'eau, car c'est leur auantage,
Mais le pescheur les à iettez sur le riuage,
Et le soleil les à dessechez tellement
Qu'il les à depouillez de vie entierement.
Ils estoient tout ainsi. Quand tout fut faict, Vlysse
Dit à Telemachus, fait venir la nourrice,
Ie luy veux dire vn mot. Il n'eut pas si tost dit,
Que le fils aussi tost à son pere obeit,
Deuerrouille la porte, & Euryclee appelle,
Descen tost, luy dit il, ô nourrice fidelle,

Qui as bien obserué les femmes de ceans,
Sur elles as eu l'oeil, car mon pere est leans
Qui veult parler à toy. La parole estant ditte
Qu'elle ouyt clairement, elle deloge viste,
Descend, ayant ouuert la porte au parauant.
Mais son Telemachus alloit tousiours deuant.
Quand elle fut venue, elle voit par la sale
Vlysses, & de sang & de poussiere salle
Enuironné de morts, semblable entierement
A vn lion cruel, qui vient expressement
Pour rencontrer sa proye, & iette sa furie
Sur vn gras beuf, passant de nuit par la prairie
On luy voit haleter superbement le flanc
Sa moustache, ses dents se rougissent de sang,
Ses pieds, son estomac sont sanglans au possible,
Et son regard hydeux est encor plus terrible:
Tel estoit Vlysses des pieds des mains saly
Du sang qui regorgeant estoit sur luy ialy.
Quand la nourrice vit ce massacre effroyable.
Ce sang par tout espars, & le nombre admirable
Des corps morts estenduz, elle ne peut parler
Et ne put seulement que se prendre à hurler.
Mais Vlysses la prend, la retient, la console,
Et en la reprenant luy dit ceste parolle.
Resiouy toy plustost ma mere, ie te pry
Ne pleure dauantage, ains modere ton cry
Car ce n'est pas bien faict, de lamenter, de pleindre,
Des hõmes que les Dieux (lesquels ils n'õt peu craindre)
La parque iusticiere & leur mechanceteZ
Ont au dernier trepas, de droict, precipitez
Ils ne portoient respect, honneur ny reuerance
A bons n'y à meschants, & leur intemperance

Est cause de leur mal, & tu les vois icy
Accoutrez comme il faut. Or monstre moy aussi
Les femmes de ceans, qui trop desordonnees
Auecques ces vilains se sont mal gouuernees,
M'ayans des-honoré par leur train eshonté.
Certes ie te diray la pure verité
Respond Euryclea Cinquante chambrieres
Sont dedans ta maison toutes bonnes ouurieres
Car ie leur ay monstré comme il faut trauailler,
Soufrir la seruitude, & filer, & veiller,
Douze de celles là se sont mal gouuernees,
Se sont aux poursuiuans salement adonnees,
M'ont faict du des-honneur, mon espoir ont trompé,
N'ont respecté aucun, non pas Penelopé
Ton fils Telemachus s'est faict depuis naguere
Vertueux & puissant, mais toutesfois sa mere
N'a iamais trouué bon qu'en rien il se meslast
De ses femmes ceans, ne quil leur commandast.
A propos permets moy, ô magnanime Vlysse
Que ie te monte la haut & que ie l'aduertisse:
Car elle est endormie, & ie croy qu'vn des Dieux
Benin luy à transmis ce sommeil gratieux.
  Non, ne l'eueille pas, mais fay venir les femmes
Luy dit il, qui ont faict ces saletez infames.
  La vieille incontinent s'en alla les cercher,
Et pour reuenir tost se hasta de marcher.
  Mais luy s'en retournant à ses amis feables,
Et à Telemachus, leur tint propos semblables
  Commencez moy d'oster ces charognes d'icy
Aux femmes de ceans faictes le faire aussi
Enuoyez les à l'eau, & qu'elles me nettoyent
Ces tables & ces bancs, toutes qu'elles s'employent

Des esponges des mains, tant que tout soit laué.
Puis si tost que cela sera paracheué
Qu'on me tire dehors ces chiennes detestables
Et entre le donion, & la court des estables
Baillez leur tant de coups que vous leur arrachiez
La vie à coups d'espee, & ainsi estanchiez
Leurs ribaudes chaleurs, de leur incontinence
Leur ostant pour iamais l'entiere souuenance.
Il n'eust pas acheué, qu'on voit emsemblement
Ces femmes arriuer criants amerement,
Faisans de grands regrets, iettants force pleur tendre.
Elles vont ces corps morts tout premierement prendre,
Les emportent dehors, les mettent en vn tas
Au dessous du portail, aupres d'vn galetas,
S'entraydans l'vne l'autre. Vlysses fort les presse,
Elles font son vouloir de crainte & de detresse,
Portent apres force eau: vont frottans, vont lauans
Des mains & de l'esponge, escabelles & bancs
Et tables & tresteaux, & du tout les nettoyent.
Le porcher, le bouuier, & Telemach balayent
Les ordures apres & elles les portoient,
Et hors de la maison en vn coin les iettoient.
Apres que tout fut net: soudainement ils prennent
Les femmes, & dehors du logis les entrainent,
Et entre le logis & le donion vouté
Les serrent pres à pres, comme il auoit esté
Enioint par Vlysses, leur estant impossible
D'en sortir nullement. Lors d'vne voix terrible
Telemachus leur dit, ie ne vous turay pas
D'vne mort honorable, & si mon coutelas
Ne boira vostre sang, qui m'auez, orgueilleuses,
Si fort deshonoré, qui n'auez malheureuses

A ma mere porté l'honeur que vous deuiez,
Mais auec ces mechans trop d'acointance auiez.
Quand il eut dict, il prend des cordes de nauire
Et leur met dans le col, & les guinde & les tire
En haut aux solineaux, tant qu'elles n'auoient pas
Le moyen de toucher des pieds en terre à bas
De la mesme façon qu'on void les tourterelles
Les ramiers, les bisets, se debastre des ayles,
Et dedans les rameaux des boccages pendus
Se demener aux lacs qu'on leur auoit tendus:
Ainsi les voyoit on, les cordes effroyables
Attachees au col, pendiller miserables,
Secouer le iarret, & pauurement mourir.
Cela faict, ils s'en vont Melanthius querir,
Luy coupent d'vn cousteau le nez & les oreilles,
Et luy font endurer des douleurs nonpareilles.
Luy arrachent apres les parties d'embas
Tout viuant qu'il estoit, les iettent pour repas
Aux chiens et aux mastins, par morceaux les decoupẽt
Et bras & pieds & mains de colere luy coupent,
Auant que de mourir. Apres s'en vont lauer
Et les mains & les pieds, puis viennent retrouuer
Ayants tout acheué, dedans la sale Vlysse,
Lequel les ayant veus, appelle la nourrice.
Aporte moy du soufre & de l'ardant brazier,
Afin, ce luy dit il, d'oster le mauuais air,
Et parfumer la sale, & puis apres appelle
Soudain Penelopé, mon espouse fidelle,
Qu'elle descende en bas & les femmes aussi
Qui sont en la maison: fay venir tout icy.
C'est tres-bien dit, mon fils. Ie vay querir au reste
Vn vestement qui soit vn petit plus honneste

Que ceux cy que tu as. Car de te voir ſeant
Ches toy, en ces haillons, il n'eſt pas bienſeant
Mais Vlyſſes luy dit. Auant cela, ma mere
Ayons pluſtot du feu. Adonc elle obtempere,
Aporte ſoufre & feu & Ulyſſes alors
Parfume la maiſon & dedans & dehors.
La vieille de rechef, la nourrice fidelle
Monte aux chambres en haut, & les femmes appelle
Elles incontinent en haſte deſcendoient,
Portans flambeaux en main qui grand clarté rendoiẽt.
Lors autour d'Vlyſſes en foule elles s'amaſſent,
L'enuironnent par tout, le baiſent & l'embraſſent,
Et teſte, & corps, & mains. Alors vn doux plaiſir
De ſouſpirs & de pleurs embraza ſon deſir,
Et ne ſe put tenir de le faire paroiſtre
Dans le meſme moment qu'il les put recognoiſtre.

Fin du vingtdeuxieſme liure.



LE VINGTTROISIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

EN fin apres auoir longuement dilayé, & l'auoir esprouué, Penelopé recognoist Vlysses. Les discours d'eux deux. Vlysses luy faict vne recapitulation de tous ses erreurs. Il couche auec Penelopé : luy dit les trauerses qu'il luy conuient encor souffrir. Le iour aprochant il se leue, s'arme, & auec Telemachus, Eumæe & Philetius, sort de la maison & va trouuer aux champs son pere Laërtes.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysse est recogneu de sa Penelopée,
Ayant bien delayé, craignant d'estre trompee.

LA vieille ce pendant se hastoit de monter
Tressaillant de plaisir : afin de raporter
A sa Penelopé les premieres nouuelles
De son mary venu : ses pieds auoiẽt des ayles,
Et d'ayse, ses genoux ne trembloient nullement,
Estant à son cheuet, Leue toy vistement,
Ma fille, & t'en vien voir la nouuelle assuree
Que tu auois le plus au monde desiree,

Vlyſſes eſt venu, le voila de retour
Ches luy, tout tard qu'il eſt, il a faict vn bon tour
A tes bons amoureux, dont l'inſolence extreſme
Ne reſpectoit perſonne, & non pas ton fils meſme,
Qui mangeoient tout ton bien, ruynoient ta maiſon,
Sans ceſſe t'atriſtoient, il en a eu raiſon,
Il les a tous tuez. Lors la femme d'Vlyſſe:
Certes les Dieux t'ont miſe, ô ma bonne nourrice
Hors de ton bon eſprit: ils peuuent ayſement
Meſmes aux plus prudents, oſter l'entendement
Et a qui radotoient donner ſens & prudence
Comme toy qui auois ſageſſe en abondance,
Et as preſentement le cerueau renuerſé
Pourquoy me troubles tu l'eſprit, ià trop preſſé
D'ennuis & de douleurs, me paiſſant de menſonges
Et me viens deſtourner de mes gratieux ſonges,
Et d'vn ſi doux ſommeil, dont le paiſible effort
Aux yeux m'auoit colé les paupieres ſi fort,
Que ie n'auois depuis le iour tant lamentable
Qu'Vlyſſes s'en alla contre le non nommable
Ilion guerroyer, dormy ſi fermement
Mais oſte toy d'icy, redeſcen viſtement,
Si vne autre que toy auoit eſté ſi folle
Que de m'entretenir de ſi ſotte parolle
Et de me reueiller, ie luy ferois ſentir
Que c'eſt, de me venir effrontement mentir:
Mais toy pour ceſte fois la vieilleſſe t'excuſe:
  A qui Euryclea certes ie ne t'abuſe
Ma fille, ie dy vray, Vlyſſes eſt venu,
Et pour te dire plus, c'eſt ceſt homme incognu
Que l'on meſpriſoit tant, nul n'auoit cognoiſſance
De luy, que ton fils ſeul, qui de grande prudence
Onc ne

Onc ne la decouuert, mais comme ils pretendoient
De punir ces galants, eux seuls en attendoient
Et le temps & le point. Lors de grande allegresse
Du lict saute la Reyne, embrasse, estreint & presse
En ses bras la nourrice, & de ioye pleurant
Luy alloit à plaisir ces propos proferant.

Ie te pry, dy moy vray, ô ma chere nourrice,
Dis tu la verité, est il venu, Vlysse?
Helas! comme a til peu tuer tous ces mechans
Luy seul, veu qu'ils estoient infinité de gens?

Ie n'ay point veu comment, respondit Euryclee,
I'ay seulement ouy comme vne voix troublee
De gens qui souspiroient comme s'on les tuoit:
Nous ne pouuions rien voir, pour ce qu'on nous auoit
Enfermees deuant qu'on fit ce sacrifice:
Ton fils me vint apres apeller, car Vlysse
Luy auoit commandé. Sortant donques dehors
Ie le voy là debout entre tous ces corps morts
Et eux autour de luy estendus par la place,
Dedans leur sang veautrez & couchez sur la face.
Tu eusses pris plaisir emerueillable, si
Tu l'eusses veu de sang tout degoutant, ainsi
Qu'vn genereux lion. Ceste pauure ieunesse
Est dehors en vn tas, & luy plein d'allegresse
Parfume la maison pour purifier l'air,
Et m'enuoye deuant afin de t'appeller,
Vien t'en donc vistement, que tu te reiouisse
A la fin à ton ayse auec ton cher Vlysse,
Et luy auecques toy, & vous recompensez
Du passé, vous auez eu des ennuis assez
Or les voila finis, vos souhaits sont asteure
De tout point accomplis: il est à la bonne heure

Vif de retour chez luy, contant & triumphant
Il vous a trouuez vifs & toy & ton enfant,
Et de tes poursuiuans qui enflez d'arrogance
Te faisoient mille ennuis, il a faict la vengeance.
Et Penelope encor. Ne me dy point cecy
Ie te pry, ma nourrice, & ne te moque ainsi:
Car, & tu le scais bien, la verité est telle
Qu'il peut venir toujours en son Ithaque belle
Bien recueilly de tous, & principalement
De moy & de son fils qu'il ayme vniquement
Et nostre enfant commun, mais qu'il soit veritable
Qu'il ayt tué ces gens, c'est vne pure fable,
C'est plustost quelque Dieu d'entre es immortels
Prouoqué iustement de leurs actes cruels,
Esmeu de la douleur des maux & des iniures
Que nous faisoient ceans ces lasches creatures:
Car ils n'auoient respect a quelconque estranger
Soit bon, ou soit mauuais qui vint ceans loger
Il les a donc payez de toute leur malice,
Ils ont eu le loyer merité: mais qu'Vlysse
Soit venu, c'est à toy certes mal entendu,
Il ne peut reuenir pour ce qu'il est perdu.
Lors elle. Qu'as-tu dit, chere Penelopée,
Quelle parolle t'est de tes dents eschappee?
Que dis tu d'Vlysses? Qu'il ne reuiendra pas,
Qu'il est mort, & perdu? & le voila la bas
Assis aupres du feu, ou de l'encens il brule:
Tu as certainement l'ame trop incredule,
Que si ie t'en disois signe tres-euident?
N'a til pas dessus luy vne marque de dent
De sanglier? l'autre nuit ie l'auois recognue
En luy lauant les pieds. S'il ne m'eust retenue

Tu l'eusses sceu deslors, mais soudain il me mit
Les deux mains sur la bouche, & iamais ne permit
Que ie disse vn seul mot, tant fut sa preuoyance
Extresme à se celer. Or vien en diligence,
Et si ie ne dy vray, ie seray auec toy
Pren moy, fay moy mourir, fay en somme de moy
Tout ce qu'il te plaira. Lors la femme d'Vlysse,
Il t'est fort malaysé, ô ma chere nourrice
Que des Dieux immortels qui n'ont commencement
Tu scaches les secrets, fust ton entendement
Cent fois encor meilleur. Allons à la bonne heure
Toutesfois voir mon fils, & si c'est chose seure
Que ces mechans soient morts, nous les verrons aussi
Et qui les a tuez. Parlé qu'elle eut ainsi,
Elle descend en bas : mais sa douce pensée
Est merueilleusement de troubles balancée,
Si se tenant de loin elle interrogeroit
Celuy qu'elle aymoit tant, ou si elle courroit
A luy les bras ouuerts, & sur la mesme place
Elle luy baiseroit & les mains & la face.
Estant entree, ayant passé entierement
La porte, elle s'en vint metre oppositement
Vis à vis d'Vlysses, vers le paroy contraire
Où le feu allumé iettoit sa splendeur claire.
Ainsi Penelopé bonnement ne scauoit
Ce qu'elle deuoit faire, & vn grand trouble auoit:
Et luy contre vn pilier deuers la cheminee
Se tenoit appuyé, la veue en bas, tournee
Encontre les carreaux, pour voir ce que feroit
Son espouse fidelle, & s'elle parleroit
Sans rien dire, vn long temps elle se tint assise
De grand rauissement son ame estoit surprise,

Et en le regardant tantost elle pensoit
Le recognoistre bien, puis cela la laissoit
Regardant ses haillons, & ne scauoit que faire
Adonc son fils luy dit : mere, facheuse mere,
Tant tu as le cœur dur, te veux tu reculler
De mon pere tousiours ? ne veux tu point aller,
Le receuoir enfin ? qu'est-ce que tu ne sonde
Pour le moins si c'est luy. Ie ne scay femme au monde
Qui fist cela que toy, qui se pust abstenir
D'aller a son mary, le voyant reuenir,
Apres auoir sauué sa vye demenee
De mille aduersitez dans la vintiesme annee:
Mais pour certain ton cœur est plus dur qu'vn rocher.
A qui Penelopé. Helas ! mon fils tres-cher,
I'ay le cœur si perplex, & ie sens ma pensee
Si merueilleusement de doubte trauersee
Que ie ne puis parler, ne me puis hazarder
De m'enquerir de luy, non pas le regarder.
Mais s'il est Vlysses, & que tel il te semble,
Nous nous cognoistrõs bien quãd nous serons ensemble,
Et si sera meilleur, par ce que nous auons
Des signes entre nous, & des marques scauons
Que personne ne scait. Elle acheua de dire,
Et Vlysses se prit en soy mesme à sourire,
Puis à Telemachus : mon fils donne congé
De venir à ta mere, affin qu'ayant songé
Comme il me faut sonder elle me recognoisse.
C'est pour ce que ie suis counert de crasse espesse,
Rompu & dechiré, qu'elle faict peu de cas
De son pauure mary, & presques ne peut pas
Confesser que c'est moy: mais auant tout affaire
Aduisons entre nous ce que nous deuons faire,

Et conseillons nous bien: car il est apparent,
Si quelqu'vn tue vn autre en quelque different
Encore qu'il ne soit de bien grand parentage,
Ses amis soient petis, & nul ne le soulage,
Qu'il faut que le meurtrier s'en fuye du pais,
S'absente de chez luy, delaisse ses amis:
Et nous auons tué la force de la ville,
La fleur de la ieunesse & les premiers de l'isle
Ie suis d'opinion d'aduiser quant à moy
De nous resoudre bien. Mon pere, c'est à toy
Respond Telemachus, & à ta diligence,
D'y bien remedier: tu passes en prudence,
En aduis, en conseil le reste des humains:
Les bons expediens tu les tiens en tes mains.
Tu scais pouruoir à tout c'est le bruit qu'on te donne
Et c'est à tres-bon droit. Partant, commande, ordonne
Nous executerons brauement, & verras
Que nous ne manquerons à ce que tu diras.
Or ie te diray donc, luy respondit son pere,
Tout cela qu'il me semble estre meilleur de faire.
En premier lauez vous, & vous parez aussi
De vos plus beaux habits, faictes en faire ainsi
Aux femmes de ceans, puis que l'on voise dire
Au chantre Phæmius de iouer de sa lire
Et qu'on chante, & qu'on danse, & au feu qui reluit
En sautant, en courant on face force bruit,
Afin que les voisins, ou ceux qui d'auanture
Passeront pres d'icy entendans ce murmure
Presument que lon faict quelques nopces ceans,
Et qu'on ne scache point qu'on a tué ces gens
Qu'on n'oye rien de nous, ny de ceste deffaite,
Que n'ayons faict premier aux champs nostre retraite:

Puis quant nous y serons on se conseillera
Selon l'expedient que Dieu nous donnera.
Eux tout incontinent son aduis aprouuerent
Et luy obeissans, soudain ils se lauerent,
Prirent leurs beaux habits, & les femmes aussi
Scachants sa volonté, en firent tout ainsi.
Puis le chantre diuin prit sa lire voutee,
Mainte chanson dessus à iouee & chantee
Et chacun d'eux sautant au feu qui reluysoit
Des pieds & de la voix grande rumeur faisoit
Hommes, enfans, garsons, tout estoit à la danse
Si que quelcun passant, oyant la resonnance
De dehors, dit ainsi: à ce coup pour le seur,
De la Reyne quelqu'vn se rend le possesseur,
Quelqu'vn s'en va iouir du tresor desirable
Que tant de gens cerchoient: Chetifue & miserable,
Qui n'a pas eu le cœur d'acheuer tout à faict
Le beau commencement qu'elle auoit si bien faict:
De garder la maison & la mesnagerie
De son premier mary tant qu'il seroit en vie.
C'est ainsi qu'il parloit, de colere poussé
Mais il ne scauoit pas ce qui s'estoit passé.
Tandis Eurynomé la gouuernante habile
Laua d'eau Vlysses, & de precieuse huyle
Luy delassa le corps: puis sur luy vistement
Ietta vn magnifique & riche vestement
La deesse Pallas luy rendit lors la face
Plus pleine de beauté, plus tendue & plus grasse,
Sur sa teste friza ses cheueux blon-dorez,
Comme les belles fleurs par les prez peinturez:
Ne plus moins qu'on voit l'industrieux orfeure
Qui met l'or precieux auec l'argent en œuure,

Que Vulcan, que Pallas ont instruit tout à faict
Pour rendre de tout point vn ouurage parfaict:
De la mesme façon Pallas donna la grace
Au maintien d'Vlysses, & versa sur sa face
Et ieunesse & beauté, en equippage tel
Il sort du bain, semblable à vn Dieu immortel,
Et rentrant dans la sale il retourne rependre
Sa place, & vis à vis de sa femme se rendre.
Pauure femme, dit il, certes les puissants Dieux
Qui d'vn estre eternel habitent sur les Cieux,
T'ont bien formé le cœur plus dur plus intraittable,
Qu'autre femme qui viue en la terre habitable.
Ie n'en scache que toy qui se pust abstenir
D'aller voir son mary le voyant reuenir
Apres auoir sauué sa vie, pourmenee
Par mille aduersitez, dans la vingtiesme annee.
Nourrice fay mon lict, que ie m'aille coucher,
Le cœur de ceste cy est plus dur qu'vn rocher.
Pauure homme que tu es, ie ne suis si legere,
Luy dit elle, d'aller si viste faire chere
Ny caresser vn homme, aussi ne suis-ie pas
Si pleine de dedain, que de ne faire cas
Des hommes de respect. Mais i'ay bonne memoire
Quel homme tu estois, quand dessus l'onde noire
Tu montas pour aller à Troye guerroyer,
Abandonnant Ithaque & ton propre foyer,
Toutesfois, Euryclee, accour tost & t'aduance,
Va luy dresser son lit en toute diligence
Hors la chambre la haut, que luy mesmes a faict,
L'ayant dehors dressé, iettez coiste & chenet
Et des linceux dessus, & force couuerture,
Qu'il ne puisse sentir nullement la froidure.

Par ces mots, ſon mary prudente elle tentoit
Mais luy, prompt à ce coup, grandement s'irritoit
Et crioit, luy diſant. Quelle triſte nouuelle
Eſt-ce que tu me dis? qui auroit force telle
Que de pouuoir oſter mon lit hors de ſon lieu?
Non pas le plus expert, non pas meſmes vn Dieu
S'il l'auoit entrepris, n'en auroit pas l'adreſſe,
Homme tant fuſt il plein de force & de ieuneſſe
N'en pourroit pas venir à bout facilement.
Pour ce que i'y ay faict moy meſme expreſſement
Les marques qui y ſont. Vne branche eſpandue
De feuilles d'oliuier y eſtoit eſtendue
Floriſſant, verdiſſant groſſe commme vn pilier
Ie mys mon chalit contre, & le voulus lier
Induſtrieuſement au contrefaict branchage,
Tant que i'euſſe parfaict entierement l'ouurage
Puis ie l'enuironnay de cartiers bien polis,
Le couury par deſſus, l'enfermay de bons huis
Apres grauay deſſus comme vne rame viue
De feuillars recourbez de verdiſſant oliue,
Et le tronc entaillé proprement au cizeau
Poli mignonnement, rabotay au nineau
Tout le bois du chalit, perçay chaſque mortaiſe,
Afin que les tenons entraſſent à leur ayſe.
Le lit fut par moy ſeul non par autre graué
Ne le laiſſant, que tout ne fuſt paracheué,
Le diuerſifiant d'or, dargent, & d'inoire
D'art ſi induſtrieux que lon ne ſcauroit croire
Puis, le tout fut par moy d'vn cuir de beuf enceint
Paré, reſplendiſſant, en ecarlatte teinte.
Voicy, ie t'en ay dit l'indice ſans fallace,
Et ne ſcay ſi mon lict eſt encor' en ſa place,

Ou si quelqu'vn pourroit l'en auoir arraché,
L'auroit porté ailleurs, & l'oliuier tranché
Embas par la racine. A ces propos la Reyne
Sentit troubler son cœur d'emotion soudaine,
Les genoux luy craquoient. C'estoit la verité
Tout cela qu'Vlysses luy auoit raconté.
Adonc fondant en pleurs, de io, e transportee,
Elle court l'embrasser, chaque main a iettee
A l'entour de son col, luy baise mille fois
Et la bouche & les yeux, puis de tremblante voix:
Ne te courrouce point, Vlysses, tu abonde
En sagesse & prudence autant qu'homme du monde,
Tu as du iugement. Or les tout-puissans Dieux
Ne nous ont pas permis, sur nostre aise enuieux,
De demeurer ensemble en nostre grand' ieunesse,
Mais nous ont trauersez iusqu'en nostre vieillesse.
Ne te fasche donc point, & ne m'accuse pas
De ce que ie n'ay faict en premier vn tel cas
De toy que ie deuois, que ie ne suis courue
Vers toy pour t'embrasser dés la premiere veuë,
Pource que i'ay iousiours merueilleusement craint
Que l'on ne me trompast dessouz vn semblant feint,
Tant y a de trompeurs & d'affronteurs au monde.
Iamais la belle Helene à la perruque blonde
Son amitié n'eust mise au coursaire Paris,
S'elle eust sceu que les Grecs de cet affront marris
L'eussent deu ramener encor' en sa patrie:
Quelque Dieu luy émeut ceste forcenerie,
Ne luy faisant preuoir en son entendement
Les maux qu'en sentirons, elle premierement,
Et nous tous puis apres, par ses malheureux vices.
Mais puis que tu m'as dit les asseurez indices

De nostre lict commun, qu'au monde nul n'a veus,
Mais toy tant seulement & moy les auons sceus,
Et la seule Actoris la seruante secrette
Qui garde de tout temps l'huis de nostre chambrette,
Celle que me donna partant de la maison
Mon cher pere Icarus, ie suis par la raison
Amenee à te croire, & force est de me rendre
Où ma durté n'a peu me faire condescendre.
Elle disoit ainsi, & vn plus fort desir
De pleurer, tout à faict vint Ulysses saisir:
Il pleuroit tendrement de ioye en son courage
De se voir vne femme & si chaste & si sage.
Comme ceux que Neptune a long temps agitez
Espars deçà delà sur les flots irritez
A qui les vents cruels ont faict mortelle guerre,
Ont brisé leur vaisseau, voyent en fin la terre
De grande auidité, mais peu s'accourageans
D'entre eux, à la parfin se sauuent en nageans,
Et viennent au riuage auec grande allaigresse
Couuerts de la salure & de l'escume espaisse:
Auec vn tel plaisir Penelopé pressoit
Ulysse entre ses bras, le serroit, l'embrassoit,
De tous costez son col, ses mains, sa bouche assiege,
Et n'en peut pas tirer ses bras blancs comme nege.
Et l'Aurore les eut trouuez encor pleurans,
Si Pallas la Deesse aux yeux pers éclairans,
N'eust pensé à leur faict, retenant dauantage
La nuit dessus la terre, & fermant son passage,
Et l'Aurore gardant souz l'Ocean là bas
De peur qu'elle sortist, & ne permettant pas
D'atteler à son char ses cheuaux aux pieds vistes
Lampus & Phaëton, ny sortir de leurs gestis.

Adoncques Vlysses rompant ce doux repos
Vint à Penelopee entamer ces propos.
O femme, ce n'est pas la fin de nos miseres,
Nous aurons bien encor du mal & des affaires,
Il me reste à passer des hazards bien diuers,
Le bon Tiresias me le dit aux enfers
Lors que i'y descendy, pour dessus le passage
De mes gens & de moy entendre son presage.
Mais allons nous coucher, afin que nous passions
Le reste de la nuit, & nous resiouyssions
Souz le plaisant sommeil. Alors l'Icarienne,
Toutes & quantes fois que la volonté tienne
Sera de te coucher, ton lit sera dressé,
Puis que les Dieux benins t'ont si bien adressé
Que de reuoir en fin ta maison desirable,
Et d'estre retourné en ta patrie aymable.
Mais si tu sçais, & Dieu t'a voulu aduertir
De ce qu'il te conuient par cy apres patir,
Cy auroit danger aussi que ie le sceusse?
Ne seroit-il pas mieux que tu ne me le teusse?
Raconte le moy donc. A ces mots Vlysses.
Pourquoy me presses-tu, pauurette que tu es,
De te dire cela? Es tu si curieuse
Que de vouloir sçauoir ma fortune ennuyeuse?
Ie te la diray donc contentant ton desir,
Encor que toy ny moy n'y aurons grand plaisir.
Le Prophete me dit qu'il falloit que i'allasse
En pays fort loingtains, & que ie me meslasse
Parmy peuples diuers, & n'oubliasse point
Vn auiron en main, le portant en ce poinct
Tant que i'eusse attrapé des terres ignorantes
Du faict de la marine, & des barques courantes.

Sur le profond des eaux, n'ouyrent onc nommer
Ce qui faict les vaisseaux voler dessus la mer,
Cordages, auirons, rames, & voiles belles
Qui poussent le nauire, & qui luy seruent d'aisles,
Et ne sçauent que c'est que de saller la chair.
Et qu'en continuant, me dit-il, à marcher,
Viendra quelqu'vn vers moy, qui dira que ie porte
Vn gentil euentail sur ton espaule forte,
Nommant ainsi ma rame : en terre il conuiendroit
Ficher mon auiron, & puis il me faudroit
Soudain sacrifier à Neptun fils de Rhee,
Vn agneau, vn sanglier à la hure miree,
Et en vn Toreau encor. Puis il me dit ainsi,
Qu'il me faudroit de là m'en reuenir icy,
Ou ie sacrifirois à la trouppe immortelle
De tous les Dieux du Ciel, vne hecatombe belle.
Et que la mort debile en fin m'attrapperoit
Du costé de la mer, d'vn qui me frapperoit,
Mais que ce ne seroit qu'en extresme vieillesse,
Et mon peuple viuroit en paix & en liesse.
Voila comme il me dit ma mort & mon destin,
Et ce qui me deuoit aduenir pour certain.
Puis que les puissans Dieux, dit la sage Princesse,
T'asseurent d'arriuer en extresme vieillesse,
Nous deuons esperer que tu te sauueras
Des dangers que tu cours & les eschapperas.
Pareils discours tenoient Penelope & Vlysse.
Tandis Eurynomé & la vieille nourrice
Dressoient le lit en hault, aux rais, à la clarté
Des torches & flambeaux? quand tout fut apresté
La vieille se retire, & l'autre chambriere
En leur chambre les mene & porte la lumiere

Leur eclairant deuant. Entrez dedans qu'ils sont
Elle se retira: & eux soudain s'en vont
Renouueller le droit & reprendre le gage
Des anciennes loix du premier mariage.
La danse au mesme temps commença de cesser,
Eumæe & le bouuier quitterent le danser,
Si fit Telemachus, & lassez s'endormirent,
Et le mesme apres eux toutes les femmes firent.
Mais le Roy & sa femme ayans à grand plaisir
De mille embrassemens contenté leur desir,
Se remirent encor' aux discours, aux paroles.
La Reyne luy contoit les insolences folles
Que ces Princes auoient faictes en sa maison,
Consumans tout son bien, égorgeans sans raison
Ses vaches, ses brebis, mettans ses vins en perse.
Vlysses luy narroit sa fortune diuerse,
Comme à beaucoup de gens il auoit apporté
Du mal, de la trauerse, & que de son costé
Il n'en auoit eu faute, & la fille d'Icare
En ses discours prenoit vn contentement rare,
Et son œil ne fut onc de sommeil agraué,
Ne se laissa fermer qu'il n'eust tout acheué.
Son commencement fut, comme au partir de Troye
Il mit quelques citez des Cicones en proye
Comme il vit puis apres estant échappé d'eux
Des Lotophagiens le pays oublieux,
Luy conta du Cyclops, du hideux Polypheme,
Comme il mangea ses gens en sa presence mesme,
Et comme il s'en vengea: de quel bon traittement
Le receut Æolus, & fauorablement
Son vent luy departit, qui luy fut si propice,
Qu'il estoit de retour sans l'extresme auarice

De ses gens indiscrets, comme il s'en courrouça,
Et comme la tourmente en la mer le poussa,
De la façon qu'il prit terre en Lestrigonie,
Où il vit submerger toute sa compagnie,
Sa nef seule eschappa : Les ruses de Circé,
Et comme il descendit en l'Auerne poissé
Y vid Tiresias, & les Princes de Grece
Ses cheris compagnons, que la Parque traistresse
Auoit là faict passer : comme en ce pays là
Il vit sa mere mesme, & à elle parla.
Il ne mit en oubly les chansons des Syrenes,
De Scylle & Charybdis les roches inhumaines,
Comme il les eschappa par hazard nompareil,
Et le malheur qui vint des vaches du Soleil,
Qu'à leur occasion Iupiter mit en poudre
Son malheureux vaisseau des éclats de son foudre,
Submergeant ses amis, luy nageant se sauua,
En l'isle d'Ogygie à peine se trouua
Où il fut retenu de Calypso la belle
Qui faire le vouloit de nature immortelle,
S'il vouloit l'espouser : Comme elle le flatta
Longuement, mais tousiours ferme il luy resista:
En fin vint en Corfou, où les gens l'honorerent
Ainsi que quelque Dieu, escorte luy donnerent
Pour trauerser la mer, chacun sa nef chargeant
De presens precieux, d'habits, d'or, & d'argent.
Comme il fut venu là, le sommeil sur luy tombe
Et luy serre les yeux, Vlysses y succombe,
S'endort profondement, & luy font treue ainsi,
Les pensers, les trauaux, le chagrin, le soucy.
Mais Pallas aux yeux pers ce-pendant qu'il repose
A son aise endormy, pense bien autre chose:

Car comme il pensoit estre au comble de son bien,
Plongé dans les plaisirs, voicy qu'en moins de rien
Elle tire des eaux l'Aurore matiniere
Pour donner aux mortels le bien de la lumiere.
Vlysse la sentant se leue vistement,
Donne à Penelopé cet aduertissement.
Femme, iusques icy personne ne se treuue
Qui ayt, comme nous deux, esté mis à l'espreuue:
Tu as en m'attendant force ennuy supporté,
D'autre-part, Iupiter & les Dieux m'ont ietté
En beaucoup de tourmens, m'ont liuré forte guerre,
Et m'ont fermé long temps le retour en ma terre.
Or puis que nous voicy, suiuant nostre desir,
En nostre lit reioints auec tresgrand plaisir,
Pren soin dans la maison de la mesnagerie,
Et quant à nos troupeaux, dont extreme turie
Ont faict les poursuiuans, i'ay en moy arresté
D'en aller prendre ailleurs certaine quantité.
D'autre costé les Grecs, s'ils nous sont equitables,
En fourniront leur part pour remplir nos estables.
Or ie m'en vay aux champs mon pere visiter,
Qui, à ce que l'on dit, ne faict que s'attrister,
Ie te veux ce-pendant faire vne remonstrance,
Bien que tu aye assez d'esprit & de prudence,
Sitost qu'il sera iour sans doute l'on sçaura
Le meurtre de ces gens, & le bruit en courra
Par toute la cité. Tien toy sur toute chose
Et tes femmes & toy dans la maison bien close,
Ne parle, ne respons, ne t'enquiers nullement
A homme que ce soit. Il dit, & vistement
Ses armes endossa de beauté nompareille,
Telemachus appelle, & Eumaeus réueille

Auec Philætius, leur dit de se vestir
De leurs armes soudain, & qu'il falloit sortir:
Ils ne font nul refus, de leurs armes se vestent,
Les portes font ouurir, en campagne se iettent.
Il faisoit desia clair, mais Minerue tendit
Vn nuage autour d'eux, & dehors les rendit.

Fin du vingt-troisiesme Liure.



LE VINGT-QVATRIESME ET DERNIER LIVRE DE l'Odyssee d'Homere.

ARGVMENT.

MErcure conduit les ames des poursuiuans occis aux enfers. Quelques discours desdites ames. Celle d Amphimedon raconte à celle d'Agamẽnon comme Vlysses les a faict mourir. Vlysses se dissimule du commencemẽt à Laertes son pere, puis se dõne à cognoistre. Tumulte s'esleue en Ithaque pour la mort des poursuiuans, où Epitheus pere d'Antinoüs se faict chef de la faction, sort auec troupe des habitans pour aller tuer Vlysses chez Laërtes. Ils combattent, est tué par Laërtes. Vlysses les met en route, & voulant poursuiure la victoire Pallas le retient, qui les accorde & faict paix entre luy & ses sujets.

AVTRE SOMMAIRE.

Le tumulte en Ithaque, on vient aux mains. La paix
Entre Vlysse & les siens est faicte pour iamais.

MAis le Cyllenien touchoit les esprits pasles
Des poursuiuãs occis aux riues infernalles,
Il tenoit en sa main sa belle verge d'or
Dont il endort les vns, & les autres encor
Réueille comme il veut. Il mene ceste bande
Qui le suit, de bruit pleine & d'émotion grande.

Tout ainsi que l'on voit dans le creux d'vn rocher
Force Chauue-souris qu'on a faict trebucher,
Fremir & faire bruit, & au pris qu'on les presse
Cà & là voleter en multitude espaisse:
De mesmes ces esprits fremissans rauquement
Apres le fils de Maie alloient confusement,
Et le Dieu non mauuais marchant deuant, leur mõstre
La voye & le chemin. Ils vont à la rencontre
Du flux de l'Ocean, & vont outre passant
Du roc Leucadien le sommet blanchissant,
Penetrent du Soleil les portes reculees
Et du sommeil blaffard les nations voilees,
Puis sur vn pré herbu aussi tost sont venus,
Où les esprits des morts, simulacres menus,
Leur demeurance font. Là estoient du Pelide,
De son cher Patroclus, & du preux Nestoride
Les esprits deliez, celuy d'Aiax aupres,
Qui estoit le plus fort & le plus beau des Grecs,
Horsmis Achilles seul, auec qui se r'allie
Celuy d'Agamemnon plein de melancolie,
Et à l'entour de luy tous ceux qui souz l'effort
Du perfide Ægysthus endurerent la mort.
Auquel ainsi premier l'esprit du magnanime
Achilles: Fils d'Atreus, nous t'auons en estime
D'estre le plus chery du puissant Iupiter,
Dessus tous les Heros qu'on sçauoit habiter
Sur la terre pour lors, pource qu'à ta puissance
Infinité de gens rendoient obeissance:
Mesmement les plus forts, quand nous estions aupres
Des portes d'Ilion, où le peuple des Grecs
Endura tant de maux, & là le deuoit prendre
Certainement la mort, dont ne se peut defendre

Nul au monde viuant, & à ma volonté
Que la mort t'eust alors deuant Troye emporté
Comblé de tant d'honneur, dont en toute abondance
Tu auois parmy nous entiere iouyssance:
Où tous nous autres Grecs t'eussions faict vn tombeau
Comme à nostre Empereur, & magnifique & beau,
Pour seruir à ton fils de gloire perdurable.
Mais sans doute c'estoit qu'vne mort miserable
Te deuoit attrapper. Auquel Agamemnon.
O fils de Peleus d'vn immortel renom,
Que ie t'estime heureux d'auoir esté la proye
De la mort qui prend tout deuant les murs de Troye,
Et loing de ton pays, de ce que les plus forts
Des Troyens & des Grecs aupres de toy sont morts
Combattans à l'entour, & tu estois à terre
De ton long estendu, de cheuaux ny de guerre
Nullement soucieux, ce-pendant nous estions
Attaquez au combat: sans cesse combations
Tant que le iour duroit, & nos mains acharnees
Ne se fussent iamais de l'estour destournees,
Sinon que Iupiter, se mettant au deuant
Ne nous eust separez d'vn tourbillon de vent:
Nous te prismes alors, aux vaisseaux t'emportasmes
T'ayant tiré des coups, sur vn lict te iettasmes
Apres auoir ton corps laué premierement,
Puis oint & enbaumé d'vn tres-riche oignement.
Or à l'entour de toy les Princes Grecs en armes
S'estans coupé le poil fondoient en chaudes larmes:
Quand ta mere accourut au bruit inesperé
De ce triste accident, hors du flot azuré,
Et les Nymphes des eaux pres d'elle se rendirent.
Vn son sort de la mer, les Grecs qui l'entendirent

En eurent telle peur, qu'en fuitte ils se mettoient,
Et dans leurs creux vaisseaux en foule se iettoient,
Sans que le vieux Nestor prince d'experience,
Et dont auoit tousiours paru la grand' prudence
Iugeant ce que c'estoit, en ces termes exprés
Les retint sagement. Demeurez fils des Grecs,
Ne fuyez Argiens, sans doute c'est sa mere
Que suit mainte Deesse & Nymphe mariniere
Qui s'en vient voir son fils hors des flots azurez.
Il dit, & tous les Grecs resterent asseurez.
Alors du Dieu marin les filles t'entourerent,
Et miserablement autour de toy pleurerent,
De robes qui iamais ne s'vsent se vestans,
Les neuf Muses aussi à ta mere assistans
Fort pitoyablement de voix alternatiues
Lamentoient dessus toy leurs querelles plaintiues.
Nul des Grecs, quel qu'il fust, ne put là demeurer
Qui se pust retenir de plaindre & de pleurer,
Tant les auoient émeus les Nymphes immortelles.
Durant dix & sept nuits tousiours continuelles,
Et par autant de iours tristes & soucieux
Nous pleurasmes sur toy autant hommes que Dieux,
Iusqu'au dix & huictiesme. Alors nous te brulasmes,
Et dessus le bucher ardant, nous égorgeasmes
Les vaches au poil noir & les grasses brebis:
Tu brulois ce-pendant dans les propres habits
Des Dieux, dans force vnguent de prix inestimable,
Et dans force miel doux. Lors maint prince honorable
D'entre le peuple Grec se rua tout armé
Tant à pié qu'à cheual, sur le tas allumé
Tandis que tu brulois, & au dedans des bandes
On ouyt retentir lamentations grandes.

Or si tost, Achilles, que l'ardant element
De Vulcan, eust destruit ton corps entierement,
Dés le matin les os tous blancs nous recueillismes,
Et dans vn doux vnguent & du vin pur les mismes:
L'vrne pour les loger ta mere la donna,
C'estoit vn vase d'or qu'autresfois façonna
L'industrieux Vulcan, & Denys, disoit elle,
Luy en auoit faict don. Dans ceste vrne si belle
Tes os furent posez, ô Heros renommé,
Et ceux de Patroclus ton amy tant aymé
Furent meslez parmy, mais on ne fit le mesme
De ceux d'Antilochus, que d'amour tant extreme
Tu affectionnas durant ta vie, & plus
Que tous les autres Grecs, estant mort Patroclus,
Car on les mit à part. Alors toute l'armee
Des Gregeois belliqueux contre Troye animee,
A l'entour de vos os fit dresser vn tombeau,
Honorable, superbe, & magnifique & beau,
Aupres de l'Ællespont sur son hautain riuage,
Afin que les passans faisans quelque voyage,
Tant de ceux qui sont nez, que de ceux qui viendroiët
Le vissent de la mer, au prix qu'ils vogueroient.
Ta mere puis apres requit en ta memoire
A tous les puissans Dieux de beaux prix de victoire,
Afin d'en honorer les principaux des Grecs
Qui combatoient autour. I'en ay veu à plus pres
Des plus beaux de la terre, & où force ieunesse
Estalloit à l'enuy sa valeur & proüesse,
Quand quelque Roy mouroit, mais iamais ie n'en vy
De pareils à ceux là, tu eusse esté rauy
Si tu eusses pu voir la grandeur, l'excellence
Des ieux & des combats, & la magnificence

Que ta mere Thetis au pied d'argent & beau
Fit faire à ton honneur autour de ton tombeau,
Tant tu estois chery de la troupe immortelle.
Ainsi, quoy que tombé souz la parque cruelle,
Tu ne te vois frustré du bien de ton renom:
Ains à iamais viura la gloire de ton nom,
O vaillant Achilles. Mais moy, que me profite
D'auoir esté le chef d'vn si braue exercite,
Et quelle volupté me reuient d'auoir mis
Troye à sac, & deffaict vn millier d'ennemis?
Si Iupiter m'auoit tramé en sa colere
Vne si triste fin, qu'vne femme adultere,
Vn perfide Ægysthus dessouz vn traistre effort
Tant malheureusement me renuersassent mort?
Ils deuisoient ainsi, quand aupres d'eux arriue
Mercure, conduisant dessus la pasle riue,
Des pauures poursuiuans les desolez esprits
Qu'Vlysse auoit deffaits. Eux les voyans, surpris
De grand estonnement, ceste ieunesse admirent,
Et pour sçauoir que c'est vers eux vistement tirent.
Dés qu'ils furent aupres, l'ame d'Agamemnon
Recogneut tout soudain celle d'Amphimedon
Le fils de Melanthee: car allant en Ithaque
Il n'auoit point d'autre hoste. Ainsi donc il l'attaque.
Amphimedon, qui faict que descendiez ainsi
Du regne de là hault en ce triste & noircy.
Tant de beaux ieunes gens, & d'aage tout semblable?
Ie croy que qui voudroit faire vn chois agreable
D'vne belle ieunesse. & d'hommes vertueux
Dans toute vne cité, ne choisiroit pas mieux.
Seroit-ce que Neptun bouleuersant ses ondes
Vous auroit renuersez souz les vagues profondes?

Ou de mauuaises gens vous auroient-ils meurtris
Combattans dessus terre, apres vous auoir pris
Vos brebis & vos bœufs? ou, faisans resistence
Contre vos ennemis, pour la iuste defence
De vostre cher pays, de vos femmes aussi
Qu'on vouloit enleuer, estes vous morts ainsi?
Satisfais en cela, s'il est en ta puissance,
Ton hoste & ton amy. N'as-tu point souuenance
Que ie logeay chez vous quand i'allay recercher
Le prudent Vlysses auec mon frere cher
Le preux Menelaüs, d'abandonner sa terre
Et de monter sur mer, compagnon de la guerre
Qu'on alloit faire à Troye? Ausquels Amphimedon,
Ie m'en souuien fort bien, ô grand Agamemnon,
Et te conteray bien la funeste aduenture
Qui nous a faict tomber dessouz ceste mort dure.
Tout tant que tu nous vois accoustrez en ce poinct,
La femme d'Vlysses qui ne reuenoit point
Nous recerchions d'amour, mais la fine & couuerte
Ne nous esconduisoit de façon toute ouuerte,
Ces nopces ne semblant auoir à contre-cœur,
Et ne les parfaisant. Nous tramant dans son cœur
Vn mortel repentir, & pour pretexte & voile
De ses dilayemens, elle auoit vne toile
Outre mesure grande, & fine extremement,
Qu'elle auoit commencé de tixtre excellemment.
Surquoy elle nous dit: Princes de grand lignage
Qui or' me recerchez de second mariage
Pource qu'Vlysse est mort, ie vous prie attendez,
Ne precipitant point ce que vous pretendez,
Tant que i'aye acheué pour euiter la perte
De ma laine & mon lin, la robe qu'à Laërte

I'ay entrepris de faire en cet ouurage icy,
Afin de l'honorer, lors qu'au tombeau noircy
Il sera deualé, de ceste couuerture,
Et vestement de deuil: de peur que d'auenture
Quelque Dame en courroux ne me donnast le tort
D'auoir enseuely vn si grand prince mort,
Et si plein de moyens sans vn drap honorable.
Elle nous amusoit de parole semblable,
Et nous y donnïons foy. Ainsi elle tissoit
Son ouurage de iour, mais elle en depessoit
Tant qu'elle en auoit faict de nuit à la chandelle,
Et par trois ans entiers dura sa grand cautelle.
Mais sur le quatriesme an, que les temps & les mois,
Les heures & les iours finirent vne fois:
Nous fusmes aduertis d'vne certaine femme
Qui sçauoit tout le cas, de sa trompeuse trame,
Et dans sa chambre entrez la prismes sur le faict.
Ainsi fut à la fin son ouurage parfaict,
Ne pouuant plus fuir, qu'elle monstra semblable
Aux rais esblouyssans du Soleil admirable,
Ou à ceux de la Lune. En la mesme saison
Ie ne sçay quel malheur amene en sa maison
Son mary Vlysses, qui de prime arriuee
Voulut se retirer en la maison priuee
Du pastre de ses porcs, & tout au mesme instant
Son fils fut de retour sur son vaisseau flottant
De Pyles, de Nestor. C'est là qu'ils complotterent
Le malheur, que depuis fiers ils executerent
Dessus les poursuiuans. Car l'ayans arresté,
Ils s'en vindrent soudain tous deux en la cité,
Le fils le beau premier, & apres luy son pere
Qu'vn porcher amena, ce sembloit de misere,

Et d'aage tout courbé, habillé pauurement
S'appuyant d'vn baston tellement quellement
Deffaict & deguisé ce qui se pouuoit estre,
Si bien que nul de nous ne le put recognoistre,
Non mesmes les plus vieux, mais fols que nous estions
Nous luy disions iniure & encor le bations,
Et il enduroit tout, souffrant en patience
Mesme dans sa maison nostre extresme insolence.
Mais quand la sage fille au puissant Iupiter
Le vint à la parfin contre nous exciter,
Et que Telemachus toutes ses armes fortes
Eut osté de la sale, & rembarré les portes,
Au signal que son pere auec luy accorda,
Il vint trouuer sa femme, & luy persuada
De nous metre en auant les fatales sagettes.
Et le ieu du fort arc & des claires bouclettes,
L'introuë premier de nostre proche mort.
Mais personne de nous ne put estre si fort
De pouuoir bander l'arc, tant nos bras imbecilles
Estoient à ce mestier & lasches & debiles.
Or quand ce vint au tour d'Vlysses de l'auoir
Ce qu'il desiroit fort, faisant tout son pouuoir
De l'auoir quoy qui fust : nous vsions de menace
Que lon ne luy donnast : mais de force & d'audace
Son fils luy fit porter. Alors tres-aysement
Il vint à bander l'arc, passa facilement
Les fleches par les trous. puis de grande secousse
Il se ietta en place, espandit de la trousse
Les mortiferes traits, sur l'arc les atteinta,
Et le premier de tous Antinous ietta
En terre roide mort, puis tira sur les autres
Prenant bien sa visee, & la plus-part des nostres

Tumboient dessous ses coups: Chacun bien se doutoit
Que quelqu'vn des haults Dieux l'aydoit & l'assistoit,
Pour ce qu'en moins de rien dessous leur vaillantise
Toute ceste Ieunesse à dure mort fut mise,
On n'oyoit que souspirs, leur teste chanceloit
Desous les coups mortels, & le sang decouloit
Par tout sur le paué, spectacle lamentable.
Voila, Agamemnon, nostre fin miserable,
Et nos malheureux corps gisent confusement
Espars par la maison, sans aucun ornement:
Pource que nos amis desquels chacun ignore
Ce sinistre accident, ne sont venus encore
Redemander nos corps, ne les ont enleuez,
N'ont nettoyé le sang, ne les ont pas lauez,
Et n'ont versé desus leur pleintes lamentables,
Qui est l'honneur dernier des deffuncts miserables.
Alors Agamemnon: Que bienheureux es tu
Posedant vne femme accomplie en vertu,
O prudent Vlysses, Point n'a esté trompee
Ton amitié premiere en ta Penelopee,
Elle a gardé son cœur sans reprehension,
Elle n'a destourné de toy l'affection
Dont t'auoit espousé sa premiere ieunesse.
Aussi son beau renom en durera sans cesse,
L'honneur de sa vertu iamais ne perira,
Et de Penelopé vn poëme se fera
A la posterité de duree eternelle.
Mais de Clytemnestra, iamais ne sera telle
La reputation, ayant osé tramer
La mort à son mary qu'elle deuoit aymer
Commettant felonie. Aussi à ceste femme
Vn poëme se fera remply de tout diffame,

Car dessus tout son sexe elle a totalement
Mis vn grand des-honneur, aux chastes mesmement
Ils deuisoient ainsi dans l'auerne effroyable
Sous les obscuritez de la terre habitable.
Mais Vlysse & ses gens sortis de la cité
Vindrent tout aussi tost dans le champ habité
Du vieillard Laërtes, qu'auec trauail extresme
Il auoit agencé & cultiué luy mesme,
Là sa maison estoit autour d'elle estoient mis
Bancs de tous les costez & sieges infinis,
Sur les vns ses vallets venoient leur repas prendre,
Sur les autres apres ils se venoient estendre
Pour reposer là nuit. Or aupres du vieillard
Vne Sicilienne auoit fort bonne part
Aagee extremement, au reste femme habile,
Qui le traitoit tres-bien, ainsi loing de la ville,
Et auec vn grand soing. Estant là paruenus
Vlysse à ses pasteurs ces propos a tenus
Et à son fils ausi. Allez vous en m'attendre
Au logis de mon pere, & ne faillez de prendre
Le meilleur des pourceaux, de soudain l'egorger,
Et de nous aprester vistement à manger
Quant à moy, ie m'en vois essayer si mon pere
Me recognoistra point: car ie me delibere
De le tenter vn peu, auoir le passe-temps
De le faire debatre, & voir si le long-temps
Que i'ay esté absent aura de sa notice
Pu du tout effacer les traits de son Vlysse.
Ce disant, il donna ses armes à ses gens
Et eux vers le logis tournerent diligens
Luy deuers le verger en diligence tire
En dessein dessayer ce qu'il venoit de dire,

Il ne rencontra pas descendant, Dolius
L'ancien iardinier, ny ses enfans non plus,
Ny pas vn de ses gens, aux brossailles voisines
Ils s'en estoient allez pour couper des espines
Et boucher le verger, & le vieillard soigneux
En trauaillant toujours, alloit au deuant d'eux
Dans le plaisant verger, tout le long d'vne sente,
Vlysses le trouua, qu'il nettoyoit vne ante,
Il estoit habillé pour lors fort pauurement,
D'vn dechiré, fort sale, & vieux accoustrement
De ses iambes autour il auoit la gamache
Liee estroittement, faicte de peau de vache,
Et des gans de cuir fort, afin de destourner
Les ronces qui pourroient ses mains egratigner:
Vn chapeau d'vne peau d'vne chieure velue,
Tesmoins de sa tristesse & peyne continue
Quand Vlysses le vid si rompu si cassé,
De vieillesse & de mal si maigre & harassé
Il ne se put tenir de plorer en soy mesme
Sous vn poirier à part, pour le regret extreme
Qui luy serroit le cœur. Ne sçauoit bonnement
S'il deuoit accourir à luy hastiuement,
Le baiser, l'embrasser, & de son arriuee
Luy conter la façon de premiere abordee,
Ou bien si parauant il l'interrogeroit
Et sans se declarer si tost, le tenteroit
Il luy sembla meilleur d'vn peu se contrefaire
Et de propos couuerts à son dessein l'attraire
Sur cela resolu à son pere il s'en va
Tout droit sans plus tarder, en tel point le trouua
Que le visage en terre il dechaussoit vne ante
Adonc à l'improuiste à luy il se presente,

Et luy tient ces propos : certes gentil vieillart
Tu entens comme il faut, l'agriculture, & l'art
De bien faire vn verger, outre la vigilance
Tu ne manques ie croy de bonne experience:
Ie ne voy plante icy, ne vigne, n'oliuier:
Car i'ay pris garde à tout) ne figuier, ne poirier.
Non mesme les careaux de tout ce iardinage,
Que tout ne soit tenu en tresbon labourage,
Et bien entretenu. Mais te disant vn cas,
Pren l'en gré ie te prie & ne te fache pas:
Tu n'as comme il faudroit soucy de ta personne,
Ta vie ainsi qu'elle est n'est seante ne bonne,
Tu traines ta vieillesse vn peu trop rudement,
Tu es sale & crasseux, & cest acoustrement
Ne t'est pas honorable. Or n'est-ce que ie pense
Que ton maistre ayt de toy trop grande negligence,
Pource qu'à ta façon tu ne me semble poinct
Vn esclaue vn valet, mais parois de tout point
Ou vn Prince, ou vn Roy, tel de port, tel de grace
Lors que sorty du bain magistale la face
Il se va mettre à table, & puis donne ses yeux
Au sommeil, comme font la plus part des gens vieux:
Or dy moy, ie te pry, de qui es tu aux gaiges,
Et de qui dresses-tu ces plaisans Iardinages?
Et ne me trompe point, affin qu'asseurement
Ie sçache si ie suis arriué iustement
Ou ie te diray bien: C'est en Ithaque, comme
J'ay esté aduerty de ie ne sçay quel homme
Que ie viens de trouuer, & qui certainement
Comme il me semble aduis n'a grand entendement.
Car presqu'il n'a pas eu l'asseurance d'attendre
Que ie parlasse à luy; m'entendant, de comprendre

Ce que ie luy disois, ne respondre à demy
De ce que ie voulois sçauoir d'vn mien amy,
S'il estoit vif ou mort: pour ce que ie desire
Sçauoir ce qui en est. Car ie te veux bien dire
S'il te plaist m'escouter, qu'autresfois i'ay logé
Vn homme en ma maison, qui a fort voyagé,
Qui m'a esté si cher & si recommandable
Que ie ne pense point qu'amy tant agreable
Me visite iamais. Il estoit, ce disoit,
D'Ithaque, & si son pere appeller se faisoit
Laërte Arcesides. C'est celuy là, mon pere,
Que ie menay chez moy, luy fis tres bonne chere,
Le chery, l'embrassay, l'acceuilly sur tous ceux
Qui m'estoient venus voir: Luy fis de precieux
Et de riches presens, pour gaige & témoignage
Et de nostre amitié & de nostre hostelage:
Comme, de sept talents d'or tres-bien façonné,
D'vn grand vase d'argent, bien graué, bien tourné,
De douze beaux manteaux, de douze camisoles,
Tel nombre de tapis, & tel de tauayoles,
Quatre femmes aussi exquises en beauté,
Telles qu'il les voulut prendre à sa volonté.
Le vieillard tout esmeu, de pleurs la face pleine,
Mon bon amy, dit-il, c'est chose tres-certaine
Que tu es arriué au lieu que l'on t'a dit.
Mais des hommes mechans asteure y ont credit,
S'y sont fortifiez: En vain comme ie pense
Tu as fait tes presens, n'en atten recompense.
(Car l'homme que tu dis n'est encor arriué,
On ne sçait où il est) Si tu l'eusses trouué
Icy en sa maison d'Ithaque, plein de vie,
Certes tu n'aurois pas perdu ta courtoisie,

Chargé de riches dons il te renuoyeroit,
Ne seroit pas ingrat, & recompenseroit
Ton hospitalité: Car celuy qui commence
Reçoit de son bien-faict en fin la recompense.
Mais dy moy verité, y a til longuement
Que celuy que tu dis aymer si cherement
Logea en ta maison, ce mien fils miserable
Si iamais il en fut, que le sort deplorable
A exposé en proye aux poissons sous les eaux,
Ou bien dessus la terre aux bestes, aux oyseaux,
Si loin de ses amis, & de sa terre chere,
Et n'a esté pleuré de pere ny de mere
Qui l'ayent engendré, dessus son corps versans
Pour son dernier honeur le precieux encens:
Penelopé non plus son espouse amiable
Ne l'a point lamenté comme il est conuenable,
N'a ietté sur son lict ses regrets ennuyeux,
Et comme on faict tousiours, n'a point fermé ses yeux.
Mais es tu de contree ou proche ou eslognee?
De quelle ville es tu & quelle est ta lignee?
La nef qui t'a conduit & tes amis aussi
Où a-telle pris terre? est-telle loin d'icy?
Ou bien aurois-tu point entrepris ce voyage
Pour faire la traffique, en vn vaisseau de louage,
Qui t'ayant dechargé auroit repris le vent?
A ces mots Vlysses d'vn parler decevant,
Ie te diray le vray, ie suis fils d'Aphidante
Le Polypemonide, & ie suis d'Alybante,
Mon pere est Roy de là, i'ay nom Hiperitus,
Mes vaisseaux ont esté de l'orage batus,
I'ay failli mon chemin, & contre mon enuie
Suis abordé icy, venant de Sicanie,

Mon nauire est au bout de ce champ, escarté
De mes autres vaisseaux, & loin de la cité.
Mais il y a cinq ans que de mon territoire
Vlysses debarqua, si i'ay bonne memoire,
Et comme le pauuret se mettoit sur les eaux
A sa dextre voloit nombre de bons oyseaux
Desquels il receuoit vne alaigresse extreme
Car il les reputoit pour bon heur, & moy mesme
M'en resiouissois fort: Car i'esperois vn iour
Le voir en sa maison d'Ithaque, de retour,
Ou il me receuroit, ou sans feintise aucune
De reciproques dons nostre amitié commune
Seroit renouuellee. Ayant ainsi parlé
Le bon homme se vit de tristesse accablé,
Comme s'on l'eust couuert de quelque noire nue,
Et à terre prenant de la poudre menue
Ardante du Soleil, sur son chef blanchissant
A deux mains l'espandoit, griefuement gemissant.
Vlysses ne peut lors se tenir dauantage,
Ains il sent là dedans bouillonner son courage
De pitié de son pere, vn soufle vehement
Luy monte des nareaux: Il court hastiuement,
Il le baise, il l'embrasse, & d'vne ardeur extresme.
Mon pere, me voicy, C'est cest Vlysses mesme
Que tu desire voir il y a si long temps,
Me voicy de retour à la fin de vingt ans
Dans nostre cher pays. Mais ie te suply cesse
Tes larmes & tes pleurs, tes cris & ta tristesse.
Ie te dis en vn mot, I'ay mis en la maison
Les poursuiuans à mort, I'ay tiré la raison
De leurs méchancetez & de tant d'insolence
Qu'ils cõmettoient chez nous, i'ay pris digne vengeãce.
A ces

A ces mots Laërtes. S'il est comme tu dis
Que tu sois de retour & que tu sois mon fils,
Monstre m'en maintenant quelque marque & indice.
Volontiers, luy dit-il, voy ceste cicatrice
Qu'vn grand Sanglier me fit sur Parnasse autresfois,
Comme nous le chassions à force dans les bois.
Ma mere & toy alors m'enuoyastes, mon pere,
Deuers Autolychus le pere de ma mere
Tant pour le visiter, que de luy receuoir
Les dons qu'il me promit vn iour qu'il vous vint voir.
Mais ie te monstreray encor pour tesmoignage
Certains arbres fruitiers dedans ce Iardinage
Lesquels tu me donnas, petit ie te suiuois
Par le iardin par tout, & tu me les nommois.
Ce sont treize poiriers, dix pommiers, & quarante
Figuiers, pour des augeons tu m'en promis cinquante,
Tu les nommois ainsi, chascun d'iceux estoit
De fertile raport, infini fruit iettoit,
Se chargeant de raisins, en la saison d'Autone
Que le ciel les thresors de ses pluyes nous donne.
Il acheuoit de dire: A ce souuenir doux
Le vieillard tressaillit du cœur & des genoux,
Recognoissant fort bien & l'enseigne & l'indice
Que luy auoit donnez le magnanime Vlysse.
Alors à corps perdu il court à son enfant,
Luy ouure les deux bras, le serrant, l'embrassant,
Il pleure de plaisir & de ioye se pasme.
Vlysses le soustient, car presqu'il rendoit l'ame,
Puis quand il eut vn peu rappellé ses esprits
Ces mots il prononça de transport tout surpris.
O pere Iuppiter, vous estes certe encore
Des dieux dedans le Ciel que maint-bel astre dore,

Si ces mechant sont morts, s'ils ont esté traittez
Comme il appartenoit à leurs meschancetez.
Mais il y a danger qu'à ces promptes nouuelles
Ne se ruent icy les citadins rebelles,
Et n'enuoyent encor' barques & messagers
Par la Cephalenie accourir aux dangers.
A cela Vlysses. Non, vy en asseurance,
Repose toy sur moy, & n'entre en deffiance.
Allons en la maison qui est dans le verger,
Là mon fils nous attend, qui apreste à manger
Auec Philætius & le porcher Eumæé,
Ils s'en vont la dessus, & à leur arriuee
Trouuent Telemachus & les deux pastres chers,
Le bouuier le porcher, assaisonnant les chairs,
Et apprestans le vin. Or la Sicilienne
Prend tandis Laertes, droit vers le bain le mene
Le laue, le nettoye, & l'oint finallement
d'vn huille pretieux : luy donne vn vestement
Et magnifique & beau. Pallas est là presente
Qui la taille luy croist, la maiesté augmente
Au Roy des nations: finalement l'a faict
Plus dispost & plus gay, plus gras & plus refaict.
Tel il monte du bain, son fils qui le regarde
S'en esmerueille fort, va vers luy, & ne tarde
Le voyant tel qu'vn Dieu, de luy parler ainsi.
Mon pere, pour le vray quelque dieu est icy
Qui t'a tout raieuny, accreu, rendu en somme
Et plus grand & plus fort. Adoncques le bon hõme.
Que le bon Iuppiter, Apollon l'immortel,
Et la sage Pallas, ores me fissent tel
Que i'estois quand ie pris la Cité de Nerice
Sur le bord de la mer, superbe en edifice,

Des Cephaleniens estant Roy approuué,
Et que le iour d'hyer ie me fusse trouué
Au chasteau auec toy, bien couuert de mes armes:
I'eusse à ces gens donné de si rudes alarmes,
Ie les eusse chargez de tant & tant de coups,
Que ie leur eusse à tous faict plier les genoux.
Ils deuisoient ainsi, les autres apresterent
Le disner cependant, puis de rang se ietterent
Sur les lits arrangez: comme ils estoient assis
Le vieillard Dolius arriue auec ses fils
Tous las & trauaillez: car la Sicilienne
Les auoit appellez: La vieillotte ancienne
Les auoit tous nourris, & auoit grand soin pris
Du bon homme, si tost que l'aage l'eut surpris.
Or comme ils eurent veu Vlysses en presence,
Et l'eussent recogneu presque de souuenance,
Ils resterent debout, tous quasi hors de soy,
De merueilles rauis. Lors Vlysses le Roy
D'vn parler gracieux l'appelle à soy, le nomme
Et ses enfans aussi: sieds toy, sieds toy, bon homme,
Et ne t'estonne plus, nous t'attendons icy
Long temps à pour disner, & tes enfans aussi:
A ces mots Dolius accourt, tressaillant d'ayse,
Luy ouure les deux bras, & l'embrasse & luy baise
Les mains de grand ardeur. Certes amy parfaict,
Tu es, dit-il, venu à nostre grand souhait,
Mais tu nous as surpris, les dieux de ta venue
Eux mesmes ont eu soin, donques ie te salue,
Et les prie humblement pour ta prosperité:
Vy donc en tout plaisir, & me dy verité,
Penelopé t'a elle encor' veu? Le scait elle?
Enuoirons nous quelcun luy dire la nouuelle?

Lors Vlysses le sage, Elle le sçait fort bien,
Mon pere, luy dit-il, & ne seruiroit rien
De la faire aduertir: Lors le vieillard Dolie
Apporte vne escabelle & luysante & polie,
Et à table se met, ses fils semblablement
Viennent à Vlysses, saluent humblement
Et leur prince & leur Roy, dessus ses mains se iettent,
Puis aupres de leur pere à la table se mettent
Ainsi repaissoient ils des viures à foison,
Et de chairs dechargeoient la champestre maison.
Tandis la renommee & disposte & legere
Courut par la Cité, annonceant messagere
Partout deçà delà des poursuiuans meurtris
Le trepas odieux. Adonc chascun s'est pris
A courir vistement, bruits & souspirs s'entendent,
Et deuant le chasteau de tous costez se rendent.
Lors de chasque maison chascun son mort tira:
L'emporta du chasteau puis l'ensepultura.
Mais pour ceux de dehors sur des naufs les chargerent
Et par diuers pescheurs chez eux les enuoyerent.
Puis le cœur accablé de tristesse & de deuil
Ils allerent soudain s'assembler en conseil.
S'estant tous amassez Eupitheus se leue
Et parle aux assistants: car beaucoup il luy greue
De la mort de son fils Antinous le fort,
Qu'Vlysses le premier auoit renuersé mort:
Il en ressent son ame estrangement troublee,
Qui faict que souspirant il dit à l'assemblee.
Certes cest homme icy des long-temps, mes amis,
D'estranges & grands faits s'est beaucoup entremis,
Enuers les Achiens: sur les ondes muables
Il nous a emmenez des trouppes innombrables

D'hommes bons & vaillants. Peris sont ses vaisseaux,
Et tant de braues gens submergez sous les eaux:
De retour, il a mis ceux-cy à mort cruelle,
Des Cephaleniens la fleur plus leste & belle.
Mais mon opinion est qu'on l'aille saisir
Et que lon le preuienne auant qu'il ait loisir
De fuir ou à Pyle, ou de prendre la route
d'Elyde, aux Epeens, nous en aurions sans doute
Vn regret pour iamais, & la posterité
Nous blasmeroit de droit, si nous auions esté
Si lasches, de n'auoir voulu prendre vengeance
D'vn homme qui nous tient vne si grande offence
Si nous ne punissions, par le glaiue tranchant,
De nos freres, & fils l'homicide mechant.
Si cela passe ainsi, non, ie ne veux plus viure,
Mais qu'auec les deffunts au sepulchre on me liure.
Mais allons droit à luy l'en faire repentir,
Et deuant que quelqu'vn coure l'en aduertir.
Ce dit-il en pleurant. Et toute l'assistance
Eut vn grand deuil au cœur. Lors deuant leur presence
Medon vient arriuer du chantre accompagné,
Apres que le sommeil se fust d'eux eslongné,
Ensemble du logis d'Vlysses ils sortirent,
Et deuant l'assemblee aussi tost se rendirent.
Chascun s'esbahit fort, vn grand silence fit,
Lors le prudent Medon à dire ainsi se mit.
Escoutez Ithaquois. Vlysses, (chose vraye)
Sans les dieux n'a point faict vne si grande playe:
I'ay veu visiblement vn Dieu qui l'assistoit
Semblable de tout point à Mentor il estoit.
Ce dieu là, quelquesfois deuant luy faisoit rage,
Apparoissoit visible, & luy donnoit courage:

Quelquesfois çà & là par la sale il alloit,
Et tous les poursuiuans estrangement troubloit,
Qui tomboient roides morts à la premiere atteinte.
A ces propos chascun trembla de grande crainte:
Alors Alitherses sage fils de Mastor
Qui sçauoit le present & le futur encor,
Se leua & leur fit ceste harangue sage.
Itaquois mes amis, cest estrange carnage
Prouient de la malice, & faute de vous tous.
Iamais Mentor ne moy n'auons peu dessus vous
Ceste creance auoir, que vos enfans s'abstinsent
De leur outrecuydance, & leur rage retinsent,
Estans trop insolents fols & intemperez;
Ils ont trop hardiment tous les biens deuorez
D'vne grande maison, pourchassé le diffame
Tant qu'en eux a esté du lit & de la femme
D'vn tres homme de bien, qu'ils pensoient en effect
Ne deuoir reuenir. Or voila, s'en est faict,
Croyez moy à la fin: n'allons point à l'encontre,
Que n'attirions sur nous quelque autre malencontre.
Il leur disoit ainsi, mais la plus grande part
De tant qu'ils estoient là se leue & se depart
En desordre & en bruit, faisans vn grand murmure,
Ils passoient la moitié, la moindre part demeure:
Cest aduis n'estoit pas suiuant leur volonté,
Ils suiuirent plustost le conseil d'Epithé,
Aux armes ils s'en vont, d'impetueuse audace.
Quand chascun fut armé, ils viennent sur la place,
Se mettent en vn corps, Eupitheus estoit
Le chef de la folie, à tous il protestoit
Qu'il feroit de son fils vne rude vengeance.
Mais il n'eut du destin vne telle influence,

Le pauure ne deuoit iamais en reuenir,
Il y prendra la mort plustost que la punir.
Lors la sage Pallas, vers son pere s'aduance,
Pere Saturnien, dont la toute puissance
Surmonte tout pouuoir: ie te suply, dy moy,
Ce que de tout ce-cy tu penses dedans toy.
Les lairras tu entrer en bataille cruelle?
Ou les rendras amis appaisant leur querelle?
A qui le collecteur du nuage noircy,
Fille, dit-il, pourquoy demandes tu cecy?
N'est-ce de ton conseil qu'est de retour Vlysse,
Qu'il a faict de ces gens le digne sacrifice?
Poursuy donc, & fay tout selon ta volonté.
Mais ie te diray bien, puis que tant a esté
Que ces fols se sont veus punis de leur offense
Faisons leur contracter vne bonne alliance:
Qu'il regne quant à luy, & qu'il soit le plus fort,
Nous, donnons à ceux-cy vn oubly de la mort
De leurs freres & fils, & faisons qu'ils s'entrayment,
Ainsi qu'auparauant, que noises ne se sement
Desormais parmy eux, qu'ils ayent desormais
Voire en toute abondance, & richesses & paix.
Ce disant, il emeut Pallas la diligente,
Qui du sommet du Ciel fit soudain sa descente.
Les autres au verger ayans traittez leurs corps,
Vlysses dit ainsi, quelcun sorte dehors
Pour voir s'il ne vient rien. Alors en diligence
Vn fils de Dolius hors la porte s'auance,
Il ne fut pas sorty, qu'il les voit tous marcher
Encontre eux, & desia du verger aprocher.
Lors il tourne tout court, & tant qu'il peut s'escrie,
Le voi-cy tout aupres, Armons nous ie vous prie.

A ces mots, vn chascun se leue vistement,
S'arme en grand diligence, & sans estonnement,
Quatre auec Vlysses, & six fils de Dolie,
Auec Dolius Laërtes se rallie,
Ils prennent la cuirasse, & bien qu'ils fussent vieux
Et tous blancs, ils faisoient des forts & courageux.
Quand ils furent couuerts de leur armure forte
(S'entredonnans courage) ils font ouurir la porte,
Commencent à marcher: & Vlisses le fort
Les mene & les conduit. Lors au deuant d'eux sort
La guerriere Pallas, deesse formidable,
A Mentor & de voix & de taille semblable.
Vlysses l'apperçoit & fort s'en resiouit,
Lors à Telemachus il se tourne, & luy dit.
Donne Telemachus, car tu en as enuie,
Charge sur les plus beaux de ceste compagnie.
Monstre ce que tu scais, fay toy paroistre aux lieux
Où se trouuent tousiours les hommes courageux,
Et ne fay rien qui tourne à honte à nostre race,
Qui a tousiours esté grande en force, en audace,
Et generosité. Tu verras, Monseigneur,
Que ie ne feray rien qui tourne à deshonneur
Dessus nostre maison. Il disoit, & Laerte
Y prit vn grand plaisir, & dit à face ouuerte.
O bons dieux l'heureux iour, quel grãd plaisir ie voy,
Mon fils, mon petit fils contendant deuant moy,
Et tout pour la vertu. Lors la forte deesse
En s'approchant de luy ces propos luy adresse.
O fils Arcesius, que i'ayme cherement
Sur tous mes compagnons, prie deuotement
La deesse aux yeux pers & son pere: puis lance
Tant fort que tu pourras sur l'ennemy ta lance.

Ce dit, elle luy met vne grand' force au bras:
A lors il fit soudain sa priere à Pallas,
Puis sa lance ietta. Elle par l'air portee
Vint tomber iustement sur l'armet d'Epitee.
Il ne soustint le coup, mais elle penetra,
Et du fer au trauers dans ses temples entra.
Il tombe & en tombant faict vn son efroyable,
Et sous luy raisonna l'armure espouuantable.
Lors Vlysse & son fils se ruent promptement
Dessus les ennemis, frappent horriblement,
Et mettent tout à sang. Ils les mettoient en route
Et si les eussent tous exterminez sans doute
Sans la sage Pallas qui soudain les retint,
Arresta tout ce peuple, & ces propos leur tint.
Laissez ô Ithaquois ceste guerre barbare
Et que sans sang espandre en fin on vous separe.
Ainsi cria Pallas, eux pallissent de crainte
Et d'estonnement grand sentent leur ame atteinte
Les armes hors des mains leur volent à la foix
Et leur tumbent des poings à l'horreur de la voix
De la grande Deesse. Ils reprennent carriere
Et pour sauuer leur vie, ils tournent en arriere,
Regaignans la Cité: sur cest estonnement
Le vaillant Vlysses s'escrie horriblement,
Se iette dessus eux, & legerement saulte,
Comme vn aigle qui prend sa volee, en l'air, haute
A l'instant Iuppiter son foudre delascha,
Et Vlysses aux pieds de Pallas trebucha.
Qui luy dit: cesse Vlysse, & mets fin au carnage,
Cesse en fin de tuer, ne poursuy dauantage,
De peur que Iuppiter au tonnerre eslancé
Ne soit à la parfin contre toy courroucé.

A ces mots il faict ferme, & preste obeissance,
Fort ayse & fort contant. Alors la porte-lance
La fille à Iupiter son Ægide branslant,
Et de voix & de taille à Mentor ressemblant,
Entre les deux partis a tant faict que iuree
Se vit pour tout iamais une paix asseuree.

Fin de l'Odyssee d'Homere.

DE LOS ME CORONANT.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Abel l'Angelier Libraire iuré en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer ce preſent liure intitulé *l'Odyſſee d'Homere.* Et ſont faictes tres-expreſſes deffenſes à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de quelle qualité qu'ils ſoyent d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny diſtribuer en quelque ſorte & maniere que ce ſoit ledit liure, ſinon de ceux qu'aura imprimé ledict l'Angelier, & ce iuſques au temps & terme de dix ans, à peine de confiſcation de tous les liures qui ſe trouueront imprimez, & d'amende arbitraire, comme plus amplement eſt declaré ez lettres donnees à Paris le dizieme Decembre, mil ſix cens & trois.

Signé, PAR LE ROY.

RENOVARD.

M










Y





